



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

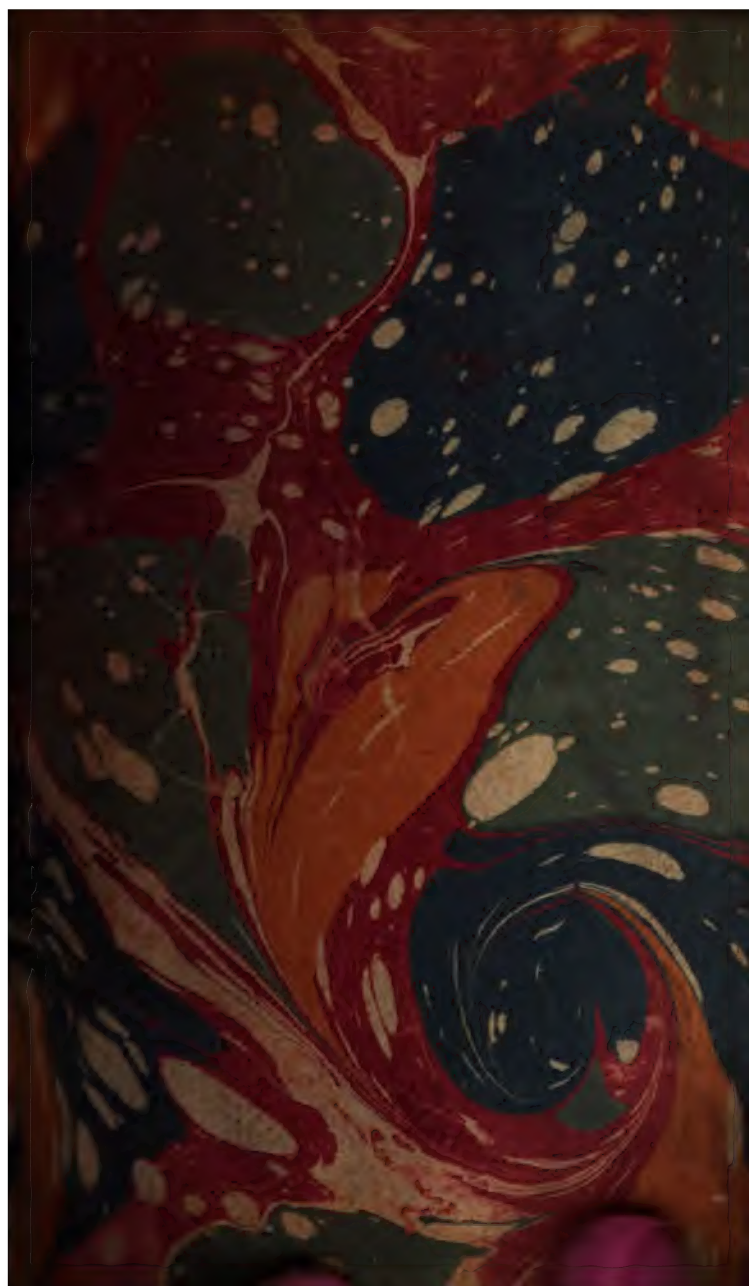
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

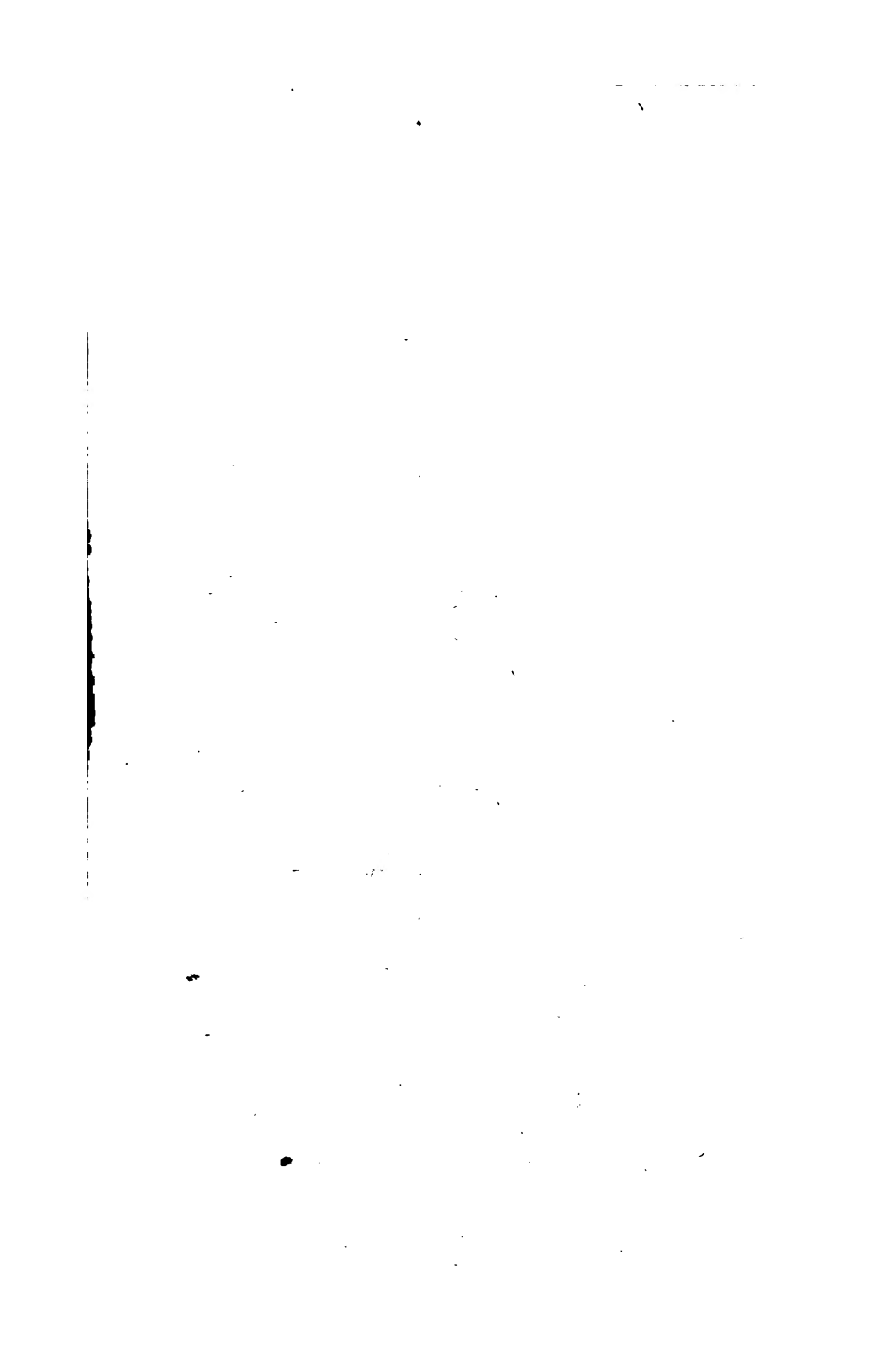








600086706X







L'ASTREE
2. Partie.

A PARIS
Chez Anthoine de Sommarville
et
Augustin
Au Palais dans la Courbe
petite Salle
n° 10



L'ASTREE

DE MESSIRE
HONORE' D'VRFE,
MARQUIS DE VERROME,
Comte de Chasteau-Neuf, Baron de
Chasteau-Morand, Cheualier de l'Or-
dre de Sauoye, &c.

O V
PAR PLUSIEURS HISTOIRES, ET
sans personnes de Bergers, & d'autres, sont deduits
les diuers effets de l'honneste Amitié.

SECONDE PARTIE.

Reuenue & corrigée en cette derniere Edition.

Et enrichie de figures en taille douce.

DEDIEE AV ROY TRES-CHRESTIEN
HENRY LE GRAND.



A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE' au palais
dans la petite salle, à la Palme.

M. DC. XXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY,
275. 0. 67.



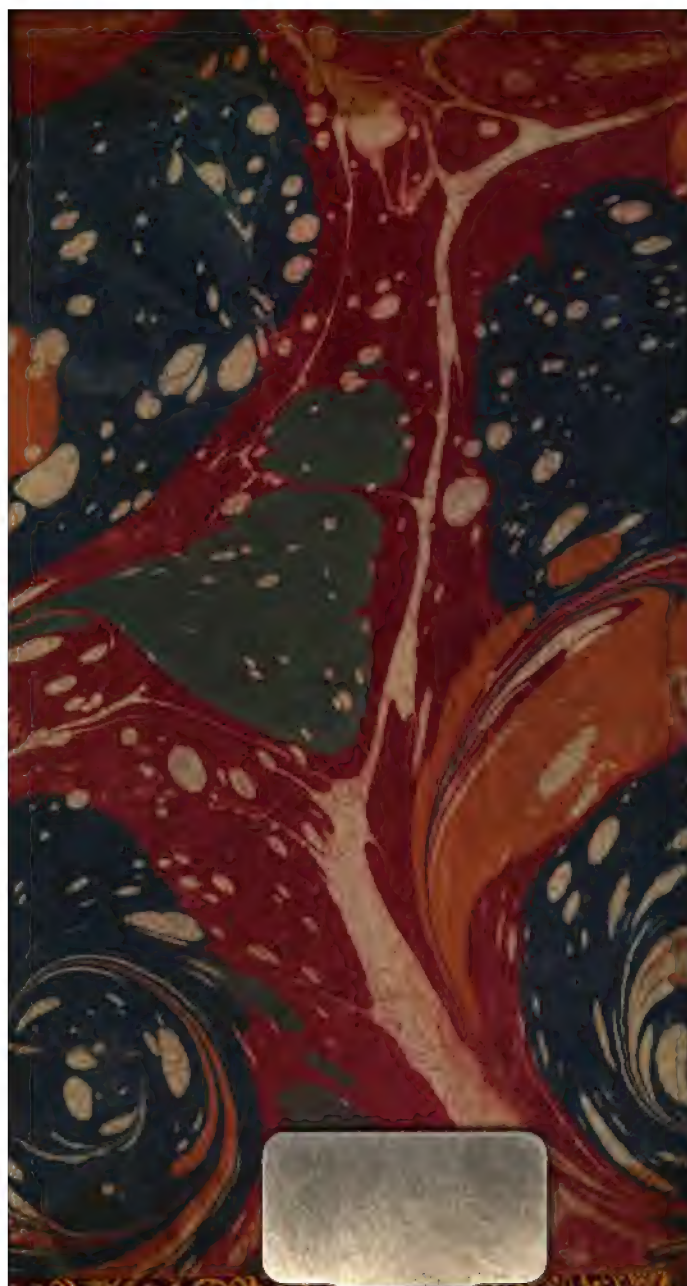
Vn peintre ſçauant entreprit
 De tirer au vray ton viſage,
 Mais nul que toy n'eut le courage
 VRFE de peindre ton eſprit.

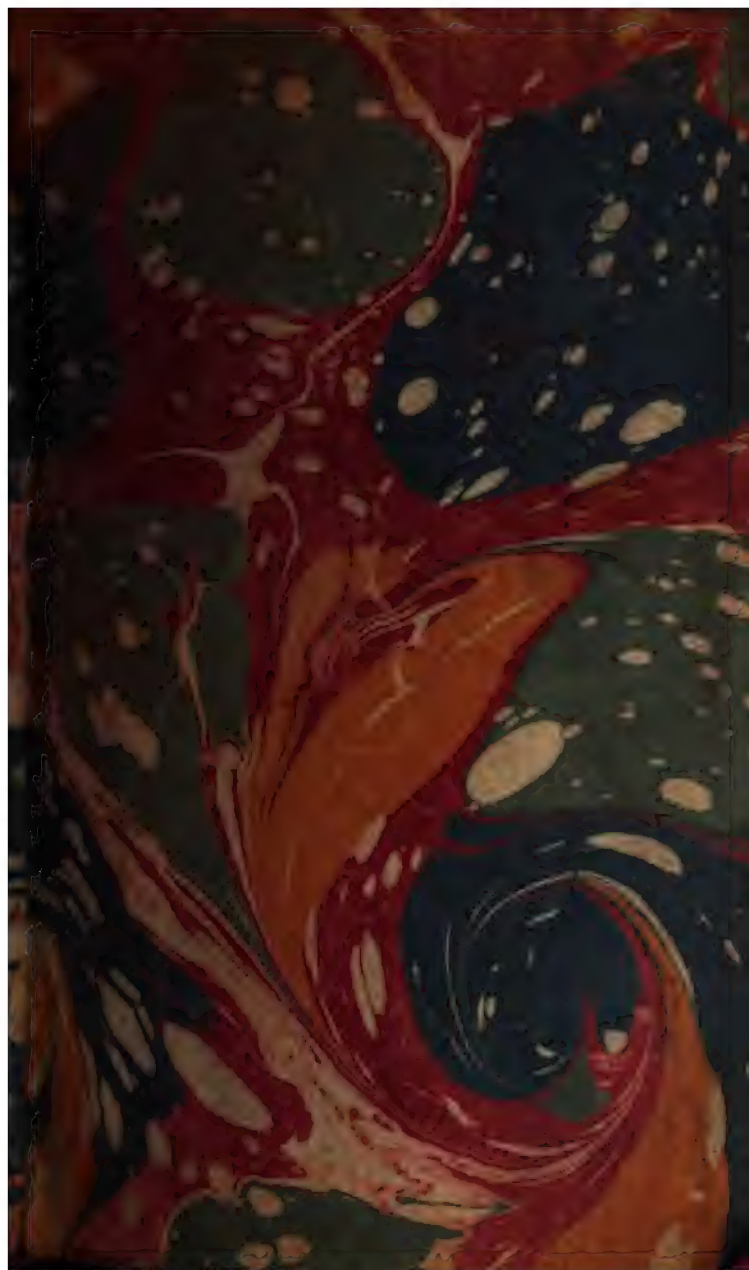


L'AVTHEVR AV BERGER CELADON.



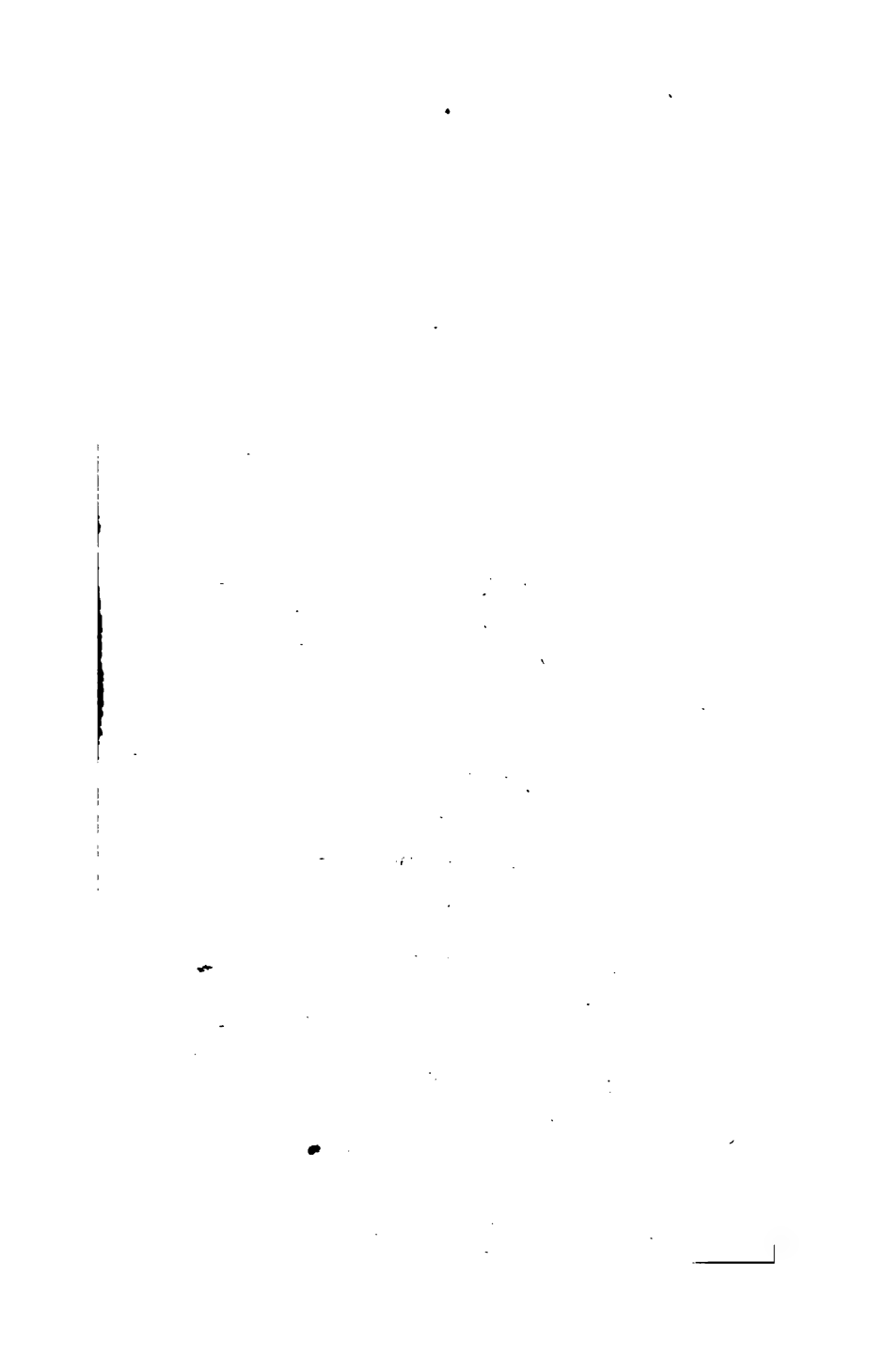
'EST vne estrange hu-
meur la tienne, Cela-
don, que de cacher avec
tant de peine, & d'opi-
niatreté à ta Bergere, &
de desirer avec tant de
passion que toute l'Europe sçache où tu es, &
que tu fais. Il vaudroit bien mieux, ce me
semble mon Berger, que ta seule Astree le
sçust, & que le reste de l'Vniuers l'igno-
rât car i'ay tousiours ouy dire que les sacri-
fices d'Amour se font en secret & avec si-
lence. Tu m'opposes des raisons qui pour-







600086706X

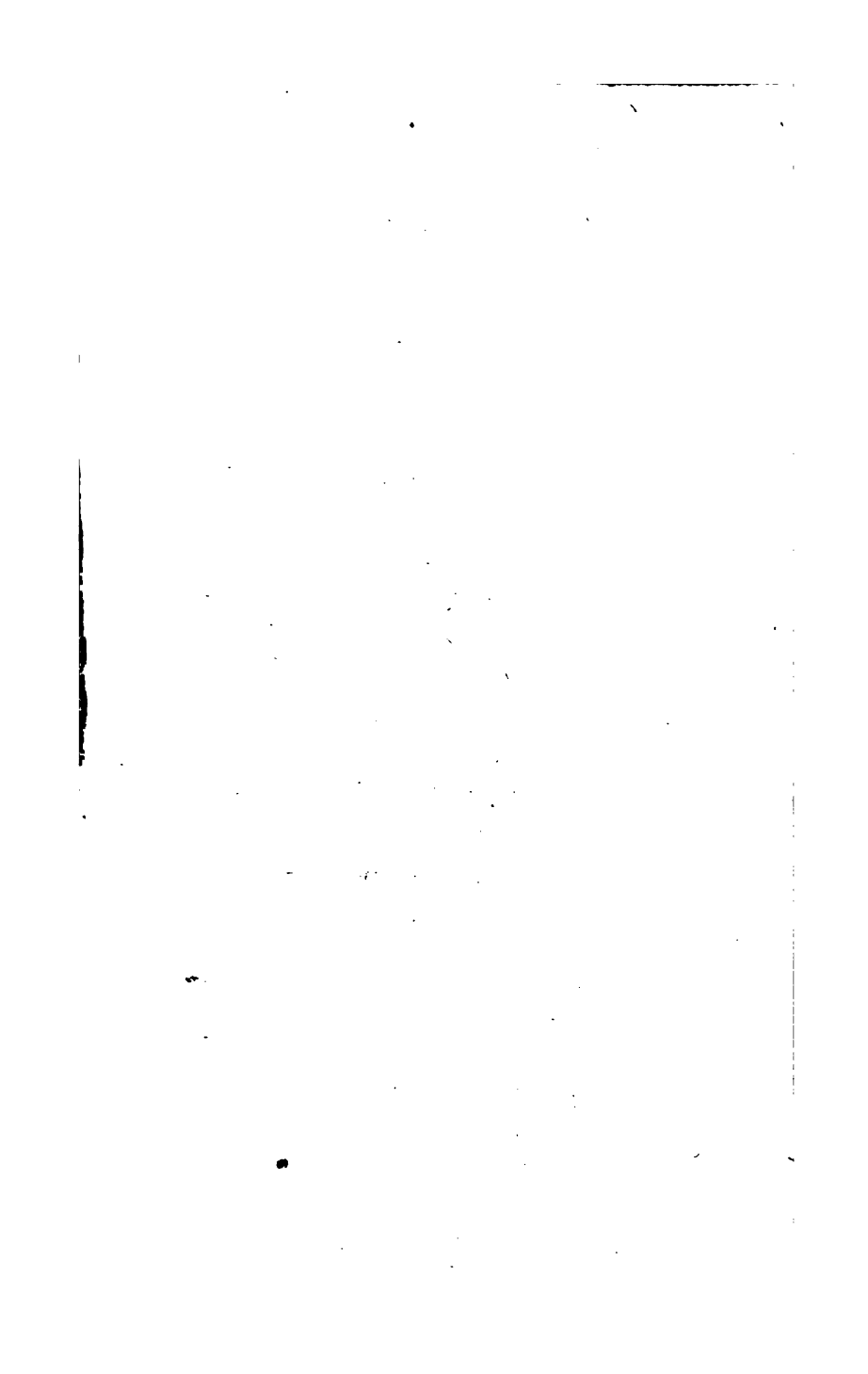






A PARIS
chez Anthoine de Soumerville
et
Augustin la Courbe
Au Palais d'Apollon la petite Salle
A. A. A. d'Apollon







Un peintre Sçauant entreprit
 De tirer au cray ton visage,
 Mais nul que toy neut le courage
 VRFE de peindre ton esprit.



L'AVTHEVR AV BERGER CELADON.



'EST vne estrange humeur la tienne, Celadon, que de cacher avec tant de peine, & d'opiniatreté à ta Bergere, & de desirer avec tant de passion que toute l'Europe sçache où tu es, & ce que tu fais. Il vaudroit bien mieux, ce me semble mon Berger, que ta seule Astree le sçust, & que le reste de l'Vniuers l'ignorast: car i'ay tousiours ouy dire que les sacrifices d'Amour se font en secret & avec silence. Tu m'opposes des raisons qui pour-

roient estre receuables en vn autre siecle, mais
certes en celuy où nous sommes on se rira
plustost de ta peine qu'on ne voudra imiter
ta fidelité. Ne dis-tu pas, que ton Amour
ne peut iamais estre sans le respect & sans l'o-
beissance: Que la fortune te peut bien priuer de
tout contentement, mais non pas te faire com-
mettre chose qui contreuienne à la volonté de
celle que tu aymes, ou au deuoir de celuy qui
peut se dire Amant sans reproche: Que les pei-
nes & les tourmens que tu souffres ne sont que
des tesmoignages glorieux de tō amour parfait-
te: Qu'au milieu des plus cruels supplices tu
iouys d'un bien extrême, sçachant que tu fais
ce que doit faire vn vray Amant: Et bref que la
vie sans la fidelité ne te peut estre qu'odieuse, au
lieu que ta fidelité sans la vie, i'est de sorte
agréable que tu es marry de n'estre desia mort,
pour laisser à la posterité vn honorable exem-
ple de constance & d'Amour: Ah Berger, que
l'age où nous sommes est bien contraire à ton
opinion! Car on dit maintenant qu'aymer com-
me toy, c'est aimer à la vieille Gauloise, &

comme faisoient les Cheualiers de la Table-
ronde, ou le beau tenebreux. Qu'il n'y a plus
d'Arc des loyaux Amants, ny de chambre
deffenduë pour recenoir quelque fruct de cer-
te inuile loyauté ? Que si toutesfois il y a en-
cores quelques chambres qui se puissent appel-
ler deffenduës, elles le sont seulement à ceux
qui aiment comme tu faicts, pour chastiment
de leur peu de courage, & pour preuue de leur
peu de bonne Fortune: Et bref que l'on tient au-
jourd'huy des maximes d'Estat d'Amour
bien differentes, à sçauoir qu'aimer & iouyr
de la chose aymee doiuent estre des accidens in-
separables: Que de seruir sans recompensee sont
des tesmoignages de peu de merite. Que de lan-
guir longuement dans le sein d'une mesme Da-
me, c'est en vouloir tirer l'amertume, apres en
auoir eu toute la douceur. Que d'obeïr à celles
que l'on aime, en ce qui nous esloigne de la posses-
sion du bien desiré, c'est imiter ceux qui vont
à contrepied de leur chasse. Que d'aymer en
diuers lieux, c'est estre Amant auise & pre-
noyant: Que de se donner tout à vne, c'est

se faire dévorer à vn cruel animal, & qui
n'a point de pitié de nous. Et bref, quelle
change est la vraye nourriture d'une amour
parfaite & accomplie. Or considere Ber-
ger, comment tu dois esperer de treuver
quelque iuge fauorable parmy ces person-
nes preoccupées, d'une opinion si differente:
Et si tu m'en crois ne te laisse voir qu'à ton
Astree, & te tiens caché à tout autre.
Mais quoy? tu reiettes mon conseil, & pour
toute raison tu me responds que tu t'es de for-
te dedié à la gloire d'Astree, que les siecles
& les opinions des hommes pouuans chan-
ger en bien, aussi bien qu'en mal, tu desi-
res qu'à l'aduenir on recognoisse quelle a
esté la beauté, & la vertu d'Astree, par les
effets de ton amour, & par les tourments
que tu auras endurez. L'auouë, mon Berger, ce
que tu dis, & qu'il peut estre que les Amants
reuiendront à ceste perfection qu'ils mesprisent
maintenant: mais parce que cependant il y en
aura plusieurs qui te pourront blasmer, mets en
ta memoire ce que ie te vay dire, afin de leur

Respondre s'il en est de besoin.

Accorde leur d'abord sans difficulté que véritablement tu aymes à la façon de ces vieux Gaulois qu'ils te reprochent, ainsi que tu les veux ensuivre en tout le reste de tes actions: comme ils le pourront aisément recognoistre s'ils considerent, Quelle est ta religion, Quels sont les Dieux que tu adores: Quels les sacrifices que tu fais, & bref quelles sont tes mœurs & tes costumes, & que ces bons vieux Gaulois estoient des personnes sans artifices, qui pensoient estre indignes d'un homme d'honneur de iurer & n'observer point son serment. Qui n'auoient point la parole differente du cœur: Qui estimoient que l'Amour ne pouuoit estre sans respect, & sans la fidelité; Qui cherchoient l'entree du Temple d'Amour par celuy de l'honneur: & celuy de l'honneur par celuy de la vertu. Et bref qui méprisoient & leur vie & leur contentement propre, pour ne tacher en rien la pureté de leur affection: Que quant à toy qui n'estes nourry & esleué parmy ces honorable personnes, tu ne peux sans blâme con-

treuenir à vne si bonne nourriture. *Que* s'
veulent aimer comme ceux qui t'ont instruit
tu les seruiras de guide tres asseuree: *Que* s'
veulent continuer en leur erreur, comme ils ont
faict insques icy, encor ne leur seras tu point
inutile, puis que prenant tes actions au rebours
ils pourront tirer de cette sorte vn parfait pa
tron de leur imperfection.





Vn peintre Icauant entreprit
 De tirer au vray ton visage,
 Mais nul que toy nait le courage
 VRFE de peindre ton esprit.

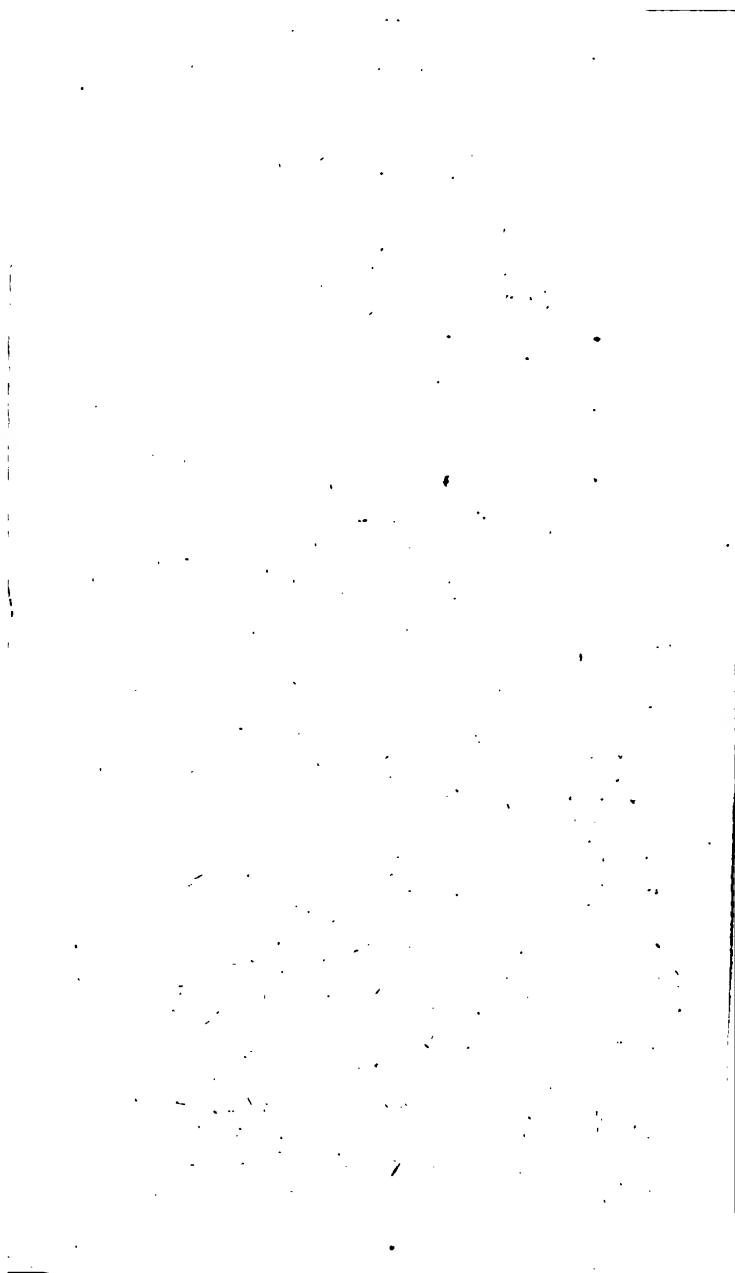


L'AVTHEVR AV BERGER CELADON.



C'EST vne estrange humeur la tienne, Celadon, que de cacher avec tant de peine, & d'opiniastreté à ta Bergere, & de desirer avec tant de passion que toute l'Europe sçache où tu es, & que tu fais. Il vaudroit bien mieux, ce me semble mon Berger, que ta seule Astree le sçust, & que le reste de l'Vniuers l'ignorât: car i'ay tousiours ouy dire que les sacrifices d'Amour se font en secret & avec silence. Tu m'opposes des raisons qui pour-

treuenir à vne si bonne nourriture. *Que s'*
veulent aimer comme ceux qui t'ont instrui
tu les seruiras de guide tres asseuree: Que s'
veulent continuer en leur erreur, comme ils o
faict iusques icy, encor ne leur seras tu poin
inutile, puis que prenant tes actions au rebours
ils pourront tirer de cette sorte vn parfait pa
tron de leur imperfection.





*Duquel prends tu plus d'avantage
ASTREE, ou d'estre de ton age
Toute la gloire et l'ornement.*

*Ou d'avoir l'Amour meritee
D'un Berger si fidele amant
Ou qu'VRFE ta gloire ait chante*

Boro



TABLE DES
HISTOIRES
CONTENUES EN LA
*Seconde partie d'Astree, de
Messire Honoré d'Urfé.*



Histoire de Celidee, Thamyre & Calidon.	39
Harangue du Berger Calidon.	77
Responce de la Bergere Celidee.	94
Responce du Berger Thamyre.	112
Responce du Berger Palemon.	658
Jugement de la Nymphe Leonide.	124
Histoire de Palinide, & de Circene.	194
Histoire de Parthenopé, Florice, & Dorinde.	223
Oraison à la Déesse Astree.	347
Histoire de Damon, & de Madonthe.	371
Deffy de Damon à Thersandre.	427
Histoire de Galathee.	513
Tombeau du Berger Celadon.	632
Histoire de Doris, & Palemon.	645
Histoire du Berger Adraсте.	672
Jugement de la Nymphe Leonide.	683
Histoire d'Urface, & d'Olymbre.	732
Suite de l'histoire de Lindamor.	747
Suite de l'histoire de Celidee.	784
Histoire de la jalousie de Lycidas.	822

TABLE DES HISTOIRES.

Histoire de Placidie.	8.
Histoire d'Eudoxe, Valentinian & Vrsace.	8
Requête qui se presente au conseil des six cens, d mandant le poison.	92
Demande d'Vrsace.	100
Demande d'Olymbre.	100
Jugement du Conseil des six cens.	100

TABLE DES LETTRES.

Lettre à la plus aymee & belle Bergere.	16
Lettre de Dorinthe à Hylas.	272. 273. 274.
Lettre de Florice à Hylas.	288. 294. 304. 305.
Lettre de Hylas à Florice.	290. 291
Lettre de Damon à Madonthe.	378. 434
Lettre de Ther sandre à Madonthe.	400
Lettre d'Astree à Celadon.	500. 501. 502
Lettre de Celadon à la Bergere Astree.	606
Lettre de Lindamor à Leonide.	749
Lettre de Lindamor à Galathee.	752
Lettre de Leonide à Lindamor.	741
Lettre d'Eudoxe à Vrsace.	950. 975.

TABLE DES POÉSIES.

Amour ne brusse plus.	24
Amour qui dans mon cœur.	540
Amour grand artisan.	561
A vous sage Adamas.	566
Bel astre flamboyant.	229
Belle de mes desirs.	248
Belle onde de Lignon.	711
Ces vieux rochers tous nuds.	730
Cependant que Madame.	900
Doux Zephir que ie vois.	199
Dorinde se mocqua de vous.	244
Dans les tristes recoins.	720

TABLE DES POESIES.

Elle fuit & fuyant.	198
Epitaphe d'un homme heureux.	1008
Fille de l'air.	6
Jamais contre les Rocs.	909
J'estois pour mon malheur.	924
L'eguille de quadran.	171
Le Temple d'amitié.	330
La belle dont l'Amour.	608
Mon Penſer, hé pourquoy.	171
Mon eſprit combatu.	734
Onde qui ſouleuez.	729
Paſſant ſi tu t'enquiers.	334
Préſances, rochers.	728
Quelle Aurore jamais.	41
Quoy vous ay-je offencés.	191
Quand Hylas apperçeut.	192
Qui ne l'admireroit.	338
Qu'enieux de mon bien.	387
Quand ie vois vn amant.	642

TABLES D'AMOVR.

Qui veut eſtre parfait Amant.	326
TABLES D'AMOVR FALSIFIEES.	
Que ie viue, & qu'on le poſſede.	785
Riuere que i'accrois.	568
Sont ce, Peintres ſçauans.	336
Silandre qui te plains.	546
S'il aime autre que vous.	625

roient estre receuables en vn autre siecle, m-
certes en celuy où nous sommes on se r-
plustost de ta peine qu'on ne voudra imi-
ta fidelité. Ne dis-tu pas, que ton Amc
ne peut iamais estre sans le respect & sans l-
leissance? Que la fortune te pait bien priuer
tout contentement, mais non pas te faire cor-
mettre chose qui contreuienne à la volonté
celle que tu aymes, ou au deuoir de celuy q
peut se dire Amant sans reproche? Que les pe-
nes & les tourmens que tu souffres ne sont q
des tesmoignages glorieux de tō amour parfa-
te? Qu'au milieu des plus cruels supplices i-
iouys d'un bien extrême, scachant que tu fa-
ce que doit faire vn vray Amant? Et bref que l-
vie sans la fidelité ne te peut estre qu'odieuse, a-
lien que ta fidelité sans la vie, t'est de sort
agréable que tu es marry de n'estre desia mort
pour laisser à la posterité vn honorable exem-
ple de constance & d'Amour? Ah Berger, que
l'aage où nous sommes est bien contraire à ton
opinion! Car on dit maintenant qu'aymer com-
me toy, c'est aimer à la vieille Gauloise, &

[illegible]

2 LA II. PARTIE D'ASTREE,

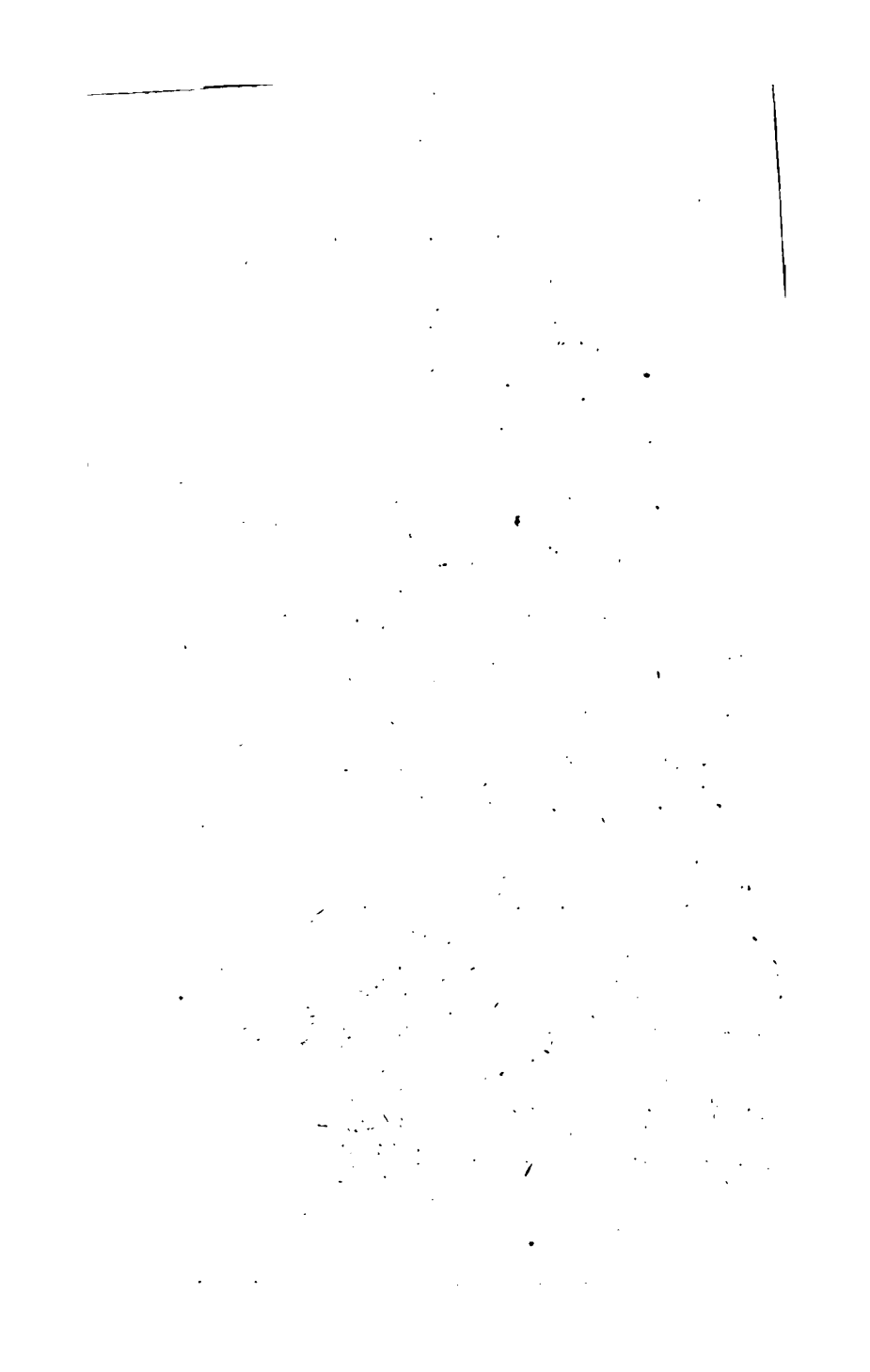
Ciel, par vne iuste-punition, refusast à sa douleur le remede que le temps a de coustume de rapporter à tous ceux qui ont plus de sujet de se douloir : car au lieu d'adoucir les aigreurs de ses ennuis, tous les iours elle decouuroit de nouuelles occasions de regret. Et quand sa memoire, diuertie ailleurs par les compagnies qui la venoient visiter, cessoit quelquesfois de luy représenter les causes de ses desplaisirs, ses yeux en eschange par tout où ils s'adressoient, ne voyoient que des objets tellement ennuyeux, que pour ne les voir elle demeueroit le plus souuent dans sa cabane. Mais ce que l'affligeoit dauantage, c'estoit qu'elle estoit priuée de cette consolation, qui se trouue encore parmy les plus grandes infortunes. Je veux dire, qu'elle ne pouuoit rejeter le sujet de sa faute que sur elle-mesme, ny trouuer les moyens de s'en excuser de quelque biays qu'elle peust tourner cet accident. Et ne faut douter qu'il luy en eust esté entierement impossible de continuer sa vie surchargée de tant d'ennuis, si l'amitié de Diane & de Philis ne luy eust aydé à les supporter ; la presence de la personne aimée estant l'un des plus souuerains remedes que la tristesse puisse receuoir. Aussi ces cheres amies n'en estant pas ignorantes, auoient vn si grand soin de cette Bergere, que dès la pointe du iour l'une ou l'autre, & bien sou-

espondre s'il en est de besoin.

Accorde leur d'abord sans difficulté que véritablement tu aymes à la façon de ces vieux Gaulois qu'ils te reprochent, ainsi que tu les veux ensuiure en tout le reste de tes attiōs: comme ils le pourront aisément recognoistre s'ils considerent, Quelle est ta religion, Quels sont les Dieux que tu adores: Quels les sacrifices que tu fais, & bref quelles sont tes mœurs & tes costumes, & que ces bons vieux Gaulois estoient des personnes sans artifices, qui pensoient estre indignes d'un homme d'honneur de vivre & n'observer point son serment. Qui n'avoient point la parole differente du cœur: Qui estoient que l'Amour ne pouuoit estre sans respect, & sans la fidelité; Qui cherchoient l'entree du Temple d'Amour par celuy de l'honneur: & celuy de l'honneur par celuy de la vertu. Et bref qui méprisoient & leur vie & leur contentement propre, pour ne tacher en rien la pureté de leur affection: Que quant à toy qui es esté nourry & esleué parmy ces honorable personnes, tu ne peux sans blasme con-

4 LA II. PARTIE D'ASTREE.

Et toutesfois quand il se rappelloit en soy-mesme, il connoissoit bien qu'ils auoit fait un changement fort desaduantageux : se souuenant de quel heur il estoit accompagné, lors que maistre absolu de ses pensées il dispoisoit tout seul de sa vie & de ses desseins. Combien de fois voulut-il avec la raison défaire les premiers nœuds dont il se sentoît lier en ce nouveau seruage? Combien de fois, voyant que la raison y estoit inutile, voulust-il les rompre avec la force d'une violente resolution? Mais autant de fois qu'il s'y essaya, autant de fois reconnut-il que c'est en vain que l'homme s'efforce contre les ordonnances du Ciel, & que celuy est le plus aduisé qui sçait mieux y ployer & conformer sa volonté. Ces considérations estoient cause que quand il ne pouuoit estre aupres de sa Diane, comme le matin & le soir, il estoit bien aise de se retirer de toute compagnie, tant parce qu'il iugeoit toute autre ennuyeuse, ne pouuant iouyr de celle qu'il desiroit, que pour auoir plus de loisir de consulter en soy-mesme librement, & iuger qu'elle estoit la volonté du Ciel, & par qu'elle voye il pourroit mieux paruenir. Et combien qu'il reconnut plus d'impossibilité à la poursuite de son affection que d'apparence de la pouuoit continuer, si ne pouuoit-il iamais prendre conclusion qu'à l'auantage de son Amour. Que s'il faisoit dessein de s'en retirer, ô que





*Duquel prends tu plus d'avantage
ASTREE, ou d'estre de ton aage
Toute la gloire et l'ornement.*

*Ou d'avoir l'amour meritee
D'un Berger si fidele amant.
Ou qu'VRFE la gloire ait chante*

Baro.

LIVRE PREMIER.

III.

*Comment ? ceder un tel bien à quelque autre,
Qu'amour ordonne en effect qui soit nostre !
Qui plus que moy voit-elle volontiers ? Vn tiers.
Vn tiers, Echo, c'est un cruel langage,
Mais s'il est vray qu'elle ayme mieux un tiers,
Au lieu d'amour qu'auroit un grand courage ? Rage.*

IV.

*Nymphe qui sens dans ces roches creuses,
Quel est le mal des peines amoureuses,
N'auray-je donc iamaïs allegement ? Ie ments.
Comment, Echo, n'est-ce point un blasphème,
De l'accuser & dire que tu ments ?
Ce que j'entends est-ce bien ta voix mesme ? Aime.*

V.

*C'est bien ta voix qui frappe mes oreilles,
Mais ce secret, Nymphe qui me conseilles,
L'as-tu, dis-moy, de ma Diane ouy ? Ouy.
Mais de l'aymer, hélas ! c'est peu de chose,
Si elle aymé, d'elle ie ne iour,
Pour un tel heur qu'est-ce qu'on me propose ? Ose.*

VI.

*Le Ciel noircy de tempeste & d'orage
Ne peut d'effroy m'abatre le courage,*

LA II. PARTIE D'ASTREE,
Mon cœur ne craint tous ces estonnemens. Ne
mens.

Je ne mens point, ny ne suis temeraire :
J'apprens d'Amour ces beaux enseignemens,
Faut-il bien plus pour un si grand mystere? Taire.

VII.

Te me tiray, plustost ma voix pressée,
Soupirera ma mort que ma pensée,
Amant secret comme Amant valeureux. Heureux.
Heureux cent fois aymé de cette belle:
Mais d'où sçais-tu que son cœur genereux
Sera vaincu si ie luy suis fidelle? D'elle.

Encore que le Berger n'ignorast point que
c'estoit luy-mesme qui se respondoit, & que
l'air frappé par sa voix rencontrant les conca-
vitez de la roche estoit repoussé à ses oreilles:
si ne laissoit-il de ressentir vne grande conso-
lation des bonnes responses qu'il auoit re-
ceues, luy semblant que rien n'estant conduit
par le hazard, mais tout par vne tres-sage
prouidence, ces paroles que le rocher luy
auoit renouées aux oreilles n'auoient esté
prononcées par luy à dessein, mais par vne
secrete intelligence du démon qui l'aimoit,
& qui les luy auoit mises dans la bouche: Et
en cette opinion il suiuoit la coustume de
ceux qui aiment, qui d'ordinaire se flattent en

ce qu'ils desirerent, & trouuent des apparences d'efpoir où il n'y a apparence de raison. Apres auoir remercié le genie de ce rocher & les Nymphes de Lignon, il faisoit deffeind'aller entendre sa Bergere au carrefour de Mercure, parce que c'estoit par là qu'elle auoit accoustumé d'aller chez Astrée, & il luy sembloit que l'heure en approchoit, la moitié du iour estant desia passée: mais lors qu'il en vouloit prendre le chemin, il vid assez pres de luy la Nymphe Leonide, & le gentil Paris, qui ayant ouy sa voix auoient tourné leurs pas vers luy, tant pour sçauoir des nouuelles des Bergeres, Astrée, Diane, Philis, que pour auoir le plaisir de sa compagnie: car encore que Paris conuist bien l'affection qu'il portoit à Diane, si ne laissoit-il de l'aimer & de l'estimer beaucoup; ne pouuant croire que cette sage Bergere le deust iamais preferer à luy à cause de la grandeur d'Adamas, qui pour sa qualité de grand Drüide estoit apres Amasis, le plus honoré par toute cette contrée, ignorant qui ne sçauoit pas que l'Amour ne se mesure iamais à l'aune de l'ambition ny du merite, mais à celle de l'opinion seulement. Siluandre qui estoit plein de ciuilité comme ayant esté nourry parmy les escoles des Phocéens & Massiliens, encore que la venuë de Paris ne luy fut gueres agreable, sçachant bien qu'Amour le conduisoit parmy les bois,

10 LA II. PARTIE D'ASTREE.

& vn Amour encore qui estoit à son desavantage, ne laissa de s'avancer vers luy & vers la Nymphé. pour les saluer. Je ne vous demande pas, luy dit Leonide en souffrant, quelles estoient les pensées qui vous entretenoient en ce lieu solitaire, sçachant assez que celles qui vous accompagnent ne sont gueres sans Diane: mais ie voudrois bien sçavoir de vous pourquoy vous les preferez à sa veuë, & qu'elle est l'occasion qui les vous rend plus douces que sa presence. Je ne nieray point, dit-il, Madame, que ces agreables pensées dont vous me parlez, ne m'ayent tenu fidelle compagnie, aussi bien en ce lieu retiré qu'elles font par tout où ie me trouue esloigné de Diane, mais que ie les tienné plus cheres que le bien de sa veuë, permettez-moy ie vous supplie de vous dire qu'encor que par raison cela deuroit estre, toutesfois ie ne l'ay point encores pû obtenir sur moy mesme. Que si vous me voyez icy sans elle, ce n'est que pour passer plus doucement en la compagnie de mes imaginations les heures que son repas me contrainct de perdre loing d'elle: & d'effect lors que vous estes arriüée ie m'acheminois au carrefour de Mercure, parce que voicy le temps qu'elle part de sa cabane pour aller vers Astree, & ie faisois dessein de l'y accompagner. Nous sommes venus, respondit Leonide, avec resolution de donner

le reste du iour à ces belles Bergeres, mais quand cela ne seroit pas, nous penserions de faire vne faute qui ne seroit pas legere ny peu desagreable à l'Amour, si nous retardions vostre voyage; c'est pourquoy, Berger, vous nous y conduirez: & par les chemins nous direz s'il vous plaist, pourquoy vos pensées vous deueroient estre plus cheres que la presence mesme de celle qui les fait naistre; puis que quant à moy ie le trouue tant esloigné de raison que ie ne scautois me figurer que cela puisse estre.

A ce mot Siluandre pour luy obeyr, leur ayant fait prendre vn sentier, qui trauersant vn grand pré abregroit de beaucoup le chemin, reprint ainsi la parole. Ce que vous me demandez, grande Nymphé, n'est pas difficile d'estre entendu, pourueu qu'il soit pris comme il doit estre; parce qu'il est bien certain que les yeux sont les premiers qui donnent entrée à l'Amour dans nos ames. Que si quelques vns sont deuenus amoureux en oyant raconter les beautez & perfections des personnes absentes, ou ça esté vne Amour qui n'a pas esté de durée ny violence (estant plustost vne peinture d'Amour que vne vraye Amour) ou l'esprit qui l'a conceüe à quelque grand deffaut en soy-mesme, d'autant que l'ouye rapporte aussi bien les faussetez que les veritez, & le iugement qui se fait

- sur vn rapport incertain, ne scauroit estre
tion ny proceder d'vnē amebien posée: mais
tout ainsi que ce qui produit quelque chose
n'est pas ce qui la nourrit & qui la met après
en sa perfection, de mesme deuons-nous di-
re de l'Amour, parce que si nos agneaux nais-
sent de nos brebis, & qu'au commencement
ils tirent quelque legere nourriture de leur
lait, ce n'est pas toutesfois ce lait qui les
met en leur perfection, mais vne plus ferme
nourriture qu'ils recoiuent de l'herbe dont
ils se paissent: Ainsi les yeux peuuent bien
commencer & esleuer vne ieune affection,
mais lors qu'elle est creüe, il faut bien quel-
que chose de plus ferme & de plus solide,
pour la rendre parfaite: & cela ne peut estre
que la connoissance des vertus, des beautez,
des merites; & d'vne reciproque affection
de celles que nous aimons: Or quelques vnes
de ces connoissances prennent bien leur origi-
ne des yeux, mais il faut que l'amē par apres se
tournant sur les images qui luy en sont demeu-
rées au rapport des yeux & des oreilles, les ap-
pelle à la preuue du iugement, & que toutes
choses biē debattuës elle en fasse naistre la ve-
rité. Que si cette verité est à nostre aduanta-
ge, elle produit en nous des pensées dont la
douceur ne peut estre esgalée par autre sor-
te de contentement que par l'effect des mes-
mes pensées. Que si elles sont seulement

aduantageuses pour la personne aimée, elles
 augmentent sans doute nostre affection, mais
 avec violence & inquietude: & c'est pourquoy
 il ne faut point douter que l'absence n'aug-
 mente l'Amour, pourueu toutesfois qu'elle ne
 soit pas si longue que les images receuës de la
 chose aimée se puissent effacer, soit que l'A-
 mant esloigné ne se represente que les perfe-
 ctions de ce qu'il aime, parce qu'Amour qui
 est né & cauteleux ne luy a peint que ces ima-
 ges parfaites en la fantaisie, soit que l'enten-
 dement estant desia blessé ne veuille tourner
 l'oeuë que sur celles qui luy plaisent, soit que
 la pensée en semblables choses adiouste tou-
 jours beaucoup aux perfections de la person-
 ne aimée: tant y a que celuy veritablement
 n'a point aimé, qui n'augmente son affection
 estant esloignée de ce qu'il aime. Quant à
 moy, respondit Leonide, j'eusse fait vn iu-
 gement bieç different au vostre, ayant tous-
 jours ouy dire que l'absence est la plus gran-
 de & plus dangereuse ennemie d'Amour.
 La presence, repliqua le Berger, l'est sans com-
 paraison beaucoup dauantage, comme nous
 l'apprend tous les iours nostre experience: car
 pour vne Amour qui se charge entre les per-
 sonnes absentes, nous voyons qu'entre les pre-
 sences il y en a plus de cent: & de plus pour
 montrer combien la presence est plus contrai-
 re à l'Amour, si nous cessons d'aimer estant

absents, c'est sans violence & sans effort, & n'y a point d'autre changement sinon que la memoire se couure peu à peu d'oubly, comme vn feu de sa propre cendre : mais quand vn Amour se rompt en presence, ce n'est iamais sans esclat, ny sans vn extrême effort, voire (& qui est vn grand tesmoignage de ce que ie dis) sans faire naistre des cendres de l'Amour. esteinte vne hayne plus grande encore que n'a esté cette Amour. Et cela procede de cette raison. L'Amant est ou aimé, ou hay, ou indifférent : s'il est aimé, d'autant que l'abondance soule incontinent, l'Amour aussi-tost se perd en presence, estant outragé, s'il faut dire ainsi, de trop de faueurs : s'il est hay, d'autant qu'à toutes heures il reçoit de nouvelles connoissances de hayne, il est impossible qu'entre tant de coups il n'y en ait quelqu'un qui perce ses armes pour sortes qu'elles soient, & qui le contraigne, estant plusieurs fois redoublé de quitter toute sorte de deffence : que s'il est indifférent, lors qu'il continuë son Amour se voyant à toute heure mesprisé, il faut qu'il soit sans courage, mais s'il n'en a point, comment résistera-t'il aux continuels outrages qu'il en receura ? Au lieu qu'en l'absence les faueurs reçues ne peuuent estre de celles qui soulent par leur abondance, puis qu'elles ne font qu'attiser les desirs ; & la connoissance de la hayne, ne venant en nostre ame que par

l'ouye, il y a bien de la difference, & les coups en sont bien moindres que ceux que nous recevons par la veüe, de sorte que les blessures en sont beaucoup moins cuisantes, & les sujets de mespris n'estant si ordinaires ny si difficiles à supporter, c'est sans doute que l'absence est beaucoup plus propre à conserver vne affection que n'est la presence. L'auteur, ayant considéré ce que vous dites, répondit la Nymphé, qu'il est vray, & qu'en presence il survient plusieurs occasions qui ruinent l'Amour, desquelles l'absence est exempté. Mais si ne sçauriez-vous me persuader qu'en voyant ce que l'on aime l'on n'augmente d'affection beaucoup plus qu'en ne le voyant pas, parce que l'amour se nourrissant des faueurs & des caresses, celles que l'on reçoit en presence sont beaucoup plus grandes & plus sensibles que les autres. Je croyois, adjousta le Berger, auoir desia satisfait à cette demande, mais puis qu'il vous plaist d'en auoir plus de claires raisons, il faut, Madame, que j'essaye de vous en donner. Nous auons desia dit que c'est par les yeux que l'Amour commence, mais ce n'est pas toutesfois des yeux qu'elle naist, ny ce ne sont point ceux qui la produisent: la beauté & la bonté estans connues sont sans plus celles qui luy donnent naissance en nous: or la connoissance de la beauté vient bien par les

yeux, mais depuis qu'elle est en nostre ame, nous n'auons plus affaire de nos yeux pour l'aimer à l'aduenir : ce que vous iugerez aisément si vous auez iamais aimé quelque chose : car rentrez en vous mesmes, & considerez si vous perdriez cette Amour encore que vous perdissiez les yeux : si cela n'est point, vous auoüerez que les yeux ne conseruent donc pas vostre Amour. Pour la connoissance de la bonté, elle est produicte ou des actions ou des paroles, qui toutes deux ont bien besoin de presence pour estre connuës, mais apres nullement : car cette connoissance se conserue dans les secrets cabinets de la memoire, sur laquelle nostre ame se repliant apperçoit ce qu'elle y a mis en reserve. Or ie croy, Madame, que vous sçauiez bien que plus nous auons de connoissance de la perfection de la chose aymée, plus aussi nostre Amour s'augmente. Mais qui ne sçait que les troubles mouuemens des sens empeschent infiniment la clarté de l'entendement, & que comme aux contrepoids d'une horloge l'un ne peut monter que l'autre ne descende ; aussi quand les sens s'esleuent, l'entendement s'abaisse, & se releue au contraire quand les sens sont abaissés : Que s'il est ainsi, ne m'auoüerez-vous pas qu'en l'absence l'entendement de celuy qui aime, agira beaucoup plus parfaitement, que quand transporté par les objects qui se
 presentent

présentent à ses yeux, il ne peut faire autre chose que regarder, désirer & soupirer? Que si jamais vous avez voulu penser profondément à quelque chose, souvenez-vous, Madame, si la sage nature ne vous a pas appris de mettre la main sur vos yeux, afin que la veüe ne diuertist les forces de l'entendement ailleurs; & par cette raison vous concluërez selon ce que j'ay dit. Que si l'Amour s'augmente par la connoissance de la perfection aimée, puis que nous l'avons beaucoup plus grande estans absents, c'est sans difficulté que nous aimons davantage esloignez que presens. Mais s'il est ainsi interrompit Paris, d'où procede que tous les Amans desirerent avec tant de passion la veüe de celles qu'ils aiment? De l'ignorance, respondit Siluandre, il n'y a personne qui se puisse attribuer le nom d'Amant, qui en luy mesme n'ait cette opinion, que son Amour est si grande qu'il est impossible qu'elle puisse augmenter. Que s'il a cette creance, mal-aisément rechercheroit-il les moyens de l'accroistre s'il pense qu'elle ne puisse estre accreuë? & pour ce sans recourir à cette profonde connoissance il se contente de celle que ses yeux de moment à autre luy peuvent donner: Mais, ô grande Nymphé, combien y a t'il de difference de ces Amours que les yeux uourrissent à celles que l'en-

tendement produit ? Autant sans doute que l'ame est plus capable d'aimer que le corps ; & autant que l'entendement a plus de connoissance que les yeux. Et toutesfois d'autant que ceux-là mesme ne peuuent pas estre tousiours aupres de celles qu'ils aiment , il faut qu'esloignez-d'elles , & en leur apart , ils entretiennent ces images que par leurs yeux Amour leur a mises en la fantaisie. Que si l'on leur demandoit si cet esloignement a diminué leur affection , ie m'assure qu'il n'y a celuy qui ne confessast qu'elle s'en est augmentée , & que c'est vn accroissement de desir , & non pas vne diminution : & de fait avec quelle violence , & avec quel transport les réuiennent ils voir ? Il est tel , Madame , que bien qu'auant que s'estre separés ils eussent iuré que leur Amour estoit paruenüe au suprefme degré d'aimer , & que rien ne pouuoit estre adjousté à la grandeur de leur affection , maintenant la connoissant accreüe en font vn iugement bien different , & leur semble qu'autres-fois ils ont fait vn grand outrage à celles qu'ils ont aimées , de les auoir auparauant si peu aimées , tant cette briefue absence augmente l'Amour , par la contemplation de la beauté. Puis qu'il est ainsi , adjousta Paris , ie m'estonne que vous ne vous esloignez de Diane, afin de l'aymer dauantage. I'ay desia

dit, respondit Siluandre, que ie le deurois faire, mais que ie ne l'ay encore peu obtenir sur moy. Et cela vient, gentil Paris, de ce que nous sommes hommes, c'est à dire, que nous ne sommes pas parfaicts, & que l'imperfection de l'humanité ne peut estre ostée tout à coup: nous sommes bien raisonnables, mais aussi y a-t'il quelque chose en nous qui contrarie à la raison, autrement il n'y auroit point de vices: & c'est cette partie de laquelle ie n'ay peu encore obtenir ce point dont vous parlez, car les sens sont infiniment puissans en celuy qui aime, & quoy que l'ame soit celle qui aime, si est-ce qu'avec les beautez de l'ame elle aime aussi celles du corps: & bien souvent tout ainsi qu'avec les sens corporels elle sent les choses corporelles & se plaist au goust, aux senteurs & aux attouchemens, de mesme ayment avec les mesmes sens, elle se plaist de voir, d'ouyr & de toucher ce qu'elle aime, ne pouuant faire diuorce d'avec eux, & separer son plaisir du leur, lui semblant que c'est leur faire tort de iouyr seule de ces contentemens, dont ils ont esté les commencemens. Et toutesfois si elle ne recherchoit que sa perfection comme elle y est obligée par la raison, elle deuroit reiecter bien loing ces considerations, puis que la nature nous a seulement donné les sens pour instrumens, par lesquels nostre ame receuant les

especes des choses vient à leur connoissance , mais nullement pour compagnons de ses plaisirs & felicitez comme trop incapables d'un si grand bien.

Ces discours eussent bien continué davantage , si de fortune estant pres du carrefour de Mercure ils n'eussent ouy chanter Phillis : elle estoit assise avec vne autre Bergere au pied d'un arbre cependant que leurs brebis à l'ombre de quelques taillis ruminotent toutes resserrees ensemble , attendant que le chaud fust un peu abbatu pour retourner au pasturage. Aussi-tost que Siluandre en ouyt la voix , il tourna la teste de son costé , & l'ayant reconnuë l'a destourna si promptement , que Leonide ne se peut empescher d'en souffrire. Qu'avez-vous ouy , luy dit-elle , & qu'avez-vous veu qui vous ait si promptement fait tourner & destourner la teste ? l'ay veu , dit-il , Madame , celle que ie ne verray iamais sans regret : car c'est Phillis la plus cruelle ennemie que ie puisse auoir , puis qu'elle est la cause de mon seruage. En ce mesme temps Lydias , qui passant chemin sans voir Leonide ny sa compagnie , suiuiot un sentier , qui couuert d'une grande haye , l'empeschoit de voir & d'estre veu , sur tous estonné que le chemin de la Nymphe venant trauerser le sien , il ne se donna garde qu'il se vit tout aupres d'elle : La ialousie qui le

separoit de la frequentation de chacun, luy faisoit fuyr Siluandre encore plus que les autres, mais à ce coup la ciuilité le contraignit de saluer Leonide & Paris, & de les suivre en estant requis & de l'un & de l'autre, quoy qu'au commencement il essayast d'auoir congé avec quelques mauuaises excuses. Mais Leonide qui l'aymoit à cause de Celadon, le pressa de sorte qu'il fut contrainct d'augmenter la troupe, & Paris qui sur tour desiroit de sçauoir où estoit Diane, luy demanda s'il ne connoissoit point celle qui estoit assise aupres de Phillis sous ce grand arbre. Luy qui n'y auoit point encore pris garde, mettant la main sur ces sourcils & s'arrestant vn peu pour les regarder, respondit que c'estoit Altree, & lors reprenant le chemin il ouït que Leonide continuant le discours qu'elle auoit commencé avec Siluandre, parloit de cette sorte : Et pourquoy, Berger, estes-vous tant offensé contre cette Bergere, encore qu'elle soit cause que vous aimez; puis qu'elle l'est aussi, que vous estes deuenu plus honneste homme? Car ie m'assure que vous m'auoüerez que l'Amour a cette puissance d'adjouster de la perfection à nos ames : s'il est ainsi, l'obligation que vous luy avez, ne doit pas estre petite. I'auoüeray bien, respondit le Berger, que veritablement ie croy que sans Phillis ie n'eusse iamais aymé, mais ie ne laisseray de

dire qu'elle est cause que ie ne suis plus mien , que ie fers , & que i'ay perdu ma liberté. Que si cette liberté ne se peut achepter pour quelque prix que ce soit , ie ne dois pas estre plus son obligé de m'auoir peut-estre rendu vn peu plus honneste homme , qu'offensé contre elle de ce qu'elle m'a fait perdre cette chere & desirable franchise. Mais ne mettez-vous point en compte, adjousta la Nymphé, que vous acquerrez peut estre l'amitié de celle que vous aimez , & pour vne si belle entreprise vne ame bien née comme la vostre , peut elle regretter quelque perte que ce soit , ou se plaindre de la personne qui en est cause ? Vne ame bien née , repliqua-t'il , ne se peut louer de celle qui. est cause de la seruitude , pour quelque esperance de bien qu'elle luy puisse donner : car enfin le seruice , quoy que plus ou moins honteux , est tousiours seruice. D'abord que Lycidas ouyt nommer Phillis , il demeura beaucoup plus attentif , mais quand il ouyt la suite du discours , & des repliques du Berger , il creut que veritablement il l'aimoit , & ne scachant si bien couvrir sa ialousie qu'il eust desiré , il ne se put empescher de luy dire : Et quoy , Berger , aimez vous bien autant cette Bergere que vous en faites semblant ? Siluandre qui sans penser à Lycidas auoit parlé de cette sorte à Leonide , connoissant bien que la ialousie luy faisoit faire cette deman-

de, pour le mettre plus en peine, ne voulut le dire ny l'auouër, mais luy dit seulement. Dites-moy, Lycidas, qu'en pensez-vous? Le voy, respondit-il, tant de feintes par tout que mon iugement seroit trop certain. Puis doncques, adjousta Siluandre, que mes dissimulations empeschent le iugement que vous en pourriez faire, dites-moy ie vous supplie; qu'est ce que vous en desirez? Mes desirs, respondit Lycidas, sont fort peu considerables en ce qui depend de vous, de qui les actions me sont indifferentes, de sorte que ie m'en remets bien à vous mesme. Puis donc, continua Siluandre, que vous ne m'en voulez dire vostre volonté, s'il y a quelque chose en moy qui vous desplaist, vous n'en deuez accuser que vous seul, & le Ciel qui le veut ainsi, & vous armer de patience. Lycidas vouloit respondre, & peutestre l'eust fait trop aigrement, si Leonide qui le preuoyoit ne l'en eust empesché avec excuse qu'elle vouloit ouyr ce que Phillis chanteroit: car elle en estoit desia assez pres pour ouyr ses paroles, qui estoient telles;

S O N N E T,
CONTRE LA IALOVSIÉ.

AMOUR ne brusle plus , ou bien il brusle en
vain,
Son carquois est perdu , ses flèches sont froissées,
Il a ses dards rompus , leurs pointes esmoussées,
Et son arc sans vertu demeure dans sa main.

Ou sans plus estre Archer d'un mestier incer-
tain.

Il se laisse emporter à plus hautes pensées,
Ou ses fleches ne font en nos cœurs adressées,
Ou bien au lieu d'Amour nous blessent de des-
dain.

Ou bien s'il fait aimer , aimer c'est autre cho-
se

Que ten'estoit iadis , & les loix qu'il propose
Sans contraires aux loix qu'il nous donnoit à
tous :

Car aimer & hayr c'est maintenant le mes-
me,

Puis que pour bien aimer il faut estre jaloux;
Que si l'on aime ainsi , ie ne veux plus qu'on m'ai-
me.

Siluandre, qui auoit fait dessein de donner
 autant de ialousie à Lycidas qu'il luy seroit
 possible, voyant que Phillis attentue à ce
 qu'elle chantoit, & Astrée aux pensées que ces
 paroles renouelloient en sa memoire, ne
 prenoient garde à Léonide, ny à eux, s'auança
 courant vers elle, & se iettant à genoux, & luy
 surprenant la main la luy baïsa, puis se rele-
 uant l'aduertit de la venuë de la Nymphé &
 de Paris. Elle n'eust loisir de se courroucer à
 luy de cette outrecuidance, parce que Leonide
 se nouua si proche qu'elle fut contrainte de se
 leuer, pour luy rendre l'honneur qu'elle luy
 deuoit. A quoy Siluandre la prenant sous le
 bras la voulut aider, mais elle le repoussa du
 coude, voyant mesme Lycidas de la com-
 pagnie : ce qui ne fit vne legere blessure en
 l'ame de ce Berger ialous, qui voyant bien
 que Phillis l'auoit apperceu, eut opinion qu'elle
 l'eust repoussé de cette sorte, parce que
 c'estoit en sa presence. Mais apres que les salu-
 tations faïctes, & renduës d'un costé & d'autre,
 chacun eut pris place sous ce grand arbre,
 Siluandre qui auoit resolu de donner cette
 journée à la ialousie de Lycidas, se remettant
 à genoux deuant Phillis : Et bien, belle Berge-
 re, luy dit-il, iusques à quand ordonnez-vous
 que nostre guerre dure? quel terme auez-vous
 estably à mes seruices? combien de temps en-
 core prendrez-vous plaisir aux trauaux que

vous me faictes souffrir ? Il ne fera pas **vray** pour le moins si i'endure la peine, si ie **fers**, & si vous me surmontez, que vous soyez **entierement** exempte de trauail & de sollicitude : car, ou vous employerez contre moy tous vos artifices, toutes vos armes, & toutes vos forces, ou sans doute, la victoire demeurera mienne. Phillis qui entendoit bien que ce Berger vouloit parler de la gageure qu'ils auoient faicte, à qui se feroit mieux aimer à Diane, receuoit ces paroles comme elles deuoient estre entendues ; mais Lycidas qui pensoit que cette gageure n'auoit esté inuen-tée que pour couvrir leur affection, les pre-noit tout autrement qu'elle, dequoy elle s'apperceut aisément, iertant à tous coups les yeux sur luy, & pour luy oster cette opi-nion, respondit à Siluandre de cette sorte: Berger, Berger, souuenez-vous que si mon ennemy estoit tel qu'il me fallust pour le vaincre y rapporter tant de peine, & luy opposer tant d'efforts, il ne vous ressembleroit point, & ce ne seroit pas contre Siluandra que i'aurois fait la gageure dont vous voulez parler, car contre luy il me suffit de dire; Je veux vaincre. Siluandre qui reconnut bien le dessein de Phillis, pour le contrarier, luy respondit : Personne ne peut ignorer ce que vous pouuez, mais Siluandre en fera encore moins ignorant que tous les autres Bergers

de Lignon , puis qu'il a si souuent reffenty
les effects de vostre beauté. Si cela est , re-
pliqua la Bergere , il vous est donc aduenu
comme à ceux qui s'éblouyssent au Soleil, sans
que le Soleil s'en apperçoieue. Ah ! respondit
incontinent le Berger , qui void le Soleil de
vos yeux , & volontairement ne s'y esblouyt
comme moy, n'est pas digne de le voir. Je ne
sçay adjousta Phillis, rougissant de ces paroles,
quel peut estre vostre dessein en me parlant
de cette sorte , mais ie suis bien asseurée que
notre Maistresse sera aduertie de vos fein-
tises , & parce que c'est dans peu de iours que
nous deuons receuoir l'Arrest de nostre ga-
geure , ie m'assure que ces paroles vous couste-
ront cher , & que vous sçaurez combien est
cruelle vne trop tardiuë repentance. Ne
croyez point, dit-il , Bergere, que iamais ie me
repente de vous auoir asseurée de l'affection
que ie vous porte , puis qu'au contraire , ie
dois auoir plus de regret d'auoir si longue-
ment vescu sans le vous auoir déclaré , que
ie ne dois craindre de mal de ce dont vous
me menacez. Phillis connoissoit bien qu'ils
se mocquoit , & Astrée aussi , mais cela ne la
pouuoit satisfaire pour le soupçon que telles
paroles faisoient naistre en Lycidas : qui ce-
pendant considerant la peine où elle en estoit,
se fortifioit tousiours dauantage en son opi-
nion. En fin elle luy dit : Je pense , Siluandre ,

28 LA II. PARTIE D'ASTREE.

que c'est par gageure que vous me voulez déplaire en me tenant ces paroles, ou bien que vous les venez estudier icy pour les sçavoir mieux dire quand vous serez auprès de vostre Maistresse. Si cela estoit, interrompit Astrée, il vaudroit mieux que tout à fait il vous parlât comme si vous estiez Diane, que non pas de vous entretenir par personne empruntée. Ce m'est tout vn, respondit Siluandre, pourueu que ie luy fasse entendre la qualité de mon affection, & lors qu'il s'y preparoit : Ie vous coniure, dit Phillis, par la personne du monde que vous aymez le plus, de me laisser en repos, & que vous vous contentiez, que ie sçay plus de vostre affection que vous ne m'en sçauriez dire. Les adjurations, dit-il, sont trop fortes pour y contreuenir, & la declaration que vous me faictes, trop auantageuse pour ne m'en contenter : c'est pourquoy ie me tairay puis que vous le voulez ainsi. Vous m'obligerez en cela, dit la Bergere, car ie ne puis souffrir vos paroles, & plus encores si faisant vostre deuoir vous allez aider à Diane que i'ay laissée bien empeschée à la porte de sa cabane, apres Florette sa chere brebis, qui se meurt. Si vous me le commandez, repliqua Siluandre, & que vous vueillez auoir soing de mon troupeau iusques à mon retour, ie lo feray. S'il ne faut que cela, dit Phillis, ie vous le commande, & veux bien prendre garde au troupeau sur lo-

quel vous vous excusez. Lors Siluandre comme s'il n'eust osé contrevenir à ce qu'elle luy ordonnoit, apres auoir fait vne grande reuerence à la Nymphé, & à Paris, & puis à toute la troupe, s'en alla courant où estoit Diane, laissant Phillis la plus contente du monde de son depart, & au contraire Lycidas le plus jaloux Berger de tous ceux de cette contrée. Carencore que les discours de Siluandre luy eussent dépleu, si est-ce que les inquietudes qu'il remarquoit en Phillis, luy estoient bien plus cuisantes : mais le commandement & la coniuration qu'elle luy auoit faite par la personne qu'il aimoit, l'offençoient bien dauantage : mais quand il se representoit qu'elle auoit receu ses brebis en garde, cette action le touchoit au cœur encore plus viuement, & toutesfois la pauvre Bergere auoit mieux aimé prendre cette peine, que de souffrir dauantage les paroles qu'elle pensoit estre tant ennuyeuses à Lycidas. - Voila comme quelquesfois nos desseins ont des effects tous contraires à nos intentions.

Cependant Siluandre approchant de la cabane de sa Bergere, vit que Phillis ne luy auoit point menty : Car Diane estoit assise en terre, & tenoit sa chere brebis en son giron, comme si elle eust esté morte. Quelquesfois elle luy souffloit à la bouche, & d'autresfois luy mettoit du sel dedans, mais sans effect, parce qu'elle ne

reuenoit point si tost de son assoupissement qu'elle ne retombast comme elle estoit en terre, apres auoir tourné longuement, dont Bergere estoit fort en peine, pource qu'elle estoit celle qu'elle aimoit le plus. Et loqu'elle en estoit plus desesperée, & que peu estre elle accusoit quelqu'une de ses voisines de sortilege, & de l'auoir regardé de mauuais œil, Siluandre s'en approcha; & apres l'auoir saluée, il luy demanda ce qu'elle faisoit en terre: Vous le pouuez voir, luy dit-elle, sans que ie le vous die, si vous regardez en quel estat est ma chere Florette. Le Berger se mettant lors à genoux, la considera attentiuement, puis luy toucha les oreilles, luy regarda la langue dessus & dessous, la leua sur les pieds, & en fin luy boucha les nazeaux avec les doigts pour l'empescher de respirer; mais soudain qu'il l'a laissée en liberté apres auoir à demy esternué, elle recommença ses tours, & les continua iusques à ce qu'elle se laissa choir. Siluandre alors ayant bien reconnu son mal, se tournant tout ioyeux vers Diane: Ne vous fachez point, luy dit-il, ma belle Maistresse, vostre chere Florette sera bien tost guerie, & son mal ne procede point de sortilege, mais plustost de l'ardeur du Soleil, qui luy ayant offensé le cerueau, d'où procede la source des nerfs; luy donne ce mal, que nous nommons Auertin. Le temps, sans doute, la gueriroit

Sans autre remede, mais parce qu'elle languiroit trop, si vous me donnez le loisir ie connois vne herbe, & i'en ay veu dans ce pré le plus proche, qui pour certain la rendra saine incontinent. Comment, respondit la Bergere, toute ioyeuse de ces bônes nouuelles, si ie vous donneray ce loisir ? n'en doutez nullement, elle m'est trop chere pour ne rechercher sa guérison par tous les moyens qu'il me sera possible; pour vous en rendre preuue, ie veux aller avec vous pour en cueillir & reçoñoistre cette herbe, afin de vous exempter de cette peine, si i'en ay affaire vne autrefois. Le receuray, dit-il, vn double contentement si vous venez : l'vn de vous rendre cet agreable seruice, attendant que ma fortune me donne les moyens de vous en faire vn meilleur : & l'autre d'estre aupres de vous, qui est bien le temps le mieux employé de toute ma vie. A ce mot lâissant cette brebis en garde de ceux qui estoient en sa cabane, ils vont cueillir cette herbe, non pas que durant le chemin Diane ne remerciaist le Berger de la bonne volonté qu'il luy faisoit paroistre : Et parce que Siluandre en la venant trouuer, auoit remarqué par hazard, le lieu où cette herbe estoit, il en trouua incontinent, & en ayant amassé vne bonne poignée la pila entre deux cailloux, & s'en retournât en pressa le ius avec les deux mains dans les oreilles de la brebis, qui ne l'eust plustost bien auant dans l'oreille

qu'elle se leua secouant vn peu la teste, & apres auoir esternué deux ou trois fois se print à beeler comme si elle eust appelé ses compaignes, & puis commença de baïsser le nez contre terre pour chercher à manger; mais Siluandre la prenant sur son col la remit en son estable, & dit à Diane, qu'elle ne la laissast point sortir de tout le iour, parce qu'encore que ce mal en quelques-vnes procedast quelquesfois des herbes qui les enyurent, toutesfois que le mal de la sienne à ce coup n'estoit cause que du Soleil, & qu'il faisoit empescher qu'elle n'en fust pas si tost retouchée. Diane ne se contentant pas d'auoir veu la guerison de sa chere brebis, & de connoistre l'herbe de veüe, voulut encore sçauoir le nom. Elle a diuers noms, respondit Siluandre, quelques-vns l'appellent Orual, d'autres la Toute-bonne, & nos Myres Soarlée : mais pourquoy n'avez-vous autant de curiosité de conseruer tout ce qui est à vous? Quand ie voy le mal apparent, dit-elle, de ce qui non seulement est mien, mais à qui que se soit, i'en donne le remede le plus prompt que ie puis. Pleust à Dieu, respondit le Berger, que vous fussiez aussi veritable que i'espreue que vous estes le contraire : Il ne faut pas, repliqua Diane en souffrant, que vous effaciez l'obligation que ie vous ay pour le salut de ma chere Florette, en m'iniuriant de cette sorte, & vaut mieux
que

que nous allions chercher mes compagnes, qui sans doute, seront en peine de moy. A ces dernières paroles, après avoir ramassé son troupeau, elle le chassa du costé du carrefour de Mercure, plus aise de la guerison de sa brebis qu'elle ne le pouuoit dire, & par le chemin elle apprit que Leonide & Paris estoient avec les Bergères qu'elle cherchoit, & peu après elle les vit tous qui venoient droit à elle, parce que Paris estant en peine du desplaisir de Diane, auoit esté cause que toute la troupe s'acheminait vers elle, pour essayer si on pourroit donner quelque secours au mal de sa brebis: Mais lors qu'ils la virent de loing, ils s'arrestèrent, pensans ou qu'elle fust guerie, ou morte, & de fortune ce fut iustement au carrefour de Mercure, où quatre chemins venoient aboutir: & parce que la baze, sur laquelle le Terme de Mercure s'esleuoit estoit rehaussée de trois degrez, ils s'affirent tout à l'entour, & iettant la veüe qui deçà qui delà, Leonide apperceut venir du costé de Montverdun deux Bergers & vne Bergere, qui sembloient n'estre gueres d'accord, parce que les actions qui se faisoient des bras & de tout le reste du corps monstroient bien qu'ils disputoient avec passion: mais sur tout la Bergere les repoussoit & esloignoit d'elle, tantost l'un, tantost l'autre, sans les vouloir escouter. Quelquesfois ils s'arrestoient, & la retenoient par la robe, comme s'ils l'eussent

voulu faire iuge de leur differend, mais elle tout à coup frappant de force des mains sur les deux costez de sa robbe qu'ils tenoient, la leur faisoit lascher, & puis s'enfuyoit iusques à ce qu'ils l'eussent atteinte. Et n'eüst esté que quelques fois ils se iettoient à genoux deuant elle, d'autres-fois luy baisoient les mains avec soumission pour la retenir, on eüst iugé à sa fuitte qu'ils luy vouloient faire quelque force. Et pour ce qu'ils s'approchoient du carrefour, sans se prendre garde de la bonne compagnie qui y estoit, Leonide les montra à toute la troupe, pour sçauoir s'il y auoit personne qui les reconnuist. Je les ay veü bien souuent, respondit Lycidas, ils se tiennent dans le hameän plus proche de Montverdun, encores qu'ils ne soient pas originaires de ce lieu-là, mais estrangers que la fortune de leurs peres a contraint de se venir loger en cette contrée, & si vous vistes iamais vne beauté naissante, donner vne grande esperance de perfection, il faut que vous voyez le visage de la Bergere: que si vous pouuez faire en sorte qu'ils vous racontent le differend qui est entr'eux, ie m'assure que vous passerez agreablement le reste du iour; car ils sont tous deux amoureux de cette Bergere, & elle qui est offensée contre tous deux, ne veut ny de l'un ny de l'autre. Je me rencontray il y a quelque temps de l'autre costé de Lignon, en lieu où i'ouys de leur

bouche mesme leur dispute , qui selon mon
jugement n'est pas petite. La Bergere s'appelle
Celidée, & ce Berger qui est plus grand, & que
vous voyez à main droite , se nomme Tha-
myre , & l'autre Calidon. A peine Lycidas
auoit finy ces paroles que ces estrangers fu-
rent si proches , que chacun peut remarquer à
voir Celidée , que Lycidas auoit dit la verité,
parce que l'esclat de son visage estoit si grand ;
qu'il attiroit les yeux de chacun , & quoy qu'il
y eust quelque defect en sa beauté , on iu-
geoit bien que le temps y rapporteroit la per-
fection necessaire. Cependant que chacun s'a-
musoit à la considerer , Leonide desiruse , à
cause des paroles de Lycidas , de sçauoir leur
disfrend s'auança vers elle, & apres l'auoir sa-
luée , la pria au nom de toute la troupe , de
s'asseoir sur les degrez du Terme, pour y passer
vne partie du chaud , sous l'ombre des Sico-
mores qui estoient plantez aux quatre côstez
des chemins : elle qui estoit courtoise , & qui
sçauoit bien le respect qu'elle deuoit à la Nym-
phe, & qui outre cela estoit bien aise d'euitet
les importunitéz des deux Bergers, obeyt li-
brement à la volonté de Leonide, & lors qu'ils
vouloient prendre leurs places , Diane arri-
ua, qui embrassée par la Nymphe , & saluée
de Paris , se mit parmy cette bonne compa-
gnie. Lycidas cependant qui ne pouuoit sup-
porter Siluandre auprès de Phillis , le voyant

38 LA II. PARTIE D'ASTREE.

voulant rair ce que l'Amour m'ordonne, & que luy-mesme m'a donné. Si vous confessez, respondit Thamyre, que celuy doit parler à qui l'on fait plus de tort, laissez parler Thamyre, qui se plaint de Celidée, comme de celle qui l'ayant aymé, ne l'ayme plus, & de Calidon, comme la personne du monde qui luy est la plus obligée, & la plus ingrate. Et moy, repliqua Celidée, ie me plains, grande Nymphe, d'estre la butte des importunitéz de tous les deux, & qu'il semble qu'ils ayent fait dessein de me voir plustost morte que de me laisser en repos: de sorte que si le plus interesse doit estre celui à qui l'on doit permettre de parler, qu'ils se taisent seulement, & me laissent la parole libre. Cette dispute eut duré longnement entre eux, si Leonide en souffrant n'y eut mis fin mais leur ayant imposé silence, elle leur proposa que puis qu'ils ne pouvoient estre d'accord à qui seroit le premier, il estoit à propos de le tirer au fort. Surquoy, chacun ayant mis son gage dans le chapeau de Siluandre, ils furent tirez par Léonide: le premier fut celui de Thamyre, l'autre de Calidon, & le dernier de la Bergere: c'est pourquoy chacun iettant les yeux sur Thamyre, après une grande reuerence, il commença de parler ainsi: Si vous sçavez

HISTOIRE DE CELIDEE,
THAMYRE ET CALIDON.

P V I s qu'il a pleu au grand Tautates, de m'esslire pour vous raconter les dissensions qui sont entre nous, ie proteste qu'encores que ce soit la coustume des personnes interessées, de ne dire que ce qui est à leur advantage, ie ne celeray ny ne desguiseray rien de la verité, à condition qu'il me sera permis par apres d'alleguer à part mes raisons, quand chacun aura deduit les siennes. Scachez donc, grande Nymphé, qu'encores que nous soyons Calidon & moy demeurans dans ce proche hameau de Montverdun, nous ne sommes pas toutesfois de cette contrée, nos pères & ceux d'avant nous sont descendus, sont de ces Boyens, qui iadis sous le Roy Belouese sortirent de la Gaule, & allerent chercher nouvelles habitations delà les Alpes, & qui apres y avoir demeuré plusieurs siecles, furent enfin chassés par vn peuple nommé Romain hors des villes basties & fondées par eux, & parce qu'il y en eut vne partie, qui estant priuez de leurs biens s'en allerent outre la forest Hircinie, où les Boyens leurs parens & amis s'estoient establis du temps de Sigouze, & d'autres, choisirent plustost de reuenir en leur ancienne partie :

nos ancestres reuindrent en Gaule, & en fin par mariage se logerent parmy les Segusiens. Or, sage Nymphe, ie vous ay voulu faire entendre cecy, afin que vous puissiez mieux iuger qu'elle doit estre l'amitié de Calidon & de moy, puis qu'estans tous deux Boyens, tous deux parens, & tous deux dans vn pays estrange, il y auoit plusieurs occasions qui nous conuioient à nous aimer. Aussi i'auoüeray librement que ie l'ay tousiours affectionné comme mon fils: ie puis vser de ce nom, puis que ie luy ay rendu les assistances & offices d'un bon pere, l'ayant nourry & esleué aussi soigneusement que l'amitié de son pere, qui estoit mon oncle, l'eust pü desirer de moy, lors qu'il estoit encore si enfant qu'il ne pouuoit auoir presque connoissance du bien ny du mal. Cette belle Célidée estoit nourrie tout aupres de ma cabane, par la sage Cleomene, & quoy qu'elle fust en aage où il n'y auoit pas apparence qu'elle püst donner de l'Amour (car elle n'auoit pas encore atteint la neuuesme année) si faut-il que i'auoüe que ses actions enfantines me pleurent, & que dès lors me sentant touché d'une façon inaccoustumée, ie me plaisois à ses propos, & aux petits ieux qu'elle faisoit: de sorte qu'encores que i'eusse vn siecle pour le moins plus qu'elle, ie ne laissois de me iouer, comme si i'eusse esté de son aage: Cöbien de fois luy ay ie souhaité en ce temps-là cinquante ou soixante Lunes de celles qu'il me

sembloit auoir trop pour elle, & elle trop peu pour moy : & combien de fois voyant qu'il estoit impossible, & que son aage venoit à pied de plomb, & le mien s'en alloit à tire d'aile, ay-ie voulu me retirer de cette vaine affection? mais ne le pouuant faire, & vne Lune s'escoulant apres, quoy que trop lentement selon mes souhaits, elle paruint enfin iusques à l'aage de dix ans, qu'elle commença de donner vne si grande esperance de sa beauté que ie n'auois plus de honte d'aimer vn enfant, se pouuant dire dès-lors la plus belle fille du hameau: ie me ressouuiens que sur ce sujet ie fis ces vers :

SONNET,

D'VNE IEVNE BEAUTE.

QUELLE Aurore iamaïs d'un beau jour de-
uancière,

Est le sein plus semé de roses & de lys?

Osquels nouueaux soleils de rayons embellis,

Furent iamaïs si beaux commençant leur carrière?

Dés qu'on se vœu parvisser aux rays de sa lu-
miere,

Tous les autres soleils soudain sont defailliz,

42 LA II. PARTIE D'ASTREE,
Ou pres d'eux pour le moins demeurent si pais
Qu'ils ne retiennent rien de leur charge prem.
re.

*Quel sera le Midy d'un si bel Orient ?
Je prenoy de toy que le Ciel tout riant,
Et qui ne vit jamais une Aurore si belle.*

*Se promet d'en bruser les hommes &
Dieux :
Amour au rends son cœur aussi doux que
yeux,
Ou nos yeux ou nos cœurs insensibles pour elle.*

Et par ce que ie preuoyois bien que cette
beauté seroit veüe de plusieurs, & que mon
cœur ne seroit pas le seul qui en bruseroit de
desir, ie me resolus d'occuper pour le moins le
premier son ame, sçachant bien qu'il y a double
difficulté de paruenir en un lieu si difficile
de soy-mesme, & qu'il nous est deffendu par
quelqu'un qui le tient comme sien: conside
rant que son aage n'estoit encore capable d'une
serieuse affection, i'essayay de la gagner par de
vies actions enfantines, luy parlant toutesfois d'A
mour, de passion, de desir, & de flamme.
Non pas que ie creusse qu'elle en pust ressen
tir encores quelque chose, mais pour l'accou
stumer seulement à ces paroles, qui offencen
t ordinairement dauantage les oreilles des Ber

eres, que les effects mesme. Le continuay
cette vie plus d'un an; durant lequel toutesfois
luy desrobois quelque baiser, quelquesfois
luy mettois la main dans le sein feignant de
me iouer, afin que cette coustume me seruis-
t aduenir presque comme d'une possession. Et
sans mentir, grande Nymphé, ie ne trauillay
pas en vain: car estant paruenue en l'age de
dixze ans, elle commença de m'aimer, & disoit
elle, comme son pere, & augmentant de iour
en iour, elle me iuroit qu'elle m'aimoit plus que
son pere ny que son frere, & en fin auant que
les douze ans fussent accomplis, elle m'aimoit
plus que tout ce qui estoit au monde. Et quand
je la pressois, & que ie luy disois qu'elle se ai-
moit en enfant; & que ce n'estoit pas d'A-
mour: Si fais, disoit elle, d'Amour: & en
effect l'age en quoy elle estoit, priuée de toute
malice, m'eust permis de l'engager à toute
sorte de preuue de bonne volonté, si ie n'eus-
se eu dessein de l'espouser, lors qu'elle eust esté
un peu plus quancée. Mais cette considéra-
tion, & celle aussi de la veritable affection que
ie luy portois, assoupit en moy toute malitieu-
se volonté. Et parce que sa simplicité me faisoit
craindre qu'elle ne fust deuenue de quelque au-
tre, voyant desia plusieurs qui la recherchoient
ie ne luy representois iamais que l'estime que
chacun fait de la constance, & de la fidelité,
combien l'on mespriseroit celles qui s'y met-
tent.

diuerſes perſonnes, combien les Bergers ſont
 ordinairement trompeurs & infidelles ; &
 combien il ſe falloir peu fier en leurs paroles,
 voire que c'eſtoit faute de les eſcouter : Et lors
 qu'un iour elle ne me reſpōdit : mais ſi c'eſt fau-
 te, il ne faut donc pas que ie ſouffre que vous
 me parliez comme vous faites. Je vis bien qu'il
 y auoit encore de l'enfant en elle, puis qu'elle
 ne connoiſſoit pas mon deſſein, & pour ce ie
 luy fis vn long diſcours de l'amiti , luy repre-
 ſentant que nous n'eſtions en ce monde que
 pour aimer ; que ſans cette vertu il n'y auoit
 point de plaifir en la vie, que c'eſtoit elle qui
 rendoit toutes les amertumes douces ; & tou-
 tes les peines ai es ; qu'une perſonne qui vit
 ſans Amour eſt miſerable ; parce qu'elle n'eſt
 aim e de perſonne ; qu'elle voyoit bien que
 ſa mere auoit aim  ſon pere, & que ſa tante
 de meſme auoit choiſi ſon oncle, mais que
 celles qui aiment plus d'un, eſtoient bla m es,
 & meſpri es de chacun ; parce que n'eſtant
 particulierement   perſonne, perſonne n'eſ-
 toit particulierement   elles. Et quoy, me
 repliquoit-elle, les Bergers ſont-ils auſſi obli-
 g ez de n'aimer qu'une Bergere ? Ils y ſont ſans
 doute oblig z ; luy diſois-je, & d'effect ne
 voyez-vous pas que ie n'aime que vous ? Mais,
 adieuſteſſe elle, quant que ie fuſſe n e n'aimiez
 vous rien ?   quand ie mourrois, ceſſeriez-vous
 d'aimer quelque choſe ? Je ne puis m'emp -

cher de rire de cette naïue demande, & pour
luy répondre : Sçachez , ma belle fille , luy
dis-je , qu'auant que vous fussiez née , mon
Amour ne l'estoit pas encores , que quand
vous vintes au monde mon Amour y vint
avec vous , & que si vous mourez auant que
moy, elle s'enfermera dans vostre tombeau. Et
si vous mourez auant que moy , continua-elle,
est-il necessaire que i'en fasse de mesme ? & si
cela est , apprenez-moy , mon pere , ie vous
supplie , comment il faudra que ie fasse pour
gagner mon Amour en vostre cercueil. Ma
elle, luy dis-ic en soufriaunt, parce que ie suis
ay auant que vostre amitié, il n'est pas rai-
sonnable qu'elle meure aussi-tost que moy ,
mais me suruiuant, il faut qu'au lieu que vous
amez à cette heure ce que vos yeux vous font
voir de moy , qu'alors vous en aimiez ce que
la memoire vous en representera ; & par ainsi,
vous souuenant de Thamyre , vous l'aimerez,
& ayant memoire de luy vous n'en aimerez
jamais d'autre , luy donnant aussi bien toute
votre volonté lors que vous vous ressouuien-
drez de luy , que vous deués faire à cette heu-
re que vous le voyez. Mais comment , disoit-
elle , toute estonnée , aimeray-je vn mort ?
Quelquesfois que vous me baisez, & que vous
me chatouillez , ou me mettez la main dans
le sein , si ie vous demande pourquoy vous
le faites , vous me respondrez que c'est parce

le vistel, l'augmētay de beaucoup l'amitié que ie luy auois portée : car auparauant si ie l'auois aime , ce n'auoit esté qu'en considération de la proximité qui estoit entre nous , & pour la recommandation que mon oncle m'en auoit faite : mais quant à son retour, ie le trouuay tant aimable, qu'il est certain que ie mis en luy tout ce qui me restoit d'amitié, & parce que n'ayant iamais esté marié, ie n'auois point d'enfans, ie fis resolution de luy remettre apres moy tous mes troupeaux & tous mes pasturages, qui peut-estre ne sont pas à desdaigner. Et afin de l'obliger à quelque reciproque bien-veillance enuers moy, ie ie ne me contay pas d'auoir fait ce dessein en moy-mesme, mais ie le luy declaray & le fis sçauoir à tous mes parens & voisins. Et parce que ie preuis bien que demeurant en ma cabane, il estoit impossible qu'il ne vist la belle nourriture de la sage Cleontine, & que peut estre il l'aimeroit sans sçauoir mon intention, ie la luy dis avec tres-expresses deffences de ne la regarder que comme frere. Avec mille soumissions & mille sermens, il me iura qu'en cela ny qu'en toute autre chose il ne me desobeïroit iamais, ny ne feroit chose qu'il pensast me des- plaire. Et toutesfois la Lune n'auoit point encore paracheué vn cours entier, que le voila tât espris de Cleidée, que n'osant le declarer ny à elle ny à moy, ny à autre qui me le pût dire, apres auoir languy quelque temps, il fut con-
trainct

trainct de se mettre en fin au liſt. Penſez, Madame, quel eſtoit le regret que i'auois de ſon mal, & quelle la peine que i'en receuois, ne pouuant y trouuer remede. On luy vit auſſi-toſt les yeux enfoncez, & le teint iau- ne, & pour le dire en vn mot, il deuint ſi maigre & ſi changé, qu'il n'eſtoit pas recon- noiſſable. Ie le fis voir aux plus ſçauans & experimentez de toute cette contrée, & lors que la reputation me faiſoit connoiſtre le nom de quelqu'vn, ie ne plaingnois ny la peine, ny la deſpenſe de l'enuoyer querir. Il n'y eult Vacie en la contrée à qui ie ne fiſſe faire ſacrifice pour appaiſer Tautates, Hefus, Thamaris, & Belenus, ſi de fortune Calidon les auoit offenze: il n'y eult Eubage de qui ie ne demandaiſſe les augures, & l'opinion; il n'y eult Barde que ie ne priaſſe de venir chanter pres de ſon liſt, pour ſçauoir ſi quel- que harmonie pourroit point preualoir par deſſus la melancholie qu'il cachoit en ſon ame. Bref, il n'y eult ſage Sarronide qui à ma requeſte ne le vint viſiter, & luy don- ner quelque precepte contre l'ennuy, & quelque graue conſeil contre la triſteſſe. Mais tout cela ne me profita de rien, non pas meſme les pleurs que l'amitié que ie luy portois, m'arrachoit des yeux par force, lors que ie le priois & coniuſſois accoudé ſur ſon liſt, de me dire le ſujet de ſon mal. Enſuy

conduitte par vn sain iugement, & si c'est au mal, par vn iugement depraué. Or d'autant que le iugement est rendu malade par la mesconnoissance de la verité, aussi-tost qu'on la luy fait reconnoistre, il est remis en son premier estat. Et quoy que la volonté retienne aussi les ressentimens de cette mauuaise habitude quelque temps après la connoissance de la verité, si est-ce qu'en fin elle la perd, & reprend celle de la vertu, parce que tout vice estant mal, & tout mal estant entierement opposé à la volonté, il n'y a point de doute que tout vice reconnu ne soit hay. Je vous dis ces choses, afin que vous ne desesperiez point de la guérison de ce ieune Berger, de qui ie pense auoir fort bien reconnu la maladie : car soit à son poulx inegal, sans luy rapporter autre accident, soit à sa foible voix surprise bien souvent par des demy souspirs, soit à ses yeux, qui semblent nager dans l'humidité, soit à la lantreur dont sa paupiere se hausse & s'abat : bref, à la tristesse qui est peinte en son visage, & à ce continuel silence, ie iuge qu'il est passionnément amoureux en lieu qu'il n'ose declarer, ou dont il est mal-traicté. Aussi-tost que ce Myre me tint ce langage, quelque demon me mit en l'esprit, que c'estoit sans doute de la belle Celidée, & qu'à cause de la desfiance que ie luy en auois faite, il ne l'osoit

dire; & parce que ce Myre me voyoit pensif
 au lieu de me resiouyr de ses nouvelles, il
 m'en demande l'occasion, & luy ayant res-
 pondu que ie craignois plus qu'auparauant de
 le perdre, parce que sa guerison ne dependant
 plus des remedes que ie luy pourrois faire don-
 ner, mais d'une personne inconnue, ou peut-
 estre ennemie, & sans raison, ie ne voyois
 qu'il y eust sujet de resiouyssance pour moy. A
 toute chose, me dit-il, la prudence peut re-
 medier, excepté à la mort, c'est pourquoy ne
 doutez point que tât que Calidon sera en vie,
 ie ne trouue quelque remede. Quant à ce que
 vous dittes que la personne qui le peut guerir
 vous est inconnue, ie la descouuriray bien,
 pourueu que vous me donniez du loisir d'estre
 aupres de luy quelques iours. Il ne faut pas,
 luy dis-je, que vous esperiez de le tirer de sa
 bouche. Ce n'est pas, dit-il, ce que ie pretens:
 au contraire, il se faut bien donner de garde de
 luy en faire semblant: car cela nous osteroit le
 moyen de la connoistre, & lors que nous scau-
 rons qui elle est, ne doutez point que nous
 n'en venions bien à bout: car il n'y a courage si
 farouche qui ne s'appriuoise aux caresses d'A-
 mour, pourueu que la prudence y apporte
 l'artifice nécessaire.

Mais, grande Nymphé, ie raconte peut-estre
 trop par le menu cet accident, si bien que pour
 abrèger, ie vous diray qu'il demeura sept ou

huit iours au cheuet du liſt de Calidon, & me
 confeilla cependant de faire en ſorte, que tou-
 tes les ieunes Bergeres de noſtre hameau &
 d'alentour le vinſſent viſiter ſeparément, ſous
 pretexte que la triſteſſe eſtant ſon plus grand
 mal, il falloir le reſiouyr par les diuertisſemens
 des cōpagnies. Et quant à luy, il luy tenoit touſ-
 iours le bras, & ſans faire ſemblant de rien luy
 touchoit le poulx, pour connoiſtre quand il
 prendroit quelque eſmotion. De fortune Celi-
 dée en ce temps-là auoit fait vn voyage avec
 Cleontine, où elle demeura cinq ou ſix iours;
 cela fut cauſe qu'encores qu'elle fuſt l'vne de
 nos plus prochaines voiſines, elle vint nous vi-
 ſiter des dernieres, car chacun regrettoit de for-
 ce ce Berger, & ie faiſois tant de pitié à tous
 ceux qui ſçauoient mon deſplaiſir, qu'il n'y
 auoit celuy qui reſuſaſt d'enuoyer ou ſa ſœur,
 ou ſa fille chez moy. En fin eſtans preſque de-
 ſeſperez de reſonnoiſtre par ce moyen ce que
 nous deſirions de deſcouurir, voicy que l'on
 nous vint aduertir que Celidée eſtoit à la por-
 te. De fortune alors le Myre luy tenoit le bras,
 & ſon poulx eſtoit plus repoſé qu'il n'auoit eſté
 de tout le iour; mais quand il ouyt le nom de
 Celidée, incontinent il ſ'eſmeut & commen-
 ça de ſ'eſleuer, comme ſ'il euſt eu vne tres-
 ardante fièvre, & puis tout à coup ſe remet-
 tant en ſon premier eſtat, ne demeueroit pas
 long-temps ſans eſtre agité de nouueau. Le

Myre qui estoit auisé, le regarde entre les yeux, & les luy voit plus vifs & ardans que de costume, & comme estincellans, la couleur luy vint au visage, bref il reconnut vn si grand changement, que presque, il ne vouloit attendre que Celidée fust entrée pour en estre plus asseuré, & toutesfois quand elle fut à la porte de la chambre, quand elle entra, quand elle s'approcha de luy, & quand elle luy parla, les changemens de son poulx & de son visage estoient si differents, que qui que c'eust esté s'en fust pris garde, & pour ce me tirant à part: Amy Thamyre, me dit-il, ce n'est pas Celidée, qui est entrée, mais la femme de Calidon, si tu veux qu'il viue. O Dieux! quel surfaut me donnerent ces paroles! ie demeuray sans response, & fut tres à propos que le Myre continuast de me parler: car il m'eust esté impossible de prononcer vn mot. En fin estant reuenu vn peu en moy-mesme, ie luy demanday si en l'estat où il estoit, il seroit à propos de le marier? Il sera bien tost remis, dit-il, pourueu que vous fassiez en sorte que cette fille luy donne quelque connoissance d'amitié, & cependant vous pourrez parler à Cleontine, qui estant sage & connoissant l'auantage de la Bergere, n'a garde de refuser ce party.

Ce Myre partit de cette sorte, me laissant sans doute plus malade, que celuy qui estoit au lit. Pourrois-je bien vous représenter, Mada-

56 LA II. PARTIE D'ASTREE.

me, de quelles contrarierez mon ame fut combattue? ie n'estime pas que cela se puisse, puis qu'en verité ie crois que l'entendement m'eust tourné si ie ne m'y fusse promptement resolu. D'un costé l'Amitié me demandoit Celidée pour Calidon, d'autre costé l'Amour me defendoit de la donner. Mais, me disoit l'Amitié, Calidon mourra si tu ne la luy donnes, & il n'y a point de remede que celui-là. Et l'Amour respondoit: Et comment penses-tu de pouuoir viure toy-mesme, si tu ne la possedes? Dont, disoit l'Amitié, est-ce ainsi que tu te laisses surmonter à vne vaine passion, & veux plustost que de luy contrarier, contreuenir aux loix de la raison? Mais quelle raison, disoit l'Amour, te peut commander que tu meures pour faire viure quelqu'autre? ne faut-il pas appeller cela brutalité? Est-il possible, repliquoit l'Amitié, que tu ne consideres pas que Calidon est ieune, & par consequent en vn aage qui ne peut resister à ses passions? & toy qui a desia passé ces premieres fureurs de la ieunesse, veux-tu te monstrier aussi foible que luy? ou pour mieux dire, veux-tu achepter vn peu de plaisir qui se passera presque aussi promptement qu'il aura esté receu, par la miserable & eternelle mort de Calidon? Ah! change, change de dessein, & consideres, non pas quel tu es, mais quel tu deurois estre, escoute les reproches que le pere de ce ieune Berger te fait:

Est ce ainsi , *Thamyre* , que tu maintiens la promesse que tu me fis , lors qu'avec mon dernier soupir retenant la main entre les miennes , pour marquer nostre amitié , ie te recommanday cet enfant dans le berceau , & que tu juras que tu l'aurois toute ta vie aussi cher que s'il estoit fort de ton corps , tant pour la recommandation que ie t'en faisois , que pour la memoire des bons offices que tu auois receu de moy , lors que ton pere ieune en mourant , te laissa encore ieune entre mes mains ? Souviens-toy que ie n'ay iamais esté ton competeur en Amour , ny que ie n'ay iamais balancé , si pour quelque leger plaisir ie te laisserois perdre la vie. N'achepte point vn repentir si cherement , repentir , *Thamyre* , qui honneux t'accompagnera , sans doute , dans le tombeau avec mille sortes de remords , qui feront la vengeance d'un acte tant indigne de ces anciens *Boyens* , dont tu te vantés d'estre issu.

Il faut que ie l'auouë , ces considerations peurent tant sur moy , que ie me resolus de me pruer de *Colidee* , pour la donner à *Calidon*. Mais, *Madame* , combien me trouuay-ie empesché , lors que ie voulus m'exécuter ? Premièrement , afin que ce ieune Berger reprit sa premiere santé , ce fut par luy que ie voulus commencer , & luy ayant déclaré la connoissance que j'auois de son mal , & la volonté que

58 LA II. PARTIE D'ASTREE.

j'auois d'y pouruoir, d'abord il me le nia, mais en fin avec les larmes aux yeux il l'aueüa, & en mesme temps me demanda pardon, avec tant d'apparence de regret, que sans doute la connoissance que i'en eus, fit que ie luy remis toute la faute qu'il auoit commise contre moy, voyant bien que s'il auoit erré, ç'auoit esté par force. Mais lors que i'en voulus parler à Celidée, ce fut bien où ie trouuay de la difficulté : car non seulement elle ne l'aymoit point, mais elle le hayssoit, & falloit bien que cette inimitié vint de nature, puis qu'il n'y auoit sujet quelconque apparent de luy vouloir mal, les bonnes conditions de ce Berger estans telles, qu'elles deuoient plustost donner de l'amour que de la hayne. Et toutesfois bien souuent que nous en auions parlé ensemble, elle m'auoit tousiours dit, que Calidon seroit le dernier qu'elle aymeroit. Or à ce coup que i'estois resolu de luy faire cette ouuerture, si contraire à sa volonté & à la mienne, & si différente des discours que ie luy auois tousiours tenus, ie fus sort en suspens par où ie deuois commencer : en fin ie pensay qu'il estoit à propos de l'y embarquer peu à peu : car de luy dire tout à coup qu'elle aimast Calidon, ie iugeois bien que ie ne l'obtiendrois pas aisément d'elle, tant pour l'amitié qu'elle me portoit, que pour le peu d'inclination qu'elle auoit à l'aimer. I'en vsay donc de

cette sorte, parce que l'aage luy ayant donné plus de connoissance qu'elle ne souloit aupir, il ne falloit plus traiter avec elle comme avec un enfant. Je luy representay le desplaisir que j'auois du mal de ce Berger, combien sa vie m'estoit chere, & en fin que ie n'auois iamais plaisir si ie le perdois, que les Myres, & tous les plus sçauans me disoient que son mal ne procedoit que de tristesse, mais que ne sçachant quel en estoit le sujet, ie ne pouuois que prier tous ceux qui m'aimoient, de s'estudier à le resiouyr, ou à reconnoistre la source de son mal, & qu'elle estant celle que j'aimois & honorois le plus, elle estoit en quelque sorte obligée plus que tout le reste du monde, de rechercher, à ma consideration, la guerison du Berger: que cela estoit cause que ie la coniuerois par toute nostre amitié, de le voir le plus souvent qu'elle pourroit, & de iouer & passer le temps avec luy, afin de le diuertir de cette melancolie qui le faisoit mourir. Elle qui veritablement m'aimoit, me promit de le faire toutes les fois qu'elle auroit la commodité, & en effect n'y manquoit point, dont ie receuois d'un costé du contentement, mais de l'autre tant d'ennuy, que ie ne sçay comment ie pouuois viure. J'auois eu opinion que la familiarité qu'elle auoit avec luy, l'engageroit à quelque bien-veillance, & qu'après il seroit plus aysé de changer cette amitié

60. LA II. PARTIE D'ASTREE.

en Amour, & elle qui auoit vn autre dessein, fit bien ce qu'elle m'auoit promis, mais ne changea point de volonté; cela toutesfois ne laissa pas de profiter à Calidon, qui receuant ses visites & ces caresses, sous l'esperance que ie luy auois donnée beaucoup plus aduantageusement pour ses desirs, que sa fortune ne requeroit, en peu de temps commença de se remettre, & quoy qu'il ne fust pas guery entièrement, si voyoit-on vn grand amendement en son mal: Et parce qu'elle s'en ennuyoit, & que ie voyois bien que mon dessein n'auoit pas eu l'effect que ie m'estois proposé, ie pensay qu'il la falloit obliger d'vn autre costé. Je m'adressé donc à Cleontine, luy declaré l'amitié que ie portois à Calidon, la volonté que i'auois de luy donner après moy tous mes troupeaux & mes pasturages, luy mets deuant les yeux la qualité de la personne du ieune Berger, sa bonne naissance, ses vertus, bréf, l'amitié qu'il portoit à Celidée, & n'oubliay chose que ie pûs penser pouuoir auancer cette alliance. Voyez, grande Nymphé, si ie n'y marchois pas de bon pied, & s'il n'a pas occasion d'estre obligé à Thamyre? Cleontine qui iugea ce party auantageux pour sa nourriture, me remercia de la volonté que i'auois pour Celidée, & deslors me donna parole, que tout ce qu'elle y pourroit, seroit employé en faueur de Calidon, mais que la

ieune Bergere auoit vne mere qui l'aimoit infiniment , & sans laquelle elle n'en pouuoit disposer, qu'elle luy en parleroit, & que cependant elle y disposeroit Celidée le plus qu'il luy seroit possible. Voyez, Madame, qu'elle estoit ma miserable fortune ; Le recherchois avec tous les artifices que ie pouuois inuenter, de me priuer du seul bien qui me peut rendre la vie agreable, & preuoyois bien, que quoy qu'il m'en arrivast, ie n'en pouuois auoir du contentement. Si j'obtenois ce que ie recherchois pour Calidon, quelle vie pouuois-je esperer ? Et si ie ne l'obtenois point, combien m'affligeroit le desplaisir & la peine de ce Berger, qui ne m'estoit pas moins cher que s'il eust esté mon enfant ? Estant donc en cet estat, que ie ne sçay si ie dois nommer mort, ou vie, apres auoir eu la response de Cleontine, vn iour que ie trouuay Celidée, parce que ie ne viuois plus si familiarement avec elle que ie soulois, ie luy dis : Ma belle fille, Cleontine m'a declaré vn dessein qu'elle a, il me semble que vous ne le deuez point reietter ; & craignant qu'elle ne me demandast ce que c'estoit, ie feignis d'estre pressé de quelque affaire, & ainsi la laissay fort en doute : Mais ie partis avec bien plus de peine, car quelque effort que ie fisse contre ma volonté, si ne la pouuois-je déraciner de mon ame : & routes les fois que ie me representois Celidée entre les bras de quel-

que autre; il faut que j'auoie que ie n'auois point assez de resolution pour soustenir seulement cette pensée. Voyez quel ie fusse devenu si ce mariage eust eu l'effect, que veritablement ie rechercherois pour le salut de Calidon !

Il aduint donc que Cleontine croyant que ce que j'auois proposé estoit aduantageux pour Celidée, le tirant à part, le luy proposa, & auant que luy en demander son aduis, luy dit, quel estoit le sien, & afin de le fortifier dauantage, luy fit entendre qu'elle m'auoit cette obligation, puis que ç'auoit esté moy qui luy en auois parlé. Cette Bergere, Madame, vous pourroit dire mieux que ie ne scaurois faire, quel surfsaut elle receut de ces paroles, & mesme quand elle sceut que cette proposition venoit de moy; tant y a que ce fut tout ce qu'elle pût que celer sa colere en présence de Cleontine, à laquelle ayant respondu fort modestement, & toutesfois au plus loing de sa pensée, elle remit cette resolution à son iugement, & à la volonté de sa mere, à laquelle elle ne contreuendrait iamais; puis se retira en son apart, où ie croy qu'elle ne parla pas mal à moy. En fin estant resoluë d'espouser plustost le cercueil que Calidon, elle me vint trouuer. Je iugeay bien d'abord que ie la vis, qu'elle auoit quelque chose qui la troubloit: car les yeux luy trembloient dans

la teste, elle auoit les sourcils froncez, & la couleur plus haute que de coustume, mais ie ne me figurois pas qu'elle fust tant offensée contre moy, ne croyant que Cleontine luy eust dit que cela vint de moy. l'estois de fortune seul au pied de ce gros Orme, qui tout seul au milieu presque de la plaine de Montverdun, est posé sur le grand chemin; aussi tost que ie l'apperceus, ie me leuay, & luy tendant la main comme ie foulois, ie fus estonné qu'elle recula le bras, & me regardant d'un ail plein de courroux: Comment, me dit-elle, Thamyre, oses-tu tendre la main à celle que tu as donnée à vn autre? Ne te contentes-tu pas de m'auoir abusée, tant que l'innocence de mon aage l'a pû supporter? Ou si tu penses d'estre si fin & dissimulé, & si tu me crois de si peu d'esprit, que n'estant plus enfant, ie ne puisse connoistre tes ruses & ta perfidie? Et parce que surpris de l'ouyr parler de cette forte, elle vid que ie ne luy respondois point: Ah! non Thamyre, ne pense plus de me pouuoir abuser par tes paroles, ny par tes assurances d'amitié, ie suis deuenue plus malicieuse; & pleust à Dieu que ie l'eusse toujours esté! ie n'aurois pas pour le moins tant d'occasions de me plaindre de toy maintenant, Mais, viença, ingrat, & cruel: (ouy ie te puis appeller ingrat, ayant si ingratement oublié les raisons que tu auois de m'aymer; & ie te puis

64 LA II. PARTIE D'ASTREE:

dire cruel avec raison , n'ayant point eu de pitié , de la miserable vie que ta malice m'a préparée) viença donc ingrat & cruel , qu'as-tu reconnu en moy qui t'ait donné occasion de me traiter de cette sorte ? Y auoit-il quelque ancienne inimitié entre nos peres , que tu ayès voulu venger sur moy ? t'ay-ie voulu faire mourir ? ay-ie parlé contre toy , ou contre tes amis ? ou bien t'ay-ie manqué de parole , ou d'amitié ? ou as-tu reconnu en moy quelque defaut qui t'aye conuié à me quitter ? ou , ne iuges-tu point maintenant que ie ne sois assez belle , ou assez riche , ou assez auisée ? Mais quand ce seroit pour venger ton pere , la vengeance que tu pouuois prendre sur vne fille , est , ce me semble , bien digne de Thamyre. Que si ie t'ay voulu faire mourir , pourquoy ne m'ostes-tu la vie tout à vn coup , au lieu de me remettre entre les mains de cet ennemy , avec lequel ie remourray tous les momens ? Que si ie n'ay pas assez de beauté ny de vertu pour t'arrester ; & bien Thamyre , va à la bonne heure en chercher quelque autre qui en ait dauantage. Mais , hélas ! pourquoy ordonnes-tu , que pour penitence de la faute de la nature , ie sois remise entre les mains de celuy , que la nature mesme me fait abhorrer ? laisse-moy en la liberté que tu m'as trouuée , lors que par tes malices tu as commencé de m'abuser , & te contente du regret
qui

LIVRE PREMIER. 65

qui m'accompagnera toute ma vie de n'auoir
 ſceu pluſtoſt reconnoiſtre ton deſſein. Que ſi
 ie t'ay manqué d'amitié, i'auoie que tu es
 iuſte d'en faire de meſme : mais, Thamyre,
 reproche-le moy, dy-moy, en quoy l'ay failly ?
 Ah ! & de nature Berger, tu es muet, & ne
 parles point, eſt-ce de honte, ou de l'offenſe
 que tu m'as faite ? ny l'un ny l'autre ſe te
 ſcauroit toucher à mon occaſion, mais tu
 ſonge quelque nouuelle malice contre cette
 peu fine Celidée, afin de ſouler la mauuiſe
 volonté que tu luy portes : Mais, va, perfide
 & deſloyal Thamyre, & te reſſouuiens que tu
 as fait plus pour moy que tu ne penſes : car
 par cette action ie ſuis hors de l'opinion que
 i'auois d'eſtre aimée toy ; connoiſſance qui
 me dégageant de ta tyrannie, m'empêchera
 de me remettre iamais ſous celle d'homme
 du monde. Et ne penſes pas que ie ſois pour
 cela à Calidon, car deſormais la mort me
 ſera plus chère, que le plus aimable Berger de
 cette contrée, & que ce ſouuenir te demeure
 en l'ame pour vn regret éternel : Auſſi ne le
 te dis-je qu'à cette intention ; & m'aſſeure
 que les Dieux ſeront trop iuſtes pour me re-
 fuſer cette vengeance. En me voulant donner
 à Calidon ; tu t'es privé à iamais de la plus
 vraye & entière affection que iamais Berger
 ait acquiſe, & de laquelle il ne faut plus que
 tu ayes eſperance, ſi non lors que le feu vni-

1. Part.

E

versel en bruslant l'vniuers r'allumera cet
 amour en moy : Et si ie te dis vray , qu'il n'y
 a point d'hommes pour moy en terre , mais
 des monstres cruels qui me deuorent : Ny
 point de Dieux au Ciel pour prendre pitié de
 mes peines , mais seulement des supplices &
 des enfers. Et à ce mot ostant de son col vne
 chaine de paille tressée , que ieluy auois don-
 née , & me la presentant , & moy sans y penser
 la tenant d'une main : Et pour te donner
 quelque assurance de ce que ie dis , soit ainsi ,
 dit-elle , (en tirant de violence cette chaine)
 nostre amour rompuë , & demeure à iamais
 telle , que cette chaine que i'eus de toy , &
 qui en fut le symbole , demeurera à iamais
 en deux pieces. Elle n'eust plustost proferé
 cette parole qu'elle s'en courut avec vne par-
 tie de la chaine , dont le reste me demeura en
 la main , tant hors de moy que ie ne pû luy
 dire vn mot d'excuse , ny faire vn pas pour la
 suivre. I'auouë , Madame , que ces repro-
 ches me touchoient bien viuement , & que
 repassant par ma memoire avec combien de
 raison Celidée m'auoit parlé de cette sorte ,
 ie iugeois qu'elle estoit exempte de blâme ,
 & moy coupable entierement. Toutesfois ie
 fus encor assez fort pour demeurer ferme en
 la resolution que i'auois faicte pour le con-
 tement de Calidon. Mais qu'en aduint-
 il ? Le Berger scachant que i'en auois parlé à

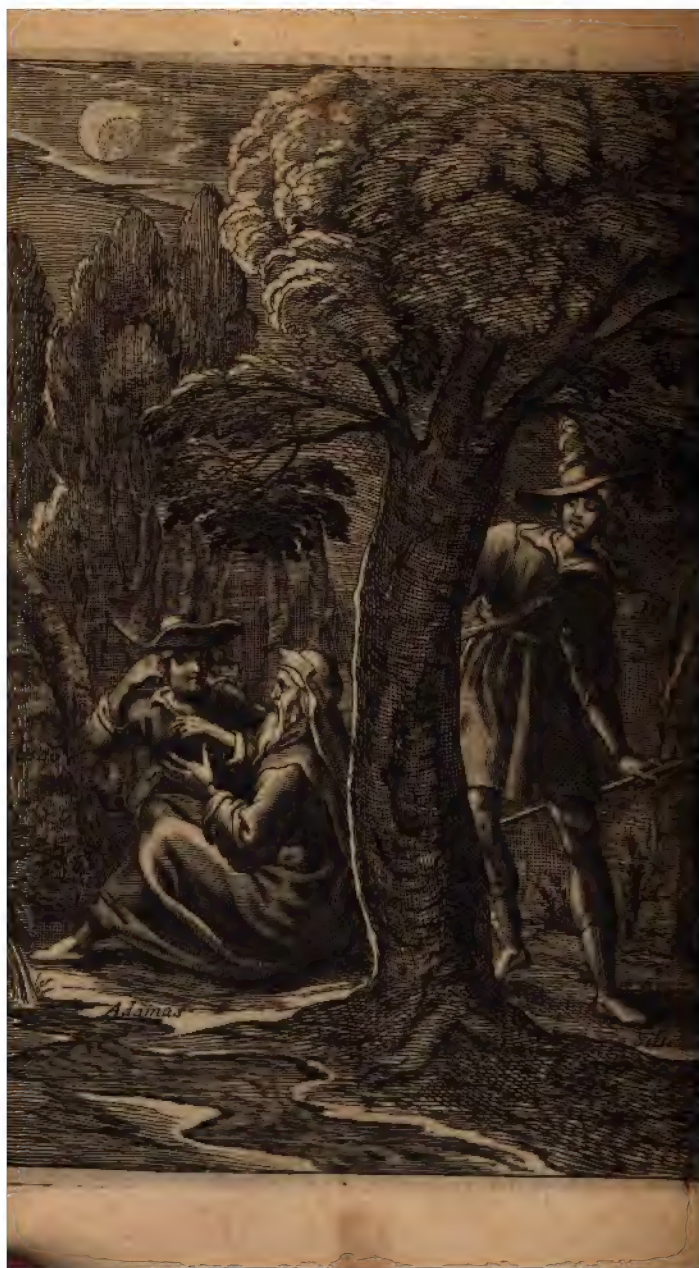
Cleontine, oyant le bruit commun de leur mariage, parce qu'il fut incontinent espandue par tout, ne s'estonna pas beaucoup de voir que sa Berger ne le venoit visiter que quand Cleontine le luy commandoit, jugeant qu'elle le deuoit faire ainsi, puis qu'on parloit du mariage : de sorte qu'en peu de nuits il reprit sa premiere santé, & sortit hors du lit, & peu apres de la cabane. Cependant Celidée ne s'endormit pas, & n'ayant plus d'esperance qu'en la tendre amitié de sa mere, voyant bien que i'auois gaigné Cleontine, d'abord qu'elle la vid, se iettant à genoux la sceur de sorte attendre qu'elle luy promit qu'elle ne seroit iamais mariée contre sa volonté. Celidée plus contente de cette assurance, que de bonne fortune qui luy püst arriuer, fait tant que nous en sommes aduertis, ne luy semblant pas qu'elle eust obtenu entièrement ce qu'elle desiroit, s'il n'estoit sceu de nous. Il seroit bien mal-aisé de dire, grande Nymphe, si i'en fus plus marry ou plus content : car d'un costé ie craignois que Calidon ne retombast en l'estat d'où il ne faisoit que sortir, & de l'autre, mon contentement n'estoit pas petit, de scauoir que personne ne possederait Celidée. Mais lors que ie vis que le Berger, encor que triste, ne laissoit pas toutesfois de ce bien porter, i'auoué que ie fus infiniment content de la résistace que la Bergerere auoit faite, &

loüois en mon ame sa prudence & sa fermeté : car ie pensois que tout ce qu'elle en auoit, n'estoit que pour se conseruer toute à moy, ne pensant pas que le despit qu'elle m'auoit fait paroistre, fust assez fort pour arracher entièrement l'amour qu'elle m'auoit portée : de sorte que reuenant en moy-mesme, ie reconnus le tort que i'auois eu, non pas de me separer d'amitié d'auec elle : (car ie n'auois iamais eu cette intention, ny n'auois iamais esperé d'obtenir cela sur moy) mais de l'auoir voulu sacrifier à la santé de Calidon. C'est ainsi qu'il faut nommer l'acte que ie voulois faire, considerant de plus que le Berger oyant ce second refus, n'en estoit pas mort, ie m'en disois encore plus coupable, puis que ce n'estoit pas de sa vie dont il s'agissoit, mais de son plaisir seulement : Et repassant ces considerations souuent par mon esprit, ie ne me donnay garde que mon Amour deuint plus violente qu'elle n'auoit esté, & cela fut fort aysé, pource que n'ayant cedé cette belle à Calidon, que pour luy conseruer la vie, & voyant qu'il viuoit encor qu'elle ne fust pas sienne, voire qu'il n'en eust point d'esperance, ie pensay que toutes les raisons que i'auois eues de la quitter, n'ayans plus de lieu, ie pouuois librement reprendre les mesmes erres que i'auois laissées à son occasion. En cette deliberation ie trouue la Bergere, ie luy

fais entendre la raison qui m'a contraint de traiter de cette sorte avec elle, & celle qui maintenant me rappelle à son service, la supplie & conjure d'oublier la faute que la raison m'auoit fait faire : bref, ie n'y oublie, ce me semble, chose qui puisse seruir à ma cause : mais ie la trouue changée, de sorte qu'il n'y a excuse qui ne me soit inutile, elle se roidit contre les raisons, & demeurant opiniastre, ne m'a voulu depuis regarder d'un bon œil. De fortune cependant que ie parlois à elle, Calidon suruint, qui pensant auoir en moy vn bon second, s'auança pour luy en dire quelque chose, mais quand il ouyt mes paroles, iamais homme ne fut plus estonné : Il n'osa pas d'abord me reprocher la mauuaise foy dont ie l'auois abusé, mais apres auoir fait plusieurs exclamations, & s'estant retiré deux ou trois pas pliant les bras l'un sur l'autre sur son estomach ; O Dieux ! dit-il, en qui desormais faut-il esperer de la preud'homme ? celuy qui m'a esleué, celuy que j'appellois mon pere, & qui iusques icy m'en auoit rendu les offices, c'est luy-mesme, dis-ie, qui me met le glaive dans le cœur, & qui me pousse dans le tombeau. Je luy respondis assez froidement, en luy representant les considerations qui m'auoient fait quitter Cellidee, & celles qui me ramenoient à elle : mais d'autant que l'Amour le transportoit

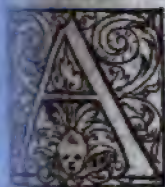
avec violence , ie ne croy pas qu'il y eust reproche que ie ne receusse de luy sur ce sujet. Mais la Bergere se mocquant de nous : Ne debattez point, dit-elle , à qui doit estre Celidee , car vous n'y aurez iamais part ny l'un n'y l'autre : Vous , dit-elle , s'adressant à Calidon , parce que iamais elle ne vous a aimé : Et vous continua-t'elle , se tournant vers moy , pour vous estre rendu indigne de l'Amour qu'elle vous portoit. Et à ce mot nous laissant tous deux bien confus , nous nous separasmes , & à si bonne heure , que depuis ce Berger n'est plus rentré dans sa cabane , & s'est retiré avec l'un de ses parens , sans luy en dire toutes-fois le sujet. Plus de trois Lunes se sont passées depuis cette separation , & iamais quelque poursuite que luy ny moy ayons sceu faire , nous n'auons peu tirer vne bonne parole d'elle ; au contraire plus elle nous voit obstinez à l'aimer , plus elle s'opiniastre à nous hayr , me faisant bien connoistre par la preuue quel Prothée est l'esprit d'une ieune femme , & combien il est difficile de l'arrester. Et toutes-fois ie ne puis diminuer l'affection que ie luy porte ; tant s'en faut , elle augmente de iour à autre de telle façon , que si elle la connoissoit , il n'y a pas apparence , que puis que autresfois elle m'a aimé sous l'opinion que ie l'aimois , qu'elle n'eust beaucoup plus d'a-

mour pour moy maintenant, qui en ay infiniment dauantage pour elle que ie n'auois pas en ce temps-là, ny que n'en peut auoir personne qui l'aime iamais.





L E
 DE V X I E S M E L I V R E
 D E L A S E C O N D E
 P A R T I E D ' A S T R E E .



AINSI paracheua Thamyre de
 raconter ce que la Nymphé Leo-
 nide auoit desiré sçauoir, & s'es-
 tant teu pour quelque temps:
 Or ; Madame , continua-t'il,
 nous nous sommes de fortune rencontrez au
 bord de la riuieré de Lignon, avec cette Ber-
 pée parée que l'Amour continué autant en
 elle le desdain en elle, nous venions tous
 luy prouuant par les meilleures raisons
 nous pounons, qu'elle en deuoit ai-
 mer l'un ou l'autre ; & quant à moy ie di-
 que c'estoit de moy de qui elle deuoit
 choïr : & au contraire Calidon, que
 luy est obligé par toute sorte de bons offi-
 ces, s'obstient opiniastrement que c'est de
 luy. Et quoy que ie sçache bien que vostre

entendement peut beaucoup mieux comprendre mes raisons que ie ne les scaurois deduire, si est-ce que pour mettre vne fin à ces longues dissensions (car deormais nous sommes la fable de nostre hameau) pleust à Dieu, grande Nymphé, que vous voulussiez aussi bien ouyr nos raisons de nos bouches mesmes, & ordonner ce qui vous sembleroit estre iuste, comme librement ie me sousmettrois à vostre iugement : ce seroit vne œuvre digne de vous, & de laquelle les Dieux vous scauroient gré, & nous vous demeurerions infiniment obligez. Leonide alors l'ayant remercié de la peine qu'il auoit prise de leur raconter les causes de leur debat, l'assura que si luy & ceux qui auoient interest, la iugeoient capable de ce qu'il luy demandoit, elle s'offroit librement d'en dire son aduis lors qu'ils auroient promis de l'observer : car autrement ce ne seroit que se traualier en vain. Thamyre se iettant à genoux : Je vous remets, ô grande Nymphé, dit-il, non seulement ma vie & ma mort, mais tout le contentement & le desplaisir que j'auray iamais & durant ma vie, & apres ma mort. Que si ie contreuens à ce que vous ordonnerez, ie veux que nos Druydes me declarent indigne d'assister à leurs sacrifices, & me fassent deffendus nos bocages sacrez, & nos chofnes celestes,

Et moy , respondit Calidon , iamais ne me puisse estre salutaire le Guy de l'an neuf, & si ie rencontre quelquesfois l'œuf salutaire, soufflé des serpens , ie prie Tautates qu'il les anime de sorte contre moy , qu'ils ne me laissent iamais en repos , & que m'ayant entortillé & les iambes & les bras de centtours, leur venin ne m'ait percé le cœur, si ie ne rois vostre iugement , comme venant d'un grand Dieu , & si ie ne l'observe tant que ie viuray. Et parce que Celidée ne disoit mot : Et vous , belle Bergere, dit Astrée, n'avez-vous point de volonté de vous descharger de l'importunité que vous receuez de ces deux Bergers , vous remettant au iugement de cette grande Nymphé ? Je voudrois bien, respondre la Bergere en estre deliurée, mais ie crains de tomber en un plus grand mal , & ne faut point douter que la hayne & l'offense n'ayent une si grande force sur moy , que ie ne remettois le hazard de ce iugement à personne, si les Dieux cette nuict ne m'auoient aduertie en songe de le faire ; car la plus grâde partie estoit desia escoulée, lors qu'il m'a semblé que mon pere, qu'il y a desia long-temps qui est mort, m'ouuroit l'estomach, en sortoit le cœur, & le iettoit comme si c'eust esté une pierre avec une fonde, par deçà Lignon, & puis me disoit ces mots : Va, mon enfant, delà la fatale riuere de Lignon, tu trouueras ce cœur

qui te tourmente si fort, au repos où il doit demeurer iusques à ce que tu me viennes trouuer. Je me suis esveillée en sursaut, & cela a esté cause que ie me suis resoluë de passer la riuere, avec esperance de trouuer le repos qui m'a esté promis.

Vous deuez donc estre certaine, Madame, dit-elle, s'adressant à Leonide, que ie n'ay garde de desobeyr à vos commandemens, puis que ce sont les Dieux qui me parleront par vostre bouche. Cela estant, adjousta Leonide, ie vous promets à tous trois que ie donneray vn iugement aussi equitable que ie le voudrois receuoir en semblable & plus grande occasion : & afin que ie ne sois deceuë en mon opinion, Paris & ces gentilles Bergeres, & Siluandre m'en diront leur aduis auant que i'en die quelque chose ; Et pour ce, dit-elle, se tournant vers Calidon, dittes-nous pour quelles raisons il vous semble que Celidée doit estre vostre, non pas à Thamyre, qui l'a si longuement possedée & esleuëe comme sienne ? Le Berger alors se releuant, apres auoir fait vne grande reuerence, prit la parole de ceste sorte ;

HARANGVE DV BERGER
CALIDON.

AMOUR, grand Dieu qui par ta puissance m'as raui toute celle que la raison fouloit auoir sur ma volonté, escoute la supplication d'une des plus fideles ames qui ait jamais ressenty la puissance que la beauté a par son moyen sur le cœur des hommes, & m'inspire de sorte les paroles & les raisons, que tu m'as si souuēt representées, lors que lassé du mespris de Celidée, ie me suis voulu retirer de son service: Que cette grâde Nymphe esmeuë de leur force ordonne avec toy, que celle à qui tu m'as donné & qui m'a esté donnée par celuy qui y auoit l'un des plus grâds interests, me soit conseruée & maintenüe, & contre le mespris de cette belle; & contre l'autorité & la violence de celuy qui me la veut raur. I'entens, ô grande Nymphe, cette diuinité que i'ay réclamée qui me promet son assistance, non seulement en guidant ma langue, mais en guidant mes paroles en vos cœurs avec la pointe de ses meilleurs traicts. Aussi, Madame, si ce n'estoit cette assurance qu'il me donne, comment oserois-ie ouurir la bouche pour parler contre la personne du monde à qui i'ay le

plus d'obligation? car i'auouë que Thamyre pour son bon naturel m'a plus obligé que le pere qui m'a donné naissance, puis que sans auoir eu le contentement du mariage, il a supporté tous les ennuyes & toutes les sollicitudes que la nourriture des enfans peut donner, & ensemble celles que la conduite des troupeaux, & des pasturages d'un orphelin dâs le berceau (car ce fut en cet aage que ie luy fus remis) peut rapporter à qui en reçoit la charge. Il n'a esparagné ny peine, ny despence pour m'eleuer, ny soin, ny prudence pour me faire instruire: de sorte qu'avec beaucoup de raison ie le puis appeller mon pere, & il me peut nommer son enfant, puis que i'ay receu de luy tous les offices que ces noms requierent. Et auotant que ie luy ay ces obligations, comment oserois-je ouuir la bouche contre luy sans encourir le nom d'ingrat, si cette dispute dependoit maintenant de moy? I'aymerois mieux estre dans le tombeau de mes peres, & que mon berceau m'eust seruy de cercueil, que si cette action depêdoit de ma volonté, on me veit opposer à celle de Thamyre, Thamyre qui m'a fait tel que ie suis, Thamyre à qui ie dois tout ce que ie vaux, bref ce Thamyre, au seruice duquel quand i'aurois despendu tous les iours de ma vie, encore ne scaurois-je auoir satisfait à la moindre partie de ce que ie luy dois. Mais, hélas! ie m'en remets à luy mesme, cet Amour qui me commande, luy

commãde aussi : il vous dira s'il est possible que le cœur qu'il a viuement touché luy puisse desobeyr en quelque chose. S'il espreuue que cela n'est point, ie le conjure par cet Amour mesme qui a tant de puissance sur son ame, de me pardonner la faute que ie commets par force, & qu'il me permette de dire que toute sorte de raison ordonne, que Celidée me doit aimer, & qu'il n'y a personne que moy qui puisse iustement la pretendre sienne.

Car pour le premier poinct, que respondra Celidée, si ie l'appelle deuant le throsne d'Amour, & si en presence de cette equitable compagnie ie me plains à luy de cette sorte ? Cette belle, ô grãd Dieu, qui se presente deuant toy, c'est celle-là mesme que tu m'as cõmandé d'aimer & de seruir, sous les esperances que tu as accoustumé de donner à ceux qui te suiuent : si dès le commencement i'ay cõtrarié à ta volonté, si depuis ie n'ay point continué, & si ie ne me resous pas de paracheuer ma vie en ton obeïssance ; ô Amour, qui lis dans mon cœur, voire qui de ta main mesme y escriis tous mes desseins, chaste moy comme parjure, & empruntant contre moy la foudre du grãd Tharamis, escrase ma teste comme celle d'un perfide : Mais si la verité respõd à mes paroles, & si iamais personne n'aima tant que moy, comment souffres-tu qu'elle trompe mes esperances, qu'elle desdaigne tes promesses, & qu'elle se mocque du mal

que tu me fais endurer pour elle ? Aussi-tost que ie la vis ie l'aimay , & ne l'aimay point plus-tost que me donnant entierement à elle , ie ne retins de moy que la volonté seule de l'adorer. Mais peut estre cette affection luy a esté inconnue , i'ay raconté mon mal aux bois reculez , aux antres fatuages , ou bien aux rochers : Nullement , ô Amour , elle a ouy mes plaintes , elle a veu mes pleurs , elle a sceu mon affection , vni peu par ma bouche , dauantage par celle de Thamyre , de Clotie & de mes amis , mais beaucoup plus par l'effect de ma passion. Ne m'a-t'elle point veu dans le lit de la mort pour elle ? Ne m'a-t'elle point tendu la main comme me retirant du tombeau , voite du nombre des morts , en me disant : Vy Calidon , tes pretentions ne sont pas toutes desesperées ? Et pourquoy ayant desia souffert les plus aspres douleurs qui deuancent la mort , m'a-elle rappelé durepos que le cercueil me promettoit , si c'estoit son dessein de me laisser remourir sans pitié ? Comment sa cruauté n'estoit-elle point soulée d'une mort ? & falloit-il que pour t'auoir obey , & l'auoir adorée , ie fusse par elle condamné à vn second trespas ? Elle dira peut-estre , qu'il faut que ie la mesure à mon aulne , & que ie considere , que comme ie n'aurois pas la puissance de quitter l'affection que ie luy porte pour la mettre en vne autre , que de mesme estant engagée ailleurs elle ne
s'en

l'en peut distraire pour m'aimer. O Amour ! ce ne sont que paroles , ce ne sont qu'excuses, qu'elle montre le contract de cet Amour ! & si tu ne le iuges incontinent faux , ie veux bien estre condamné. Elle n'a iamais aimé que le Berger Thamyre, à ce qu'elle dit, mais ie dis bien dauantage , car ie soustiens qu'elle n'a iamais aimé ce Thamyre. Elle l'a aimé. En quel temps Amour ? Lors qu'elle n'estoit pas capable d'aimer , elle l'a aimé lors qu'elle auoit les mains & le cœur empesché en ses poupées , & que ces desirs ne pouuoient outrepasser les plaisirs de les habiller , de les bercer , ou de les entretenir. N'est-elle pas ignorante d'Amour , O Amour ! si elle appelle les opinions d'un tel sage Amour ? Et d'effect si elle auoit aimé ce Thamyre , ne l'aimeroit-elle point encores ? Quoy ? telles affections sont peut-estre comme les habits desquels on se despoille , quand on veut , ou quand on s'en ennuye. Ah ! puissant Dieu, combien ignore-t'elle, ou plustost combien méprise-t'elle ta puissance ? N'est-ce pas l'une de tes principales loix , Que l'Amant qui peut seulement penser que quelque iour son Amour finira, soit déclaré coupable : mais celui qui le pourra desirer , soit tenu pour fier ennemy ? Et quelle sera donc estimée cette Bergere, qui n'a pas seulement pû penser, voire qui ne l'a pas seulement desiré , mais qui en effect s'est retirée de l'Amour qu'elle portoit, &c

disoit-elle, à son Thamyre? Diras-tu, grand Dieu, qu'elle ait iamaïs esté veritablement des tiennes? la reconnoistras-tu pour telle? & permettras-tu qu'elle iouyſſe du priuilege qu'elle pretend, & qu'elle m'oppose? Mais ſoit ainſi que ta bonté qui ſurpaſſe de beaucoup toutes les bôrez de tous les autres Dieux, puis qu'elle recourt à toy, & puis qu'elle te prend pour ſon Azile, luy permette de iouyr du Benefice des vrais Amants, & que par ainſi aimant Thamyre, elle ne ſoit point obligée, ie ne veux pas dire de m'aimer, mais non pas ſeulement de tourner les yeux vers moy: que me reſpondra-t'elle maintenant, qu'elle auouë elle meſme de n'aimer plus Thamyre? De quelle excuſe pourra-t'elle couurir ſon impieté? & pourquoy dira-t'elle qu'elle ne veut point obeyr? & quelle raiſon t'empeschera, ô Dieu, qui te fais reſpecter à tous les Dieux, de ne laiſſer impunie la deſobeyſſance de cette Bergere? Quoy donc? elle ſera la ſeule qui te meſpriſant ne reſſentira point quelles ſont tes vengeanceſ, moy le ſeul qui t'adorant ne reſſentiray point les effectſ de ta bonté accouſtumée?

Ie penſe, ô grande Nymphe, que Celidée eſtant de cette forte accusée deuant le throſne de ce grand Dieu, pourra mal-aiſément reſpondre, ny cuites d'eſtre condamnée à me rendre autant de contentement que j'ay eu pour elle de peines & de travaux, & à me donner

amour pour amour, & recevoir desir pour desir, sans que Thamyre puisse s'y opposer pour son interest particulier?

Car que peut-t'il prendre en ce que librement il a donné, & pour satisfaire à ce qu'il devoir, & dont volontairement il s'est despoüillé à mon avantage? Tant s'en faut qu'il me la puisse débattre par quelque raison qu'il vaille s'imaginer, qu'au contraire il seroit plustost obligé de me la maintenir enuers tous & contre tous, puis que c'est de luy de qui ie la tiens. Mais, dira-t'il, ie te l'ay donnée sans te deuoir rien & de pure & franche volonté, pourquoy serois-je obligé à cette garantie? Et quoy Thamyre, appelez-vous cela de pure & franche volonté, à quoy vous venez d'auouer devant vostre Iuge, que vous auez esté forcé par ces raisons que vous vous estes vous mesmes alleguées auant que de me la remettre: n'avez-vous pas desia iugé que pour l'assurance que mon pere a eüe en vous, pour la priere qu'il vous a faite en sa mort, & pour l'amitié qu'il vous a tousiours fait paroistre, vous creüstes de me deuoir sauuer la vie en vous despoüillant à mon aduantage, de la possession de cette belle Celidée? Et appellerez-vous pure & franche volonté ce que vous auez esté contraint de faire pour vous acquiter de tant d'obligations? Est-ce ainsi qu'en payant vos debtes vous auez opinion d'obliger vos creanciers? L'auouë, grande

Nymphé, qu'il fait bon prester à Thamyre, parce qu'il ne paye pas seulement le principal, mais porté d'un courage genereux rend ensemble l'intérest, qui tesmoigne qu'il n'est point Ingrat : mais ie nie tout à fait qu'en cette action il n'y eut rien qui l'y pût obliger que sa volonté : Et toutesfois soit ainsi que sa seule volonté l'y ait obligé, & que ce soit pour se satisfaire à soy-mesme : contreuenant à l'effect de cette volonté ne contreuenient-il point à sa propre satisfaction ? Que s'il met en ligne des obligations que ie luy ay, le don qu'il m'a fait de Celidée, appellera-t'il cela pure & franche volonté, puis que ce qui m'oblige à luy, c'est ce qui le despoüille de la chose qu'il pretend ? Et par ainsi s'il regarde ce qu'il a deu à la memoire de mon pere, s'il considere ce qu'il deuoit à soy-mesme, & s'il tourne les yeux sur l'obligation dont il m'a voulu lier, il verra que cette action n'a point esté de pure & franche volonté, mais que pour le regard de mon pere ce n'a esté que rendre fidellement ce que l'on auoit remis en ses mains, & en cela il s'est montré homme de bien, & plein de prud'homme, de ne nier point vne dette dont l'obligation n'estoit qu'en sa memoire. Et pour son regard, il a esté veritablement iuste de payer si franchement, & sans se le faire demander, le tribut à quoy le parentage qui estoit entre nous & l'amitié qu'il me portoit, l'auoient obligé :

Et pour le mien, ce n'a esté qu'un argent qu'il m'a voulu prester en ma necessité, afin que ie luy en rende autant & plus grande somme, quand il me la demandera, & qu'il en aura affaire. Et en ce dernier point il s'est fait paroistre bon mesnager, puis que la vie des hommes estant si remplie de miseres & d'infortunes, c'est faire bien prudemment que de rendre redevables des personnes qui ne soient ingrates. Que si ie manque à ce deuoir, qu'il se plaigne alors de moy, & m'appelle mesconnoissant, mais qu'il ne die pas aussi que volontairement il m'a remis Celidée, puis qu'il y estoit obligé par la bonne foy de sa propre consideration, & par les regles de la prudence humaine; de sorte que tant s'en faut qu'il me la puisse débattre, qu'il est mesme obligé de me la maintenir contre tous ceux qui m'en voudroient empescher la possession.

Dieu en soit tesmoin, mon pere (tel vous appelleray-je, si vous ne me le deffendez, le reste de ma vie) Dieu me soit tesmoin, dis-je, si ie ne meurs de regret qu'il faille que ie vous cōtraire en cette occasion. Mais dittes vous-mesme en quel estat vous m'avez veu, & combien il s'en est peu fallu, sans vostre assistance, que l'Amour ne m'ait rauy la vie, & puis confessez que c'est Amour qui me force à vous rendre ce desplaisir, voire m'y contraint de sorte que ie n'ay pas la volonté libre, & qu'il m'est impossible de

86 LA II. PARTIE D'ASTREE.

vouloir que ce qu'il luy plaist. Que s'il m'ad-
vient iamais de sortir de vos commandemens
pour quelqu'autre occasiõ que ce puisse estre,
ô Dieux ! ne disposez point autrement la fin de
mes iours, que comme celle du plus ingrat qui
ait iamais vescu. Mais, mon pète, en ce que ie
suis forcé, pardonnez à ma foiblesse, & m'aidez
à me plaindre à vous, de vous mesme: Car n'e-
stes-vous pas la cause de cette Amour? Pour-
quoy, puisque cela depenoit de vous, me rap-
pellastes-vous d'entrè les Boiens, auant que
vous eussiez espouse Celidée? Pouviez-vous
penser que vous appartenant, ie n'eusse pas
quelque sympathie avec vous, & que par ainsi il
y auoit du danger que ie ne l'aimasse? Mais, di-
rez-vous, ie te pensois si bien nay que te com-
mandant comme ie fis de ne l'aimer point, tu
t'en empescherois, & me rendrois ce respect de
ne la regarder que comme ta sœur. Et com-
ment, sage Thamyre, est-il possible que vous ne
vous soyiez pas ressouenu de l'imprudence de
la ieunesse? & que c'est le naturel, non seule-
ment de ceux qui sont en tel aage, mais généra-
lement de tous les hommes de s'efforcer con-
tre les choses deffendues? & me deffendre de
l'aimer auant que ie l'eusse veüe, qu'estoit-ce
autre chose que m'en donner la volonté par
les oreilles, auant qu'elle me fust venue par les
yeux? Qu'estoit-ce, sinon esueiller mes desirs,
& me faire tout estinceller de feu, comme le

caillou qui est frappé, & qui auparavant estoit froid, & sans apparence de chaleur? Mais, me direz-vous, ne te permis-je pas de l'aimer comme ta sœur, afin que bornant de cette sorte tes desirs, tu n'offençasses ny toy, ny moy: toy en ne te contraignant pas trop, & moy en n'outrepassant point les limites que le t'auois ordonnées?

O grande Nymphé, considerez ie vous supplie, quel commandement est coluy-cy, *Thamyre* me met deuant les yeux vne beauté infinie, me permet de la pratiquer, me commande de l'aymer, mais il veut que mon amour n'outrepasse point cette borne, & que ie la renferme sous vne amitié de frere. O Dieux! & quel m'estime-t'il? Cet Amour qui remplissant cet vniuers, en rempliroit encore sans nombre, si sans nombre il y auoit des vniuers, cet Amour qui gouuerne & les hommes & les Dieux, & qui dispose d'eux & de leurs affections à sa volonté, & qui ne se gouuerne à la volonté de personne, sera donc renfermé dans les limites qu'il me prescrit & m'ordonne? Mais quelle opinion auoit-il conceuë de moy? pensoit-il que i'eusse plus de puissance que les hommes ny les Dieux, voire que tout l'vniuers? il me denioit pour le moins mesurer à luy mesme, & s'il auoit pû contenir ses affections dans quelques bornes, me commander d'en faire de mesme,

& non pas ayant esprouvé sa propre impuissance & le trop grand pouuoir de ce Dieu, me commander chose qu'il n'auoit pû observer, encor que son aage, sa sagesse & sa prudence deuoient bien pouuoir dauantage en luy, que la iouneſſe & inexperience qui eſtoit en moy.

Il ſe plaindra peut-eſtre, que ie ne luy ay pas porté le reſpect que ie luy deuois, & auquel les offices de pere qu'il m'a rendus, me pouuoient obliger. Helas! qu'il ſe reſſouuienne que c'eſt par force, & meſme qu'il ne ſe peut ſe plaindre que ie ne luy aye porté tout celuy qu'il pouoit deſirer, puis que j'auois pluſtoſt eſleu de mourir que de luy en faire rien paroître: ny à perſonne quelconque. La peine qu'il eſt à deſcouvrir mon mal, quand i'eſtois entre les bras de la mort, réd aſſez de preuue de ce que ie diſ. Que ſi ce ſage Myre, par ruse & par prudence le reconnut à mon poulx & aux changemens de mon viſage, hélas! ſ'il ſe plaint de cela, qu'il ſouſ auarauant le reſpect que ie luy rédois de vouloir pluſtoſt mourir que de le deſcouvrir, & qu'après il blaſme la nature de ce qu'elle ne m'a auſſi bien donné le pouuoir de commander à mes mouuemens intérieurs, qu'à ma langue & à mes actions. Et que toutes ces conſiderations ne l'empêſchent point de iuger ſainement de ce qu'il doit au fait qui ſe preſente: Luy qui n'a iamais par le paſſé donné connoiſſance que la

passion eut quelque pouuoir sur sa preud'homme ny sur son iugement, voudroit-il bien à ce comp leur faire vn si grief outrage ? Pourquoy les mesmes raisons qu'il s'est représentées lors qu'il me donna cette belle Bergere, ne le contraindroient-elles de m'en laisser la possession ? Le deuoir qu'il auoit à l'amitié & à la confiance de mon pere, n'est-il pas le mesme encor à cette heure qu'il estoit en cetemps-là ? Et luy n'est-il pas le mesme Thamyre qu'il estoit quand il me la donna, & moy le mesme Calidon qui ne receut la vie que le mal m'auoit presque ostée, qu'aux conditions que Celidée seroit mienne ?

Tanqu' que iamais homme n'eut plus d'obligation à vn homme, que iamais parent ne receut de meilleurs offices d'un parent, ny que iamais enfant n'a eu plus de preuue de l'Amour de son pere, que i'en eus & receus de Thamyre, lors que ce priuant de Celidée il m'en a voulu rendre possesseur : mais maintenant qu'il me la veut raturer, ne me permettra-t'il pas de dire que iamais homme ne fut plus outragé d'un homme, que iamais parent ne receut de plus grandes indignitez d'un parent, ny que iamais enfant ne fut plus tyranniquement traité d'un pere, que Calidon de Thamyre ? De sorte que toutes les obligations que la luy puis auoir eues par le passé, sont maintenant changées en autant d'offenses. Car qu'ay-je à

faire, Thamyre, que vous ayez eu le soin de mon enfance, la peine de m'esleuer, & les travaux de la conservation de mes troupeaux & pasturages? Qu'ay-ie à faire que vous m'ayez chery, que vous m'ayez fait soigneusement instruire, que vous m'ayez esleu pour vostre fils & successeur: & bref, que pour me rendre la vie que l'Amour estoit prest de me ravir, vous vous soyiez priué de la plus chere chose que vous puissiez auoir, & me l'ayez donnée, si la reprenant à cette heure vous me preparez vne mort mille fois plus desesperée que la premiere, & si sans la possession de ce que vous me rauissez, les biens, l'instruction, ny la vie ne me sont de nulle consideration? Souuenez-vous, sage Thamyre, que reprendre par force la chose donnée, offense plus celuy qui l'a receüe, que si l'on la luy auoit resquée; & ne trouuerez point d' estrange qu'en semblable action ie me plaigne de vous, & que ie die que cette seule offense efface toutes les obligations que ie puis vous auoir. Afin que cela ne soit, ioignez vous avecques moy, & auotiez les paroles que ie vay dire de vostre part à Calidée: Et vous, Bergerre, esquitez-les comme srelles estoient proférées de sa bouche. Comment, ma belle fille, vous dit-il, est-il possible; puis que les merites de Calidon & son affection, de qui la grandeur ne vous peut estre inconnüe, n'ont pû obtenir de vous cette grace de le vous faire ai-

m'ier, qu'au moins la priere & l'estroite recom-
 mandation que ie vous en ay faicte soit de-
 meurée morte en vos oreilles, & sans effect en
 vostre ame ? Ne m'auiez-vous pas tant de fois
 promis que l'amitié que vous me portiez estoit
 telle, qu'elle me donnoit toute puissance sur
 vous ? S'il est ainsi, pourquoy n'estes-vous veri-
 table, & pourquoy voulez-vous me mettre en
 doute de cette amitié, en me refusant l'effect
 de vos paroles ? vous ay ie proposé quelqu'un
 qui ne meritaist d'estre aimé ? est-ce vne per-
 sonne inconnue, ou qui soit sans parens &
 amis ? Peut-estre n'y a-t'il dans toute la con-
 trée Bergère qui n'estimast son amitié luy estre
 aduantageuse. Cleontine la sage le iuge ainsi,
 aussi fait bien vostre mere, encore que pour
 estre trop tendre mere, elle ne veut vous com-
 mander ce qu'elle void que vous n'avez pas
 agreable. Mais, direz-vous peut-estre, c'est
 vous que j'ayme, Thamyre, & n'en puis aimer
 vn autre. C'est à vous seul que ie me suis don-
 née, c'est à vous que j'ay laissé toute puissance
 sur moy, horsmis celle de donner ma volonté à
 quelque autre.

Dieu sçait, ma belle fille, si cette declaration
 m'est agreable, & s'il y a rien sous le Ciel qui
 me puisse plaire dauantage : mais si vous m'ai-
 mez, puis qu'une des principales conditions
 d'un vray Amant, est de cherir plus l'honneur
 de la chose aimée, que sa propre conseruation,

pourquoy ne vous efforcerez-vous de conser-
 uer l'honneur de ce Thamyre que vous aimez,
 voire pourquoy refuserez-vous d'aimer ce
 cher Thamyre, sous le nom de Calidon, puis
 que Calidon n'est qu'un autre moy-mesme,
 & pour son corps il n'est different que de figu-
 re du mien: car nous sommes si proches, que
 d'ailleurs on nous peut tenir pour mesme
 chose. Pour son ame, ie l'aime de sorte que
 nostre amitié montre bien nostre sympathie:
 & puis qu'entre les amis toutes choses sont
 communes, l'aimant comme ie fais, ie n'ay
 rien à quoy il n'ait part aussi bien que moy:
 de sorte que si j'ay vostre affection comme
 vous dites, ne faut-il pas de necessité qu'il y
 participe? Et ne faut point qu'en cela vous
 vous plaigniez, disant que ie vous manque de
 foy, en vous changeant pour un autre: car
 mon dessein n'est point d'aimer iamais autre
 que vous, vous estes le commencement, &
 serez la fin de mon affection. Mais puis que le
 destin me defend de vous posseder, ayant esté
 contraint de vous donner à un autre, par les
 loix du deuoir & de la nature; pensez, ma
 belle fille, quel contentement ce me sera de
 vous voir à celuy que j'ay esleu, que j'ay
 instruit, que j'aime, & que j'ay choisi, non pas
 seulement pour successeur, mais pour com-
 pagnon en tous les biens que le Ciel & la for-
 tune m'ont donnez, & me donneront à l'adve-

nir. Vous estes aussi bien obligée à cecy par nostre amitié, que ie le suis par le deuoir, puis que si vous pouuez refuser ce que vous connoissiez que ie desirer, & que le deuoir me commande de desirer, quelle force dira-t'on que l'Amour a sur vostre ame? Aimez donc Calidon, si iamais vous auez aimé Thamyre, receuez-le pour Thamyre, & faictes-vous paroistre en vne seule action, & Amante, & reueue enuers les Dieux, qui sans doute, ne m'eussent point donné la liberté de me despoüiller de vous contre mon vouloir, s'ils ne l'auoient ainsi resolu dans leurs destins infail-
libles.

Grande & sage Nymphé, ces paroles que Thamyre a proferées, ou à deu proferer, & dont i'ay seruy d'instrument, sont ce me semble & si veritables & si dignes de luy, que vous en remettant le iugement entier, ie m'assure qu'il ne m'en dédira point. C'est pourquoy apres vous auoir iuré par Tautates que Calidon aime, & qu'il n'y eut iamais vn plus veritable Amant que luy, ie n'adjousteray point d'autres raisons aux siennes, mais seulement remettant & ma vie & ma mort, entre vos mains, ie prieray tous nos Dieux, qu'ils vous soient aussi iustés, que vous me le ferez.

Calidon acheua de cette sorte, avec vne grande reuerence, & se rapprochant de Celi-
dec, se remit à genoux deuant elle, attendant

force & valeur domptoit les monstres, & par son bien dire attiroit chacun à la verité. De qui doncques en cettte extrême necessité dois-je pluſtoſt requerir l'aide que de ce grand Heros? Et d'autant plus librement, qu'ayant, à ce que j'ay ouy dire, aimé vne de nos Gauloises, ſans doute, il ne refuſera point, à ſa conſideration, le ſecours qui luy ſera demandé. C'eſt dont à luy que ie recourray, afin qu'il dompte ces eſprits monſtrueux, & qu'il deſlie de ſorte ma langue que ie puiſſe vous déduire mes raiſons, ou pluſtoſt qu'il les vous die luy-meſme avec ma voix. Par ta valeur doncques, ie te prie, & par la belle Galathée, noſtre Princeſſe, ô grand Hercule, ie te conjure que tu me deliures de ces monſtrueuſes Amours, & eſclairciſſes de ſorte à ceſte grande Nymphé la raiſon que j'ay de me conſeruer ſans aimer ny Thamyre, ny Calidon, que j'en puiſſe receuoir vn juſte & fauorable iugement.

Et pour commencer, à quoy penſes-tu Calidon, quand tu m'appelles deuant cet Amour, duquel tu fais ton Iuge & ton Dieu? Crois-tu que s'il eſt le Dieu de ceux qui ſe plaiſent à leur perte, ſon pouuoir s'eſtende ſur nous, qui meſme auons honte que ſon nom ſoit en noſtre bouche, voire qu'il frappe nos oreilles? Vne fille, Calidon, de qui les actions, & tout le reſte de la vie ont toujours fait paroître le meſpris qu'elle fait de ſon Amour, eſt main-
tenant

enant appelée par toy deuant son Throſne,
 our en receuoir le iugement ? Et que dois-tu
 rendre pour reſponſe de moy , ſinon que
 autant qu'Amour l'ordonne ainſi, ie ne le
 eux pas faire ? C'eſt bien à propos pour me
 conuaincre de deſaut, de m'appeller deuant
 eluy qui n'eſt que deſaut. Ne penſe point,
 Berger , que pour ma deſenſe i'vſe d'excuse
 enuers luy ny enuers toy, tant que tu ne m'al-
 legueras point de meilleure raiſons que celles
 de ſes ordonnances : car tant ſ'en faut que ie
 uaille nier de n'y auoir point contteuenue,
 que ie fais gloire de les auoir deſdaignées. Mais
 ie te ſupplie , quand i'auray obſerué ce qu'il
 ordonne , quand ie me ſeray contrainte de
 viure ſelon ſa volonté, quelle glorieuſe recom-
 penſe en dois-ie attendre ? Voila, dira-t'on de
 moy, pour tout payement de mes peines, voila
 la fille de toute la contrée la plus amoureuſe.
 O beau & honorable tiltre pour vne fillé bien
 née, & qui deſire paſſer ſa vie ſans reproche !
 Ne m'appelles donc , ô Berger , deuant ce
 Throſne de qui ie ne veux reconnoiſtre la
 poiſſance , & de laquelle ie me declare dès
 maintenant ennemie.

Que ſi tu veux que ie te reſponde , allons
 tous deux deuant la Vertu ou la Raiſon ;
 & certes , ie penſe qu'à laquelle que tu te
 uailles ſouſmettre, il ne faut point que nous
 allons que de uant cette grande Nymphe, qui

prend la peine d'escouter nos differents. Ce sera donc deuant cette Raïson, & cette Vertu, que ie respondray à ce que tu as dit, qui, ce me semble, se peut rapporter à trois poincts; à sçauoir que ie te dois aimer, parce que tu m'as aimée, & que ie l'ay sceu; parce qu'en ta maladie les faueurs que tu as receuës de moy, & qui ont, dis-tu, esté cause de ta guerison, m'y ont obligée; & en fin parce que Thamyre m'a donnée à toy.

Mais, Madame, pour esclaircir toutes ces choses, ne luy commanderez-vous pas qu'il me responde, afin que par sa bouche vous tiriez la connoissance de la verité? Le te demande donc, Calidon, avec quel attrait la premiere fois que tu commenças de m'aimer, donnay-ie naissance à ton Amour? tu ne responds point. A cẽ mot voyant qu'il se taisoit: Madame, dit-elle, s'adressant à la Nymphe, commandez-luy, s'il vous plaist, qu'il me responde. Et Leonide le luy ayant ordonné: Vous me faictes, dit-il, vne demande que vous pouuez aussi bien resoudre que moy: mais puis que vous la voulez sçauoir de ma bouche, ie vous diray, que la faueur que ie receus de vous, ne fut autre que de vous laisser voir à moy au sacrifice qui se fit le sixiesme de la Lune. Estois-je la seule fille, adjousta Celidée, qui assistay à ce sacrifice, & toy le seul Berger du hameau qui y fust? Toutes les Bergeres du vil-

luge, respondit-il, & presque tous les Bergers y estoient. Et comment, repliqua la Bergere, fis-je vne seule action particuliere pour l'attirer, & pour acquerir son affection? Tant s'en faut, respondit Calidon, & en cela vous devez reconnoistre que cette amour est ordonnée du Ciel, & presque destinée entre nous; vous ne tournastes pas mesmes les yeux vers moy, & toutes-fois aussi-tost que ie vous vey, ie vous aymay, comme forcée par vne puissance interieure, à laquelle il m'estoit possible de resister. Mais, peut-estre, adjousta la Bergere, lors que ie reconnus d'estre aimée, ie conseruay cette bonne volonté avec artifice, & j'allay augmentant avec des faueurs. Il ne faut point, interrompit incontinent le Berger, que vous vous donniez cette gloire, mon affection est née, sans que vous y ayez rien rapportée, elle a continuée sans vous, & s'est augmentée sans vous, j'entends sans que vous y ayez rien dauantage contribué, sinon d'estre vous mesmes. Au contraire; dès la premiere fois que vous la reconnoistrez, (car sans vous l'auoir descouvert avec mes paroles, j'ay bien sçeu que vous y pristes garde,) quel mauuais visage ne receus-je point de vous? & depuis quelle connoissance de mauuaise volonté ne m'avez-vous point donnée? de sorte que si veritablement, comme vous

dités, ie suis monstre d'Amour, ie le suis, pour-
ce que c'est chose monstrueuse, qu'un Amant
puisse si longuement conseruer son affection
parmy tant de rigueurs & d'occasions de hai-
ne : car ie puis dire que iamais vne seule de vos
actions n'a deu auoir autre nom pour mon re-
gard que celui de rigueur & de haine, si ce
n'est en apparence, lors que durant ma mala-
die vous me viastes voir, afin de conseruer ma
vie, mais avec un cruel dessein de me faire vne
autresfois mourir plus cruellement. Alors la
Bergere continua de cette sorte :

Vous oyez, grande & sage Nymphé, par la
bouche mesme de Calidon, que s'il m'a ai-
mée, ie n'y ay contribué du mien, sinon d'estre
telle que, ie suis, & contre cela quel remede
pouuois-ie inuenter ? Mais que me respondra-
t'il, si maintenant deuant le trosne de la Rai-
son ie luy dis : Puis, Berger, que ie ne consenty
iamais à tes recherches, pourquoy veux-tu que
ie participe à la peine & à la honte de l'erreur
que tu as faite ? Celle que sans vengeance i'ay
soufferte iusques icy de tes importunités, ne te
doit-elle suffire ? tu m'as aimée, dis-tu, & pour
cette amour ie t'en dois rendre vne autre :
mais escoute ce que la Raison te dit, tu as ai-
mée Celidée, & en l'aimant tu l'as offensée, &
quelle autre recompense te doit-elle que la hai-
ne ? & il est vray, Berger, que ne voulant preu-
dre de toy la vengeance qui eust esté raisonna-

ble, ie me contentay de te hayr en mon ame, te pardonnant le reste, pour l'amitié que Thamyre te portoit. Que si comme tu dis, i'ay sceu ton amour par tes pleurs & ta maladie, ce n'estoit pas m'obliger dauantage à t'aymer, mais à te hayr plus cruellement.

Et dy-moy, Calidon, puis que Thamyre a tant pris de peine comme tu dis, de te faire bien instruire, en quel lieu de la terre as-tu appris qu'il fust bien seant à vne fille telle que ie suis d'aymer, & de souffrir d'estre aymée? Que si ceste opinion n'est en lieu du monde que parmy ceux qui tiennent le vice pour vertu, ne m'offenses-tu pas infiniment, de rechercher de moy ce qui est contraire à mon deuoir? Tu m'as aimée; dis-tu, parce que tu ne t'en es peu empescher: Et mon amy, quand ce seroit m'obliger que de m'aimer, quelle obligation te pourrois-iè auoir si tu fais ce que tu ne peux t'empescher de faire? Tu t'excuses enuers Thamyre, de ce que tu m'aimes, encor qu'il ne le vueille pas, parce dis-tu que tu n'es pas coulpable de ce que tu fais par force; que si tu penses estre exempt du blasme en errant par force, & comment penses-tu estre digne de recompense, si par force tu fais quelque chose qui autrement meriteroit quelque reconnaissance? ou declare roy coulpable enuers Thamyre; ou cesse de demander recompense de ton seruice forcé. Mais aussi si tu m'as aimée.

en despit de moy, en suis-je punissable? t'en ay-je prié, t'en ay-je donné les occasions? Tu dis que non. Cette amour m'a-elle rapporté quelque contentement ou quelque aduantage? Et suis-je deuenüe plus belle, plus vertueuse, ou meilleure? s'il ne m'en est reuenü que de la peine, ô Dieux! & où est ton iugement, Calidon, de me demander recompense au lieu de chastiment? ou plustost quelle effronterie est la tienne, d'auoir la hardiesse deuant cette grande Nymphe de requérir des graces & des loyers de moy, au lieu de demander pardon, & te repentir de tes fautes.

Je croy bien que tu me veux dire que ie ne deuois te maintenir en erreur, si ie tenois pour telle l'amour que tu m'as portée, ny te donner des paroles, pour te retenir en vie, lors que ton mal estoit prest à venger l'offence que tu m'auois faicte. Mais, Calidon, n'auray-je pas sujet de t'appeller ingrat, & m'esconnoissant du bien que ie t'ay fait, puis qu'outre la plainte & le reproche que tu m'en fais, tu le prends encore tout autrement que tu ne dois? Où fut iamais le coupable qui trouuaist son luge trop doux? où fut iamais l'offenseur qui se plaignit qu'au lieu de vengeance il ait receu des bienfaits & des courtoisies? Quoy donc? parce que ie n'ay pas voulu ta mort, ie suis coupable de ta vie, parce qu'au lieu de me venger de tóy, i'en ay eu pitie, & t'ay fait des faueurs; tu

m'accuses, & me veux faire chastier. Iugez, Madame, comme il a l'entendement blessé, & comme il prend la raison à contre-poil. Mais ne te fasche point Berger, ne m'accuse, ny ne me louë de cette action: car ie n'en dois auoir loüange ny blasme, puis que celle que tu te plains fut vne de ces actions forcées que tu dis ne deuoir estre, ny recompensées, ny punies.

L'amitié que ie portoïs à Thamyre, qui m'en auoit requises par toutes les plus obligantes coniurations dont il se pûst aduiser, en fut la cause. Tu soufris, Calidon, de ce que i'ay dit que l'amitié que ie portoïs à Thamyre, m'auoit obligée à traiter ainsi avec toy, parce qu'il te semble que celle qui peu auparauant s'est déclarée si forte ennemie d'Amour, ne deuroit pas auoüer maintenant que l'Amour eut cette puissance sur son ame. Mais, Berger, tu te trompes, si tu penses qu'estant ennemie d'Amour, ie le sois toutesfois de l'amitié, ou de cette vertu qui fait estimer les choses comme elles doiuent estre prises. I'ay ouy dire, grande Nymphé, qu'on peut aimer en deux sortes: l'une est selon la raison, l'autre selon le desir. Celle qui a pour sa reigle la raison, on me l'a nommée amitié honneste & vertueuse, & celle qui se laisse emporter à ses desirs, Amour. Par la premiere, nous aimons nos parens, nostre patrie, & en general & en particulier tous ceux en qui quelque vertu reluit: par l'au-

tre, ceux qui en sont atteints sont transportez comme d'une fièvre ardante, & commettent tant de fautes, que le nom en est aussi diffamé parmy les personnes d'honneur que l'autre est estimable & honorée. Or i'auoüeray donc, sans rougir, que Thamyre a esté aimé de moy: mais incontinent i'adjousteray pour sa vertu, Que si Calidon me demande, comment ie puis discerner deux sortes d'affection, puis qu'elles prennent quelquesfois l'habit l'une de l'autre: ie luy respondray que la sage Cleontine m'enseignant comment i'auois à viure, parmy le monde, me donna cette difference de ces deux affections: Ma fille, dit-elle, l'aage qui par l'experience m'a fait connoistre plusieurs choses, m'a appris que la plus seur connoissance procedé des effects: c'est pourquoy pour discerner de quelle façon nous sommes aimées, considérons les actions de ceux qui nous aiment: si nous voyons qu'elles soient déreglées & contraires à la raison, à la vertu, ou au deuoir, fuyons-les comme honneuses: si au contraire nous les voyons modérées, & n'outrepassant point les limites de l'honnesteté, & du deuoir, cherissons-les, & les estimons comme vertueuses.

Voilà, Berger, la leçon qui m'a fait connoistre que ie deuois cherir l'affection de Thamyre, & fuyr la tienne: car quels effects m'a produits celle de Calidon? Il ne fait point

les particulariser encore vne fois, puis, Madame, qu'il ne les vous a point cachez. Des violences, des transports, & des desespoirs dont elle est toute pleine, ne furent iamais, ce me semble, des effets de la verru. Que si nous considerons celle de Thamyre, qu'y remarquerons-nous que la vertu mesme? Quand a-il commence de m'aimer? en vne saison qu'il n'y auoit pas apparence que le vice l'y püst conuier. Comment a-il conuaincu cette amitié? en sorte que l'honnesteté ne s'en scauroit offenser. Mais en fin pourquoy s'en est-il despotuillé? pour les considerations qu'il vous a deduites luy-mesme. Que si en tout cela la raison ne paroist, voire si elle ne parle par tout, ie m'en remets à vostre iugement, Madame. Tant y a que ces considerations me firent receuoir l'amitié de Thamyre, & reietter celle de Calidon, & que cette amitié sans plus me contraignit de voir ce Berger quand il fut malade, de luy donner des paroles pour remede de son mal, tant pour satisfaire à Thamyre, qu'à la compassion naturelle que nous deuons tous auoir les uns des autres. Que si en aimant Thamyre i'ay failly, & bien, Calidon, pour te satisfaire ie l'auoüeray, & m'en repentiray, avec protestation de n'aimer plus Thamyre, ny de retomber iamais en semblable faute, mais que pour cela ie dointe estre obligée à

t'aimer, ie ne le crois pas; car ce seroit me c
stier d'un erreur en m'en faisant comme
vn autre encore pire.

Tu diras contre ma deffence, qu'ayant de
né toute puissance à Thamyre sur moy, qui r
par apres remise en tes mains, il ne me d
estre permis de contredire à la disposition qu
en a faire. Mais escoute la plaisante conclusi
que tu fais: ie te choisis pour mon mary, do
l'ayant esté quelque temps tu me peux donn
à vn autre. Il faut que tu sçaches, Calido
que la raison pour laquelle ie donnay à Th
myre toute puissance sur moy, fut parce que
l'aimay, & l'aimay d'autant qu'il m'aima, & p
ainsi s'il a quelque pouuoir sur moy, c'est pa
ce qu'il m'a aimée: mais si ce n'est que poi
cette occasion, ne sçay-tu pas que la cau
n'estant plus, l'effect n'y peut estre? si bie
que s'il ne m'aime plus, il n'a plus de pouuo
sur moy.

Mais, me diras-tu, il iure qu'il continuë d
t'aimer, & que c'est la raison, & non pas fau
te d'amitié, qu'il fait qu'il te remet à vn au
tre. Je te respondray, Berger, que ie n'e
croy rien, & toutesfois si la raison peut ce
la sur son amitié, pourquoy trouueras-tu
estrange que cette mesme raison ait autan
de force sur la miennë, & m'empesche de l
faire? Est-il raisonnable que l'ame ce que l
nature & la raison me deffendent d'aimer? L

nature me le deffend, qui dès l'heure que ie te vis me mit dedans le cœur vne si grâde contrariété & haine secrette, que ie ne me pûs empêcher de desaprouer tout ce que ie voyois qui te contentoit. Sois certain, Calidon, que ce n'est point pour te mespriser ce que i'en dis, mais seulement pour la verité. Je choisiray toujours plustost de reposer dans le tombeau, que de viure avec toy, non pas que ie ne reconnoisses bien que tu merites vne meilleure fortune ; mais parce que ie ne croy pas que la mienne soit en ton amitié, & que la nature me retire de toy avec tant de violence sans quelque cause. Or si cela est, comme ie ne te l'ay iamais caché, pour quel sujet me peux-tu pretendre tienne, puis que la nature me le deffend, & la raison aussi qui n'est iamais contraire à la nature? Vy en repos, Calidon, & si tu ne m'aimes point, ne vueille par ton opiniastreté, rendre deux personnes mal-heureuses; car en fin tu ne le ferois gueres moins que moy. Et si tu m'aimes, contentes-toy de la peine que tu me donnes par ton amitié, sans vouloir me surcharger d'une autre insupportable, en me contraignant de t'aimer. Et sois certain que Lignon peut retourner à sa source beaucoup plus aisément, que tu ne parviendras à l'amitié de Celidée.

Or, Madame, voila la responce que ie puis faire aux mauvaises raisons de Calidon, mais

maintenant il me reste vn plus dangereux ennemy à combattre , & qui m'oppose bien des armes plus fortes , & m'offense au des coups plus cuifans. C'est de cet ingrathamyre dont ie parle : ce Thamyre qui veritablement a esté aimé de moy , & qui i'ay creu d'estre aimée autant que personne le scauroit estre. Mais , hélas ! que me demande-il maintenant ? peut-il croire en vie celle qu'il a remise entre les mains du plus cruel ennemy qu'elle eust ? Peut-il espérer encor quelque amitié de celle qu'il si indignement outragée ? par quelle raison peut-il demander que ie l'aime ? est-ce parce qu'il m'a aimée : ou que ie l'ay aimé ? Cela , Madame , bon en ce temps-là , mais maintenant que de sa volonté il a cessé de m'aimer , & que par force il m'a contraincte de ne l'aimer plus , pourquoy me vient-il représenter le temps passé , qui n'est plus & qui ne peut reuenir ? temps de qui la mémoire m'oblige plus à la hayne enuers luy que non pas au desir qu'il fust encore , puis que ie reconnois maintenant qu'il le meritoit si peu ? Je l'auoue , ie l'ay aimé : mais tout ainsi que me donnant à vn autre , il m'a montré par effect qu'il ne m'aimoit plus qu'il ne trouue pas estrange , puis que mon amitié procedoit de la sienne , que ie n'ay eue plus pour luy. Pourquoy a-il coupé

l'arbre dont il desiroit auoir le fruit? Il m'a fait plus d'outrage que ie ne luy en fais, puis qu'il a esté le premier offenseur, & toutes-fois i'en suis satisfaite, ie ne m'en plains pas, & s'il m'en doit de retour, ie l'en quitte de bon cœur, & qu'il ne me recherche plus d'une chose impossible. Qu'est-ce qu'il vient me demander? ne sçait-il pas que tant que nostre amitié a esté mutuelle, i'ay esté à luy, & il a esté à moy, & en ce temps-là il a pu disposer de moy par les loix de l'amitié, comme d'une chose sienne? Que s'il m'a donnée à Calidon, par quelle raison me peut-il plus pretendre sienne? s'il a quelque affaire de moy, qu'il recoure à celuy à qui il m'a cedée, & s'il peut me r'auoir de luy, qu'il reuienne à la bonne heure, ie verray apres ce que i'auray à faire: mais s'il l'en refuse, qu'il ne se plaigne plus de moy, ny ne me demande plus l'amitié qu'il a quittée: mais que seulement il se ressouuienne de ne donner vne autresfois ce qu'il pensera luy estre necessaire. Il m'a sacrifiée à ce qu'il dit, pour la santé de Calidon, montrant en cela qu'il l'auoit plus cher que moy. Et bien à la bonne heure, mais ne se contente-il pas que son sacrifice ait esté receu, & que son cher Calidon ait esté rappelé au tombeau? Ou bien veut-il retirer ingrattement comme sacrilege ce qu'il a voué aux manes de son frere? Oste, Tha-

myre, cette pensée de ton ame, le Ciel t'en niroit; & ne faut que tu esperes, puis que esté offerte pour le salut de Calidon, qu'elle vueille iamaïs plus me rabaisser aux hommes. Et à la verité, ayant esté si mal traité de ce que j'estimois plus que tous les hommes, ce seroit vne grande imprudence de me remettre entre les mains de celuy qui m'a sceu si mal conduire. Quoy, Thamyre, me voudrois-tu corr'a'voir, afin de sauuer la vie vne autre fois à quelqu'un de tes parens ou amis? ne me cherches-tu maintenant que pour me conseruer tiennes iusques à ce que Calidon retournât malade? Contente-toy que la disposition que tu fis vne fois de moy, reduisit ma vie à tel terme, que si tu desires me r'a'voir pour le salut de ceux que tu cheris plus que moy: tu desireras estre assurée que ie desire avec plus de raison me conseruer à moy-mesme, pour me maintenir la vie que j'aime beaucoup plus que ce d'un autre à qui tu me veux donner. Mais ne sois pas glorieux de m'a'voir reduitte à l'extrémité dont ie parle: car si j'ay pleuré ton depart ie me ris, Thamyre, de ton retour. Voila, dis-je en moy-mesme, celuy qui a fait si peu de compte de mon amitié, qu'il a plus aimé le contentement d'autrui que ma vie propre: le voila, & liberal du bien d'autrui, qui regrette les larmes aux yeux, la prodigalité qu'il en a faite. O Dieux! combien estes-vous iustes, puis qu'

m'ayant veuë offencer par ces deux Bergers, & connoissant mon innocence vous avez pris ma protection, & m'avez vengée par mes ennemis mesmes ! Quels desplaisirs ne reçoit point ce perfide , par celuy-mesme à qui il m'a voulu donner ? Et quelles peines ne ressent point cet importun persecuteur de mon repos, par celuy mesme qui luy a donné tout le droit qu'il pretend sur moy , maintenant qu'il se veut desdire de cette impertinente donation ? Qui ne veut point en eux le bras de Tharamis, & qui ne reconnoist en leur vie l'effect de la vengeance divine ? Que si cette connoissance est si claire, comment dois-je douter, Madame, que reconnoissant le iugement que les Dieux en ont fait par la punition qu'ils leur ont ordonnée , vous ne ratifiez en terre maintenant par vostre sentence, ce que dans les Cieux ils ont desia iugé sur ce different ?

Ainsi finit Celidée, & faisant vne grande reverence à la Nymphé , donna connoissance qu'elle ne vouloit parler davantage : qui fut cause que Leonide commanda à Thamyre de dire ses raisons , à quoy satisfaisant il commença de parler ainsi ;

RESPONSE DV BERGER

THAMYRE.

A Ce que ie vois , grande Nymphe , il m'est aduenü comme à celuy qui forge & trempe avec vne grande peine le fer qu'un autre luy met apres dans le cœur , car ayant esleüé ce Berger & cette Bergere avec tout le soing qu'il m'a esté possible , leur ayant appris , s'il faut dire ainsi , de parler & de viure parmy le monde , à quoy se seruent-ils maintenant de ce que ie leur ay enseigné , sinon l'un à me raiür le cœur , & l'autre à me percer de tant d'offenses , qu'il ne me reste nulle esperance de vie que celle que j'attens de vostre fauorable iugement ? Et bien ie suis la butte de l'ingratitude & de la mesconnoissance : mais encores que ces blessures soiēt si sensibles , si aime-je mieux en estre l'offensé que l'offenseur , & voir en moy les coups de la main d'autrui , qu'en autrui ceux de la mienne , tant ie suis esloigné naturellement de cet erreur infame , & ennemie de la société des hommes. Il aduiendra peut-estre que reconnoissant la faute que vous commettez tous deux , vous en aurez du regret , & vous repentirez de l'outrage que ie reçois de vous en
échange

échange des bons offices que vous auoüez
 d'auoir receu de moy : Et lors ces paroles plei-
 nes d'artifices dont vous vous armez à mar-
 ruer, seront employées aux iustes reproches
 que ie vous deuerois faire maintenant, si ie ne
 vous aimois encores l'un & l'autre, & si cette
 affection que ie vous porte, ne surmontoit de
 beaucoup les iniures que vous me faites. Or
 vous, mes enfans, ie vous les pardonne, i'ay
 bien supporté iusques icy vos ieunesses, ie n'ay
 pas moins de force maintenant, ny moins de
 volonté de les excuser à l'aduenir : mais recon-
 noissez-le, & me connoissez, auoüez-le, & di-
 tes que pour pardonner de si grandes mescon-
 noissances, il ne falloit pas vne moindre amitié
 que la mienne.

Ie voy bien, Madame, que ie parle aux
 rochers, & que ie conseille des rochers, qui
 n'entendent point mes paroles, si n'ay-ie pu
 empêcher auant que de venir aux raisons
 de donner cela à l'affection que ie leur por-
 te, afin d'essayer cette voye plus douce &
 plus honorable pour eux, que celle de la
 contrainte de vostre iugement : mais puis
 qu'ils demeurent obstinez, vsons du fer & du
 feu en leurs playes, puis que les doux remèdes
 sont inutiles.

Voicy donc les meilleures raisons que Cali-
 don allegue : Tu m'as donné Céphée, & tu
 estois obligé de me la donner par l'assurance

114 LA II. PARTIE D'ASTREE.

que mon pere a eue en toy, par l'amitié que tu m'as portée, & par l'esperoir que tu as eu de m'obliger à toy. Et tu m'offenses dauantage de la vouloir retirer apres me l'auoir donnée, que si tu me l'eusses refusée dès la premiere fois. C'est, ce me semble, grande Nymphé, tout ce que ce Berger a voulu dire avec vne si grande abondance de paroles, & contre la raison, & contre luy mesme, & contre moy.

Ingrat, Berger, tu te veux preualoir à mon desauantage de ma bonté, & de la pitié que i'ay eu de toy. Tu dis que ie t'ay dōné Celidée, & pourquoy te l'ay-ie donnée? estoit-ce point que ie m'ennuyasse d'elle, ou seulement pour fauoriser ton plaisir? Nullement, dis-tu, mais pour te sauuer la vie, tu m'es donc obligé de la vie: & n'es-tu pas bien ingrat de la vouloir oster à celuy qui te l'a conseruée? Que si ie te l'ay donnée pour te maintenir en vie, quel tort te fais-ie de te l'a demander maintenant que ie vois ta vie asséeurée? Mais, diras-tu, si ie suis guerry, ç'a esté pour l'esperance que i'ay eue que Celidée me demeureroit: Et qu'importe comme que tu sois reuenu en sâté, pourueu que tu ne sois plus en danger? La courtoisie & la discretion nous enseignent, que quand nous nous sommes seruis en nostre necessité de ce qui est à nos amis, nous le leur rendions avec des remerciemens. Tu es bien loin de cette courtoisie & de cette discretion, puis que t'ayant don-

de l'esperance des bonnesgraces de Celidée, & la santé s'estant reuenue par son moyen, maintenant tu la veux pretendre tienne, & cherches par tes paroles d'en trouuer des pretextes pour couvrir ton ingratitude. Mais peut-être il dira, Madame, que si ie la retire, il tombera aux mesmes accidens, & aux mesmes dangers de sa vie qu'il a esté. Nullement, grande Nymphé, nous l'auons veu par experiences s'estant asseuré que Celidée ne sera iamais saine, il est bien deuenu vn peu plus melancolique qu'il n'estoit pas: mais on n'a point veu l'apparence qu'il fust en danger de sa vie, & c'est ce qui a causé, que connoissant qu'il ne s'apport plus de sa vie, mais de son plaisir seulement, j'ay pensé que mon contentement me pouroit estre aussi cher que le sien, & que l'occasion s'estant passée, pour laquelle ie luy atois cédé Celidée, ie pouuois la retirer sans l'offenser. Il seroit ainsi qu'il y ait encore du danger pour luy, & il y en a aussi pour moy, & de telle sorte que la mort m'est plus asseurée que la vie, si ie ne me deusse de cette belle. Iugez, Madame, si par cette sorte de deuoir il n'est pas obligé à faire tout pour moy que j'ay fait pour luy, s'il croit que ie deu luy remettre Celidée, afin de luy rendre la vie, à cause que son pere m'a aimé, & me recommande à la mort, pourquoy ne m'est-il pas obligé à me la remettre, maintenant qu'il s'agit de ma conseruation pour les

28 LA II. PARTIE D'ASTREE.
mesmes respects de l'amitié que son per
portée pour la recommandation qu'il m'a
de luy. Puis qu'il n'y a point de doute que
l'amour a pû obliger en son endroit à quel qu
voir, cette mesme consideration le rend
plus mon redevable; & par ainsi l'amitié
l'ay portée à Calisto m'a obligé d'avoir
de sa vie, peut-il croire que pour ne m'estre
connoissant, il ne soit obligé d'en avoir e
davantage de la mienne? Que si comme
vouë, ie la luy ay remise, pour l'obliger
rendre de semblables offices, soit en ma n
sée, soit quand ie les luy demanderay, pour
ne les fait-il à cette heure que ie l'en requie
qu'il sçait bien (l'ingrat qu'il est) que ie ne
viure s'il me les refuse. N'est-il pas de mau
se foy s'il me les nie? n'est il pas ingrats' il n
les rend, & n'est-il pas indigne de se dire si
celuy qui m'a tant aimé, puis qu'il croit que
te amitié m'a obligé à me priver de la chose
monde que i'ay eue la plus chere; & ne
rite-il pas que ie le desauoie pour parent,
qu'il a si peu de ressentiment de ma mort
voit toute certaine, voire ne le dois-je pas
mon amy, puis qu'en mon extrême necessi
ne reçois pas les offices que ie luy ay rendu
bref ne le dois-je pas tenir pour le plus ci
cannomy que ie puisse avoir, puis qu'il po
chasse contre raison, & avec tant de viole
de me donner la mort.

Le souvenir des ingratitudes, reçues des personnes qui nous sont obligées, nous donne des déplaisirs tant insupportables, qu'il m'est impossible de répondre au long à ce Berger qui m'a tant offensé. Je vous diray donc, Madame, en peu de mots, que si pour luy avoir cédé Celidée, il m'est obligé de la vie, ie luy quitte cette obligation, & veux bien qu'il ne m'en ait point, pourveu qu'il me quitte ma Bergere & pour montrer qu'il est hors de tout danger, il ne peut nier qu'il n'y ait plus d'une Lune qu'il a eu le refus de Celidée. Elle luy a dit: Je ne vous aimeray jamais, elle luy a fait sçavoir que sa mere luy avoit promis de ne la marier jamais contre sa volonté, & en mesme temps luy a juré que le Ciel & la terre se rassembleroient plustost qu'elle s'unist d'affection avec luy: toutesfois vous le voyez, il ne vit pas seulement, mais tâche d'oster la vie à celuy qui la luy a conseruée. Que si ie suis assuré & luy aussi, que Celidée ne sera ianmais sienne: n'est-il pas le plus ingrat & mesconnoissant homme du monde, de me vouloir empêcher que ie ne l'obtienne? Il n'y a plus d'esperance pour luy, & pourquoy ne veut-il point qu'il y en ait pour moy? s'il desire qu'un autre possède ce bien plustost que moy, peut-on voir une ingratitude semblable à la sienne? & puis-je avoir tort de clore les yeux à toutes les considerations qui pourroient estre à son advantage.

ge, puis qu'il en a si peu à ce qu'il me doit? Il luy ay donné ce qui estoit à moy, & il ne me veut laisser ce qui n'est à luy. Je luy ay sauué la vie en me dépoüillant de ce que j'auois de plus cher, & il me la veut rair en me refusant ce qui ne fut ny ne sera iamais sien. Mais, grâde Nym phe, toutes ces disputes entre luy & moy font bien, ce me semble, hors de propos, puis que son mal-heur & la trop grande amitié que ie luy ay portée, nous oste à tous deux ce bien que nous nous refusons l'un à l'autre. Quel droit y as-tu, Calidon, puis qu'elle ne t'aime point? nul autre, diras-tu, sinon celuy de mon affection, & du don que tu m'en as fait. Mais, Berger, comment y peux-tu pretendre pour ton affectiō, puis que tu vois assez qu'elle la refuse & la desdaigne? & comment pour le don que tu as receu de moy, puis que ie ne t'ay pû remettre autre chose que la part que i'y auois? Or tout ce qui estoit mien dependoit de sa volonté, que si cette volonté s'est retirée de moy, quel pouuoir m'y reste-il? Tu n'y as donc rien Berger, & n'y dois rien pretendre. Voyons maintenāt quel est le droit que i'y puis demander. O Dieux! qu'il seroit grand, s'il n'y auoit point eu de Calidon au monde: car vne amitié d'enfance, vn soin si longuement continué, vne recherche si pleine d'honnesteré: & depuis vne affection si violente, & vne si longue possession de ses bonnes graces ne rendroient ma

cause que trop forte, si Calidon n'eust point esté, ou si estant il eut esté sans yeux, ou ayant des yeux s'il les eut conduits comme la raison luy ordonnoit.

L'auouë, belle Celidée, (& ie l'auoüe les larmes aux yeux, & le regret au profond du cœur) l'auouë, dis-ie, que vous auez plus de raison de vous plaindre de moy, que ny vos paroles, ny les miennes ne scauroient représenter: Je confesse que iamais amitié ne receut vn plus grand effort, que celuy que la vostre a souffert de mon imprudence. Mais qui doit supporter, voire vaincre les plus grandes difficultés, sinon celuy qui en a la force & le courage? Et bien, ie vous ay fort outragée, mais ne deuez-vous desdaigner cette offense, pour mōtrer que veritablement vous m'aimiez? Quelle preuue de vostre amour ne m'auiez-vous autres-fois promise? Qu'est-ce que vous ne m'auiez point dit qu'elle surmonteroit? Le vous somme maintenant de vostre parole, & si vous vous en desdites, & que vostre iugement alteré par l'offense, ordonne autrement qu'à mon aduantage, j'appelle de vous à vous mesmes, lors que vous receurez les aduis de vostre Amour, aussi bien que maintenant vous n'escoutez que ceux du despit. Et comment me voulez-vous rendre preuue de vostre bonne volonté, si quelque semblable occasion ne se fust offerte? Quoy donc, tant que ie vous

eussie obligée par services, par affections & par toutes sortes de deuoirs, vous eussiez continué de m'aimer; appelez-vous cela vne preuve d'affection, ou plustost n'est-ce pas vne reconnaissance d'obligation? Il falloit pour me rendre tesmoignage de vostre amitié, que ce fust en vne occasion où vous eussiez sujet de me haïr; la fortune a voulu que cette-cy se soit présentée; i'en ay à la verité du regret, mais puis qu'elle est auenuë, y a-t'il apparence que vous ne la receuiez pas, ou que vous puissiez vous dedire de ce que vous m'auiez tant de fois promis? Quoy donc, vous serez peut-estre de ces personnes, qui loing du peril se vantent de ne craindre, & à la premiere rencontre de l'ennemy se vont cacher sans resistance? Mais, direz-vous, comment esperes-tu, Thamyre, de recevoir les fruits que l'amour produit si imprudemment? tu en as couppe l'arbre, tu le deuois pour le moins conseruer & non le rendre vn tronc inutile; si tu faisois dessein de t'en preualoir? Habbelle Celidée; permettez-moy de vous dire que i'eusse plustost couppe ma vie que cette chere plante d'Amour, & que quand ie l'eusse entrepris il m'eust esté impossible. En toutesfois soit ainsi; que mon imprudence l'ait couppee, ne scauez-vous pas que le Myrthe est l'arbre d'Amour, & pourquoy le voulez-vous changer en Ciprés? Le Myrthe est de cette nature, que plus il est couppe; & plus il reiette de diuerses

branches. Que ie voye donc cet effect en vostre ame , afin que ie croye que veritablement ç'a esté vn arbre d'Amour , & non pas vne plante funeste.

Mais ie veux que la faute que i'ay commise en vous quittant soit tres-grande, vous semble-t-il que mon erreur puisse vous donner permission d'en commettre vne semblable ? Si vous le iugez ainsi, il n'y a point de doute, que, comme en m'esloignant de vous, vous prenez sujet de vous esloigner de moy ; de mesme en retournant vers vous, ie ne vous conuie de vous en retourner vers moy, ou bien vous auoüerez que vous n'avez des yeux que pour les mauuais exemples, & demeurez auetugle pour les bons. Donc vous vous laisserez plus emporter à l'offense qu'à la satisfaction, & vous consentirez qu'aupres de vous le mal ait l'auantage par dessus le bien ? Cette resolution est indigne de l'ame de Celidée, qui ne promet par sa veüë que toute douceur.

Mais vous dittes, que vous ayant donnée à Calidon, si i'ay affaire de vous, c'est à luy à qui il faut que ie vous demande. Cette responce me mettroit bien en peine pour le peu de bonne volonté que i'ay reconnuë en ce Berger, si ie ne vous auois ouy dire qu'il m'estoit impossible de vous donner à luy. Or l'affaire est paruenüe en ce point qu'il faut que vous soyiez ou à luy ou à moy : que si vous niez d'estre

mienne , à cause de cette imprudente donation , & bien Celidée , pour n'estre à Thamyre , vous ferez à Calidon : voyez si ce changement vous est plus agreable. Que si au contraire vous refusez d'estre à Calidon , vous ne pouuez nier que vous ne soyez à moy , puis qu'ayant esté mienne , & la donation que i'en auois faicte n'ayant point eu d'effect , toute sorte de droit ordonne que la chose donnée reuienne à son premier possesseur. Et vous deuez vous offenser , comme il semble que vous faictes , de ce que ie vous ay sacrifiée pour la santé de Calidon , puis que les Hosties que nous offrons aux Dieux , sont tousiours les choses les plus entieres & parfaites que nous ayons. Et ne pensez pas pour cela si ie continuë de vous aimer , que ie sois sacrilege , ny que ie profane les choses saintes & sacrées , puis que nous aimons bien les Dieux mesmes , voire c'est le plus grand commandement qu'ils nous fassent que de les aimer : que si outre cette amitié , ie desire de vous posseder , ne croyez point que ie commette offense , ny contre eux , ny contre vous , puis que nous n'auons rien qui ne soit à eux , & que d'oresnauant ie ne vous aimeray pas seulement , mais vous adoreray avec toute sorte de deuoir & de submission. Et pour Dieu , ne me demandez plus iusques à quand ie vous regarderay , & si ce ne sera point pour vous employer encores à

la guerison de quelque autre : car veritablement si ie desire de vous r'auoir , c'est bien pour le salut de quelqu'un , mais pour celuy seulement de ce Thamyre que Celidée a tant aimé, qui auoiant sa faute ne la veut plus prendre sienne par autre raison que par celle de son extrême affection, & qui ne voulant entrer en autre iugement avec elle qu'en celuy de l'Amour , se iette à ses genoux , & proteste par tous les Dieux de n'en bouger iamais qu'il n'ait perdu la vie , ou recouurer le bon-heur encor aimé de Celidée.

A ce mot , il se ietta en terre , & luy embrassant les iambes, luy arrousoit le giron avec ses larmes , dont presque toute la compagnie fut esmeuë , mesme Celidée pour ne luy en donner connoissance , luy mettant vne main cōtre le visage, tourna la teste de l'autre costé. Alors la Nymphe voyant qu'ils ne vouloient rien dire dauantage se leua , & tirant Paris , les Bergeres , & Siluandre à part, leur demanda ce qu'il leur sembloit de ce differend. Les aduis furent diuers , les vns panchans d'un costé , & les autres d'un autre : en fin toutes choses ayans esté longuement debattuës , apres que chacun se fut remis en sa place , elle prononça son iugement de cette sorte :

JUGEMENT DE LA NYMPHE LEONIDE.

TROIS choses se presentent à nos yeux , sur le different de Celidée , Thamyre & Calidon : la premiere, l'Amour : la deuxiesme, le deuoir : & la derniere, l'offense. En la premiere nous remarquons trois grandes affections : en la deuxiesme , trois grandes obligations : & en la derniere, trois grandes iniures. Celidée dès le berceau a aimé Thamyre , Thamyre a aimé Celidée estant des ja auancé en aage , & Calidon l'a aimée dès sa jeunesse. Celidée a esté obligée à la vertueuse affection de Thamyre , Thamyre l'a esté à la memoire du pere de Calidon , & Calidon aux bons offices de Thamyre. Et en fin Celidée a esté fort offensée de Thamyre quand il l'a voulu remettre à Calidon , & Calidon n'a pas moins offensé Thamyre & Celidée ; Thamyre en luy refusant la mesme courtoisie qu'il auoit receuë de luy , & Celidée en la recherchant contre sa volonté , & luy faisant perdre celuy qu'elle aimoit. Toutes ces choses longuement debattuës & bien considerées , nous auons connu que tout ainsi que les choses que la nature produit , sont tousiours plus parfaites que celles qui procedent de l'art : de

mesme l'Amour qui vient par inclination, est plus grande & plus estimable que celles qui procedent du dessein ou de l'obligation. D'auantage, les obligations que nous receuons en nostre personne mesme, estans plus grandes que celles que la consideration d'autrui nous represente, il est certain qu'un bien-faict oblige plus que cette memoire: & en fin l'offense meslée avec l'ingratitude est plus griesue que celle qui seulement nous offense, il n'y a personne qui n'auoie celuy-là estre plus punissable, qui les commet toutes deux. Or nous connoissons que l'amour de Thamyre procede d'inclination, puis qu'ordinairement celles qui sont telles, sont reciproques, & qu'auant Calidée, il en a esté aimé: ce qui n'est pas aduenü à Calidon, de qui l'infertile affection n'a rien produit que de la peine & du mespris. De plus, les bons offices que Calidon a receus de Thamyre, le rendant plus son obligé que Thamyre ne le peut estre, à la consideration de son oncle: mais au contraire, l'offense de Calidon enuers luy, estant meslée d'ingratitude, est beaucoup plus grande que celle que Calidon en reçoit, puis que Thamyre la peut presque courir du nom de vengeance ou de chastiment. C'est pourquoy, en premier lieu, nous ordonnons que l'Amour de Calidon cede à l'Amour de Thamyre, que l'obligation de Thamyre soit estimée moindre que celle

touffu, qu'encores que la Lune fust des-jà leuée, & qu'elle esclairast, si ne pouuoit-il qu'à peine voir le chemin par où il passoit. Il est vray que ses pensées quelquesfois luy ostoient aussi bien la veuë que l'espeſſeur des arbres, parce que tout rauy en la pensée de Diane, il ne voyoit pas mesme les choses sur lesquelles ses yeux se tournoient. Et de fortune, ayant choppé contre la racine d'un gros arbre, il reuint en luy-mesme, & voulant prendre le chemin de son hameau, parce qu'il s'en estoit un peu destourné, sans y penser, il paruint en un lieu du bois, où les arbres pour estre rares luy laisserent voir la Lune. Elle auoit passé le plein de quelques iours, & ne laissoit toutes-fois d'esclairer, de forte que le Berger, oubliant tout autre dessein, se ietta à genoux pour l'adorer, parce que la conformité des noms de Diane & d'elle, luy commandoit d'aimer cet Astre sur tous ceux qui paroissent dans les Cieux. L'ayant donc adorée, & la Bergete en elle, il se releua, & tenant les yeux hauffez vers elle, il luy parla de cette sorte :

SONNET.

SONNET.

RAPPORT DE DIANE

A LA LUNE.

BEL *Astre flamboyant , qui dans un Ciel se-
rain*

Eclairez de la Nuit le visage effroyable,

*Ne vous offensez point si je vous dis sembla-
ble*

À la belle qui tient mon cœur dedans sa main.

*Comme vous chastement elle s'arme le sein
De tant de cruautés qu'elle en est redoutable,
Et quiconque la voit, Aïe son misérable,
De voir de deserts va l'appellant en vain.*

*Tous les feux de la Nuit vous cedent en lu-
mière,
Et des belles , Diane est toujours la première,
Rien ne trompe vos coups , rien n'euite ses
yeux.*

*Bref , vous-vous ressemblez , non ; elle est plus
cruelle,
Car un Endimion vous fit laisser les Cieux,
Mais nul Endimion ne se trouve pour elle.*

2. Part.

I

O Dieux ! s'escria-t'il alors, & que sera-ce donc de toy Siluandre, puis qu'il n'y a point d'Endimion pour elle ? seroit-il possible que la Nature qui s'est pleuë en cet ouurage, si jamais de tout ceux qui luy sont sortis de la main, elle en a eu quelqu'un d'agreable ? Est-il possible, dis-ie, qu'elle ait donné tant de beauté à cette Bergere, pour ne luy donner point d'Amour ? Quoy donc ? il n'y aura que les yeux qui iouyssent d'une chose si rare ? Et pourquoy ne permettent les Dieux que si nos cœurs en reçoivent les plus grands coups, nos cœurs aussi en ressentent le plus grand contentement ? L'ont-ils faicte si belle pour n'estre point aimée ? ou si nous l'aimons, l'ordonnent-ils maintenant pour nous consumer ? Ah ! ie voy bien qu'ils me respondent que si cette beauté a esté produite pour estre aimée, c'est pour sa propre gloire & pour le dommage de ceux qui l'aimeront comme moy. Ceste pensée l'arresta si court, qu'en cessant de marcher, apres l'auoir long temps roulée dans son esprit, il profera telles paroles :

SONNET.

QV'IL N'Y A CONSIDÉ-
RATION QVI L'EMPESCHE
d'aimer la Maistresse.

MO N penser, hé ? pourquoy me viens-tu
figurer,
Qu'il ne faut que ie t'aime, & qu'elle est pour
un autre ?
Si c'est pour un mortel, ne peut-elle estre nostre,
Et si c'est pour un Dieu ne la puis-je adorer ?

Si c'est pour un Mortel, qui scauroit mesu-
rer,
Entre tous les mortels, son amour à me flamer ?
Et si c'est pour un Dieu, se peut-il voir une
ame,
Qui d'un zele plus saint la puisse reuerer ?

Mais que nous vaudra cela si cette ame cruelle,
Ne daigne regarder ceux qui mentent pour elle ?
L'Amour ou la Raison la forceront un iour.

Enfin elle aimera, puis que nul ne l'enste,
Que si c'est par Raison, gaigons-la par merite,
Et si c'est par Amour, gaigons-la par Amour.

La Lune alors, comme si c'eust esté pour le conuier à demeurer dauantage en ce lieu, sembla s'allumer d'une nouuelle clarté, & parce qu'auant que de partir, il auoit mis son troupeau avec celui de Diane, & qu'il s'asseuroit bien que sa courtoisie luy en feroit auoir le soin necessaire, il se resolut de passer en ce lieu vne partie de la nuict, suiuant la coustume : car bien souuent se retirant de toute compagnie, pour le plaisir qu'il auoit d'entretenir ses nouuelles pensées, il ne se donnoit garde que s'estant le soir esgaré dans quelque vallon retiré, ou dans quelque bois solitaire, le iour le surprenoit auant que la volonté de dormir, rattachant ainsi le soir avec le matin par ses longues & amoureuses pensées. Se laissant donc à ce coup emporter à ce mesme dessein, suiuant sans plus le sentier, que ses pieds rencontroient par hazard, il s'esloigna tellement de son chemin, qu'apres auoir formé mille chimeres, il se trouua en fin dans le milieu du bois, sans se reconnoistre. Et quoy qu'à tous les pas il choppast presque contre quelque chose, si ne se pouuoit-il distraire de ses agreables pensées. Tout ce qu'il voyoit, & tout ce qui se presentoit deuant luy, ne seruoit qu'à l'entretenir en cette imagination. Si, comme j'ay dit, il brônchoit contre quelque chose : le trouue bien encores, disoit-il, plus de contrarietez à mes desirs. S'il oyoit trembler les

veilles des arbres, esmeuës par quelque soufle
le vent : O que ie tremble bien mieux de
rainte, disoit-il, quand ie suis pres d'elle, &
que ie luy veux dire les veritables passions
qu'elle pense estre feintes ! Que s'il leuoit
quelquesfois les yeux en haut, considerant la
Lune, il s'escrioit :

La Lune au Ciel, & ma Diane en terra.

Le lieu solitaire, le silence, & l'agreable lu-
miere de cette nuict, eussent esté cause que le
Berger eut longuement continué, & son pro-
menoit, & le doux entretien de ses pensées,
sans que s'estant enfoncé dans le plus espais du
bois, il perdit en partie la clarte de la Lune
qui estoit empeschée par ses branches, & par
les fueilles des arbres, & que reuenant en luy-
mesme, voulant sortir de cet endroit incom-
mode, il n'eust pas si tost ietté les yeux d'vn
costé & d'autre pour choisir vn bon senier,
qu'il ouyt quelqu'vn qui parloit auprès de luy.
Encor qu'il s'entretint en ce lieu separé de
chacun pour estre tout à luy-mesme, si ne
laissa-t'il d'auoir la curiosité de scauoir qui
estoienc ceux qui comme luy passoienc les
nuicts sans dormir, s'assurant bien qu'il falloit
que ce fust quelqu'vn atteint de mesme mal
qu'il estoit, faisant bien paroistre en cela qu'il
est vray que chacun cherche son semblable, &

que la curiosité a principalement vn tres-grand pouuoir en amour, puis qu'ayant vn si doux entretien que celuy de ses pensées, pour lesquelles il mesprisoit toutes choses, horsmis la veüe de Diane, il estoit toutesfois contēt de les interrompre, pour apprendre des nouuelles de ceux qu'il ne connoissoit point. Les quiteant donc pour quelque temps, & donnant cela à sa curiosité, il tourna ses pas du costé où il oyoit parler, & se laissant conduire par la voix à trauers les arbres & les ronces qui s'espeussioient dauantage en ce lieu, il ne se fust auancé quinze ou vingt pas qu'il se trouua dans le plus obscur du bois assez pres de deux hommes, qu'il luy fut impossible de reconnoistre, tant pour l'obscurité du lieu, que pource qu'ils auoient le dos contreluy. Il vid bien toutesfois à leurs habits, que l'vn estoit Druyde, & l'autre Berger. Ils estoient assis sous vn arbre qui abreuuoit ses racines dans la claire onde d'vne fontaine, de qu'il se doux murmure & la frescheur les auoit conuiez à passer en ce lieu vne partie de la nuit. Et lors que Siluandre estoit plus desirieux de les connoistre, il ouyt que l'vn d'eux respon-
dit à l'autre de ceste sorte : Mais, mon pere, c'est vne chose estrange, & que ie ne puis assez admirer, que celle que vous me dittes de cette beauté, puis que selon vostre discours, il faudroit auoir qu'il y en a d'autres beaucoup plus parfaites que, celle de ma Maistresse: ce

que ie ne puis croire sans l'offenser infiniment. Car s'il estoit vray, il faudroit de mesme dire que la sienne ne seroit pas accomplie, puis qu'on ne doit tenir pour telle la beauté qui est moindre que quelque autre: crime, ce me semble, de zele Majesté, soit contre ma Maistresse, soit contre l'Amour. Il ouyt alors que le Druyde luy respondoit: Mon enfant, vous ne devez nullement douter de ce que ie vous dis, ny le croyant craindre d'offenser sa beauté ny vostre Amour, & ie m'assure que ie le vous feray entendre en peu de mots. Il faut donc que vous sçachiez que toute beauté procede de cette souveraine bonté, que nous appellons Dieu, & que c'est vn rayon qui s'eslève de luy sur toutes les choses créées: Et comme le Soleil que nous voyons, esclaire l'air, l'eau & la terre d'un mesme rayon, ce Soleil Eternel embellit aussi l'entendement Angelique, l'ame raisonnable, & la matiere: mais comme la clarté du Soleil paroist plus belle en l'air qu'en l'eau, & en l'eau qu'en la terre, de mesme celle de Dieu est bien plus belle en l'entendement Angelique qu'en l'ame raisonnable, & en l'ame qu'en la matiere. Aussi disons-nous qu'au premier il a mis les idées, au second les raisons, & au dernier les formes.

Il vouloit continuer lors que le Berger l'interrompit de cette sorte: Vous vous eslevez vn peu trop haut, mon pere, & ne regardez pas

à qui vous parlez: j'ay l'esprit trop pesant pour voler à la hauteur de vostre discours: toutes-fois, si vous me faictes entendre, que c'est que l'entendement, que l'ame; & que la matiere dont vous parlez, peut estre y pourrois-je comprendre quelque chose. Mon enfant, adjouste le Druyde, les entendemens Angeliques, sont ces pures intelligences, qui par la veüe qu'ils ont de cette souveraine beauté, sont embellies des idées de toutes choses: l'ame raisonnable est celle qui par les hommes sont differents des brutes, & c'est elle-mesme, qui par le discours nous fait paruenir à la connoissance des choses, & qui à cette occasion s'appelle raisonnable. La matiere est ce qui tombe sous les sens, qui s'embellit par les diuerses formes que l'on luy donne, & par là vous pouuez iuger, que celle que vous aimez peue bien auoir en perfection les deux dernières beautez que nous nommons corporelle & raisonnable, & que toutesfoiſ nous pouuons dire sans l'offenser, qu'il y en a d'autres plus grandes que la sienne. Ce que vous entendrez mieux par la comparaison des vases pleins d'eau: car tout ainsi que les grands en contiennent dauantage que les petits, & que les petits ne laissent d'estre aussi pleins que les plus grands, de mesme faut-il dire des choses capables de recevoir la beauté: car il y a des substances qui pour leur perfection en doiuent recevoir selon leur

nature beaucoup plus que d'autres, qui toutesfois ne se peuuent dire imparfaites, ayant autant de perfection, qu'elles en peuuent recevoir: & c'est de celles - cy que sera vostre maistresse, que sans offense vous pouuez dire parfaite, & auotier moindre que ces pures intelligences dont ie vous ay parlé. Que si toutesfois vous ne vous laissez emporter aux fortes affections de la jeunesse imprudente, faisant peu de conte de cette beauté que vous voyez en son visage, vous mettriez toute vostre affection en celle de son esprit, qui vous rendroit aussi content & satisfait que l'autre iusques icy vous a donné d'occasions d'ennuy, peut-estre de desespoir. Il y a long-temps, respondit le Berger, que j'ay ouy discourir sur ce sujet, mais les desplaisirs que j'ay soufferts m'en auoient osté la memoire.

Ie me souuiens à cette heure qu'il y auoit vn de vos Druydes qui taschoit de prouuer qu'il n'y auoit que l'esprit, la veüe, & l'ouye qui deussent auoir part en l'Amour, d'autant, disoit-il, que l'Amour n'est qu'un desir de beauté, & y ayant trois sortes de beauté, celle qui tombe sous la veüe, de laquelle il faut laisser le iugement à l'œil, celle qui est la harmonie, dont l'oreille est seulement capable, & celle en fin qui est en la raison, que l'esprit seul peut discernar, il s'ensuit que les

yeux, les oreilles, & les esprits seuls en de-
 uent auoir la iouyſſance. Que ſi quel-
 ques autres ſentimens ſ'y veulent meſler, ils re-
 ſemblent à ces effrontez qui viennent à
 nopces ſans y eſtre conuiez. Ha, mon enfant
 adjouſta l'autre, que ce Druyde vous appre-
 noit vne doctrine entendue peut-eſtre de plu-
 ſieurs, mais ſuiuie ſans doute de peu de per-
 ſonnes. Et c'eſt pourquoy il ne faut point
 trouuer eſtranges les ennuis & les infortu-
 nes qui arriuent parmy ceux qui aiment
 car Amour, qui véritablement eſt le plus
 grand & le plus ſainct de tous les Dieux,
 voyant offenſé en tant de ſortes, par ceux qui
 ſe diſent des ſiens, & ne pouuant ſupporter les
 iniures qu'ils luy font, ſoit en contreuenant
 à ſes ordonnances, ſoit en profanant ſa pureté
 les chaſtité preſque ordinairement, afin de leur
 faire reconnoiſtre leur faute : car toutes ces ia-
 louſies, tous ces deſdains, tous ces rapports tou-
 tes ces querelles, toutes ces infidelitez, & bre-
 tous ces deſnoitiemens d'amitié, que penſez-
 vous, mon enfant, que ce ſoient que punition
 de ce grand Dieu? Que ſi nos deſirs ne s'eſten-
 doient point au dela du diſcours, de la venue, &
 de l'ouye, pourquoy ſerions-nous jaloux? pour-
 quoy deſdaignez? pourquoy douteux? pour-
 quoy ennemis? pourquoy trahis? & en fin pour-
 quoy ceſſerions-nous d'aimer & d'eſtre aimez
 puis que la poſſeſſion que quelque autre pour-

roit auoir de ces choses n'en rendroit pas moindre nostre bon-heur?

Alors Siluandre ouit, qu'avec vn grand soufpir, le Berger interrompit ainsi: Helas! mon pere, que vostre discours semble estre veritable pour tous ceux qui aiment sinon pour moy: car mon amitié a esté rât honnelle, qu'il n'y a chaste Vestale qui s'en fut pû offenser, & quand l'Amour seroit le plus feure Iuge de tous les Dieux, si suis-je tres-assuré qu'il ne scauroit trouuer du sujet de reprendre mon affection, & toutesfois quel Amant a iamais esté plus rigoureusement traicté que ie suis? Mon enfant, dit-il, il y a plusieurs choses qui font differents effects selon les sujets qu'elles rencontrent: Et la regle qui est droict, n'est pas seulement pour tirer vne ligne semblable, mais bien souuent pour faire connoistre ce qui n'est pas droict. Les desastres aussi que vous ressentez, encores qu'en d'autres on les doive appeller punitions, en vous toutesfois, nous les nommerons des tesmoignages, & des espreuues d'Amour & de vertu: qui en fin reüssiront de telle sorte à vostre aduantage, que vous pourrez dire avec raison, que vous n'eussiez esté assez heureux, si vous n'eussiez esté trop mal-heureux. Et cependant soyez certain que vostre Maistresse n'est pas à se repentir de la faute, & du tort qu'elle vous a fait,

A ce mot parce qu'il estoit desia tard, il se leua pour s'en aller, & prit le Berger par la main, qui le suivant, luy respondit: le vous supplie, mon pere, & vous coniuere par toute l'amitié que vous me portez, de ne me dire iamais plus que ma maistresse ait failly, ny moins qu'elle m'ait fait quelque tort: car outre que cela ne peut estre, puis qu'elle a le pouuoir de disposer plus absolument de moy que moy mesmes, encores offensez-vous la plus parfaite personne que iamais la Nature ait produite, & me desobligez plus par telles paroles que ne me peut estre agreable l'assistance que ie reçois de vous en l'estat où ie suis.

Siluanre qui escoutoit attentiuelement leur discours, & consideroit le plus particulierement qu'il luy estoit possible leurs actions, ne peut toutesfois les reconnoistre empesché de l'obscurité du lieu, qui encores, qu'esclairé de quelques rayons de Lune, demouroit sombre pour l'espaisseur des arbres de la fontaine. Et quoy qu'il luy semblast bien de reconnoistre le Druide, si ne s'en pouuoit-il assurer, le voyant seulement par derriere; pour le Berger, il le mesconnoissoit tout à fait, bien qu'il eust quelque memoire d'auoir ouy autresfois vne semblable voix. Cette incertitude donc fut cause qu'il les suiuit, esperant que la clarté de la Lune les luy feroit reconnoistre hors du bois: mais parce qu'il s'en tenoit esloigné, pour n'estre apperceu

d'eux, il ne se prit garde qu'il les perdit entre les arbres, & ne sceut depuis deuiner qu'ils estoient deuenus: dequoy fort ennuyé, il ne cessa de les chercher, que la plus grande partie de la nuit ne fust escoulée. Le trauail & le sommeil en fin le contraignirent de choisir vn lieu pour reposer, ne scachant bonnement par où s'en retourner en son hameau.





L E
TROISIÈSME LIVRE
DE LA SECONDE
PARTIE D'ASTREE.

QUAND que Siluandre s'endormit, la nuit estoit desia tant auancée, qu'il ne s'esveilla que le Soleil ne fust fort haut : Et au contraire, le Berger, qui la nuit auoir discouru avec le Royde, fut aussi matineux que l'Aurore : Et parce que le lieu de sa demeure estoit pres de la fortune se promenant selon sa coustume, il aperceut Siluandre endormy, & desirieux de le connoistre (parce que depuis plus d'un mois qu'il faisoit sejour en ce lieu, il n'y auoit rencontré Berger de sa connoissance) il s'approcha doucement de luy : mais il n'eust point tost iecté l'œil dessus, qu'il le reconnut pour l'un de ses plus grands amis ; telle connoissance luy fist venir les larmes aux yeux pour le souuenir de sa vie passée : & se reti-

rant quelques pas en arriere, & se couurant d'un gros arbre pour n'estre apperceu de luy, si de bonne fortune il s'esveilleoit, il le considereroit quelque temps fort attentiuement; & dit en fin d'une voix assez basse. Tres-cher amy, & tres-fidelle compagnon Siluandre, que ta rencontre m'apporte de plaisir & d'ennuy ! car nostre amitié ne veut pas que la tristesse où ie vis, m'empesche de me resiouyr en te voyant : & toutesfois cette veüe me remet en la memoire, l'heureuse vie que j'ay passée depuis que i'eus ta connoissance, iusques à la cruelle sentence que ma Bergere prononça contre moy. Sentence dont ie ne puis me ressouuenir, que plein de regret ie n'appelle la mort à mon secours, esprouuant bien veritable ce que l'on dit, qu'il n'y a rien de si miserable que celuy qui perd le bon-heur possédé. Mais qui pourroit sans larmes auoir la memoire de ma felicité passée, & la veüe de ma misere presente ? A ce mot il se teut, & croissant les bras se retira encorés deux ou trois pas, parce qu'il le vit remuer, & en mesme temps se tourner d'un costé sus l'autre, disant assez haut : Ah ! Belle Bergere, comment cruellement traictez-vous ce pauvre Berger ? L'estranger connut bien qu'il dormoit, mais ne scachant de quel Berger il vouloit parler, il s'approcha de luy : & luy regardant le visage, le vit tout couuert de pleurs, qui trou-

uoist

noient passages sous les paupières, quoy qu'elles fussent choses. Il iugea lors que c'estoit de luy mesme de qui il entendoit parler, ce qu'il trouua fort estrange, se ressouuenant que son tumeur auoit tousiours esté si contraire à l'Amour, qu'outre le surnom d'Incontin, on le nommoit bien souuent le Berger sans affection: mais considerant la force qu'une beauté peut auoir, il creut en fin qu'il n'auoit non plus esté exempt des blessures d'Amour que les autres Bergers de son aage: Et se confirma davantage en cette opinion, se ressouuenant de ce qu'on luy auoit dit de la gageure de luy & de Phillis. Cette consideration luy fit dire en le regardant: Ah: Siluandre, que tu es à cette heure peu capable de conseiller autrui, puis que tu es aussi necessiteux, à ce que ie vois, de bon conseil, que nul autre: pour l'amitié que ie te porte, ie supplie Amour qu'il te soit plus pitoyable quil ne m'a point esté, & qu'il donne à ta forrune vn tour plus heureux qu'à la mienne. A ce mot se reculant doucement, il se retira au lieu de sa demeure: mais il ne se fut plustost assis sur le bord de son liét, que reuenant à penser à la rencontre qu'il auoit faicte, il se representa l'amitié que Siluandre luy auoit tousiours portée, la grande familiarité qui auoit esté entr'eux, & comme la fortune le luy auoit amené le premier en ce lieu. Est-ce point, disoit-il, pour donner commen-

cement à vne plus douce vie, & qu'elle soit desormais lasse de me traualier : Cela ne peut-estre, disoit-il, puis que rien ne me scauroit rendre moins miserable que ie suis, sinon la seule mort, & qu'il y a plus de sortes de peines que de puissance pour les supporter. Seroit-ce point peut-estre, que le Ciel preuoyant la fin de mes iours ait conduit vers moy Siluandre, l'un de mes plus grands amis, pour en son nom & de tous les autres me venir dire le dernier adieu? Cette pensée le retint quelque temps, en fin elle fut cause de le faire resoudre à chose qu'il n'eust iamais pensé, qui estoit d'escrire à sa Maistresse, parce que le rigoureux commandement qu'elle luy auoit fait en le bannissant de sa presence, luy en ostoit la hardiesse : mais pensant asseurement que ses iours estoient pres de leur fin, il iugea d'estre obligé de ne partir point de cette vie, sans prendre congé d'elle en quelque sorte. Il prend donc la plume, il escrit & raye plusieurs fois la mesme chose, approuue ce qui a parauant il a desapprouué, & en fin luy escrit ce que cét fois il auoit effacé, & apres auoir plié la lettre, met au dessus, *A la plus belle & plus aimée Bergere de l'univers.* Et reprenant le chemin par où il estoit venu, retourne où il auoit laissé Siluandre, & s'approchant doucement de luy, auant que de luy mettre cette lettre en la main, la baisant deux ou trois fois : Ha! trop

heureux papier, dit-il, si ton bon-heur te porte entre les mains de celle de qui depend tout mon contentement, touche luy si viuentient le cœur, que si la compassion n'y peut trouuer place, le souuenir du passé, & le tesmoignage de la miserable vie que ie fay, la contraignent de croire, qu'encores qu'elle soit entierement changée enuers moy, toutesfois mon affection ne le fera iamais enuers elle. Et toy, Siluandre, dit-il, se tournant vers son amy, & la luy mettant dans la main, si ton Amour te permet d'auoir encor des yeux pour voir la beauté de celle à qui ce papier s'adresse, donne le luy, Berger, ie te supplie, & fay ce bon office à ton amy, comme le dernier qu'il espere iamais recevoir; ny de toy, ny d'autre. Il disoit cela sur l'opinion qu'il auoit de ne pouuoir longuement continuer sa vie de cette sorte. Ainsi se partit ce Berger, tant affligé qu'il s'en alla les bras pliez l'un dans l'autre, & les yeux contre terre, iusques en sa demeure, & tres à propos pour n'estre apperceu de Siluandre, qui s'esueillit en mesme temps. Et parce que le Soleil estoit desia fort haut, il regardoit de quel costé il prendroit son chemin pour s'en retourner, lors que frottant ses yeux pour en chasser entierement le sommeil, il y porta la main, où le Berger luy auoit mis la lettre. Son estonnement fut grand, lors qu'il la vit, mais beaucoup plus; quand il leut à qui elle

s'adressoit. Dors-ie, disoit-il, ou si ie veille est-ce en songe ou en effect que ie vois cette lettre? & lors la considerant, ie ne dors point, continuoit-il, il est tout certain que ie veille, & que ie tiens en la main vne lettre qui s'adresse à la plus belle & plus aimée Bergere de l'Vniuers. Mais si ie ne dors point, pourquoy ne sçay-ie qui me l'a donnée? L'auois-ie quand ie me suis endormy? ie ne l'auois point, & faut de necessité que durant mon sommeil quelqu'un me l'ait mise dans la main. Et cela pourroit bien estre, car qui est celuy d'entre tous les Dieux qui n'a point aimé les beautez de la terre? Amour mesme, qui est celuy qui blesse les autres, n'en a pas esté exempt: De sorte qu'il semble qu'ils iugent nos Bergeres plus belles que leurs Deesses. Et pourquoy ne croiray-ie pas que quelqu'un des immortels, ou quelque Faune & demy-Dieu ayant veu cette belle Diane n'en soit deuenu amoureux? & lors se taisant & rentrant vn peu en luy-mesme: Mais que vay-ie recherchant, disoit-il, qui luy a escrit cette lettre: voyons-là: sans doute elle nous le fera mieux sçauoir que tout autre; & despliant le papier, il la leut du commencement iusqu'à la fin: & lors qu'il y trouuoit quelque chose semblable, à ce qu'autresfois il auoit pensé (comme bien souuent diuerses personnes tombent en vn mesme sujet, sur vne mesme

conception) il y mettoit la pointe du doigt dessus ; & en trouuant vne autre il le marquoit de mesme : mais quand il leut à la fin de la lettre , le plus infortuné comme le plus fidelle de vos seruiteurs. O ! s'escria-t'il , il n'en faut plus douter , c'est moy sans doute qui ay fait cette lettre : & faut par necessité que le demon qui a soucy de ma vie , ayant leu les pensées de mon ame les ait escrites en ce papier , afin de les faire voir à Diane. Et de fait il n'y a point de beauté qui puisse causer de si violentes passions que celles que ie lisicy , si ce n'est celle de ma Maistresse : & il n'y a point d'Amant qui soit capable de conceuoir tant d'affection , si ce n'est Siluandre : de sorte qu'il ne faut plus mettre en doute , que cette lettre s'adressant à la plus belle & plus aimée Bergere de l'Vniuers ie ne la doie donner à Diane : & qu'estant escrite par le plus fidelle & plus infortuné Amant , ce ne soit par Siluandre , infortuné ; d'autant qu'il aime la plus belle Bergere de l'Vniuers , & que cette Bergere s'est rencontrée la moins sensible à l'Amour de toutes celles qui doiuent estre aimées. Siluandre s'alloit ains persuadant que cette lettre s'adressoit à Diane , & desirant qu'elle vid de quelle sorte il estoit traité , après auoir remercié son fauorable demon , duquel il pensoit auoir receu ce bon office , il prit le chemin qui luy sembla le plus court pour retourner en

son hameau, avec dessein que si en y allant il ne rencontroit Diane, il se mettroit en queste d'elle aussi-tost qu'il auroit désiré. Et de fait ne l'ayant point trouuée, se despeschant le plus promptement qu'il pût du repas, il sortit son troupeau de l'estable qui l'appelloit comme ayant trop attendu, & prit le sentier qui conduisoit à la fontaine des Sicomores, esperant d'apprendre là de ses nouvelles. En quoy il ne fut point deceu: car estât arrivée à l'entrée de la grande prairie qui la touche, & estendant la veüe de tous costez, il luy sembla de la voir avec Astrée, assise à l'ombre de quelque buissôn. Amour le rendit incontinent desiréux d'ouyr leurs discours, sans estre apperceu, luy semblât qu'elles estoient fort attentives à leur ouvrage. Et pour venir à bout de son dessein, se remettant dans le bois d'où il sortoit, il alla suivant les arbres iusques pres du lieu où elles estoient si doucement, que sans estre apperceu il pouuoit ouyr tout ce qu'elles disoient, ayant laissé son troupeau vn peu derriere dans le bois, sous la garde de ses chiens. En ce mesme temps Astrée parloit de cette sorte à Diane. C'est sans doute que Phillis ne merite pas que vous preniez cette peine, & moins encor de porter ces beaux cheveux. Et faut que i'auoüe que ie me sens en quelque sorte touchée de ialousie. quoy que ie n'aye point fait de gageure avec elle, comme Siluandre: car

ie ne voudrois pas qu'elle ny personne du monde eust meilleure part en vos bonnes graces que moy. Belle Astrée, respōdit Diane, c'est moy qui dois desirer de vous la faueur de vostre amitié, ce que ie fay de telle sorte, que ie ne cederay iamais à personne en cette volonté, non pas mesme à vostre Phillis dont vous parlez, & qui me donneroit bien plus de sujet de ialousie; si ie ne connoissois qu'il est bien raisonnable, que mon affection vous soit connue autant que la sienne, auant que vous m'aimiez autant que vous l'affectionniez. Ma sœur, luy repliqua Astrée, vos merites surpassent de tant tous les autres, qu'ils ne vous rendent point sujette pour estre aimée à la loy commune. Et toutesfois, respondit Diane, combien m'a-t'il fallu demeurer aupres de vous, auant que d'auoir obtenu ce bon-heur? L'auouë, dit Astrée, que l'ay esté aueugle de vous auoir veüe, & ne vous auoir particulièrement aimée iusques icy, où il faut confesser que nous ne sommes point maistresses de nos volontez, mais quelque plus haute puissance qui en dispose comme il luy plaist. Diane en soufrianr & baissant doucement les yeux, luy respondit: Vos paroles, ma sœur, me feroient rougir, si ie n'estois du tour à vous: mais cette volonté qui me rend telle, me les fait recevoir pour des faueurs, encores que venant de quelque autre ie les deusse tenir

LA I. E. PARTIE D'ASTREE.

pour des mocqueries. Vous offenseriez, dit
incontinent Astrée, & l'amitié que ie vous
porte, & celle que vous m'avez promise.
Elle m'est, adjousta Diane, trop sainte & trop
sacrée pour l'offenser, & par ainsi ie croiray
pour vous obeyr & pour mon contentement,
que ce sont des louanges que toutes fois ie n'a-
uoiteray iamais proceder de verité, mais de
l'amitié que vous me portez, qui fait voir les
choses beaucoup plus grandes que véritable-
ment elles ne sont, ainsi que le verre mis de-
uant les yeux. Si vous ne me voulez tenir, luy
respondit Astrée, pour personne de peu de
iugement, croyez que c'est & verité & ami-
tie. L'une ou l'autre, adjoinsta Diane, ne
peut me contenter infiniment car quant à
la verité ie l'estime, & pour vostre amitié ie
la desire par dessus toute chose. Et à ces
mots, ouurant les bras l'une & l'autre, & se
les jettant au col, s'embrasserent & baisèrent
avec une si entiere affection, que Siluandre
qui les voyoit, desira plusieurs fois d'estre
Astrée, pour recevoir telles faueurs, au nom
de qui que ce fust. Apres elles se rassirent, &
se remettant à l'ouurage qu'elles auoient laissé,
il luy sembla qu'elles le nommoient. Cela fut
cause que pour la mieux escouter, il s'approcha
d'auantage d'elles, & passant la velle entre les
fueilles & les branches du buisson, il vid que sa
Maistresse faisoit vn brasselet de ses cheueux :

qu'il reconnut aisément, tant pour ce qu'il en auoit ouy dire à Astrée, que d'autant qu'il n'y auoit Bergere sur les riuës de Lignon, qui les eust semblables. Et lors qu'il commençoit d'estre ialoux que quelque autre les portast que luy, luy semblant que sa seule affection les pouuoit meriter, il ouyt qu'Astrée disoit: Siluandre ne sera pas sans ialousie quand il verra son ennemie plus fauorisée que luy. Je crois, respondit Diane, que ce n'a esté qu'à cette intention qu'elle me les a demandez. Je le pense aussi, adjousta Astrée: mais vous faictes tort au Berger, & si vous fauorisez l'un plus que l'autre, vous manquez à vostre parole, ayant promis le contraire. Ny leur gageure, repliqua Diane, ny l'auantage que ie fais à Phillis ne sont pas de grande importance, outre que le Berger ne m'en a point requis. Et par vostre foy, dit alors Siluandre, se faisant voir à l'impouruë, s'il vous en supplie, les luy accorderez-vous? Les Bergeres furent toutes surprises: l'oyant parler, & leur estonnement fut tel, qu'elles demeurèrent long-temps sans dire mot, & ne faisoient que se regarder l'une & l'autre, parce qu'elles craignoient qu'il eust ouy les discours qu'elles auoient tenus quel-
que temps auparauant qu'il arriua.

En fin Astrée fut la premiere qui reprenant la parole, luy dit: Et quoy Siluandre, vostre discretion vous a-t-elle permis d'escouter les

secrets d'autrui ? & auez-vous eu si peu de respect à vostre Maistresse, lors qu'elle ne vouloit estre ouye que de moy ? ie ne sçay, respondit Siluandre, de quels secrets vous m'accusez : mais si fais bien, que la curiosité qui m'a conduit icy, n'a esté que pour ouyr de la bouche de ma Maistresse mes propres secrets : c'est d'elle, & non de moy, que ie les dois apprendre, & suis tres-marry d'y estre arriué si tard, puis que les paroles que j'ay ouyes ne m'ont appris autre chose que les nouuelles de ce bras-selet dedié, encore qu'avec iniustice, à Phillis. Vous ne devez point, respondit Astrée, estre marry de n'estre arriué plustost, puis que vous n'eussiez fait vne moindre offense de desrober ainsi les secrets de vostre Maistresse ; que ce-luy qui vola le feu du Ciel : & par raison vous n'en deuriez pas attendre vn moindre chastiment.

Ce ne fera iamais, respondit Siluandre, la crainte du supplice qui m'empeschera d'auoir cette curiosité : car i'estime de sorte le moyen de luy rendre preuue de mon affection, que toutes sortes de peines me sont douces pour ce sujet : Et comment, luy dit Astrée, luy en penseriez-vous rendre tesmoignage par cette voye ? Ie le vous diray, belle Bergere, respondit Siluandre. Ne seroit-ce pas luy en rendre vn tres-assuré, si sçachât ce qu'elle desire estre secret, ie le celoie, & que par ainsi il ne fust

moins secret qu'il estoit, auant que ie l'eusse
 veu, puis qu'au siecle où nous sommes, l'on
 ne dit pas seulement tout ce que l'on sçait, mais
 aussi tout ce qu'on s'est imaginé. En cela, respõ-
 dit Astrée, vous feriez paroître vne, grande
 discrétion. Mais plus encores, dit-il, vne grãde
 affection. Pour la discrétion, adjousta Astrée, ie
 l'auoue : mais pour l'affection, ie m'en remets
 à celle à qui elle s'adresse. Aussi, repliqua le
 Berger, le dis-je pour elle : Et voudrois, puis
 qu'il a fallu que Siluandre toutesfois tant enne-
 my de l'Amour, aime & adore maintenant
 quelque chose, que pour le moins son amour
 fut reconue. Et lors s'adressât à la belle Diane,
 il continua. Mais d'où vient, ma belle Maistres-
 se, que vous ne respõdez rien à ce que ie dis, &
 qu'il semble que mes discours ne vous touchent
 point? Je crois, respondit Diane, que c'est le
 desplaisir que ie ressens desia de ne deuoir plus
 estre vostre Maistresse que douze ou quinze
 iours. Si cette douleur, dit le Berger, procede
 de cette playe, vous y pouuez aisément reme-
 dier, obligeant autât Siluandre par vos faueurs
 à continuer le seruice qu'il vous rend, que veri-
 tablement vos beautez & vos perfections m'y
 ont contraint iusques icy. Ah ! Siluandre,
 respondit Diane, ne parlons plus de faueurs ny
 de seruice : le terme des trois mois de vostre
 feinte estant passé. Ce vous seroit trop de peine
 de forcer plus long temps vostre naturel.

Belle Bergere, respondit Siluandre, n'en faictes point de difficulté pour la consideration de ma peine: car ce m'est tant de desplaisir, de faire seruice à vne persõne si pleine de merite, que quand mon naturel seroit encores beaucoup plus contraire à l'Amour, si ne laisserois-je de le continuer avec contentement. Quand cela seroit, dit Diane en fousfiant, vous n'aurez accordé qu'avec vne des parties: car encores que vostre naturel y consentist, vous ne devez iamais esperer que ie. m'y accorde pour l'interest que i'y ay. Ces paroles toucherent de sorte au cœur de Siluandre, connoissant combien il y auoit peu gaigné sur sa volonté, que ne pouuât cacher le desplaisir qu'il en ressentoit, son visage par vn changement de couleur le descouurit. Dequoy Astrée s'apperceuant: Vous est-il, luy dit-elle, suruenu quelque defaillance de cœur? Il est bien mal-ayse, repliqua le Berger, que ces cruelles paroles de ma Maistresse ne m'affligent: mais ne croyez pourtant que le cœur iamais me deffaille, quoy qu'elle & le Ciel puissent ordonner de mon contentement, & de ma vie. N'est-ce point, respondit Astrée, temerité plustost que courage, qui vous fait desfier deux telles puissances? Ce n'est, repliqua le Berger, ny courage, mais vne tres-veritable & tres-fidelle amour qui me fait parler de cette sorte. Tels estoient leurs discours, par lesquels Diane connoissoit que

veritablement elle estoit aimée. Siluandre pre-
noyot beaucoup de peine & peu d'esperance,
& Astrée iugeoit qu'Amour iettoit en leur
ame les fondemens d'une tres-belle & longue
amitié. Et quoy que tous trois eussent diuerses
pensées, si furent-elles toutesfois veritables,
comme nous dirons cy-apres. Mais interrom-
pant la suite de ces discours, & s'adressant à
Diane: l'ay sceu, dit Siluandre, belle Maistresse,
que le brasselet que vous faictes de vos che-
veux a esté promis à Phillis, pour vous rache-
ter de son importunité. Si cela est, vous estes ob-
ligée de faueriser Siluandre autant cōme elle,
& afin que l'on ne vous croye point estre par-
tiale, vous nous devez traiter esgalement (tous-
tesfois l'affection que vous faictes naistre en
mon ame pour recevoir esgalité de quelque
autre.) Et pourquoy non, respondit Astrée,
prenant la cause de Phillis contre luy, si tou-
tes deux procedent d'une mesme cause? Les
mesmes grains produisent bien de differents
espics? & pourquoy, luy dit-il, ne voulez-vous
auoir qu'encores que la cause de nostre af-
fection soit semblable, toutesfois les effects en
puissent estre differents? l'experience, repli-
qua Astrée, me l'apprend: car celle de Phillis a
obtenu ce qui sera refusé à la vostre. Cela,
respondit le Berger, n'est pas defaut d'amour,
mais de fortune, & toutesfois puis que la gout-
te d'eau tombant plusieurs fois sur le rocher, le

caue par succession de temps , pourquoy ne dois-je esperer que mon Amour & mes prieres longuement continuées, pourront bien autant sur la dureté de cette belle ? Et lors se iettant à genoux deuant elle , apres l'auoir quelque temps considerée, ou plustost adorée.

Si l'Amour, luy dit-il, belle Maistresse, a quelque intelligence avec la beauté, & si les prieres, qu'on dit estre filles de Iupiter, luy font tomber les foudres de la main, seroit-il possible que l'extrême affection de Siluandre, & les tres-ardantes supplications qu'il vous fait, ne puissent obtenir de la part d'Amour enuers vostre beauté, & de la part du grand Dieu enuers vostre ame, autant de faueur que la foible amitié & l'importunité de Phillis ont desja obtenu de vous ? Si cela est, avec raison, ie diray que pour estre aimée, il ne faut point aimer, ny pour vaincre la dureté d'une ame vser de prieres, mais seulement feindre & importuner.

Siluandre adjousta plusieurs autres semblables paroles, par lesquelles ces Bergeres s'alloient tousiours dauantage asseurant de l'Amour qui prenoit naissance en luy : Et Astrée qui reconnoissoit que la volonté de Diane n'estoit point trop esloignée d'accorder à Siluandre ce qu'il demandoit, se les voulut obliger tous deux par vn mesme office : & ainsi adioustant ses prieres à celles de Siluandre, elle

fit en sorte que le brasselet dédié à Phillis, fut donné au Berger, avec promesse toutesfois qu'il ne le garderoit que iusques à la fin du terme qu'il la deuoit seruir, qu'elle pensoit deuoir finir dans peu de iours. A quoy apres quelque difficulté le Berger s'accorda, se ressouuenant que le terme qu'il la deuoit seruir par feinte, se paracheueroit bien tost, mais que celuy qui la deuoit seruir à bon escient, dureroit autant que celuy de sa vie. Il seroit mal-aisé de raconter les remerciemens de Siluandre, mais plus encores le contentement qu'il en ressentit ; & suffira de dire que luy-mesme, qui autresfois auoit tant mesprisé les faueurs d'Amour, & qui ne se pouuoit figurer qu'en semblables folies (car telles les souloit-il nommer) on pût trouuer quelque sorte de contentement, auoit en cette occasion qu'il n'y auoit point de felicité esgale à celle que cette faueur luy faisoit ressentir. Et lors que par des paroles confuses en sa ioye, il l'alloit representant le mieux qu'il luy estoit possible, il sembla qu'Amour la luy voulust rendre plus entiere, faisant arriuer la Bergere Phillis : Car si celuy ne se peut dire heureux de qui le bon-heur n'est connu de personne, il s'ensuit que plus l'heur que l'on possède est connu, l'on est aussi plus heureux, & encore plus lors que ce bien ne procede pas de la fortune, mais du merite. Aussitost que Siluandre la vid, il courut vers elle, &

luy montrant le bras où il auoit des-jà faic
attacher le biē-heureux brasselet, le luy passoit
deuant les yeux, & luy demandoit: Quelles
arres sont celles-cy de ma prochaine victoire?
Phillis qui venoit de chercher Lycidas pour le
desir qu'elle auoit de le fortir de sa ialousie, &
qui ne l'auoit sceu trouuer, s'en reuenoit si
triste & si lassée, qu'il ne luy fut pas mal-aysé
de contre-faire la courroucée, ny necessaire de
changer de visage, pour tesmoigner le desplai-
sir que cette faueur luy rapportoit. Et parcé
que le Berger l'importunoit fort, non pas en
cette action comme elle feignoit: mais d'au-
tant que c'estoit de luy de qui Lycidas estoit
ialoux, elle luy dit, le plus rudement qu'elle
pûst: Les arres que vous montrez, le sont plus-
tost de vostre peu de merite, que de vostre
prochaine victoire, & c'est ainsi que pour ren-
dre les charges iustes, on a de coustume de fai-
re. Et comment l'entendez-vous, respondit le
Berger: ie veux dire, repliqua-t'elle, que du
costé qui est trop leger on met quelque chose
de pesant pour contre-balancer l'autre, iusques
à ce que le voyage soit finy, mais estant arriuez
l'on descharge, & la balle demeure tousiours
de son poids. Aussi iusques à ce que nous ayons
acheué vostre terme, Diane va sagement par
ses faueurs appesantissant le costé qui est le
plus leger, mais apres elle iugera sans auoir
esgard à la pesanteur de mon affection: & à la
legereté

egeté de vostre peu de merite, & lors Dieu fait à qui sera cette prochaine victoire dont vous parlez. Siluandre en soufrian luy respondit. C'est bien mieux la coustume des misérables d'estre enuieux, & d'amôindrir par leurs paroles le bien d'autrui, qu'ils estiment infiniment.

Phillis, sans repiquer passa outre, & vint vers les deux Bergeres, auxquelles elle usa d'abord de tant de reproches, qu'il sembloit qu'elles luy eussent fait vne grande offense. Et parce que Diane reiettoit le tout dessus Astree, & qu'Astree ne s'en pouoit bien excuser, Siluandre prenant la parole pour toutes deux, & s'adressant à Diane, luy dit: **Considérez, ma Maistresse, comme Amour est prudent, & avec combien de sagesse il conduit les actions de ceux qu'il luy plaist. Vous avez creu iustices icy que Phillis vous aimoit, & ie ne sçay quin'y eust esté en quelque sorte deceu par ses feintes.**

Amour qui reconnoist l'interieur des ames, afin de vous détromper, a esté cause que vous m'avez fauorisé de ses cheueux, non pas seulement pour marque de mon affection, mais encore pour faire descourir à cette trompeuse, la fausseté de la sienne par sa ialousie: car s'il est impossible que deux contraires soient en mesme temps en mesme lieu, il est encotes plus que l'Amour & la ialousie soient en vn

mesme cœur. Ce qui faisoit tenir ces propos à Siluandre, c'estoit pour tourmenter dauantage Phillis : parce que sçachant la ialousie de Lycidas, il ne faisoit nul doute qu'il ne la mist fort en peine, en luy proposant que l'Amour ne pouuoit estre auec la ialousie. Aussi elle qui se sentoit toucher si viuement, ne peut s'empescher de luy répondre. Quelle raison, Berger, auez-vous pour soustenir vne si mauuaise opinion ? Celle, dit-il, qui vous la deueroit faire auoüer, si vous auez pour le moins quelque connoissance de la raison. L'Amour n'est-ce pas vn desir, & tout desir n'est-il pas de feu, & la ialousie n'est-ce pas vne crainte, & toute crainte n'est-elle pas de glace ? & comment voulez-vous que cet enfant gelé soit né d'un pere si ardent ? Des cailloux, respondit Phillis, qui sont froids on en void bien sortir des estincelles qui sont chaudes. Il est vray, repliqua Siluandre, mais iamais du feu ne proceda le froid. Et toutesfois, reprint Phillis, du feu mesme procede bien la cendre qui est froide. Ouy, adjousta le Berger, mais quand la cendre est froide, le feu n'y est plus. A cette repliche Phillis demeura troublée, & plus encores quand Diane prenant la parole. Do mesme, dit-elle, quand la froide ialousie naist, il faut que l'Amour meure. Ma Maistresse, repliqua Phillis, ie ne doute point que mon ennemy n'ait la victoire ayant vn si bon second

que vous estes. Et se tournant vers Astrée : & vous, belle Bergere, continua-t-elle, vous ne pouvez euir le blasme de mauuaise amie, si me voyant attaquée, par eux deux vous ne prenez ma defense. Astrée luy respondit froidement: Je tiens pour chose si veritable que la ialousie procede de l'Amour, que pour ne mettre cette opinion en doute, ie n'en veux point disputer, de peur d'estre contrainte (si les repliques me defaillent) d'auoier qu'estant ialouse ie n'ay point aimé, comme ie vous voy forcée de confesser qu'estant ialouse de Diane, vous ne l'aimez point, ou pour le moins qu'estant en doute, si la ialousie procede de l'Amour; vous n'estes bien assurée si vous aimez Diane. Que ie baise les mains, dit Siluandre, de cette belle & veritable Bergere, que sans esgard de personne, elle a parlé à mon aduantage, avec tant de verité. Astrée respondit: Si vous m'estiez obligé ce seroit vn tesmoignage que pour vous favoriser, j'aurois desguisé la verité, puis que l'on n'est point obligé à celuy qui dit vray, non plus qu'à celuy qui nous paye vne dette à laquelle il est tenu. Vous auriez raison, respondit Siluandre, si l'on prenoit toutes choses à la rigueur: mais puis qu'au siecle où nous sommes, il y a si peu de personnes qui simplement suivent la vertu, il faut auoier que nous sommes obligez à ceux de qui nous ressentons les

biens-faicts,encores qu'ils y soient tenus. Mais que direz-vous, interrompit Phillis, au contraire de l'experience que nous faisons tous les iours? Je connois vn Berger, qui ayant longuement aimé, est en fin tombé en vne ialousie, qui luy ayant duré quelque temps ne l'a pas empesché de continuer son amitié longuement apres. Osez-vous dire que c'estoit vn feu esteint qui produise cette cendre? Il n'est pas impossible, respondit Siluandre, qu'estant sain on deuienne malade,& qu'apres la maladie,on retourne en santé, ny qu'un feu soit esteint, & puis r'allumé. Et pourquoy vne amitié ayant brulé quelque temps ne se peut-elle esteindre par cette froide ialousie? & la ialousie perduë, pourquoy ne deviendra-t'elle aussi ardente qu'elle fut iamais? Mais il ne peut estre que la santé & la maladie, que le feu ardent & la cendre froide, soient en mesme temps en mesme sujet: & pour ne perdre tant de parolés pour esclaircir dauantage cette verité, voyons quels sont les effects de l'Amour & de la ialousie, & nous pourrons iuger par eux si les causes dont ils procedent ont quelque conformité ensemble. Quels dirons-nous donc les effects d'Amour? vn desir extrême, qui se produit en nos ames, de voir la personne aimée, de la seruir, & de luy plaire autant qu'il nous est possible. Et ceux de la ialousie, quels sont-ils? N'est-ce point vne crainte de rencontrer celle qu'on a

aimée, vne nonchalance de luy plaire, & vn mespris de la seruir? Et qui pourra croire que ces effectz si contraires procedēt d'une mesme cause? Si cela est, ne faut-il pas auoier que la nature se veut destruire, puis qu'elle fait produire à vne mesme chose son contraire? Phillis voulut respōdre, mais elle alloit begayant sans sçauoir par où commencer; dequoy Diane ne se pouuoit empescher de rire, ayant desia pris garde à la ialousie de Lycidas. Et pour la mettre encore plus en peine prit expressément ainsi la parole. La ialousie est sans doute signe d'amour, tout ainsi que les vieilles ruines sont tesmoignages des anciens bastimens, estans d'autant plus grandes que les edifices en ont esté superbes & beaux. Aussi crois-ie qu'une petite Amour ne fut iamais suiue d'une grande ialousie : mais comme nous n'appellons pas ces ruines des bastimens, de mesme la ialousie ne peut estre nommée Amour. Et selon que ie puis iuger de mon humeur, si j'aime, il ne seroit pas en mon pouuoir d'estre ialoux. Et que deuiendrez-vous donc, respondit Phillis, si celle que vous aimeriez en aimoit vn autre? Son ennemie, respondit Diane, ie veux dire que la hayrois: ce n'est pas que ie ne preuoye bien que cet accident me rapporteroit vn extrême desplaisir, mais plus pour auoir esté trop longuement deceu, que trop promptement oubliée. Et si ce Berger

deuenoit ialoux de vous , demanda Phillis , qu'en feriez - vous ? l'en vserois tout ainsi , adjousta Diane , que s'il ne m'aimoit plus. Mais si vous desiriez , continua Phillis , qu'il vous aimast encore , quel chemin tiendriez - vous ? Celuy du precipice , respondit Diane : car ie me iugerois digne de finir miserablement , si i'aimois vne personne que ie sceusse ne m'aimer pas. Ah ! Diane , dit Phillis , que vous parlez librement ! Et vous , Phillis , repliqua Diane , que vous disputez passionnément ! Quesi vous auez affaire de quelque remede pour ce mal , ou prenez celuy que ie vous donne , ou vous armez de patience pour supporter tous les desplaisirs qui vous en viendront : & soyez assuree qu'ils ne seront pas petits.

Ainsi alloient discourant ces belles & sages Bergeres , avec Siluandre. Et parce qu'Astree connut que si ces propos continuoient dauantage , ils pourroient , peut-estre , amener quelque alteration , elle les voulut interrompre : & ne le pouuant faire plus à propos qu'en se leuant , elle feignit de se vouloir promener , & ainsi prenant Diane d'une main , & Phillis de l'autre , elle se leua disant qu'elles auoient demeuré trop longuement en ce lieu , & qu'il seroit bon de se promener. Lors Siluandre voulant aider à sa Maistresse , laissa choir sans y penser la lettre qui luy auoit esté mise la

nuît dans la main. Et parce que Phillis auoit
 tousiours l'œil sur luy, elle ne fut pas plustost
 à terre qu'elle la releua, sans que le Berger
 s'en apperceust : & la portant vers Astrée, vou-
 loit la lire, auant que de la luy rendre, mais
 soudain qu'elle & la triste Bergere ietterent
 les yeux dessus, il leur sembla de voir de
 l'écriture de Celadon. Cette representation
 toucha si viuement Astrée, qu'elles fut con-
 trainte, laissant Diane avec Siluandre, & tir-
 ant Phillis apres elle, de s'asseoir à terre, où
 Phillis s'estant mise à genoux, & luy voyant
 le visage tout changé : Qu'est-cecy, ma sœur,
 luy dit-elle, & quel est le mal qui vous est si
 promptement suruenü ? Mon Dieu, ma sœur,
 respondit Astrée, quel tremblement de ge-
 noux m'a surprise ! & en quel trouble m'a
 mise la veüe de cette lettre ? N'avez-vous point
 pris garde, dit-elle, à la façon de cette escri-
 ture, & combien les traits en sont semblables
 à ceux de mon pauvre Celadon ? Et pour cela,
 respondit Phillis (qui ne desiroit pas que Sil-
 uandre se prit garde de ce trouble) faut-il
 vous estonner de cette sorte ? c'est, peut-estre,
 veritablement vne de ses lettres, qui est tom-
 bée entre les mains de Siluandre, & qu'A-
 mour vous veut rendre comme chose qui
 vous est deuë. Helas ! ma sœur, respondit
 Astrée, cette nuit mesme il m'a semblé de le
 voir si triste & passe, que ie m'en suis esveillée

en fursaut. Elle voulut continuer, quand Diane & Siluandre suruindrent, bien en peine en la voir si tost changée de visage. Mais Phillis, qui en toute façon vouloit cacher cette surprise au Berger, fit vn signe à Diane, & puis s'adressant à Siluandre; Berger, luy dit-elle, Astrée voudroit bien pouuoir parler librement à Diane, si Siluandre n'y estoit pas, ou s'il n'estoit pas Berger. Mon ennemie, respondit-il, nostre haine n'est point si grande qu'elle me fasse manquer de discretion enuers Astrée; outre que ie scay bien qu'il n'est pas raisonnable, que les Bergers oyent tous les secrets des filles. Ie me retireray donc dans ce bocage voisin, attendant que vous m'appelliez: & à ce mot faisant vne grande reuerence à Diane, il se retira sous ces arbres qu'il leur auoit montrez: & pour ne demeurer oisif, prenant son cousteau se mit à descoupper l'escorce des arbres, cependant que Diane s'approchant d'Astrée apprit de la bouche de Phillis le trouble où l'auoit mise la veüe d'vne lettre que Siluandre auoit laissé choir pour la ressemblance qu'elle auoit à l'escriture de Celadon. Et lors la luy montrant, apres qu'elle l'eut long-temps considerée. Ce seroit, dit Diane, vne tres-bonne nouuelle que celle que Siluandre sans y penser vous auroit donnée, si Celadon auoit escrit cette lettre, car sans doute, que cette escriture est nouuellement faicte, & qu'il semble

qu'elle vient d'estre escrite à l'heure mesme;
De sorte que si c'est Celadon, soyez seure
qu'il n'est pas mort. Mais voyons ce qu'il y a
dedans, peut-estre y apprendrons-nous da-
vantage; & lors la déployant elles virent qu'el-
le estoit telle:

A LA PLUS AIMEE ET PLUS
BELLE BERGERE DE L'UNIVERS,
le plus infortuné & plus fidelle de ses
seruiteurs enuoye le salut que la
fortune luy denie.

MON extrême affection ne consentira ja-
mais que ie donne le nom de peine & de
supplice à ce que vostre commandement m'a
fait ressentir, ny ne souffrira iamais, que la
plainte sorte de cette bouche, qui n'a esté desti-
née que pour vostre louange. Mais elle me per-
mettra bien de dire que l'estat où ie suis, qu'un
autre trouueroit peut-estre insupportable, me
contente, d'autant que ie scay que vous le
voulez & l'ordonnez ainsi. Ne faites donc
point de difficulté d'estendre plus outre encor,
s'il se peut, vos commandemens, & ie conti-
nueray en mon obéissance, afin que si durant
ma vie ie n'ay pu vous assurer de ma fidélité,
les champs Elisées pour le moins, & les ames
bien-heureuses qui y sont, reconnoissent que ie

*mais le plus fidelle , comme le plus infortuné de
seruiteurs.*

Ah ! ma sœur, interrompit Astrée, que c'est bien Celadon, qui a escrit ces paroles : ie reconnois à la façon d'escire & de parler : mais y a-t'il long-temps ? Elle n'est point dattée, répondit Diane, qui la tenoit entre les mains mais à l'escriture ie iugerois, comme ie voy ay dit, qu'elle est fort fresche : & de fait voy cy encore de la poussiere qui tient contre l'escr. Ma sœur, adjousta Phillis, ce qu'il faudroit sçauoir de Siluandre, mais avec discretion, c'est le lieu où il l'a rrouuée, ou qui luy a donnée. Si, vous pouuez, respond Diane, s'adressant à la triste Bergere, remettre vn peu vostre visage, afin qu'il ne connoisse point de changement, ie m'assure que nous sçaurôs de luy tout ce que nous voudrons. Et parce qu'il vous seroit difficile de l pouuoir faire si promptement, ie m'en va seule luy en parler, & puis vous nous viendrez trouuer. A ce mot elle s'en alla vers Siluandre qui s'estoit arresté au premier arbre qu'il auoit trouué pour y grauer avec la pointe d'un cousteau les chiffres de sa Maistresse & de luy : mais ayant du temps de reste, & rencontrant par hazard vne pierre assez tendre au pied de l'arbre il y graua vn quadran dont l'esguille tremblante tournoit du costé de la Tramontane avec ce

not, PEN SVIS TOVCHE'. Voulant
 ignifier que tout ainsi que l'éguille du quadrans
 tant touchée de l'Aimant se tourne tousiours
 de ce costé-là, parce que les plus sçauants ont
 opinion, que s'il faut dire ainsi, l'Élement de
 la Calamité y est; par cette puissance naturelle,
 qui fait que toute partie recherche de se reioin-
 dre à son tour; de mesme son cœur atteint des
 beautez de sa Maistresse, tournoit incessam-
 ment toutes ses pensées vers elle. Et pour
 mieux faire entendre cette conception, il y ad,
 iousta ces vers :

M A D R I G A L.

L E S G V I L L E du quadrans cherche la Tra-
 montane

Touchée avec l'Aimant :

Mon cœur aussi touché des beautez de Diane,

La cherche incessamment.

Lors qu'elle aborda, il paracheuoit d'y gra-
 uer leur chiffres : & la voyant venir s'en alla
 tout ioyeux vers elle, luy disant. Quel bonheur
 est celuy qui vous amene vers moy, ma belle
 Maistresse ? Il est, respondit-elle, encore plus
 grand que vous ne le pensez, puis que ie ne
 viens pas seulement vous trouuer, mais ie laisse
 pour vous les deux plus grandes ennemies

que vous ayez Si est-ce, respondit-il, que ie crains bien dauantage vos coups. Mes coups, dit la Bergere, n'offensent point, ou s'ils offensent, ce ne sont que ceux qui le veulent ainsi. Il est vray, adjousta le Berger, qu'ils n'offensent que ceux qui le veulent, mais c'est la raison aussi pourquoy il y en a tant de blesez : car tous ceux qui vous voyent, desirer d'en recevoir les blessures. Les coups, repliqua Diane, qui sont desirables ne doiuent point estre redoubtez. Vos blessures, respondit Siluandre, sont desirées, & non desirables, & sont redoutables, & non redoutées. Que si j'ay dict que ie les craignois, ç'a esté plus-tost pour monstter ce que ie deuois faire, que ce que ie faisois. Je m'en remets, dit la Bergere, à ce qui en est, & me mocque bien de vous, si vous connoissez vostre bien que vous ne le suiuez : mais pour changer de discours, dittes-moy Berger, ie vous prie, de qui est cette lettre, & à qui elle s'adresse ? Siluandre ne scachant comme il l'auoit perduë, luy respondit ainsi : Mon cœur, & vos yeux quand ils se regardent dans quelque fontaine, vous respondront pour moy qu'elle s'adresse à vous, comme à la plus aimée & plus belle Bergere de l'vniuers : & vos rigueurs, & mon affection, vous rendront tesmoignage qu'elle vient de moy le plus infortuné comme le plus fidelle de vos seruiteurs. Mais, luy dit Diane (& en ce mesme temps

Alcée & Phillis arriuerent) si cette lettre vient de vous, pourquoy ne l'avez-vous pas écrite? Parce, dit-il, que j'ay trouué vn meilleur Secretaire que ie ne suis pas: & faut par force que j'auoie qu'elle doit bien auoir quelque chose de surnaturel, puis que j'y ay troué mes conceptions sans l'auoir écrite, & que le tenant presque tout à cet heure entre les mains, ie la voy entre les vôtres, sans la vous auoir donnée. Mais le demon, qui pour moy en a esté le Secretaire, me l'a desrobée, ou plustost ratiée, voyant que j'estois trop paresseux à la vous présenter, & toutesfois mon dessein n'estoit que d'attendre que vous fussiez seule. Et comment l'entendez-vous, respond Diane? Pensez-vous qu'en particulier ie vueille receuoir des papiers que ie refuse en general? Ce n'estoit pas, repliqua le Berger, pour vostre consideration, mais pour la mienne, que j'auois fait le dessein, aimant mieux receuoir vn refus de vous sans reuenir, que non pas deuant les yeux de mon ennemie: mais à ce que ie voy, celuy qui auoit pris la hardiesse de l'escire pour moy, à bien scett trouuer l'adresse pour la vous faire voir. Je recoy, dit Diane, vostre excuse, à condition toutesfois que vous me direz qui a esté vostre Secretaire. Cette nuit, respond le Berger, apres auoir longuement pensé & repensé ma vie, ie me suis endormy dans vn

bois qui n'est pas loing d'icy, & le matin à mon
 resveil, ie me suis trouué la lettre en la main.
 D'abord i'ay esté fort estonné : mais l'ayant
 leüe, i'ay bien reconnu que le demon qui m'ai-
 me, & qui prend la peine de ma conduite, li-
 fant en mon imagination ces mesmes pensées,
 les a escrites dans ce papier, pour les vous re-
 presenter.

Phillis qui estoit accorte, voyant que Diane
 ne luy respondoit rien, luy demanda s'il sçau-
 roit bien trouuer le chemin de ce bois. Non
 pas, dit-il, s'il n'y a que vous qui vueillez y aller :
 mais s'il plaist à ma Maistresse ie l'y conduiray,
 & m'assure que les arbres qui m'ont ouy pres-
 que toute la nuit, racontent encôres mes dis-
 cours entr'eux. Astrée desiruse de voir ce lieu
 fit signe de l'œil à Diane qu'elle le prit au mot :
 qui fut cause que la Bergere apres auoir de-
 mandé s'il y auoit assez de iour pour aller & re-
 uenir, & ayant sçeu qu'ouy, le pria de les y con-
 duire toutes. Le Berger, qui estoit plein de
 courtoisie, & qui outte cela ne desiroit rien
 avec tant de passion, que de faire seruice à
 la belle Diane, s'offrit fort librement de leur
 en montrer le chemin : de sorte que Diane se
 tournant vers les Bergeres, afin de mieux ca-
 cher le dessein d'Astrée, les pria fort particu-
 lierement de vouloir luy donner la reste de la
 journée, & de prendre la peine de faire ce voya-
 ge avec elle : qu'en échange, elles pourroient

vn' autresfois disposer d'elle avec la mesme liberté. Astrée, qui estoit bien aise que Siluandre creust que Diane estoit la cause de ce dessein, respondit qu'elle la suiuroit tousiours par tout où elle vouldroit : & ainsi n'attendant plus de se mettre routes en chemin, que pour ne sçauoir à qui remettre la garde de leurs troupeaux, quelques-vns de leurs voisins arriuerent, qui s'en chargerent librement, & lors Siluandre prenant vn sentier, qu'il iugea le plus court, se mist deuant pour les conduire.

Tant que le chemin fut estroit & mal-aisé Siluandre marcha tousiours le premier : mais soudain qu'ils furent entrez dans les prez dont les riuies de Lignon sont presque par tout embellies, il attendit les Bergers : & voulut aider à sa Maistresse. Elle qui auoit desia de l'autre costé Phillis qui s'estoit mise entre-elle & Astrée, & les tenoit sous les bras, receut le Berger de bon cœur pour ne se lasser tant, par la longueur du chemin ; & luy donnant le bras gauche, vous, dit-elle, Siluandre, ie vous tiens pour me servir en ce voyage, & vous Phillis pour estre ma compagne. Phillis qui estoit bien aise de faire parler Siluandre pour desennuyer la compagnie : & qui outre cela ne vouloit qu'un mot tant à son aduantage, fut prononcé par Diane sans estre remarqué, s'adressant au Berger, luy demanda que luy

sembloit de cette faueur? Qu'elle est plus grande que nous ne meritons , respondit Siluandre. Mais, repliqua Phillis, comment receuez-vous la difference qu'elle met entre nous? Comme vn fidelle seruiteur reçoit ce qui est agreable à sa maistresse. Ce n'est pas, adjousta la Bergere, ce que ie vous demande: mais si voyant la grande faueur que vostre maistresse me fait, vous qui mesprisez si fort la ialousie, n'en auez point de ressentiment: Le voy bien, dit-il, que vous mesurez mon affection à la vostre, puis que vous pensez que chose qui plaise à ma belle Maistresse me puisse estre ennuyeuse. Et quand cela ne seroit pas, i'aurois trop peu de connoissance d'Amour, si ie ne receuois pour tres-grande la faueur qu'elle vient de me faire à vostre desauantage. Diane soufrit oyant cette response: & Phillis, qui attendoit tout le contraire, en demeura si surprise, que s'arrestant tout court, elle considera quelque temps le Berger: mais luy recommençant à marcher: Phillis, dit-il, ce rire n'est qu'une couuerture de vostre peu de repliche: aussi ne vous ay-ie pû iusques icy faire entendre, ny par mes paroles, ny par mes actions, vn seul des misteres d'Amour, quelque peine que i'y aye mise. Mais ie n'en accuse que le defaut de vostre amitié. Si c'est avec l'entendement, dit Phillis, que nous entendons, il faudroit m'accuser plustost, si ie n'entends pas ces

ces myſteres , d'avoir peu d'entendement , que non pas peu d'amitié , puis que l'intelligence n'eſt pas en la volonté : vous vous trompez , répondit le Berger , & voicy vn de ces myſteres qui vous ſont inconnus , & doſt il ne faut accuſer , ny voſtre entendement , ny voſtre volonté , mais cette belle Diane. Et comment, dit Diane, me voulez-vous rendre coupable de l'ignorance de Phillis? Je ne vous en iuge pas coupable , belle Maĩſtreſſe, repliqua Siluandre, mais ie dis que vous en eſtes la cauſe, ainſi que me la déclaré vn ancien Oracle, par lequel, continua-il, ſe tournant vers Phillis, j'apprens que ie ſuis plus aimé de noſtre Maĩſtreſſe que vous. Aſtrée qui iuſques alors n'auoit point parlé : Voicy, dit-elle, les diſcours plus obſcurs , & les raiſons les plus embrouillées que j'ouys iamais. Si vous me donnez le loisir, répondit Siluandre, de m'eſclaircir, ie m'aſſeure que vous l'auotierez comme moy. Et pour le vous faire mieux entendre, ie dis donc encores vne fois, que le ſujet pour lequel Phillis ne comprend les myſteres de ce grand Dieu d'Amour , c'eſt parce qu'elle n'aime pas aſſez, & que de ce deffaut d'amitié, il n'en faut point accuſer ſa volonté, mais Diane ſeulement; ainſi que nous l'apprend cet ancien Oracle , par lequel ie connois que ie ſuis plus aimé d'elle que Phillis : & en voicy la raiſon. Lors que vous deſirez de ſça-

voir qu'elle est la volonté d'un Dieu, à qui vous adressez-vous pour l'apprendre ? C'est sans doute, répondit Phillis, à ceux qui sont Prestres de leurs Temples, & qui ont accoustumé de servir à leurs autels. Et pourquoy, adjousta le Berger, ne vous adressez-vous plustost à ceux qui sont les plus sçavants, que non pas aux ministres de ces Temples, qui le plus souvent sont ignorants en toute autre chose ? Parce, répondit-elle, que chaque Dieu se communique plus librement à ceux qui sont initiez en ses mysteres, & familiers autour de ses autels, qu'aux estrangers, encores qu'il soient sçavants. Voyez, reprit alors Siluandre, qu'elle est la force de la verité, puis qu'elle vous contrainct même de la dire contre vostre intention : car si vous n'entendez pas les mysteres d'Amour, n'est-ce pas signe que vous luy estes estrangere, puis que vous avouëz que les Dieux se communiquent plus librement à ceux qui servent leurs Temples, & leurs autels ? Mais comment peut-on servir les Temples & les autels d'Amour, sinon en aimant ? Le sacrifice seul des cœurs, est celuy qui plaist à ce Dieu. Ne voyez-vous donc, Phillis, que si vous ignorez ces mysteres, ce n'est pas faute d'entendement, mais d'Amour ? Et quand cela seroit, répondit Phillis (ce que ie n'avouër-ay jamais) comment accuseriez-vous Diane

du deffaut de mon amitié? Est-ce peut-estre qu'elle ne soit pas assez belle, ou que les merites luy defaillent pour se faire aimer? Voycy, respondit froidement Siluandre, vn second mystere de ce Dieu, qui n'est pas moindre que ce luy que ie viens de vous expliquer. Diane n'a nul defaut, ny de beauté, ny de merite: d'autant qu'en chose si parfaite qu'elle est, il n'y en peut point auoir, non plus qu'en vostre volonté: car il ne tient pas à vous que vous ne l'aimiez beaucoup, & que vostre Amour n'esgale les perfections que vous remarquez en elle: mais il vous est impossible, parce qu'elle ne vous aime pas, suivant cet Oracle dont ie vous ay parlé. Iadis Venus, voyant que son fils demeureroit si petit, s'enquist des Dieux, quel moyen il y auoit de le faire croistre: à quoy il luy fut respondu qu'elle luy fist vn frere, & qu'il paruiendroit incontinent à sa iuste proportion, mais que tant qu'il seroit seul, il ne croistroit point. Et ne voyez-vous pas, Phillis, que cette sentence est donnée contre vous, & en ma faueur? car si vostre Amour demeure petit & presque Nain, c'est qu'il n'a point de frere. Que si au contraire le mien surpasse toutes les choses plus hautes, c'est que cette belle Diane luy en a fait vn qu'il aime, qu'il honore, voire puis-je dire, qu'il adore. Et croyez-vous, repliqua Phillis, que vous soyez plus aymé

d'elle que ie ne suis ? Il n'en faut non plus douter, respondit le Berger, que de la verité mesme. Les Dieux ne mentent iamais, les Oracles sont les interpretes de leurs volonte : & comment oseriez-vous taxer l'Oracle de mensonge ? Non, non, Phillis, puis que l'aime cette belle Diane plus que vous ne l'aimez, ne doutez point qu'elle ne m'aime aussi dauantage : autrement les Dieux seroient des abuseurs, & non pas des Dieux. On se trompe, adjousta Phillis, bien souuent en l'intelligence des Oracles. Il est vray, respondit Siluandre, mais quand cela est, l'euénement contraire le descouure incontinent, & ainsi on ne demeure pas longuement abuse : mais de celuy dont ie parle, nous ressentons & vous & moy, l'effet si conforme, que ce seroit impieté d'en douter, puis que quoy que vous vueillez, vous ne pouuez rendre vostre amour si grande que sa mienne. Et voicy ce qui le confirme encore dauantage. N'est-ce pas vne commune opinion, qu'il faut aimer pour estre aimé ? Et quoy, interrompit Phillis, vous pensez en aimant beaucoup, vous faire beaucoup aimer ? Si ie voulois, dit le Berger, vous expliquer encor ce mystere d'amour, peut-estre seriez-vous aussi prompte à l'auoüer que vous l'avez esté à m'interrompre : & toutesfois ce n'est pas ce que ie voulois dire, mais seulement que si pour se faire aimer il faut aimer, il n'y a point de doute, que Diane

qui me contrainct de l'aimer avec tant d'affection, ne m'aime ardemment. Phillis demeure muette, ne sçachant que répondre au Berger, qui à la verité deffendoit trop bien sa cause. Astrée s'approchant de l'oreille de Diane: Ne me croyez iamais pour veritable, dit-elle le plus bas qu'elle pût, si ce Berger en fescignant ne s'est laissé prendre à bon escient, & s'il n'a fait comme ces enfans qui passant tant de fois le doigt autour de la chandelle pour se iouer, qu'en fin ils s'y brulent. Diane luy respondit: cela pourroit estre, si i'estois aussi capable de bruler qu'il le pourroit estre d'estre brulé: que si toutesfois il a fait la faute, la peine en soit à luy: car quant à moy, ie ne pretens point y participer. Ces propos à l'oreille eussent continué dauantage, si Phillis qui estoit entre-deux ne les eust interrompus, leur reprochant qu'elles tenoient le party de Siluandre. Ce n'est pas cela, respondit Diane, mais nous disons bien que vous ne devez plus disputer contre luy, car il en sçait trop pour vous. Si veur-ie encor, dit-elle, sçauoir de luy comment il entend, que ce que vous auez dit au commencement est plus à son aduantage que au mien: parce que ie ne puis comprendre que ce ne me soit plus d'honneur, puis que vous m'elisez pour estre compagne. A vous, respondit le Berger, l'honneur, & à moy l'amitié. Non, non, repliqua la Bergere, ce nom de

compagne est plein d'amitié & d'honneur, car il signifie presque vn autre nous mesmes. Si m'auoierez-vous, respondit Siluandre, que l'amitié & la flatterie ne peuuent non plus estre ensemble que deux contraires : Or si la personne du monde que vous aimez le plus, vous venoit dire que vous estes aussi parfaite qu'une Deesse, ne iugeriez-vous pas que ce seroit flatterie, & qu'elle ne vous aimerait point ? Et pourquoy, pauvre abusée que vous estes, ne faites-vous vn mesme iugement de Diane, lors qu'elle vous dit, que vous estes sa compagne, c'est à dire, ainsi que vous l'expliquez vous mesme, semblable à elle, puis que ses perfections, la releuent de sorte par dessus toutes les femmes, qu'il n'y a pas plus de difference des hommes aux Dieux, que de vous à elle ? Aueugle Phillis, ne voyez-vous point que cettè douce parole, qui vous agréee si fort n'est qu'une pure flatterie, dont ma belle Maistresse use enuers vous, pour reconnoistre en quelque sorte la foible amitié que vous luy portez : car ne pouuant vous aimer, elle veut vous contenter par ce moyen. Vous prenant doncques pour compagne, c'est signe de flatterie, & cette flatterie de peu d'amitié : & au contraire me prenant pour seruiteur, elle montre la bien-veillance qu'elle me porte, puis que ie suis capable de

cette faueur ; s'il y a quelque mortel qui le soit. O outrecuidance ! s'escria Phillis : O Ambour ! respondit Siluandre. Et quoy, repliqua la Bergere, vous pensez donc estre digne de seruir celle de qui les merites outrepassent toutes les choses mortelles ! Les plus grands Dieux, adjousta le Berger, sont seruis par des hommes, & se plaisent de leur voir rendre ce deuoir, & cette reconnoissance. Et pourquoy, si ie suis homme, comme ie pense que vous ne doutez pas, ne me voulez-vous pas permettre que ie serue & adore ma Deesse, mesme ayant esté esleu à ce saint deuoir par elle mesme ? Phillis ayant quelque temps sans parler consideré les raisons de Siluandre, toute confuse ne sçauoit que luy respondre, luy semblant que veritablement diane faisoit plus de faueur au Berger qu'à elle : & pource, luy adressant sa parole. Mais ma Maistresse, luy dit-elle, quand i'ay bien pensé à ce que mon ennemy me dit, ie trouue qu'il a raison, & que veritablemēt vous le fauorisez dauantage : seroit-il possible que vous l'eussiez fait à dessein ? si cela estoit, i'aurois bien occasion de me plaindre, & de trouuer mauuais qu'à mes despens il fust tant aduantagé par dessus son merite. Je voy bien, respondit froidement Diane, que l'opinion a plus de puissance sur vous que la verité : & que c'est par elle que vous estes conduite.

Il n'y a pas presque vn moment que vous estiez glorieuse de la faueur avec laquelle ie vous auois preferée à Siluandre: & voila qu'incontinent cette opinion estant changée vous vous plaignez du contraire; de sorte que i'ay bien à craindre que vostre amitié de mesme ne soit toute en opinion. Et comment, ma belle Maistresse, dit Siluandre, en pourriez-vous douter, puis qu'elle ne dit pas vn mot qui ne vous en rende tesmoignage: Ne voila pas vne belle amour que la vostre, Phillis, qui vous fait trouuer les actions de vostre Maistresse mauuaises? Et sielles sont à mon desauantage, dit la Bergere, voulez-vous que ie les trouue bonnes? Il faudroit bien estre sans sentiment. Non pas cela, repliqua Siluandre, mais auoir plus d'amour que vous n'avez pas. Et quoy, ne voudriez-vous point que Diane se conduisit à vostre volonté? Pleust à Dieu, dit-elle, i'aurois pour le moins autant d'auantage sur vous qu'il semble qu'elle vous en donne sur moy. Mais si cela estoit, adjousta le Berger, dites-moy Phillis qui seroit de vous deux la Maistresse, & qui le seruiteur? En verité, Bergere, ie ne pense pas que vous ayez esté esgratignée de la moindre de toutes les armes d'Amour. Astrée qui escoutoit leur different sans parler, fut en fin contrainte de dire à Diane: Ie pense, sage Bergere, qu'en fin ce Berger osterà du tout la parole à Phillis: mais plustost l'A-

mour, respondit Siluandre, car iusques icy elle a pensé qu'elle aimoit, & maintenant elle voit le contraire.

Ces belles Bergeres alloient de cette sorte, rompant la longueur du chemin. Et parce que c'estoit sur le chaud du iour, & que le Soleil estoit en sa plus grande force, elles demanderent à Siluandre, s'il y auoit beaucoup de chemin iusqu'au lieu où il les vouloit conduire, & ayant sceu qu'elle n'en auoient encore fait la moitié, elles resolverent de s'arrester à la premiere fontaine, ou sous le premier bel ombrage qu'elles rencontreroient: car Siluandre leur dit qu'elles en trouueroient vne bien-tost, où mesme il y auoit vn cerisier tout chargé de fructs. En cette resolution, elles redoublerent leurs pas: mais la rencontre qu'elles firent de Laonice, de Hylas, de Tyrcis, de Madonte, & de Thersandre, les arresterent quelque temps. Ces Bergeres & Bergers alloient se promenant ensemble, cherchant les fresches ombres, & les agreables sources des fontaines, parce qu'estans estrangers, & n'ayans nul troupeau à garder, ils n'employoient le temps qu'à passer leur vie le plus doucement qu'il leur estoit possible. Et ayant ce iour là fait dessein de ne s'abandonner point, ils s'alloient promenant contremont la douce & delievable riuere de Lignô. Or cette

troupe s'estant rencontrée, Hylas laissant incontinent Laonice s'en vient vers Phillis : & quoy qu'elle sceust faire, si fallut-il qu'elle laissast Astrée & Diane : dequoy Siluandre ne fut point marry, luy semblant qu'il possedoit plus absolument sa Maistresse. Tyrcis qui apperceut Astrée toute seule, car Thersandre conduisoit Madante, apres luy auoir fait la reuerence, s'offrit de luy aider. Elle qui estimoit infiniment la vertu de ce Berger, outre qu'il luy sembloit que leurs fortunes auoient beaucoup de conformité, le receut fort volontiers : de sorte que chacun auoit compagnie, sinon Laonice, qui comme i'ay dit autresfois, nourrissoit en son ame vn si extrême desir de vengeance contre Phillis & Siluandre, que tout son dessein estoit de trouuer quelque bonne occasion de leur nuire. Et pour venir à bout de son entreprise, elle alloit espionnant toutes leurs actions, & escoutoit le plus qu'elle pouuoit leurs discours, principalement quand elle voyoit qu'ils parloient bas, & en secret, & qu'elle remarquoit à leurs gestes que c'estoit avec affection. Elle auoit des ja esté cause en partie de la ialousie de Lycidas, & depuis auoit beaucoup appris des nouvelles de Siluandre, & des autres Bergeres : plus toutesfois par ses soupçons, que par toute autre chose, mais à cette rencontre elle en reconnut bien davantage, & y deuint si sçauante, comme

nous dirons, qu'elle en sceut presque autant qu'eux-mesmes. Aussi n'y ayant personne en la compagnie qui soupçonnast le dessein qu'elle avoit, elle les escoutoit librement, & s'en approchoit sans qu'ils s'en donnassent garde. Elle donc n'ayant rien qui la diuertit apres avoir consideré tous ces Bergers & Bergeres, se vint mettre le plus pres qu'elle pût de Siluandre, qui conduisoit Diane, parce que c'estoit celuy à qui elle vouloit le plus de mal, & ayant des-jà quelque opinion de cette amour, elle desiroit avec passion d'en discourir davanrage. Diane qui n'avoit point de dessein sur Siluandre, quoy qu'elle luy voutust plus de bien qu'au reste des Bergeres de Lignon, ne se soucioit point que ses paroles fussent ouyes : & Siluandre n'y prenoit pas garde, parce que du tout attentif à ce qu'il disoit à sa Maistresse, il ne voyoit presque le chemin par où il passoit, qui fut cause que Laonice les pût escouter aisément. Or ce Berger, aussi-tost qu'il se vid seul pres de Diane : Et bien, ma belle Maistresse, luy dit-il, quel iugement ferez-vous de Phillis & de moy? Que Phillis, respondit-elle, est la personne du monde qui sçait le plus mal mentir, & que Siluandre est le Berger que ie vids iamaïs qui dissimule le mieux : car il est certain que vous contrefaictes mieux le passionné que personne du monde.

Ah ! Bergere, reprit Siluandre, qu'il est aisé de contrefaire ce que l'on ressent véritablement. Voilà, pas repliqua Diane, ce que ie dis ? jamais ien'eusse creu que pour vne feinte passion, l'on eust peu controuuer des paroles & des actions si approchantes du vray. Ah ! Diane, continua le Berger, combien sont mes actions & mes paroles impuissantes à declarer la verité de mon affection : si vous pouuiez aussi bien voir mon cœur que mon visage, vous ne feriez pas ce iugement de moy : car il faut en fin que ie vous auoue, la gageure de Phillis auoir bien esté cause, que ce Berger. (ie ne sçay si ie dois dire heureux ou mal-heureux) a eü plus souuent l'honneur d'estre pres de vous : mais que ie me sois arresté aux bornes de nostre gageure : ah ! belle maistresse, ne le croyez-pas, vous avez trop de perfections, & j'ay eu trop de commodité de les reconnoistre, pour ne les aimer que par semblant. Le Ciel me soit tesmoin, & i'en atteste les Deitez de ces lieux solitaires, que ie vous aime avec vne aussi veritable affection comme il est vray que ie suis Siluandre.

Ce qui estoit cause que le Berger parloit de cette sorte, c'estoit qu'il voyoit bien que dans peu de iours le terme des trois mois finissoit, & qu'apres il luy seroit beaucoup plus difficile de l'entretenir de son affection, reconnoissant assez l'humour de cette Bergere, de sorte qu'il

se resolut de preuenir ce temps : & quoy que
 cela rapporta peu à son dessein, si ne luy fut-il
 du tout inutile : car il commença d'accoustu-
 mer sa Bergere à semblables discours, qui,
 peut-estre, n'est pas vn des moindres artifices
 dont vn Amant auisé se doïue seruir, d'autant
 que la coustume nous rend les choses aisées,
 qui du commencement nous estonnent, &
 que nous iugeons presque impossibles. Diane
 oyant ces paroles, encore qu'elle iugea bien
 qu'elles estoient veritables, si ne fit-elle sem-
 blant de les croire ; mais continuant comme
 elle auoit commençé : & cecy, dit-elle, Berger,
 ne fortifie encore plus en l'opinion que i'ay
 conceuë de vous, & pour vous tesmoigner
 que io dis vray, regardez avec quelle froideur
 ie vous escoute & vous responds : car si j'auois
 autre créance de vos paroles, soyez certain
 que le premier mot que vous m'en auez dit,
 a esté le dernier que j'eusse escouté. Si xan-
 dre vouloit respondre, mais il en fut empesché
 par vne rencontre qu'ils firent. Astrée & Tyr-
 cis alloient les premiers : Phillis & Hylas apres,
 puis Madonte & Tersandre, & en fin Diane &
 Siluandre, & après eux la malicieuse Laonice.
 Suivant de cette sorte le sentier que Siluandre
 leur auoit montré, ils approchent sans faire
 beaucoup de bruit d'vn fort agreable bocage
 qui estoit sur leur chemin. Et parce que les
 discours d'Astrée & de Tyrcis n'estoient pas

de ceux qui arrestent toutes forces de l'esprit, comme n'estant que des choses indifferentes, ils prirent garde que dans le plus espais de l'ombrage, il y auoit trois Bergeres avec le gentil Paris, fils d'Adamas. Pour les Bergeres, elles estoient inconnues à Astrée. Quant à Paris, il s'estoit depuis quelque temps rendu si familier parmy toute cette troupe, à cause de l'amour qu'il portoit à Diane, qu'il n'y auoit celle de tout le hameau qui ne le reconnust, voire qui ne l'aimast. Aussi pour se rendre plus agreable, toutes les fois qu'il venoit voir sa Maistresse, il prenoit les habits de Berger, comme i'ay dit, & avec vne houlette en main, viuoit parmy cette troupe, comme s'il eust esté de mesme condition, tant l'Amour a de force à despoillier les armes mesmes plus genereuses de toute ambition. Et parce qu'à l'heure que cette troupe vint en ce lieu l'une des Bergeres chantoit. Astrée & Tyrcis s'arrestèrent tour court, & se tournant vers ceux qui venoient apres eux, leur firent signe d'aller doucement : mais d'autant que la chanson estoit presque finie, ils n'ouyrent que ce dernier couplet :

M A D R I G A L.

Q V O Y ? *vous ay-je offensé,*
n'effect en de pensée ?
effect il ne peut-estre,
mon penser l'a fait, il est un traïstre.

Cette Bergere auoit la voix si douce, que toute la troupe suruenue fut bien marrie qu'elle eut si tost acheué: mais Hylas qui auoit quitté Phillis, pour s'en approcher dauantage, n'eust plustost ietté les yeux dessus qu'il les reconnust. Que si quelqu'un eust pris garde à luy, il eust bien veu à son action, que ces Bergeres ne luy estoient pas inconnues: toutesfoi pour ouyr ce qu'elles diroient, il se contraignit le plus qu'il luy fut possible. Il ouyt donc que cette dernière, apres auoir chanté: Or sus, dir-elle, gentil Berger, puis que nous auons satisfait à vostre curiosité, acquittez-vous de la promesse que vous nous auiez faite. Je ne vous desiray iamais, respondit Paris, de chose qui soit en ma puissance: le lors prenant vne harpe que ces Bergeres auoient, il chanta sur cet instrument de cette sorte:

CH A N S O N.

I.

QUAND Hylas apperçeut les yeux
De Phillis sa belle Maistresse,
Void-on encore telle Deesse
Ailleurs, dit-il, que dans les Cieux ?

II.

Phillis d'un éclat rougissant
Oyant ces mots devint plus belle;
En vain cette beauté nouvelle
Rend, dit-il, vostre œil plus puissant.

III.

Elle d'un gracieux soupir
Recevant cette flatterie:
Cessez, luy dit-il, ie vous prie,
C'est fait, en fin Hylas est pris.

IV.

Mais s'il plaint, dit-elle, à l'instant
Sa liberté, qu'il la reprenne;
Vous estes, dit-il, moins humaine
En pardonnant qu'en surmontant.

V.

Lien trop aimable & trop cher,
Dont le captif craint qu'on le lasche,
Heureux Amant puis qu'il te fasche,
Quand tu vois qu'on te veut lascher.

Il semblo

Il sembloit que ces estrangers attendissent avec impatience la fin de cette chanson pour demander qui estoit Phillis & Hylas. Si vous avez quelquesfois ouy parler de ceste plaine de Forest, respondit Paris, & particulièrement de l'agrecable riuere Lignon, il ne peut estre que vous n'ayez ouy le nom de la belle Bergere Diane, & d'Astrée. Or cette Phillis dont vous me demandez des nouvelles, est leur plus chere compagne. Quant à Hylas, ie ne vous en puis dire autre chose, sinon qu'il est estranger, mais de la plus gracieuse & plus heureuse humeur que l'aye iamais pratiquée, car il ne s'ennuye iamais au seruice d'une Bergere, la quittant tousiours huit iours, à ce qu'il dit, auant que de s'y desplaire. N'est-il pas (adjousta l'une de ces estrangeres) d'un lieu qui s'appelle Camargue, qui est en la Prouince des Romains & luy ayant respondu qu'ouy : Il suffit, continua-t'elle, que vous nous ayez dit son nom, & le lieu d'où il est : car pour toutes ses autres conditions, nous les auons autresfois apprises à nos despens, & apres s'estre teue quelque temps, elle reprit de cette sorte :

HISTOIRE DE PALINICE ET DE CYRCENE.

IE ne trouueray iamais estrange, gent Berger, tant que j'auray memoire d'Hyla d'ouyr dire que la plupart des choses consistent en l'opinion. Puis que n'y ayant rien de contraire que le vice & la vertu, & cestuy-cy prenant l'un pour l'autre, il nous montre que veritablement l'opinion est celle qui met le prix à toutes choses. Et certes, c'est bien le plus inconstant de tous les esprits qui ayent iamais eu quelque opinion d'estre amoureux, & qui avec plus d'opiniastres raisons essaye de prouuer que c'est vertu de changer, ou plustost que d'aimer en diuers lieux, ce n'est pas inconstance : & ne faut point croire qu'il en parle contre ce qu'il en croit, parce que veritablement c'est selon son cœur. Je me souuiens qu'estant venu de Camargue à Lyon, il me fit laisser renfermer dans le Temple parmy les filles, la veille d'une Feste, & n'eust esté la compassion que Palinice eut de luy (c'est ainssi que celle-cy de mes compagnes se nomme dit-elle, montrant celle qui estoit plus pres de Paris) il n'y a point de doute que sa curiosité eust esté bien rudement punie. Mais elle reconnoissant que sa faute estoit procedée d'im

prudence, & non de malice, en le desguisant d'un voile le fit sortir hors du Temple, & l'amena iusques en son logis qui estoit dans la demy Isle que le Rosne & l'Arat sont auprès de l'Athenée. A la verité, cette courtoisie fut bien assez grande pour obliger Hylas à reuoir Palinice; mais la modestie, aussi estoit bien une bride assez forte, pour empescher que tout autre que Hylas ne luy eust parlé d'Amour: toutes fois il n'attendit pas la troisieme visite, sans luy en dire son opinion. Car le lendemain qu'il vint chez elle ce fut avec autant de familiarité, que s'il eust esté tousiours nourry auprès d'elle. Vous m'avez, luy dit-il d'abord, conserué la vie; il est bien raisonnable qu'elle soit employée à vostre seruice: aussi le veux-je faire; quand ce ne seroit que pour n'estre point ingrat; vous aussi pour ne souiller la premiere faueur que vous m'avez faite, receuez l'offre que ie vous fais de mon seruice, & ne croyez point qu'il y ait personne au monde qui vous puisse plus aimer que moy, ny qui en ait plus de volonté. Ma compagne qui n'auoit pas accoustumé d'ouyr de semblables harangues, pour le commencement, luy respondit assez froide-ment, mais voyant qu'il continuoit, elle s'en fâcha, ne pouuant supporter qu'il luy tint ce langage. En fin quand par la continuation de ses visites, elle reconnut son humeur, elle ne

faisoit plus qu'en rire, dequoy il ne s'offençoit point : car il a cela de bon, que tout ainsi qu'il vit librement avec tout le monde, il est bien aise qu'on en face de mesme avec luy. Toutes-fois cette Amour alla croissant de sorte que ma compagne s'en trouua ennuyée, non pas que veritablement Hylas ne soit personne de merite, & qu'il n'ait des perfections qui sont dignes d'estre aimées : mais elle estant vefue, & ne faisant pas dessein de se marier, cette recherche ne pouuoit que luy estre fort desavantageuse. En ce mesme temps il sembla que le Ciel eust pitié de Palinice, luy donnant vne compagne, & bien-tost deux, pour luy ayder à porter vn si pesant fardeau. Palinice auoit vn frere qui estoit seruiteur, il y auoit long-temps, de Cyrcene, dit-elle (montrant l'autre de ses compagnes qui estoit aupres d'elle :) & parce que le respect à plus de puissance sur les cœurs qui aiment bien, Clorian (tel est le nom du frere de Palinice) n'auoit point encor eu la hardiesse de le dire à cette belle Cyrcene. Elle d'autre costé estoit encor trop ieune pour prendre garde aux actions qui luy en pouuoient donner connoissance ; si bien que Clorian brusloit bien deuant sa Deesse : mais son sacrifice estoit inutile, n'estant pas connu de celle à qui il l'offroit. Hylas cependant continuoit de voir Palinice ; & parce, à ce qu'il dit, que l'vn des premiers preceptes de la prudence

d'Amour c'est d'acquiescer les bonnes graces de tous ceux qui atouchent ou d'amitié ou de parentage à la personne aimée, il fit tout ce qu'il pût pour estre amy de Clorian : ce qui luy fut fort aisé, pource que ce ieune homme estoit courtois & bien né, & de son costé avoit ce mesme dessein d'estre aimé de tous. Mais d'autant que Hylas estoit plus fin & plus ruzé, soit pour avoir plus voyagé, soit pour avoir plus d'aage, il se contenta de feindre ce que Clorian fit à bon escient : & par ainsi il ne fut son amy que comme le commun, au lieu que l'autre l'aimoit comme si c'eust esté son frere. Pour le moins ce qui s'en ensuiuit en donna connoissance : car Clorian augmentant de iour à autre en son affection envers Cyrcéne, sans la luy oser faire sçavoir par ses paroles, Hylas en fin s'en print garde de cette sorte. Cyrcéne estoit partie pour aller voir son pere, qui estoit tombé malade en vne ville du costé des Allobroges dans le pays des Sebusiens, & sa maladie fut telle que iamais il n'en releua depuis : cela fut cause qu'elle demeura long temps hors de nostre ville, & que par consequent Clorian ne la voyoit point. Et parce qu'à ce que j'ay ouy dire, il n'y a rien qui soulage plus celui qui aime bien, que de penser en la personne aimée, Clorian se retiroit bien souvent en vne maison qu'il avoit dans l'enceinte même de la ville, sur le haut de cette montée

qui va du costé des Sebusiens. De ce lieu on void le Rosne d'un costé, & de l'autre l'Arat, & quand on veut estendre la veüe on void du costé du Rosne la forest de Mars ditte d'Erieu. Que si les arbres esleuez n'empeschoient l'œil, il n'y a point de doute qu'il s'estendoit plus de ce costé là que de tout autre. Quand on se tourne vers le Temple de Venus, on void iusques aux monts des Sebusiens. Quand on regarde l'Arat, on void iusques aux Sequanois. Et quand on estend la veüe entre le Rosne, & l'Arat, vous voyez iusques aux affreuses montagnes des Allobroges, par delà la plaine de Sebusiens. Que s'il n'y auoit quelques rochers qui s'opposent, on verroit mesmes iusques aux Sebusiens, parce qu'outre que le lieu est fort releué, encore y a-t'il vne tour qui est merueilleuse pour sa hauteur, au sommet de laquelle il y a vn cabinet ouuert des quatre costez, afin qu'on puisse plus aisément iouyr de la beauté de cette veüe. C'estoit en ce lieu que Clorian se retiroit d'ordinaire; & quand il se pouuoit desrober des compagnies il montoit en sa tour, & delà iectant les yeux sur la plaine des Sebusiens, il demeueroit comme rauy en sa pensée, qui ne se diuertissoit iamais de Cyrcène, quelque object qui se presentast à ses yeux. Il aduint que Hylas estant fort familier avec luy, comme ie vous ay dit, ne le trouuant point dans le bas du logis, se doute bien qu'il estoit

au haut de cette tour, & parce qu'il estoit en peine de qui son compagnon estoit amoureux (car il connoissoit bien que ces solitudes, & ces longues pensées ne pouuoient proceder d'autre chose que d'Amour) il monta les degrez le plus doucement qu'il pût: & trouuant la porte entr'ouuerte, il le vid accoudé sur la fenestre qui regardoit du costé des Sebusiens, tellement rayuy en sa pensée, qu'il n'eust pas ouy tonner, tant s'en fauť qu'il eust pû prendre garde au bruit que fit Hylas en ouurant la porte & en entrant; & de fortune il parloit alors si haut que Hylas pût ouyr ces paroles:

S O N N E T.

IL PARLE AV VENT.

DOUX Zephir que ie vois errer folastre-
ment

*Entre les crins aigus de ces plantes hautes,
Et qui pillant des fleurs les plus douces haleines,
Auec ce beau larcin vas en l'air parfumant.*

*Si iamais la pitié te donna mouuement,
Oublie en ma faueur icy tes douces peines:
Et t'en va dans le sein de ces heureuses plaines,
Où mon malheur retient tout mon contentement.*

200 LA II. PARTIE D'ASTREE.

*Va, mais porte avec toy les amoureuses plaintes
Que parmi ces forests j'ay tristement emprainctes,
Seul & dernier plaisir entre mes desplaisirs.*

*Là tu pourras trouver sur des lèvres innelles ?
Des odeurs & des fleurs plus douces & p
belles :*

Mais rapporte-les moy pour nourrir mes desirs.

Le vous y prends Clorian, dit Hylas, le jettant le bras au col, & le baisant à la ioie ie confesse que vous estes le plus secret Amoureux qui fut iamais, mais si ne pouuez-vous plus vous cacher à moy. Ny en cette occasion dit Clorian, apres l'auoir quelque temps considéré, ny en nulle autre, ie ne me cacheray iamais à vous. Je le reconnoistray bien, luy dit Hylas, si vous m'auoüez librement ce qu'au bien ie sçay des-jà. Et qu'est-ce, respondit-il que vous voulez sçauoir de moy ? Je ne vous demande plus, repliqua Hylas, quel est vostre mal, mais seulement de qui il procede. Ah Hylas, dit-il, avec vn grand soupir, vous avez raison de ne me demander point quel est, car vous le iugerez assez quand vous sçaurez qui en est la cause. Et pleust aux Dieux que vous pussiez aussi bien m'y rapporter du soulagement comme j'en desespere, & comme librement ie satisferay à vostre curiosité. Et à ce mot s'estant assis sur vn petit liest.

& le prenant par la main, il luy fit tout le discours de son affection, luy disant, combien le respect qu'il auoit porté à Cyrcène, estoit grand, puis qu'il n'auoit osé luy declarer l'Amour qu'il luy portoit.

Lors que Hylas ouyt le nom de Cyrcène, il luy sembla bien de l'auoir ouy nommer autrefois, sans toutesfois s'en pouuoit bié souuenir, cela fut cause qu'il luy demanda laquelle c'estoit de toutes celles qu'il auoit veües. Puis que vous n'en connoissez point le nom, respond Clorian, il faut croire que vous ne l'aurez iamais veüe, sa beauté estant telle, qu'il est impossible qu'elle soit veüe sans qu'on n'en demande le nom, & que l'Amour n'en engraue en mesme temps le visage bien auant dans le cœur : & à la verité quand ie conte en quel temps vous estes venu en cette ville, ie pense que vous ne la pouuez auoir veüe. L'arriuai, adjousta Hylas, la veille de la derniere feste qu'on chommoit à Venus. Clorian alors apres auoir quelque temps pensé, luy respondit qu'il ne la pouuoit auoir veüe que ce iour-là, parce qu'elle partit le lendemain pour aller vers son pere, qui estoit malade dans la prouince des Sebusiens, d'où elle n'estoit depuis reuenüe. Et bien, dit Hylas, & pour estre si belle pensez-vous qu'elle ne vucille pas estre aimée? Quoy donc, croyez-vous qu'il n'y ait que les laides qui vucillent souffrir de l'estre? tant s'en faut

si quelques-vnes s'en doiuent offenser quand on le leur dit, ce sont laides, parce qu'il y a apparence que l'on se mocque d'elles. Je ne pense pas, respondit Clorian, qu'elles s'en offensent pour estre belles: mais ouy bien pour estre honnestes. Comment, adjousta Hylas, qu'une femme pour honneste qu'elle soit se puisse fascher d'estre aimée? Ah! Clorian mon amy, ressouvenez-vous que la mine qu'elles en font quand on leur dit, n'est pas pour estre marries qu'on les aime, mais pour estre en doute qu'il ne soit pas vray. Et d'effect où est la femme, qui estant bien assurée de l'affection d'un homme, ne s'en est en fin fait paroistre tres-contente, & ne luy en a rendu des tesmoignages? Non, non, Clorian, de toutes les actions que nous faisons, apres celles qui conseruent la vie, il n'y en a point de plus naturelle que celle de l'Amour. Et tenez-vous les femmes pour tant ennemies de la nature, qu'elles hayssent ce qui est naturel? Je veux vous donner conseil, encor que vous ne me le demandiez, & si vous le suiuez vous verrez bien tost que ie ne suis pas apprentif en semblables choses. Faites sçauoir à Cyrcene que vous l'aimez, & cela le plus promptement que vous pourrez, car plustost elle le sçaura, plustost aussi en sera-t'elle assurée, & tant plustost elle vous aimera. Il n'y a point de doute qu'au commencement elle tourna la teste à costé,

qu'elle vous dira qu'elle ne veut point qu'on lay parle d'Amour, qu'elle feindra d'estre en colere, & de ne vouloir plus parler à vous : mais continuez seulement, & si vous y estes bien assidu, soyez assuré que vous l'emporterez.

Lors qu'elles nous font ces responses, & qu'elles refusent l'affection que nous leur presentons, elles me font ressouvenir de ces Myres, qui ayans visité les malades, refusent en tendant la main, l'argent que l'on leur presente. J'ay plus d'aage que vous, j'ay vn peu couru du monde, & sur touti'en ay aimé plusieurs; cela me donne l'autorité de vous en parler plus librement, & vous ne le devez point trouver mauuais: soyez certain que iamais honteux Amant n'eut belle amie, & que c'est fait de l'amoureux qui est respectueux. Il faut que celuy qui veut faire ce mestier, ose, entreprenne, demande, & supplie, qu'il importune, qu'il presse, qu'il prenne, qu'il surprenne, voire qu'il rauisse. Et ne sçauiez-vous, Clorian, comme la femme est faite? Escoutez ce qu'en dit ce grand Oracle qui de nostre temps a parlé de là les Alpes.

Palinice fit pour vous ? Elle me sauua la
 respondit-il, lors que ma curiosité m'enga
 dans le Temple, la nuit auant la feste de Ver
 & que vostre veüe m'y retint plus que ie ne
 tois. Je n'ay point de memoire, dit Cyrce
 de vous y auoir veu. Cela, repliqua Hyl
 n'empesche pas que ie ne vous aime, & qu
 lieu d'assister à vostre sacrifice, comme i
 pense de faire, vous n'assistiez à celuy qu'
 mour vous fait de moy ; en quoy toutesfoi
 m'estimeray bien-heureux, si l'acquiers qu
 que part en vostre amitié. Je voy, dit-elle, q
 vous estes estranger, & que vous ne me co
 noissez pas ; & croy encores mieux que m
 amitié vous est fort indifferente. Et à ce mot e
 se tourna d'un autre costé, & il luy aduini
 propos qu'une de ses compagnes entra dans
 Temple, à laquelle feignant de quitter sa pla
 par courtoisie, elle se retira au plus pres de
 mere qu'elle pût, & durant tout le reste du
 crifice, elle ne voulut s'approcher de luy. Ma
 Hylas n'estoit pas homme pour s'arrester en
 beau chemin.

Il trouua donc par le moyen de Palinice, c
 luy d'entrer chez Cyrce, & pour conclusi
 s'y rendit si familier, faisant tousiours croir
 Clorian que c'estoit à son occasion qu'il d
 meuroit plus avec elle qu'en tout autre lie
 Mais ce n'estoit pas assez pour l'humeur d'H
 las de tromper son amy, & d'aimer Palinice

Cyrce

roit la parole. Ce qu'il accepta librement de faire, parce, disoit-il, qu'il s'en obligeoit deux en vn coup, à sçauoir Clorian en luy en rendant ce bon office, & Cyrcène en luy portant de si bonnes nouuelles. Il aduint donc de quelque-temps après ma compagne retourna en la ville: & quoy que la mort de son pere l'eut contrainte de porter le dueil, & que la tristesse de son ame accompagnaist fort bien l'habit qu'elle auoit, si est-ce que ce desplaisir n'auoit point amoindry sa beauté, tant s'en faut il luy auoit adjoustée ie ne sçay qu'elle douceur au visage, qui esmouuoit tous ceux qui la voyoient, & d'Amour, d'une certaine attrayante compassion, qui la rendoit beaucoup plus agreable. Hylas pour satisfaire à ce qu'il auoit promis, ne sceut pas plustost son retour qu'il rechercha curieusement les moyens de la voir; à quoy Palinice luy seruit beaucoup, parce que sō frere l'en auoit prié. Elle qui ne sçauoit point leur dessein, & qui croyoit que ce ne fust que par curiosité, fut bien aise de contenter son frere, quoy qu'il luy faschast fort de trainer cet homme après elle. Et de fortune il se presenta vne bonne occasion, car la mere de Cyrcène voulant faire quelque sacrifice aux Dieux Manes pour son mary, y conuia Palinice, comme l'une de ses meilleures amies. Elle y alla, & avec elle Hylas; mais voyez s'il n'est pas aussi bon amy, que fidelle Amant: il ne recut pas si tost

Cyrcène qu'il en deuint amoureux: le dis, re-
 uit, parce que iettant les yeux dessus, il se ressou-
 uint qu'il l'auoit veüe autresfois dans le Tem-
 ple de Venus, lors que Palinice le sauua: & par-
 ce que dès lors il l'auoit trouuée fort à son gré,
 ses premieres flammes se r'allumerent aisé-
 ment en ce cœur, qui est aussi susceptible de
 l'Amour que le soufre le peut estre du feu. La
 considerant donc quelque temps fort attenti-
 uement, il se ramenteut peu à peu que Cyrcé-
 ne estoit celle qu'il auoit veüe dans le Temple,
 & de laquelle ils auoient demandé le nom à
 Palinice: & se representant alors la grace qu'elle
 eust à chanter, & tout ce que l'Amour luy fist
 conceuoir à cette premiere veüe, il oublia de
 sorte tout ce qu'il auoit promis à Clorian, qu'il
 ne pensa plus qu'à faire l'office pour soy-mes-
 me. Voyez combien il est dangereux d'em-
 ployer vn second en semblables affaires. Il s'ap-
 procha d'elle, & apres l'auoir saluée, & que com-
 me pleine de ciuilité elle luy eut rendu son sa-
 lut, parce que c'estoit dans le Temple, il se mit
 sur vn genouil au plus pres d'elle qu'il pût, &
 suiuant son humeur, se panchant vn peu sur
 l'autre, il luy parla de cette sorte: Je voy bien,
 belle Cyrcène, que vostre veüe m'est fatale, &
 qu'estant venu icy pour assister à vn de vos sa-
 crifices, vous y ferez aussi à vn des miens. Elle
 qui n'auoit iamais veu cet homme, ny ouy par-
 ler de luy, le regarda quelque temps au visage,

le considerant vn peu , connut bien qu'il estoit estrangier , fust au langage , fust à l'habit , parce qu'encores qu'il le portast comme les autres de la ville , si est-ce qu'il estoit bien aisé à connoistre , d'autant que les estrangers , quoy qu'ils se desguisent de nos habits , ont tousiours quelque air different de ceux de nostre contrée : & me semble que les Francs ont moins cette difference que tous les autres. Et parce que Cyrcène ne connoissoit point Hylas , elle crut qu'il la prenoit pour quelque autre , & cela fut cause qu'apres auoir arresté quelque temps ses yeux sur luy , elle se tourna froidement d'vn autre costé , sans luy respondre ; de quoy n'estant pas satisfait , il la tira par vn des pans de sa robbe.

Et quoy la belle , luy dit-il , vous ne me respondes non plus que si ie ne parlois point à vous : Aussi crois-ie , dit Cyrcène , que vostre parole ne s'adresse pas à moy , ou que vous vous mescontez : car qu'est-ce que vous me dites de veüe fatale , & de vostre sacrifice ? Ce n'est point , dit-il , à autre qu'à vous que ie parle , & ne vous prenez point pour autre , que pour vous mesme : c'est à dire , pour la plus belle & plus aimable que ie vis iamais , & de qui la premiere veüe a failly de me couster la vie , & la seconde me la raura sans doute , si ie ne vous trouue à cette heure aussi douce & fauorable que Palinice me fut en ce temps-là. Et qu'est-ce , dit-elle , que





L E
QUATRIESME LIVRE
DE LA SECONDE
PARTIE D'ASTREE.

Q'ESTOIT la coustume des Ber-
gers de Lignon, de ne rencontrer
iamais estranger, sans luy offrir
route sorte d'assistance, leur sem-
blant que les loix de l'hospitalité
leur commandoient ainsi. Cette coustume
conua Astrée, Diane, & toute leur compagnie,
de faire ces mesmes offres à ces belles estran-
geres, & après leur demander la cause de leur
voyage. A quoy Florice respondit pour tou-
tes: qu'estant enuoyées en cette contrée, par
l'ordonnance d'un Dieu qui leur auoit deffen-
du d'en dire encores l'occasion, elles n'ose-
roient luy desobeyr, que cela estoit cause
qu'elles ne pouuoient leur satisfaire: & s'estant
enquise qui estoient ces Bergeres, & ayant
scu de Phillis leurs noms, Florice s'adres-

tant à Astrée. l'auoüe, dit-elle, que i'ay esté
 aueugle de ne connoistre pas que vous estiez
 la Bergere Astrée, de qui la beauté ne pou-
 uant se renfermer en vn si petit pays que les
 Forests, remplit de sa louange toutes les con-
 trées d'alentour ; mais vous deuez, ceme sem-
 ble, receuoir pour excuse qu'admirant & vous
 & Diane, ie demourois comme esblouye &
 confuse de trop de lumiere : Et ie commence
 de bien esperer de nostre voyage, puis que d'a-
 bord nous auons fait la plus heureuse rencon-
 tre que nous eussions pû desirer. Astrée plei-
 ne de ciuilité, luy respondit avec les plus hon-
 nestes paroles qu'il luy fut possible, & apres s'e-
 stre embrassées & baissées, Hylas les interrom-
 pant : Et quoy, Florice, dit-il, que vous sem-
 ble de nos villages? Vistes-vous iamais rien de
 si beau parmy les artifices de vos villes, & n'ay-
 ie point eu raison de vous quitter toutes pour
 ces belles Bergeres, puis que la simplicité
 de mon humeur, & de mon esprit a bien
 plus de sympathie avec leur beauté natu-
 relle, qu'avec les ruses & fineses dont vous
 vsez dans vos villes ? Si iamais vous auez
 disposé vos actions, dit Florice, avec iuge-
 ment, l'auoüe que ç'a esté cette fois, non
 pas pour la conformité des humeurs qui peut
 estre entre ces belles Bergeres & vous : car
 en cela vous seriez trop differents, mais
 parce que Hylas ayant esté toute sa vie vo-

lage en l'affection qu'il a portée aux autres beautez , deviendra sans doute constant à ce coup , si pour le moins la perfection de la beauté a puissance de le faire : & quant à moy ie le crois , puis que ne voyant rien de mieux en quelque autre lieu où il puisse aller, s'il a de la raison il sera contraint de l'arrester icy. C'est à moy à respondre , dit Phillis , car Hylas est mon seruiteur : & toutesfois ie ne respondray pas de sa fidelité , puis que regardant vostre visage qu'il a aimé , & depuis cessé d'aimer , ie tiens que ce n'est pas la beauté qui le rend amoureux. Et que pourroit-ce donc estre? interrompit Hylas. Vne imprudente humeur de changer, respondit Florice, & vne certaine legereté d'esprit , qui ne le laisse iamais vingt-quatre heures en mesme opinion. Vous estes partie , repliqua Hylas , le iugement que vous en faites est suspect. Je vous assure , respondit-elle , que si vous croyez que ie sois partie offensée , ie vous remets librement l'iniure , plus obligée à vostre changemēt que ie n'eusse receu de satisfaction de vostre constance. Et si vous me dites partie pour pretendre quelque chose en vous ; croyez Hylas , que ie quitte de bon cœur ma pretention à qui la voudra , & qu'il m'obligera plus en la receuant , que ie ne penseray de luy auoir fait de l'auantage , en luy faisant cette donation. Vous avez raison , respondit Hylas , à moitié choleré , de faire de

cette sorte vos presens de moy , car vous en pouuez disposer aussi librement que des estoilles.

Cependant Paris s'estoit adressé à Diane, & apres l'auoir saluée : C'est bien , dit-il , la plus heureuse rencontre que i'eusse pû desirer que celle de vous auoir trouuée icy, où ie l'esperois le moins. Elle l'est pour moy , dit Diane , puis qu'elle nous donne le bien de vostre compagnie, si ce n'est que ces belles estrangeres nous la rauissent. Elle souffrit à ce mot, sçachant bien que Paris l'aimoit, de sorte qu'il n'auoit garde de la quitter pour quelque autre que ce fut. Que si ce souffris donna du contentement à Paris, il fit bien vn contraire effect en Siluandre, qui n'ignorant point l'amour de Paris, ne se pût deffendre des pointes de la ialousie , en voyant le bon accueil qu'on faisoit à son riual, & cette experience eust eu plus de force à luy faire auoier que la ialousie procedoit d'Amour , que toutes les raisons qu'eust pû alleguer Phillis contre luy. Et à la verité il n'y auoit rien qui pût , ce luy sembloit , emporter quelque aduantage sur l'ame altiere de Diane , que la grandeur du pere de Paris. La Bergere , qui auoit quelque inclination à ne point hayr Siluandre, y prit garde , aussi fit bien Laonice , quoy que le Berger dissimulast le mieux qu'il luy fut possible : mais les yeux d'amour & de la

malice sont trop aigus pour ne percer tous les voiles qu'on leur veut opposer. Et la connoissance qu'il leur donnoit eust esté beaucoup plus grande, si Astrée ne les eust separez : mais desirant avec passion de paracheuer son voyage, elle rompit bien-tost compagnie à ces estrangeres, & se remit en chemin. Et parce que Paris auoit pris sous les bras Diane, Siluandre s'en alla vers Phillis, qui le voyant venir. Voila que c'est, luy dit-elle, nous sommes tous deux de surplus, & quand nous ne serions point icy l'on ne laisseroit pas de s'entretenir.

A ce coup, dit Siluandre, j'auoie mon ennemie que vous auez barre sur moy, & que ie n'ay rien à repliquer sur ce que vous dittes : ie plie patiemment les espaules, & paye de cette sorte le tribut de mon peu de merite sans murmurer. Lors qu'il luy vouloit respondre, Hylas suruint, qui sans se soucier de ces estrangeres s'en courut apres Phillis, laissant Palinice, Cyrcene & Florice, tout ainsi que s'il ne les eust iamais aimées. Diane qui admiroit cette humeur, ne peut s'empescher d'en faire signe à Phillis, qui de son costé le regardoit en pitié, & l'estimoit l'vnique en son espece, apres l'auoir consideré quelque temps de cette sorte : Me direz-vous la verité, Hylas, luy dit-elle ? En pouuez-vous faire doute, respondit-il, voyant combien ie vous aime, puis que pour vous suiure ie laisse toutes celles que j'ay ai-

mées ? Cette preue, continua Phillis, n'est pas petite : mais ie doute infiniment de ce que ie vous veux demander. Dittes-moy donc, auez-vous aimé ces estrangeres que nous venons de laisser ? Vous le pouuez apprendre, respondit-il, par les paroles de Florice. Je ne fais pas, dit-elle, cette demande sans raison : car si vous les auez aimées, comment les auez-vous si tost laissées en ce lieu, où elles sont mesmes estrangères ? Tout ainsi, respondit Hylas, que autresfois i'en ay laissé d'autres pour elles, de mesme ie les laisse maintenant pour vous, & ie confesse bien que si l'amour que ie vous porte n'eust eu plus de puissance sur moy que la ciuilité, i'eusse esté en quelque sorte obligé à quelque assistance, mais ie vous aime tant que ie ne puis auoir autre consideration que celle qui depend de mon amour. Je ne nie pas, dit Phillis, que vous ne m'obligiez beaucoup : mais ie vous admire en ce que les ayant aimées, vous en faictes à cette heure si peu de conte. Je les ay aimées, respondit Hylas, mais ie ne les aime plus, & parce que l'amour me retenoit autresfois aupres d'elles, maintenant que cette amour est morte, elle ne le peut plus faire, & me semble qu'en cela il n'y a pas grand sujet d'admiration, ou de mesme il faudroit s'estonner de voir vn homme libre, lors que la corde qui le souloit lier se seroit vscée & rompuë. Je crois, interrompit Siluandre, qu'Hylas n'a ia-

mais aimé ces belles estrangeres : car autrement il les aimeroit encores , d'autant que les liens d'amour ne se peuuent ny vser ny rompre. S'ils ne peuuent estre vsez ny rompus , respondit Hylas , ils sont donc bien aysez à desnoïer. Tant s'en faut, repliqua Siluandre tous les nœuds d'amour sont Gordiens. Si cela est , dit Hylas , j'ay donc la mesme espée de celuy qui iadis ne les pouuant desnoïer , les couppa , car ie sçay bien que ie me suis desfait de ceux de plusieurs.

Ne croyez point, adjousta Siluandre, que vous les ayez aimées : car vous les aimeriez encores. Je ne croy pas , dit Hylas , ce que ie sçay : c'est pourquoy , sçachant tres-assurément ec que ie dis , pour vous faire plaisir ie ne le croiray pas , & vous pour ne m'importuner dauantage demeurez en vostre humeur melancolique , sans m'embroüiller dauantage le cerueau de vos impertinentes opinions.

Phillis qui estoit discrète , voyant que Hylas releuoit la voix avec colere , luy dit pour l'interrompre : Encor faut-il, Hylas, que ie me fâche contre vous , de ce que vous m'auiez empeschée de sçauoir les nouuelles que ces estrangeres auoient commencé de raconter. Ma Maistresse , respondit-il , j'aimerois mieux ne les auoir iamais aimées , que si elles estoient cause que vous eussiez quelque mauuaise satisfaction de moy. Je sçay bien , respondit

Phillis, que l'Amour que vous leur avez portée, & la satisfaction dont vous parlez, ne vous pressent gueres, car puis que vous ne les aimez plus, que vous peut importer de les auoir, ou ne les auoir pas aimées? Et quoy, ma belle Maistresse, repliqua Hylas, vous n'estimez donc point les contentemens qui sont passez? Si mon bien ne continuë, dit Phillis, le souuenir de ne l'auoir plus m'afflige, & ne m'en laisse rien que du regret. De sorte, continua Hylas, que les seruices qu'on vous à faits huit iours apres, sont mis à neant, voila qui ne va pas mal pour Hylas. Siluandre prenant la parole pour Phillis: Vostre Maistresse, luy dit-il, ne parle pas des seruices, mais des contentemens receus: & auant que de vous en plaindre, il faut sçauoir d'elle, si vos seruices sont mis en ce rang. Hylas respondit: Ceux qui se desient de leurs merites, peuuent entrer en cette doute comme vous; mais non pas moy. Siluandre, qui sçait que toute amour ne se peut payer que par amour, & que celle à qui j'ay addressé la mienne a trop d'esprit pour ne la reconnoistre, & trop de iugement pour ne l'estimer. Le Berger vouloit respondre lors que Phillis reprit la parole. l'estime Hylas, dit-elle, comme ie dois, & ie reconnois ses merites pour estre tres-dignes d'estre aimez, & ne faut pas qu'il pense que ie perde la memoire de ses seruices; car continuant de m'aimer, ils

seront tousiours comme presens. Et si cette declaration luy est agreable, ie luy veux faire vne requeste, qu'il me doit accorder, s'il ne veut que i'aye opinion qu'il ne m'aime pas bien. Commandez-moy, dit Hylas, tout ce qu'il vous plaira, horsmis deux choses, à sçavoir que ie meure, ou que ie me departe de l'affection que ie vous porte : car si i'estois mort, ie ne vous pourrois plus aimer, & si ie ne vous aimois plus, ie perdrois le plaisir que i'ay d'estre aimé de vous : & vous, & l'Amour que vous me portez, respondit Phillis en souf-
fiant, serez immortels, si vous ne mourez que par ma volonté : mais ce que ie desire, c'est d'entendre de vostre bouche ce que vous nous avez empesché d'apprendre de celle de Florice. Diane qui ouyt cette demande, & qui s'ennuyoit fort de la grande chaleur qu'il faisoit, dit : Le trouue que si nous rencontrions quelque lieu commode pour passer cette grande ardeur du Soleil, il y auroit bien du plaisir de donner vne heure d'audience à Hylas : car ie m'assure que son discours ne fera point ennuyeux.

Astrée, qui, encore que fort desireuse d'acheuer son voyage, connut bien qu'elle disoit vray, pour ne contrarier seule à la volonté, & à la commodité de tous les autres, s'aprocha d'elle, & dit qu'elle vouloit estre de la partie. De sorte, adjousta Hylas, qu'il ne tiendra qu'à

moy, que vous ne m'escoutiez : & à la vérité, ie serois de mauuaise compagnie, si en me plaisant moy-mesme, ie n'estois bien aise de vous contenter : car ne croyez pas que ce ne me soit presque autant de plaisir de repenser à mes premieres amours, que si i'estois encores amoureux, & que les mesmes choses fussent presentes, parce que la plus-part des plaisirs d'Amour sont plus en l'imagination qu'en la chose mesme : & quand on raconte ce qui s'est passé, l'ame iette sa veuë sur les images qui luy en sont restées en la fantaisie, & les void alors comme si elles estoient presentes. Et par ainsi pour le contentement de toute cette compagnie, il ne faut que trouuer vn lieu commode où l'ombre nous defende des rays du Soleil. Il seroit impossible, respondit Siluandre, qu'en tout le bois on pût rencontrer vne place plus commode que celle de la source de ce petit ruisseau que vous voyez : car la fraischeur de l'ombre, & le doux murmure de l'eau qui coule parmy le grauiier, conuie chacun à s'y arrester : & ce qui est de meilleur, c'est que nous ne nous destournions point de nostre chemin. A ce mot se mettant deuant au grand pas, toute la troupe le suit, bien aise d'euitier l'incommodité du chaud. D'abord chacun mit les mains dans la fontaine, & n'y eust celuy qui n'en prist dans la bouche pour se rafraischir, & puis choisissant les places les plus commodes,

ils s'affirent tous à l'entour de cette belle Tource, horsmis Siluandre, qui estant monté sur vn grand cerisier, qui mesme leur faisoit vne partie de l'ombrage, leur iettoit en bas des branches chargées de fruiçts : & apres en atoir choisi quelques-vnes des plus belles, les vint presenter à Diane, qui en donna à Paris, & aux Bergeres, non toutesfois sans en choisir vne, qu'elle donna à Siluandre, en luy disant ; Tenez Siluandre, c'est ainsi que ie vous fais part de mes biens. Pleust à Dieu, dit-il, en la receuant & luy baisant la main qu'elle luy tendoit, que vous receussiez d'aussi bon cœur toutce que ie vous donne, que cette part que vous me faictes m'est agreable. Et prenant place le mieux qu'il pût aupres d'elle, lors que ces cerises furent paracheuées, Hylas commença de parler de cette sorte :

HISTOIRE DE PARTHENOPE, FLORICE, ET DORINDE.

I E me suis mocqué bien souuent en ma pensée, de ceux qui blasment l'inconstance, & qui font profession d'en estre plus ennemis, considerant qu'ils ne peuuent estre tels qu'ils se disent, qu'ils ne soient eux-mesmes plus in-

constans, que ceux qu'ils accusent de ce vice. Car lors qu'ils deuiennent amoureux, n'est-ce pas de la beauté, ou de quelque chose qu'ils remarquent en la personne qui leur est agreable ? Or si cette beauté vient à defaillir, comme c'est sans doute que le temps emporte cet aduantage sur toutes les belles, ne sont-ils pas inconstans d'aimer ces laids visages, & qui ne retiennent rien de ce qu'ils souloient estre, sinon le seul nom de visage ? Si aimer le contraire de ce que l'on a aimé est inconstance, & si la laideur est le contraire de la beauté, il n'y a point de doute que celuy conclut fort bien, qui soustient celuy estre inconstant, qui ayant aimé vn beau visage, continuë de l'aimer quand il est laid. Cette consideration m'a fait croire, que pour n'estre inconstant, il faut aimer tousiours, & en tous lieux, la beauté, & que lors qu'elle se separe de quelque sujet on s'en doit de mesme separer d'amitié, de peur de n'aimer le contraire de cette beauté. Je sçay bien que la vulgaire opinion tient tout le contraire : mais il me suffit pour responce, de dire que le peuple est ignorant, & qu'en cecy il en rend vne veritable preuue. Ne trouuez donc estrange, ma Maistresse, ny vous, gentil Paris, si vous racontant ma vie vous oyez plusieurs semblables changemens : car ie suis si soigneux de ne contreuenir à cette constance, que j'ay mieux aimé quitter toutes celles
qui

que i'ay aimées iusques icy que de faillir enuers elle. -

Vous avez des-ja sçeu le sujet qui me sortit de Camargues, quel fut mon voyage iusques à Lyon, pourquoy i'aimay Palinice & Cyncène, & lors que i'ay interrompu Florice, elle vouloit raconter comment elle me surprit mais parce qu'elle a oublié des choses qu'il est nécessaire que vous sçachiez, ie reprendray ce qu'elle a teu finement, & puis ie continueray de vous dire le reste de ma vie, pourueu que nous ayons assez de temps.

Sçachez donc, ma Maistresse, que Clorian à la verité, fut mes-mal auisé de me donner charge de parler à Cyncène pour luy; puis que ce n'est pas estre bien conseillé de choisir en cela vn amy qui soit plus honneste homme que celuy qui l'envoye, y ayant trop de danger, voire estant presque inéuitable, que ce mal-auisé ne demeure Amant, & que l'autre ne demeure aimée, parce que si celle à qui l'on s'adresse a de l'esprit, elle receura tousiours plustost ce qui vaut le mieux: & puis c'est prendre vn mauvais lustre que de se seruir & accompagner d'un plus honneste homme que l'on n'est pas. Il est certain que quand i'allay avec Palinice trouuer Cyncène pour Clorian, mon dessein estoit de le seruir en amy, & de rapporter tout ce qui me seroit possible à son contentement; mais aussi, sçait que ie vis cette

fille, ie me ressouuiens que i'en estois amoureux depuis que ie l'auois veüe la nuit dans le Temple: de sorte que ie vids bien qu'il falloit que ie contreuinsse ou à l'amitié ou à l'Amour, & apres que ieus longuement debattu, & pour l'un & pour l'autre, à sçauoir à qui cederoit: En fin ie conclus qu'il falloit que le nouveau venu quittast la place à l'autre: mais ie n'eus pas plustost fait cette resolution, que l'Amour incontinent me representa qu'il estoit nay en mon ame, aussi tost presque que i'estois nay, & que l'affection que ie portois à Cyrcène auoit deuançé celle que i'auois depuis eüe pour Palinice, qui estoit cause de l'amitié de Clorion: & par ainsi l'amitié estant venue long temps apres l'Amour, fus-ie iniuste d'ordonner qu'elle cederoit? Nullement, ce me semble, puis que nous voyons que les Loix apprennent cette primogeniture des peres enuers les enfans, & qu'il semble mesme que la nature le vueille ainsi. Voila donc la raison qui me fit parler à Cyrcène de la sorte que Florice vous a dit: & iugez si ie pouois auoir outre cela plus d'obligation au contentement de quelqu'autre, qu'au mien propre. Qu'elle ne m'aille donc point reprochant que ie trahis mon amy: car si de deux maux il faut tousiours choisir le moindre; & si l'homicide de soy-mesme est plus grand que quelqu'autre que ce soit, qui dira, s'il n'est hors du sens, que ie n'aye

bien fait de trahir plustost vne amitié qu'un Amour ; d'auoir plus d'esgard à la conseruation de ma vie & de mon contentement , qu'à celle de Clorian ? Clorian m'aime , & j'aime Cyrcène , Clorian me prie de parler pour luy à Cyrcène , & mon affection me fait la mesme requeste pour moy. Si ie ne satisfais à Clorian , j'offense l'amitié que ie luy porte , si ie ne satisfais à mon affection , j'offense Cyrcène , & Hylas. J'aime Clorian , j'ayme aussi Hylas , & par là vous voyez que ces deux amitez pour le moins se contrepesent : car j'aime bien autant Hylas que Clorian , voire eust-il avec luy tout le reste du monde , mais l'Amour que ie porte à Cyrcène , se ioignant à l'amitié que ie me porte , appesantit de sorte ce costé de la balance , que ie ne tournay pas seulement les yeux sur Clorian , pour voir quel estoit son poids. Je me laissay donc emporter à ce que ie me deuois , & pour vous montrer que j'auois raison , les Dieux approuuerent mon dessein , le fauorisant tellement que Cyrcène apres auoir esté recherchée de moy quelque temps , m'aima en fin , peut-estre , autant que ie l'aimois : & quand vous scauriez les assurances que j'en ay receuës , ie veux croire que vous en diriez autant que moy. Mais parce qu'elle auoit des personnes , à qui elle deuoit donner de la satisfaction , & particulièrement à sa mere , elle me pria de

trouuer bon qu'elle feignist d'aimer Clorian, parce qu'il y auoit esperance de mariage entre eux, estant d'une mesme ville, & d'une mesme condition: & de plus, Clorian estant fort riche, sa mere, sans doute, auroit cette recherche agreable, au lieu que si la mienne eust este decouuere parce que i'estois estrange, & qu'on ne scauoit pas mesmes si ie n'estois point marié, elle l'eust desapprouuée, & luy eust, peut-estre, deffendu de me voir.

Je suis tres-aisé qu'elle m'eust fait cette ouuerture, d'autant que ie ne scauois plus avec quelles paroles ie deuois entretenir Clorian plus longuement, luy ayant desia dit toutes les excuses que ie pouois, parce que luy qui me voyoit d'ordinaire pres de Cyrcene, feignant que c'estoit pour parler pour luy, il commençoit d'entrer en doute de moy, voyant que ie ne faisois rien à son aduantage. Je fis donc entendre à Cyrcene tout ce qui s'estoit passé entre Clorian, & moy, & la charge qu'il m'auoit donnée de luy en parler. Mais, ma belle Maistresse, ie le luy dis en me mocquant de luy; & le mesprisant bien fort, de peur que si ie luy eusse representé son affection telle que i'eusse bien sceu faire, elle n'eust pris quelque enuie de l'aimer: & ie le fis si dextrement, que Cyrcene eust plus de volonté encores de se seruir de luy pour m'aimer avec moins de soupçon, & me dit, que la raison

qui luy en auoit fait faire choix, estoit que sa
 mere le luy auoit bien souuent propose pour
 mary, & qu'elle auoit bien reconnu qu'il ne
 luy vouloit point de mal. Le me retire donc
 en ceste intention vers Clorian, à qui ie feints
 vn long discours pour luy faire trouuer meil-
 leur ce que ie luy voulois dire: ie luy raconte
 des parolles, des responses, & des repliques
 merueilleuses que ie disois auoir faictes à son
 aduantage, & dont il n'auoit pas esté dit vn
 mot: & en fin ie l'assure que la declaration
 qu'il luy fera de son affection, luy sera agrea-
 ble. Les remerciemens qu'il me fit furent
 grands, & plus encor les offres de me seruir en
 semblable occasion, dont ie le remerciois de
 bon cœur, ne desirant pas d'estre entre ses
 mains, comme ie le tenois entre les miennes.

En fin il se resout de parler à Cyrcene, se-
 lon mon aduis, & se prepara à ceste rencon-
 tre, avec autant de crainte, & de battement de
 cœur, que s'il eust deu entrer en champ clos
 contre le plus vaillant champion de tous les
 Francs. Si est-ce que le courage que ie luy
 donnois, & l'assurance que ses parolles fe-
 roient bien receuës, luy firent en fin surmon-
 ter la crainte qui l'on auoit si long-temps em-
 pesché: & trouuant la commodité de luy par-
 ler il luy dit son intention, avec les meilleures
 parolles qu'il püst inuenter, desquelles la con-
 clusion fut qu'il luy portoit tant de respect,

que sans moy il n'eust iamais eu la hardiesse de luy declarer son affection, encor qu'elle fust si iuste, & si pleine d'honnesteté, ne tendant qu'à l'espouser, qu'il penseroit bien qu'autre qu'elle ne s'en sçauroit offenser. A la verité, luy respondit-elle, vous avez vn fort bon amy en Hylas, vous le devez croire tel, & le conserver par tous les moyens qui vous seront possibles, y ayant plus d'un mois que continuellement il me parle de vous, vous entendrez par luy que ie ne suis pas si mesconnoissante que vous m'estimez, & que ie sçay bien qu'une personne de vostre merite oblige vne fille quand il la recherche avec le dessein que vostre amy m'a asseuré que vous avez. Cela estant, vous devez croire que ie viuray avec vous, comme le requiert vne si honnelle affection : mais ie seray tres-aise qu'Hylas soit témoin de tout ce qui passera entre nous, afin qu'il condamne celuy qui aura le tort. L'abregeray ce discours, ma belle Phillis, parce que si ie me voulois autant arrester en tous les autres, il faudroit vn siecle pour vous redire les accidens qui me sont arriuez,

Sçachez donc que depuis ce iour, voilà Clorian tellement embarqué, qu'il n'y auoit point de moyen de l'en retirer : & parce que les parens commencerent de s'en prendre garde, il fallut que ie fisse entendre à la mesme, que Clorian auoit dessein de l'espouser,

& que d'autant que i'auois iugé ce party n'estre point desaduantageux pour Cyrène, i'y auois apporté tout ce qui m'auoit esté possible : mais que n'en ayant point parlé à son pere & à sa mere, il desiroit que cette declaration fust secrette. La mere de Cyrène qui scauoit que Clorian estoit triste, & bien apparenté, me remercia de ce bon office : & en fin me pria que s'il auoit cette volonté, il luy endist quelque chose, & qu'elle le tiendrois si secret qu'il luy plairoit, mais qu'elle desiroit auoir cette satisfaction de luy : ie l'assurai qu'il n'y manqueroit point : & d'effect quelques iours apres nous l'allâmes trouuer en son logis, où Clorian luy en dist encore plus que ie n'auois fait. Voila donc toutes choses en bon estat : car pour moy i'estois bien venu aupres de la mere, tres-bien aupres de Clorian, mais mieux encore aupres de Cyrène. Or voyez à quoy ie fus réduit pour faire semblant que ie n'estois point amoureux de cette belle fille, i'estois contraint de quitter la place à Clorian, & de parler pour luy : s'il y auoit quelque compagnie, ie me mettrois deuant eux, afin que sans estre veu Clorian luy baisast les mains, mais ie mourois quand ie voyois que quelquefois il luy baisoit la bouche, & toutesfois cela est bien souvent aduenu en ma presence. Et quoy qu'il me desplût beaucoup, & plus encores à Cyrène,

si nous y contraignons-nous pour auoir sujet de viure priuément elle & moy. Car la mere qui croyoit que i'en y fusse que pour Clorian, m'en donnoit toutes les commoditez que ie voulois. Voire ie diray bien dauantage, ie luy portois les lettres que Clorian luy escriuoit, & le plus souuent ie faisois la responce, & elle ne faisoit que la rescrire, & Dieu sçait si c'estoit sans rire, & sans bien passer nostre temps à ses despens.

Je viuois donc de cette sorte le plus content homme du monde, lors que la fortune voulut tourner la roue tout à rebours : toutesfois ie n'en eus pas tant de mal qu'un autre eust bien pu receuoir, ayant vne tres-bonne recepio à toutes ces maladies. Les Festes des Bacchantes estoient presque parachouées, lors que Clorian & moy nous resolumes de maintenir vu iournoy. Clorian fit peindre pour sa de- uise vne Cyroé, avec le visage de Cyrcene, qui transformoit par ses breuuages les comp- gnons d'Vlysse en diuerses sortes d'ani- maux, avec ce mot, L'AUTRE AVOIT MOINS DE CHARMES. Quant à moy, n'osant me declarer comme luy, ie voulus vn peu desguiser son nom, & peignis vne Syrene & Vlysse lié dans son vaisseau, avec ce mot, Q'VELS AIBNS FAUDROIT-IL. Je pensois auoit bien trauaillé, & qu'elle m'en feroit infiniment obli-

gée, & voyez ce qui en aduint. Il y auoit de fortune vne belle fille dans Lyon, qui se nommoit Parthenopé, assez voisine du logis où ie demeurois, avec laquelle toutesfois ie n'auois iamais eu grande familiarité, & si ie n'en scaurois dire la cause: car ce n'estoit pas mon humeur d'auoir de belles voisines sans les visiter: quand ie fus sur les rangs, & que chacun eut dit son adieu de nostre entrée dans le champ, les plus curieux voulurent deuiner nos deuises.

Quant à celle de Clorian, il n'y eut celuy qui ne la deuinaist aisément, le visage de Cyrène & l'équivoque du nom la descourant assez. Mais pour la sienne, il n'y auoit personne qui en peust venir à bout. En fin vn vieil Cheualier qui estoit parmy les Dames sur l'eschafaut où estoit Cyrène, & Parthenopé, & que l'âge dispensoit de vestir le harnois, respondit froidement, il est aisé de descouurir son intention, & lors s'adressant à Parthenopé: C'est pour vous, la belle, luy dit-il, qu'il entre au champ. Elle rougit, car elle se sentoit accusée à tort, & luy respondit comme surprise: Si c'est pour moy, il est vraiment bien secret & dissimulé, puis qu'il ne m'en a rien dit. Prenez garde, respondit Cyrène, qui se sentoit piquée, que vous ne le soyéz plus que luy, en le voyant dissimuler mieux qu'il n'a sceu faire. Il m'est aduë, respondit Parthenopé,

de dissimuler vne chose que ie ne sçay par
 ny celuy non plus qui l'a ditte, sinon p
 opinion. Si vous voulez sçauoir, responde
 le vieil Cheualier, qui me l'a fait iug
 ainsi, ie le vous diray, & ie m'assure qu
 vous ferez vn iugement semblable au mien.
 Je seray bien aise, respondit-elle, d'apprend
 ce secret de vous: vous voyez, reprit alors
 le vieil Cheualier, qu'il porte vne Syrene en sc
 escu, avec ce mot, *Quels liens fandroit-il.* Il n
 pouuoit vous nommer plus clairement que par
 la peinture d'vne Syrene: parce que les anciens
 ont tenu que les Syrenes estoient trois filles d'A
 chelois, & de la Nymphe Galliope, & se nom
 moient, Ligée, Leucosie & Parthenopée; & vou
 vous appellant Parthenopée, il estoit bien ma
 aise qu'il pût vous faire voir plus clairemen
 son intention que par vne Syrene, & vn Vlyss
 lié à l'arbre de son vaisseau, voulant entendre
 qu'il n'y a rien qui le pût empescher de s
 donner à vous, si par vos fauours vous le vou
 liez rendre vostre. Alors toute la trouppes
 pant des mains, s'escria: Ah! Parthenopée
 vous nous l'auiez bien tenu secret, mais
 vaut autant l'auouer maintenant que de l
 nier. Quant à moy, dit-elle, ce m'est tou
 va, & que cela soit ou non, il m'import
 fort peu. Vous ne vous fâcherez donc poin
 dit Cyrcene, que nous le nommions vostre
 Cheualier. Je ne m'en soucie point, dit-elle

mais prenez garde que vous ne l'accusiez à faux. Ce bruit courut incontinent parmy les Dames, que l'estois le Chevalier de la Syrene, & Clorian de Cyrcène, & qu'on verroit laquelle auroit meilleure fortune en ce tournoy. Quant à moy ie n'en sçauois rien, & prenois bien garde que quand ie passois sous l'eschaffaut de Cyrcène, elle me crioit, adieu Chevalier de Parthenopé, mais ie ne sçauois ce qu'elle vouloit dire.

En fin le tournoy paracheué chacun se retira, & nous semblant d'auoir bien fait nostre deuoir Clorian & moy, aussi-tost que nous fumes desarmez, & que nous eumes changé d'habit, nous allasmes chez Cyrcène : mais elle qui estoit infiniment picquée contre moy, ne me fit pas l'accueil qu'elle fouloit ; au contraire quand ie luy voulois parler elle ne me disoit autre chose, sinon laissez moy en paix, Chevalier de la Syrene, & se tournant de l'autre costé, avec vne façon de mespris, ne me respondoit qu'avec peine.

I'estois tant innocent de ce qu'elle m'accusoit, que ie n'y songeois point, & ne sçauois pourquoy elle me traittoit de cette sorte, si ce n'est que ie me fusse pas bien acquitté à son gré de l'entreprise que nous auions faite d'estre les souterains en ce tournoy,

Mais ne me semblant pas que l'eusse plus mal fait que mon compagnon, & voyant

qu'elle luy faisoit bonne chere, ie ne scauois qu'en penser. Le me retire ce soir sans en scauoir autre chose, car ie ne pû tant faire que de parler à elle en particulier: ie m'en vay doncques vn peu mal satisfait de ma fortune: mais le lendemain il m'aduint vne rencontre qui ruyna tout le reste de mes affaires. Estant le matin dans le Temple, i'y rencontray Parthenopé avec vne de ses tantes: & de fortune m'estant mis aupres d'elle, ie vis qu'elle me regarda d'un œil qui n'estoit point ennemy. Elle estoit belle, & par consequent de celles que par les loix de ma constance, ie suis obligé d'aimer. Cela fut cause que ie m'approchay vn peu pres d'elle: & lors que ie cherchois vn sujet pour parler, elle s'approcha & se pencha vn peu de mon costé, & me dit, comment vous trouuez-vous du tournoy? Le dois faire cette demande, luy dis-je, aux belles Dames comme vous estes, puis que le iugement vous en demeure. Ie ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous y estes porté: car chacun est tesmoin qu'il ne se pouoit mieux, mais ie suis curieuse de scauoir si vous ne vous estes point trouué las de la peine que vous y eustes. Puis que vous faites, luy repliquay-je, vn iugement si aduantageux pour moy, seroit-il possible que i'en puisse ressentir quelque peine? Nous estions en lieu où les longs discours n'estoient pas bien seans: cela fut cause qu'elle

se me respondit qu'auéc vn soufriu, & en baissant la teste de mon costé. Or les prieres & deuotions estant finies, elles sortent hors du Temple, & moy me semblant que ces dernieres paroles m'obligeoient à les accompagner iusques en leur logis, qui estoit fort proche de ce Temple, ie pris sous le bras Parthenopé, & par les chemins ie sceus l'opinion que chacun auoit eue, que ie fusse entré au tournoy comme son cheualier. Quant à moy qui estois bien aise de courir l'affectio que ie portois à Cyrène, & qui outre cela n'eusse iamais refusé les bonnes graces de Parthenopé, luy respondis qu'il estoit vray, & que n'ayât osé le luy declarer par mes paroles, i'auois choisi cette voye. Après plusieurs discours, & que nous fismes arriuez en son logis, elle osta son escharpe qui luy couuroit la teste, & la mit sur la table, & puis osta son masque, & tournant le dos au feu, se chauffoit en me parlant, & se connoissois bien qu'elle n'auoit point eu desagreable ce qui s'estoit passé, puis qu'elle en renouelloit tousiours le discours; & plus ie voyois que mon seruice ne luy desplaisoit point, & plus i'en deuenois amoureux. En fin auant que partir ie pris cette escharpe qu'elle auoit posée sur la table, & me la mis au col, encor qu'elle y fist vn peu de resistance; mais ie luy dis qu'estant entré le iour precedent au tournoy pour elle sans auoir autre marque d'elle que mon an-

Et à ce mot elle luy mit au col celle que i'auois eüe de Parthenopé. Ce valet qui se sentoit fort honoré de cette faueur, l'en remercia : & pour luy obeyr, s'en alla courant faire son meſnage à cette fille, qui voyant d'abord ſon eſcharpe au col de cet homme, euſt opinion que ie la luy faiſois porter par m'eſpris d'elle : & depuis oyant la harangue, connut bien que cela venoit de Cyrcène, & que ie la luy auois donnée : ce qui l'offenſa de ſorte que iamais depuis ie ne pûs renouer avec elle, & moins encore avec Cyrcène, qui ſe ſetira tout à fait de moy, quey qu'elle viſt bien que ie l'aimois dauantage : mais pratiquant cette maxime, qu'il faut hayr ceux que l'on a offenſez, ſçachant que la trahiſon qu'elle m'auoit faiſte eſtoit tres-grande, elle ne voulut iamais ſe fier en moy.

Je fus contrainct de retourner à Palinice, mais ie n'y demeuray pas long-temps : car le Printemps eſtant deſia aſſez aduancé, & de fortune s'eſtant trouué cette année fort beau, vn iour ces belles Dames, ſe mettant enſemble pluſieurs de compagnie, voulurent vuyr de la douceur des champs : & pour y aller plus à leur commodité, entre-
rent dans vn bateau, & remontant con-
tremont le paſſible Arat, paſſoient le temps tantost à la muſique des inſtrumens ; tantost
à celle

à celles des voix, & quelquesfois mettant pied à terre, dansoient à des chansons qu'elles disoient tour à tour. De malheur, ie n'auois autre connoissance en cette troupe que celle de Palinice & Cyrcène: toutesfois ie ne laissay de me mettre parmy elles, & de les entretenir toutes. Ie voyois bien qu'elles se demandoient à l'oreille qui i'estois, & que Palinice auoit assez d'affaire à dire mon nom à toutes celles qui s'en enqueroient: mais cela ayant duré quelque temps, ie fus incontinent apres aussi connu que personne de la troupe; parce qu'entrant en discours avec la premiere qui se presentoit, elles trouuerent mon humeur si agreable, qu'il n'y en eut vne seule qui ne voulut estre de mes amies. Tant que le batteau alla contremôt: encor que l'Arat coule si doucement, que bien souuent on ne peut remarquer de quel costé il descend, si est-ce que quelquesfois il faisoit vn peu de bruit contre les riez; & cela fut cause qu'on ne se seruit que des instrumens: sinon qu'interrompât quelquesfois la musique, elles discouroient bien souuent aux despens de ceux qui n'en pouuoient mes. Mais quand on se laissa aller au courant de l'eau, & qu'on n'oyoit plus qu'un petit gazouillis que l'onde faisoit contre le batteau, comme glorieuse de porter vne si belle charge, elles s'affirent dans le fond, & là celles qui auoient la voix bonne, chantoient ce qui leur venoit en fantaisie. Entre ces

belles Dames il y auoit plusieurs Cheualiers & enfans des Druydes qui s'estoient mis parmy elles pour leur tenir compagnie, & passer le soir plus agreablement. Ce fut en ce lieu où la premiere fois ie vis Teombre. Cét homme auoit presque passé son automne avec vne si bonne opinion de luy mesme, qu'il pensoit que toutes les Dames mourussent d'amour pour luy. Quant à moy ie ne pû iamais y remarquer chose qui me pleust: toutesfois il est certain qu'il auoit des mignardises qui ne desplaisoient point à quelques-vnes. Entre les autres Florice, à ce que ie crois, l'auoit aimé, cette Florice à la verité estoit belle, & pouuoit conseruer ce nom entre celles qui sont estimées belles. Elle estoit blanche & blonde, auoit tous les traits de visage tres-beaux, mais sur tout les yeux si doux & attrayās que l'auoüen'en auoir iamais veu de semblables. Elle auoit la taille si belle, & la façon si pleine de majesté, qu'on pouuoit aisément iuger qu'elle n'estoit pas née parmy le peuple, aussi estoit-elle de cette race qui se vante estre issuë du grand Ariouiste. Et quoy que cette belle Dame fust telle, qu'il n'y eut point en toute la contrée, qui peut estre ne luy deust ceder, & en merite, & en beauté: si est-ce que Teombre, fust pour le mal-heur d'elle ou autrement, en estoit plus aimé qu'autre qui fust dans la ville. Et parce qu'il y auoit desia quel-

que temps que cette amitié estoit commencée,
& que la continuation en est quelques-fois
languissante. Teombre eueut qu'il la falloir
rallumer par quelque ialousie, & pour se sujet
fit semblant d'aimer vne ieune fille nommée
Dorinde, qui auoit bien quelque beauté, mais
qui cedit en tout à Florice. Or cette Do-
rinde pour lors estoit partie pour aller chez vn
de ses oncles, & y auoit quelques iours qu'elle
estoit hors de la ville: cela fut cause que Teom-
bre pour continuer sa feinte, quand ce fut à luy
à chanter, prit son sujet sur cette Dorinde, &
en dit quelques vers dont ie ne me scaurois sou-
uenir, mais en fin le sujet estoit qu'à son depart
elle auoit fait serment d'auoir tousiours me-
moire de luy: ce qu'il tenoit pour vn si grand
heur, qu'il n'y auoit Dieu dans le Ciel avec le-
quel il voulust chager sa fortune. La belle Flo-
rice se sentit infiniment piquée de ces propos,
qui dits en sa presence, sembloient l'offenser
dauantage: & prenant la parole comme si c'eust
esté en deffense de Dorinde, qui en quelque fa-
çon luy touchoit d'alliance, elle luy respondit
de cette sorte:

Quand Dorinde partit de la ville,
Teombre eueut qu'il la falloir
rallumer par quelque ialousie,
& pour se sujet fit semblant
d'aimer vne ieune fille nommée
Dorinde, qui auoit bien quelque
beauté, mais qui cedit en tout
à Florice. Or cette Dorinde
pour lors estoit partie pour
aller chez vn de ses oncles,
& y auoit quelques iours qu'elle
estoit hors de la ville: cela fut
cause que Teombre pour
continuer sa feinte, quand ce
fut à luy à chanter, prit son
sujet sur cette Dorinde, & en
dit quelques vers dont ie ne
me scaurois souuenir, mais en
fin le sujet estoit qu'à son
depart elle auoit fait serment
d'auoir tousiours mémoire de
luy: ce qu'il tenoit pour vn
si grand heur, qu'il n'y auoit
Dieu dans le Ciel avec lequel
il voulust chager sa fortune.

S O N N E T.

DORINDE se mocqua de vous,
 Quant elle vous tint ce langage,
 Scachant bien qu'on peut sans outrage
 Promettre toutes chose aux fous.

Ou la vanité de vostre ame,
 Vous fait vanter qu'elle l'a dit,
 Pour montrer d'avoir du credit
 Aupres d'une si-belle Dame.

Mais soit qu'elle ait fait ce serment
 Pour chasser un fascheux Amant,
 Promettre est un doux artifice:

Et quant on l'en deuroit punir,
 Elle aimeroit mieux le supplice,
 Que non pas un tel souvenir.

Cette repartie faite si à propos par Flor
 me fut tant agreable, que deslors je me reso
 de l'aimer, & la ioindre à Palinice, & à C
 cène, & presque en mesme temps costoye
 vn beau pré, elles furent toutes d'aduis
 mettre pied à terre, pour iouyr de la beau
 du lieu, quelques-vnes soudain commenc
 rent de chanter, d'autres de danser à lei

chançons, & d'autres de cueillir des fleurs, où de se promener.

Florice fut de celles qui espanchées par le pré faisoient des bouquets & des guirlandes. Elle estoit alors assise sur les talons, & séparée de la troupe, s'entretenoit peut-estre de ce que Teombre venoit de dire. Je m'approchay d'elle, non pas pour m'y embarquer du tout, mais ayant deux desseins, l'un de sonder s'il y feroit bon, & selon que je trouuerois le passage de passer plus outre, ou de m'en retirer : Et l'autre pensant que Cyrcène touchée de cette ialousie, ne voudroit pas me perdre, & viendrait peut-estre à quelque repentir. Mais il aduint autrement, comme vous entendrez. Mettât donc vn genoüil en terre pour luy parler plus aisément, ie faisois semblant de luy aider à cueillir des fleurs. Elle les prenoit de main avec beaucoup de ciuilité, non toutesfois sans s'estonner, que ne l'ayant iamais veüe auparavant ie prisse cette peine. Je le reconnus bien, mais sans luy en rien dire, ie voulois attendre que ses paroles me donnassent occasion de luy faire entendre que ie l'aimois, estant bien assuré qu'il estoit impossible qu'il n'aduint ainsi. Et ce qui me faisoit traiter celle-cy avec plus de respect, c'estoit la grandeur qu'elle tenoit, qui à la verité estoit telle que ie n'eus iamais tant de crainte d'aborder pas vne des autres que j'ay aimées. Et voyez si ie ne de-

246 LA II. PARTIE D'ASTREE.
uiné pas quelquesfois. Il aduint tout ainſi que
ie l'auois penſé. Car apres auoir receu pluſieurs
fois les fleurs que ie cueillois, en fin elle
me dit que ie prenois trop de peine, & que
l'eſtimerois inciuite de permettre que ie con
nuaiſſe: tant s'en faut, luy dis-ie, que cela ſoit
que ie crois chacun eſtre obligé de vous ren
dre toutes ſortes de ſeruice, puis que vous
ſiſtéz ſi bié vos amies en leur abſence. Ne pe
lez-vous pas, me dit-elle, de Dorinde? C'eſt elle-là
meſme, luy dis-ie, en la perſonne de qui
vous auez obligé toutes les autres. Je ne ſçay
rois, dit-elle, ſouffrir la vanité de Teombrin
car vous voyez quel il eſt, & toutesfois il pe
ſe & dit que nous mourons toutes d'amour
pour luy. Il faudroit bien, luy dis-ie, que
Dames euſſent beaucoup d'amour & peu
iugement, & me ſemble qu'il eſt plus propre
pour le remede d'amour, que pour enſeigner
l'art d'aimer. Florice alors me regardant au
vn ſouſfris. Je ſuis, me reſpondit-elle, de voſtre
opinion, & de plus ſi ie voulois aimer, ce ſeroit
le dernier de tous les hommes que ie choiſi
rois. Ce ſeroit bien offenſer les Dieux qui
vous ont faite telle que vous eſtes, luy dis-
ie ſi vous profaniez pour luy tant de beautez.
ſçay bien, me dit-elle, qu'il n'y a point de bea
té en moy, mais ie ſçay encore mieux que
n'auray iamais amour pour luy. Dieu vous re
de, luy dis-ie, plus veritable pour luy, que vo

ne l'estes pas pour ce qui vous touche : & si quelque autre que vbus tenoit ce langage, il seroit bié mal-aisé que ie le souffrissse, mais à vous ne puis faire autre responce, sinon que si tous les yeux qui vous regardent, ne vous voyoient telle que ie vous vois, ie pourrois penser que les miens peut-estre me voulussent tromper : mais puis qu'ils font tous vn mesme rapport, ie veux croire que la modestie est celle qui vous fait parler contre l'opinion de tous, encore que vos yeux ne voyent pas differemment des nostres. Je crois, dit-elle, avec la verité, que mon visage n'a rien qui puisse meriter le nom que vous luy donnez, mais tel qu'il est, n'en parlons plus : la continuation en est hors de saison & de peu de plaisir. Je vous obeiray, luy dis-je, mais ce sera avec ceste protestation que ie ne parleray iamais plus selon ma creance, & que ce que vous me deffédez d'auoir en la bouche, ie l'auray le reste de ma vie au profod du cœur. Nous enssions continué, n'eust esté que ses compaignes l'appellerent, qui estoient desia entrées dans le batteau. Elle se leua donc sans me respondre, & ramassant ses fleurs dans l'un des pands de sa robbe, ie la pris sous les bras, & la conduisis dans sa troupe : où n'osant reprendre le discours que nous auions laissé, de peur de paroistre trop hardy (car c'est vn tesmoignage de n'aimer gueres, que d'auoir trop de hardiessse en ces premieres declarations) ie me

248 LA II. PARTIE D'ASTRE,
contentay pour cette fois de ce que ie luy
auois dit. Et parce que la Musique aya
quelque temps continué, en fin elle ce
pour laisser ouyr les voix de ceux qui cha
toient. Quand ce vint à mon rang, ie chant
les vers que ie vous vay dire, pour assieur
Florice que tout ce que ie luy auois dit est
veritable.

S O N N E T.
S E R M E N S A M O U R E U X

Belle de mes desirs vous estes le trespas,
Et c'est vous toutesfois que seule ie desire,
J'en iure vos beaux yeux que le Soleil admire,
Et j'en iure mon cœur, surpris de vos appas.

J'en iure vos douceurs, qui sont tout mon sou
las,
J'en iure vos desdains, qui sont tout mon martyre,
J'en iure mes douleurs, testmoins de vostre empire,
J'en iure ces plaisirs, qu'auoir ie ne puis pas.

J'en iure les Amours, amoureux de vous me
me,
J'en iure ces beautéz, qui sont que l'on vous ai
me,
J'en iure mes espoirs, encor que bien petis :

J'en iurees desirs que vous me faictes naistre, & Bref, j'en iure par vous, sans que ie ne veuie estre, Encor ne croirez-vous ce que ie vous en dis.

Or, belle Phillis, voicy vn grand commencement d'affaires; car depuis que i'eus veu Florice, il me fut impossible de m'en retirer: toutesfois il me faschoit fort de perdre Palinice, tant pour l'obligation que ie luy auois, que parce que véritablement c'estoit vne veufue qui meritoit d'estre seruie. Outre que j'auois des-jà trop de regret de la perte de Cyrcène: car ce ieune esprit ayant esté offensé, se roïdit tousiours contre toutes les raisons que ie luy pûs dire: & toutesfois encor qu'elle ne m'aimast point, si ne laissoit-elle pas d'estre faschée que Florice me possedast plus absolument qu'elle n'auoit iamais pû faire, luy semblant que c'estoit vn tesmoignage de son peu de beauté, Et cela fut cause qu'elle me faisoit tous les mauuais offices qu'elle pouuoit, tant enuers Palinice, de qui elle auoit reconnu l'amour, qu'enuers Florice, pour qui mon affection n'estoit que trop apparente. Mais il aduint que ses contrarietez me furent vtils, & qu'elle fit plus pour moy que mes seruices, peut-estre, n'eussent peu faire de long-temps: Parce que Florice reconnut incontinent que Cyrcène parloit avec passion, & cela estoit cause qu'elle ne luy adjoûstoit point de foy: & au contraire,

considerant mes actions de plus pres elle commença de les trouuer agreables, & peu à peu de s'y plaire. Et lors Amour prenant cette occasion, comme fin & ruzé qu'il est, se glissa insensiblement dans son ame. Mais parce que ie desirois de conseruer Palinice, ie ne fus pas sans peine. Et apprenst, Siluandre, cecy de moy, dit-il, se tournant vers le Berger, qu'il n'y a rien que les femmes estimerent dauantage que ceux qui sont amoureux d'elles, ny quelles mesprisent dauantage, adjousta Siluandre, que ceux qui les delaisent pour quelque autre. Ce fut aussi, continua Hylas, cette consideration qui me fit resoudre de conseruer l'amitié de toutes, s'il m'estoit possible, mais ce fut en vain, d'autant que Florice auoit trop de vanité, & trop bonne opinion de ses merites, pour vouloir vn cœur qu'il fallust partager avec quelque autre. Cette ame orgueilleuse voulut estre seule maistresse, & tant qu'elle n'aima gueres, elle le souffrit: mais lors qu'elle resolut de n'aimer que moy, il n'en fallut plus parler: elle eut bonne grace vne fois qu'elle m'asseuroit de m'aimer. Mais, luy dis-je, que ferons-nous de Teombre (comme voulant le luy reprocher,) elle me respondit incontinent pour me rendre la pareille. Nous le donnerons à Palinice: j'entendis bien ce qu'elle vouloit dire, & dès lors ie luy iuray de n'aimer iamais que Florice: & que si elle vouloit se ban-

air de la veüe de Teombre, ie luy promettois
 de iamais ne regarder Palinice: Non point,
 dit-elle, pource que vous m'en dittes, mais
 parce que veritablement il me desplaist, ie
 vous iure & proteste par la foy que vous deuez
 auoir en moy, que iamais ie ne l'aimeray, &
 que s'il estoit bien seant ie me bannirois de sa
 veüe; mais cette action me blefferoit plus
 que vous n'en sçauriez auoir de satisfaction,
 comme vous iugerez bien lors que vous le
 considererez. Depuis ce temps elle se donna
 toute à moy, & moy contre mon naturel me
 donnay de sorte à elle que ie m'en retiray de
 toute autre. Du matin iusques au soir ie ne
 bougeois de son logis, sinon lors qu'elle en
 sortoit, & falloir bien que ceux qui la ve-
 noient visiter, fussent personnes signalées, si
 nous interrompions nos discours. L'estois en
 toutes ses paroles, & elle en tout ce que ie
 disois: & sembloit que nous ne sceussions
 faire vn bon conte, sans nous nommer ou
 nous prendre l'un l'autre pour tésmoins. Iu-
 gez si Palinice & Cyreene trouuoient sujet
 de parler. Cela fut cause que nous en prenant
 garde vn peu trop tard, presque toute la ville
 estoit abreuee de cette amour: & d'autant
 que la renommée prend des forcès en allant,
 ou en parloit de sorte au desaduantage de Flo-
 rice, qu'en fin ce bruit paruint à ses oreilles:
 par le moyen de quelques-vnes de ses amies

qui l'en aduertirent. Elle se repentit, mais trop tard de cette conduite avec si peu de prudence, & s'excusoit en m'en parlant, qu'elle n'auoit iamais pensé de m'aimer tant qu'elle faisoit, & que cela l'auoit empeschée de prendre garde à ces visibles connoissances que nous donnions de nostre bonne volonté, mais qu'à l'aduenir pour les cacher mieux il ne falloit plus que ie la visse que le soir, afin d'estouffer, s'il se pouuoit, ce fâcheux bruit. Je m'y contraignis quelque temps pour luy complaire: mais parce qu'elle ne s'ennuyoit guere moins d'estre priuée de ma veüe que moy de l'estre de la sienne, nous resoluſmes de chercher quelque moyen pour estre plus longuement ensemble. Apres y auoir pensé quelque temps, elle me conseilla de faire semblant d'aimer quelques-vnes de celles qui la voyoient plus familièrement, afin que sous ce pretexte ie puisse demeurer auprès d'elle. Et lors qu'elle y eut long-temps resvé: en fin elle n'en trouua point vne plus à propos que Dorinde, tant à cause qu'il y auoit quelque alliance entre elles qui les rendoit plus familières, que parce que cette fille estoit assez belle, & non pas trop fine, encor que depuis elle prit bien de l'esprit & de la malice, comme ie vous diray. Et quoy qu'elle ne fust pas si belle que Florice, ny mesme si aduantagee de biens & d'une suite de grands ayeuls, si ne laissoit-elle pas d'en voir beaucoup

l'autres apres elle qu'elle outrepassoit , fust pour sa beauté , fust pour ses merites.

Le iour que ie me declaray son seruiteur , ce fut celuy que le peuple festoyoit pour la restauration de leur ville faicte sous Neron, apres l'espouventable embrasement , dont le feu du Ciel on vne nuit l'auoit mise en cendre. En ceste commune resiouissance , chacun s'efforçoit de s'habiller le mieux qu'il luy estoit possible , tant pour assister aux sacrifices qui se faisoient à Iupiter restaurateur , & aux Dieux tutelaires , que pour se trouuer aux ieux & spectacles publics. Dorinde desirouse d'estre remarquée , ne faillit de s'agencer de tous les meilleurs artifices avec lesquels elle pensa que sa beauté pouuoit estre acereüe. Mais pour la conclusion de ce iour , que vous diray- ie , ma belle Philis : vous particulariseray- ie tous nos discours : ils seroient peut-estre ennuy eux , & suffira que ie vous fasse briefuement entendre , que Dorinde ne partit point de l'assemblée que ie ne luy eusse dit tant de choses de l'affection que ie luy portois qu'elle commença de la croire : ce fut ce mesme iour que ie fis amitié avec vn ieune Cheualier nommé Perianдре , homme à la verité , plein de ciuilité , de discretion , & de courtoisie. Cestui- cy m'ayant veu près de Dorinde , & trouuant mon humeur à son gré , resolut de me rendre son amy : & moy de mon costé desireux d'a-

comme l'amour m'a cruellement traité : & apres s'estre teu quelque temps, ie vous iure, dit-il, & vous proteste que c'est la mesme à qui l'amour m'a donné il y a long-temps. Me pouuoit-il aduenir vn plus grand malheur ! Puis que la mort m'est aussi douce que de m'en retirer, & que c'est offenser nostre amitié de continuer. Je fus fort estonné, luy oyant tenir ce langage : car encor que ie l'aimasse, si est-ce que ie me faschois de luy laisser Dorinde, de qui l'amour me chatouilloit de nouueaux desirs : & pource, apres auoir tenu les yeux contre le ciel du liét quelque temps, comme vne personne interdite, en fin ie luy parlay de cette sorte : Mon frere, puis que cét amour est née en nous auant que nostre amitié, tant s'en faut que nostre amitié s'en doiué plaindre, qu'au contraire elle la doit tenir comme vn tesmoignage de la cōformité de nos humeurs, par laquelle nous auons esté poussez à aimer vne mesme chose. Mais n'y ayant point eu d'offense par le passé, il faut que nostre prudence empesche qu'il n'y en ait point aussi à l'aduenir. Et pour couper chemin à tout ce qui en peut estre, voyons à qui cette belle Dame demeurera. De penser que nostre amitié nous la fasse quitter l'un à l'autre, ee seroit vne tyrannie, & non pas vne amitié : de croire aussi que nous puissions estre amis & riuaux, c'est vne folie. Que faut-il donc que nous fassions ?

remettons

mettons le tout à la raison, & voyons lequel elle aime le plus, & me dirtes par le serment que nous auons fait sur la tombe des deux Amants, si vous reconnoissez qu'elle vous aime, & quel tesmoignage elle vous en a donné. Il me respondit: ie vous iure, mon frere, que ie ne vous mentiray iamais, ny en cecy, ny en chose quelconque vous vueillez sçauoir de moy, non pas mesme quand il y iroit cent fois de ma vie. Sçachez donc, qu'il est impossible que ie vous puisse assurer si elle m'aime, estant si discrete que sa modestie cache tout ce qu'elle en pourroit auoir en l'ame. Or puis, luy dis-je, que nous en sommes en cet estat (car i ne reconnois encores rien en elle qui me soit plus aduantageux qu'à vous) iurons par nostre amitié l'un à l'autre, & appellons à toutes les diuinitez qui vengent plus rigoureusement le parjure, que le premier de nous qui retirera plus d'amitié d'elle, & qui en rendra plus de tesmoignage à l'autre, la possedera tout seul. Par ce moyen nous n'offencerons point nostre amitié, puis que la raison sera celle qui ordonnera de cet affaire, estant tres-raisonnable qu'à celuy qu'elle aimera le plus, l'autre la quitte & la delaisse. Il trouue, respondit Periadre, que vostre proposition est fort iuste: car de s'en departir à cette heure se seroit fait vn trop violent effort à nostre volonté: ce que nous ne ferons pas, lors que celui qui se verra

mesprisé s'armera du desdain & du despit contre les forces de l'Amour. Et ie iure tous les Dieux de n'y contreuenir iamais.

Or, gentil Paris, confidez qu'elle est le naturel de la plus-part des hommes. Auant que Periandre m'eust declaré son affection, j'aimois, certes Dorinde, mais beaucoup moins que ie ne fis depuis : & sembla que comme le brasier s'augmente par l'agitation du vent, de même mon affection prit beaucoup de violence par la contrariété de celle de Periandre. Cela fut cause que ie me donnay à elle plus qu'auparauant : mais l'ayant recherchée quelques iours sans effect, & craignant que Periandre, pour estre de la ville, & auoir beaucoup de parens des plus remarquables du lieu, ne s'auançast plus en ces bonnes graces que moy, ie me resolus de le preuenir, & attacher, comme on dit, de la peau du Renard où defailloit celle du Lyon. Je recours donc à la ruze, me semblant qu'en Amour toutes fineses sont iustes.

Ie fis faire secrettement vn miroir de la grandeur de la main que ie fis enrichir autant qu'il me fut possible, soit par l'esmail qui estoit mis sur l'or, soit par les découpures des chiffres qui en augmentoient & la valeur & la beauté, & apres m'estre fait peindre le plus au naturel qu'il fut possible au renommé Zeuxide, ie fis mettre mon portraict entre la glace & la table

d'or qui la soustenoit, sans qu'il y eust moyen de l'ouurer, de peur qu'on ne vint à descouvrir mon artifice. Et puis m'accostant d'une vieille femme qui gaignoit sa vie à porter vendre les dorures & pierreries dans les maisons particulières; ie luy fis entendre que i'auois enuie de tirer de l'argent de ce miroir, & qu'elle me feroit plaisir si elle le pouuoit vendre. Et m'ayant promis qu'elle y trauailleroit, ie luy dis que i'en auois promptement affaire: & que si elle scauoit quelqu'une de ses amies qui le voulust, ie luy laisserois, à quelque prix que ce fust. Elle me respondit que iamais les choses qui se faisoient à la haste n'estoient bien, que toutesfois elle tascheroit de m'y seruir. De cette sorte elle s'en va avec mon miroir: mais elle ne fut pas plustost sortie de mon logis que ie la renuoyay querir, luy disant que quand elle n'en trouueroit pas la moitié de ce qu'il valloit, elle le donnast, d'autant que i'en estois pressé: mais auant que de le porter ailleurs, allez chez Arcingentorix, luy dis-ie, j'ay sceu qu'il y a une fille qu'il aime fort, peut-estre, sera-t'il bien aisé de luy faire ce present. Je vous iure, me respōdit-elle, que c'estoit à luy à qui ie faisois dessein de le presenter auant qu'à tout autre, parce qu'il y a long temps que ie frequente en sa maison. Or, luy dis-ie, allez-y donc, & auāt que de le porter ailleurs, sçachez-moy dire ce que le père ou la fille en voudront

donner. Il ne sert à rien que ie vous aille raconter les allées & venuës de cette femme : tant y a que ma ruze reüssit de sorte que Dorinde l'acheta, tant pour sa beauté, que pour le bon marché, n'en donnant pas le tiers de ce qu'il valoit. Estant donc mes affaires ainsi bien disposées cinq ou six iours apres que ie le vois à sa ceinture, & qu'elle le cherissoit fort, tant pour sa beauté, que suiuant le naturel de plusieurs, qui ayans nouuellement recouré quelque chose, l'ont beaucoup plus chere, ie iugeay qu'il estoit necessaire de paracheuer mon dessein promptement, parce qu'il estoit à craindre que le verre estant fragile ne vint à estre cassé, & que mon pourtrait ne se descouurist. Pour preuenir donc cet inconuenient, trouuant Periadre en commodité, ie m'enquis de luy s'il n'auoit rien auancé aupres de Dorinde : à quoy franchement il me respondit qu'il n'auoit non plus de connoissance de sa bonne volonté, que le premier iour qu'il l'auoit veüe, qu'il ne scauoit s'il en deuoit accuser le naturel d'elle, ou le peu de merite qui estoit en luy, ou son trop de mal-heur : toutesfois ce qui luy donnoit quelque espeece de contentement, c'estoit de voir qu'elle traittoit de mesme avec tous les autres. N'accusez point, luy dis-je, mon frere, ny vostre peu de merite, ny le naturel de Dorinde, car vous meritez beaucoup plus que cette fortune, & elle n'est pas insensible aux

coups d'Amour : mais l'affection qui la possède est cause de cette froideur, & enuers vous & enuers tout autre. Et afin de vous sortir d'erreur, encor que ie sçache que celà pour le commencement vous desplaira, si ne laisseray-je de vous en dire la verité. Soyez assuré, mon frere, luy dis-je en l'embrassant, & le baisant à la iouë, que ie la possède de sorte qu'elle ne void que par mes yeux. Il est vray que ie ne vois de ma vie vne plus sage ny plus discrete Amante que celle-là, car elle a tant de peur que sa passion soit connue, que iamais en public elle ne tourne la veuë vers moy, qu'elle n'y soit contrainte par les loix de la ciuilité: mais lors que nous sommes en particulier, si vous voyez les caresses extraordinaires qu'elle me fait, vous admireriez le commandement qu'elle a sur elle-mesme, de n'en faire point de demonstration ailleurs. Et afin que vous ne pensiez pas que ce soit vn conte inuenté, encor que l'amitié qui est entre nous doint effacer toute telle mesfiance, si vous en veu-je donner vne connoissance qui vous assurera assez de tout ce que ie dis. Mais ie vous conjure par nostre amitié, (puis que ce que ie vous en dis n'est que pour vous oster de la tromperie, en quoy la froideur vous retient) que vous ne me descouvriez iamais: car cela ne vous pourroit profiter; & seroit cause de me ruiner enuers elle. Et lors me l'ayant iuré, ie continuay:

Auez vous point pris garde à vn miroir qu'elle porte à la ceinture depuis quelques iours ? & m'ayant respondu qu'ouy. Or, luy dis-je, elle le porte pour l'amour de moy : & afin que vous n'en puissiez point douter, la premiere fois que vous serez aupres d'elle, cassez en la glace, & en ostez vn petit papier qui est entre deux, vous y trouuerez dessus mon portraict, il n'y a point de doute qu'elle sera bien marrie que vous l'ayez veu : mais l'amitié que ie vous porte, m'oblige de vous descouvrir ce secret, afin que vous sortiez de peine. Periadre m'oyant tenir ce discours demeura aussi immobile, que s'il eust veu le visage de Meduse, & apres auoir quelque temps reslé sur ce que ie luy disois, il conclud que si cela estoit, il n'y auoit point de difficulté qu'il me la deuoit quitter, & s'en retirer entierement ; & pour en sçauoir promptement la verité, encores, me dit-il, que ie ne doute de vos paroles, si seray-je bien aise de me retirer de son seruice avec connoissance de cause, en sorte qu'elle ne me puisse accuser de legereté. Il sort donc à l'heure mesme, & la va trouuer en son logis, où de fortune Arcingentorix ny sa femme n'estoient point, mais Dorinde seulement, qui estoit demeurée pour entretenir deux ieunes Dames qui l'estoient venu visiter. Elle qui veritablement aimoit mieux Periadre, que pas vn de tous ceux qui la recherchoient, quoy qu'elle

en fist peu de demonstration : aussi-tost qu'elle l'apperceut elle l'alla recevoir avec sa courtoisie accoustumée. Mais luy qui estoit desja preuvenu d'une tres-mauvaise opinion, jugeant que tout ce qu'elle en faisoit n'estoit que par feinte, commençoit desja de luy vouloir mal, & ne regardoit toutes ses actions qu'avec desdain. Presque au mesme temps qu'il fut arriué, ces Dames s'en allerent. Et parce que Dorinde estoit innocente de la faute dont en son ame il l'accusoit, il s'estonnoit de voir la franchise dont elle traittoit avec luy. Mais ne pouuant plus s'arrester en ce lieu, où il luy sembloit estre tant indignement trahy, il voulut voir si jamais dit verité. Il luy prend donc son miroir, faisant semblant de le trouver beau, & parce qu'il estoit debout & appuyé contre la table, il feignit de se laisser emporter au discours qu'il luy tenoit, & tournant le bras, le mit entre luy & vn des coings. Au bruit que fit la glace en se rompant, il fit semblant de tressaillir, comme l'ayant fait par mesgarde, & voyant que le verre estoit rompu : ie vous en demande pardon, dit-il, ma Maistresse, & ie suis obligé pour reparer ma faute, d'y faire mettre vne autre glace. Elle luy respondit que c'estoit peu de chose, & que cela ne meritoit pas qu'il en prit la peine. Et à ce mot elle rendit la main pour le reprendre, mais luy ayant opinion qu'elle ne le luy

vouloit laisser, de peur qu'il ne vid le portraict
 qui y estoit, s'y opiniastroit dauantage, & en
 cette dispute il osta toute la glace, & ensemble
 le petit papier, & lors il vid que ie luy auois dit
 vray. Encore qu'il eust bien des ja ereu à mes
 paroles, si est-ce que voyant mon portraict il
 demeura si surpris qu'il ne sceut parler de quel-
 que temps : mais l'estonnement de Dorinde
 ne fut pas moindre, Periadre qui sans parler
 regardoit quelquesfois la peinture, & puis Do-
 rinde considerant l'estonnement de cette fille
 eut opinion que c'estoit pour mieux feindre : &
 par ce, transporté d'un puissant despit : Je di-
 ray par tous, luy dit-il, que vous estes nomp-
 reille, soit à bien aimer, soit à estre secrette,
 mais plus encorres à sçauoir dissimuler. Perian-
 dre, luy dit-elle, si i'estois la premiere qui eust
 esté trompée, j'aurois bien de la honte de le
 confesser, mais croyez en ce qu'il vous plaira,
 si vous feray-ie tel serment que vous voudrez
 que i'estois aussi ignorante de ce que ie vois
 que vous m'en voyez estonnée. Les Dieux
 ne punissent jamais ; mais, dit-il, les ser-
 mens de ceux qui aiment ; c'est pourquoy ie
 n'en veux point de vous que ie sçay estre
 de ce nombre ; mais d'autant que vous estes
 la premiere de qui l'humour m'a deceu, ie
 veux laisser la place à quelque autre, afin
 que pour le moins j'aye ce contentement de
 n'estre pas le dernier que vous tromperez,

m'assurant bien que vos froideurs & dissimulations me donneront bien tost plusieurs compagnons. Et à ce mot il s'en alla avec plus de despit & de cholere qu'ils n'en faisoient paroistre, d'autant que sa modestie luy lia la langue. Dorinde fit bien tout ce qu'elle pût pour le detromper, mais c'estoit luy persuader davantage qu'elle dissimuloit. Il s'en alla donc de ceste sorte : mais ne pouvant si tost se departir de son amitié, comme il estoit contrainct, pour observer le serment que nous en avions fait, il se resolut de s'esloigner, ne jugeant pas qu'il y eust vn meilleur moyen pour vaincre cet Amour, que l'absence, qui toutesfois ne luy seruit de guere, ainsi que ie vous diray cy apres.

Me voila donc heureusement venu à bout de mon dessein, ayant la place libre : mais quand ie voulus aller voir Dorinde, gentil Paris, que ne me dit-elle point ? Elle auoit enuoyé vers celle qui luy auoit vendu le miroir, & la contraignit de luy dire, de qui elle l'auoit eu, & sçachant que ç'auoit esté de moy, ie ne vous sçaurois représenter la grandeur de sa cholere. Perfide & trompeur, me dit-elle, comment auez-vous eu le courage d'offenser si mortellement vne personne qui ne vous en a iamais donné occasion ? comment apres vne si grande

offense, auez-vous l'effronterie de vous trouver deuant ses yeux ? Le m'estois desia bien préparé à ses reproches , mais encore ne les puis-ie supporter sans rougir , & parce que ie sçauois bien que de vouloir les arrester d'abord , c'estoit s'opposer à la furie d'un torrent impetueux , ie pensay qu'il estoit à propos de laisser vn peu escouler son iuste courroux auant que de luy respondre , & quand elle eust dit tout ce que ie pensois qu'elle eust pû dire, ie luy respondis de cette sorte : Le ne me plains nullement des reproches que vous me faites : car i'auouë que vous auez plus de raison d'en vser ainsi contre moy , que si vous faisiez autrement, mais ie me plaindray bien avec subject de l'Amour , qui ayant mis tant de feux dans mon ame pour vous , vous a laissée si gelée pour moy : puis que s'il eust esté iuste il eust en quelque sorte alenty ma trop ardente affection , & ie n'eusse pas esté contrainct de vous offenser, & eust vn peu rechauffé cette grande froideur qui vous fait trouuer si mauuaise la ruse avec laquelle i'ay chassé vn riuail d'aupres de vous ; Mais ie voy bien que vous me direz que ie suis bien nouice en Amour, puis que ie demande la raison en ce qu'il fait.

Il est vray que ie vous respondray que s'il est ainsi, vous auez encore plus de tort, belle Dorinde, de vous plaindre de mes actions, si

estant produites par l'Amour, vous voulez toutesfois qu'elles soient réglées à la raison. J'avoue que j'ay failly contre la raison, mais ie nie que ce soit contre l'Amour, & par ainsi recevez moy, non pas comme raisonnable, mais comme amoureux, & d'autant plus déraisonnable, que ie suis plus viement atteint & possédé d'Amour.

Ces paroles proferées avec toute l'affection qu'il m'estoit possible, firent en fin si grand effort en son ame, que quelques iours apres elle me remit toute l'effense que ie luy auois faite: & voyez comme le mal-heur est quelquesfois profitable, il aduint depuis que ce qui auoit esté cause de sa colere, le fut d'augmenter sa bonne volonté: car considerant l'artifice dont i'auois vsé, elle eut opinion que veritablement ie l'aimois. Et cette connoissance fut cause que Teombre fut encor sans Maistresse, car elle se donna entierement à moy; si bien qu'il sembloit que ie n'aimasse que pour le faire hayr; Et toutesfois i'aimois encore beaucoup dauantage Florice que Dorinde. Il est vray que quand Dorinde commença de me favoriser plus que de coustume, ie commençay aussi de l'aimer dauantage: car rien n'augmente tant mon affection que les faueurs.

Viuant donc de cette sorte avec toutes deux, Florice commença d'entrer en quelques

soupçons, d'autant que le bruit commun de cette affection estoit trop grand. Cela fut cause qu'un iour elle m'en parla avec quelque sorte d'altération, & moy, qui véritablement l'aimois, luy iuray tout ce qu'elle voulut, que ce n'estoit que son commandement qui me faisoit voir Dorinde, qu'à la vérité estant auprès d'elle, ie luy faisois expressement paroistre toute la bonne volonté qu'il m'estoit possible, afin que le dessein que nous avions fust mieux couvert : que si elle trouuoit bon que ie ne la visse plus, elle m'esviteroit une grande couruée, & si elle se regardoit en son miroir, & qu'après elle daignast ietter les yeux sur Dorinde, cette veüe l'asseurerait plus que toutes mes paroles. Bref ie luy en sceus tant dire qu'en fin ie la remis en bonne opinion de moy : si salut-il toutesfois luy promettre que ie luy donnerois toutes les lettres que Dorinde m'escriroit. Voyez-vous, me dit-elle, ne me promettez point une chose que vous ne me vueillez tenir : car ce seroit me perdre du tout, si ie venois à reconnoistre quelque manquement de parole. Jamais, luy dis-je, ie ne contreviendray à chose que ie promette à qui que ce soit, mais moins à Florice, qu'à tous les Dieux ensemble. Nous voilà donc remis mieux que nous n'avions point esté. Et parce que véritablement ie

Je n'avois rien de plus cher que Florice, & que toutesfois ie ne laissois pas d'aimer Dorinde, & de me plaire en sa compagnie, & mesmes aux faveurs que ie receuois d'elle, bien tost apres i'vsay d'une si grande recherche, que tout ainsi que cette derniere recevoit des lettres de moy, de mesme m'en escrivoit-elle; & soudain ie les portois à Florice qui les lisoit, & les gardoit soigneusement.

A ce mot, Hylas voyant que Siluandre s'approchant de Diane, luy disoit quelque chose à l'oreille, & qu'apres ils sourioient ensemble, interrompit le fil de son discours pour respondre à ce qu'il eust opinion qu'il avoit dit. Vous riez, luy dit-il, Siluandre, de ce qu'aimant Florice, toutesfois ie me plaisois aupres de Dorinde; vous en pouvez faire de mesme de ceux qui estoiguez de chez eux, passent les nuicts entieres dans les logis, où leurs iournées s'adressent. Car si ie rencontre le long du chemin qui me conduit aux felicitez de Florice, quelque contentement ou soulagement en la veüe & conversation de Dorinde, contreviendray-je aux loix de la raison si ie les recois; & vostre austerité desnaturee ordonnera-t'elle que ie refuse le bien que les Dieux m'enuoyent? Et parce que Syluandre, pour ne l'interrompre, ne voulut point respondre, Hylas

ayant quelque temps attendu, en fin voyant qu'il ne disoit mot, après auoir hoché la teste reprit de cette sorte le discours qu'il auoit laissé.

Or voyez ce qui aduint de ces Amours. La conuersation ordinaire que i'eus avec Dorinde, commença de me la faire aimer dauantage: & d'autant qu'une faueur receüe de bonne volonté en attire vne plus grande; elle me donnoit tous les iours de plus clairs témoignages de son amitié, qui fut cause que les lettres changeans aussi de style, deuiendrent plus affectionnées que de coustume. Cela fut cause que ie n'en donnois plus à Florice que fort rarement, & encores de celles qui auoient moins d'apparence de bonne volonté, gardant finement les autres. Le vesquis de cette sorte quelque temps avec plus de plaisir que ie ne sçauois raconter, estant bien veu de toutes les deux, mais d'autant que les deux ordonnent que les plus grands contentemens des hommes soient le plus aisément alterez, & se perdent plus facilement, ce bon-heur ne me dura gueres, parce qu'il aduint qu'un iour fouillant dans ma poche en la presence de Florice & de quelques autres de ses compagnes, elle y entreuit deux ou trois petites lettres pliées de la mesme sorte qu'estoient celles que ie luy auois données de Dorinde. Elle soupçonna incontinent la verité,

ussi y auoit il quelques iours que ie ne luy en
 uois point donné, & dès-lors se figurant
 qu'elle estoit trompée, resolut de me les dé-
 ober: & parce que ie n'y prenois pas garde,
 elle les prit fort aisément dans ma poche ce-
 pendant que ie parlois aux autres, qui mes-
 mes faisoient tout ce qu'elles pouuoient pour
 m'abuser, & luy donner plus de commodi-
 té de faire son larcin, ayant opinion que ce
 n'estoit que pour me les faire chercher. Elle
 les prit donc si dextrement que ie n'en sen-
 tis rien, & les ayant cachées, quand ie m'en-
 feray allée, dit-elle à vne de ses compagnes,
 vous luy pourrez faire sçauoir que ie les ay
 prises, si vous voyez qu'il en soit trop en per-
 sonne: ce qu'elle disoit pour m'en donner d'auan-
 tage. Elle partit incontinent, & ne fust plu-
 tost arriuée en son logis, que se renfermant
 dans son cabinet, elles les ietta toutes sur la ta-
 ble, & trouua qu'il y en auoit cinq, dont les
 vnes paroissoient fraîchement escrites, & les
 autres de plus longue main. La premiere qu'el-
 le prit, qui toutesfois estoit la dernière escri-
 te, se trouua telle:

LETTRE DE DORINDE A HYLAS.

IE m'y trouveray puis que vous le voulez ainsi :
 aussi seroit-il bien mal-aisé que vous y fussiez
 sans moy, puis que ie ne suis iamais sans vous. Mais
 ressouvenez-vous d'auoir aussi bien les yeux sur ma
 reputation, que sur nostre contentement. Quant à
 moy, lors que ie sçay que vous voulez quelque cho-
 se de moy, ie suis auenue pour toute autre conside-
 ration. C'est donc à vous à y prendre garde si vous
 m'aimez. Et adieu iusques à ce que ie voye celui qui
 est aimé de moy, & qui m'aime, si pour le moins les
 Dieux me veulent rendre contente.

Quelle pensez-vous, mabelle Phillis, que
 deuint Florice quand elle leut cette lettre? Elle
 demeura tellement hors d'elle-mesme, qu'elle
 ne sçauoit si c'estoit songe ou non. En fin sans
 dire vn seul mot, elle mit la main sur la premie-
 re qu'elle rencontra, qui fut telle.

LETTRE

LETTRE DE DORINDE

A HYLAS.

[E croy de vostre affection encor plus que vous ne m'en dittes. Mais pourquoy ne m'aimez-vous autant que ie vous aime ? Vous iurez sans suite que vous m'aimez dauantage. S'il est ainsi, pourquoy n'auetz-vous aussi bonne opinion de mon amitié, que i'ay de la vostre ? il ne sert à rien de dire que les femmes ne sçauent point aimer : car vous auetz sans d'experience du contraire, que vous estes le plus incredule de tous les hommes, si par mes effets vous ne croyez à mes paroles.]

Voicy la troisiemesme qu'elle rencontra.

LETTRE DE DORINDE

A HYLAS.

IE vous enuoye ce pourtraict que vous auez desiré de moy , non pas pour vous faire perdre personne que vous ayez acquise , comme vous me fistes autres - fois avec vn semblable present , mais pour vous assurer que vous auez autant de puissance sur celle qui le vous enuoye , que sur la peinture mesme que ie vous remets entre les mains. S'il m'estoit permis ie serois aussi souuent avec vous qu'elle sera heureuse en cela plus que moy , & moins heureuse seulement en ce qu'elle possedera ce bien sans le connoistre , que sans le posseder i'estime plus que ma vie.

Jetant alors cette lettre de despit sur la table, & de colere poussant les autres loing d'elle, elle se recula d'un pas, & se noüant les bras l'un dans l'autre, tint quelque temps les yeux fermez dessus : & puis comme reuenant d'un profond sommeil. O Dieux ! dit-elle, est-il possible que ce que ie voy soit veritable ? Se peut-il faire, Hylas, que tu m'aye trahy ? Est-il vray que tu te sois si long temps mocqué de moy, & que ie n'aye point eu de veuë pour remar-

quer tes trahisons ? Et se taisant encores pour quelque temps , tout à coup elle frappa des deux mains sur la table: Il ne sera pas vray perfide, que ta trahison demeure impunie, ie la decourriray pour le moins à celle pour qui tu l'as commencée , encor que tu l'ayes paracheuée en moy , & peut-estre se rendra-t'elle sage à mes despens. Elle n'eust plustost fait ce dessein, que ramassant ces lettres , & prenant en sa liette les autres que ie luy auois données , elle s'en alla trouuer Dorinde , la pria d'aller en son cabinet; où estant, ma belle parente, luy dit-elle, (car c'estoit ainsi qu'elle la nommoit) ie vous veux rendre vne preuue d'amitié qui n'est pas petite : mais ie vous coniuire de vous en seruir avec prudence. Il y a quelque temps qu'Hylas vous recherche, & vous avez creu d'estre aimée de luy , ie viens icy pour vous detromper , & vous faire voir qu'il vous abuse. A ce mot Dorinde rougit, & voulant en faire la froide. Non, non, dit Florice, ne pensez-pas , ma parente, de me pouoir cacher ce que ie sçay mieux que vous : le dis mieux, car vous sçauiez seulement vostre intention , & vous ignorez la sienne , au lieu que ie les sçay toutes deux. Vrayement, dit Dorinde , si cela est , vous estes bien sçauante. Mais que sçauiez-vous de moy ? Je sçay, dit-elle, que vous l'aimez , que vous luy avez enuoyé vostre peinture, & que vous receuez les assignations qu'il vous donne :

Dorinde qui se sentit conuaincuë par la verité, n'ayant pas l'effronterie de le nier, baissa les yeux, & rougissant encor d'auantage, se mist de honte la main sur le visage. Qu'il ne vous ennuye point Dorinde, continua-t'elle alors, que ces choses me soient connuës, & au contraire, resiouyſſez-vous que le tout soit tombé entre mes mains, & non point entre celles de quelque autre qui vous eut moins aimée, & à l'aduenir retirez-vous si vous aimez vostre honneur, de l'amitié de cet homme, qui ne vous recherche que pour se vanter des faueurs que vous luy faites, & à l'aduenture pour en feindre plus qu'il n'y en a pas. Il y a eu autresfois quelque familiarité entre luy & moy, cela a esté cause, & faut croire que ç'a esté pour vostre bon-heur, qu'il s'est adressé à moy. Je ne croy pas que vous luy ayez dit vne seule parole qu'il ne m'ait racontée: & par ce qu'il seroit trop long de les vous redire, voyez, luy dit-elle, voicy la pluspart des lettres que vous luy auez escrites, que vous ferez fort bien de brusler, afin qu'il ne s'en puisse preualoir. Dorinde les ayant prises & reconnuës, aduoüa librement qu'elle auoit creu d'estre aimée de moy, & que cela l'auoit obligée à tout ce qu'elle auoit fait: mais qu'à l'aduenir elle me hayroit au double de ce qu'elle m'auoit aimé, qu'elle luy auoit vne infinie obligation de cet aduertissement, & qu'elle

monstroit en cela qu'elle meritoit d'estre aimée & seruie de tout le monde , puis qu'elle estoit si bonne amie. Et apres se mettant aux iniures contre moy , il n'y eut mal que toutes deux n'en dissent , mais beaucoup plus Dorinde, comme celle qui estoit, ce luy sembloit, la plus offensée.

Or Florice s'estant vengée de moy selon ses desirs, s'en retourna en son logis, resoluë de ne m'aimer iamais, voire de ne me voir iamais s'il luy estoit possible, mais lors que le premier mouuement fut vn peu passé, & qu'elle vint à se remettre en memoire les discours que Dorinde & elle auoiēt tenus, elle se ressouuint que quelque affection que i'eusse eu pour Dorinde, ie ne luy auois point toutesfois parlé de l'amitié que ie portois à Florice, ny d'aucune faueur que i'eusse receuë d'elle, & tirant argument de là, que ie l'aimois encor plus que Dorinde, elle commença de se repentir de m'auoir fait vne si grande offense, car elle croyoit bien que si i'eusse decouvert quelque chose d'elle à l'autre, qu'elle n'eust pas failly de le luy dire en cette occasion. Et plus elle s'arrestoit sur cette pensée, & plus elle se repentoit de sa promptitude: car, disoit-elle, s'il l'a veuë, i'en suis cause, s'il l'a recherchée, ie luy ay commandé, si elle l'a aimé, c'est parce qu'il est aimable, s'il a receu les faueurs qu'elle luy a faites, ç'a esté au commencement pour mieux dissimu-

ler, & en fin parce qu'estant ieune il n'y en a gueres de son aage qui refusent telles fortunes. Que s'il me les a dissimulées, c'est qu'il a creu que ie m'é fascherois, ou que ie les declarerois, & tout homme d'honneur est obligé de conseruer la reputation de celles qui l'obligent. Mais qu'il ne m'ait tousiours aimée dauantage qu'elle, il n'y a point de doute, puis que parmy toutes les faueurs qu'il en a receuës, il ne luy a iamais parlé de nostre amitié. Ces pensées en fin la contraignirent de se condamner tout à faict coupable, & d'auoir vn extrême repentir de la faute qu'elle auoit faite, luy laissant vn tres-grand desir de racommoder ce qu'elle auoit deffaict.

Au contraire Dorinde iustement animée contre moy, bruslant toute de courroux & de despit, apres s'estre noyée tout le sein de pleurs profera seule dans son cabinet toutes les plus cruelles paroles que la douleur luy mit en la bouche : & de fortune, ainsi qu'elle essuyoit ses yeux, i'arriuy chez elle : & parce qu'elle m'ouit marcher, & qu'elle se douta bien que c'estoit moy, elle courut pousser la porte qu'elle auoit laissée ouuerte quand Florice estoit sortie, & que depuis elle ne s'estoit pas souuenue de refermer, tant elle auoit l'esprit ailleurs, mais elle ne le pût faire si promptement que ie ne visse les yeux encores rouges de force de pleurer : & lors que ie m'estonnois & de ses

larmes, & de ce qu'elle me refusoit l'entrée, elle r'ouvrit le cabinet, & m'appellant par mon nom, & se mettant sur l'entrée : Et bien, dit-elle, meschant & traistre que tu es, ne te contentes-tu point encores de tes perfidies, ou si tu en desseignes de nouvelles à mon dommage ?

Et parce que ie ne luy respondois rien estant si surpris d'estonnement, que ie ne pouuois parler : Peut-estre, dit-elle, ingrat & perfide, voudras-tu nier ta meschanceté ? Ah ! dit-elle, en me montrant ses lettres, ressouuiens-toy à qui tu as donné ces tesmoignages de ma facile creance, & sois certain que pas vne de tes trahisons ne m'est inconnüe, & que cela a fait que tu n'auras iamais vne plus cruelle ennemie. Et à ce mot, me donnant de la main contre l'estomach, me poussa hors de la porte qu'elle ferma sur elle d'une si grande promptitude que ie ne l'en pû iamais empescher. C'est sans doute, ma belle Maistresse, que ie m'en allay voyant qu'elle ne me vouloit point ouvrir, le plus confus homme du monde, mais de telle sorte animé contre Florice, que i'eusse acheté bien cherement vn moyen de luy faire desplaisir : car i'auois sceu que c'estoit elle qui m'auoit pris mes lettres : ie voyois à cette heure qu'elles les auoit données à Dorinde pour me desplaire. Je iugeay bien que ce n'estoit que l'enuie ; ou plustost la ialousie qui

luy auoit fait commettre cette faute contre nostre amitié, & pensant qu'il n'y auroit rien qui luy faschast dauantage que de voir que ie l'eusse quittée pour Dorinde, ie me resolus par despit de me despartir entierement d'elle, & de me donner tout à fait à l'autre. La difficulté estoit de l'appaiser Dorinde, mais i'auois fait resolution de souffrir toute rigueur, & tout desdain d'elle, plustost que ie ne me vengeasse de Florice.

En ce dessein, apres que quelques iours se furent escoulez, ie trouuay moyen de surprendre Dorinde en son cabinet : car le desplaisir qu'elle auoit receu la faisoit demeurer plus retirée qu'elle souloit. Et ayant poussé la porte sur moy, ie me iettay si promptement à genoux qu'elle n'eust pas le loisir de s'en aller, & là apres plusieurs pardons que ie luy demanday, ie luy declaray la verité : à sçauoir que Florice m'ayant longuement aimé, afin de tenir nostre amitié plus secrette, m'auoit commandé de faire semblât de la rechercher, qu'au commencement ie l'auois fait par feinte, & qu'en ce temps-là ie luy portois toutes ses lettres : mais depuis venant à l'aimer à bon escient, que ie ne luy en auois plus donné. Ah ! menteur, me dit-elle, & ne m'a t'elle pas apporté les dernieres que ie t'ay escrites ? il est vray, luy-respondis-ie, qu'elle les a eues, mais c'est parce qu'elle me les a desrobées : & si vous

ne m'en croyez, demandez-le à celles qui luy virent faire ce larcin, & lors ie luy nommay les deux qui l'auoient vou, & qui me l'auoient dit : & cela a esté cause que ce voyant elle-mesme punie par sa propre inuention, elle vous a déclaré ce qu'elle a creu qui pouuoit rompre nostre amitié. Mais Amour, n'est-il pas bien iuste de luy auoir fait souffrir le mal qu'elle nous auoit préparé ? & n'estoit-elle pas bien outrecuidée, de penser que l'on pût faire semblant de vous aimer, & se seruir de vostre beauté pour couvrir l'amitié qu'on luy porteroit ? Je ne veux point que les Dieux me soient iamais fauorable, si ie ne la hay comme la chose du monde que ie croy la plus hayssable, & si ie ne vous aime comme la seule personne de qui ie desire les bonnes graces. Ne vueillez que cette ialousie obtienne dauantage par sa medisance sur vous, que mon affection, & que le despit qu'elle a eu d'auoir esté desdaignée pour vous, ne me nuise au lieu que cette consideration me deuroit profiter. Je luy tins encores quelques autres semblables paroles, avec lesquelles ie n'eus pas d'abord ce que ie desirois : mais ie la disposay bien, de sorte qu'apres auoir verifié le larcin que Florice auoit fait de ses lettres, elle me pardonna, & peu apres renoüa nostre amitié de plus estroites obligations encores que les premieres : ce qui me retira de sorte de Florice, que ie ne

faisois pas seulement semblant de l'auoir iamais veüe. Et en cela ie ne me contraignoi nullement : car il estoit tres-veritable qu'encores qu'elle fust plus belle que Dorinde , & beaucoup plus releuée , si est-ce que le despiu m'auoit si bien changé les yeux que cette beauté ne m'estoit point agreable , & que ie la mesprisois.

Elle le supporta quelque temps , feignant de ne s'en soucier , & s'efforçoit de faire paroistre que mes actions luy estoient indifferentes mais en fin il fallut venir aux regrets & au repentir de m'auoir perdu : & d'autant qu'elle sçauoit bien que ie l'auois aimée , & qu'une affection ne se perd pas aisément , elle creut que si elle faisoit semblant d'en aimer quelque autre , cela sans doute me l'appelleroit , & feroit reuenir vers elle.

Elle fit donc ce dessein , & cherchant en elle mesme à qui elle se pourroit adresser pour me le faire croire plus aisément , elle n'en trouua point de plus à propos que Teombre , tant parce qu'elle iugeoit qu'il seroit plus disposé à recevoir de l'amour , que d'autant que ie le croirois plustost , sçachant bien qu'elle en auoit autrefois esté aimée. Elle commence donc de faire bonne chere à Teombre , luy parle , & montre de se plaire à tout ce qu'il dit & qu'il fait , & quand elle void que ie m'en prens garde , c'est lors qu'elle en fait plus de cas , & qu'elle

à plus de secrets à luy dire. Je remarquay incontinent ce renouvellement d'amitié, & le dis à Dorinde, qui en rioit avec moy, voyant que Teombre s'y rembarquoit : & d'autant que Florice ne voyoit point que ie reuinſſe comme elle s'estoit figurée, elle augmenta les faueurs qu'elle luy faisoit, de sorte que plusieurs ne pouuans approuuer cette vie, le dirent à ses parens, d'autant que le bruit de cette affection estoit si grand qu'il ne se pouuoit plus cacher, à quoy elle auoit esté contrainte, parce que pour me faire voir ses actions, il fallut qu'elle en fit de grandes demonstrations : & qu'au lieu de les cacher, comme c'est l'ordinaire, elle les descouurit à la veüe de chacun, voire s'estudia de les faire paroistre, autrement elles m'eussent esté inconnues, pource que ie ne la voyois plus qu'en public, & bien souuent encor estant en ces lieux-là, ie ne faisois pas semblant de la voir. Or son pere estant aduerty, comme j'ay dit de cet amour, l'en tanſa infiniment, & plus encores sa mere, qui par toute la contrée auoit tousiours esté vn exemple d'honneur & de chasteté. Elle vſa au commencement d'excuse : mais en fin ne pouuant plus se couvrir, elle l'auoüa, & dit qu'il estoit vray que Teombre la recherchoit, & qu'elle ne pouuoit pas empescher qu'on ne l'aimast. Mais la mere qui en quelque sorte que ce fust ne vouloit approuuer cette

vie, luy respondit pleine de colere que Teombre ne donnoit pas tant de connoissance d'estre amoureux d'elle, qu'elle, d'estre amoureuse de luy. A cela Florice toute confuse, respondit que Teombre la recherchoit avec tant d'honneur, qu'elle ne pouuoit moins faire que de recevoir son amitié de cette sorte, puis que c'estoit pour l'espouser. Si cela est, respondit incontinent son pere, faictes qu'il nous en parle, autrement nous dirons que vous l'avez inuenté pour vous excuser.

Elle qui veritablement craignois & son pere & sa mere, & qui outre cela auoit tousiours vescu avec beaucoup de reputation, pensa estre necessaire que Teombre tint quelque propos de mariage à ses parens, sans toutesfois qu'elle eut dessein de passer outre, esperant de rompre aisément le tout quand il seroit vn peu aduancé. Elle en parle donc à Teombre, qui plus content que ie ne vous scaurois représenter, ne perdit pas vne heure de temps, mais tout incontinent prie deux de ses oncles d'en porter la parole au pere & à la mere de Florice: ce qu'il firent, avec de si honnestes offres qu'ils furent receus comme ils eussent pû desirer. Car il estoit fort riche, & le party n'estoit point desaduantageux pour Florice: ce qui estant bien reconnu & considéré par ses parens, ils ne voulurent point prolonger le temps, mais dès le iour mesme conclurent le

mariage : ce qu'ils firent d'autant plus librement qu'ils croyoient que c'estoit la volonté de leur fille. Voila donc Florice accordée à Teombre, voila les articles passez, & ne falloit plus que la presenter au Temple deuant le Vacie. Pourrois-je bien, belle Bergere, vous représenter l'estonnement de cette fille, quand elle sceut ces nouvelles ? Son pere pensant qu'elle en seroit fort aise, voulut luy-mesme les luy dire : mais quand il luy fit entendre en quel estat estoient ses affaires, quoy qu'elle voulut feindre, si fut-elle contrainte de recourir aux larmes, dont le pere estonné : Et quoy ma fille, luy dit-il, qu'est-ce que ie vois ? Florice pleure de ce qu'elle a désiré ? Mon pere, respondit-elle, quand i'aurois désiré ce que vous dites, ie ne laisserois de ressentir ce coup, qui me menace de m' separer de vous, & de ma mere, & mesme m'estant adueni tant inopinément. Comment, respondit le pere, ne m'en auez-vous pas parlé la premiere, & ne m'auez-vous pas fait entendre que vous l'auiez agreable ? Il ne faut pas, mon enfant, que les choses qui sont à propos aillent traînant, si on en veut voir vne bonne fin. Je vous ay bien dit, mon pere, respondit la fille tout en larmes, que Teombre me recherchoit de mariage, mais ie ne vous ay pas dit que ie le desirasse. Et n'est-ce pas vous, ajouta le pere, qui estes cause que Teombre en a parlé ?

ç'a esté, repliqua-t'elle, par vostre commandement, & non pas de ma volonté : & ie croyois que vous me donneriez du temps à penser & à m'y resoudre. C'est bien pensé à vous, dit-il, tout en colere, vous sçavez bien comme telles affaires se cōduisent. Je voy bien que vous avez beaucoup fait de mariages en vostre temps, resoluez - vous que les choses estans de cette sorte auancées ie veux qu'elles se paracheuent. • Et quoy donc ? vous voulez estre encore seruie, & donner occasion à chacun de faire des contes de vous ? voulez-vous pas auoir dauantage de loisir pour me rapporter encor vn peu plus de honte ? Non, non, contentez-vous Florice, que i'ay rougy pour vous quand vos parens m'aduertirent de vostre vie, & que ie ne veux plus que cela m'adienne, si ie puis. Et à ce mot la laissant seule, s'en alla trouuer sa femme, qui ayant sceu tous ces discours, vint vers elle toute en colere, & luy vsa de paroles beaucoup plus rudes encores que son mary, luy faisant entendre pour cōclusion qu'il n'y auoit rien qui pût empescher l'effect de ce mariage, que la mort, & qu'elle s'y resolut. Voila la pauvre Florice la plus affligée qui fut iamais : car outre qu'elle se voyoit priuée de moy pour surcroist d'ennuy, elle se voyoit entre les mains d'une personne qu'elle n'auoit iamais aimée, & qu'au contraire, elle hayissoit plus que le tombeau.

lugez en quelle confusion de pensée elle pouvoit estre, & combien elle auoit de diuers combats en son ame. En fin elle resolut que la mort seroit celle qui la garantiroit de ses des-plaisirs, non pas qu'elle eut le courage de se donner du fer dans le sein (car le penser seulement de telle cruauté la faisoit fremir) mais elle esperoit bien que la vie ne scauroit luy demeurer longuement parmy tant de cruelles peines. Et voyez que c'est que l'amour: Elle n'auoit point tant de regret de me perdre, ny de se voir à vne personne qu'elle n'aimoit point, que de penser que ie iugerois mal de l'amitié qu'elle m'auoit portée. Car encor qu'elle fust en colere contre moy, à cause de Dorinde, si est-ce qu'elle ne laissoit pas de m'aimer, m'excusant mesme en ce que ie ne l'aimois plus, & s'accusant de ce deffaut d'amitié, pour l'offense qu'elle m'auoit faicte. Estant en cette peine, elle resolut d'auoir cette satisfaction de soy-mesme, puis qu'elle ne pouuoit euitier le mariage de Teombre, de me faire scauoir pour le moins, que sa foy n'estoit point changée, ny que son affection ne seroit iamais autre que ie l'auois esprouuée: Sa lettre fut telle :

LETTRE DE FLORICE. A HYLAS.

Q V A N D vous verrez cette escriture, peut-estre, vous souviendrez-vous d'en avoir veu autres-fois, lors que vous aimiez celle qui vous escrit, & que vous auez tant offensée. Que s'il advient ainsi, quelle est l'amitié que ie vous ay portée, puis qu'après un si grand outrage, elle me fait mettre la main à la plume, pour vous faire sçavoir l'estat où ie trouue celle que vous auez tant aymée, & qui vous ayme encores plus que toutes les choses du monde, en despit de toutes les iniures que vous luy auez faite? Sçachez donc que sans y penser, & en seignant, ie me vois toute à un autre par les rigoureuses loix du mariage, & qu'il n'y a point d'autre remède, sinon que vous veuillez à cette heure celle que vous auez des-là vouluë tant de fois, m'assurant que mes parens choisiront tousiours plustost vostre alliance que celle de Teombre, à qui, hélas! ie suis destinée, si vous ne m'aymez autant que ie vous ayme.

Lors que cette lettre me fut apportée, j'estois en peine du bruit qui couroit de ce mariage: & quoy que ie fusse, ce me sembloit, fort resolu d'estre tout à Dorinde, si est-ce que ie ne
laissois

aissoit de ressentir la perte de Florice, car telle
 stimois-je l'alliance de Teombre, & conside-
 rez la finesse d'Amour. Il connoissoit bien, que
 le m'arrequer tout ouuertement pour elle, il
 perdoit sa peine, parce que j'estois encore
 encolere : il voulut donc me prendre d'un au-
 tre costé. Premièrement, il me propose la
 mine que je portois à Teombre, combien peu
 lmeritoit cet aduantage, & puis me represen-
 tant la beauté & les merites de Florice, me
 faisoit regretter que cet homme la possedast,
 me remettant en memoire toutes les faueurs
 que j'auois receues d'elle. Bref, il les sceut de
 telle sorte imprimer en mon ame que ie ne
 me donnay garde que j'estois plus amoureux
 d'elle que de Dorinde. Si bien, que quand sa let-
 tre me vint entre les mains, j'auoue que tour-
 nant les yeux d'un sain iugement sur sa beauté,
 sur sa qualité, & sur ses merites, ie reconnus
 que j'auois eu tort de l'auoir quittée pour un
 autre qui valoit moins, & m'en repentant ie
 fis dessein de retourner vers elle. Il est vray
 que lisant le remede qu'elle me proposoit pour
 rompre le mariage de Teombre, ie ne sceus
 iamais m'y resoudre, hayssant ce lien cruel
 plus que ie ne scaurois vous dire, non pas pour
 le particulier de Florice, mais pour le regard
 de toutes les femmes, me semblant qu'il n'y a
 point de tyrannie entre les humains si grande
 que celle du mariage. Si estois-je bien con-

290 LA II. PARTIE D'ASTREE.
battu : car d'un costé Dorinde ne m'est point des-agréable : de l'autre ie ne pouuo souffrir que Teombre possedast Florice ; mais sur tout ie ne voulois point l'espouser. Apres auoir longuement debattu en moy-mesme me resolu de renoüer l'amour qui auoit entre nous, & de faire ce que ie pourrois pour empêcher que Teombre ne l'eust pas. Et pour mettre en effect cette pensée ie feignis de n'auoir receu la lettre qu'elle m'auoit escrite : que ie fis aisément , parce que celuy qui l'apporta , l'auoit remise entre les mains d'un q'estoit en mon logis , pensant qu'il fust à moi sans luy dire de la part de qui elle venoit , par hazard il me donna le loisir quand ie m'retirois de la lire. L'ayant leuë ie le priay de ne dire point que ie l'eusse veüe , mais qu'il estois desia party , & prenant la plume , i'ecriuis ainsi à Florice :

LETTRE DE HYLAS
A FLORICE.

VOUS auez donc le courage de vous donner à Teombre ; vous auez donc si peu de memoire de l'amitié de Hylas , que vous voulez preferer un tel homme ? Doncques vous estes au monde , pour le contenter , & moy pour vous regretter ? O Dieux , le permettez-vous ?

*ne le permettant ne prenez-vous point cette ingrat-
te, & mesconnoissante Florice ?*

Or ie faisois semblant de n'auoir point re-
ceu sa lettre, afin qu'elle ne creust pas que ce
fussent ses paroles, mais mon amour seule-
ment qui me faisoit reuenir vers elle, parce
que si i'eusse esté poussé par les prieres, il eust
semblé que i'eusse eü moins d'affection qu'el-
le, ce que ie ne voulois pas qu'elle pensast.
Quand elle receut ma lettre, elle eut beaucoup
de contentement de sçauoir que ie l'aimois,
& ne fut peu de la sienne, voyant que ie ne
l'auois point receüe: elle me rescriuit don-
ques, me fit sçauoir qu'elle m'auoit des-ja
aduerty du moyen qu'il falloit tenir pour
l'exempter de la misere qui luy estoit prepa-
rée. Et parce qu'elle craignoit que sa lettre ne
fust perduë elle me la redisoit encorës, mais
sans attendre sa response, ie fis semblant de
partir de la ville, feignant d'y estre contraint
pour ne pouuoir soustenir la veuë de ce maria-
ge: & afin qu'elle le creust mieux, ie donnay
ordre que presque en mesme temps vne autre
lettre des miennes luy fut portée. Elle estoit
telle :

LETTRE DE HYLAS
A FLORICE.

PUIS puis qu'il est impossible que Florice ne su-
 le cours de son mal-heureux destin, ie pe-
 de cette ville, ne pouuant souffrir vne vœu si a-
 plorable pour moy. l'ayme mienx en prendre
 mal-heureux succez par mes oreilles que par m-
 yeux, réservant désormais ceux-cy pour pleur-
 un si misérable accident. Les Dieux vous en do-
 nent autant de contentement que vous m'en lais-
 peu, & vous le vueillent continuer aussi longu-
 ment que durera le cuisant regret que j'en ay, &
 qui m'accompagnera dans le cercueil, du mesme
 me plaindray de vostre changement, & de la ri-
 gueur de ma fortune.

Or, belle Phillis, le luy escrivois de cet-
 forte, afin qu'elle ne creust pas que j'eusse re-
 ceu sa lettre, parce qu'autrement j'eusse es-
 obligé, si ie n'eusse voulu me separer du toi-
 de son amitié de la demander en mariage
 & j'eusse plustost consenty à ma mort qu'
 l'espouser: non pas que ie ne l'estimasse in-
 niment, mais pour l'extrême horreur que j'a-
 de ce lien, & j'auois bien vne si bonne opinio-
 de moy, que ie tenois pour certain qu'elle n-
 me seroit point refusée: & de peur qu'elle n-

uſt en peine de la lettre, qu'elle m'auoit eſcri-
 e, ie fis qu'elle luy fuſt rapportée par vn des
 niens, qui luy fit entendre que i'eſtois party
 l'auoit deux ou trois iours, & que d'autant
 qu'il ne ſçauoit où i'eſtois allé, il luy rendoit
 cette lettre, de peur qu'elle ne ſe perdiſt. Elle
 ne connut point qu'elle euſt eſté ouuerte, par-
 ce que la fermant avec de la meſme ſoye, i'y
 auois mis le meſme cachet, d'autant qu'il y
 auoit long-temps que nous en auions chacun
 vn ſemblable: Elle reprit la lettre en ſouſpi-
 rant, & puis s'enquit pourquoy ie m'en eſtois
 allé, & quel ſi prompt affaire m'y auoit con-
 traint. Il luy reſpōdit, ayant eſté bien inſtruit
 par moy, qu'il n'en ſçauoit autre choſe ſinon
 qu'il ne m'auoit iamais veü ſi triſte que i'eſtois
 à mon depart, & que ie luy auois ſeulement
 commandé de l'attendre. Alors avec vn grand
 ſouſpir. Ah ! dit-elle, i'ay peur qu'il reuien-
 dra trop tard pour mon contentement: Et à
 cecy, pour ne laiſſer voir les larmes qui luy
 ſortoient des yeux, elle s'en alla de l'autre
 coſté. A ſon retour il me raconta tout ce
 qu'elle auoit dit & fait, & il faut confeſſer que
 i'en eus pitié: mais il me fut impoſſible de
 me reſoudre à l'eſpouſer. Je me tins donc ca-
 ché tant que les nopces demeurèrent à ſe fai-
 re, & d'heure à autre i'enuoyois celuy qui
 luy auoit rapporté ſa lettre, pour apprendre
 des nouuelles. En fin ie ſçeus que le tout eſtoit

LETTRE DE H. A FLORI

PUIS puis qu'il est impossi-
le cours de son mal-
de cette ville, ne pouvan
plorable pour moy. l'
mal-heureux succez
yeux, réservant de
on si misérable acc
nent autant de c
peu, & vous
ment que dur
qui m'accor
me plaind

DE FLORICE

A HYLAS.

gueur de j'allois vous enuoyer ma vie dans ce p
ussi bien que la verité de mon intenti
ne plaindrois pas de l'injustice du Ciel
for s'imaginé à manquer à mon amour, ou à mon
C. Demain sera le dernier iour de ma vie
le moins on doit appeller mort ce qui ra
sente espee de contentement. Si Hylas veut
compagner mon desplaisir du sien il peut me re
rer du tombeau, & plus encores s'il ne laisse
de m'aimer toute misérable que ie suis.

Jugez si cette lettre me toucha vivement
Puis que veritablement ie l'aimois, ma

remède à ce mal-heur, que
 quoy que mon affection ne
 m'en donner la volon-
 tair de signer le
 tout ce que son
 : mais avec des
 grands tremble-
 ment estoient souste-
 nime dont elle
 eux ! dit-elle, à vne
 quelle cruelle loy est
 ne que l'innocent signe
 ? Mais quand elle fut con-
 temple, & que de fortune elle
 ar la mesme rue où estoit mon lo-
 , leuant les yeux contre les fenestres, elle
 en soy-mesme. Pourquoy, ô trop heu-
 x logis, ne me font les Dieux aussi fa-
 vables qu'à toy, afin que ie fusse comme
 es à celuy à qui ie soulois estre ? Et de
 une m'estant mis à la fenestre que i'a-
 is entr'ouuerte pour la voir passer, elle
 apperceut : mais, ô Dieux ! quelle fut
 te veüe : elle tombe esvanouye entre les
 bras de ceux qui la conduisoient : & pour
 en faire de mesme ie fus contraint de me
 mettre sur vn list, d'où ie ne bougeay de
 la plus-part du iour. En fin la voila mariée
 avec tant de pleurs, que chacun en auoit pi-
 tie : mais parce que ie craignois que m'ayant

veu, elle ne creust que i'eusse fait semblant de m'en aller, ie fis en sorte, que dès le soir mesme vn de mes amis feignant de dancer avec elle, luy fit entendre que ie m'en estois allé pour ne voir point ces mal-heureuses nopces, en intention de ne reuenir iamais, mais que mon affection auoit eut tant de force sur moy, qu'il m'auoit esté impossible d'en demeurer plus long-temps esloigné, & que par mal-heur i'estois arriué en l'instant le plus fascheux que i'eusse pû rencontrer, que i'estois tellement hors de moy, qu'il m'estoit impossible de viure, si elle ne me donnoit quelque assurance que son amitié ne fust point changée. Elle alors sans faire semblant de l'auoir ouy, tirant vne bague de son doigt la luy mit en sa main. Ce diamant, luy dit-elle, l'assurera qu'il a moins de fermeté, que l'affection que ie luy ay promise. Or, ie vous supplie, oyez ce qui en aduint. Le soir mesme qu'elle se mit au lit, & à l'heure mesme, comme ie crois, que Teombre l'auoit entre ses bras, i'estois couché, & tenois sur mon estomach la main où i'auois mis cette bague, sans la remuer; toutesfois ie ne sçay comment elle m'entra dans la chair, & me fit vne si profonde égratignure, que ma chemise en fut toute ensanglantée: & depuis la marque m'en est tousiours demeurée au droit du cœur. O Dieux! m'escriay-ie soudain, pensant à l'outrage que Teombre me

faisoit ! Combien est plus sensible , & de plus longue durée , l'offense que l'on fait maintenant à mon affection ?

Je me suis peut-estre arresté trop longuement sur ces particularitez : mais excusez. Hylas qui ne fut iamais si viuement touché pour autre , si ce n'est pour vous, ma Maistresse, dit-il, se tournent vers Phillis en soufrian. Je n'en doute, dit-elle, non plus que personne qui soit en cette compagnie : mais dites-nous comment vous laissastes Dorinde ? Hylas alors reprit ainsi la parole.

Lors que i'estois le plus empesché de m'en desmesler honnestement (car en effect i'aimois Florice, tant parce qu'elle estoit plus belle, que pour auoir reconnu, ce me sembloit, que Dorinde en aimoit vn autre) il sembla que le Ciel me voulut aider, me presentant la meilleure occasion que i'eusse sceu desirer. Periadre, qui comme ie vous ay dit, auoit esté contrainct de me quitter Dorinde, & ne pouuant souffrir de me la voir posseder, s'en estoit allé hors de la ville, fut en fin contraint de reuehir pour ne pouuoir se priner plus long-temps de sa veuë. Et quoy qu'il preuit bien que le regret seroit plus grand de voir que d'ouyr dire nostre amitié, si ne pût-il s'empescher de reuenir, luy semblant que le blessé mesme a quelque consolation quand il peut voir sa playe. Et parce que d'abord il me vint voir, aussi-tost qu'il

arriva ie fis desseins de faire, comme on dit d'une pierre deux coups, à sçavoir de me demesler de l'amitié de Dorinde, & d'obliger infiniment Periandre à moy. Deux ou trois iours s'estans donc escoulez qu'il ne me parloit qu'à mots interrompus de Dorinde, nous trouvant separez de toute compagnie, ie luy tins ces propos. Il est impossible, Periandre, que l'amitié que ie vous porte, souffre que ie sois cause plus longuement de la melancholie que ie remarque en vostre visage. J'aime trop mon frere pour luy voir passer une telle vie à mon occasion, vous ne doutez point que ie n'aime Dorinde, mais vous devez encore estre moins en doute de l'affection que ie vous porte, Et pour vous en rendre un tesmoignage qui ne sera pas petit, ie vous remets cette Dorinde que ma bonne fortune vous auoit ostée, & veux bien qu'à ce coup l'amitié que ie vous porte, surmonte l'Amour que j'ay pour elle. Recevez-là donc Periandre, de ma part, & soyez certain que j'auray moins de regret de m'en separer, que de vous voir triste à mon occasion, ou bien d'estre priué de vostre presence. Si iamais personne condamnée au suplice receut du contentement quand on luy apporte sa grace, vous devez croire que Periandre en eut oyant mes parens; & toutes-fois sa discrecion, & l'amitié qu'il me portoit la luy firent au commencement refuser: mais en-

En voyant que ie continuois en cette volonté, il la receut avec tant de remerciement, que ie fus contrainct de luy dire, qu'elle luy estoit iustement deuë, connoissant bien qu'il l'aimoit de sorte qu'il me surmontoit autant en cette Amour, que ma bonne fortune auoit surpassé la sienne.

Ie me retire donc peu à peu de Dorinde, & Periandre au contraire s'y aduance le plus qu'il pût : mais cependant i'entreprends Florice. Ie trouue les moyens de parler à elle, ie l'assure de mon affection : bref, ie fais en sorte que iamais il n'y auoit eu tant de bonnes intelligences entre nous, & ce qui m'y aida dauantage, fut le peu d'amitié qu'elle portoit à Teombre. Il est vray qu'elle auoit tousiours du soupçon pour Dorinde, se ressouenant de ce qui s'estoit passé. Cela fut cause que quelque temps apres qu'elle creut de m'auoir bien rendu sien, elle me dit que résolument elle vouloit que tout ouuertement ie rompisse de sorte avec Dorinde, qu'elle n'en pût iamais auoir doute : qu'autrement elle viuroit tousiours avec incertitude de mon amitié, & qu'elle aimoit mieux s'en separer tout à fait que d'auoir cette continuelle apprehension. Ie luy representay tout ce que ie pûs pour ne rendre point de desplaisir à Dorinde; car elle vouloit que ce fust par quelque espeece d'affront que ie me separa d'elle, mais par vne

de mes raisons ne fut receuë: il fallut en fin que ie m'y resolusse.

C'estoit le sixiesme de la Lune de Iuillet que tous les plus apparens de la ville vont avec les Druydes, pour cueillir dās les forests de Mars, qu'ils nomment d'Erieu, le guy salutaire de l'anneu, quand Florice pour la derniere fois me commanda de satisfaire à ce qu'elle m'auoit demandé. Toutes les Dames estoient parées, & chacun estoit assemblé en l'Athenée, lors que ie resolus de luy complaire: le sacrifice estoit parachené, & les resiouyssances accoustumées se commençoient, lors que tirant à part Periandre, afin qu'il ne s'offensast pas de ce que ie voulois faire, ie luy dis que ie voyois bien que Dorinde auoit tousiours quelque esperance en moy, & que cela estoit cause qu'elle ne receuoit pas son seruice comme elle deuoit, mais que ie la voulois desabuser, afin qu'elle ne s'y arrestast plus, & soudain apres la voyant aupres de Florice, & au milieu de la meilleure compagnie, ie m'approchay d'elle, & apres quelques propos communs, ie luy dis si haut que celles qui estoient à l'entour me peurent ouyr. Je connois à cette heure, Dorinde, que ce que l'on m'a dit de vous est veritable. Et quoy (me dit-elle en soufrian, & attendant toute autre responce de moy) que vous auez (luy repliquay-je) meilleure opinion de vous que personne du monde.

puisse auoir de soy-mesme. Elle rougit alors, & me demanda pourquoy ie faisois ce iugement d'elle ? Parcé, luy dis-je, que mesurant les autres par vous, ainsi que vous aimez tout ce que vous voyez, vous pensez aussi que chacun soit amoureux de vous, & l'ay sceu que vous estes en cet erreur de moy, croyant que i'en meurs d'Amour. Mais ie veux bien que vous sçachiez que vous auez trop peu de merite pour me donner seulement la volonte de vous regarder. Et si vous-vous lestes figure autrement, desabusez-vous, & croyez que Hylas auroit honte de vous auoir amee, ou s'il auoit fait cette faute, de la contraindre maintenant. Pensez, gentil Paris, quelle deuint Dorinde. Quant à moy pour m'entretenir en plus de parole avec elle, à ces derniers mots ie m'en allay, la laissant la plus confuse personne qui fut iamais.

Depuis ce temps, Florice plus satisfaite que ie ne vous sçauois dire, se redonna toute à moy, & si Teombre la gardoit comme mary, ie la possedois comme amy. Mais Dorinde animee à outrance contre moy, se resolut de me rendre tous les plaisirs qui luy seroient possibles : & descourant le renouement de l'amitié de Florice & de moy, fit dessein de m'y trauffer en tout. Et parce que ie ne la voyois plus, encor que ce fut bien à regret, car ie l'aimois, quoy que ce fut moins que Florice, elle

iugea que Periandre seroit vn bon moyen pour apprendre de mes nouuelles. Elle commença donc de faire cas de luy, & luy montrer me leur visage que de coustume, & peu à peu semblant de l'aimer dauantage, & alloit ainsi tousiours augmentant de iour à autre. Dequoy Periandre auoit tant de contentement qu'il ne bougeoit presque d'aupres d'elle. Ayant vescu quelque temps avec luy de cette sorte, elle luy fit entendre la tromperie dont i'auois vus en mettant mon portraict dans le miroir: afin qu'il n'en pût douter, elle fit venir la femme qui le luy auoit porté. Bref elle luy fist conter tant à mon desauantage, qu'elle refroidit en partie l'amitié qu'il me souloit porter, & cela en dessein d'auoir par son moyen quelque lettre de celles que Florice m'escriuoit, pour ce continuant son discours. Il estoit, luy disoit-elle entierement à Florice, mais iusques à ce que quelque autre luy passera deuant les yeux: Car c'est bien le plus trompeur, & le plus volage qui fut iamais. Mais, luy disoit-elle, luy tenant la main entre les siennes, me voulez vous faire vn extrême plaisir? & luy ayant respondu qu'il n'y auoit rien qu'il ne fust pour son seruice, elle le luy fit iurer, & depuis continuant. Vous sçauiez que Florice & moy sommes amies & alliées. Je ne sçauois croire qu'elle m'eust l'aimé. Je vous supplie dites-moy ce que vous en sçauiez. Desabusez-vous de cela (luy dit-

Je vous assure qu'elle l'aime, & qu'il ne se passe jour qu'elle ne luy escriue. Et mon Dieu, repliqua-t'elle, me sçauriez-vous faire voir yne de ses lettres ? Fort aisément, luy respondit-il, il est assez nonchalant à les serrer. Et en cela Periandre auoit raison, car veritablement ie ne sçay que ie fay de celles qu'on m'escriit, & quoy que pour en auoir perdu beaucoup j'ay eu bien souuent du desplaisir, si ne me puis-je chastier de cette nonchallance. Or bien, adjousta Dorinde, ie verray bien si vous estes homme de parole, & si vous m'aimez, parce que si cela est, vous m'en ferez auoir vne bien tost,

Auec cette resolution, Periandre, sans auoir esgard à nostre amitié, & pensant y estre obligé, fut par le commandement de Dorinde, fut pour se venger de la tromperie que ie luy auois faite, ne perdit le temps, mais ce soir mesme estant venu coucher avec moy, comme bien souuent il auoit accoustumé, m'en destroba vne que i'auois receuë en sa presence, & aussi-tost qu'il pût entrer le matin en la chambre de Dorinde, il la luy porta. Elle vid qu'elle estoit telle :

LETTRE DE FLORICE

A HYLAS.

*C*eluy qui n'est au monde que pour nostre supplice, s'en va demain hors de la ville. Si vous venez, tant le soir sera nostre. Le reste du temps que ie passe, esloignée de ce que j'aime, ie ne dis pas qu'il soit à nous.

Vous pensez, gentil Paris, que l'on n'escrit rien sur le ply de semblables lettres, de peur qu'estans trouuées, on ne reconnoisse par celuy à qui elles s'adressent, celles qui les escriuent; cela fut cause que Dorinde apres auoir mille fois remercié Periandre se retira dans son cabinet, & escriuit au dessus à Teombre, puis la recacheta avec de la soye bien proprement, & la donnant à vn ieune homme des siens, l'instruisit de tout ce qu'il auoit à faire, & luy commanda de la porter incessamment à Teombre, parcé qu'elle scauoit bien qu'il deuoit s'en aller ce iour-là hors de la ville. Le ieune homme fit ce que Dorinde luy auoit ordonné, & si dextrement, que cependant que Teombre cherchoit des fizeaux pour couper la soye il ressortit du logis, & vint trouuer Dorinde, à laquelle
il ra-

Il raconta ce qu'il auoit fait. Si le mary fut estonné voyant la lettre de sa femme, & plus encores lisant ce qu'elle escriuoit, vous le pouuez iuger, ma belle Maistresse.

Tant y a qu'au lieu de s'en aller seul, il la contraignit de faire le voyage avec luy, & non pas sans luy montrer la lettre; & luy faire plusieurs reproches, dont elle s'excuse le mieux qu'elle pût, disant qu'il y auoit long-temps que cette lettre estoit écrite, & parce qu'elle auoit reconnu que Dorinde auoit escrit ce qui estoit sur le ply. Lors que Teombre luy répondit, qu'en quel-que temps que cette lettre fust écrite, elle ne pouuoit estre excusée; elle repliqua qu'elles filles & bonnes amies Dorinde & elle, elles en auoient bien souuent escrit de semblables, se conuiant l'une l'autre à se venir visiter, lors qu'elles n'auoient personne pour les empescher de parler librement; & que Dorinde à cette heure estant en choler contre elle, & sçachant qu'il deuoit partir, luy auoit enuoyé cet escrit; & d'effect, disoit-elle, vous pouuez bien iuger que ie dis vray, puis que le dessus de la lettre est escrit de la main de Dorinde. Que si elle vouloit elle en pourroit bien montrer plusieurs autres semblables, & moy aussi des femmes, si i'eusse esté aussi soigneuse à les garder qu'elle a esté. Teombre se paya en

quelque sorte de cette excuse : toutesfois elle fut contraincte d'aller avec luy hors la ville, & n'eust loisir que d'escrire vn mot, qu'elle laissa entre les mains d'une fille en qui elle auoit toutes sortes d'assurances. Quant à moy qui pensois qu'elle fust demeurée, & que Teombre s'en fust allé seul, ie ne faillis point sur le soir de me trouuer au lieu accoustumé. Mais ceste fille m'ayant ouuert, me donna la lettre que Florice m'escriuoit, & sans dire vn seul mot me renferma la porte si promptement, que ie ne l'en sceu empêcher. Et parce qu'il faisoit obscur, & que ie craignois qu'en heurtant ie fusse ouy de quelqu'autre, apres auoir attendu quelque temps pour voir si elle s'ouueroit, ie m'en allay avec vne grande apprehension qu'il n'y fust arrivé quelque accident, & quand ie fus en mon logis, j'auois vne impatience incroyable, d'attendre de la clarté pour lire la lettre qui m'auoit esté donnée. En fin ie vis qu'elle estoit tel-

LETTRE DE FLORICE

A HYLAS.

C'est la plus cruelle ennemie que tu auras
 jamais, qui t'escriit maintenant, pour t'as-
 surer que ny Dorinde, ny toy, n'avez eu assez
 de meschancetez pour la faire mourir, & que
 le Ciel me laissera assez de vie pour me venger
 de tous deux. Cependant, oublie mon nom,
 comme tu as perdu le souvenir des faveurs que
 j'ay fait.

O Dieux ! que deuis-je ayant leu cette let-
 tre, & en quelle confusion de penſées me trou-
 uy-je, ne pouvant deviner pourquoy Flori-
 ce m'escriuoit de cette sorte ? Je passay cette
 nuit en me promenant par la chambre, &
 soudain qu'il fut iour, j'enuoyay vn des miens
 pour faire en sorte que ie peusse parler à
 celle qui m'auoit donné la lettre, mais ie ne le
 pus de tout le iour. Le soir donc estant venu,
 j'appris d'elle tout ce que ie viens de vous dire,
 & l'opinion que Florice auoit que i'eusse don-
 né cette lettre à Dorinde, qui luy faisoit croire
 que j'auois feint lors que ie m'estois retiré de
 l'amitié de Dorinde, & que ç'auoit esté seule-
 ment pour l'abuser. Je cherchay incontineſt

dans ma poche, & ne trouuant point ma lettre, ie iugeay bien que Periandre me l'auoit desrobée, & faisant mille protestations à cette fille pour mon innocence, ie party resolu de m'en venger. Mais quand ie rencontray mon amy, & que d'un visage renfrogné, ie me plaindis du larcin, qu'il m'auoit fait. Il respondit en souffrant: Si en cela ie vous ay despleu, j'en suis marry, & vous le deuez oublier, si vous auez memoire que vous me fistes bien plus d'offense en me desrobant Dorinde, par l'artifice d'un miroir, que ie vous en ay fait en vous prenant vne lettre. Mais, luy dis-ie, ie vous ay rendu vostre Maistresse, & vous me faites perdre la mienne. Je ne sçay en cela que vous dire, respondit-il, sinon que pour vous la rendre, ie luy diray le larcin que ie vous ay fait. L'aimois Periandre, & peut estre autant que pas vne de ces Dames. Cela fut cause que ie receus son excuse, iugeant mesme que c'estoit le moyen de reuenir aux bonnes graces de Florice. Et pource conuertissant le tout en gaufferie, nous fîmes dessein d'attendre le retour de Florice, afin de la sortir de l'erreur où elle estoit. Mais Teombre qui estoit homme d'esprit, & qui auoit bien fait semblant de prendre pour payement les excuses de sa femme, se resolut de demeurer quelque temps aux champs, afin de reconnoistre mieux ceux qui la recherchoient, & de quelle humeur elle estoit, & en cette doli-

beration s'y arresta si long-temps, que cependant ne pouvant demeurer inutile, ie vis Criseide, & si ie la vis ie l'aimay. Et à la verité elle le meritoit, car ie ne croy pas que iamais estrangere eut plus d'attraits, ny fut plus capable de donner de l'Amour qu'elle.



Temple de la Déesse Ashtar

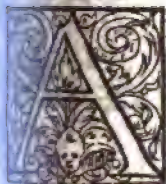
Temple de la Déesse Ashtar

Silvanus

Diana



LE
CINQ VIESME LIVRE
DE LA SECONDE
PARTIE D'ASTREE.



ASTREE eust bien pris plaisir
au discours de Hylas, c'eust esté
en vne autre saison : mais le desir
extrême qu'elle auoit d'estre au
lieu où Siluandre auoit trouué la
terre de Celadon, luy faisoit souffrir avec im-
patience tout ce qui l'en destournoit. Cela fut
cause qu'à la premiere occasion qui se presen-
ta, elle fit signe à Phillis qu'il estoit temps de
s'en aller, & que le séjour luy estoit en-
nuoyable, & voyant que sa compagne ne l'en-
tendoit pas, lors qu'elle vit que Hylas s'ar-
restoit pour songer vn peu à ce qu'il auoit à dire
de Criseide, & . montroit d'en vouloir conti-
nuer le discours, elle le preuint, avec telles pa-
roles. *Je n'eusse iamais pensé que la beauté de
Phillis eust eu tant de puissance sur le plus libre*

372 LA II. PARTIE D'ASTREE.

esprit qui fut iamais, que de le retenit en un discours plus d'une heure. Et puis que la rigueur de cette Bergere n'a point de consideration de la contraincte en quoy elle le retient, faisons nous paroistre plus discrettes, & leur rompant compagnie, donnons luy occasion de cesser. Aussi bien la grande chaleur qui nous a retenuës en ce lieu est desia abbatuë, & le promenoit d'or-en-là sera plus agreable que le discours, Et à ce mot elle se leua, & le reste de la compagnie la suiuit, & mesme Hylas prenât Phillis sous les bras: Je suis bien aise, dit-il ma Maistresse, que les plus insensibles ressentent une partie de la peine que vous me donnez, & reconnoissent l'amour que ie vous porte. Il disoit ces paroles pour Astrée, qu'il tenoit pour personne qui n'eust iamais rien aimé. Et voila comme nostre iugement est deceu bien souvent par l'apparence. Et Phillis le voulant laisser en cette opinion. Ceux qui aiment bien, dit-elle, n'essayent pas de rendre preuve de leur affection par le rapport des personnes qui ne sçauent pas aimer, mais par leurs propres seruices. Et quant à la patience que vous auez eüe de parler si longuement, n'en estes-vous pas surpayé par celle que i'ay eüe de vous escouter? C'est, dit Hylas, une chose insupportable que l'arrogance & l'ingratitude des Bergeres de cette contrée. Et parce que Phillis voulut suivre ses compagnes, il la

prit sous les bras , & continuant , afin de ne m'estre point obligée : Vous ne voulez pas seulement nier ma patience , mais vous voulez encores que ie vous sois redeuable de ce que vous m'avez escouté. Quelle loy est celle-là ? C'est celle que le Seigneur , dit-elle , impose à son esclave. Mais plustost , dit-il , le Tyran à son peuple. Et comment , repliqua Phillis , metenez-vous pour vn Tyran ? Il y a pour le moins cette difference , que ie n'vse point de force ny de violence sur vous. Pouvez-vous , respondit Hylas , dire ces paroles sans rougir ? Et pouvez-vous penser , que si ce n'estoit par force , Hylas demeurast si long temps en vostre puissance ? Et où sont mes liens , dit-elle , où sont mes fers & mes prisons ? Ah ! ignorante , ou trop dissimulée Bergere , dit Hylas , vos chaines sont tellement indissolubles , que moy qui suis , s'il faut le dire ainsi , la mesme franchise & liberté n'ay pas seulement le vouloir de m'en deliurer. Or iugez si vos nœuds estreignent bien fort , puis que Hylas en est si fort attaché : Hylas , dis-it , que cent beautez & vnies & separées , n'ont iamais peu arrester. Cependant Paris ayant repris Diane sous les bras , Siluandre pour sa discretion demeura sans party quelque temps : car il voulut bien forcer son affection , & ceder sa place à Paris , pour rendre ce deuoir à sa Bergere , qui le remarquant luy en sceut gré , d'autant que toutes

Ces honnestes Bergeres estoient bien aises de rendre toute sorte de deuoir au gentil Paris, qui à leur considération quittoit la grandeur où sa condition l'auoit esleué. Et de fortune Madonte estant seule; parce que Therfandre estoit amusé avec Laonice, Siluandre la prit sous les bras, & s'avançant deuant la troupe, resolut de continuer le voyage avec elle. Et quoy que ce Berger s'y fust au commencement adressé pour ne sçauoir où trouuer mieux, si est-ce qu'apres il en fut fort satisfait: car cette Bergere estoit belle & discrete, & auoit des traits de visage, & des façons qui ressembloient fort à celles de Diane, non pas qu'elle fut si belle, ny qu'estant ensemble cette conformité se pût bien remarquer; mais estans separées, elles auoient quelque chose l'une de l'autre.

Or Siluandre marchoit de cette sorte, & ne pouuant estre aupres de Diane, estoit bien aise de voir en Madonte quelque chose qui en eust des marques, mais plus encores, lors qu'entrant en discours, il remarqua quelques accens & quelques responses qui la luy representoient encor plus viuement. Cela fut cause que depuis ce iour il se plût dauantage en sa compagnie, mais il paya peu de temps apres bien cherement ce plaisir. Tircis entretenoit Astrée: Paris, Diane: Hylas, Phillis: de sorte que Therfandre fut contraint, voyant sa place prise par

Siluandre, de s'arrester avec Laonice. Elle qui auoit tousiours l'œil sur Phillis & sur Siluandre, remarqua assez aisément que le Berger ne se desplaisoit point avec Madonte : & afin d'en sçauoir dauantage, elle pria Therfandre de s'approcher d'eux; ce que la ialousie qu'il en conceuoit des-ja luy fit faire aisément, mais ils ne peurent ouyr que des propos assez communs.

Ils ne marcherent pas vn demy quart d'heure le long de quelques prez, que Siluandre leur montra du doigt le bois où il les vouloit conduire, & peu apres ayant passé quelques hayes, ils entrerent dans vn taillis espais : & parce que le sentier estoit fort estroit, ils furent contraints de se mettre à la file, & continuerent de cette sorte plus d'vn trait d'arc. En fin Siluandre, qui comme conducteur marchoit le premier, fut tout estonné qu'il rencontra des arbres pliez les vns sur les autres en façon de tonne, qui luy coupoient le chemin. Toute la troupe passant à trauers les petits arbres, s'approcha pour sçauoir ce qui l'arrestoit, & voyant qu'il n'y auoit plus de chemin : Et quoy Siluandre, dis Phillis, est-ce ainsi que vous conduisez celles qui vous prennent pour guide? l'auouë, dit le Berger, que j'ay laissé le chemin par où j'ay passé ce matin, mais c'est qu'il m'a semblé que cestuy-cy estoit le plus court, & le

plus beau. Il n'est point mauvais, adjousta Hylas, si vous nous voulez conduire à la chasse: car ie voy bien que voicy le plus fort du bois. Siluandre qui estoit fasché d'auoir perdu le chemin, fit le tour de cette tonné avec quelque peu de difficulté: & estant paruenue à l'autre costé, il fut plus estonné qu' auparauant; parce que ces arbres qui estoient ainsi pliez les vns sur les autres faisoient vne forme ronde qui sembloit vn Temple, & qui routesfois n'estoit que l'entrée d'vn antre plus spacieux; dans lequel on entroit par celuy-cy. A l'entrée il y auoit quelques vers que Siluandre s'amusa à lire, dont toute la troupe qui l'attendoit, se sentant ennuyée l'appella plusieurs fois. Luy tout estonné, apres leur auoir respondu, s'en retourna vers eux, sans entrer dans le Temple, afin de les y conduire; & tendant la main à Diane: Ma Maistresse, luy dit-il, ne plaignez point la peine que vous avez prise de venir iusquesicy: car encor que vous-vous soyiez vn peu destournée, routesfois vous verrez vne merueille de ces bois: & lors la prenant d'vne main, & de l'autre pliant les branches des arbres le plus qu'il pouuoit pour luy faire passage, il la conduisit au deuant de l'entrée. Les autres Bergers & Bergeres suivirent à la file, desirieux de voir cette rareté dont Siluandre auoit parlé.

Au deuant de l'entrée il y auoit vn petit pré de la largeur de trente pas, ou enuiron, qui estoit tout enuironné de bois de trois costez, de sorte qu'il ne pouuoit estre apperceu que l'on n'y fust. Vne belle fontaine qui prenoit sa source tout contre la porte du Temple, ou plustost cabinet, serpentoit par l'vn des costez, & l'abbreuoir si bien, que l'herbe fraische, & espaisse rendoit ce lieu tres-agreable. De tous temps ce bocage auoit esté sacré au grád Hesus, Tantares & Taramis. Aussi n'y auoit-il Berger qui eust la hardiesse de conduire son troupeau, ny dans le bocage, ny dans le preau: & cela estoit cause que personne n'y frequentoit gueres, de peur d'interrompre la solitude & le sacré silence des Nymphes, Paris & Egipans. L'herbe qui n'estoit point foulée, le bois qui n'auoit iamais senty le fer, & qui n'estoit froissé ny rompu par nulle sorte de bestail, & la fontaine que le pied ny la langue altérée de nul troupeau n'eust osé toucher, & ce petit taillis agencé en façon de tonne, ou plustost de Temple, faisoient bien paroistre que ce lieu estoit dedié à quelque Diuinité. Cela fut cause que tous ces Bergers s'approchant avec respect de l'entrée, auant que de passer outre y leurent des vers, qui esleus sur vne petite table de bois estoient attachez au milieu d'un feston, qui faisoit le tour de la voûte de la porte. Les vers estoient tels:

318 LA II. PARTIE TERTRES

*Les, bien les, ne, me, y, font
 Qu'il est d'un autre monde, l'un,
 En ce lieu, l'un, en, le, l'un,
 Vont le bon de l'un, l'un,
 Vn cent, un, de, un, un, à, l'un,
 Adore la Déesse, l'un.*

Ces Bergers & Bergères demeurèrent eſton-
 nez de voir cette inſcription, & ſe regarderent
 les vns les autres, comme ſe voulant deman-
 der ſi quelqu'un de la troupe ne ſçavoit point
 ce que c'eſtoit, & ſ'il n'auoit point veu ces
 antreſſois. Diane en fin ſ'addreſſant à Siluan-
 dre: Eſt-ce icy Berger, luy dit-elle, où vou-
 nous vouliez conduire? Nullement, reſpon-
 dit le Berger, & ie ne vis de ma vie ce que i'
 vois.

Il eſt aisé à connoiſtre, adjouſta Paris, que
 ces arbres ont eſté pliez comme nous le
 voyons depuis peu de temps: car les lévres
 en ſont encor toutes fraiſches. Si faut-il que
 nous ſçachions ce que c'eſt: mais de peu
 d'offenſet la Déesſe à qui ce bocſage eſt conſa-
 cré, n'y entrons point qu'avec reſpect, &
 apres nous eſtre rendus plus ners que nous ne
 ſoumes pas.

Chacun ſ'y accorda, ſinon: Hylas, qui
 reſpondit. que quant à luy il n'y auoit que
 ſaire, & encor qu'il penſaſt de bien aimer, que
 toutesſois Siluandre luy auoit tant dit le con-

dire, qu'il ne scauoit qu'en croire: & puis,
 soit-il, qu'il est deffendu d'y entrer à ceux qui
 sont point espris d'un saint Amour, ie scay
 en que ie suis espris d'Amour, mais qu'il soit
 inct, ou non, certes ie n'en scay rien. Com-
 ment, dit Phillis, en souffrant, faute d'amour,
 mon seruiteur, fera-t'il que vous nous fauf-
 fe compagnie? Quant à moy, respondit-il,
 j'ay bien tres-grande quantité à ma façon,
 mais que scay-je si elle est comme l'entend ce-
 luy qui a escrit ces vers? J'ay tousiours ouy
 qu'il ne se faus point iouer avec les Dieux.
 regarde, Hylas, adjousta Siluandre, quelle
 ante tu recois de ton imparfaicte amitié en
 une bonne compagnie. Vrayement, respon-
 dit Hylas, tu as raison, tant s'en faut, si tu
 enoies mon action, comme elle doit estre
 mise, tu m'en louërois. Car ne voulant point
 contreuenir au commandement de la Diuini-
 té qui s'adore en ce bocage, ie fais paroistre
 que ie luy porte vn grand respect, & que ie la
 reuerence comme ie dois, au lieu que toy mespri-
 sant son ordonnance t'en vas plein d'outre-
 midance profaner ce saint lieu, scachant bien
 que ton ame, quoy que tu vueilles feindre, que
 tu n'as pas ce saint Amour qui est requis.
 Siluandre alors le laissant: Je te respondray,
 luy dit-il, bien-tost: & lors avec toute la trou-
 pe, apres auoir puisé de l'eau en sa main,
 & s'estre laué, ils bissent tous leurs souliers,

& les pieds nus , entrent sous la tonne : & lors Siluandre se tournant vers Hylas: Escoute Hylas, luy dit-il, escoute mes paroles, & en sois tesmoin : & puis relisant les vers qui estoient à l'entrée, il dit ayant les yeux contre le Ciel, & les genoux en terre: O grande Deité! qui es adorée en ce lieu, voicy i'entre en ton saint boccage, tres-assuré que ie ne contreviens point à ta volonté, sçachant que mon amour est si saint & si pur que tu auras agreable de recevoir les vœux & supplications d'une ame qui aime si bien que la mienne. Et si la protestation que ie fais n'est veritable, punis, ô grande Deité! mon parjure, & mon outreccuidance.

A ce mot les mains ioinctes & la teste nue; il entra dans la tonne, & tous les autres apres, horsmis Hylas. Le lieu estoit spacieux, de quinze ou seize pas en rond, & au milieu y avoit vn grand chesne, sur lequel s'appuyoit la voûte que faisoit les petits arbres, & mesmes ses branches tirées contre bas en couvroient vne partie. Au pied de cet arbre estoient relevez quelques gazons en forme d'autel, sur lequel y avoit vn tableau où deux Amours estoient peint, qui essayoient de s'oster l'un à l'autre vne branche de Mirre, & vne de Palme, entortillées ensemble. Soudain que cette devote troupe fut entrée, chacun se ietta à genoux: & apres avoir adoré en particulier la

Deité

LIVRE CINQUIÈME. 341

Deité de ce lieu, Paris s'approchant de l'Autel, & faisant l'office de Druides, ayant cueilly quelques fucilles de cheſne: Reçoy, dit-il, ô grande Deité, qui que tu ſois adorée en ce lieu, l'humble reconnoiſſance de cette deuote troupe, auec vne auſſi bonne volonté, qu'avec humilité & deuotion ie t'offre, au nom de tous, ces fucilles de l'arbre le plus aimé du Ciel, & ſous le tronc duquel il te plaiſt que l'on t'honore. Il dit, & offrant ces fucilles, les mit avec vn genotil en terre ſur l'Autel. Alors chacun ſe releua, & s'approchant de ces gazons pour voir le tableau qui eſtoit deſſus, ils apperçurent deux Amours, comme l'ay dit, qui tenant à deux mains les branches de l'Alme & de Mirte entortillées, s'efforçoient de ſe les oſter l'un à l'autre.

La peinture eſtoit fort bien faite; car encor que ces petits enfans fuſſent gras & potelez, ſi ne laiſſoit-on de voir les muſcles & les nerfs, qui à cauſe de l'effort paroiſſoient eſſetez: non toutesfois en ſorte que l'on ne reconnut bien que l'embon-point empêcheoit qu'ils ne paſſent dauantage. Ils auoient tous deux la jambe droite auancée, & les pieds qui ſe touchoient preſque l'un l'autre. Les bras eſtoient fort en auant, & au contraire les corps en arriere; comme ſ'ils auoient appris, que plus vn poids eſt eſloigné, & plus il a de peſanteur, car chacun d'eux pour donner plus de peine à ſon

compagnon, se tient de cette sorte, afin que le poids mesme de leurs petits corps fauorise d'autant la force de leurs bras. Ils auoient visages beaux, mais presque comme bouffis à cause du sang qui leur montoit au front pour l'effort qu'ils faisoient, ce que les veines grosses auprès des temples, & au milieu du front, tesmoignoient assez : & le peintre auoit esté soigneux, & y auoit trauaillé avec tant d'industrie, qu'encores qu'il les representast vne action qui faisoit paroistre, que chacun vouloit vaincre; si est-ce qu'à leur visage on connoissoit bien qu'il n'y auoit point d'inimitié entr'eux, ayant meslé parmy leur combie ne sçay quoy de doux & de riant aux yeux & en la bouche de tous les deux. Leurs flancs beaux estoient vn peu à costé où ils les auoient laissé choir : & de fortune estans tombez l'un pres de l'autre, les endroits qui estoient allumez, s'estoient rencontrez ensemble, de sorte qu'encores que le reste des flambeaux fust séparé, les flammes toutesfois des deux s'vni-ssant ensemble, n'en faisoient qu'une, & par ce moyen ils esclairoient ensemble, & avec d'autant plus d'ardeur & de clarté que l'un adjoûtoit à l'autre tout ce qu'elle en auoit avec ce mot : **N O S V O L O N T E Z D E M E S M E N E S O N T, Q V V N E.** Leurs arcs estoient ie ne sçay comment si bien entre-laslez l'un dans l'autre, qu'ils ne pouuoient

ter que tous deux ensemble, & les carquois qu'ils auoient sur les espaules, estoient ien pleins de fleches: mais à la couleur des lumes, on connoissoit bien que celles qui estoient en l'un, appartenioient à l'autre, parce que dans le carquois d'or les fleches estoient plumes argentées, & dans l'argenté les dorées.

Cette troupe eust demeuré long-temps sans entendre cette peinture, si le Berger Silandre par la priere de Paris ne la leur eust declarée. Ces deux amours, dit-il, gentille troupe, signifient l'Amant & l'Aimé. Cette Palme & ce Myrte entortillez, signifient la victoire d'amour, d'autant que la Palme est la marque de la Victoire, & le Myrte de l'Amour. Doncques l'Amant & l'Aimé s'efforcent à qui sera victorieux, c'est à dire, à qui sera plus Amant. Ces flambeaux dont les flammes sont assemblées, & qui pour ce sujet sont plus grandes, montrent que l'amour reciproque augmente l'affection. Ces arts entrelassez & liez de sorte ensemble, que l'on ne peut tirer l'un sans l'autre, nous enseignent que toute chose soit tellement communes entre les amis, que la puissance de l'un est celle de l'autre, voire que l'un ne peut rien faire sans que son compagnon contribue auant de s'en aller, que le changement de fleches nous apprend, encore mieux on peut encores connoistre par ces allégories

blée d'arcs & de flammes, & par cet échange de fleches l'union des deux volontez en vne, & comme disent les plus sçavans, que l'Amant & l'Aimé ne font qu'un. De sorte qu'à ce que ie puis voir, ce tableau ne nous veut représenter que les efforts de deux Amans pour emporter la victoire l'un sur l'autre, non pas d'estre le mieux aimé, mais le plus remply d'Amour, nous faisant entendre que la perfection de l'Amour n'est pas d'estre aimé, mais d'estre Amant.

Que si cela est, ma belle Maistresse, dit-il, se tournant vers Diane, voyez combien vous m'en devez de riste. J'avouë librement, dit-elle, que de cette sorte j'aime mieux estre en vos dettes que si vous estiez aux miennes. Hylas estoit à l'entrée, & n'osoit passer outre, quoy qu'il en eust beaucoup d'envie, & plus encore lors que panchant dedans la moitié du corps, il vid l'autel de gazon, & le tableau qui estoit dessus; & parce qu'il ne le pouvoit bien voir, il prestoit l'oreille fort attentive aux discours de Silvanre, & en mesme temps il ouyt que le Berger respondit à Diane: Je voy bien, ma belle Maistresse, que vous ny moy ne sommes point representez en ce tableau, puis qu'ils sont chacun amant & aimé, & que vous estes bien aimée, mais non pas Amante, & moy Amant, & non pas aimé, & cela plus par malheur que par raison.

Il n'y a, dit Diane, difference entre nous que des paroles : car l'appelle raison ce que vous venez de nommer mal-heur : & toutes-fois c'est la mesme chose. Si toute la difference, dit-il, estoit au mot, ie ne m'en soucirois gueres, mais le mal est qu'en effect ce que vous appelez raison, moy mal-heur, me remplit de toute sorte de desplaisirs, & que son contraire me rendroit le plus heureux Berger de l'Vniuers. A ce mot il se tourna vers le tableau, & parce que Diane vouloit respondre: Le vous supplie, dit-il, ma belle Maistresse, de ne me donner dauantage de connoissance de vostre peu de bonne volonteé ; & me permettre de voir ce qui est encor derriere ce tableau. En lors le prenant en la main, il lut ces paroles qui estoient escriptes au bas :



VOICY LES DOVZE TABLE

POUR VOIX D'AMOUR, QUE S'Y R
 il peine d'encourir la disgrâce, il com-
 -mande à tout Amant d'observer.

Premiere Table.



Qui veut estre paisfaict Amant,
 Il faut qu'il s'adonne à l'Amour.
 L'extreme Amour seule en est digne,
 Aussi la modicite.
 De ce que on est plus est signe,
 Que non pas de fidelite.

Deuxiesme Table.

Qu'il n'aime iamaïs qu'en un lieu,
 Et que cet Amour soit un dieu,
 Qu'il adore pour toute chose:
 Et n'ayant iamaïs qu'un objet,
 Tous les bon-heurs qu'il se propose
 Soient pour cet unique sujet.

Troisiesme Table.

Bornant en luy tous ses plaisirs,
 Qu'il arreste tous ses desirs,

*Qu'il s'empare de cette belle :
 Pour qu'il cesse de s'aimer,
 Plus que d'autant qu'il aime d'elle,
 Il se doit pour elle estimer.*

Quatriesme Table.

*Que s'il a le soin d'estre mieux,
 Ce ne soit que pour les beaux yeux,
 Dont son Amour a pris naissance :
 S'il souhaite plus de bon-heur,
 Ce ne soit que pour l'esperance,
 Qu'elle en recevra plus d'honneur.*

Cinquiesme Table.

*Telle soit son affection,
 Que mesme la possession,
 De ce qu'il desire en son ame,
 S'il doit l'acheter au mespris
 De son honneur ou de sa Dame,
 Luy soit moins chere que ce pris.*

Sixiesme Table.

*Pour suiet qui se vienne offrir,
 Qu'il ne puisse jamais souffrir
 La bonte de la chose aimée :
 Et si devant luy par desdain,
 D'un mesdisant elle est blasmée,
 Qu'il meure ou la venge soudain.*

Septiesme Table.

*Que son Amour fasse en effect,
 Qu'il inge en elle tout parfait,*

328 LA II. PARTIE D'ASTREE.

*Et quoy que sans doute il l'estime,
Au prix de ce qu'il aimera,
Qu'il condamne comme d'un crime
Celuy qui moins l'estimera.*

Huictiesme Table.

*Qu'espris d'un Amour violent,
Il aille sans cesse brustant,
Et qu'il languisse, & qu'il souffire,
Entre la vie & le trespas,
Sans toutesfois qu'il puisse dire
Ce qu'il veut, ou qu'il ne veut pas.*

Neufiesme Table.

*Mesprisant son propre sejour,
Son ame aille viure d'Amour
Au sein de celle qu'il adore,
Et qu'en elle ainsi transformé,
Tout ce qu'elle aime & qu'elle honore,
Soit aussi de luy bien aimé.*

Dixiesme Table.

*Qu'il tienne les iours pour perdus
Qui loing d'elle sans despendre,
Toute peine soit embrasée,
Pour estre en ce lieu deffré,
Et qu'il y soit de la parée,
Si le corps en est séparé.*

Onzième Table.

*Que la perte de la raison,
Que les liens & la prison,
Pour elle en son ame il cherisse,
Et se plaise à s'y renfermer,
Sans attendre de son service,
Que le sent honneur de l'aimer.*

Douzième Table.

*Qu'il ne puisse jamais penser,
Que son Amour doive passer:
Qui d'autre sorte le conseille,
Soit pour ennemy reputé,
Car c'est de luy prêter l'oreille,
Crime de lèse Majesté.*

Hylas qui escoutoit ce que Siluandre lisoit: Je ne croy point, dit-il, Siluandre, qu'une seule des paroles que tu as préférées, soit écrite au tableau que tu tiens: mais les ayant composées il y a long-temps selon ton humeur melancholique, tu feins à cette heure de les lire pour leur donner plus d'autorité, & tromper plus aisément toute cette trouppé. Cela seroit peut-estre faisable, respondit Siluandre, s'il n'y avoit icy que moy qui sceuss lire, & si ces loix estoient contraires à la raison, ou aux anciens statuts d'Amour. Si ce que je te reproche n'estoit véritable, ajouta

Hylas, tu m'apporterois icy ce que tu tiens de la main, pour me le faire voir. Si tu iuges, replica Siluandre, que ce saint lieu seroit profané par ton corps, à plus forte raison dois-tu penser que ces saintes loix le seroient beaucoup plus, si par la lecture que tu en ferois, ton ame en'auoit communication. Car ce n'est que pour l'imperfection qui est en elle, que tu aduouerois que ton corps est profane, & indigne d'entrer icy. Toute la troupe se mist a rire, & quoy que l'inconstant voulust repliquer, si ne fut-il point escouté, parce que Siluandre ayant remis le tableau sur les gazons, & baisé les deux coings de cet autel rustique chacun suiuit Paris, qui trouuant vne porte faite d'ozier, passa de ce lieu en vn autre cabinet beaucoup plus ample. Il y auoit au dessus de la voûte de la porte vn feston où pendoit vn tableau, dans lequel ces vers estoient escrits :

MADRIGAL.

Le Temple d'amitié

L'ouvre sans plus l'entrée,

Du saint Temple d'Astree :

Où l'Amour qui m'adonne,

De te seruir iustifieurs

Comme iadis on luy donnoy mes vœux,

N'est qu'à ceux de luy donnez

*Les tristes nuits.**De mes ennuis.*

Astree fut celle qui s'y arresta le plus : fut qu'à cause de son nom ; il luy semblast qu'elle y eust le plus d'interest , ou qu'oyant parler de la vie & des ennuis , elle pensast que cela se deust entendre de la fortune du pauvre & infortuné Celadon. Tant y a qu'elle considera longuement cette escriture , & cependant le reste de la troupe estant passé plus outre , & trouvant vne vouë faite comme la premiere , mais beaucoup plus ample , d'abord tous se jetterent à genouil , & ayant avec silence adoré la Deité à qui ce lieu estoit consacré , Paris , comme il auoit desia fait , offrit pour toute la troupe vn rameau de chesne sur l'Autel. Il estoit de gazons comme l'autre , sinon qu'il estoit fait en triangle , & du milieu sortoit vn gros chesne , qui se poussant vn pied par dessus les gazons avec vn tronc seulement , se separoit en trois branches d'vne esgale grosseur , & se haussant de cette sorte plus de quatre pieds : ses branches venoient d'elles-mesmes à se remettre ensemble , & n'en faisoient plus qu'vne qui s'esleuoit plus haut qu'aucun arbre de tout ce bocage sacré. Il sembloit que la nature eust pris plaisir de se iouier en cet arbre , ayant d'vn tyge tiré ces trois branches , & puis si bien reünies (sans aide de

l'artifice) qu'une mesme escorce les lioit, & les tenoit ensemble. En la branche qui estoit à costé droit on voyoit dans l'escorce, HESVS, & en celle qui estoit à costé gauche, BERNVS, & en celle du milieu THARAMIS, au tyge d'où ces trois branches sortoient, il y auoit TAVRATES, & en haut où elles se reünissoient, il y auoit de mesme, TAVRATES,

Ces choses qui estoient selon la coustume de leur religion (car ils adoroient Dieu sous les tyges des chesnes) ne les estonnerent point, mais si fit bien ce qu'ils apperceurent à main gauche. C'estoit vn autre autel qui estoit aussi de gazons, avec deux grands vases de terre, dans lesquels estoit deux tyges de Myrte. Au milieu l'on voyoit vn tableau, par dessus lequel les deux Myrtes pliant les branches, sembloient luy faire vne couronne, & cela estoit bien reconnu pour n'estre pas naturel, mais entortillé de cette sorte par artifice. Le tableau representoit vne Bergere de sa hauteur, & au plus haut du tableau il y auoit, *C'est la Déesse Apres*, & au bas on voyoit ce vers :

*Plus digne de nos vœux, que nos vœux ne sont
d'elle.*

Si tost que Diane iceta les yeux dessus, elle

se tourne vers Phillis. N'avez-vous iamais veu
 luy dit-elle, mon seruiteur, personne à qui se
 pourtrait ressembler? Phillis le considerant da-
 uantage. Voila, luy respondit-elle, le pour-
 trait d'Astrée, ie n'en vis iamais vn mieux fait,
 ny qui luy ressemblast dauantage: mais, conti-
 nua-t-elle, vous semble-t'il qu'on ne l'ait pas
 voulu rendre reconnoissable? N'a-t-elle pas en
 la main la mesme houlette qu'elle porte? &
 lors prenant celle qu'Astrée tenoit: Voyez, ma
 Maistresse ces doubles C, & ces doubles A, en-
 trelassez de mesme sorte tout à l'entour, &
 comme l'endroit, où elle la prend quand elle la
 porte, est garny de mesme façon, & les fers d'en
 bas de cuivre, avec les mesmes chiffres: & le
 fiffet qui est en haut, representant la moitié
 d'un serpent, comme il se tourne de mesme.
 Vous auey raison, dit Diane, mesme que ie
 vois icy Melampe couché à ses pieds. Il est
 bien reconnoissable aux marques qu'il porte.
 Voyez la moitié de la teste comme il l'a blan-
 che & l'autre noire, & sur l'oreille noire la mar-
 que blanche. Si l'autre oreille n'estoit cachée, il
 ya apparence que nous y verrions la marque
 noire: car le peu qui s'en voit au haut de la
 teste, & au dessus paroist estre blanc. Voyez
 aussi cette marque blanche tout autour du col
 en façon de colier, & l'eschancrure du poil
 noir qui se tournant en demy lune dessus les
 espauls, finit de mesme sur la croupe où le

334 LA II. PARTIE D'ASTRÉE:

blanc recommence. On n'y a pas mesme oublié cette bande noire & blanche tout le long des iambes. Siluandre s'approchant d'elle, & moy, dit-il, i'y reconnois entre ce troupeau de brebis qu'Astrée aime le plus. La voila toute blâche sinon les oreilles qu'elle a noires, le nez le tour des yeux, le bout de la queue, & l'extrémité des quatre iambes: & afin qu'elle ne fust pas mesconnuë, regardez les nœuds que ie luy ay veu porter plusieurs fois à l'entour des cornes en façon de guirlande, Astrée oyant tous ces discours, demeuroid estonnée & muette, sans faire autre chose que regarder avec admiration ce qu'elle voyoit. Toutesfois s'avançant pres de l'Autel, & voyant plusieurs petits rouleaux de papier espars dessus, elle en prit un, & le desliant toute tremblante, y trouua ces vers:

Privé de mon vray bien, ce bien faux me soulage.

P'ASSANT si tu t'enquiers qui dedans ce bocage

M'a donné ce portrait,

Sçache qu'Amour l'a fait.

Qui privé du vray bien, d'un bien faux me soulage.

Pressé de la douleur ie luy tiens ce langage

Banny de la moitié

*Permettez par pitié,
Que priné du vray bien, ce bien faux me soulage,
Confiné dans ce lieu que pour vous rendre homma-
ge,*

*Je vous ay consacré:
Ayez au moins à gré,
Que priné du vray bien, ce bien faux me soulage,*

*S'il ne m'est pas permis de voir vostre visage,
Ces beaux traits pour le moins,
Seraient de resmoins,*

*Que priné du vray bien, ce bien faux me soulage,
Ie lents dis, ô beaux traits que te retiens pour gage,*

*Que nul autre Amoureux
Ne fut onc plus heureux,
Priné de mon vray bien, ce bien faux me soulage,*

*Ie les adore donc, non pas comme une image,
Mais comme Dieux tres-grands:
Car par effect j'apprends,*

Que priné du vray bien, ce bien faux me soulage,

Astrée estant retirée à part, lisoit & confide-
roit ces vers, & plus elle regardoit l'escriture,
& plus il luy sembloit que c'estoit de celle de
Celadon: de sorte qu'avec vn long combat en
elle-mesme, il luy fut impossible de retenir
les larmes; & pour les cacher, elle fut con-

trainée de tourner le visage vers l'autre autel.
 Mais Phillis qui estoit aussi estonnée, qu'aucune de la compagnie ayant pris vn autre de ces rouleaux, l'alla trouuer se doutant bien qu'il ce qui faisoit separer Astrée de cette sorte, n'estoit que ces peintures, & ces escrits, qu'elle mesme reconnoissoit fort bien pour estre de ceux de Celadon. Et parce que Diane s'en alloit aussi la trouuer, Phillis luy fit signe de ne le faire, de peur que Siluandre, & Paris ne la suivissent, ce qu'aïsement elle entendit: & pour s'en retournant vers l'image d'Astrée, elle ourtit quelques rouleaux de ceux qui estoient sur l'Autel: le premier qui luy tomba entre les mains, fut celuy-cy:

DIALOGUE,

SUR LES YEUX D'VN PORTRAICT.

STANCES.

SONT-CE, Peintre spanant, des ames; ou
 des flames,

*Qui naissant de ces yeux leur volent alentour?
 Ce sont flames d'Amour qui consomment les ames:
 Ce sont ames plus tost qui font viure l'Amour.*

*Ah! qui n'admira ces flames incomparables;
 Si la vie & la mort procedent de ces yeux?*

Lc.

*Les effets des grands Dieux sont-ce pas des mer-
veilles,*

Et ses soleils aussi ne sont-ce pas des Dieux ?

*Les aimer comme humains , c'est donc erreur ex-
trême ,*

*Puis qu'il faut des Dieux gouverer le pouvoir :
Ne commandent-ils pas à ton cœur qu'il les aime,
Ayant desja permis à tes yeux de les voir ?*

*Il est vray , mais mon cœur touché de reuerence,
doit de deuotion non d'Amour s'allumer ;
Les Dieux ne veulent rien outre nostre puissance,
Esprenne , si tu peux , les voir sans les aimer.*

Cependant que Diane pour amuser toute
la compagnie alloit lisant tout haut ces vers,
& ceux - cy estans finis en prenoit d'autres ,
dont l'Autel estoit presque couuert; Phillis s'a-
dressant à la Bergere Astrée : Mon Dieu , ma
sœur, luy dit-elle, que ie demeure estonnée des
choses que ie voy en ce lieu : Et moy, dit-elle,
i'en suis tant hors de moy que ie ne sçay si ie
dors ou si ie veille : & voyez cette lettre, & puis
me dites ie vous supplie, si vous n'en auez ia-
mais veu de semblables. C'est, respondit Phillis
de l'escriture de Celadon , ou ie ne suis pas
Phillis. Il n'y a point de doute, repliqua Astrée,
& mesme ie me ressouuiens qu'il auoit escrit ce
dernier vers :

*Privé de mon vray bien , ce bien faux me soulage
 au tour d'un petit. pourtraict qu'il auoit de
 moy , & qu'il portoit au col dans vne peti-
 te boëtte de cuir parfumé. Voyons , dit Phil-
 lis , ce qu'il y a dans ce papier que ie tiens
 en la main , & que j'ay pris au pied de vostre
 image.*

S O N N E T.

Q V I ne l'admireroit , & qui n'aimerait
 mieux

*Errer en l'adorant plein d'Amour & de crainte,
 Et rendre courroucez contre soy tous les Dieux,
 Que n'idolâtrer point une si belle sainte ?*

*Mais qu'est-ce que ie dis ? en effet elle est peinte,
 La belle que voicy , ce ne sont pas des yeux,
 Comme nous les croyons , ce n'en est qu'une feinte,
 Dont nous deçoit la main du peintre ingenieux.*

*Ce ne sont pas des yeux , si ressens-je la playe,
 Quoy que le trait soit feint , toutesfois estre vrage,
 Fuyons donc puis qu'ainsi les coups nous en sen-
 tons :*

*Mais pourquoy fuirons-nous ? la fuite en est bie-
 vaine,*

*Si deſſa bien auant dans le cœur nous portons,
De ces yeux vrais ou faux la bleſſure certaine.*

Ah ! ma ſœur, dit alors Aſtrée, n'en doutons plus, c'eſt bien Celadon qui a eſcrit ces vers, c'eſt bien luy ſans doute, car il y a plus de trois ans qu'il les fit ſur vn pourtrait que mon pere auoit fait faire de moy, pour le donner à mon oncle Focion. A ce mot les larmes luy reuindrent aux yeux, mais Phillis qui craignoit que ces autres Bergers & Bergeres ne s'en apperceuſſent; Ma ſœur, luy dit-elle, voicy vn ſujet de reſiouyſſance, & non pas de triſteſſe : car ſi Celadon a eſcrit cecy, comme ie le crois, il eſt certain qu'il n'eſt point mort, quand vous auez penſé qu'il ſe ſoit noyé. que ſi cela eſt, quel plus grand ſujet de ioye pourrions-nous receuoir ? Ah ! ma ſœur, luy dit-elle, tournant la teſte de l'autre coſté, & la pouſſant vn peu de la main, ah ! ma ſœur, ie vous ſupplie ne me tenez point cel langage.

Celadon eſt veritablement mort par mon imprudence, & ie ſuis trop mal-heureuſe pour ne l'auoir pas perdu. Et ie voy bien maintenant que les Dieux ne ſont pas encor contents des larmes que j'ay verſées pour luy, puis qu'ils m'ont conduitte icy pour m'en donner vn nouveau ſujet. Mais puis qu'ils le veulent, ie verſeray tât de pleurs, que ſi ie ne puis en lauer entièrement mon offenſe, ie m'efforceray pour le

moins de le faire, & ne cesseray que ie ne perde ou la vie ou les yeux. Je ne vous diray pas, repliqua Phillis, que Celadon viue: mais si feray biẽ que s'il a escrit ce que nous lisons, il faut que de necessitẽ il ne soit pas mort. Et quoy, dit-elle, ma sœur, n'avez-vous iamais ouy dire à nos Druydes, que nous auons vne ame qui ne meurt pas encor que nostrecorps meure? Je l'ay bien ouy dire, respondit Phillis: Et n'avez-vous pas bonne memoire de ce qu'ils nous ont si souuent enseigné, qu'il faut donner des sepultures aux morts, voire mesmes leur mettre quelque piece d'argent dans la bouche, afin qu'ils puissent payer celuy qui les passe dans le Royaume de Dis? Qu'autrement ceux qui sont priuez de sepulture, demenrent cent ans errants le long des lieux où ils ont perdu leurs corps? Et ne sçavez-vous pas que celuy de Celadon n'ayant pû estre trouué, est demeuré sans ce dernier office de pitié? Que si cela est, pourquoy seroit-il impossible qu'il allast errant le long de ce mal-heureux riuage de Lignon, & que conseruant l'amitié qu'il m'a tousiours portée, il eust encore pour son intention les mesmes pensées qu'autresfois il a eues? Ah ma sœur, ma sœur, Celadon est trop veritablement mort pour mon contentement, & ce que nous en voyons, n'est que le tesmoignage de son amitié, & de mon imprudence. Ce que i'en
 , respondit Phillis n'est que pour l'apparen-

ce que i'y vois , & le desir que i'en ay pour vostre repos. Je le connois bien , repliqua Astrée , mais ma sœur , ressouvenez-vous que si i'auois creu que Celadon fust en vie , & qu'en fin ie trouuasse qu'il fut mort , il n'y auroit rien qui me pût conseruer la vie : car ce seroit le perdre vne seconde fois , & les Dieux & mon cœur sçauent combien la premiere m'a conduite pres du tombeau. Encor vous doit-ce estre du contentement , respondit Phillis , de connoistre que la mort n'a pû effacer l'affection qu'il vous portoit. C'est dit-elle , pour sa gloire , & pour ma punition. Mais plustost , dit Phillis , qu'estant mort il a veu clairement & sans nuage la pure & sincere amitié que vous luy portez , & que mesme cette ialousie qui estoit cause de vostre courroux , ne procedoit que d'une Amour tres-grande. Car i'ay ouy dire que comme nos yeux voyent nos corps , de mesmes nos ames séparées se voyent & reconnoissent. Astrée respondit : Ce seroit bien la plus grande satisfaction que ie peusse receuoir , car ie ne doute nullement , qu'autant que mon imprudence luy a donné de subject d'ennuy , autant la veüe qu'il auroit de ma bonne volonté , luy donneroit du contentement. Car si ie ne l'ay plus aimé que toutes les choses du monde , & si ie ne continuë encores en cette mesme affection , que iamais les Dieux ne m'aiment.

342 LA II. PARTIE D'ASTREE.

Ces Bergeres parloient de cette sorte, cependant que Diane entretenoit le reste de la troupe, lisant quelques fois les petits rouleaux qu'elles trouuoient sur l'Autel, d'autres fois demandant à Paris, Tircis, & Siluandre ce qu'il iugeoient de ces choses. Il n'y a personne icy dit Paris, qui ne connoisse bien que ce portraict a esté fait pour Astrée, & qui de mesme ne iug qu'il a esté mis en ce lieu par quelqu'un qui n l'aime pas seulement, mais qui l'adore. Quand a moy, dit Siluandre, ces chiffres me feroient croire que ce seroit Celadon, si Celadon n'estoit point mort. Comment, dit Tircis, Celadon, ce Berger qui se noya icy quatre ou cinq Lunes dans Lignon? Celui-là mesme, respondit Siluandre. Et seruoit-il Astrée? adjousta Tircis. Au contraire j'ay ouy dire qu'il y auoit tant d'inimitié entre leurs familles.

La beauté de la Bergere fut plus grande que la haine, respondit Siluandre, & me semble que puis qu'il est mort, il n'y a point de danger de le dire. Je croy, interrompit Diane, qu'il n'y auroit-il pas encor qu'il vesquit, ayant esté si discret, & Astrée si sage, que cette affection ne sçauroit auoir offensé personne. Astrée qui s'estoit teüe quelque temps, oyant ce que les Bergers disoient d'elle, encore que ces yeux ne fussent pas encor bien remis, ne pût s'empescher de leur respondre : Ces larmes que

ne puis cacher , rendront tesmoignage que Celadon m'a aimée , puis que sa memoire me les arrache par force : mais ces escrits qui sont sur ces gazons , tesmoignent aussi qu'Astrée a plustost fait faute contre l'Amour que contre le deuoir. Cela est cause que ie ne fais point de difficulté de l'auoüer pour luy rendre au moins cette satisfaction apres sa mort, que mon honnesteté n'a iamais permis qu'il eust receüe durant sa vie. A ces paroles toute la troupe s'approcha d'elle , & Diane luy montrant les billets qu'elle auoit : Est-ce là de l'escriture de Celadon ? S'en est sans doute, respondit Astrée. C'est donc signe , adjousta Diane , qu'il n'est pas mort. A quoy Phillis respondit , c'est dequoy nous parlions à cette heure-mesme : mais elle dit que l'ame de Celadon qui va errant le long du riuage de Lignon les a escrits. Et quoy , adjousta Tircis , n'a-t'il point esté enterré ? C'est la cause, dit Astrée, qu'il va errant de cette sorte : car on ne luy a pas mesme fait vn vain Tombeau. C'est veritablement, repliqua Paris, trop de nonchalance, d'auoir laissé si longuement en peine pour vn deuoir de si peu de momēt, vne si belle ame que celle de ce gentil Berger. Voila, dit Tircis, comme le soucy des morts touche le plus souvent fort peu ceux qui suruiuent : de sorte que l'estime ceux-là , qui durant leur vie y pouuoient. Et sans mentir , adjousta Diane, c'est

choſe eſtrange, que ce Berger tant aimé, non ſeulement de tous ſes parens, mais de tout noſtre hameau, n'ait receu ce pitoyable office que reçoüēt les moins aimez. C'eſt peut-eſtre, dit Therſandre, que les Dieux l'ont ordonné de certe ſorte, afin qu'il n'abandonnaſt pas ſi toſt ces lieux qu'il auoit tant aimez, & que recompénſe de ſon affection, il euſt ce contentement de demeurer quelque temps pres de celle qu'il aime.

Toutesfois, dit Tircis, i'ay appris que tout ainſi que noſtre corps ne peut demeurer en l'air, en l'eau, ny dans le feu, ſans vne continueſſe peine, parce qu'eſtant peſant, il faut qu'inceſſamment il ſe trauaille, tant qu'il eſt en ces elemens qui n'ont rien de ſi ſolide: de meſme l'ame deſpouillée du corps, n'eſtant point en ſon propre element, tant qu'elle demeure entre nous, eſt en vne continueſſe peine, iuſques à ce qu'elle ſoit entrée aux champs Eliſiens, où elle trouue vn autre air, vne autre terre, vne autre eau, & vn autre feu, d'autant plus parfaicts & conuenables à ſa nature, que ceux où nous ſommes le ſont dauantage à nos corps lourds & groſſiers. Ce que ie ſçay: parce que quand ma chere & tant aimée Cleon fut morte, ie fus preſque en reſolution de ne luy donner point de ſepulture, afin de retenir cette belle ame quelque temps aupres de moy: mais nos Druydes me fortirent de certe erreur,

ne faisant entendre ce que ie viens de vous lire. Quant à moy, dit Siluandre, puis qu'à l'aute de sepulture on demeure quelque temps autour du lieu où l'on meurt, ie veux prier tous mes amis, que si ie meurs en cette contrée, ils ne m'enterrent point, afin que j'aye plus de loisir de voir ma belle Maistresse. Car il n'y a contentement des champs Elisiens qui vaille celuy-là, ny peine qu'une ame puisse souffrir pour n'estre en son element, qui ne soit beaucoup moindre que le bien de la voir.

Cela seroit fort bon, respondit Tircis, si apres la mort vous despoüillant du corps, vous ne laissez point aussi toutes ces amours : mais j'ay ouy dire à nos sages, que nos passions n'estoient que des tributs de l'humanité, & que les Dieux nous auoient naturellement donné cet instinct, afin que la race des hommes ne vint à defaillir, mais qu'apres la mort, d'autant que les ames sont immortelles, & que rien d'immortel ne peut engendrer, cet Amour se perd en elles, tout ainsi que la volonté de manger, de boire, & de dormir. Et toutesfois, dit Siluandre, si Céladon a escrit ce que nous lisons, il n'y a pas apparence qu'il ait perdu l'affection qu'il portoit à cette Bergere. Et qui sçait, respondit Tircis, si les Dieux qui sont iustes, ne luy ont point voulu donner cette particuliere satisfaction pour recompense de

la vertueuse & sainte amitié qu'il a portée à cette Bergere? Si cela est, repliqua Siluandre, pourquoy ne dois-je esperer de trouuer les Dieux aussi iustes & favorables que luy, puis que mon amitié ne cede ny à la sienne, ny à nulle autre, soit en ardeur, soit en vertu? Mais dit Astrée, si les Dieux luy ont fait cette grace que vous dites, ne seroit-ce point impieté en luy rendant le deuoir de sa sepulture de le faire partir de cette contrée, & luy rauir le contentement? Nullement, respondit Tircis: car la grace que les Dieux luy ont faite en cela, n'a esté que pour soulager la peine que continuellement il reçoit, estant contraint de demeurer sous vn Ciel si contraire à son naturel.

Ces Bergers discouroient de cette sorte, quand Phillis considerant tout ce qui estoit en ce lieu, ietta sa veüe sur vn endroit où il y auoit apparence que quelqu'un se fust mis bien souuent à genoux: car la terre en auoit les marques bien imprimées. Et par ce que cela estoit vis à vis de l'Autel, & qu'elle y vid vn rouleau de parchemin attaché à vne hart ou tortis de saule, elle s'y en alla pour voir ce que c'estoit, & le desployant trouua ces paroles:

ORAI SON A LA
DEESS E ASTRÉE.



GRANDE & toute-puissante Deesse, encore que vos perfections ne puissent estre esgalées, il ne faut que nos sacrifices ne pouvant estre tels que vous meritez, laissent de vous estre agreables, puis que si les Dieux ne receuoient que ceux qui sont dignes d'eux, il faudroit qu'eux-mesmes fussent la victime. Or ce que ie viens offrir à vostre Deité, c'est vn cœur & vne volonté qui n'ont iamais esté dediez qu'à vous seule. Si cette offrande vous est agreable, tournez les yeux pleins de pitié sur cette ame qui les a tousiours trouuez si pleins d'Amour, & par vn acte digne de vous, sortez la de la peine où elle demeure continuellement, & la mettez en repos, duquel son mal-heur, & non son demerite l'a iusques ioy esloignée. Ie vous requiers cette grace par le nom de Celadon, de qui la memoire vous doit plaire, si celle du plus fidelle & affectionné de vos seruiteurs, peut iamais auoir obtenu de vostre Diuinité cette glorieuse satisfaction.

Phillis faisant signe de la main, & appellant Astrée: Venez lire, luy dit-elle, ma sœur, ce

que Celadon vous demande, & vous connoistrez que Tircis nous a dit vray : & lors s'estans tous approchez, elle releut tout haut cette Oraison, qui ne fut pas sans qu'Astrée accompagnast ses paroles de larmes, encores qu'elle se contraignist le plus qu'il luy fut possible : mais elle ne pouuoit ressentir ces des-plaisirs avec vne moindre demonstration. Et lors que Phillis eut paracheué : Vrayement, dit Astrée, ie satisferay à sa iuste demande : Et puis que ses parens ne luy rendent pas le de-voir, à quoy la proximité les oblige, il receura de moy celuy d'une bonne amie. A ce mot sortant de ce lieu, apres auoir honoré l'Autel des Dieux, toute cette troupe retourna vers Hylas, qui en les attendant n'auoit point esté oisif : car les voyant tous attentifs dans l'autre cabinet, il entra dans celuy où estoient les douze Tables des loix d'Amour : & quoy qu'il en redoutast l'entrée, si est-ce que mesprisant la force d'Amour, luy semblant qu'il ne luy pouuoit faire pis, que luy faire perdre sa Maistresse, à quoy il sçauoit de tres-bons remedes, il entra à la desrobée dedans : & prenant le tableau qui estoit sur les gazons, voulut ressortir incontinent dehors, croyant que s'il offensoit en y entrant, que moins il y demeureroit, moindre aussi seroit son offense. Et de fortune le prenant à la haste, & s'en retournant de mesme, il heurta contre vn des

ostez de l'entrée, de telle sorte que l'esbran-
 ant, il fit tomber à ses pieds vne escrutoire
 que celuy qui auoit fait cet ouurage tenoit là
 expressement pour escrire ses conceptions,
 quand il y venoit faire ses prieres. Il le ramasse
 comme enuoyé de quelque Dieu, & se re-
 solut de corriger en ces loix ce qu'il y trouue-
 roit de contraire à son humeur. En cette deli-
 beration il les lit : & incontinent comme il
 uoir l'esprit prompt, les changea de cette
 sorte :

TABLES D'AMOUR
 FALSIFIEES PAR L'IN-
 constant *Hylas.*

Premiere Table.



*VI veut estre parfait Amant,
 Qu'il n'ayme point infiniment :
 Telle amitié n'en est pas digne,
 Pais qu'au rebours l'extremité,*

*De l'imprudence est plustost signe,
 Que non pas de fidelité.*

Deuxiesme Table.

*Qu'il aime & serue en diuers lieux,
 Et qu'il tourne tousiours les yeux,*

Dessus quelque nouvelle chose :

Aimant aussi diuers objets .

Que les bon-heurs qu'il se propose ;

Soient aussi pour diuers sujets .

Troisiesme Table.

Ne bormant iamais ses desirs ,

Qu'il cherche par tout ses plaisirs ,

Faisant tousiours amour nouvelle :

Voire qu'il cesse de l'aimer ,

Sinon que d'autant qu'aimé d'elle ,

Pour luy seul il doit l'estimer .

Quatriesme Table.

Que s'il a du soin d'estre mieux ,

Ce soit pour plaire à tous les yeux

Des belles de sa connoissance :

S'il souhaite quelque bon-heur ,

Ce ne soit que pour l'esperance ;

D'estre plus absolu seigneur .

Cinquiesme Table.

Telle soit son affection ,

Que mesme la possession

De ce qu'il desire en son ame ,

S'il doit l'acheter au mespris

De son honneur ou de sa Dame ;

Il la vueille bien à ce pris .

Sixiesme Table,

*Pour suiet qui se vienne offrir,
Qu'il ne puisse iamaïs souffrir
Querelle pour la chose aimée:
Que se deuant luy par desdain,
D'un mesdisant elle est blasmée,
Qu'il y consente tout soudain.*

Septiesme Table.

*Que l'Amour permette en effaict,
Que son iugement soit parfaict,
Et que dans son ame il l'estime,
Toute telle qu'elle sera,
Condamnant comme d'un grand crime
Celuy qui peu l'estimera.*

Huietiesme Table.

*Qu'espris d'un Amour assez lant,
Il n'aille sans cesse bruslant,
Ny qu'il languisse, ou qu'il soupire,
Entre la vie & le trespas,
Mais que tousiours il puisse dire,
Ce qu'il veut, ou qu'il ne veut pas.*

Neufiesme Table.

*Estimant son propre sejour,
Son ame en soy viue d'Amour,
Et non en celle qu'il adore,
Sans qu'en elle estant transformé,*

*Tout ce qu'elle aime & qu'elle honore,
Soit aussi de-luy aimé.*

Dixiesme Table.

*Qu'il ne tiennne pas pour perdu
Les iours loing d'elle despendus,
Si la peine n'est surpassée,
Par le bien qu'il s'est figuré,
Mais se contente en sa pensée,
Si le corps en est séparé.*

Onziesme Table.

*Qu'il se remette à la raison,
Que ses liens & sa prison,
Pour elle bien-tost il finisse:
Messprisant de s'y renfermer,
S'il n'attend rien de son service,
Que le vain honneur de l'aimer.*

Douziemes Table.

*Qu'il ne puisse jamais penser,
Que telle Amour n'ait à passer:
Qui d'autre sorte le conseille,
Soit pour ennemy réputé,
Car c'est de luy prestet l'oreille,
Crime de leze Maisté,*

Hylas se hastia le plus qu'il luy fut possible
de changer de-cette sorte ces douze Tables: &
afin que ses rayeures fussent moins connues, il
les

les effaçoit avec la pointe d'un cousteau : & y ayant raclé un peu de son ongle les en couuroit , & puis les polissoit , fust avec l'ongle mesme , fust avec le dos du cousteau , & en fin escrivoit dessus ce qu'il y avoit changé : ce qu'il fit si promptement qu'il estoit mal-aisé de le reconnoistre , & incontinent s'entrant dans le cabinet , mit le tableau en sa place , & ressortit avec la mesme diligence , sans estre apperceu de personne : ce qu'il fit un peu auparavant que Astrée & le reste de la troupe revint ; de sorte qu'il fut trouvé assis à l'entrée , feignant de s'y estre endormy. Et parce qu'Astrée en sortoit la premiere toute triste , ne prit pas garde à luy , il ne fit point aussi de semblant de se lever : mais quand Phillis qui venoit apres l'aperceut en ceste posture : Et qu'est-ce luy dit-elle , Hylas , que vous faictes icy , cependant que nous venons de voir les plus grandes merueilles qui soient en toute la rive de Lignon ? J'ay une pensée (respondit Hylas se levant froidement , & se frottant les yeux) qui me tourmente plus que ie ne me fusse jamais peu persuader. Et qui est-elle ? (adjousta Phillis) ie la vous diray , respondit l'inconstant , si vous me promettez de faire une chose dont ie vous supplieray. Ie n'ay garde , dit-elle , de m'obliger de parole , sans sçavoir ce que vous voulez. Vous le pouvez faire ; dit Silvanus en souffrant , en y adjoustant des conditions ; contre lesquelles il

n'y a pas apparence qu'un si gentil & parfait Amant vous voulust requérir de quelque chose, à sçavoir qu'il ne vous demandera rien qui contrevienne à l'honneur d'une sage Bergere. Je le veux bien, dit Phillis, à cette occasion: & moy, respondit Hylas, ie ne le veux qu'à cette condition. Sçachez donc, ma belle Maistresse continua-t'il froidement; que ie crois ce lieu estre à la verité un bocage sacré, à quelque grande Diuinité: car depuis que vous estes entrée dedans, & que Siluandre a leu les loix qu'i'ay ouyes, ie me sens tellement touché d'une puissance intetricure que ie n'ay point de repos en moy-mesme, me semblant que iusque icy i'ay vescu en erreur, me conduisant contre les ordonnances que le Dieu qui est adoré en ce saint lieu a faictes à ceux qui veulent aimer. De sorte que ie suis tout prest d'abjurer mon erreur, & me remettre au sentier qu'il m'ordonnera: & n'y a rien eu qui m'ait empesché de le faire cependant que vous estiez dans ce bocage, qu'une chose que ie vous declareray. Vous sçavez, ma belle Maistresse, que depuis l'heure que vous & mon cœur auez eu agreable que Hylas se dit vostre seruiteur, ie n'ay point trouué en toute cette contrée un plus contrariant esprit, ny une humeur plus ennemie de la mienne que Siluandre. Car il ne s'est iamais présentée occasion de prendre le party contraire au

mien, que ce Berger ne l'ait fait, voire bien souuent il en a recherché les moyens avec artifice ; comme en l'iniuste sentence qu'il donna contre Laonice, parce que l'auois parlé pour elle, y ayant peu d'apparence qu'une morte fust proferée à cette belle & honneste Bergere. De sorte que repassant ces choses en ma memoire, ie suis entré en doute, que continuant cette volonté de me contrarier, il ait peut-estre leu les ordonnances de ce Dieu d'autre façon qu'elles ne sont pas escrites dans le tableau qu'il tenoit. C'est pourquoy ie vous veux conjurer, non seulement par la promesse que vous venez de me faire, mais pour l'honneur que vous deuez, soit à l'Amour, soit à la Déesse qui est adorée en ce bocage, que vous preniez la peine d'y rentrer, & de m'apporter le tableau où ces loix sont escrites, afin que les lisant moy-mesme, ie puisse sortir du doute où ie suis, & apres suiure les ordonnances que i'y trouueray tout le reste de ma vie. Cette requeste, Siluandre, (continua-t'il s'adressant à luy) est-elle inciuile, & contre l'honnesteté d'une sage Bergere ? Nullement, respondit Siluandre, mais ie crains qu'elle soit plustost inutile. Or sus, dit Hyrlas, faisons une autre promesse entre nous : prometrez-moy deuant cette troupe, que tout le reste de vostre vie vous suiurez les commandemens que vous y trouuerez escrits.

& ie vous feray vn mesme serment. Je ne feray, dit-il, iamais difficulté de vous promettre n'y à tout autre d'observer ce à quoy le deuoy m'oblige, y ayant long temps que ie l'ay promis aux Dieux. Vous me le promettez donc
 repliqua Hylas: Je le vous promets, dit Siluandre, & sans vous obliger à nulle promesse reciproque, vous aimant trop pour vous vouloir rendre parjure: Et moy, respondit Hylas, ie vous le veux iurer, & aux Dieux mesmes de ces lieux, les appellant tous à tesmoins, afin qu'ils punissent celuy de nous deux qui y courreuiendra. Je vous assure, respondit Phillis que pour voir vn si grand changement en Hylas, ie veux bien luy faire voir ces douze Tables: & lors r'entrant dans le cabinet, apres auoir fait vne profonde reuerence, elle prit le tableau, & l'apporta à l'inconstant, qui la testa nuë, & mettant vn genouil en terre. Je recois, dit-il, ces sacrées ordonnances, comme venant d'un Dieu, & apportées par ma Deesse, protestant de nouveau, & autant aux grâds Dieux deuant cè bocage sacré, & prenant cette troupe pour tesmoin, que toute ma vie ie les observeray aussi religieusement que si Hesus Tautares, Taramis Dieu, me les auoient données visiblement. Et lors se releuant, sans remettre son chapeau, il baissa le bas du tableau & estant enuironné de toute la troupe, il commença de les lire à haute voix. Mais quan

Silandre ouyt qu'il disoit qu'on ne deuoit passer infiniment. Ah! Berger, lisez bien, luy il, vous trouuerez autre chose. A la peine liure, dit froidement Hylas, & lors il entra l'escriture à Phillis, qui leut comme Cela ne peut estre, dit Siluandre, & lors prochant, il le voulut lire sans se fier à personne, & Hylas ferrant le tableau contre son mac: C'est vn grand cas, dit-il, que celuy a accoustumé de tromper, à tousiours opiner qu'on l'abuse. Je me doutois bien que vous lisiez autrement qu'il n'estoit pas escrit, & vous le voyez vous-mesme, l'auouërez-vous deuant toute cette troupe? l'auouëray, dit Silandre, la verité, mais perdez que ie la lise. Il suffit, dit Hylas, ce meuble, que Phillis l'ait veü; & vous deuez vous en fier à elle. Je le ferois, respondit Silandre, si elle vouloit dire la verité, mais par jeu ce qu'elle dit. Je vous iure, dit Phillis, qu'il a leu comme il est escrit, & non autrement. Je ne scaurois, dit-il, le croire si ie ne vois. Or si vous n'avez assez de le voir, dit Hylas, touchez-le, & lisez-le vous-mesme; & s'il n'est que ce soit fidellement. Et lors Silandre receuant le tableau, & iurant qu'il liroit sans rien changer, il en recommença la lecture. Mais quand il y trouua ce que Hylas auoit dit, il ne scauoit qu'en penser, & plus encorés que continuant il trouua les couplets tous

changez. Et bien, dit Hylas, que vous en semble, ma Maistresse? auois-je raison de douter de la preud'homme de Siluandre, puis qu'il lisoit tout le contraire de ce qui estoit escrit? Que dites-vous à cela, Berger, disoit-il, s'adressant à Siluandre, ferez-vous homme de parole? ou si vous-vous desdirez? Le Berger ne respondoit mot, mais plus estonné de cette aduventure que de chose qui luy fust iamais aduenüe, il alloit considerant ce tableau, & lors Diane s'approchant de luy, & iettant la veuë dessus, demeura au commencement estonnée, & luy dit: En bonne foy, Siluandre, auoüez la verité, la premiere fois que vous nous avez leu ces vers, estoient-ils escrits comme ils sont? Ma belle Maistresse, dit-il, quand ie les ay leus, ils estoient autres qu'ils ne sont. Et ne puis penser s'il estoit autrement, pourquoy ie ne les eusse pas aussi bien veus qu'à cet heure. Alors Diane prenant le tableau en la main, regarda l'écriture de plus pres: ce que Hylas apperceuant & craignant que sa finesse ne fust reconnuë. Or sus, Siluandre, dit-il, ne fait pas tant de discours: me voicy prest à tenir parole, & vous, ferez-vous parjure? Vous me prenez de bien court, dit Siluandre, ie ne suis pas sans vn grand soupçon de tromperie: car ie scay fort bien que les loix que l'ay veuës estoient telles que ie les ay dites, maintenant ie vois tout le contraire: de sorte que ie suis fort en doute

que cecy ne soit supposé. Voila yne tres-mauuaise excuse , dit l'inconstant , & comment pourroit on auoir fait si promptement vn autre tableau ? Cependant qu'ils parloient ainsi, Diane qui consideroit l'escriture reconnut qu'encores que l'encre fust semblable, toutesfois les traits des lettres ne l'estoient pas entierement , & les regardant encores de plus pres , & passant le doigt dessus , & secouant le parchemin , yne partie des racleures de l'ongle s'en alla , & lors opposant l'escriture au Soleil toutes les rayeures s'apparurent aisément , dont s'estant asseurée, Or sus , dit Diane, vous voicy tous deux hors de dispute , car en vn mesme lieu vous trouuerez ce que vous cherchez tous deux. Vous Siluandre, le lisant comme il estoit escrit , & vous Hylas comme vous l'auiez corrigé. Et lors s'approchant d'eux elle leur en montra la preuue , parce que l'opposant au Soleil , on voyoit aisément les endroits où le parchemin auoit esté gratté ; & puis le considerant de plus pres on remarquoit quelques-vns des premiers traits qui n'auoient pû estre assez bien effacez. Il n'y eut alors personne de la troupe qui ne reconnust ce qu'elle disoit , & se mettant tout au tour de Hylas, dites-nous, Berger, luy disoient-ils , comment vous avez pû faire ? Hylas se voyant conuaincu par la prudence de Diane , fut en fin contraint d'auouer la verité , non pas

toutesfois sans iurer plusieurs fois que ce n'auoit esté que l'injustice de ces loix, qui l'y auoient poussé; car, disoit-il, elles sont bien tellement iniques, qu'il m'a esté impossible de les souffrir sans les corriger ainsi qu'elles doiuent estre. Nul ne peut s'empescher de rire oyant comme il en parloit, mais plus encores considerant l'estonnement que Siluandre auoit eu au commencement: Et parce qu'il se faisoit tard, & que le séjour en ce lieu auoit esté assez long, Phillis voulut rapporter le tableau où elle l'auoit pris, mais tous les Bergers furent d'aduis que les vers fussent corrigez comme ils estoient auparauant, & que Hylas pour effacer en partie l'offense qu'il auoit faicte d'entrer en ce lieu qui luy auoit esté defendu, & d'auoir osé falsifier les ordonnances d'Amour, seroit condamné de rayer luy-mesme ce qu'il y auoit escrit, & de mettre à la marge ce qu'il auoit rayé, ce qu'il fit à l'heure mesme, plus disoit-il, pour obeyr à sa Maistresse pour appaiser Amour, le courroux duquel il ne redoutoit point sans elle, ny aussi Siluandre, gueres avec elle. Je ne vous contrediray iamais, respondit l'inconstant, tant que vous me blasfinez de trop de courage. Prenez garde respondit Siluandre, que ce ne soit de presumption & d'infidelité. Si ces dernières paroles eussent esté ouyes de Hylas, il n'y a point de doute qu'il eust respondu: mais estant

entré dans le cabinet, elles demeurerent sans repartie, & cependant toute la troupe s'achemina par vn petit sentier que Siluandre auoit choisi, & parce qu'Astrée n'esperoit plus trouuer des nouuelles de Celadon qui luy puissent plaire, elle estoit presque en volonté de s'en retourner, & pour ce sujet laissant Tircis elle s'approcha de luy. Il me semble, luy dit-elle, Berger, qu'il est bien tard pour aller plus outre, & que nous ne sçaurions presque retourner en nos cabanes que la nuit ne nous surprenne. Il est certain, dit le Berger, mais cela ne vous doit empescher de continuer vostre voyage, puis que vous en estes si pres: car aussi bien, encor que vous y voulussiez retourner, le iour ne vous accompagnera pas iusques à my-chemin. Quant à ce qui est de nos troupeaux, ceux à qui nous les auons laissez en garde, les reconduiront bien pour ce soir en leur loges. Mais, dit Astrée, comment coucherons-nous? Le lieu où ie vous veux conduire, respondit Siluandre, n'est pas loing du Temple de la bonne Deesse, & ie m'asseure que la venerable Chrisante sera bien aise de vous auoir ce soir pour hostesse. Il faut sçauoir, respondit la Bergere, si mes compagnes l'auront agreable: & lors les ayant attendues en vn lieu où le chemin s'eslargissoit, elle leur proposa ce que Siluandre auoit pensé. Il n'y eut celle qui ne le trouuaست fort à propos, puis qu'aussi bien il estoit impossible

de regagner de iour leurs hameaux.

En cette resolution doncques ils se remer-
tent en chemin , & Siluandre sans quitter
Astrée , estant tousiours le premier & ayant
marché quelque peu , luy monstra le bois où
il auoit trouué la lettre qui estoit cause de ce
voyage. Voila , dit Astrée , vn lieu bien retiré
pour y receuoir des lettres. Vous le iugerez
bien mieulx tel , luy dit-il , quand vous y serez :
car c'est bien le lieu le plus sauuage , & le moins
frequente , qui soit le long des riués de Li-
gnon. De sorte , dit Astrée , qu'aucun ne l'a
sceu escrire que vous , ou l'Amour. Pour ce
qui'est de moy , dit-il , ie sçay bien ce qui en
est : Et quant à l'Amour ie m'en tais , car i'ay
ouy dire que quelquesfois nous voulant ietter
ses flammes dans le cœur , il se brulle luy-mes-
me sans y penser. Et qui sçait si cela ne luy est
point aduenü par la beauté de ma Maistresse ?
Que si quelque chose l'a guaranty , c'est sans
doute le bandeau qu'il a deuant les yeux. Ah !
Siluandre , dit la Bergere , ce bandeau ne
l'empesche gueres de bien voir ce qui luy
plaist : & ces coups sont si iustes , & faillent si
peu souuent le but où il les adresse , qu'il n'y a
pas apparence qu'un auugle les ait tirez.
Discrette Bergere , respondit Siluandre , i'ay
veu vn auugle en la maison de vostre père , qui
sçauoit aussi bien tous les chemins & destours
de vostre hameau , & se conduisoit aussi bien

par tout le logis que i'eusse sçeu faire, ayant acquis cela par vne longue accoustumance. Et pourquoy ne dirions-nous qu'Amour qui est le premier, & le plus vieil de tous les Dieux, n'ait par vne longue coustume appris d'atteindre les hommes au cœur ? & pour montrer que c'est plus par coustume que par iustesse, prenez garde qu'il ne vous vise qu'aux yeux, & qu'il ne nous atteint qu'au cœur. Que s'il n'estoit point aueugle, quelle apparencé y a-t'il qu'il blessast d'un reciproque Amour des personnes tant inégales, ou qu'aux vns il donnast de l'Amour pour des personnes qui les surpassent de tant, & aux autres pour d'autres qui leur sont tant inferieures ? I'en parle comme intéressé : car à moy qui ne sçay seulement que ie suis, il a fait aimer Diane de qui le merite surpasse tous ceux des Bergeres, & à Paris qui est fils du Prince de nos Druydes, il fait aimer vne Bergerette. Pos vos merites, respondit Astrée, vous égalez les perfections de Diane, & Diane par ses vertus surpasse la grandeur de Paris, & par ainsi l'inégalité n'est point telle qu'il faille par là accuser Amour d'aueuglement. Siluandre demeura muet à cette replique, non pas qu'il n'eust aisément respondu, mais parce qu'il fut marry d'auoir par ses paroles donné connoissance de sa veritable affection, & s'en repentoit, craignant d'offenser Diano si autre qu'elle le sçauoit. Mais il s'estoit de fortune bien

adressé : car Astrée luy eust volontiers donné toute sorte d'aide, reconnoissant la pure & sincere amitié qu'il portoit à Diane. Aussi le naturel d'une personne qui aime bien, est de ne nuire jamais aux amours d'autrui, si elles ne sont preiudiciables aux siennes.

[Et lors qu'il leuoit la teste pour luy respondre, il arrina d'as le bois, qui fut cause que sans faire semblant de ce qu'ils auoient dit : Voicy, luy dit-il, sage Bergere, le bois que vous auez tant desiré, mais il est si tard que le Soleil est desia couché, de sorte que nous n'aurions pas beaucoup de loisir de le visiter. Si nous y trouuons, dit-elle, des choses aussi rares que nous en aurons trouué en celuy d'où nous venons, c'est sans doute que le temps sera court, puis qu'à peine pourrons-nous desia lire, tant il est tard. Il est vray que nous ne deuons pas plaindre nostre journée, l'ayant trop bien employée ce me semble. Avec semblable discours ils entrèrent dans le bois, & ne se donnerent garde que la nuit peu à peu leur osta de sorte la clarté, qu'ils ne se voyoient plus, & ne se suiuioint qu'à la parole. Et lors s'enfonçant dauantage dans le bois, il perdit tellement toute connoissance du chemin, qu'il fut contraint d'auouer qu'il ne sçauoit où il estoit. Cela procedoit d'une herbe sur laquelle il auoit marché, que ceux de la contrée nomment l'herbe du feuuiement, parce qu'elle fait esgarer & perdre le

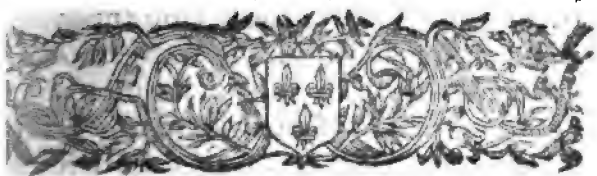
chemin depuis qu'on a mis le pied dessus, & selon le bruit commun il y en a quantité dans ce bois. Que cela soit ou ne soit pas vray, ie m'en remets à ce qui en est, tant y a que Siluandre suiuy de cette honneste troupe, ne peut de toute la nuict retrouver le chemin, quoy qu'avec mille tours & destours il allast presque par tout le bois, & en fin il s'enfonça tellement, que pour le suiure ils estoient contraincts de se tenir par les habillemens, la nuict estant si obscure qu'elle sembloit expressement estre telle pour empescher qu'ils ne sortissent de ce bois.

Hylas, qui de fortune s'estoit rencontré entre Astrée & Phillis : le commence, dit-il, ma Maistresse, à bien esperer du service que ie vous rends. Et pourquoy, dit Phillis? Parce, respondit-il, que vous n'eustes iamais tant de peur de me perdre que vous avez, & qu'au lieu que ie vous soulois suiure, vous me suiuez. Vous avez raison, dit-elle, & de tout ce changement, vous en devez remercier Siluandre, que toutesfois vous dites estre vostre plus grand ennemy. Je ne sçay, adjousta Hylas, s'il me fait souuent de semblables offices, si j'auray plus d'occasion de le remercier de la faueur qu'il est cause que ie reçois de vous, que de luy reprocher la peine que ie prens. Quant à cela, dit Phillis, il faut que vous en iugiez apres auoir mis le plaisir & la peine que vous en rece-

uez dans vne iuste balance. Je voudrois bien ma Maistresse, dit Hylas, que seule vous finissiez cette balance, & que seule vous fissiez iugement de la pesanteur de l'un & de l'autre : car encore que ie n'y fusse point, ie ne laisserois pas de m'en raporter à ce que vous en auriez iugé. Chacun se mit à rire de la bonne volonté de Hylas, & Siluandre qui l'oyoit, ne pût luy répondre autre chose sinon : I'auoüe, Hylas, que ie suis vn aueugle, qui en conduis plusieurs autres. Mais le mal est, dit Hylas, qu'ils ne sont aueugles que pour s'estre trop fiez en vos yeux. Si vous n'eussiez point esté en la troupe, adiousta Siluandre, cet aueuglement ne nous fust point aduenü. Et pourquoy, dit-il, vous ayeut-estre osté les yeux ? Les yeux, non, répondit Siluandre, mais ouy bien le moyen de voir, nous ayant trop longuement entretenus par les longs discours de vos inconstances : & puis par les loix, que comme profane vous auez falsifiées, qui est en effect ce qui nous a mis à la nuit. Vrayement Siluandre, répondit Hylas, tu me fais ressouuenir de ceux qui apres auoir trouué le vin trop bon, le blasment de ce qu'ils s'en sont enyurez : Et mes amis leur faut-il dire, pourquoy en beuuez-vous tant ? Et amy Siluandre, pourquoy m'escoutois-tu si longuement ? t'auois-ie attaché par les oreilles ? I'auois bien en ce lieu, dit Siluandre, des chaines plus fortes que les tiennes : mais quoy que s'en soit, nous

voicy tellement esgarez, soit pour la nuict, soit pour auoir marché sur l'herbe du fouruoyement, qu'il ne faut pas esperer de pouuoir demesler les petits sentiers qu'il ne soit iour, ou que pour le moins la Lune n'esclaire. Et qu'est-il donc de faire? dit Paris. Il faut, continua Siluandre se reposer sous quelques-vns de ces arbres attendant que la Lune se fasse voir. Chacun trouua cette resolution bonne: aussi bien vne pattie de la nuict estoit desia passée; lors rencontrans vn arbre vn peu retiré des autres, ils choisirent le mieux qu'ils peurent vn lieu bien sec, & là les Bergers estendant leurs sayes, & les Bergeres s'estant couchées dessus, ils se retirèrent vn peu à costé, où tous ensemble ils se coucherent attendant que la Lune parust.





L E
I X I E S M E L I V R E
D E L A S E C O N D E
P A R T I E D ' A S T R E E .

EN C O R E S que la nuit fust
desia bien fort aduancee , lors
que ces Bergeres se coucherent
sur les iuppes & sayes de leurs
bergers : si est-ce qu'estans mal accoustu-
nees de dormir sous le Ciel seulement , &
sur l'herbe , & principalement la nuit , elles
se meurerent long-temps à s'entretenir auant
que le sommeil les faist. Et parce que l'hor-
eur de la nuit leur faisoit peur , elles se
nirrent & resserrèrent presque toutes en vn
nonceau. Et lors estant plus esueillees qu'elles
l'eussent voulu, Diane, qui de fortune se trou-
ua plus pres de Madonthe , apres quelques
autres propos communs, luy demanda quelle
estoit la fortune qui l'auoit conduite en cette
contree. Sage Diane , respondit-elle, l'histoi-

370 LA II. PARTIE D'A'STREE,
re en feroit & trop longue, & trop ennuyeuse,
mais contentez-vous, ie vous supplie, que ce
mesme Amour qui n'est point inconnu parmy
vos hameaux, ne l'est non plus parmy les Da-
mes, & les Cheualiers, & que c'est luy qui
m'a reuestuë cōme vous me pouuez voir, en-
cor que ma naissance me releue beaucoup par
dessus cet estat: S'il n'y a rien, dit Phillis, qui
vous en empesche que la crainte de nous estre
ennuyeuse, ie responds pour toutes, que cela
ne vous doit pas arrester: car ie sçay qu'il y a
long-temps que nous desirons toutes d'enten-
dre ce discours de vous, & il me semble que
nous ne sçaurions trouuer vn temps plus à
propos, puis que voicy vne heure que nous ne
pouuons mieux employer, & que nous som-
mes seules, ie veux dire sans Berger. Quant à
moy, adiousta Diane, ce qui me le fait desirer
plus particulierement, c'est que ceux qui nous
voyent separees l'un de l'autre, me disent que
nous nous ressemblons beaucoup: de sorte que
vos fortunes me touchent comme si elles
estoient les miēnes, & semble que ie sois pres-
que obligee de m'en enquerir. Ce me sera tous-
iours, dit Madonthe, beaucoup de contente-
ment de ressembler à vne telle beauté que la
vostre: mais ie ne voudrois pas pour vostre re-
pos que vos fortunes fussent semblables aux
miennes. Ie vous suis obligee, dit Diane, de
cette bonne volonté: mais ne croyez pas que

chacun n'ait son fardeau à porter, & qui nous est d'autant plus pesant que celui des autres, que celui-cy est tout à fait sur nos espauls, & que l'autre ne nous touche que par le moyen de la compassion. Que cela donc ne vous empesche de satisfaire à la requeste que nous vous faisons. Vous me permettez donc, respondit Madonthe, de parler vn peu bas, afin de n'estre point oüye des Bergers qui sont pres de nous : car i'aurois trop de honte qu'ils fussent tesmoins de mes erreurs, outre que ie ne voudrois pas que Thersandre me püst oüyr, pour les raisons que vous pourrez iuger par la suite de mon discours : & lors elle commença de de cette sorte :

HISTOIRE DE DAMON ET DE MADONTHE.

IL est tres à propos, sage & discrete troupe, que de nuict ie vous raconte ma vie, afin que couuerte des tenebres, i'aye moins de honte à vous dire mes folies, telles faut-il que ie nomme les occasions, qui me faisans changer l'estat où la fortune m'auoit fait naistre, m'ont contraincte de prendre celui où vous me voyez. Car encor que ie sois avec les habits que ie porte, & la houlette en la

main, ie ne suis pas toutesfois Bergere: mais née de parens beaucoup plus releuez. Mon pere, suiuant la fortune de Thierry, acquis vn si grand credit parmy les gens de guerre, qu'il commandoit en son absence à toutes ses armées, non pas qu'il fut Visigot comme luy: mais s'estant trouué avec beaucoup d'autorité parmy les Aquitaniens, il fut tant aimé, & tant fauorisé de ce Roy, qu'il l'obligea de se donner entièrement à luy, au seruice duquel, outre les biens qu'il auoit de ses predecesseurs, il en acquit tant d'autres, qu'il n'y auoit personne en Aquitaine qui se püst dire plus riche qu'il estoit. Ayant vescu de cette sorte longues années, tout le mal-heur qu'il ressentit iamais, fut seulement de n'auoir d'autres enfans que moy: car encor que sa mort fut violente, si luy fut elle tant honorable que ie la tiës pour l'vne de ses meilleures fortunes; Puis qu'apres auoir fait leuer le siege d'Orleans, au cruel Attila, en fin le poursuiuant iusques aux champs Cathalauniques, Thierry, Meroüee, & Ætius; luy donnerent la bataille, & le deffirent, & de fortune mon pere combatit ce iour là à la main droite de son Roy, qui auoit eu l'aile gauche de la bataille, & Meroüee la droite. Et d'autant que tout l'effort d'Attila fut presque sur le costé de Thierry, apres vn long combat, le Roy Visigot y fut tué, & mon pere aussi, qui percé de

plus de cent coups, fut trouué sur le corps de son Roy où il s'estoit mis pour le deffendre, & pour recevoir les coups en son lieu. Ce que Torrismond son successeur, & son fils, eust tant agreable, que la bataille estant gagnée, il fit emporter son pere & le mien, & les fit enterrer en vn mesme tombeau, mettant toutesfois la chasse de plomb de mon pere aux pieds du sien, y faisant grauer des inscriptions tât honorables, que la memoire ne s'en esteindra iamais.

Lors que mô pere mourut, ie pouuois auoir l'age de sept ou hui& ans, & commençay dès ce temps-là de ressentir les rigueurs de la fortune. Car Leontidas, qui auoit succedé à la charge de mon pere, & que Torrismonde aimoit par dessus tous les Cheualiers d'Aquitaine, v&sa de tant d'artifice que ie luy fus remise entre les mains, & presque rauie de celles de ma mere, sous vn pretexte qu'ils nommoient raison d'Estat, disant qu'ayant tant de grands biens, & de places fortes, il falloit prendre garde que ie ne me mariasse à personne, qui ne fut bien affectionnee au seruice de Torrismonde. Me voila donc sans pere, & sans mere, priuee de l'vn par la rigueur de la mort, & de l'autre par celle de cette raison d'estat: toutesfois la fortune me fut fauorable en ce que ie rencontray tant de douceur, & tant d'honnesteté en Leontidas, que ie

ne pouuois desirer de meilleurs offices que ceux que ie receuois de luy , ne luy deffail-
lant rien que le nom de pere. Sa femme n'e-
stoit pas de cette humeur, qui au contraire me
traittoit si cruellement, que ie puis dire n'a-
uoir iamais tant hay la mort , que ie luy vou-
lois de mal.

Or le dessein de Leótidas estoit de m'esleuer
iusques en l'aage de me marier , & puis de me
donner à l'un de ses nepueux qu'il auoit esleu
pour son heritier , n'ayant iamais pû auoir des
enfans : mais d'autant que la contrainte est la
plus puissante occasion qui empesche vn esprit
genereux de se plier à quelque chose, il aduint
que son nepueu n'eut iamais de l'amour pour
moy, ny moy pour luy, nous semblant que nos
fortunes estant limitees en nous mesmes, nous
estions cause l'un à l'autre de ce que nous ne
pouuions esperer rien de plus grand, outre que
nous n'estimions pas ce qui nous estoit acquis
sans peine. Ce furent donc ces consideratiós
ou d'autres plus cachées, qui nous empesche-
rent d'auoir de l'amitié l'un pour l'autre : mais
lors que i'eus vn peu d'aage il y en eut bien
de plus grandes. Car la recherche de plu-
sieurs ieunes Cheualiers , si pleine d'honneur
& de respect, me faisoit paroistre plus fas-
cheux le mespris dont vsoit le nepueu de Leó-
tidas enuers moy. Luy d'autre costé picqué
de ce que ie le desdaignois, comme il luy

nbloit, se retira, de sorte que ie ne le voyois
 is que comme estranger, dont ie ne receuois
 u de contentement. Et quoy que le res-
 ct que chacun portoit à Leontidas pour l'ex-
 ordinaire faueur que Torrismonde luy fai-
 t, fust cause que plusieurs n'auoient pas la
 rdiesse de se declarer entierement; si est-
 qu'il se rencontra vn page assez proche de
 ontididas, qui fermant les yeux à toutes ces
 nsiderations, entreprit de me seruir, quoy
 'il luy en pût aduenir. Dés le commence-
 it ce n'estoit pas avec dessein de s'y embar-
 er à bon escient, mais seulement pour n'e-
 epas oisieux, & pour faire paroistre qu'il
 oit assez de merite, & de courage, pour se
 re aimer, & pour aimer ce que l'on esti-
 oit de plus releué dans la Cour; pouuant di-
 sans vanité, que de ma condition il n'y auoit
 n qui le fust plus que moy. Et voyez com-
 e ceux qui blasment l'Amour ont peu de rai-
 n de le faire. Lors que ce ieune Cheualier
 mmença de me seruir, il estoit homme sans
 spect, outrageux, violent, & le plus incom-
 rible de tous ceux de son aage: au reste, vif,
 dent, & si courageux, que le nom de teme-
 ire luy estoit mieux deu que celuy de vail-
 nt. Mais depuis qu'Amour l'eust viuement
 uché, il changea toutes ces imperfections,
 ertu, & s'estudia de sorte de se rendre ai-
 able, qu'il fut depuis le miroir descheualiers

376 LA II. PARTIE D'ASTREE,
de Tortifmonde. Il s'appelloit Damon, pa-
rent assez proche de Leontidas, comme vous
auez ouï dire, & de qui le Roy ne faisoit point
bon iugement pour les raisons que le vous ay
dites: toutesfois lors qu'il commença de se
changer, le Roy aussi changea d'opinion. Mais
parcé que Leontidas estoit homme tres aduisé,
& qui toute sa vie auoit fait profession de re-
marquer les actions d'autrui, & d'en faire iu-
gement: il se prist bien tost garde de son des-
sein, qui luy estoit insupportable, à cause de
la volonté qu'il auoit de me donner à son ne-
veu. Et pour couper chemin à cette nou-
uelle recherche, il me deffendit si absolu-
ment de le voir, & luy en parla de sorte, que
nous demeurâmes tous deux plus offés de
luy que ie ne vous scaurois dire. Et suivant la
coustume des choses deffendues, nous com-
mençâmes dès lors d'auoir plus de desir de
nous voir, & fûmes presque plus attirés à l'a-
mitié l'un de l'autre que nous n'estiôs aupara-
uant. Il n'y a rien, discrettes Bergeres, qui me
contraigne de vous anouer, ou de nier ce que
ie vay vous dire: Si bien que vous deuez croire
que c'est la seule verité qui m'y oblige. Lors
que Damon commença de me rechercher,
son humeur m'estoit si désagréable que ie ne
le pouuois souffrir: mais depuis que Leontidas
avec de fascheuses parolés m'eust si expres-
sément deffendu de le voir, le doute qu'il fit

paroistre d'auoir de moy, me despita si fort, que ie resolus de n'en aimer iamais d'autre: & cela fut cause qu'avec vn soin extreme, ie l'allois destournant des vices, à quoy son naturel le rendoit enclin, quelquesfois les luy blasmant en autrui, & d'autresfois luy disant, que mon humeur n'estoit point d'aimer ceux qui en estoient atteints. Le formant de cette sorte sur vn nouveau modelle, lors que ie connus les conditions de ce Cheualier changees, ie l'aimay beaucoup plus que s'il fust venu me seruir avec ces mesmes perfections, d'autant que chacun se plaist beaucoup plus en son ouurage qu'en celuy d'autrui. Je viuois toutesfois si discrètement avec luy qu'il ne püst pour lors reconnoistre au vray si ie l'aymois, & me tenois tellement sur mes gardes, qu'il n'auoit seulement la hardiesse de me declarer sa volonté par ses paroles: effect bien different de ceux que son outrecuidance auoit accoustumé de produire auparauant. Ce qu'on pourroit trouuer estrange, si Amour n'auoit fait autresfois des changemens beaucoup plus contraires en maintes personnes. En fin luy semblant que tout le service qu'il me rendoit estoit perdu, si ie ne sçauois son intention, il resolut de prendre vn peu plus de courage, & de hazarder cette fortune. Et parce qu'il creut de le pouuoir mieux faire par l'escriture que par les paroles, apres vne

378 LA II. PARTIE D'ASTREE,
longue dispute en son esprit, il fit vne telle
lettre:

LETTRE DE DAMON
A MADONTE.

C'EST bien temerité d'aimer tant de per-
fections, mais aussi c'est bien mon deuoir
de seruir tant de merites : Et si vous voulez
esteindre l'affection de ceux qui vous aiment, il
faut que de mesme vous laissiez les perfections
qui vous font aimer ; Et si vous ne voulez
point estre aimée, veuillez aussi n'estre point ay-
mable, autrement ne trouuez estrange que vous soyez
desobey : car la force excusera tousiours ceux qui
feront cette offense contre vostre Volonté ; puis que
la necessité ne reconnoist pas mesme la Loy que les
Dieux nous imposent.

Mais quand il me voulut faire voir cette
lettre, il ne fut pas sans peine par ce qu'il sca-
uoit bien que ie ne la receurois pas sans artifi-
ce. En fin voyez quelles sont les inuentions
d'Amour. Il me vint trouuer, fit semblant
de m'entretenir des nouuelles de la Cour, me
raconta deux ou trois accidens sur ce subiect
aduenus depuis peu, & enfin me dit qu'il auoit
reconnu vne nouvelle affection qui n'estoit
pas petite, mais qu'il craignoit de me la dire,

parce que la Dame estoit de mes amies , & le Cheualier de ses amis. Et quoy, luy dis-ie, me tenez-vous pour si peu discrete que ie ne sçache taire ce qui ne doit pas estre sçeu ? Ce n'est point cette doute, me dit-il, qui m'en empesche, mais que vous n'en vueillez mal à mon amy.

Et pourquoy cela, luy respondis-ie, puis que l'amour qui est honneste & pleine de respect, ne peut offenser personne ? Le voyois bien, gentilles Bergeres, qu'il estoit en peine de ce qu'il auoit à faire: mais ie ne pensois point que ce fust pour son particulier, m'imaginant que s'il eust eu la volonte de m'en parler, il l'eust fait dès long-temps, en ayant eu diuerses commoditez. Et cela fut cause que ie l'en pressay plus, peut-estre, que ie ne deuois. En fin il me dit que de me dire les noms, c'estoit chose qu'il n'oseroit faire, pour plusieurs considerations, mais qu'il m'en feroit voir vne lettre qu'il auoit trouuee ce matin mesme. Et à ce mot il mit la main dans sa poche, & me montra la lettre qu'il venoit de m'escrire, que sans difficulté ie leus sans en reconnoistre l'escriture, parce que ie n'en auois iamais veu encores. Mais si auparauant i'auois vn peu de volonte d'en sçauoir les noms, apres ceste lecture j'en eus vn extreme desir, & lors que ie l'en pressois le plus, ie le vis soufrire, & ne me dire que de fort mauuaises excuses. Et quoy,

Damon, luy dis-je, depuis quand estes-vous deuenu si peu soucieux de me plaire que vous ne me vueillez dire ce que ie vous demande ? Il crains, me respondit-il, de vous offenser si ie vous obeys : car celle à qui cette lettre s'adresse est fort de vos amies, comme ie vous ay dit. Vous me ferez, sans doute, luy repliquay-je, vne offense beaucoup plus grande en me desobeissant. Il suis donc, me dit-il, entre deux grandes extremitez, mais puis que la faute que ie feray par vostre commandement sera beaucoup moindre, ie vais vous obeyr, & me prenant la lettre, me la relut tout haut, mais estant paruenu à la fin, ils'arresta tout court sans nommer personne. Voyez, belles Bergeres, que c'est que l'Amour ! Quelques-fois il potte les esprits les plus abaissez à des temeritez incroyables, & d'autres-fois fait trébler les courages plus releuez en des occasions que les moindres personnes ne redouteroient point.

Damon en fert d'exemple, puis que luy, qui entre les plus effroyables dangers des armes pouuoit estre appellé temeraire, comme ie vous ay dit, n'auoit la hardiesse de dire son nom à vne fille, fille encores qu'il sçauoit bien ne luy vouloit point de mal. Mais s'il auoit peu de courage, j'auois, ce me semble, encore moins d'entendement : car ie deuois bien connoistre à la crainte qu'il auoit, que cela luy

touchoit, & ie veux croire qu'Amour estoit celuy qui me bouchoit les yeux, ayant fait dessein de rendre par nous sa puissance mieux connue à chacun. Autrement i'y eusse bien pris garde, puis que ie l'aimois, & qu'on dit que les yeux des Amans percent les murailles. Quoy que ce fust, i'auoüe que ie n'y pensois point, & voyant qu'il se taisoit : Et quoy, luy dis-ie, Damon, n'en sçauray-ie autre chose? Vrayement ie pensois auoir plus de pouuoir sur vous. Tant s'en faut, me respondit-il, que mon silence procede de là : que ce qui m'empesche de vous en dire dauantage, c'est que vous pouuez trop sur moy. Et toutesfois ce que ie vous en ay dit vous deuoit suffire : car que puis-ie vous en declarer, apres-vous en auoir fait lire la lettre, & ouyr la voix? Comment, luy dis-ie, toute estonnee, est-ce vous, Damon, qui l'avez escrite? c'est moy, sans doute, dit-il, baissant les yeux contre terre. Et ie vous supplie, continuay-ie, dittes-moy, à qui elle s'adresse. C'est, adiousta-t'il froidement, puis qu'il vous plaist de le sçauoir, à la belle Madonthe. Et à ce mot il se teut pour voir, comme ie croy, de quelle sorte ie receuois cette declaration. I'auoüe que ie fus surprise, parce que i'attendois toute autre responce que celle-là : & quoy que ie l'aimasse comme ie vous ay dit, & que ce fust d'une volonté resoluë, si est-ce que l'honneur qui doit tousiours

tenir le premier lieu dans nos amies, me fit croire que ces paroles m'offensoient. Et quoy que ie reconnusse bien que i'auois esté cause de sa hardiesse, si ne vouldus-ie point l'excuser, me semblant que comme que ce fust, il se deuoit taire. Il est vray qu'Amour qui n'estoit pas foible en moy tenoit fort son party, & quoy qu'il ne pûst estouffer entierement les ressentimens que l'honneur me donnoit, si les adoucissoit-il infiniment. En fin ie luy respondis ainsi: Mal-aysément, Damon, eussie- ie attendu cette trahison de vous, en qui ie m'asseurois comme en moy mesme: mais par cette action vous m'avez appris qu'il ne se faut iamais fier en vn ieune homme, ny en vne personne temeraire. Toutesfois ie ne vous accuse pas entierement de cette faute, i'en suis coupable en partie, ayant vescu par le passé avec vous de la sorte que i'ay fait. Vostre outrecuidâce sera cause que ie seray plus aduisée à l'aduenir, & pour vous, & pour tous les autres qui vous ressembleront. Si vous appelez trahison, me respondit-il, de vous auoir plus aimée que n'avez pensé, ie confesse que vous estes trahie de moy, & que vous le serez de cette sorte tant que ie viuray, sçachant bien que ny vous ny personne du monde ne sçauroit se figurer la grandeur de mon affection: & si vous croyez que ma ieunesse m'en ait donné la volonté, & ma temerité la hardiesse, ie

maintiendray contre tous les hommes, que jamais vieillesse ne fut plus prudēte que cette ieunesse, ny prudence plus sage que cette temerité que vous blasmez en moy. Que si j'ay failly comme vous dites; & que vous en soyez coupable, ce n'est pas pour la façon dont vous auez vescu avec moy : mais parce qu'estant si belle, vous vous estes renduë si pleine de perfection, qu'il est impossible que tous ceux qui vous verront, ne commettent les mesmes fautes que vous me reprochez. Et toutesfois ie ne sçay quel demon ennemy de mon contentement, vous met à cette heure des opinions en l'ame si contraires à celles que vous venez de me dire. Et il faut bien que ce soit pour mon mal-heur, que vous les ayez si promptement oubliées : ne m'avez-vous pas dit que l'Amour n'offençoit personne ? Si cela est, pourquoy le iugez-vous à cette heure autrement contre moy ? Mais si ces paroles ne vous contentent, voicy Damon deuant vous, qui vous offre l'estomach, voire ce mesme cœur qui vous adore, afin que pour vous satisfaire vous luy donniez tel chastiment qu'il vous plaira, & s'il en refuse vn seul (sinon la defense que vous luy pourriez faire de vous seruir) il veut que vous le teniez pour le plus traistre qui fut iamais, & le plus indigne de tous les hommes d'estre honoré de vos bonnes graces. Si ie vo^{us} ay dit, luy respōdis-je, que

l'on ne s'offençoit point d'estre aimée, i'y ay adiousté le respect & l'honnesteté, à quoy l'on est obligé: & quand vous vous fussiez contenté de me rendre preuue de vostre bonne volonté par ce respect seulement, & non point par l'outrecuidance de vos paroles, i'eusse eu autant d'occasion de vous aimer, que i'en ay de vous hair. Car pourray ie bien douter à l'aduenir que Damon ne recherche ma honte puis qu'il a eu la hardiesse de me le dire luy mesme? Quelle me pensez-vous, Damon pour croire que sans vengeance ie souffre ces iniures? n'avez-vous point de memoire de pere que i'ay eu? n'avez-vous point reconnu quelle vie a esté la mienne? Et combien i'ay eu de soin de me conseruer, non seulement telle que ie dois estre, mais en sorte que la mesdisance n'eut occasion de mordre sur mes actions: Ressouuenez-vous que si vous n'avez ny memoire ny iugement pour ce que ie vous dis, i'en ay assez pour tous deux, & que si vous continuez, vous me donnerez suiet de vous redre du desplaisir par toutes les voyes que i'sçauray inuenter. Madame, me respondit incontinent, ne laissez de mettre en auant contre moy toutes les sortes de peine que vous pourrez imaginer. Celuy qui a peu supporter l'effort de vos yeux, ne sçauroit craindre ce luy de tout le reste de l'Vniuers. Ce ne seront que des resmoignages de mon affection, qu

me feront d'autant plus chers, qu'ils rendront plus de preuve que vous estes aimée de Damon: Et ne pensez plus que ie vous mesconnoisse, ny ceux dont vous estes descendue. Vos vertus sont trop graüees en mon ame, & i'ay trop d'obligation à ceux qui vous ont mise au monde pour en perdre la memoire: mais si ie ne vous ay offensée que par la parole & non par le dessein que i'ay eu de vous rendre du service, laissons-là, Madame, cette fascheuse parole, oublions-la: commandez-moy que ie sois muet, pourueu qu'il soit permis à mon ame de vous adorer, ie veux bien ne parler iamais: Mais si vous redoutez si fort que ie vous die que ie vous aime, & si vous croyez que cela importe tant à cette reputation dont iustement vous estes si soigneuse, ne voyez-vous pas que vous vous allez procurer vn extreme desplaisir, puis que viuant avec moy comme vous me menassez, il sera impossible que mon affection ne se manifeste à chacun, & par ainsi ce que ie vous dis en particulier sera public par tous ceux de cette Cour: & ne serez-vous pas plus offensée de l'ouyr de la bouche de chacun, & en public que de la mienne en particulier. Auant que d'ordonner ce qu'il vous plaist faire de moy, ie vous supplie, Madame, considerez ce que ie vous dis, & de plus que si ie ne faux point, vous n'avez point de raison de me punir. Et si vous estes

386 LA II. PARTIE D'ASTREE,
offensee, & que ma faute vous desplaife, pour-
quoy vous voulez-vous faire plus de tort en la
publiant à tout le monde?

Il seroit bien mal-aysé, sages Bergeres, de
vous redire toutes les raisons que Damon
m'allegua: car ie n'ouys iamais mieux parler:
l'auoie toutesfois que i'esprouuay bien en
cette occasion que le conseil est tres-bon de
ceux qui disent, qu'on ne doit iamais declarer
son affection à vne Dame, qu'auparauant on
ne l'ait obligée à quelque sorte de bonne vo-
lonté. Car lors que l'offense qu'elle pense re-
cevoir par telle declaration, la veut esloigner,
cette bonne volonté qui la tient attachee, l'em-
pesche de la pouoir faire, & luy fait escouter
par force telles paroles, voire en fait faire vn
iugement plus fauorable. Ie l'esprouuay, dis-
ie, à cette fois, puis qu'il me fut impossible de
m'en separer, encore que ie ressentisse l'iniure
que i'en receuois: au contraire auant que de
mettre fin à nos discours, ie consentis d'estre
aimée & seruié de luy, pourueu que ce fust
avec honneur & discretion. Et parce que
Leontidas auoit continuellement les yeux sur
nous, ie luy commanday de ne me voir plu-
si souuent, & de dissimuler mieux qu'il n'a-
uoit fait par le passé, afin de tromper ce
homme. Ie me souuiens qu'en ce temps-là
d'autant que Leontidas, encor que grand &
sage Capitaine, ne laissoit toutesfois de se

laisser posséder à l'amour de quelques fêmes,
qui feignant de l'aimer, tiroient de son bien
tout ce qu'elles pouvoient, & en cachette en
fauorisoient d'autres: il fit des vers qu'il m'en-
uoya, & parée que nous craignons que les let-
tres venant à se perdre, nos noms ne fissent
reconnoistre ce que nous desirions qui fust te-
nu caché, ie l'appellois mon frere, & il me
nommoit sa sœur. Je pense que ie me ressou-
uiendray encores des vers dont ie vous parle.
Il me semble qu'ils estoient tels:

SONNET.

QU'E NOUS LEVX de mon bien, il parle où qu'il
blaspheme,
Qu'il remarque à nos yeux ce qu'il pense estre en
nous,
Qu'il connoisse en effect que ie ne suis moy-mes-
me,
Sinon, ma sœur, entant que ie ne suis qu'à vous.

Que d'un œil importun il nous veille ia-
loux,
Que sur nos actions la medifance il seme:
Il peut bien m'esloigner de mon bien le plus
doux,
Mais non pas empescher qu'enfin ie ne vous ay-
me.

388 LA II. PARTIE D'ASTREE,

Malgré tous ces discours contre nous inuen-
tez,

Malgré tous ces soupçons qui nous ont tourmen-
tez,

Mesme dans le cercueil, ie fay vœu d'estre vostre:

Mais ce fascheux Argus, ne feroit-il pas
mieux,

Nous laissant en repos d'employer tous ses
yeux,

Agarder la beauté qu'il paye pour vn autre?

Mais pour reuenir à ce que ie vous disois, depuis ce iour Damon se regla de sorte à ma volonté, que ie ne puis nier que ie n'eusse de l'Amour pour luy. Aussi estoit il tel qu'il estoit bien mal-aysé de ne l'aimer point, & mesme connoissant combien l'affection qu'il me portoit luy auoit fait changer de vices en vertus. Et parce que pour tromper les yeux de Leontidas, nous ne nous parlions plus que par rencontre, & fort peu souuent en presence de quelqu'un, plusieurs eurent opinion que le courage genereux de Damon n'auoit pû souffrir plus longuement les desdains dont i'auois vsé enuers luy, & qu'il s'estoit retiré de mon amitié; & Leontidas mesme y fut trompé, encore que la femme qui estoit infiniment soupçonneuse, l'assuraist tousiours du contraire. Et par ce qu'il desiroit passionné-

ment, comme ie vous ay dit, de me donner à son nepueu ; pour contenter son esprit, il pensa de mettre pres de moy vne femme qui prit garde à mes actions, sans en faire semblant. Elle se nommoit Leriane, & des-jà estoit bien aduancee en son aage, toutesfois d'une humeur assez complaisante, mais au reste la plus fine & ruzee qui fut iamais. Pour ce coup ien'eus pas la veuë si bonne que Damon : car d'abord qu'elle me fut donnee, il descouvrit le dessein de Leontidas, & parce que ie la trouuois de bonne compagnie, & qu'elle faisoit tout ce qu'elle pouuoit pour me plaire, ie ne pouuois croire qu'elle eust cette mauuaise intention : Et d'autant que continuellement il me disoit qu'elle me tromperoit, & que ie m'en prisse garde, nous fîmes resolution de iouer au plus fin. Et puis qu'il ne dependoit pas de nostre volonté, de l'esloigner de nous, nous pensâmes qu'il estoit à propos de faire semblant que sa compagnie nous estoit tres-agreable. Par cet artifice nous auions opinion de l'obliger à ne nous tendre point tous les mauuais offices qu'elle pourroit & de faire paroistre à Leontidas que nous n'auions point de dessein, que nous ne voulussions bien qu'il sceust.

O que nous eussions esté aduisez, si nous eussions mis en effect cette deliberation ! Mais oyez, gentilles Bergeres, ce qui en aduint

Leriane voyant la bonne chere que ie luy faisois, se monstrois si desirouse de me plaire, qu'en fin ie vins à l'aimer insensiblement, & elle d'autre costé prenant garde aux recherches que Damon luy faisoit, creut aysement qu'il l'aimoit, & cette creance jointe à la beauté & aux perfections de ce ieune Cheualier, conuierent bien tost Leriane de l'aimer, de sorte qu'il n'y eut que le pauvre Damon qui ne se trompa point, & toutbsfois ce fut luy qui paya plus cherement nos erreurs. Et quoy qu'il reconnust bien dès le commencement ce que ie vous dis, si ne m'en peut-il empêcher. Il me soupiendra le reste de ma vie des paroles dont il vfa lors qu'il me dit: Ma seur, me dit-il, vous aimez Leriane; mais souuenez vous qu'elle ne le merite pas, & que ie crains que vous n'y preniez garde trop tard. Elle a un tres-mauuais dessein, & enuers vous, & enuers moy, car la femme de Leonidas ne vous l'a donnée que pour vous espier, & croyez que veritablement la bonne chere que vous m'avez commandé de luy faire, luy a donné occasion de croire que ie l'aimois, & que cette opinion est cause qu'elle ne me veut point de mal. Tant mieux, luy dis-je, mon frere, en souffrant, ie sçay bien que vous ne serez pas amoureux d'elle; pour le moins ie vous assure que ie n'en seray iamais jalouse: & cependant la bonne volonté

qu'elle vous portera, la retiendra peut-estre en son deuoir, & l'empeschera de ne nous faire tout le mal qu'elle pourroit. Dieu vueille, me dit-il, ma sœur, qu'il aduienne comme vous dittes; mais j'ay bien peur qu'au contraire cette affection n'ait vne autre fin: car il est impossible que ie continuë de luy faire bonne chere, & se voyant deceuë, Dieu sçait ce qu'elle ne fera point. Elle ne vous prendra, peut-estre, pas par force, luy dis-je: Dieu vueille, me repliqua-t'il, que ie sois mauuais deuin, & qu'elle ne fasse pas quelque chose de pire encores que ce que vous dittes. Ie vis bien que cette femme luy estoit importune, mais ie ne iugeay iamais qu'elle eust de l'Amour, & pensois que toutes ses recherches n'estoient que pour mieux faire la complaisante. Et parce qu'encores que Leontidas me fit toute la bonne chere qu'il luy estoit possible, si est-ce que le mauuais traitement que ie recenois de sa femme, me faisoit passer vne vie fort ennuyeuse. Ie respondis à Damon, qu'il deuoit considerer la miserable vie que ie faisois: que ie n'auois contentement que de luy, ny consolation que de Lerieane: que ie croyois bien que l'intention de Leontidas, & de sa femme, auoit esté en mettant Lerieane aupres de moy, de m'auoir donné vn espion, mais que ie croyois bien aussi qu'ils pourroient se tromper, & que

cette femme se sentoît tellement obligée aux caresses que ie luy auois faites, que ie connoissois bien que véritablement elle m'aimoit, & en fin qu'à la longue il perdroit la mauuaise opinion qu'il auoit d'elle, parce que la pratique d'auantage, il connoistroit que c'estoit vne personne d'honneur : Damon ne sceut faire autre chose, voyant, comme i'en estois abuser, que de plier les espaules, & depuis ne m'en osa plus parler, de peur de me desplaire. Et voyez combien la bonne opinion que nous auons d'une personne, a de force sur nous : ie voyois bien la recherche qu'elle faisoit à Damon, & ne pouuois m'imaginer, que ce fust à mauuaise intention, m'es figurant que tout ce qu'elle en faisoit, n'estoit que pour me cōplaire. Or que le visage dissimulé de la preud'homme couure, & nous fait mesconnoistre de vices! Et cela estoit cause que quelquesfois Damon receuoit mauuaise chere de moy, me semblât qu'il ne traittoit pas avec L'eriane comme il deuoit, puis que ie luy auois dit que ie l'aimois, & que c'estoit la moindre chose qu'il deust faire pour moy, que de faire cas de ceux dont ie cherissois l'amitié. Ce que Damon reconnoissoit bien, & ne s'en osoit plaindre, de peur de faire pis, mais seulement nourrissoit en son ame vne si cruelle haine contre elle, qu'à peine la pouuoit-il cacher. Au contraire L'eriane augmentoit de iour à autre de telle sorte cette

affection qu'elle luy portoit, qu'en fin voyant qu'il ne faisoit pas semblât de la reconnoistre; elle ne se pût empescher de luy escrire vne lettre si pleine de passion, que Damon ne pouuât plus dissimuler, luy en osta si bien toute esperance, qu'elle ne perdit pas seulement l'amour qu'elle luy portoit: mais en sa place y fit naistre vne si grande hayne qu'elle iura sa perte. Que si elle eust pû prouuer, en l'accusant à Leontidas, ce qu'elle sçauoit de nostre affectiō, il n'y a point de doute qu'elle l'eust fait: mais nostre bon-heur fut tel que quelque familiarité qui eust esté entre-nous, ie ne luy en auois iamais parlé que fort peu. Il est vray que ie l'ay depuis reconnüe assez fine & malicieuse pour croire que s'il ne luy eust falu que quelque preuue, elle ne s'y fust pas arrestee: parce qu'elle n'eust iamais manqué d'inuention: mais vn des principaux sujets qui l'empescha, ce fut ce que i'ay iugé depuis qu'elle eust crainte que Damon n'eust gardé des lettres qu'elle luy auoit escrites, & que par ce moyen Leontidas l'eust reconnüe pour vne tres-mauuaise femme, & toutesfois cette consideration ne pouuoit encor estre assez forte pour l'empescher, parce qu'elle eust pû dire qu'elle auoit fait semblant d'aimer Damon pour le conuier de ne se fier plus en elle: & sans doute Leontidas & sa femme l'eussent creüe, ayant conceu vne si bonne opinion d'elle qu'ils ne pensoient pas

394 LA II. PARTIE D'ASTREI,
qu'il y eust Matrone en Gaule plus sage que
Leriane.

Mais si i'auois eu tort en l'amitié que ie luy
portois, Damon ne se peut excuser qu'il n'ait
failly en cette action : car s'il m'eust monstre
la lettre qu'elle luy auoit escritte, il n'y a point
de doute qu'il m'eust sortie d'erreur, & que
nous ne fussions pas tombez aux mal-heurs où
nous nous vismes depuis. Et ce qui l'en empes-
cha, comme ie pense, ce fut la cruelle responce
qu'il luy auoit faite, d'autant qu'il eut peur que
ie la visse, & luy en sceusse mauuais gré. Tant y
a qu'il me le tint si secret, que ie n'en sceus rien
pour lors.

Or Leriane ayant fait dessein, comme ie
vous disois, de se vêger de ce Cheualier, iugea
qu'il n'y auoit point de moyen plus propre que
celuy que ie luy en donnerois. Et sçachant bien
que viuant familièrement avec moy, il ne pou-
uoit pas estre qu'il ne s'en presentast quelque
bonne occasion, elle se rendit si soigneuse de
me voir, & de me suiure, que ie la pouuois dire
l'ombre qui accompagnoit mon corps. Et par
ce qu'elle auoit vn esprit vif, & qui entroit près-
que dans les intentions des personnes, elle re-
connut que Therfandre m'aimoit. Je dis c
mesme Therfandre que vous voyez qui este
ce lieu avec moy. Il ne faut pas que ie vous di
ce qui est de sa personne, puis que vous
voyez, sages Bergeres : mais qu'y bien d

quelle condition il est. Sçachez donc que son pere ayant suiuy le mien en tous ses voyages de guerre, ils furēt en fin tuez to^us deux, le iour que Thierry mourut : & parce que cestuy-cy auoit esté nourry petit enfant dans la maison de mon pere, il auoit conceu vne si grande affection pour moy, que la difference de nos conditions, ne le pût pas empêcher de me regarder d'autre sorte qu'il ne deuoit. Et i'en pouuois bien estre cause sans y penser : car la grande inégalité qui estoit entre nous, me faisoit receuoir tous ses seruiçes, nō pas comme d'un amant, mais comme d'un domestique, le lieu d'où il estoit ne luy pouuant donner par raisō vne plus grande pretention pour mon regard. Mais Amour, qui faisoit naistre ses pensees en son ame, d'autant qu'il est au engle, peut sans reproche en produire de plus desraisonnables, & par ainsi luy faisoit conceuoir des esperances qui estoient du tout esloignees de la raison. Toutesfois Lerieane qui, plus fine que moy, auoit ietté les yeux sur luy, & auoit fort bien reconnu son intention, le iugea un sujet tres-propre pour commencer sa vengeance. Elle sçauoit bien que de toutes les amertumes d'Amour, il n'y en auoit point de si difficile que la ialousie, ny qui fust receue plus aisément en vne ame qui aime bien. Elle commēça donc de se redre familiere avec luy, luy fait paroistre beaucoup de bonne volonté, luy

offre toute sorte d'assistance en tout ce qui se
 presentera ; bref peu à peu l'attire au près de
 moy, & luy donne commodité de me voir, &
 de parler à moy : Mais voyant que sa modestie
 l'empeschoit de me declarer sa volôté, elle re-
 solut de luy en donner le courage, & avec ce
 dessein, vn iour qu'elle trouua à propos, apres
 quelques discours esloignéz, & qu'elle fust venue
 par ce qu'elle luy vouloit dire, elle luy fit enten-
 dre qu'elle & moy nous estions souuent eston-
 nées de le voir, sâs qu'il eust encores fait choix
 de quelque maistresse, & que ie disois que ie
 n'en pouvois iuger la cause, car de dire que ce
 fust faute de volôté, l'age où il estoit ne le
 pouvoit permettre : que ce fust faute de coura-
 ge, encores moins, puis qu'il auoit rendu trop
 de témoignage de ce qu'il estoit, & que la co-
 noissance qu'il auoit de luy mesme, luy deuoit
 donner assez d'assurance de pouuoir acquerir
 les bônes grâces de la pl^{is} belle de cette Cour.
 tellement que ie n'en voyois autre occasion, si
 non qu'il ne trouuoit rien digne de luy. Ther-
 sandre qui croyoit ce qu'elle disoit, & qui se
 sentoît toucher l'endroit le plus sensible de sô-
 amie. Helas, ma fille ! luy dit il, en soupirant
 (car telle estoit l'alliance dont il la nommoit)
 helas ! que Madame & vo^s auez peu remarqué
 mes actions, puis que vous n'auiez reconnu ma
 folie. L'estime ; mais helas ! j'aime en tel lieu,
 qu'il vaut mieux le taire pour n'estre estimé

que le dire pour esperer tant soit peu-
 ment. Cette ruzée de Leriane, qui
 bien ce qu'il vouloit dire, feignant de
 endre pas, le tourna de tant de costez,
 uy arracha le nom de Madonthe, de
 he, mais avec tant d'excuses, qu'elle
 ien qu'il reconnoissoit son outrecui-
 & qu'il falloit luy donner du coura-
 : continuer son dessein. C'est pour-
 abord elle luy dit, qu'elle ne trouuoit
 nt d'inegalité entre luy & moy, que
 deust retirer. Que si la fortune m'a-
 orilee de beaucoup de biens, & d'estre
 es grands ayeuls dont ie tirois mon
 , qu'il auoit tant de v^{er}tus, que s'il
 oindre en fortune, il m'estoit egal en
 Elle m'auoit feint tout le discours pre-
 qu'elle disoit que nous auions eu en-
 , & m'en auoit attribué la plus grande
 pour luy donner la hardiesse de se de-
 & maintenant pour luy donner coura-
 ontinuer, elle en inuenta vn autre aussi
 table, luy disant qu'elle auoit bien re-
 ux paroles que ie luy auois dites de
 leurs fois, que ie l'estimois, voire que
 is, autant que ie me sentoís impor-
 : Damon. Elle ne mentoit pas enco-
 e creut mentir: car il estoit vray que
 is autant que i'estois importunée de
 . Et pour le luy persuader mieux, luy

398 LA II. PARTIE D'ASTREE,
disoit que bien souuent quand il s'approchoit
de moy, ie disois, me tournant vers elle, que
pour le moins Damon fust changé en Ther-
sandre. Et sur ce discours elle s'estendoit le
plus qu'elle pouuoit en des louanges qu'elle
disoit de luy, & qu'elle feignoit de redire
apres moy, & pour la fin iuroit que ie ne trou-
uois rien de mauuais en luy, que le trop
grand respect qu'il me portoit, afin que par
ce moyen il fust plus hardy, & perdit la gran-
de apprehension qu'il auoit pour nostre ines-
galité.

Ayant donc iecté de cette sorte les fon-
dements de sa trahison, elle voulut sonder ma
volonté, me parlant quelquesfois de Damon:
& comme si c'eust esté par mesgarde, elle y
mesloit tousiours quelque chose à la louange
de Thersandre. Ce que ie n'entendois point:
car ie n'eusse iamais tourné les yeux sur luy, &
voyant que i'en parlois comme d'une person-
ne indifferente, elle eut opinion que peut-estre
en receurois-ie les lettres, si elles m'estoient
donnees bien à propos. Le iour de l'an appro-
choit, où l'on a de coustume de se donner l'un
à l'autre des petits presens, que nous nom-
mons les estreines. Elle pensa que des gans
parfumez qu'elle auoit recouurez, seroiēt pro-
pres pour m'en faire voir vne. Elle assura dōc
Thersandre de m'en donner, & sous cette es-
perance, en retire vne de luy, qu'elle met dās

doigts du gaud, & prend si bien son qu'en la meilleure compagnie où elle est, elle presète ses estreintes. De fortune n'y estoit : & parce qu'elle eut crainte la truant du doigt que ie n'en donnasse, cō-ice à chacun, elle me dit qu'une coustuoit decoufue, & qu'elle la racommode- & à ce mot me ganta celuy où la lettre laissant l'autre entre les mains de ceux vouloient sentir: mais quoy qu'elle m'en uertie lors que ie rencontray le papier, is m'empescher de demander que c'e- quoy elle respondit que c'estoit la cou- qui auoit lâché quand elle les auoit . Quant à moy qui n'entendois point nesse, ie repliquay que ce n'estoit point Elle avec une assurance incroyable: e faites que refuer, ma Maistresse, me , car c'estoit ainsi qu'elle me nommoit, oy-mesme qui l'ay descoufue sans y pen- ugeay bien que c'estoit chose qu'il fal- imuler en si bonne compagnie: mais trop ieune pour le sçauoir faire, de for- Damon qui auoit les yeux sur nous, ne percut: & à la verité i'estois excusable, s sçauois si peu cacher. Damon qui e l'Amour, & qui sçauoit par expé- combien cette passion rend les per- ingenieuses, iugea bien incontinent auoit une lettre, mais il ne pût deuiner

400 LA II. PARTIE D'ASTREE,
de qui c'estoit: car pour Thersandre il ne l'en
eust iamais soupçonné: Toutesfois ce qu'il en
vid depuis, luy fit croire que celle-cy venoit de
luy, comme ie vous diray. Quant à moy en-
cores que ie voulusse viure comme ie deuois,
si ne laissois-ie d'auoir vn extrême desir de
sçauoir ce qu'il y auoit dans ce gand, & cela fut
cause que ie me retiray le plustost que ie pûs
pour le voir: & lors que ie fus seule, ie sors le
papier, & le despliant, ie trouue qu'il y auoit
telles paroles.

LETTRE DE THERSANDRE

A MADONTHE.

COMME contrainct, & non pas comme
m'en estimant digne, ie prens la hardiesse,
Madame, de me dire vostre tres-humble
seruiteur, s'il falloit que vous fussiez seulement
seruie de ceux qui sont dignes de vous, il fau-
droit aussi que ceux-là seuls eussent le bon-heur
de vostre veüe. Car encor que nous n'en ayons
les merites, nous ne laissons d'en receuoir les
desirs, qui nous sont d'autant plus insupporta-
bles qu'ils sont moins accompagnez de l'espé-
rance. Mais si l'Amour continuant en vous
ses ordinaires miracles, vous rendoit agrea-
ble vne extrême affection. Madame, ie m'e-
stimerois

*s tres-heureux, vous seriez fort fidelle-
mie. Car ie sçay bien que iamais person-
niendra a la grandeur de ma passion enco-
us les cœurs se missent ensemble pour vous
adorer.*

litteries de cette lettre me pleurēt, mais
de la part de Therfandre, i'en eus hon-
oulant qu'une telle personne eust la har-
e tourner les yeux sur moy, pour ce su-
fus offensee contre Loriane, & trou-
et estrange qu'elle m'eust fait voir cette
consultay longuement en moy-mes-
m'en deuois plaindre à elle, ou bien
re point de semblant. Je resolus en fin
dire que ie l'auois iettée au feu, sans la
ce que si i'en eusse fait des plaintes,
tre m'en eust-elle dit dauantage, &
ulois fuyr les occasions, tant pour
ortir le bruit entierement, que pour
suiet d'esloigner Loriane de moy, de
meur m'estoit tres-agreable. Et tou-
ie connoissois qu'elle auoit eu tort, mais
resse, & l'amitié que ie luy portois, me
gnirēt de l'oublier, & de chercher mes-
excuses à sa faute. Lors qu'elle reuint
quelques iours, & n'ayant pas, com-
crois, la hardiesse de me voir si tost
e beau message, & parce que ie ne
porter les gands qu'elle m'auoit don-

404 LA II. PARTIE D'ASTREE,
d'impossible , apres auoir cherché quelque
iours en vain , se resolut de suppleer par la fi
nesse au deffaut d'vne niepce qu'elle nourris
soit. C'estoit vne ieune fille qui s'appelloi
Ormanthe , ie dis ieune d'aage & d'esprit , qu
auoit le visage assez beau , mais si desnuee de
ce vif esprit , qui donne de l'amour , que peu
de personnes la iugeoient belle. L'eriane tou
tesfois eut opinion qu'elle l'instruiroit de sorte
qu'où la nature defailloit , son artifice donne
roit vn si grand secours , que tout reüssiroit à
son aduantage. En ce dessein elle tire à part
Ormanthe , la tance du peu de soing qu'elle a
d'elle-mesme , qu'elle deuroit auoir honte de
voir toutes ses compaignes aimees & seruies,
qui estoient beaucoup moins belles qu'elle n'e
stoit pas , & qu'elle n'auoit seu encorés obli
ger le moindre Cheualier à l'aimer , que ce
la procedoit de sa nonchalance , & de son peu
d'esprit , que quant à elle , si elle ne se vou
loit resoudre à mieux faire , qu'elle la ren
uoyeroit vers sa mere , parce que demeurant
aduantage dans la Cour , elle n'y feroit autre
chose qu'y deuenir vieille fille. Ormanthe
qui craignoit que sa mere la mal-traiçast ,
L'eriane la renuoyoit de cette sorte , les lar
mes aux yeux , se iette à ses genoux , la sup
plic de luy vouloir pardonner les fautes qu
elle auoit faites ; & luy promettre qu'à l'aduent
elle s'estudiera de luy donner plus de contem

qu'elle connoissoit biẽ que ie n'auois pas mau-
uaise opinion de moy, elle se figura que l'a-
mitié que Damon me portoit, estoit cause
que ie l'aimois. Elle fit donc dessein de me
mettre en doute de luy, ne iugeant point qu'il
y eust vn meilleur moyen que la ialousie, d'au-
tant qu'un cœur genereux ressent plus le mes-
pris que toute autre offense: & quoy que la ia-
lousie puisse proceder de diuerses causes, tou-
tesfois la principale est, quand l'amãr voit que
la personne aimée, en aime vn autre, prenant
cette nouuelle affection pour yn tesmoignage
de mespris, d'autãt qu'il iuge que comme celle
qu'il aime merite toute son amour; de mesme
il doit aussi receuoir toute la sienne, si pour le
moins elle l'estime autant qu'elle est estimée
de luy, & ne le faisant pas il l'attribue au mes-
pris.

Mais quand elle voulut executer ce dessein,
elle n'y trouua pas vne petite difficulté, d'au-
tant que ce Cheualier ne regardoit femme du
monde que moy, outre qu'il estoit necessaire
que Leriane eust toute puissance sur celle de
qui elle me rendoit ialousie, afin de la condui-
re à sa volonté; & de plus qu'elle fust secrette,
& belle, & de telle condition, qu'il y eust
apparence qu'elle meritaist d'estre aimée. Il
estoit bien difficile de trouuer toutes ces quali-
tez ensemble en vn mesme sujet. Mais elle
qui auoit vn esprit qui ne trouuoit iamais rien

les moyens de s'approcher de vous, tant vous estes peu accostable; & tant tette fotte humeur, & façon retiree luy en a osté la commodité, Et Dieu sçait si en cette Court il y a Cheualier de plus de merite, & si vous ne seriez pas la fille la mieux servie, & la plus honnoree, si ce bien vous aduenoit. Que si cette bonne fortuné se presentoit à quelque autres de vos compaignes, & de quel courage seroit-elle receüe, & de quelle industrie, & de quel artifice n'yseroient-elles point pour la posséder entierement. Or ie vous diray donc encore cette fois pour toutes, que si vous voulez, Ormanthe, que ie vous retienne plus longuement en ce lieu, ie desire que vous donniez autant de sujet à Damon de vous aimer, que vous luy en auez donné du contraire; & ne craignez que les faueurs que vous luy ferez soient veues de quelque autre: car le dessein qu'il a de vous espouser, couurira assez tout ce qu'on en sçayroit penser à son desaduantage. Telle fut la leçon que Loriane fist à cette ieune fille, qui ne tomba point en vne terre inutile, d'autant que Ormanthe qui de son naturel estoit d'humeur libre & sans feintise n'ayant plus de bride qui la retint, tant s'en faut, ayant les instructions de Loriane qui le pouissoient, faisoit depuis ce iour tant d'extrêmes ordinaires caresses à Damon, que luy & tous ceux qui les voyoient, en demouroient esto

Et ces choses passerent si auant, que ie ençay d'en ouïr quelque bruit, & celz artifice de Lerieane, qui par le moyen de l'adre le faisoit dire en lieu d'où ie le pou- auoir. Et afin que i'eusse moins de soup- ce ce fust vne tromperie, iamais Therfan- en parloit, mais il le faisoit dire par ses Et toutesfois ie ne pouvois croire que aimast mieux cette sorte fille que moy, ne sa beauté, ce sembloit, n'esgaloit point de mon visage, ainsi que mon miroir- uroit, sur lequel la voyant ie iettois bien- nt les yeux pour en faire comparaison. as, quand ie me ressouuenois de ce que i'e- & qu'Ormanthe estoit, ie ne pouuois- aginer qu'il fist choix, en me desdaignât, personne qui estoit si peu de chose au- le moy. Ce que cette malicieuse recon- nt bien, voulut me tromper avec vn plus- l artifice. Il y auoit vne vieille femme- stoit tante de Lerieane, qui auoit toute sa- escu avec beaucoup d'honneur & de re- ion. Lerieane fit en sorte, par la voye de- sandre, que cette bonne vieille fut aduer- es caresses que Ormanthe faisoit à Damo, stoient telles, que quand elle les sceut, elle- repos qu'elle n'en vint aduertir Lerieane, e qui scauoit sa vendë, se trouua expresse- t dans ma chambre, afin que ie visse quand- uy en parleroit. Leurs discours furent longs,

498 LA II. PARTIE D'ASTREE,
& les branlemens de teste, & la colere que
ie remarquay en elles, me donna volonte,
quand cette bonne femme fut partie, de sca-
voir ce que c'estoit. Elle feignit de vouloir
& ne pouuoir me le taire, & demeura quel-
quetemps sans respondre. En fin parçe que
ie l'en pressois par l'amitié que ie luy por-
tois, elle me dit: Voyez-vous, ma Maistres-
se (c'estoit ainsi qu'elle m'appelloit) Damon
pense estre fin, & il ne prend pas garde que
ie suis encore plus fine. Il croit en feignant
de vous aimer, que ie ne verray pas l'affec-
tion qu'il porte à Ormanthe. Cette ruze se-
roit bonne si ce n'estoit point ma niepce;
mais cela me touche trop pour n'auoir les yeux
bien clairs en semblables affaires: outre qu'il se
laisse tellement emporter au delà de toute pru-
dence, qu'il faudroit bien estre auugle pour
n'y prendre garde. Je pense que plus de mille
personnes m'en ont aduertie: & voila cette
bonne femme qui ne m'est venue trouuer que
pour me dire qu'ils viuent: de sorte que cha-
cun en parle si desaduantageusement pour sa
petite niepce, qu'elle ne me le pût celer, &
que mesme ie ne suis pas exempt du blafme
de le souffrir, puis qu'elle est sous ma char-
ge. L'en ay tancé plusieurs fois Ormanthe, mais
ie pense qu'il l'a enforclee. Je ne scay quant à
moy quel gouft il y trouue: car encor qu'elle
soit ma niepce, ie diray bien qu'il n'y a pas vne

filles plus sotte, ny plus incapable, ce me sem-
ble de donner de l'amour que celle-là. O que
ces paroles me furent fâcheuses & difficiles à
supporter sans en donner connoissance! Je me
retiray en mon cabinet où cette ruzee me sui-
vit, estant trop experimentee en semblables
accidens pour ne reconnoistre pas ceux que ses
paroles auoient causez en moy. Et parce que
ie me fiois entierement en elle, aussi-tost que
ie la vis seule pres de moy, il me fut impossi-
ble de retenir les larmes, & en fin de ne luy
dire tout ce que iusques alors ie luy auois celé
de nostre affection. Dieu sçait si Leriene re-
ceut vn extreme contentement de cette de-
claration, & quoy que tout son dessein ne ten-
dit qu'à me diuertir de l'amitié de Damon, si
connut-elle bien qu'il n'estoit pas encor temps
de donner les grands coups, & qu'il la falloit
affoiblir dauantage auant que l'entreprendre;
Et pour le pouuoir mieux faire, elle me voulut
donner vne creance bien contraire à ce qui
estoit de la verité, à sçauoir qu'elle estoit fort
amie de ce Cheualier: ce qu'elle faisoit pour
m'oster toute méfiance. Elle me parla donc de
cette sorte: l'auoüe, ma Maistresse, que vous
m'avez sortie d'une extreme peine, & toutes-
fois ie ne voudrois pas auoir achetté mon re-
pos à vos despens. Si i'eusse pensé qu'il vous
eust aimé, ie n'eusse iamais eu peur qu'il eust
tourné les yeux sur ma niepce pour l'aimer.

Damon a trop de iugement pour vous chāger à vn autre, & meſme qui vaut ſi peu. Ce n'eſt qu'une humeur de ieuneſſe qui l'a eſloigné de vous, il reuiendra bien toſt à ſon deuoir, & ne faut pas que cela vous ſepare de ſon amitié. Il a beaucoup de merite, il eſt plein de courage, & ſans mentir perſonne ne le void qui ne le iuge digne d'une bonne fortune. Toutesſois ie ne ſuis pas en doute que cette action ne vous afflige, & ne vous donne autant de deſplaiſir, que ſi c'eſtoit quelque plus grande iniure, & c'eſt parce qu'Amour eſt vn enfant, qui s'offenſe de peu de choſe. Mais, ma Maĩſtreſſe, ne vous en tourmentez point dauantage. Si vous voulez vſer du remede que ie vous donneray, vous ſerez tous deux bien-toſt gueris. N'avez-vous iamais pris garde qu'une trop grande clarté eſbloüyt? & que le trop de bruit empêche d'oüyr? Peut-eſtre auſſi trop d'amitié, que vous luy avez fait paroĩſtre, a rendu moindre ſon affection. Quant à moy, ie le crois facilement, ſçachant aſſez que ces ieunes eſprits ſont ordinairement ſujeſts à telle choſe, ou pour le croire trop aſſeurez de ce qu'ils poſſèdent, ſi bien qu'ils deuiennent nonchalans, ou pour meſpriſer ce qu'ils ont ſans peine, & en abondance, qui leur donne de nouueaux deſirs. Mais il faut vſer en ce mal (comme en tout autre) de ſon contraire. Ie ſuis certain que ſi vous feignez de vous retirer vn peu de

luy, vous leverrez incontinent reuenir à son deuoir, & vous crier mercy de sa faute. Vous croyez bien, ma Maïstresse, que si ie ne vous aimois, ie ne vous tiendrois pas ce langage. Aussi vous donne-ie le mesme conseil, qu'en semblable accident ie voudrois prendre pour moy. La conclusion fut que cette fine & malicieuse se sceut tellement desguiser que ie luy promis, apres plusieurs remerciemens de me seruir de ce remede. Or le dessein qu'elle auoit, estoit de faire l'vn de ces deux effects. Ou Damon, disoit-elle en elle-mesme, glorieux de son naturel, se voyant desdaigner avec plus de despit que d'amour, se retirera offensé des actions de Madonthe : ou bien ayant plus d'amour que de despit, essayera de regagner ses bonnes graces s'esloignant d'Ormanthe. Si le premier aduient, i'auray obtenu ce que ie veux : si c'est le dernier, i'acquerray vne si grande creance aupres de Madonthe, lors qu'elle aura esprouué mon conseil estre si bon, qu'apres i'en disposeray entierement à ma volonté. Et il aduint que Damon connoissant quelque froideur en moy, & n'en pouuant accuser autre chose que les caresses qu'Ormanthe luy faisoit, le retira peu à peu d'elle, & la fuyoit comme s'il eust esté fille, & elle homme. Leriane s'en prit garde aussi bien que moy, & pour ne perdre vne si bonne occasion, vn iour que nous en parlions seules

412 LA II. PARTIE D'ASTREE,
dans mon cabinet, elle me demanda si son
conseil n'auroit pas esté bon, & si à l'aduenir ie
ne la croirois pas ? Et luy ayant respondu
qu'ouy, elle continua : Or, ma Maistresse, il
faut que nous fassions comme ces bons Mede-
cins, qui ayans bien préparé les humeurs par
quelques legers remedes, les chassent apres
tout à fait par de plus fortes medecines. Je
vous veux dire vn artifice dont i'ay veu vsfer à
celles qui se meslent d'aimer. Il n'y a rien
qu'un Amant ressenté plus que les coups de la
ialousie, ny quil'esueille mieux, & le fasse plus
promptement reuenir à son deuoir. Je suis
d'adujs, que Damon en esprouue quelque cho-
se. Vous verrez comme il reuiendra à son de-
uoir, & comme il se iettera à vos pieds, & re-
connoistra l'offense qu'il a faicte. Je me mis à
sourir oyant ces paroles, ne me semblant
pas que ie peusse obtenir cela sur moy : Tou-
tesfois repassant par ma memoire, combien le
conseil qu'elle m'auoit des-jà donné estoit
reüssi à mon contentement, ie me resolus de
le croire encors à ce coup : Mais, luy dis-ie,
de qui sera-ce que nous nous seruirons en cecy ?
C'estoit à ce passage que cette ruzée m'atten-
doit il y auoit long-temps, parce qu'elle ne
m'osoit proposer Thersandre, à cause de ce
quis'estoit passé : & toutesfois c'estoit où elle
voulloit que ie vinsse de moy-mesme. Elle
me respondit donc de cette sorte : Vous auez

raison, ma Maistresse, de faire cette demande, & il y faut bien auiser: car à tel vous pourriez vous adresser, qui par apres en feroit son profit, & pourroit nuire à vostre reputation: de sorte que ie conclus qu'il faut que ce soit vn homme de qui vous puissiez disposer absolument, & qu'il soit au prix de vous de si peu de consideration, que quand vous voudrez vous en retirer, il n'ait la hardiesse de s'en plaindre, ou s'en plaignant, qu'au lieu d'estre creu, chacun se mocque de luy. Et à ce mot baissant les yeux en terre, apres s'estre teuy quelque temps, & se grattant le derriere de la teste, feignant d'en chercher vn, elle releua les yeux tout à coup sur moy, & me dit: Mais pourquoy cherchons-nous bien loing ce que nous auons si pres? Qui scauroit estre meilleur que Thersandre? Vous en ferez tout ce que vous voudrez, & il n'oseroit souffler: tant s'en faut qu'il s'ose plaindre, outre qu'il est si discret, & si plein de bonne volonté, que ie ne croy pas qu'il s'en puisse rencontrer vn qui soit plus propre à ce pour quoy nous le demandons. Lors qu'elle me nomma Thersandre, ie me ressouuins de ce qui s'estoit passé, & ingeay bien qu'elle me le proposoit plustost qu'vn autre, pource qu'elle l'aimoit, mais aussi ie connus bien que sa condition & sa prudence estoient telles qu'il les falloit pour executer la resolution que nous auons prise. Et quoy que

mon courage altier refusast de tourner mes yeux sur vn homme de si peu, si est-ce que l'affection que ie portois à Damon, qui comme que ce fust me donnoit la volonté de le rappeler, me fit en fin condescendre à ce que voulut Leriene. Je commençay donc de faire plus de cas de Therfandre, & de parler quelquefois à luy, mais ie mourois de honte, quand ie prenois garde que quelqu'un me voyoit. Damon de qui l'affection estoit extreme, s'aperceut incontinent de ce changement, parce que Leriene auoit dit à Therfandre que la discretion avec laquelle il m'auoit seruie, auoit eu tant d'effect qu'en fin ie l'aimois autant qu'il m'auoit aimée, & la moindre apparence qu'il en remarquoit, luy en faisoit croire au double, d'autant que i'auois accoustumé de viure si differemment avec luy que les moindres paroles luy estoient de tres-grandes faueurs : & cela fut cause qu'il commença de se releuer plus que de coustume, de se porter plus haut qu'il ne souloit, abusé des vaines esperances qu'il se donnoit, & des menteries de cette femme. De sorte que Damon apperceut bien-tost cette bonne chere, & repassant par sa memoire tout ce qu'il auoit veu, se ressouuint de la lettre qu'il m'auoit veu receuoir dans les gands, & de là tirant plusieurs desaduantageuses conclusions & contre luy & contre moy, il creut en fin que par la sollici-

tation de Leriame, i'auois receu le seruice de Therfandre, & oublié son affection : & apres auoir supporté ce desplaisir quelque temps, pour voir si ie ne changeois point, enfin n'en ayant plus le pouuoir, il resolut de me faire quelques reproches. Et parce que Leriame estoit tousiours aupres de moy, il luy fut impossible de me parler que dans la chambre mesme de Leontidas. Il prit donc l'occasion, lors que sortant de table i'estois esloignée de cette femme, & parce qu'il y vit bien qu'il n'auroit pas beaucoup de loisir, il me dit : Est-ce que vous vueillez que ie meure, ou que vous ayez fait dessein d'esprouuer combiën vne personne qui aime peut supporter des rigueurs ? Le luy respondis froidement : vostre mort ne me touche non plus que mes rigueurs vous peuvent atteindre : il me vouloit respondre, mais Leriame suruint, parce qu'elle s'estoit prise garde de ces propos, & par presence contraignit Dämon de se taire, outre que me tournant vers elle ie luy en ostay le moyen. Cette rusée me regarda, me faisant signe que c'estoit vn effect de nostre dessein : & puis s'approchant de mon oreille, Ne voicy pas, dit-elle, vn bon commencement ? Il faut continuer, & vous verrez que ie m'y entends. Ah ! la malicieuse, elle auoit raison de dire qu'elle s'y entendoit, mais c'estoit à me rendre la plus malheureuse personne qui fut iamais. Je continuë

donc, sage Bergere, & ne daigne pas seulement me tourner du costé de ce Cheualier, qui sorti de la sale si hors de luy-mesme, qu'il fut plusieurs fois prest à se mettre son espee dans le corps, & ie croy que sans le dessein qu'il auoit de faire mourir Therfandre, il eust executé contre luy-mesme cette estrange resolution. Et ce qui l'empescha de ne mettre promptement la main sur Therfandre, fut la crainte qu'il eut de me desplaire, sçachant bien qu'il feroit vne grande playe à ma reputatiõ, si sans autre suiet il l'attaquoit. Cela fut cause que ayant vn peu rabattu de sa furie, il alloit recherchant quelque occasion, lors qu'il rencontra Ormanthe, qui selon sa coustume luy vint sauter au col. Luy qui n'estoit pas en bonne humeur la repoussa vn peu, & luy dit qu'il s'estonnoit qu'elle n'eust point de crainte du iugement que chacun pourroit faire de semblables actions. Et de qui, respondit-elle, me dois-ie soucier, pourueu que vous l'ayez agreable? Quand ce ne seroit de nul autre, repliqua Damon, encor deuez-vous craindre Loriane. De Loriane, dit-elle en sous-riant, ah! Damon, que vous estes deceu, ie ne sçauois luy faire plus de plaisir que de faire cas de vous. Le Cheualier qui sçauoit bien que Loriane luy vouloit mal, oyant ces paroles, se douta incontinent de quelque trahison, & pour l'aue-
 rer la tirant à part, la pria de luy dire comment
 elle

le sçauoit. Ormanthe qui estoit peu fine, & outre cela pensoit bien s'excuser en reiet-le tout sur sa tante, luy raconta tout au lōg discours de Leriane, & le commandement le luy en auoit fait.

mon qui estoit aduisé, iugea apres y auoir eu pensé, à quel dessein elle l'auoit fait, & bien alors que le changement de mon ié n'estoit procedé que de l'opinion que is conceuë qu'il aimast cette fille. Et pour y en donner connoissance, il la laissa fai- semblant d'auoir affaire ailleurs, bien re- le me le dire, quelque empeschement que ne y peust donner. Et il sembla que la ne luy en voulut offrir la commodité: car esme iour Torrismond voulut aller à la e: & parce que la Royne auoit accoustu- e l'y accompagner, ie montay à cheua- ne le reste de mes compagnes, & allas- en troupe iusques à l'assemblée: mais d nous fusmes au laissé-courre, & que l'on onné les chiens, le cerf estant lancé sans e battre laissa librement son buisson, & nt vne grande campagne emmena à de veuë toute la chasse apres luy. Ce fut que nous nous separasmes, & que les aux plus vistes laisserēt les autres, derrie- lamon qui estoit bien monté auoit touf- l'œil sur moy, & me voyant vn peu se- de mes compagnes, & lugeant par la

416 LA II. PARTIE D'ASTREE,
donc, sage Bergere, & ne daigne pas seulement
me tourner du costé de ce Cheualier, qui sortit
de la sale si hors de luy-mesme, qu'il fut plu-
sieurs fois prest à se mettre son espee dans le
corps, & ie croy que sans le dessein qu'il auoit
de faire mourir Thersandre, il eust executé
contre luy-mesme cette estrange resolution.
Et ce qui l'empescha de ne mettre prompte-
ment la main sur Thersandre, fut la crainte
qu'il eut de me desplaire, sçachant bien qu'il
feroit vne grande playe à ma reputatiõ, si sans
autre suiect il l'attaquoit. Cela fut cause que
ayant vn peu rabattu de sa furie, il alloit re-
cherchant quelque occasion, lors qu'il rencon-
tra Ormanthe, qui selon sa coustume luy vint
sauter au col. Luy qui n'estoit pas en bonne
humeur la repoussa vn peu, & luy dit qu'il
s'estonnoit qu'elle n'eust point de crainte du
iugement que chacun pourroit faire de sem-
blables actions. Et de qui, respondit-elle, me
dois-ie soucier, pourueu que vous l'ayez agrea-
ble? Quand ce ne seroit de nul autre, repliqua
Damon, encor deuiriez-vous craindre Leria-
ne. De Lerieane, dit-elle en sous-riant, ah ! Da-
mon, que vous estes deceu, ie ne scaurois luy
faire plus de plaisir que de faire cas de vous. Le
Cheualier qui scauoit bien que Lerieane luy
vouloit mal, oyant ces paroles, se douta in-
continent de quelque trahison, & pour l'aué-
rer la tirant à part, la pria de luy dire comment
elle

ez ce que ie vay dire à cette belle, & si ie ne
 veritable, ô Dieux ! vous n'estes point iu-
 si si vous ne me punissez deuant les yeux.
 lors se tournant vers moy : Ie ne veux
 nt à cette heure, continua-t'il, ny m'excuse-
 ny vous accuser, belle Madonthe, pour le
 ix qu'il vous a pleu faire à mon desaduan-
 e de Therandre, mettant en oubly tant
 ermens iurez, & tant de Dieux appelez
 rtesmoins : mais ie me plaindray bien de
 fortune, qui n'a voulu que i'euisse le mal-
 r que i'auois preueu. Dès que Leriene
 procha de vous, il sembla que quelque De-
 n me predisoit le mal qu'elle me deuoit
 rchasser : Vous sçauéz combien de fois
 s auions resolu de ne nous fier en elle :
 s mon mauuais dessein plus fort que toutes
 resolutions, vous fit changer de pensee,
 voulu que vous l'ayez aimée. Puis que
 s en auez eu du contentement, encor que
 ayez souffert le plus cruel tourment qu'un
 me puisse ressentir, i'en loue les Dieux,
 s supplie qu'ils le vous continuent. Si est-
 quil n'est impossible de vous laisser plus
 temps en doute de ma fidelité, & quoy
 ie sçache que ce sera inutilement, &
 vous n'en croirez rien, si vous diray-
 a malice avec laquelle elle a ruiné mon
 -heur. Et en ce lieu il me raconta l'a-
 ir que Leriene luy auoit portée, les res-

cherches qu'elle luy auoit faictes, comment il l'auoit refusee, & l'extreme haine qui estoit nee en elle de ce refus: & pour verifiser ce qu'il disoit, il me remit en mesme temps les lettres qu'elle luy en auoit escrites, & continuant son discours me dit les conseils qu'elle auoit donnez à Ormáthe de le caresser, afin de me faire croire qu'il en estoit amoureux, me faisant entendre comme il l'auoit sçeu, & en fin il adiousta: Or cette ame trauessee, & pleine de malice, n'a tenu conte de l'honneur de sa niepce, afin de me nuire, & de vous faire aimer Thersandre, ce qu'elle sçauoit bien ne pouuoir aduenir qu'en me rauissant l'honneur de vos bonnes graces. Mais, ô Dieux! est-il possible qu'elle y soit paruenue? Mais, ô Dieux! est-il possible que j'en doute, apres auoir veu recenoir des lettres dans des gands, & apres auoir veu la peine que vous prenez de faire bonne chere à vn homme tant indigne de vous? Mais quels plus seurs tesmoignages puis-ie auoir que vos paroles, pour connoistre que ie suis miserable, que ie suis condamné, & que ie suis perdu? Or bien, Madonthe, puis que ma mauuaise fortune est cause que ce genereux courage que j'ay tousiours reconnu en vous s'est non seulement sotillé de l'inconstance, mais d'un choix encóre qui est si vil & honteux, il ne sera pas vray que ie suruiue vostre amitié, & veux faire paroistre que j'ay assez

mour pour lauer vostre offense de mon
 g. Si e fus esbonne d'ouyr cette trahison,
 is le pourez iuger, sage Diane, puis que ie
 luy sceus respondre de quelque temps : &
 que ie commençois de reprendre la paro-
 & que ie voulois luy donner toute la satis-
 ion qu'il eust sceu desirer, ie vis que la
 fteruenoit à nous, & qu'elle estoit des-ia si
 che, que pour n'estre veüe seule avec Da-
 n, ie fus contrainte de partir sans auoir le
 de luy dire que ce peu de mots : La verité
 toujours la plus forte. Et soudain frap-
 t mon cheval de la houffine, ie me iettay
 s le bois, bien marrie de n'auoir pû luy
 ondre. Que si i'eusse osé luy commanden-
 de suinte ie l'eusse fait, mais i'eus peur que
 qu'un ne nous rencontrast ensemble : de
 que i'aimay mieux remettre à vne meil-
 e occasion la declaratiõ que ie luy voulois
 , outre qu'encores voulois ie lire les let-
 qu'il m'auoit donnees pour voir s'il m'a-
 dit vray.

royez, ie vous supplie, de quelle sorte
 encontres sont conduites par les Dieux,
 id ils se veulent mocquer de nostre pru-
 ce. J'auois esleu le lendemain pour sortir
 eine le pauvre Damon, & ce fut ce iour
 e mit en la dernière confusion. Je ne vous
 pas quelle fut la nuit qu'il passa : car on
 croire aysement que ce fust sans repos :

tant y'a que le iour estant venu, il sort de sa chambre, & voyant que c'estoit l'heure que j'auois accoustumé de me leuer, il se vint promener en vne galerie, de laquelle il voyoit quand on ouuroit la porte de ma chambre, à dessein d'y entrer aussi-tost qu'il sçauroit que ie serois hors du liét. Mais de fortune ce iour ie m'esueillay fort tard, tant à cause du trauail de la chasse, que pour m'estre le soir amusé à lire les lettres de Lerieane qu'il m'auoit données, & faut que i'auoüe que i'y leus des supplications indignes du nom de fille, & entre les autres en la conclusion de l'vne il y auoit ces mesmes mots: Receuez, ô beau & trop aimable Damon, les prieres de celle qui se donne à vous, sans autre condition que d'estre vostre: Que si ce n'est par Amour, ce soit au-moins par pitié. Certes, l'estonnement que i'en eus fut grand: mais plus encore le mepris que ie conceus de ces paroles. Il fut tel, que de despit d'auidit esté si vilainement trompée, ie ne pûs clorre l'œil de long temps apres m'estre mise au liét. Mais cependant que Damon, comme ie vous ay dit, se promenoit dans cette galerie, Lerieane qui l'auoit veu en ce lieu, voulut essayer, si vn Amant peut mourir de despit: car ayant trouué en mesme temps Thetandre; elle le conduisit à vne fenestre basse au dessus de celle où elle auoit veu que Damon s'appuyoit quelquefois estant las de

se promener, & ayant remarqué qu'il y estoit à l'heure mesme, feignant de parler bas elle tint assez haut tels propos à Therfandre. Afin que vous connoissiez, mon frere, que Madonthe vous aime veritablement, & qu'elle se mocque de tous les autres qui ont opinion d'estre aimez d'elle, hier elle me commanda dès qu'elle fut reuenue de la chasse, de vous donner cette bague qu'elle a fait faire exprès pour vous, toute semblable à celle que vous lui avez veu porter il y a long-temps, & vous prie de l'aimer, & de la porter pour l'amour d'elle pour symbole de vostre amitié, & pour l'assurance que desormais sa volonté ne differera non plus de la vostre que cette bague de celle qu'elle retient. O Dieux! quelle trahison! Est-il possible qu'un esprit humain en ait esté l'inventeur? Car il estoit certain que j'auois une bague semblable à celle qu'elle luy donnoit, & qu'il y auoit long-temps que ie la portois, & cette malicieuse l'auoit fait secrettement contrefaire avec dessein d'en commettre cette meschanceté. Damon qui estoit, comme ie vous ay dit, accoudé sur la fenestre haute, oyant la voix de cette femme la reconnut incontinent, & prestant plus attentiuement l'oreille, ouyt les paroles que ie viens de vous dire. Et parce qu'à dessein elle sortit le bras hors de la fenestre pour faire voir la bague à Damon, il reconnut bien qu'il estoit vray que

i'en auois vne semblable : & eependant qu'il taschoit de la bien reconnoistre , il ouyt que Thersandre luy respondoit : Je iure par tous nos Dieux que cette faueur m'est tant agreable , que ie veux bien que Madonthe ne m'aime iamais , si ie ne l'emporte dans mon cerceuil , pour marque que ie suis à elle , & que c'est la plus chere chose que i'auray iamais , & à ce mot il la prit , la baisa diuerses fois , & en fin se la mit au doigt.

Si Damon fut transporté , & s'il auoir sujet de sortir hors des limites du deuoir , ie vous le laisse à penser , sage Bergere : & toutesfois il eut tant de pouuoir sur sa colere , qu'il ne fit ny ne dit chose qui peut en donner connoissance , de peur que quelqu'un ne s'en apperceust , & ne l'empeschast d'exceuter s^{on} dessein. En mesme temps la Roÿne s'en alloit au Temple pour assister aux sacrifices qui se faisoient presque tous les matins. Et parce que la femme de Leontidas ne l'abandonnoit guères , ie la suivis , comme les autres Dames de la Cour : dequoy Damon n'estant aduertÿ que nous ne fussions des-ia en nos chariots , il monta à cheual , & nous atteignit lors que nous entrions dans le Temple : Voyez quel malheur fut le nostre. I'auois resolu de recevoir ses excuses , & de l'asseurer que ie l'aimois ; quelque demonstration que i'eusse faicte du contraire , & pour resmoignage de mes paroles ie voulois

rompre toute sorte d'amitié avec Leriane, & toute familiarité avec Therfandre, & ne cherchois que l'occasion de le pouuoir dire à Dameron: mais abusé de la trahison que Leriane venoit de luy faire, lors qu'il me vit, ce fut avec vn visage si renfrongné, & tenant si peu de compte du salut que ie luy fis, que veritablement, i'en demeuray offensée, ne sçachant point le dernier sujet qu'il en auoit. Et toutesfois me representant la ialousie que ie luy auois donnée, quelque temps apres ie l'en excusay. Nous entrasmes dans le Temple, où les sacrifices furent commencez, durant lesquels ie pris bien garde de fois à autre qu'il me regardoit, mais d'un œil si farouche qu'il tesmoignoît bien qu'il estoit fort transporté. Orroyez, ie vous supplie, iusques où cette passion l'emporta, lors que les hosties furent offertes, que chacun avec plus de zele & de deuotion faisoit d'une voix basse & à genoux ses prieres, il se releua dans le milieu du Temple, & haussant la voix, il profera telles paroles : O Dieu ! qui es adoré dans ce saint lieu par cette deuote assemblée, si tu es iuste, pourquoy ne punis-tu l'ame la plus perfide & la plus cruelle de toutes celles qui sont au monde ? Le t'en demande iustice en sa presence, afin que si elle a quelques defences, elle les allegue : mais si cela n'aduiet point, ie diray que tu es iniuste ou impuissant.

Vous pouuez penser, sage Bergere, qu'elle ie

detins, & quelle peur i'eus qu'en son transport il n'en dit dauantage, ou fit reconnoistre que c'estoit de moy de qui il parloit. Toute l'assemblée tourna les yeux sur luy, tant par sa voix qui estoit pleine de terreur & d'espouuancement, que pour cette façon de faire, du tout inaccoustumee. Mais luy sans en faire semblant, apres s'estre remis à genoux, laissa paracheuer le sacrifice. Dieu sçait si cela fit faire de diuers iugemēs à plusieurs: Et il fut tres à propos pour moy que le voile que i'auois sur le visage, empeschast que l'on ne me vid: car on eust sans doute reconnu à ma rougeur, que c'estoit de moy de qui il se plaignoit: & ses amis & ses parens trouueront cette priere hors de saison, & n'attendoient la plus-part que la fin du sacrifice pour luy en dire leur aduis. Mais ils furent bien deceus, d'autant que se perdant parmy la foule il se desroba, sans que personne s'en prit garde: & se retirant en son logis apres auoir donné ordre à ses affaires le plus promptement qu'il pût, il m'escriuit vne lettre, qu'il mit en sa poche, & reprenant la plume, escriuit ces paroles à Thersandre.

DEFFY DE DAMON

A THERSANDRE.

SI l'offence que i'ay receüe de vous, n'estoit de celles qui ne peuvent estre effacees qu'avec le sang, ie ne desirerois pas Thersandre, de vous voir seul avec l'espee en la main. Mais ne pouuant estre satisfait d'autre sorte, & sachant bien que vostre courage ne vous rendit iamais plus lent au combat qu'à l'offense, e vous enuoye cet homme que vous connoissez bien estre à moy, & qui vous conduira ou ie vous attens sans autres armes que celles que nous portons ordinairement au costé, vous promettant en foy de Cheualier que i'y suis seul, & que vous n'aurez à vous garder de personne que de moy qui suis **D A M O N**.

Il commanda à vn ieune homme des siens, nommé Halladin, qu'il auoit nourry, & qu'il aimoit sur tous ceux qui le seruoient, fut pour son affection, fut pour l'entende mēt qu'il auoit qu'en diligence il luy menast vn cheual le long des remparts de la ville, sans que personne le vist, & qu'il en prist vn autre pour le suivre. Halladin n'y faillit pas, & ainsi estant tous deux sortis dehors, Damon laisse le grand che-

min, & ayant choisi vn lieu commode pour son dessein, le plus reculé du passage commun, il découure son intention à Halladin: l'instruit de ce qu'il doit faire, & enfin donne ce qu'il escrit à Therlandre. Ce ieune homme desirieux de seruir son maistre selon ses commandemens trouue Therlandre, & fait si à propos son message que personne ne s'en prit garde. Mais pourquoy perdrois-ie plus de paroles en ce sujet? Therlandre s'y en va: ils mettent la main à l'espee. Damon est vainqueur, & laisse Therlandre esuanouy sur la place avec trois grands coups dás le corps. Il est vray qu'il n'estoit guere mieux: toutesfois il eut assez de force pour prendre la bague que Leriane auoit donnee, & remontant à cheual, commanda à Halladin de le suivre.

Quant à moy qui volois en toute façon eóntenter ce Cheualier, apres toutesfois l'auoir rancé de son imprudence, ie l'allois cherchant de l'œil parmy les autres, & demeuray vn peu estonnee de ce que ie ne le voyois point, ne songeant au malheur qui estoit arriué, lors qu'apres dísner, ainsi que quelques-vnes de mes compaignes & moy nous promenions sur le soir dans vn iardin, ie vis arriuer Halladin, qui s'estant adressé à moy, me demanda si Leriane n'estoit point pres de là, & l'ayant fait appeller, il lui adressa sa parole en cette sorte: Leriane, mon maistre qui sçait bien le conten-

tement que vous receurez des nouvelles que j'ay à vous dire, m'a commandé de les vous raconter, non pas pour amitié qui soit entre vous, mais pour celle qu'il sçait que Madonthe vous porte. Et lors il nous raconta par le menu tout ce que ie viens de vous dire de ce combat; puis continuant; Lors qu'il fut remonté à cheual, dit-il, & que ie luy vis prendre les lieux plus estoignez de la frequentatiõ du peuple, ie m'en estonnay, car il estoit fort blessé, & ne pûs m'empescher de luy dire, qu'il me sembloit, que le plus necessaire estoit de trouuer quelque bon Myre pour penser ses playes. Il me respondit froidement: Nous le trouuerons bien-tost, Halladin, n'en sois point en peine. I'eus opinion qu'il disoit vray, & de cette sorte ie le suivis quelque temps, non sans peine toutesfois, en luy voyant perdre vne si grande abondance de sang. Enfin il paruint sur les riuës du fleuve de Garonne, en vn lieu où du riuage releué par quelques rochers on voyoit le courant de l'eau, qui d'vne extrême furie se venoit rompre contre, & la hauteur estoit telle qu'elle faisoit peur. Estant arrivé en cet endroit il voulut mettre pied à terre, mais il estoit si affoibly de la perte du sang, qu'il fallut que ie luy aydasse à descendre. Et lors s'appuyant contre le dos d'un rocher, il sortit de sa poche vn papier, & me le tendant, il me dit. Cette lettre s'adresse

430 L. A. II. PARTIE D'ASTREE,
à la belle Madonthe: ne fay faute de la luy dō-
ner: & sortant du doigt la bague qu'il auoit
ostee à Therfandre. donne la luy aussi, me dit-
il, & l'assure de ma part que la mort m'est
agreable, puis que ie luy ay pû rendre resmoi-
gnage que ie la meritois mieux que celuy à
qui elle l'auoit donnee. Et puis que mon espee
a osté du monde celuy qu'elle en auoit iugé
digne, & que sa rigueur oste la vie à celuy de
qui l'affection la pouuoit meriter, cōiure la par
la memoire de ceux desquels elle a pris nais-
sance, & par son propre merite, & l'amitié qu'elle
m'auoit promise, de ne la donner iamais plus
à personne de qui l'amour luy soit honteuse, &
qui ne la sçache bien conseruer. Je receus la
lettre & la bague, qu'il me rendoit: mais voyāt
qu'il n'auoit plus la force de se soustenir, &
qu'il deuenoit passé, ie le pris sous les bras, &
luy dis qu'il deuoit faire paroistre plus de cou-
rage, & prendre vne autre resolution, sans
estre de cette sorte homicide de soy-mesme:
& sortant mon mouchoir, ie le voulus mettre
contre vne de ses blessures qui estoit la plus
grande, & par laquelle il perdoit plus de sang,
mais me l'ostāt de furie d'être les mains: Tay-
toy, Halladin, me dit-il, & ne me parle plus de
viure, maintenant que ie ne le puis aux bonnes
graces de Madonthe: & lors estendant mon
mouchoir sous sa blessure, il receut le sang qui
en sortoit, & le voyant presque plein me le

tendit, & me dit telles paroles. Fay moy paroistre en cette derniere occasion, que la nourriture que ie t'ay donnee, & l'eslection que i'ay faite de toy, n'a point esté sans raison : Et soudain que ie seray mort, porte ma lettre & cette bague à Madonthe, & ce mouchoir plein de sang à Leriame, & dy luy, que puis qu'elle n'a pû se sabuler de me faire mal tant que i'ay vescu, ie luy enuoye ce sang, afin qu'elle en passe son enuie. Comment, luy dis-je, Seigneur, que ie vous voye mourir pour des femmes qui ne le meritent pas ? Plustost, si vous me le commandez, ie leur mettray ce fer dans le cœur, & leur feray reconnoistre qu'elles sont indignes qu'un tel Chevalier soit traité pour elles de cette sorte. Voyez quelle fut la force de son affection : Il estoit reduit à telle extrémité, qu'à peine pouvoit-il parler, & tout ce qu'il pouvoit faire, c'estoit de se soutenir appuyé contre le rocher : mais lors qu'il m'oüyit tenir ce langage, il se leua de furie, mit la main à l'espee, & m'eust sans doute tué si ie ne me fusse sauvé de vitesse : & voyant qu'il ne me pouvoit atteindre, Est-ce donc ainsi, m'escria-t'il, meschant & desloyal serviteur, que tu parles indignement de la plus parfaite Diane du monde ? Sois certain que si la vie me demettrait, tu ne mourrois iamais que par ma main. Et lors revenant sur le lieu où il estoit desjà, & sentant que la

foiblesse commençoit de le saisir, il eut peur comme ie puis iuger, que venant à s'esuanoüyr, ie le fisse emporter en lieu où il fust pensé contre sa volonté. Cela fut cause que se hastant d'approcher le rocher escarpé, il s'escria, Vous perdez aujourd'huy, ô belle Madonthe, celuy de qui l'affection pouuoit seule estre digne de vos merites. O Dieux, quel transport ! ô Dieux, quelle Manie ! ie le vis qu'il se ietta la teste premiere dans ce fleuve, ie courus pour le retenir, & à la verité ie fus si prompt que ie le pris par l'un des pans de son hoqueton : mais le branle qu'il s'estoit donné eut tant de force, qu'au lieu de le retenir il m'emporta avec luy dans la riuere, où il faut que i'aduouë que la crainte de la mort me fit oublier le soing que i'auois de le sauuer : & ainsi allant au fonds, ie fis ce que ie pûs pour reuenir sur l'eau, & gagner apres le bord, où i'arriuy si las, & estonné de ce danger, que ie ne sceus remarquer que deuint le corps de mon pauvre maistre. Je demeuray quelque temps les bras croisez regardant le cours du fleuve : mais voyant que s'en estoit fait, ie remontay au mieux que ie pûs ce riuage, & me semblant d'estre obligé de satisfaire aux derniers commandemens qu'il m'auoit faits, ie ramassay & sa lettre, & sa bague, que i'auois mise en terre quand ie luy auois voulu estancher ses playes, & prenant mon

mon mouchoir ie viens les vous presenter. C'est à vous, Madame, me dit-il, que cette lettre & cette bague sont deuës, & n'en ayez point d'horreur : encor qu'elles soient tachees de sang : car c'est du plus noble & du plus genereux qui soit iamais d'un homme. Et c'est à toy, dit-il, s'adressant à Loriane, qu'est deu ce mouchoir que ie te veux donner, saoules-en ta rage, & te ressouuiens que si iamais les Dieux ont esté iustes, ils puniront ta meschanceté. A ce mot il luy ietta aux pieds vn mouchoir tout plein de sang, & se mettant aux cris s'en alla comme desesperé, sans qu'on pût tirer autre parole de luy.

Il ne faut point que ie m'arreste à vous dire, si ce message me toucha viuement : car il seroit impossible de le pouuoir représenter, tant y a que toute hors de moy on me ramena dans ma chambre, & de fortune ie rencontray qu'on rapportoit Therlandre qui n'estoit encore sans sentiment. Quand ie fus reuenue en moy-mesme, & que d'un esprit vn peu plus rassis, i'eus ietté les yeux sur la bague que Halladin m'auoit apportee, il me sembla de voir celle que ie portois ordinairement, & les approchant l'vne de l'autre, ie n'y trouuay autre difference, sinon que celle-cy estoit vn peu plus neufue & plus grande. Je ne scauois penser pourquoy elles auoient esté faites si semblables, ny qui l'auoit donnee à Ther-

434 LA VI. PARTIE D'ASTREE,
sandre: Enfin ie leus la lettre qu'il m'escriuoit
qui se trouua telle:

LETTRE DE DAMON
A MADONTHE.

MADAME ; puis que la connoissance
que vous eustes hier de ma veritable
affection , & de la malice de Leriane, a
liu de m'estre fauorable , a sans plus esté cau
se de vous faire fauoriser dauantage vne
personne qui en est tant indigne , renouuellant
par vne bague les assurances de la bonne
volonté que vous luy auex promise ; ie me
resous de vous faire voir par mes armes que
celuy à qui vous faites ces faueurs , n'est capa
ble de les conseruer contre celuy à qui vous les
refusez iniustement: Et que si elles se pouuoient
acquérir par valeur ou par affection , il n'y au
roit personne qui les deust pretendre que moy. E
toutesfois iugeant que ie ne merite de viure , puis
que i'ay le courage d'aimer celle qui me mespris
pour vn homme de si peu de valeur , si le sort de
mes armes , comme ie n'en suis point en doute , se
tourne à mon aduantage , ie vous promets que
la veuë que vous aurez de moy, ne vous donnera
iamais desir de vengeance pour vous auoir esté
vostre cher Thersandre , ou le fer , l'eau & le

fen ne feront pas capables de faire mourir vn misera-
ble.

Ces paroles, qui n'estoient pleines que d'un extrême transport, me firent vne estrange blessure en l'ame : car ie fus saisie d'un si grand desplaisir que ie ne vous scaurois dire, ny ce que ie dis, ny ce que ie fis. Tant y a que me mettant au liét, ie faillis de perdre l'entendement, me semblant à tous coups que Damon me poursuioit, & sur tout ce mouchoir plein de sang, me reuenoit deuant les yeux : de sorte qu'il falloit qu'il y eust tousiours quelqu'un aupres de moy pour me l'asseurer. L'eriane qui ne pensoit pas que ie sceusse toutes ses malices, voulut viure comme de coustume avec moy : & pour mieux feindre s'en vint toute esplotee au cheuet de mon liét : mais soudain que ie l'apperceus, il faut que i'auoué que ie n'eus point assez de force sur moy pour dissimuler la hayne que ie luy portois : aussi me sembloit il inutile : puis que Damon estoit mort. Oste-toy d'icy, luy dis-je, meschante & perfide creature. Oste-toy d'icy peste des humains, & ne viens plus autour de moy pour continuer tes malices & tes trahisons, & croy que si i'auois la force, aussi bien que la volonté, ie t'estrangerois de mes mains, & me saoulerois de ton cœur. Ceux qui estoient dans la chambre, ignorans le sujet que i'auois

de luy parler de cette sorte, demeurèrent infiniment estonnez : mais elle qui auoit l'esprit le plus prompt en ses malices qui fut iamais, sortant de ma presence ioignoit les mains, plioit les espaules, & leuoit les yeux en haut, & leur disoit d'une voix basse, que i'estois hors de moy, & que ie refusois (ce qu'ils crurent aisément pour m'auoir desia ouï dire quelques paroles mal à propos) & sortit de ma chambre avec cette excuse. Cependant Therсандre reuint en santé, car les coups qu'il auoit ne se trouuerent point mortels, & la perte du sang sans plus estoit celle qui l'auoit fait esuanoüyr. Et de mesme en ce temps-là i'auois repris mon bon sens, & commençay de m'enquerir de ce que l'on disoit par la Cour de moy. Je sceus de ma nourrice qu'il m'aimoit comme son enfant, chacun en parloit selon sa passion : mais que tous en general me blasmoient de la mort de Damon, & que l'on tenoit pour certain que Leriane auoit dit beaucoup de nouuelles à Leontidas, & à sa femme, & en mesme temps ie vis entrer Therсандre dans ma chambre. Sa venuë me donna vn grand sursaut, & ne voulois point parler à luy lors qu'il se ietta à genoux deuant mon liët, & me voyant tourner la teste à costé : Vous auez raison, me dit-il, Madame, de ne vouloir point regarder la personne du monde la plus indigne de vostre veüe : car i'auouë que ie merite moins cet hon-

neur qu'un homme qui viue, pour vous auoir donné tant de suiets de hayne. Mais s'il vous plaist d'ouïr ce que ie viés vous declarer, peut estre ne me iugerez vous point tant coupable que vous faites maintenant; & parce que ie luy respondois auo beaucoup d'aigreur, & que ie ne voulois luy dōner loisir de parler, ma nourric e m'en reprit, me disant que ie deuois l'escouter, parce que s'il n'auoit failly il n'estoit raisonnable de le traiter de cette sorte: & que s'il auoit fait faute, ie le pourrois avec plus de raison bannir de ma presence apres l'auoir ouï. Et bien, luy dis- ie, que pensez- vous qu'il vueille alleguer? ie le sçay aussi bien que luy. Il dira que l'affection qu'il m'a portee le luy a fait faire: mais qu'ay- ie affaire de cette affection, si elle m'est dommageable? Je n'accuseray pas, me dit- il, Madame, seulement cette affection dōt vous parlez, encores peut estre qu'euers quelque autre. cette excuse ne seroit pas trouuée si mauuaise que vous la dires: mais ie vous diray de plus, que iamais personne ne fut plus finement trompee que vous & moy l'auons estez par Leriāe. Et sur cela il reprit toute l'histoire que ie viens de vous faire, de quelle sorte elle luy dōna courage de me regarder, de parler à moy, d'aspirer à mes bonnes graces, les faueurs controuuées qu'elle luy portoit de ma part, les inuentions contre Damō, les rapports que par son moyen elle me faisoit faire.

438 LA II. PARTIE D'ASTREE,
de l'amitié feinte de luy & d'Ormanthe, par
qui sa tante auoit esté aduertie de ce que ie
vo^{us} ay dit: bréf le presét de la bague qui auoit
esté, comme il croyoit, le suiet du combat de
Damon & de luy. Enfin il continua de cette
sorte, Or, Madame, iugez s'il est possible que
telles esperances ne trouuassent place dans l'a-
me la plus prudente & aduisee qui fut iamais,
puis que celuy qui vous verra, sans souhaitter
ce bon-heur, pourra avec raison estre accusé
de defect de iugement, & plus encore y estant
attiré par les rapports & par les artifices de Le-
riane, de qui i'ay pensé vous deuoir dire la
perfidie, afin que vous preniez garde à la der-
niere meschanceté qu'elle vous a faite, & à
moy aussi. Lors il me fit entendre que cette
malicieuse femme, voyât bien qu'elle ne pou-
uoit plus m'abuser, ny luy aussi, & de plus se-
sentant rudement menassée par Leontidas &
sa femme, qui luy reprochoient le peu de soif
qu'elle auoit eu de moy, afin de s'excuser, auoit
dit tout ce qu'elle auoit sçeu imaginer de piri-
de nous, leur faisant entendre que i'aimois &
estois aimée de tant de personnes, que quand
elle prenoit garde à l'un, l'autre deceuoit, &
entre ceux qu'elle auoit nommez, Damon &
Thersandre n'auoient pas esté oubliez. De quoy
Leontidas estoit de sorte en colere, & plus
encore sa femme, soit contre moy, soit contre
luy, qu'il auoit pensé estre à propos de

ertir, afin que i'y donnasse le meilleur que ie pourrois. Et apres il adiousta applications, en me demandant par offense qu'il auoit faite de m'oser aies fit tant de protestations de viure à comme il deuoit, que ie fus contrainct par l'aduis mesme de ma nourrice, de donner.

Es sages Bergeres, ie vous raconteray l'vne des plus grandes meschances qui n'a iamais inuentee contre vne personne. Je vous ay dit qu'Ormanthe receut le commandement de Lariane, rendant les priuantez qu'elle auoit pû à Damo, tant que vous sçachiez qu'elle n'estoit auide, ny luy si degousté qu'enfin ils tombent aux plus estroittes faueurs: telle elle deuint enceinte. La pauvre fille se precipita incontinent à cette malicieuse, qui au commencement en fut estonnee: mais rendain à ses malices accoustumees, elle se desferuir de cette occasion pour faire à Damo que i'aurois eu cet enfant à vendre: & pource elle deffendit tres-mesamment à Ormanthe de ne luy en riẽ dire à personne du monde: & deslors parce qu'elle commençoit à luy grossir, elle luy enseigna comme elle se deuoit habiller pour cette enfleure portant des robes toutes froncees au corps. Mais quand elle

sçeut que Damon estoit mort, & que toutes choses estoient changees, comme vous avez entendu, elle resolut de ne perdre pas cette belle inuention, & de s'en seruir à ma ruine. Voycy donc ce qu'elle fit. Depuis l'accident de Damon, i'auois presque tousiours tenu le liët, si non l'apres-dinee que ie me leuois, & me renfermois däs mon cabinet où ie demeuroid iusques à neuf & dix heures du soir, entretenant toute seule mes pensees, sans que personne sçeut que i'y fusse, sinon ma nourrice, & quelques filles qui me seruoient, auxquelles i'auois deffendu d'en parler à personne du monde. Et parce qu'on eust pü trouuer estrange que ie n'allois plus chez la Roynie, si l'on eust sçeu que ie n'eusse point eu de mal, ie feignois d'estre fort malade: & pour tromper les Medecins, ie ne me plaingnois point de la fièvre ny d'autre maladie reconnoissable: mais quelquesfois de la migraine, du mal de dents, de la colique & semblables maux. Et d'autant que quelques-vnes de mes amies m'envoyoient visiter, n'ayant pas la hardiesse d'y venir elles mesmes pour ne desplaire à Leontidas & à sa femme, qui auoient vn grand pouuoir pres du Roy & de la Roynie, i'auois commandé à ma nourrice de faire mettre vne fille dans mon liët, qui receuoit les messages pour moy: & feignant que le mal l'empeschoit de parler, ma nourrice faisoit les responce

Les fenestres qui estoient bien fermées, & les rideaux bien tirez empeschoient que la clarté ne pouuoit entrer dans la chambre, de sorte qu'il n'y auoit personne qui s'en prist garde. Or Loriane fut aduertie par sa niepce, que ie ne faillois point toutes les apres-disnées de me renfermer de cette sorte, parce que ie ne hayois point Ormanthe, encor qu'elle fust en partie l'instrument de mon mal, connoissant bien qu'elle n'y auoit rien fait de malice : si bien qu'elle estoit tousiours demeurée parmy mes filles : & à cette fois mesme elle déclara à Loriane ce que ie vous viens de dire, plustost par ma simplicité que par malice. Mais sa tante qui ne songeoit qu'à me ruiner entierement de reputation, voire à me faire perdre la vie, de peur que ie ne declarasse à Leontidas les meschancetez qu'elle auoit faicte ; pensa d'auoir trouué vn bon moyē pour paruenir à la fin de ses desirs. Et parce qu'elle auoit sçeu que Therfandre m'auoit dit tous les artifices dont elle auoit vsé contre Damon & contre moy, elle tourna en haine mortelle toute la bonne volôté qu'elle luy auoit portée. Et d'autāt qu'il n'y eut iamais vn esprit plus plein de rüze & de malice que celuy de cette femme, elle pensa de se venger tout à coup de Therfandre & de moy : & voicy les moyens qu'elle tint : Elle demanda à Ormanthe depuis quand elle pensoit estre enceinte : & apres auoir conté elle

442 LA II. PARTIE D'ASTREE,
trouua qu'elle estoit dans son neufiesme mois,
dont elle fut tres-ayse, & apres luy auoir don-
né bon courage, & commandé qu'elle tint biē
secret son gros ventre, elle luy dit qu'aussi-tost
qu'elle sentiroit quelques tranches., elle l'en
fit aduertir, & que cependant le plus souuent
qu'elle pourroit, elle se mit dans mon liēt en
ma place pour receuoir les messages, ainsi que
ie vous ay dit. Et bastissant sa trahison là des-
sus, elle vint trouuer la femme de Leontidas,
qui retiree de toute compagnie, regardoit
l'estat des affaires de sa maison. Et apres s'estre
mise à genoux deuant elle, la supplia de luy
vouloir pardonner la nonchalance dont elle
auoit vsé en ce qui me concernoit. Et parce
qu'elle connoissoit bien que cette Dame estoit
plus offensée, à cause de mon bien, que pour la
perte qu'elle faisoit de moy, d'autant qu'il n'y
auoit plus d'apparence que son nepueu me
deust espouser, veu l'opinion que l'on auoit
de Damon, elle adiousta ces paroles. Que s'il
vous plaist, Madame, me remettre en vos bon-
nes graces, ie vous donneray vn moyen in-
faillible & tres-iuste pour rendre vostre tous
les biens de Madonthe. Cette Dame oyant
cette proposition tant selon son humeur s'a-
doucit vn peu; & sans luy respondre aux autres
poincts qu'elle auoit touchez, elle luy dit: Et
quel moyen auez-vous pour effectue ce que
vous dittes? Je le vous diray en peu de mots,

respondit cette meschante : mais avec condition, Madame, que vous me pardonneriez l'offense nouvelle que ie vous declareray , si vous iugez qu'il y ait de ma faute. Et luy ayant commandé qu'elle parlast hardimēt, Lerieane reprit la parole ainsi : Madonthe (en la personne de laquelle, Madame, Dieu a bien fait paroistre qu'il vous aimoit, puis qu'il n'a voulu permettre qu'elle entraist en vostre maison) est la plus miserable & perduë fille d'Aquitaine, & i'a-uouë que ie n'eusse iamais pensé qu'une ieunesse, telle que la sienne eust pû si bien decevoir ma vieillesse : & toutesfois il est certain que sa façon modeste , sa froideur, cette mine altiere, & bref, les honorables ayeuls dont elle estoit issuë, & plus encores les bons exemples qu'elle auoit de vous, m'ont tellement abusée, que i'eusse respondu avec autant d'assurance de sa pudicité que de la mienne propre : Et toutesfois ie viës de descourir qu'elle est eneeinte. Madonthe est enceinte , interrompit cette bonne Dame toute surprise ! Ouy, Madame, respondit Lerieane, & si ie vous diray de plus , qu'elle est prestte d'accoucher. Ah ! la miserable qu'elle est, repliqua-t'elle, & comment s'est-elle de tant oubliée ? & comment n'y auez-vous eu l'œil ? Ah ! si son pere viuoit, en quel lieu de la terre euieroit-elle son iuste courroux ! Qu'il est heureux d'estre

444 LA II. PARTIE D'ASTREE,
mort avant qu'elle ait fait vne si grande honte
à sa race : Mais de qui & comment le sçau-
vous ? Madame dit-elle , ie vous supplie tres-
humblement de me pardonner , & de croire
que ie n'ay pas esté si nonchalante en la charge
que vous m'auiez donnée d'auoir soin de sa
conduitte, comme i'ay esté deceuë de la bonne
opinion que i'auois d'elle : veule peu d'appa-
rence qu'il y auoit qu'elle deust aimer vne per-
sonne de si peu que Therfandre : & i'auoüe que
la lalousie a les yeux plus clairs-voyans que la
prudence, puis que Damon s'estoit bien ap-
perceu de cette amour que ie n'auois iamais
veuë. En fin ie l'ay sçeu par le moyen d'une
sage femme , à laquelle elle s'est adressée pour
faire perdre son enfant. Mais la bonne femme
qui est vertueuse, & qui ne voudroit cômmettre
vne telle meschanceté, luy a respondu qu'il ne
se pouuoit , parce que l'enfant estoit entiere-
ment formé, voire prest à sortir, mais qu'elle
ne se mit pas en peine, qu'elle la feroit accou-
cher si promptement que personne n'en sçau-
roit rien. Or cette femme a eu peur qu'elle ne
se mesfist : c'est pourquoy elle m'en est venue
aduertir, m'ayant veuë dés long-temps aupres
d'elle, afin que i'y prisse garde. Et parce que
i'estois en peine de sçauoir qui en estoit le pe-
re, ie luy ay demandé si elle n'en pouuoit
suspçonner personne. Mal-aysément, m'a
r'elle dit, si ce n'est Therfandre : car à toutes les

fois qu'elle regardoit son vêtre, & qu'elle songeoit au danger où elle estoit, elle ne disoit autre chose sinon : Ah ! Therfandre, que ton amitié me couste ! cela me fait iuger que c'est luy. Or, Madame, considérez comment ie pouvois me garder de cestuy-cy, estant domestique & homme de si basse qualité au prix d'elle, que ie n'eusse iamais pensé qu'elle y eust daigné tourner les yeux. Mais puis qu'elle s'est renduë indigne de vostre alliance, il faut qu'elle soit punie comme elle merite, & vous devez croire que Dieu l'a de cette sorte abandonnée pour la faire servir d'exéple aux autres de son aage. Cependât vous devez vous acquérir les biens que la fortune luy auoit preparez avec si peu de merites. Et en voicy le moyen : Vous sçavez, Madame, que par nos loix, toute fille qui manque à son honnesteté, est condamnée à mourir par le feu. Nous la conuaincrons de cette faute fort aysément, comme vous pouuez penser, puis qu'elle en a des tesmoignages dans le ventre, desquels elle ne se peut desfaire : Et parce que celles qui sont ainsi condamnées, ne perdent pas seulement la vie, mais le bien aussi, qui est acquis au Roy, il faut le luy demander des premiers : car il n'a garde de le vous refuser. En ce mesme temps Leontidas entra dans le cabinet, & trouuant Leriane : Est-il possible, dit-il à sa femme, que vous ayez le courage de voir cette personne

qui est cause de tout le desplaisir que nous auons? Sa femme s'approchant de luy, desiruse d'auoir mon bien le tira contre vne fenestre, & commença de luy raconter ce qu'elle venoit d'apprendre: & quoy qu'il fust genereux & plein d'honneur, si le tourna-t'elle de tant de costez qu'en fin il s'accorda à tout ce qu'elle voulut: & ainsi r'appellant Lerieane qui se tenoit vn peu esloignée, il luy commanda de dire la verité, & sur tout de ne rien mettre en auant qu'elle ne peust verifier. Elle plus asseurée qu'il ne se peut croire, reprit d'un bout à l'autre tout le discours qu'elle auoit des-jà fait à sa femme, & en fin conclud que s'il ne se vouloit asseurer en ce qu'elle disoit, qu'il luy donnast vne sage femme, pourueu qu'elle ne fust point conuë de moy, & qu'elle me feroit toucher à elle, & qu'il en pourroit apprendre la verité par son rapport. Leontidas trouua cette preuue fort bonne; & dès le lendemain luy en enuoya vne. Il aduint que ce iour là, sa niepce par son commandement, s'estoit mise en ma place dans le liect, & pour empescher que ma nourrice ne se prist garde de ce qu'elle vouloit faire, elle dit à la femme de Leontidas qu'elle l'enuoyast querir, sous pretexte de luy demander de mes nouuelles. De cette sorte ma chambre demeura sans aucune personne qui eust du iugement, si bien que Lerieane entrant dedans avec cette sage femme, & ayant

bien instruit sa niepce de ce qu'elle auoit à dire : elle s'approcha d'elle , & luy dit : Madame , ie vous auois promis de vous amener vne personne qui vous soulageroit en vostre mal : ie vous tiens parole à ce coup : car vous ne deuez rien craindre tant que vous aurez celle que ie vous ameine. Ormanthe contrefaisant sa parole , respondit fort bas , elle soit la bien-venue. Netrouuerez-vous pas bon , Madame , dit la bonne femme , que ie sçache en quel estat vous estes ? Le le veux bien , respondit Ormanthe. Elle se mit donc incontinent sous le tour du liêt , & passant les mains sur le ventre d'Ormanthe , fit ce qu'on a accoustumé en semblables occasions , & de fortune l'enfant remua ; de sorte que cependant qu'elle la touchoit , les douleurs prindrent cette pauvre fille , qui fut si fort pressée de L'eriane , & par la sage femme , qu'en moins de deux heures elle aceoucha sans bruit , & sans que personne dans le logis s'en prist garde , tant la pauvre Ormanthe se contraignit. L'eriane qui vid la chose reüssir si bien , selon son dessein , donnant diuerses commissions à deux filles qui estoient dans ma chambre , fit si bien qu'elle demeura seule : & soudain y ayant pourueu de longue-main , fit bien bander sa niepce , & sans que la sage femme s'en prist garde la fit leuer vne heure apres , cependant qu'elles tenoient aupres du feu le petit

enfant. Et pour paracheuer sa trahison elle porta l'enfant avec la sage femme à Leontidas tout à descouvert, estant bien aise que chacun le vist sortir de ma chambre, & de mon logis. Le l'ouïs bien crier du cabinet où i'estois: mais ne me doutant en façon du monde de cette meschanceté, ie ne vouldus me destourner de mes tristes pensées. Elle s'adressa premierement à la femme de Leontidas, & avec le tesmoignage de celle qui auoit accouché Ormanthe, elle luy donna vne telle assurance que l'enfant estoit mien, qu'elle le creut & Leontidas aussi. Mais pour couvrir encores mieux cette trahison, elle dit à cette Dame qu'elle la supplioit de se contenter d'auoir mon bien, & que si elle me vouloit conseruer la vie, elle s'asseurait que ie ne ferois point de difficulté, veu la faute que i'auois faicte, de le luy donner, & me renfermer pour le reste de mes iours entre les filles Druides, ou Vestales. Que ce seroit vne œuvre tres-agreable à Dieu de me sauuer la vie pour ne diffamer point vne si bonne & honorable famille que la mienne: qu'encores que i'eusse commis vne si grande faute, elle ne pouuoit toutesfois oublier l'amitié qu'elle m'auoit portée, cependant que ie viuois selon mon deuoir: & que c'estoit la seule occasion qui luy faisoit faire cette priere. La femme de Leontidas qui n'auoit pas dessein sur ma vie, mais sur mon bien seulement, y
consentit

consentit sans grande difficulté: mais Leontidas qui estoit homme d'honneur, & qui n'y tournoit point les yeux, fut long temps auparavant que de s'y accorder. Enfin l'importunité de sa femme, ioincte aux feintes larmes de Leriane, & le souuenir qu'il eut de quelques obligations, dont mon pere l'auoit autres-fois lié, le vainquirent: si bien qu'ils donnerent charge à Leriane de me persuader ce qu'elle leur auoit proposé.

Or le dessein de cette malicieuse creature, n'estoit pas celuy-là, mais elle eut peur que si sur l'heure i'eusse esté visitée, l'on n'eust trop aisément reconnu que ie n'auois point fait d'enfant, de sorte qu'elle desira de faire en façon que quelques iours s'escoulassent, apres lesquels la connoissance n'en fust pas asseurée. Et pour rendre la chose plus vray-semblable, elle supplia Leontidas & sa femme de luy donner quelques-vns pour voir l'estat où i'estois, ce qu'ils firent, commandant à vne vieille Damoiselle, & à vn vieil Cheualier qui estoit de leur maison, ausquels ils auoient beaucoup d'assurance, de suivre Leriane. Elle avec la sage femme, apres auoir mis l'enfant à nourrice, les conduit dans ma chambre, s'approche du liect: mais lors qu'elle n'y trouue personne, elle fait de l'estonnée, elle descouure, & leur montre les marques d'un accouchement, & seignant de ne sçauoir où i'estois,

me cherche sans faire bruit, & enfin me trouua en mon cabinet. Elle les appelle, & sans que i'y prisse garde me montre par le trou de la serrure. L'estois pour lors couchée de mon long sur vn petit liét, & auois la main sous la teste, resuant au miserable accident de Damon, & à la reputation qui m'en estoit demeurée, de sorte qu'à mon visage on pouuoit reconnoistre les tristes representations de ma pensée. Cette meschante leur fit croire que c'estoit de mal & de lassitude que ie demeuroid de cette sorte : ce qu'ils creurent aysement pour les apparences qu'ils en auoient veues : & trompez de cette sorte, s'en retournerent faire leur rapport. Cependant Loriane estant demeuree seule avec la sage femme, fit changer les linceuls de mon liét, & tout ce qui me pouuoit donner connoissance de ce qui s'y estoit passé, & contentant fort bien cette bonne femme la licentia, apres l'auoir conjurée de n'en parler point, mais de bien remarquer le iour & l'heure, afin qu'en temps & lieu elle s'en peust ressouuenir, & apres elles partirent de mon logis. Ma nourrice y reuint quelque temps apres, ayant tousiours esté retenuë par la femme de Leontidas, & ne trouuant rien de changé dans ma chambre, ne s'estonna d'autre chose que de ne voir point Ormanthe dans mon liét : mais pensant qu'elle eust eu quelque affaire, elle n'en fit plus grande

recherche. La nuit estant venue, & l'heure que j'auois accoustumé de me coucher, ie fis comme de coustume, & me reposay iusques au lendemain sans entrer en nulle doute. Cependant Leriane bastissoit de merueilleuses harangues en mon nom, disant à Leontidas & à sa femme que ie les suppliois tres-humblement d'auoir pitié de moy, qu'ils auoient ma vie & ma mort entre les mains, que ie me donnois à eux, & que ie ne voulois plus qu'une maison retiree, pour me renfermer en lieu où personne ne me vist : Qu'aussi-tost que ie serois en estat de marcher, ie leur viendrois demander pardon de la faute que j'auois commise, & requerir permission de me retirer du monde. Bref, sages Bergeres, cette femme conduisit si bien sa meschanceté, que six semaines se passerent, durant lesquelles Ormanthe se remit en estat, qu'on n'eust iamais iugé à la'voir qu'elle eust fait vn enfant : Et feignant d'auoir eu quelques affaires chez elle, reuint plus belle qu'elle n'auoit iamais esté. Leriane l'auoit si bien instruite, que quand ie luy demanday pourquoy elle s'en estoit allée sans m'en parler, elle me respondit qu'elle n'osa pas heurter à la porte de mon cabinet, & qu'elle croyoit que ce ne seroit que pour deux ou trois iours, & par ainsi pensoit d'estre plustost reuenue que ie n'aurois pris garde qu'elle seroit partie. Je receus

cette excuse, & luy dis seulement qu'elle n'y retournaſt plus ſans me demander congé. Or ces choſes eſtans en cet eſtat, Leriane ne craignant plus qu'on la peuſt conuaincre de menſonge, reſolut d'acheuer ſon mal-heureux deſſein : Elle auoit deux couſins germains qui portoient les armes, & qui s'eſtoient acquis en toutes les armées où ils auoient eſté, la reputation de tres-vaillans Cheualiers. Ils eſtoient freres, ſi grâds & forts, & ſi adroits aux armes, qu'il n'y auoit perſonne dans la Cour de Torriſmonde qui les égalast. Aureſte ils eſtoient pauvres, & n'auoient autre eſperance que celle d'eſtre heritiers de Leriane. Elle qui faiſoit deſſein de ſe ſeruir de leur courage, les obligeoit par des preſens, & par ſes paroles leur faiſoit entendre qu'ils deuoient eſperer d'auoir ſon bien : ce qui les lioit de ſorte qu'il n'y auoit commandement qu'elle leur fit, qu'ils n'eſſayaſſent d'exécuter. Apres s'eſtre aſſeuree de leur volonté, elle commença de changer de diſcours en parlât à Leontidas, & à ſa femme, diſant que ie reprenois eourage, que ie ne parlois plus de me retirer du môde, que i'oublois ce que ie leur deuois : bref, quelques iours eſtâs eſcoulez, elle leur dit qu'il ne falloit plus rien eſperer de moy que par force, que ie niois tout ce qui s'eſtoit paſſé, & en diſant cecy, elle feignoit d'eſtre tant offenſee contre moy, qu'elle auoüoit que i'eſtois indigne du bien

ne vouloient faire. Et parce que la femme Leontidas aspirait toujours à monnaies comment, luy dit-elle, la pourrez-vous vaincre maintenant ? Nous avons, de bons tefmoins, mais quand cela ne pas, puis que la verité est pour nous, j'ay des personnes à moy qui le maintiendront les armes contre tous ceux qui soustienne le contraire : & vous sçavez, Madame, des choses qui sont douteuses, & dont les preuves ne sont pas suffisantes, on en tire la victoire : les armes. Leontidas qui estoit homme de rage, & qui estoit entré en colere de la mort dont il pensoit que j'auois usé : non, dit-il, ie suis trop certain qu'elle a failly : c'est moy qui l'accuseray, & qui le maintiendra contre tous. L'eriane qui estoit tres-aimée de ses deux germains, & qui vouloit se faire paroistre affectionnée à Leon- te se tournant vers sa femme : Madame, dit-elle, j'aimerois mieux mourir, que de me donner des armes à la main de mon seigneur pour combattre, ie vous supplie le destourner de ce dessein, ou bien ie vous proteste de ne m'en plus. J'ay Leotar, mon germain, & ses freres, qui prendront cette charge : & à la fin, il est plus à propos que ce soient eux, qu'il ne seroit pas bien seant de demander de celle que vous accuseriez. Leon- te persistoit en cette volonté, mais sa femme

- 454 LA II. PARTIE D'ASTREE,
qui ne le vouloit point voir en ce danger, &
qui iugeoit bien qu'il n'estoit pas à propos
qu'il fust mon accusateur, & qu'il demandast
en mesme temps mon bien au Roy, fit en
sorte qu'elle obtint de luy qu'il laisseroit faire
aux parens de cette femme. Ayant pris cette
resolution, Lariane parle à Leotarion, luy pro-
met tout son bien, luy passe vne assurance
par escrit: bref, l'oblige de sorte que luy & son
frere eussent entrepris contre le Ciel, tant s'en
faut qu'ils eussent fait difficulté de s'armer
contre moy. Lariane assuree de ce costé, &
soustenuë de l'opinion de plusieurs, mesme de
l'autorité de Leontidas, se presente deuant la
Royne, m'accuse, s'offre de verifier ce qu'elle
dit, & represente la chose si vray-semblable
que chacun la croit. Et de peur que Thersan-
dre ne descouurit les ruzes & malices dont
elle auoit vsé par le passé, elle dit qu'il est
pere de l'enfant, afin qu'il ne peust porter
tesmoignage contre elle. La Royne qui estoit
vne Princesse pleine d'honneur & de vertu, la
conduit deuant le Roy, & ioignant ses prieres
aux accusations de cette meschante femme,
requiert que ie sois punie selon les rigueurs
des loix. Leontidas est appellé, qui assistant
la Royne fit les mesmes supplications, pour
la honte qu'il en receuoit: cet acte ayant esté
commis en sa maison, & la femme en mesme
temps supplia la Royne de luy faire donner

mon bien, ce que le Roy accorda librement. Et toutesfois ce bon Prince se souuenant des seruices que mon pere auoit faits à Thierry son pere, n'estoit pas sans desplaisir de mon desastre. La premiere nouuelle que i'en fçus, fut que les soldats de la iustice se vindrent saisir de moy (& cachetterent ma chambre, & mon cabinet, & en mesme temps me conduirent deuant le Roy, sans m'en dire le sujet. Dieux! quelle deuins-ie quand i'ouïs les paroles de Leriane: le demeuray sans pouuoir proferer vn seul mot fort long-temps: en fin estant reuenü à moy, ie me iettay à genoux deuant la Royne, la suppliy de ne croire point cette meschante femme: que ie luy iurois par tous les Dieux qu'il n'en estoit rien, qu'il n'y auoit preuue que ie ne fisse de ma pudicité, & que par pitié elle prit la cause d'une innocente. Le Roy fut plus esmeu de mes paroles que la Royne, fust qu'il eust plus de memoire des seruices de mon pere, fust que ma ieunesse, & mon visage le touchassent de pitié, tant y a que se tournant vers Leriane: si ce que vous proposez, dit-il, n'est point veritable, ie vous promets, par l'ame de mon pere, que vous souffrirez la mesme peine que vous préparéz aux autres. Sire, dit-elle, tres-assurement ie prouueray ce que ie dis, & par tesmoins, & par les armes. Tous les deux, dit le Roy, vous sont

accordez. Et lors nous faisant separer, ie fus remise en seure garde, & Therfandre aussi: Et fut ordonné que les tesmoins nous seroient representez. Voila donc la sage femme & la nourrice à qui on' auoit remis l'enfant d'Ormanthe, qui rendent tesmoignage de ce qu'elles sçauent. Voila le vieil Cheualier, & la Damoiselle dont ie vous ay parlé qui en font de mesme. Elle produit outre cela diuerses personnes qui auoient veu sortir cet enfant de mon logis: bref, les preuues estoient telles, que si Dieu n'eust eu soin de mon innocence, il n'y a point de doute que i'eusse esté condamnée. De fortune les Iuges estans dans ma chambre & me lisans les depositions faictes contre moy, ie ne sçeus que faire en cette affliction, que de recourir aux Dieux, & leuant les yeux au Ciel, ie m'escriay: ô Dieux tout-puissans! qui lisez dans mon cœur, & qui sçavez que ie ne suis point atteinte de ce dont ie suis accusée, soyez mon support, & declarez mon innocence. Et lors comme inspiree de quelque bon Demon, ie me tournay vers la cheminee, & adressant ma parole aux Iuges: Si ces accusations, leur dis-je, sont veritables, ie prie les Dieux que ie ne puisse plus respirer, & si elles sont fausses, ie les requiers que ce charbon ardent ne me puisse point bruler. Et soudain me baissant ie prins vn gros charbon du feu, & le tins sans me bruler avec la main nue

si long-temps qu'il s'y esteignit presque entierement. Les Iuges estonnez de cette preuue , voulurent toucher le charbon pour sçauoir s'il estoit chaud , mais ils en retirerent bien promptement la main : Et apres qu'il fut presque esteint , comme ie vous disois, ils visiterent ma main pour voir s'il s'y auoit point d'apparence de brulure. Mais ils n'y en trouuerent non plus que si iamais ils n'y eust eu du feu. S'ils en furent estonnez, vous le pouuez penser : tant y a qu'ils en firent le rapport au Roy, qui ordonna que Lerieane seroit aduertie , pour voir si cette preuue de mon innocence luy feroit point changer de discours. Mais au contraire, elle dit que quelque recepte auoit empesché que le feu ne m'auoit offensé : & que les tesmoins qu'elle presentoit, estoient irreprochables. Et que cette preuue du feu seroit peut-estre receuable si elle estoit ordonnee par les Iuges, & non pas procedee de ma seule volonté qui la rendoit suspecte de beaucoup d'artifice. Bref, sages Bergères , elle sçeut de telle sorte soustenir sa fausseté , que toute la faueur que le Roy me pût faire, fut d'ordonner, que le tout se verifieroit par les armes , & que dans quinze iours nous donnerions des Cheualiers , qui combattroient à outrance pour nous.

Les nouuelles de tout ce que ie vous ay

raconté, furent incontinent espanchees par toute l'Aquitaine, de sorte que ma mere les entendit aussi bien que les autres, & parce que Lerieane auoit produit tant de tesmoins, elle creut, comme faisoient aussi presque tous ceux qui en oyoient parler, que veritablement i'auois commis la faute dont i'estois accusee : & comme celle qui auoit tousiours vescu avec toute sorte d'honneur, elle en receut vn si grand desplaisir qu'elle en tomba malade, & ayant desia de l'aage, ne pût resister longuement au mal, de sorte qu'elle mourut en dix ou douze iours, avec si mauuaise opinion de moy, qu'elle ne voulut iamais enuoyer me voir, ny m'assister en ma iustification. Voyez comme les Dieux me voulurent affliger en diuerfes sortes. Car ce coup me toucha plus viuement que ie ne vous scaurois dire. Me voila donc sans pere & sans mere, & delaissee de tous ceux qui me connoissoient, voire blasmee vniuersellement de chacun. I'auouë que ie fus plusieurs fois en deliberation de me precipiter d'une fenestre en bas pour sortir de tant de peines : car ie n'auois que ce seul moyen de me faire du mal. Mais les Dieux conseruerent avec espoir que mon innocence seroit enfin conuë : me representant que si ie mourois, ie laisserois toute l'Aquitaine en cette mauuaise opinion de moy. Mais lors que Lerieane offrit,

Leotaris & son frere ; & que Therfandre ny moy ne peusmes nommer personne : tant parce que nous ne nous y estions point preparez, que d'autant qu'il n'y auoit homme qui voulust entrer au combat sur vne mauuaise querelle, comme il croyoit celle-cy : il faut auoier que ie demuray fort estonnee , & qu'alors plus que iamais ie regrettay le pauvre Damon, m'assurant bien que s'il eust esté en vie ie n'eusse pas esté sans Cheualier. Therfandre d'autre costé qui ne pouuoit defendre que sa cause ne pût offrir que de combattre Leotaris & son frere l'un apres l'autre, Mais le terme estant passé, le Roy pour nous faire quelque grace nous donna encores huit iours, & ceux-là estant escoulez, il en adiousta pour tout delay trois autres, à la fin desquels nous fusmes conduits dans le camp, moy toute vestuë de dueil, & sans autre compagnie que celle des gens de Iustice : au contraire Lerieane toute triomphante & accompagnée de plusieurs, fut mise sur vn autre eschaffaut vis à vis de celuy où i'estois. Desia Leotaris & son frere estoient dans le camp armez & montez à l'aduantage, faisant d'autant plus les vaillans qu'ils croyoient n'auoir à combattre que Therfandre, parce que nous n'auions pâ trouuer autre que luy, d'autant que Leontidas, qui estoit fauorisé du Roy, fit paroistre de tenir le party de Lerieane pour

460 L'A II. PARTIE D'ASTREE,
l'offense qu'il disoit auoir receuë. Et que ces
qui autresfois portez d'amour eussent entre-
pris pour moy cent combats semblables ,
estoyent refroidis par la creance qu'ils auoient
que ie les auois tous desdaignez pour Ther-
sandre. Voyez combien vne fausseté est dif-
ficile à estre reconnue quand elle est fine-
ment desguisee. Enfin voicy Thersandre qui
entre dans le camp , resolu de les combat-
tre tous deux , sçachant bien que la iustice
estoit de son costé. Il fut ordonné par les
Iuges, que si durant le combat quelque Che-
ualier se presentoit pour moy il seroit receu
& que Leotaris & son frere pouuoient , ou
ensemble , ou separément , combattre Ther-
sandre s'ils le vouloient. Ces deux freres
auoient du courage , & estoient personnes
d'honneur ; de sorte qu'ils vouloient le pren-
dre l'un apres l'autre : mais Leriene leur dit
qu'elle ne le vouloit pas, de sorte que ne luy
osant desplaire , ils coururent tous deux con-
tre luy. Pensez , sages Bergeres , en quel
estat ie deuois estre ? Je vous assure que j'e-
stois tellement hors de moy que ie ne voyois
pas ce que ie regardois. En ce temps le So-
leil , suiuant la coustume , fut esgalement
partagé : les deffenses ordinaires furent fai-
ctes , & le commandement estant donné,
les trompettes sonnerent. Thersandre qui
veritablement a du courage , remettant sa

confiance en la iustice des Dieux, donne des esperons à son cheual, bien couuert de son escu, & frappe de son bois le frere de Leotariz, sur lequel il le rompt sans effect: mais luy atteint en mesme temps des deux lances, est porté par terre avec la selle entre les iambes. L'eriane voyant vn. si grand aduantage pour les siens, estoit pleine de contentement, & au contraire ie mourois de peur. Therсандre se voyant en telle extremité, ne perdit point l'entendement: mais courant à son cheual, luy osta la bride auant qu'ils fussent reuenus à luy. L'animal qui estoit courageux se sentant sans selle & sans bride, se met à courre par le camp, & comme si Dieu l'eut inspiré, se ioinct à Leotariz, & à son frere, & commence à coups de pieds, & à coups de dents, de les assaillir si furieusement, qu'au lieu d'attaquer Therсандre, ils furent contraincts de se deffendre de son cheual: Cela les amusa quelque temps, parce qu'ils ne le peurent tuer si tost qu'ils pensoient à cause de la legereté & des coups qu'il leur donnoit: enfin ils en vindrent à bout, & animez contre Therсандre pour cette ruze resolurent de finir promptement le combat: & pource s'adressant tous deux à luy, il ne pût faire autre chose que se mettre aupres de son cheual, qui estoit mort en l'vn des bouts du camp, ce qui luy seruit beau-

coup, d'autant que les cheuaux de ses ennemis ayant frayeur du mort, ne s'en vouloient approcher qu'avec peine, & cela mena le combat à vne grande longueur: enfin Leotaris voyant qu'il n'en pouuoit venir à bout, se resolut de mettre pied à terre, ce que son frere fit aussi, & laissant aller leurs cheuaux par le camp, s'en vindrent tous deux contre Thersandre, qui certes fit tout ce qu'un homme pouuoit faire, mais ayant en teste deux des plus forts & courageux Cheualiers d'Aquitaine, il luy fut impossible de faire longue resistance. Il estoit donc desia blessé en diuers lieux, & auoit tant perdu de sang, qu'il n'auoit plus la force de se defendre longuement, lors que les Dieux eurent pitié de moy, & firent presenter à la barriere du camp vn Cheualier qui demanda d'entrer pour defendre, & moy & Thersandre. Elle luy fut incontinent ouuerte, & parce qu'il vid bien que Thersandre estoit réduit à l'extremité, il poussa son cheual furieusement contre eux: mais lors qu'il leur fut aupres il s'arresta sans les attaquer, & leur cria, cessez, Cheualiers, d'offenser plus longuement les loix de Cheualerie, & vous adressez à moy, qui suis enuoyé si à propos pour vous en punir. Leotaris & son frere voyant cette voix se reculerent bien estonnez de se voir à pied, craignant qu'il ne se voulust seruir de l'aduantage qu'il

auoit de son cheual. Et pource ils se mirent à courre vers les leurs : mais l'estranger se mit au deuant, & leur dit : Je veux que vous teniez cette courtoisie de moy, & non pas de vostre vitesse & legereté : montez à vostre aise à cheual, & ne croyez point que ie me vueille preualoir contre vous du mien.

Tous ceux qui virent ces deux genereuses actions, estimerent infiniment l'estranger : mais ie ne pouuois m'en contenter, me semblant que contre ceux qui soustenoient vne si meschante trahison, c'estoit vne grande faute de n'yser de toute sorte d'aduantage, & mesme puis qu'elles en auoient vsé de cette sorte contre Thersandre. Mais le Cheualier auoit vne autre consideration, ne iugeant pas, que ce qu'il blasmoit en autrui luy fust honorable. Cependant que ie pensois à ce que ie vous ay dit, ie vis Leotaris & son frere à cheual, qui sans se ressouuenir de la courtoisie receüe, vindrent l'attaquer tous deux à la fois, mais ils trouuerent bien vn bras plus fort que celui de Thersandre. Sages Bergeres, ie ne vous sçauois particulariser ce combat, car i'auois l'esprit tant aliené, qu'à peine le voyois-ie. Il suffira de vous dire que l'estranger fit des preuues & de force, & de valeur si merueilleuses, que Leriane disoit que c'estoit vn Demon, & non point vn homme mortel. Enfin après auoir

quelque temps combattu, ie vy bien qu'encores qu'il fust feul, il auoit toutesfois quelque aduantage sur eux : car pour Therfandre il estoit tombé de foiblesse & ne se pouuoit releuer de terre. Et ce qui le fit connoistre à tous ceux qui les regardoient, ce fut vn coup qu'il donna au frere de Leotaris d'vne telle force qu'il luy separa la teste de dessus les espaulles. Leotaris voulut vëger son frere: mais l'estranger n'ayant plus à faire qu'à luy, le mena de forte, & le blessa en tant d'endroits que de foiblesse pour le defaut du sang, il se laissa choir du cheual en terre, & d'vne si lourde cheutte, que frappant de la teste la premiere il se tordit le col de la pesanteur du corps & des armes. L'estranger mettant pied à terre, & voyant qu'il estoit mort, le prend par vn pied, le traine hors du camp, & son frere de mesme, puis s'adressant à Therfandre l'ayde à se releuer, & le met à cheual sur vnde ceux des morts, & reprenant le sien, demande aux Iuges s'il auoit rien plus à faire : & luy ayant respondu que non, il requiert que ie sois mise en liberré : ce qui fut ordonné à l'heure mesme. Il s'en vint donc à moy, & me demanda s'il pouuoit me rendre quelque autre seruice. Deux encores, luy dis-ie, l'vn que vous me conduisiez chez moy, en m'ostant de la tyrannie de ceux qui m'ont rauie à ma mere, & l'autre que vous me fassiez

failliez sçavoir à qui j'ay l'obligation de ma vie, & de mon honneur. Pour vous dire mon nom, me respondit-il, c'est vne grace que ie vous demande de ne m'y vouloir point contraindre. Pour vous conduire où vous voudrez, il n'y a rien qui m'en puisse empêcher, pourveu que ce soit promptement.

Cependant que ces choses se passoient de cette sorte tant à mon aduantage en ce lieu, les Dieux voulurent bien faire connoistre que iamais ils n'abandonnent l'innocence. Car il aduint que ma pauvre nourrice n'ayant pas le courage de me voir mourir, croyant pour certain que Therfandre ne sçauroit résister contre ces deux Cheualiers, s'estoit renfermée dans ma chambre, pleurant & faisant de si pitoyables regrets, qu'il n'y auoit personne qui n'en fust esmeuë. Ormanthe qui auoit receu d'elle, & de moy toutes les courtoisies qu'elle pouuoit desirer en fut esmeuë, parce qu'elle estoit fort peu fine, elle ne peut s'empêcher de dire que sa tante luy auoit assuré que ie ne mourrois point, mais que seulement elle vouloit que ie luy fusse obligee de la vie, afin que ie luy fisse plus de bien. Ah! mamie, luy dit ma nourrice, il n'y a point de doute que nostre maistresse est morte, si Therfandre ne demeure victorieux, & que le Roy mesme, selon les loix,

466 LA II. PARTIE D'ASTREE,
ne la ſçauoit ſauuer. Comment, dit Or-
manthe, Madame ſera brûlée ? Il n'y a point
de doute, répondit-elle. Ah ! miſerable que
ie ſuis, repliqua cette fille, comment eſt-ce
que les Dieux me pardonneront à iamais ſa
mort ? Et comment, en eſtes-vous coulpables ?
adiouſta ma nourrice. Ah ! ma mere,
répondit Ormanthe, ſi vous me promettez
de n'en rien dire, ie vous raconteray vn eſtran-
ge accident : & ma nourrice le luy ayant pro-
mis, elle luy dit que ç'auoit eſté elle qui
auoit fait cet enfant, & luy redit tout ce que
ie viens de vous raconter. Mamie, dit in-
continent ma nourrice, allons, allons toſt
ſauuer la vie à tant de gens, & croyez que
Dieu vous en ſçaura gré : & de plus, ie vous
feray auoir de Madame tout ce que vous vou-
drez. Voyez comme la verité ſe deſcouure.
Cette fille ſuiuit ma nourrice, qui pour abre-
ger, s'adreſſant hardiment à la Royne, luy
fait entendre tout ce que ie vous ay dit, de for-
tune au meſme temps que le Cheualier eſtran-
ger parloit à moy.

La meſchanceté de Leriame eſtant donc
deſcouuerte par les armes, & par la confu-
ſion de cette fille, le Roy commanda qu'elle
fuſt miſe dans le feu qui auoit eſté prepa-
ré pour moy : quelques reproches qu'elle pût
faire à ſa niepce, diſant, que ma nourrice
l'auoit trompée, & que la fille n'eſtoit pas en

age de porter témoignage, & moins contre elle que contre tout autre, parce qu'elle l'auoit rudoyee & chastiee de ses vices. Mais toutes ses defences furent de nulle valeur, & la verité fut assez connue de chacun, tant pour les particularitez que cette fille en disoit, que pour le rapport de la sage femme qui auoüa de ne l'auoir iamais veüe au visage. Et parce que chacun battoit des mains, & que le peuple ayant sçeu les malices de Lerieane, commençoit de luy ietter des pierres, le Roy commanda que la iustice en fust faite, & se voyant presté à estre iettée dans le feu, elle se resolut de dire la verité, touchée de la memoire de tant de meschancetez. Elle demande donc d'estre ouye, & declare toutes ses trahisons, m'en demande pardon, & puis volontairement se iette elle mesme dans le feu, où elle finit sa vie au contentement de tous ceux qui auoient ouy ses malices.

Cependant que ces choses se demesloient, le Cheualier qui m'auoit deliuree ne voulant estre connu, à ce que ie pense, se retira sans que personne s'en prist garde, & moy ne le trouuant point ie demeuray avec beaucoup de desplaisir pour le peu de remerciement que ie luy auois fait. Je fis tout ce que ie pûs pour en sçauoir des nouvelles: mais il me fut impossible d'en apprendre iusques au

468 LA II. PARTIE D'ASTREE,
lendemain qu'un homme du pays qui l'auoit
rencontré, & auquel il auoit parlé me vint
trouuer de sa part, & me fit entendre que
s'il n'eust esté pressé de partir, il eust atten-
du tant qu'il m'eust plu, pour me condui-
re où ie luy auois commandé, mais qu'il
auoit promis à vne Dame de l'assister en vne
affaire qui l'emmenoit du costé de la ville
de Gergouie : que s'il en reuenoit : & que
i'eusse affaire de son seruice, on pourroit
sçauoir de ses nouvelles au Mont-d'or, &
que pour estre reconnu, il ne changeroit
point la marque qui estoit en son escu. Et
luy demandant quelle elle estoit, parce que
le iour precedent i'estois si estonnée que ie
n'y auois pris garde, il me respondit, que
c'estoit vn tygre qui se repaissoit d'un cœur
humain : avec ces mots: **TU ME DONNES
LA MORT, ET IE SOUSTIENS TA
VIE.**

Or, discrettes Bergeres, il faut que i'abbre-
ge ce long discours, il fut ordonné que ie
sortirois des mains de Leontidas, à cause que
sa femme auoit demandé mon bien, & que ie
ferois remise en ma liberté, & la pauvre Or-
manthe pour n'auoir esté poussée à tout ce qui
s'estoit passé que par l'artifice de sa tante, fut
renfermée dans des maisons destinees à sem-
blables punitions, où telles femmes viuent
avec toute sorte de commodité, sans toutes-

fois en pouuoir iamais sortir. Je vous vay faire vn recit estrange : l'auois tousiours infiniment aimé Damon, & sa memoire depuis sa mort m'estoit demeuree si viue en l'ame, que ie l'auois ordinairement deuant les yeux: mais depuis cet accident, & que i'eus veu ce Cheualier estrange, ie ne sçay comment ie commençay de changer toute cette premiere affection en luy: & quoy que ie ne l'eusse point veu au visage, il faut que i'auoüe que ie l'aimay: de sorte que ie pouuois dire que i'estois amoureuse d'un visage armé, & sans le connoistre. Je ne sçay si l'obligation que ie luy auois en estoit cause, ou si sa valeur & sa courtoisie, ou sa bonne façon m'y contraignirent: tant y a que veritablement, ie n'ay pû aimer depuis ce iour, que ce Cheualier inconnu. Et pour preuue de ce que ie dis, apres auoir attendu quelque temps: & voyant que ie n'auois point de ses nouuelles, ie me resolus de prendre le chemin de Gergouie & du Mont-d'or: & apres auoir vn peu consideré ce dessein, ie declaray à Therlandre, qui m'offrit toute assistance. Et ie m'adressay plustost à luy qu'à tout autre, parce que depuis le iour qu'il auoit combattu il s'estoit entierement donné à moy: Et que plusieurs fois ie luy auois ouï dire, qu'il desiroit infiniment de connoistre ce vaillant Cheualier qui nous auoit si bien secourus. Feignant donc de vouloir

476 LA II. PARTIE D'ASTREE,

visiter mon bien, ie dresse mon train, ie fors de la Cour, & m'en viens chez moy, où me demeslant de cet embarras, ie prens que ma nourrice pour toute compagnie, & Therfandre pour me defendre, & nous mettons sur le chemin du Mont-d'or. C'est vn pays extrêmement rude & montueux, chargé presque en tout temps de neiges & de glaçons; ma pauvre nourrice y mourut, & lors que ie la faisois enter-
rer, & que i'estois merueilleusement en peine pour estre seule avec Therfandre, ie rencontray Tyrcis, & Hylas, & Laonice, desquels la compagnie me fut tant agreable, que pour ne la perdre ie me resolus de m'habiller en Bergere, comme vous me voyez, & Therfandre en Berger: & apres auoir demeuré quelque temps dans ces montagnes, pensant y trouuer quelques nouuelles de celles que ie cherchois, ie me resolus de venir avec eux en ce pays, puis que par l'Oracle il leur estoit commadé de s'y acheminer: & pensay aussi puis que ie m'approchois de Gergouie, que ie pourrois peut-estre trouuer ce Cheualiet à qui j'ay tant d'obligation.

Madonthe alloit de cette sorte racontant sa fortune, & non sans mouïller son visage de pleurs, cependant que Paris & les Bergers discouroient ensemble, & ne se pouuant si tost

endormir pour estre tous attains de ce mal d'esprit, que sur tous les autres est ennemy du sommeil. Car Tyrcis mesme aimoit sa Cleon morte, quoy qu'il n'eust plus d'esperance de la reuoir : & parce qu'entre tous il n'y en auoit point qui fust plus libre que l'inconstant Hylas, c'estoit aussi celuy qui portoit avec moins d'incommodité son amour. Et de fortune Tyrcis ayant la pensee en sa chere Cleon, ne pût s'empescher de soupirer fort haut, & en mesme temps Siluandre en fit de mesme. Voila, dit Hylas, deux soupirs bien differens. Et comment l'entendez-vous ? dit Paris. Je l'entends ainsi, & m' imagine que Siluandre souffle de cette sorte pour esteindre le feu qui le brule, & Tyrcis pour r'allumer celuy qui l'a brulé autresfois. Hylas parle fort bien, dit Tyrcis, quand il dit qu'ils s' imagine telle chose : car aussi n'est-ce qu'vne pure imagination d'vne ame qui ne sçait pas aimer. Et vous aussi Tyrcis, respondit Hylas, me reprochez que ie ne sçay pas aimer ? Je pensois qu'il n'y eust que ce fantastique Siluandre qui deust auoir cette opinion. Si chacun, dit Tyrcis, iugeoit avec la raison, vous mesme le croiriez comme nous. Comment, dit Hylas, se releuant sur vn coude, que pour bien aimer il faut idolatrer vne morte eomme vous ? Si vous sçauiez bien aimer, adiousta Tyrcis, il n'y a point de doute que si vous auiez vne rencontre aussi malheureuse

que la mienne, vous y seriez obligé par le devoir. Et quoy, replique l'inconstant, on verroit Hylas amoureux d'un tombeau: & si i'aurois la iouyssance de mes amours, comme enfin tout amant la desire, qu'en naistroit-il, Tyrcis, que des cercueils? Quant à moy, Berger, ie ne veux point de tels enfans, & par consequent n'aimeray iamais telles maistresses. Mais venons à la raison: Quel contentement, & quelle fin proposez-vous à vostre amour? Amour, dit-il, est vn si grand Dieu, qu'il ne peut rien desirer hors de soy-mesme: il est son propre centre; & n'a iamais dessein qui ne commence & finisse en luy. Et partant, Hylas, quand il se propose quelque contentement, c'est en luy-mesme d'où il ne peut sortir, estant vn cercle rond, qui par tout a la fin & son commencement, voire qui commence où il finit, se perpétuant de cette sorte, non point par l'entremise de quelque autre, mais par sa seule & propre nature. C'est bien Druyer, dit Hylas, en se mocquant, mais quant à moy, ie croy que tout ce que vous venez de dire sont des fables, avec lesquelles les femmes endorment les moins ruzes. Et qu'est-ce, Hylas, dit Tyrcis, qui te semble plus esloigné de la verité? Toutes les choses que vous venez de dire, respondit l'inconstant, sont de telle sorte hors d'apparence, que ie ne scaurois marquer celle qui l'est dauantage.

Qu'Amour ne desire rien hors de soy-mesme, tant s'en faut on void le contraire, puis que nous ne desirons que ce que nous n'auons pas. Si vous entendiez, respondit Tyrcis, de quelle sorte par l'infinie puissance d'amour deux personnes ne deuiennent qu'une, & vne en deuient deux, vous connoistriez que l'Amant ne peut rien desirer hors de soy-mesme. Car aussi-tost que vous auriez entendu comme l'Amant se transforme en l'Aimé, & l'Aimé en l'Amant, & par ainsi deux ne deuiennent qu'un, & chacun toutesfois estant Amant & Aimé, par consequent est deux, vous comprendriez, Hylas, ce qui vous est tant difficile, & auoüeriez, que puis qu'il ne desire que ce qu'il aime, & qu'il est l'Amant & l'Aimé, ses desirs ne peuuent sortir de luy-mesme. Voicy bien, dit Hylas, la preuue du vieux prouerbe, Qu'un erreur en attire cent. Car pour me persuader ce que vous auez dit, vous m'allez figurant des choses encores plus impossibles, à sçauoir, que celuy qui aime, deuiant ce qu'il aime, & par ainsi ie serois donc Phillis. La conclusion, dit Siluandre, n'est pas bonne : car vous ne l'aimez pas, mais si vous disiez qu'en aimant Diane, ie me transforme en elle, vous diriez fort bien : Et quoy, dit Hylas, vous estes donc Diane ? Et vostre chapeau aussi n'est-il point changé en sa coiffure, & vostre iuppe en sa robe ? mon chapeau, dit Siluandre,

474 LA II. PARTIE D'ASTREE,
n'aime pas sa coiffure. Mais quoy ? dit l'in-
constant, vous deuriez donc vous habiller en
fille : car il n'est pas raisonnable qu'une sage
Bergere comme vous estes, se desguise de cette
sorte en homme. Il n'y eut personne de la
troupe qui se peust empescher de rire des pa-
roles de ce Berger, & Siluandre mesme en rit
comme les autres : mais apres il respondit de
cette sorte : Il faut, s'il m'est possible, que ie
vous sorte de l'erreur où vous estes. Scachez
donc qu'il y a deux parties en l'homme : l'v-
ne, ce corps que nous voyons, & que nous
touchons : & l'autre, l'ame, qui ne se void, ny
ne se touche point, mais se reconnoist par les
paroles & par les actions, car les actions ny les
paroles ne sont point du corps, mais de l'ame,
qui toutesfois se sert du corps comme d'un
instrument. Or le corps ne void ny entend :
mais c'est l'ame qui fait toutes ces choses : de
sorte que quand nous aimons, ce n'est pas le
corps, qui aime, mais l'ame, & ainsi ce n'est
que l'ame qui se transforme en la chose ai-
mee, & non pas le corps. Mais, interrompit
Hylas, j'ayme le corps aussi bien que l'ame : de
sorte que si l'Amant ne se change en l'Aimé,
mon ame deuroit se chager aussi bien au corps
de Phillis qu'en son ame. Cela, dit Siluandre
seroit contreuenir aux loix de la nature : car
l'ame qui est spirituelle, ne peut non plus deue-
nir corps, que le corps deuenir ame : mais pour

cela le changement de l'Amant en l'Aimé ne laisse pas de se faire. Ce n'est donc qu'en vne partie, dit Hylas, qui est l'ame, & qui par conséquent est celle dont ie me soucie le moins. En cela vous faites paroistre, dit Siluandre, que vous n'aimez point, ou que vous aimez contre la raison: car l'ame ne se doit point abaisser à ce qui est moins qu'elle, & c'est pourquoy on dit que l'amour doit estre entre les égaux, à sçauoir l'ame, aimer l'ame qui est son égale, & non pas le corps qui est son inferieur, & que la nature ne luy a donné que pour instrument. Or pour faire paroistre que l'Amant deuient l'Aimé, & que si vous aimiez bien Phillis, Hylas seroit Phillis, & si Phillis aimoit bien Hylas Phillis seroit Hylas, oyez que c'est que l'ame: car ce n'est rien, Berger, qu'une volonté, qu'une memoire, & qu'un entendement. Or si les plus sçauans disent que nous ne pouuons aimer que ce que nous connoissons, & s'il est vray que l'entendement & la chose entendue ne sont qu'une mesme chose, il s'ensuit que l'entendement de celuy qui aime, est le mesme qu'il aime. Que si la volonté de l'Amant ne doit en rien differer de celle de l'Aimé, & s'il vit plus par la pensee qui n'est qu'un effect de la memoire, que par la propre vie qu'il respire, qui doutera que la memoire, l'entendement & la volonté estans changés en ce qu'il aime, son ame qui n'est autre chose que ces trois puissances,

476 LA II. PARTIE D'ASTREE,
ne le soit de mesme? Par Thautates, dit Hylas,
vous le prenez bien haut, encor que i'aye long
temps esté dans les escoles des Massiliens, si
ne puis-je qu'à peine vous suiure. Si est-ce, dit
Siluandre, que c'est parmy eux que i'ay appris
ce que ie dis. Si auez-vous eu beau m'em-
brouiller le cerueau par vos discours, dit Hy-
las, vous ne sçauriez pourtant me montrer que
l'Amant se change en l'Aimé, puis qu'il en
laisse vne partie, qui est le corps. Le corps, dit
Siluandre, n'est pas partie, mais instrument de
l'Aimé, & de fait si l'ame estoit separee du
corps de Phillis, ne diroit-on pas, voila le corps
de Phillis? Que si c'est bien parler que de
dire ainsi, il faut donc entendre que Phillis est
ailleurs, & ce seroit en cette Phillis que vous
seriez trāsformé, si vous sçauiez bien aimer, &
cela estant vous n'aurez point de desir hors de
vous-mesme: car comprenant toute vostre
amour en vous, vous assoupiriez aussi en vous
tous vos desirs. S'il est vray, dit Hylas, que le
corps ne soit que l'instrument dont se sert
Phillis, ie vous donne Phillis, & laissez-moy le
reste, & nous verrons qui sera plus content de
vous ou de moy: Et pour la fin de nostre dif-
ferent, il sera fort propos que nous dormions
vn peu. Et à ce mot se remettant en sa place,
ne voulut plus leur respondre. Ainsi peu à peu
toute cette troupe s'endormit horsmis Sil-
uandre, qui veritablement espris d'vne tres-

violente affection, ne peut clorre l'œil de long temps apres.

Cependant, ainsi que ie vous disois, Madonthe alloit racontant sa fortune à ces belles Bergeres: & parce qu'une grande partie de la nuit estoit des-jà passée, peu à peu le sommeil s'esconla dans les yeux de Phillis & d'elle: Mais Astree qui ne pouvoit dormir alloit entretenant Diane, qui de son costé reconnoissant l'extreme affection de Siluandre, cōmençoit de l'aimer, quoy que cette bonne volôté prist naissance assez insensiblement, car elle-mesme ne s'en prenoit garde. Au commencement ce ne fut qu'une connoissance de son merite, (aussi est-il necessaire de connoistre avant que d'aimer) depuis sa conuersation ordinaire, luy fit trouver sa compagnie agreable. Et en fin la recherche avec tant de discretion & de respect le luy fit aimer sans nul dessein toutesfois, d'avoir de l'amour pour luy. Astree qui avoit toutes ses pensees en Celadon ne pouuant si tost clorre l'œil, voyant que Phillis & Madonthe estoient endormies, & croyant de n'estre escoutee de personne, parloit de cette sorte à Diane. Veritablement, ma sœur, il faut avouer qu'une imprudence attire beaucoup de peines apres elle, & que quand une faute est faite, il faut beaucoup de sagesse pour la reparer. Confidez, ie vous supplie, combien celle que j'ay commis en l'amitié de Celadon m'a rapporté

& me rapportera d'ennuis, puis que ie ne scaurois souffrir que ma penſee eſpere de m'en voir iamais exempte, ſinon par la mort, & encores ne penſe-ie pas que ſi apres la mort on a connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé en cette vie, (comme pour certain ie croy que l'on a) ie n'aye dans mō tombeau meſme, le regret d'auoir commis cette offenſe contre la fidelité de Celadon, & cependāt voyez à quoy cette faute m'a portee. Voila cette amour qu'avec tant de peine & de ſoing i'ay tenuë ſi longuement cachee, & que ie ne uoulois pas meſme eſtre conuë à ma chere compagne, la voila, dis-ie, à cette heure deſcouuerte par moy-meſme à des perſonnes eſtrangeres, & qui ne me ſont obligees d'aucune ſorte de deuoir. Ah ! que ſi ie reuenois au bon-heur que i'ay perdu, ie me cōduirois bien, ce me ſemble, avec plus de prudence. Ma ſœur, reſpondit Diane, la foibleſſe humaine a cela de propre, qu'elle ne reconnoit preſque iamais ſa faute que quand elle en reſſent le mal, d'autāt que les Dieux veulent ſeuls eſtre eſtimez parfaicts & ſages. De ſorte qu'il ne faut point que vous croyez que ſi la perte que vous auez faiete de Celadon, ne fuſt aduenue de cette façon, c'eufſt eſté, ſans doute, de quelque autre : car il n'y a rien de ferme, ny d'entieremēt arreſté parmy les hommes. Je ne dis pas que la prudence ne puiſſe eſloigner, diuertir ou amoindrir vn peu ces accidens : mais

croyez-moy, ma sœur, il faut en fin, que par la preuve nous connoissions que nous sommes hommes, c'est à dire, avec beaucoup d'imperfections. Si voyons-nous, respondit Astree, plusieurs personnes qui passent plus doucemēt leur vie que d'autres, ou de qui pour le moins les actions ne font point au veu & au sçeu du public, & sans aller plus loing, i'auoüe que vous auez eu du mal-heur en Philandre : mais qui est-ce qui vous le peut reprocher ? Ah ! ma sœur, respondit Diane, il n'y a rien qui nous fasse de plus rudes reproches de nos fautes que la connoissance que nous en auons nous-mesmes. Il est vray, repliqua Astree, si m'auouïerez-vous, que tout ainsi que le bien que nous possedons est plus grand quand il est connu : de mesme aussi le mal, dont chacun a connoissance, est bien plus cuisant. De là vient qu'avec tant de soin chacun s'efforce de cacher les incommoditez qu'il souffre, & qu'il y en a bien souuent qui aiment mieux les auoir plus grandes, & qu'elles soient cachees & secretes. Or, ma sœur, ie vous aime trop pour ne vous aduertir d'une chose, où, ce me semble, vous deuez apporter tous les remedes de vostre prudence. Et puis qu'il n'y a personne qui nous escoute, ie penserois yser de trahison, si ie ne vous descouurois ma pensèe. Car ie sçay fort bien, que si autres-fois i'eusse auant mon malheur rencontré vne amie qui

m'eust parlé si franchement, ie ne serois pas en la confusion où ie me trouue. Ma seur, respondit Diane, voicy vn tesmoignage de nostre amitié & de vostre bonté. Vous m'obligez infiniment de me dire non seulement cette fois, mais tousiours ce qui vous semblera de mes actions, & mesme en particulier, comme nous sommes à cette heure, que tout dort autour de nous.

Encores que ces deux sages Bergeres eussent opinion de n'estre point ouyes, si estoient-elles bien fort deceuës : car Laonice qui estoit de la compagnie, encor qu'elle feignit de dormir oyant que ces Bergeres discouroient entre elles, leur rendoit l'oreille plus attentiuement qu'il luy estoit possible, desiruse outre mesure d'apprendre de leurs nouuelles, afin de leur rapporter du desplaisir, suivant le dessein qu'elle en auoit fait. D'autre costé Siluandre voyant toutes les compagnons endormis, & oyant parler ces Bergeres, reconnut, ce luy sembla, la voix de Diane, & desirux d'entendre leur discours se desroba le plus doucement qu'il luy fut possible d'entre ces Bergeres, ce qu'il fit aisément, parce qu'ils estoient sur leur premier sommeil, & se trainant peu à peu sur les mains & sur les genoux vers le lieu où estoient les Bergeres, fit de sorte qu'elles ne l'ouïrent point approcher. Et parce que leur murmure l'alloit guidant, il ne s'arresta qu'il ne peust
bien

bien discerner la voix de chacune, & de fortune il y arriva au mesme temps qu'Astree reprenoit la parole de cette sorte:

Vous resflouenez-vous des propos que ie vous ay dits aujourd'huy à l'oreille quand Siluandre disputoit avec Phillis: N'est-ce pas, dit Diane, de l'amitié de ce Berger enuers moy? de cela mesme, respôdit Astree: Or continuat'elle, il faut que vous sçachiez que depuis ie l'ay bien mieux reconnue par les discours qu'il m'a tenus: de sorte que vous devez attendre pour chose tres-certaine vne extreme affectiô de luy. Que si elle vous est des-agreable, il faut que de bonne heure vous l'esloignez de vous, &encor ne sçay-ie si cela y profitera beaucoup puis que ces humeurs particulieres, comme est celle de ce Berger, ne se surmontent pas aysement, estant de telle nature qu'elles s'efforcent plus opiniastemê contre ce qui les contrarie: Que si elle vous plaist, il faut y vser d'une tres-grande discretion, afin qu'elle ne soit reconnue d'autre que de vous. Ma sœur, respôdit Diane, apres auoir quelque temps pensé à ce qu'elle luy disoit, vous me faiâtes trop paroistre d'amitié, pour vous tenir quelque chose cachee. Ie vous veux donc parler à cœur ouuert, mais avec supplication que ce que ie vous diray, ne soit iamais redit ailleurs, non pas mesme à Phillis, si cela n'offense point l'amitié, qui est entre vous. Ie croirois, respondit Astree, vser

482 LA II. PARTIE D'ASTREE,
d'une grande trahison, & estre indigne d'estre
aimée de vous, si ie faisois part à quelqu'un
d'un secret que vous m'auriez fié! & quant à
ce qui concerne Phillis, soyez seure, ma sœur,
que tout ainsi que ie ne feray iamais chose qui
puisse blesser l'amitié que ie luy porte, de
mesme ne me fera-t'elle iamais offenser celle
que ie vous ay iurée. C'en est pas, dit Diane,
que ie sois en doute de la discretion de Phillis,
mais c'est que si ie pouvois, ie me cacherois à
moy-mesme. Et à ce mot s'estant teuë pour
quelque temps, elle recommença ainsi: Lors,
ma sœur, que ie perdis Philandre, comme ie
vous ay raconté, le desplaisir m'en fut si sensi-
ble; qu'après l'auoir plaint fort long-temps, ie
fis resolution de n'aimer iamais rien, & de pas-
ser de cette sorte le reste de ma vie en un eter-
nel veufuage. Car encor que Philandre ne fust
pas mon mary, si crois-je que sans doute il
l'eust esté s'il eust suruescu Philidas. En cette re-
solution ie vous puis iurer avec verité que i'ay
uescu iusques icy autant insensible à l'amour,
que si ie n'eusse point eu d'yeux ny d'oreilles,
pour voir ny ouïr ceux qui se sont presentez.
Amidor, cousin de Philidas, en peut rendre
preuve, qui encor que d'une humeur volage,
ne laissoit d'auoir des parties assez recomman-
dables pour se faire aimer, & qui auant qu'es-
pouser Alfarante, m'a plusieurs fois represêté
la volonté de son oncle, voire celle de Philidas,

& offert de me prendre à toutes les conditions que ie luy voudrois dōner: Tesmoin le pauvre Nicaandre: ie l'appelle pauvre, pour l'estrange resolution que mon refus luy fit prendre: Et bref, tesmoins tous ceux qui depuis ce iour là ont eu la volonté de m'aimer. Tant y a que la memoire de Philandre m'a iusques à ce iour de telle sorte defenduë de semblables coups, que ie ne puis iurer n'auoir pas mesmes eu en pensee que cela peut estre. Mais il faut cōfesser que depuis la feinte recherche de Siluandre, ie me sens beaucoup moins changee, & vous supplie de considerer ce que ie vay vous dire: Je sçay que ce Berger, au commencement pour le moins, ne m'a seruie que par gageure; & toutesfois dès qu'il a commencé, i'ay eu sa recherche agreable, & au contraire, ie sçay que le gentil Paris m'aime veritablement, & que pour moy il laisse la grandeur de sa naissance: & toutesfois, quelque merite que ie reconnoisse en luy, il est impossible qu'il fasse naistre en moy tant soit peu d'amour, & proteste que toutes les fois que ie le considere, & que ie me demande de quelle volonté ie suis enuers luy, ie trouue que ce n'est point d'autre sorte que s'il estoit mon frere. D'en trouuer la raison, il m'est impossible: maistant y a que cela est tres-veritable. Or, ma sœur, si ie dis que i'aime d'autre façon Siluandre, ne croyez pas pour cela que

ie fois esprise d'amour pour luy, mais ouy bien
 que ie ressens les mesmes commencemēs, que,
 si i'ay bonne memoire, ie ressentois à la nais-
 sance de l'amitié de Philandre. Et qu'est-ce, ma
 sœur, respondit Astree, qui vous plaist le plus
 en luy? Premièrement, dit Diane, ie ne voy
 point qu'il ait iamais rien aimé, & cela ne se
 peut pas attribuer à vne stupidité d'entende-
 ment, veu qu'il montre bien le contraire par
 ses discours. Et puis il se soumet ie ne sçay
 comment, & me donne vne si absoluë puissan-
 ce sur sa volonté, qu'il ne dit iamais parole
 qu'il ne craigne de m'offenser. Outre cela, c'est
 vne discretion tousiours continuee que toute
 sa vie, & ne voyez rien en luy de trop ny de
 trop peu: Et en fin, & qui est veritablement la
 cause principale de mon amitié, c'est que ie le
 iuge homme de bien, rond, & sans vice. Ie
 vous assure, ma sœur, respondit Astree, que ie
 reconnois les mesmes cōditions en ce Berger,
 & que quant à moy ie iuge que si le Ciel vous
 destine à aimer quelque chose, vous estes heu-
 reuse, si c'est ce Berger. Mais si faut-il que vous
 y vsiez de vostre prudence ordinaire, si vous
 n'en voulez auoir du desplaisir. Ie ne sçay, ma
 sœur, dit Diane, pourquoy vous me tenez ce
 langage: car sçachez qu'encores que ie l'aime
 mieux qu'autre que i'aye veu depuis la perte
 de Philandre, ce n'est pas pour cela que ie
 vueille qu'il le sçache, ny que i'aye intention

de luy permettre de me seruir : & s'il est si outrecuidé que de me le declarer , qu'il s'assure que ie le traiteray de sorte qu'il n'aura iamais la hardiesse de m'en parler deux fois. Mais, ma sœur, dit Astree , quelle est donc vostre intention ? De nous punir tous deux , respondit Diane. Ie veux dire de le chastier de la hardiesse qu'il aura eue de m'aimer , & me punir aussi de la faute que j'auray faite de l'auoir agreable , afin d'estre pour le moins plus iuste que bien auisee. Ma sœur, dit Astree , ce dessein est tres-pernicieux : car en cela vous ne vous rapporterez nulle satisfaction , mais beaucoup de peine , & peut-estre vne extreme confusion. Prenez garde, que voyant vn caillou , vous n'y apperceuez point de feu , mais si vous le frappez, ou avec vn autre caillou , ou avec quelque chose de plus dur , vous le voyez incontinent tout couvrir d'estincelles, & par ainsi le feu caché se decouure. Faites estat que de mesme ces ieunes cœurs, qui aiment bien , s'ils ont de la prudence , cachent discrettement leurs affections, & n'en donnent la veue qu'à ceux qui en doiuent auoir connoissance : Mais quand ils sont hurtez , ie veux dire quand vne trop grande rigueur les outrage, ils sont si transportez de leur passion , qu'il leur est impossible qu'ils la puissent dissimuler, & Dieu sçait , si cela peut estre sans mettre vn grand trouble en l'ame de celle pour qui ces choses se font : car

de quelque costé que ces discours puissent tomber , ils ne peuuent estre à l'aduantage d'une fille. Vostre sagesse , ma sœur , vous feroit bien conseiller vne autre , mais chacun a les yeux clos le plus souuent pour soy-mesme : c'est ce qui m'a conuié à vous demander dès le commencement , si vous aimez ou n'aimez pas ce Berger. Car si vous ne l'aimez point , il faut d'abord retrancher toute conference & toute pratique , mais si entierement & si promptement , qu'il ne luy reste nul espoir , ny à ceux qui descouriront son affection , ny aucun soupçon que vous y ayez iamais consenty. Et il ne faut point se flatter en cela , de dire qu'une femme ne peut non plus s'empescher d'estre aimée que d'estre veüe. Ce sont des contes pour endormir les personnes moins rusees , puis qu'en effect il n'y a celuy qui ne se departe de telle entreprise , si dès le commencement toute esperance luy est ostee , non pas d'une partie , mais du tout. Que si nous en voyons quelques opiniastrés , c'est pour quelques iours seulement , estant certain que l'amour non plus que le reste des choses mortelles , ne peut viure sans nourriture , & que la propre nourriture d'amour , c'est l'esperance. Mais si vous l'aimez ainsi que vous m'avez dit , & comme , à la verité , il le merite : ce seroit , ma sœur , vne grande imprudence , ce me semble , de vouloir vous raurir ce qui vous

plaist. Mais, dit Diane, ce qui plaist n'est pas toujours ny honorable, ny raisonnable, & cela n'estant pas, la vertu nous ordonne de nous en deporter : & quant à moy, j'aimerois mieux la mort, que de faire autrement. Je ne doute point de ce que vous dittes, respondit Astree, estant trop certaine de la vertu de Diane : mais voyons donc si cette action est contraire à la raison ou à l'honneur. Est-ce contre la raison d'aimer vn gentil Berger, sage, discret, & qui a tant esté fauorisé de la nature? Quant à moy ie iuge que non, tant s'en faut, il me semble raisonnable. Or rien de raisonnable ne peut-estre honteux, & ne l'estant point, ie ne vois pas qu'il y ait apparence de douter de ce que vous disiez. Il est ayzé, adioustà Diane, de conclurre icy à l'aduantage de ce Berger, n'y auant personne qui y contredise, mais si quelqu'un vous proposoit : Est-il raisonnable que Diane qui a toujours esté en consideration parmy les Bergers de cette contree, espouse par amour vn Berger inconnu, & qui n'a rien que son corps, & ce que sa conduite luy peut acquerir? ie ne croy pas que vous prissiez la premiere opinion. Et cette consideration est cause que ie suis entierement resoluë de souffrir sa recherche & son affection, tant que ie pourray feindre de ne la croire : mais s'il me reduit à tel point que ie ne puisse plus me couvrir de cette ruse, dès l'heure

que cela m'aduiendra, ie proteste que iamais ie ne luy permettray de me voir, ou s'il me void de m'en parler, ou s'il m'en parle, & qu'il m'aime, ie le traitteray de sorte que s'il vit, ie croiray qu'il ne m'aimera plus. Et vous, dit Astree, que deuiendrez-vous cependant? Je l'aimeray sans doute, respondit Diane, & en l'aimant, & viuant de cette sorte avec luy, ie puniray l'offense que i'auray faicte de l'aimer: Je preuois, adiousta Astree, que ce dessein vous prepare plus de peines & de mortels desplaisirs, que la vanité qui le vous fait faire ne vous donnera iamais de faux contentemens.

Cependant que ces Bergeres discouroiēt de cette sorte, pensant que personne ne les ouyt, Laonice estoit si attentue, que pour n'en perdre vne seule parole, elle n'osbit pas mesme souffler, parce qu'il n'y auoit rien qu'elle desirast avec plus de passion que de descouurir les nouuelles qu'elle apprenoit. Mais Siluandre y demeuroid rauy, & lors qu'il oyoit au commencement les fauorables paroles que Diane disoit, combien s'estimoit-il heureux? puis quand il escoutoit les conseils d'Astree, & la defense qu'elle faisoit de son merite, combien luy estoit-il obligé? Mais quand sur la fin il vid la resolution que Diane prenoit: ô Dieux! qu'est-ce qu'il deuint? Il fut tres à propos pour luy que ces Bergeres s'endormissent, puis qu'il luy eust esté impossible de ne

dōner connoissance qu'il estoit là par quelque cuisant soupir. Car de s'en aller pour soupirer à son aise loing d'elle, il ne pouuoit obtenir cela sur luy-mesme, estant trop desireux d'escouter la fin de leurs discours : de sorte que ce fut vn grand bien pour luy que ces Bergeres apres s'estre donné le bon soir s'endormissent. Car il se retira vers ses compaignes, aussi doucement qu'il en estoit party, & ayant repris sa place, & bien regardé si quelqu'un de ces Bergers ne vieillloit point, & trouuant qu'ils estoient tous profondément endormis, il se mit à la réuerse, & les yeux en haut, il consideroit à trauers l'espeffeur des arbres, les estoilles qui paroissoient, & les diuerses chimeres qui se forment dans la nuë, mais il n'y en auoit point tant, ny de si diuerses, à ce qu'il disoit luy-mesme; que celle que les discours qu'il venoit d'ouïr luy mettoient en la pensee, acheptant par là bien cherement le plaisir qu'il auoit eu de sçauoir que sa Diane l'aimoit: estant en doute s'il estoit plus obligé à la curiosité, qui luy auoit fait auoir cette connoissance, que desobligé pour auoir appris la cruelle resolution qu'elle auoit faite. Cette imagination fut debattuë en son ame fort long tēps: enfin Amour par pitié luy permit de clorre les yeux, & y laisser couler le sommeil pour enchanter en quelque sorte ses fascheuses incertitudes.





L E

TIESME LIVRE

E L A S E C O N D E

P A R T I E D' A S T R E E.

A I S il est temps de reuenir à Celadon que nous auons si longuement laissé dans sa cauerne, sans autre compagnie que celle de ses chiens, qui n'auoient autre sujet que son bon-heur, & son ennuy present. Quinze iours s'escoulerent de cette sorte, avec un soucy de s'auoir, que la tristesse le nour-rit plus qu'autre chose qu'il se souciait de. Tout son plaisir estoit en ses imagi- nations, avec lesquelles il passoit les iours & les nuits, qui luy estoient mesme chose, puis- qu'il étoit dénué des yeux d'Astree, les vns & les autres ne luy sembloient que des tenebres. Il n'auoit iamais eu accident en sa vie qui ne restât lors en la memoire, & par malheur estoit toujours dauantage en ceux qui

luy auoient esté plus ennuyeux, comme plus conuenables à l'estat où il se trouuoit. Que si de fortune il s'amusoit quelque temps aux autres, il se reprenoit incontinent de ce qu'il tournoit en vne saison si triste les yeux de son ame sur quelque sujet de contentement. Passant son aage en ces tristes exercices, & prenant de si mauuais nourritures, son visage se changea de sorte qu'il n'estoit pas connoissable. Et ne faut point douter qu'il estoit impossible qu'il vesquit long-temps, si le Ciel, qui peut-estre le reseruoit à quelque fortune meilleure, ne luy eust enuoyé du soulagement.

Le iour mesme qu'il s'estoit eschappé des mains de Galathee par l'ayde d'Adamas, de Syluie & de Leonide, Galathee fut contrainte de suiure sa mere Amasis à Marcilly, à cause de quelques resioüissances & feux de ioye qui se deuoient faire pour les heureux succez qu'auoient eues desseins de Clidamant en l'armée des Francs. Mais quand elle y fut arriuee, & qu'elle sceut que Celadon estoit eschappé, elle entra en vne si grande colere contre Leonide, qu'elle luy defendit sa presence. Cette belle Nymphe estant lassé du tracas de la Cour, se retira chez son oncle Adamas, qui auoit le mesme soing d'elle, que si elle eust esté sa fille, tant pour luy estre si proche, que pour la recommandation que Belizer

son frere luy auoit faite à sa mort. Et quoy qu'elle vist tous ses seruices passez estre perdus, & qu'elle n'en deuoit rien esperer, si estoit-elle bien aise d'auoir recouuré la liberté à ce prix : mais plus encores pour l'esperance qu'elle auoit de voir Celadon, pensant qu'il fust aupres d'Astree, ne se pouuant figurer que l'aimant avec tant de violence, le rude commandement qu'elle luy auoit fait le püst empêcher d'y retourner. Et quoy qu'elle sceust bien que cette affection luy ostoit toute esperance d'estre aimée du Berger, si se representoit-elle que ce luy seroit vne douce vie de passer ses iours aupres de luy. Cela fut cause que trouuât Paris fort disposé à semblable visite; deux iours apres qu'elle fut arrivée chez son oncle, ils allerent ensemble dās le hameau de ces Bergeres: mais elle fut bien estonnée, quand demandant des nouuelles de Celadon, elle entendit qu'il n'y estoit point venu, & que tant s'en falloit on l'y croyoit mort. Elle ne laissa toutesfois, pour le contentement de Paris, qui estoit amoureux de Diane, d'effectuer le dessein qu'elle auoit fait pour le sien propre, à sçauoir de visiter fort souvent cette bonne compagnie, outre que véritablement il y auoit du plaisir pour elle en vne si douce conuersation. Viuant donc de cette sorte elle se rendit si familiere parmy ces Bergeres, qu'elles l'aimoient infiniment, & par son commandement viuoient avec elle, comme si elle

494 LA II. PARTIE D'ASTREE,
eust esté Bergere, à quoi elle se plaisoit, de sorte que soudain qu'elle pouuoit prédre quelque loisir, elle s'y en alloit quelquesfois en compagnie de Paris, & bien souuent seule, n'y ayant guere plus d'vne demie lieuë de la maison où elle demeueroit iusques aux hameaux de ces Bergeres, & le chemin encores estoit tant agreable, à cause de la douce riuere de Lignô, & des boccages qui s'y rencontroient, qu'il estoit impossible de s'y ennuyer. Il aduint d'oc qu'estant resoluë vn iour de s'y en aller toute seule, elle alla passer sur le pont de la Bouteresse: & descendât le lōg des riuies de Lignon, encores qu'il n'y eust point de sentier si pres de la riuie, elle ne laissoit de s'y faire chemin pour le plaisir qu'elle prenoit de voir le poisson, qui dans la claire eau de la riuere s'en alloit à petites troupes, se ioüant ensemble le long du bord, & poursuüant ainsi son voyage, se trouua sans y penser pres de la fontaine, où Celadon souloit cueillir le cresson dont il se nourrissoit. Et de fortune le Berger s'estant couché sur le bord, s'y estoit endormy vn peu auparaüant. D'aussi loing que la Nymphe l'apperceut, elle le prist pour Licidas, parce que ces deux freres estoient presque d'vne mesme taille, & auoient accoustumé d'aller vestus l'vn comme l'autre; & quoy que Celadon fut vn peu plus grand, & eust le visage beaucoup plus grand & plus agreable, si est-ce que s'appro-

chant de luy elle y fut deceuë : tant pource qu'elle creut assurement que Celadon n'estoit pas en cette contree, que pour le changement de son visage, ou pour l'opinion qu'elle auoit que Licidas plein de ialousie, comme elle scauoit bien qu'il estoit, se retiroit ainsi seul par ces lieux esgarez. Tāt y a qu'elle s'affista aupres de Celadon, pensant qu'il fust Licidas : mais voyāt qu'il ne s'esueilloit point, elle resolut de continuer son voyage, & le laisser en repos. Il estoit couché sur le costé, & le petit sac où il fouloit tenir ses lettres paroissoit vn peu hors de sa poche, d'autant que sa iuppe s'estoit retroussée. Elle y porta curieusement la main, & le tirant doucement sans qu'il s'esueillast, fist dessein de voir ce que c'estoit, & le luy faire chercher quelque temps auant que de le luy redre, si c'estoit chose qui en meritaist la peine. Elle part dōc avec ce larcin, & laisse ce Berger endormy, qui incontinent apres se resueilla. Et parce que le Soleil commençoit de passer sa chaleur plus ardante, & qu'il ne s'estoit mis aupres de cette fontaine que pour iouir du frais que son onde, & l'ombrage des arbres voisins y conseruoient ; il partit de ce lieu, & se mit dans le plus sauage du bois. Mais d'autant que tout son entretient estoit de la memoire de sa Bergere, il ouure la petite boitte qu'il portoit au col, où estoit le pourtrait d'Astree, & apres l'auoir contemplé quelque temps, il

496 LA II. PARTIE D'ASTREE,
leut les paroles qu'il auoit autresfois escrites
sur l'autre costé, qui estoient telles:

Privé de mon Vray bien, ce bien faux me soulage.

Helas, disoit-il, ô miserable Celadon ! que c'est bien maintenāt que tu peux dire, que privé de ton vray bien, ce bien faux te soulage, puis que tu n'as plus que des biēs imaginaires, les autres t'ayās esté ravis par la personne mesme de qui tu les tenois. Et puis considerant le pourtraiēt, & parlant à luy comme si c'eust esté Astree mesme : Est-il possible, disoit-il, ô ma belle Bergere ! que ie vous aye despleu ? Mais est-il possible, que vous ayant despleu ie viue encore : Que ie vous aye despleu, il est impossible selon ma volonté : mais que ie viue apres cette faulté, il est impossible selon mon affection. Et demeurant sur cette consideration quelque temps muet, il reprit ainsi la parole : Si elle veut que ie viue, pourquoy me bannit-elle du lieu où seulement ie puis viure ? Et si elle veut que ie meure, pourquoy ne me l'a-elle commandé absolument ? Mais quel plus expres commandement faut-il que nous attendions que celuy qu'elle m'a fait de ne me presēter iamaïs deuant elle ? Puis qu'elle sçait bien que sa veüe est ma vie, me defendant cette veüe, ne me commande-t'elle pas de mourir ? Et lors se reprenant : Cela, sans doute, disoit-il, suffiroit pour

pour me faire chercher le trespas, si ie ne sçavois que ce qui est raisonnable au iugemēt des autres, est sans force de raison en elle. Il semble à chacun que c'est chose iuste d'aimer ce luy dont il est aimé, & que l'amitié ne se paye que d'amitié: & au contraire elle iuge raisonnable de hayr ceux qui l'adorent. Pourquoi donc ne dois-je croire, que ce commandemēt deviure esloigné d'elle, est plustost pour me faire souffrir dauātage en viuant, que pour me faire abreger mes peines par vne mort auācée? Mais ce n'est pas encor ce qu'elle veut de moy, puis qu'elle sçait biē que ie ne puis viure ainsi. A t'elle iamais demādē de moy que des preuues impossibles? Tesmoins, disoit-il peu apres, les commandemens que de bouche, & par lettres elle m'a faits si souuent, de feindre d'aimer quelque autre, & rendre cette feinte accompagnée de ces veritables demonstrations qui sont ordinairement avec les plus parfaites amitez. Et lors resserrant ce cher pourtrait pour lire les lettres où ce commandement luy estoit fait: Or sus, disoit-il, viuons donc pour sa gloire, puis que nous ne le pouuons faire pour nostre contentement. Et à ce mot ayant remis sa petite boitte dans son sein, il voulut prēdre les lettres qu'il portoit en sa poche, serrées dans vn petit sac: mais l'y ayant quelque temps cherché en vain, il s'assit en terre, & espancha sur l'herbe tout ce qu'il auoit en

498 LA II. PARTIE D'ASTR
l'une & en l'autre, & voyant qu'en e
qu'il cherchoit n'y estoit point, il ramas
vn pan de son saye tout ce qui estoit e
n'ayant pas le loisir de le remettre en
ches, & s'encourt en sa cauerne pen
auoir oublié. Mais apres beaucoup de p
ne le peut trouuer, car c'estoit ce que L
auoit desrobé. Il n'y eut fuille en sa c
ny de sa cauerne à la fontaine, ny de la
ne aux lieux où il auoit esté ce iour-là
tournast & retournast de sa main, voire
tits festus qu'il n'y auoit pas apparenc
puissent couurir, tât estoit grād le despl
cette perte, & le desir de la recouurer. C
tre qu'il tenoit ces lettres cheres, cōme
de la main de sa Bergere, encore les ai
cōme les tesmoins & de sō bō-heur &
delité, & cōme le plus doux entretien
auoir en la miserable vie qu'il menoit.
voyant qu'il se travailloit en vain, & q
auoit plus d'esperāce de trouuer ces che
tres: Helas, dit-il, croisant les bras l'vn d
tre, & regardant pitoyablement le Ciel
me luy demandant iustice: helas ! quel
Demon m'a rauy le peu de contentem
me restoit ? Demon pour certain faut-
qu'il soit, puis que nulle personne n'a e
& quand elle y eust esté, elle n'eust pū
courage de commettre vne si grande c
puis despliant les bras, ioignāt les main

trelassant les doigts ensemble, laissoit aller ses bras nonchalamment sur ses cuisses. Tu estois encor trop-heureux, disoit-il, ô Celadon ! en cette miserable vie, ayant ces heureux tesmoignages de ta felicité passée: il ne falloit pas que la volonté d'Astree estant de te cōbler de toute sorte d'infortune, ces cheres & douces memoires contreuinsissent à ce qu'elle auoit resolu. Console toy donc en ta perte, & remercie le Ciel qui se rend si conforme à la volonté de ta Bergere, qu'elle mesme ne le scauroit desirer dauantage, & fay paroistre qu'il n'y a rigueur d'elle, ny force du Ciel qui t'en lasse, ny qui t'en separe iamais. Aussi ne falloit-il pas que pour te rendre affligé de toute espee de mal-heur, tu perdisses toute espee de consolation.

Cependant Leonide bien aise de son larcin, s'estant à'grands pas esloignee de ce Berger, toute curieuse alloit ouurant les nœuds du petit sac; & voyant qu'il n'y auoit que des lettres, elle creut que c'estoient de celles de Phillis. Desirant dōc outre mesure de voir les secrets de cette Bergere, elle s'assit sous vn arbre, & les desployant toutes en son giron, la premiere qu'elle rencontra, fut telle:

LETTRE D'ASTREE

A CELADON.

QUE vous m'aimiez, ie le croy, & pouvez connoistre en ce que i'ay que vous m'en assurez. Que si vous autant de connoissance que de ressentiment d' par la permission que ie vous donne de que vous m'aimiez, vous iurerez que ie me, & par là vous seriez assuré que vo de moy, ce qu'il semble que vous souhaitez pour estre bien-heureux. Si apres cette ration vous n'estes content, ie diray que vous n'avez point Astree, puis que l'amitié ne doit s'irer que l'amitié.

Quand Leonide lisant cette lettre vit tra le nom d'Astree, elle s'arresta tout & approchât le papier de ses yeux, & retournoit trois fois ce mot. En fin se ressouvenant de la ialousie qui auoit esté entre Celadon & Astree, elle creut que peut-estre elle n'estoit pas mal fondée, & qu'Astree pouuoit bien auoir aimé Licide pour ce la repliant, la mit en son sein, & vit une autre qu'elle trouua telle:

LETTRE D'ASTREE

A CELADON.

N'AVOVEREZ-VOUS point-à ce coup, mon fils, que ie vous aime plus que vous ne m'aimez, puis que ie vous enuoye mon portraict, n'ayant iamais peu obtenir le vostre par toutes mes prieres ? Mais Amour est iuste en cela, puis qu'il sçait bien qu'il faut tousiours secourir premierement ceux qui en ont plus de necessité. La foiblesse de vostre amitié avoit plus de besoin de ce souuenir, que non pas la mienne. Receuez-le donc pour tesmoignage de vostre defaut. Qu'en croyez-vous, Celadon ? penseriez-vous estre aimé de moy si ie doutois de vostre affection ? Je me mocque, Berger, car si i'avois cette opinion de vous, ie ne voudrois pas que vous eussiez cette creance de moy. Et pource ne doutez point, tant que ie vous feray paroistre d'avoir memoire de vous, que ce ne soit un gage tres-assuré de l'estat que ie fay d'estre veritablement aimée de mon fils.

Seroit-ce point, disoit Leonide toute esto-
nee, que Licidas ayt trouué apres la perte
de son frere ces lettres entre ses meubles ? plus
cheres leseust-il gardees pour l'amitié qu'il lui

702 LA II. PARTIE D'ASTRE
portoit, ou de peur que ses secrets d'
n'eussent esté veus par quelque autre.
cela estoit, il ne les porteroit pas sur
crainte de les perdre. Que seroit ce-
comment les auroit-il eues? Et lors ie
main sur la premiere qui se presente,
trouua telle:

LETTRE D'ASTRE

A CELADON.

IL vous sied bien, mon fils, d'auoir mo-
courage que moy : vous dittes que c'e-
signe que i'aime moins que vous : mais
comme ie l'entends au contraire. Ce qu
fait supporter toutes les peines qui se prese-
pour vous, c'est sans plus l'amitié que ie
porte. Doncques cette affection qui me fait
monter les plus grandes peines, doit estre la
grande, & ainsi ce courage que vous bla-
en moy, est vne vraye marque de mon affect.
Ne vous laissez donc plus emporter à l'ennuy
vous donnent nos communs ennemis (c'est
Celadon, que ie les nomme, & non pas nos
res) si vous voulez que ie croye vostre an-
esgale à celle qui me fait non seulement sur-
ter, mais mespriser pour vous toutes sorte
peines & d'incommaditez.

Leonide leut cette lettre , sans ſçauoir preſque ce quelle liſoit , parce que ſe repreſentant le Berger à qui elle auoit pris ce petit ſac , & ſe reſſouuenant d'en auoir ouï dire quelque choſe à Galathée , lors que Celadon fut trouué ſur le bord de Lignon, elle entra en quelque opinion que ce fuſt luy , & non pas Licidas , & lors conſiderant de plus pres ces papiers , elle ſ'en aſſeura dauantage quand elle en vid quelques vns qui montroient d'auoir eſté mouſſiliez : mais beaucoup plus encores , lors que regardant le ſac, elle trouua que le cuir ſ'eſtoit retiré & ridé en certains lieux, car elle reconnut par là que véritablement c'eſtoit ceſtuy-cy dont Galathée luy auoit parlé. O dieux ! dit-elle, frappant des mains enſemble, il n'en faut point douter, c'eſt Celadon. Mais où auois-ie les yeux que ie ne l'ay pas connu quand ie l'ay veu ? Et lors ramaffant en diligence tous ces papiers, elle les reſſerre , & ſ'en retourne bien plus viſte à la fontaine où elle l'auoit laiffé qu'elle n'en eſtoit pas venue. Mais elle fut biē faſchee de ne l'y trouuer plus. Ah ! fontaine , diſoit-elle , & vous ſeïour ſolitaire , rendez-moy ce que ie vous ay laiffé. Rendez-le moy, ce Berger duquel ne voulant interrompre le repos, i'ay perdu entierement le mien. En proſerant ces paroles elle alloit tournant la veuë tout à l'entour , pour voir ſi elle en pouuoit apprendre quelque nouuelle. Mais elle n'auoit garde :

504 LA II. PARTIE D'ASTRÉ-
car il s'estoit desjà retiré tout triste en
uerne, apres auoir chersché en vain ce
luy auoit desrobé. Enfin Amour,
prudent, luy fist prendre garde que
depuis la fontaine iusques assez loing
estoit foulee comme vn sentier nouueu
qui n'estoit pas bien encor battu. Elle
& certes fort à propos, que ce sent
conduiroit où s'estoit retiré ce Berger.
faiët c'estoit la verité, que Celadon aya
coustumé de passer par là lors que de sa c
ne il s'en venoit en celipuy, en auoit fait
uent le chemin, que l'herbe en estoit fa
comme d'un nouueau sentier. Le pre
donc pour son guide, elle ne l'eut point si
cinq ou six cens pas, qu'elle se trouua pr
du rocher où Celadon faisoit sa retraite:
tesfois d'autant que les arbres & buissons
luy estoient à l'entour, les couuroient tout,
eut presque peur de s'en approcher, craigi
que ce ne fust le repaire de quelque loup
sanglier, ou pour le moins de quantité de
pens. Et comme elle estoit en suspens, il
sembla d'oüyr souspirer: ce qui luy fist c
noistre qu'il y auoit quelque vn; mais iuge
aussi que les couleures & serpens siff
quelquesfois presque de la sorte, elle ne s
approchoit qu'avec apprehension, & si de
cement que Celadon qui estoit dedans ne s
apperceuoit point. Mais encor qu'à sa ven

elle'eust fait plus de bruit ; le Berger ne s'en fust pas pris garde, tant il estoit attentif à ce qu'il pensoit. Et lors que suiuant le sentier qui la conduisoit, elle eust fait le tour du buisson, & qu'elle fust venue près de l'entree par le costé de la riuiera, elle l'ouyt souspiter beaucoup plus haut : & quelquesfois parler, mais elle n'en pouuoit entendre les paroles encor que le murmure de la voix vint iusques à ses oreilles : cela fut cause qu'avec plus d'assurance, elle vint doucement iusques à l'entree, & se ioignant contre le Rocher, & puis mettant peu à peu la teste dedans, elle l'ouyt parler de cette sorte : Commençons desormais à bien esperer, ô mon cœur, puis que tout ainsi que la mesche de la lampe acheue de brusler, lors que le feu a consumé toute l'huile, de mesme deuous-nous croire que nostre malheur finira, ayant desormais consumé peu à peu tous les biens & contentemens qui nous restoient. Heureuse pette, que ie te chers, si par ton moyen ie puis sortir de la miserable vie que ie traine. Ah ! que ie behiray le iour que vous m'avez esté ravis, ô mes chers papiers ! si vostre regret me peut faire mourir, puis que ie ne dois esperer que mes ennuis cessent qu'avec ma vie. Leonide qui l'escoutoit fut touchée de tant de compassion, reconnoissant que veritablement c'estoit Celadon, & fut surprise d'une si soudaine ioye, qu'encores qu'elle eust

506 LA II. PARTIE D'ASTRI
resolu de le laisser plaindre, & l'escou
long temps, si fut-elle contrainte de s'
à luy les bras ouuerts en luy criant : A
ladon, c'est trop se plaindre, c'est affe
eu de tristesse & de desplaisir : il est te
changer de vie, & de passer plus dou
vos iours. Si Celadon fut surpris oyant
voix tout à coup, & la voyant venir à li
le peut assez iuger, puis que depuis le
qu'il estoit venu en ce lieu, il n'y au
personne, & qu'ayant l'esprit entierem
ses pensees, elle fut aupres de luy auan
eust seulement ouy ce qu'elle disoit. Il
leua en sursaut : mais la surprise fut telle
fut contraint de se rasseoir, tant la v
auoit menée, & la mauuaise nourriture
prenoit ordinairement l'auoient affoibli
la Nymphe pour luy donner loist de re
à luy-mesme, s'assit sur son liét, & luy pr
la main : Et bien Celadon, luy dit-elle,
estoit ce pour faire cette vie que vous de
auec tant d'impatience de sortir d'ient
mains de Galathee ? Est-il possible que
compagnie vous fust tant des-agreable
vous la voulussiez fuir, pour celle des ro
& des bois ? Le Berger alors ayant rep
esprits luy respondit froidement : Vous v
belle Leonide, à quoy m'a reduit Amou
iusques où peut paruenir la puissance que
auez sur ceux qui vous aymant. Commen

elle, est-il possible que l'Amour d'autrui vous ait fait mespriser de cette sorte vostre propre conseruation ? Mais est-il possible, respondit le Berger, que vous qui vous vantez de sçauoir aimer, ayez doute que mon affection ne me puisse encor porter à de plus grandes extremités ? Pour le moins, repliqua la Nymphé, si i'auois à mourir, i'en voudrois demander la raison à celuy qui me condamneroit. Et quelle autre meilleure raison, adionsta Celadon, dois-ie desirer d'en sçauoir, sinon que celle qui peut tout sur moy, le veut ainsi. Tellement que la raison de mon mal sera que mon bien luy desplaist. Miserable conditiõ, dit la Nymphé en le pleignant, que la tienné Celadon ! Tant s'en faut, dit-il, voyez, sage Nymphé, combien vous estes deceuë. Je ne sçauois desirer plus de bien que le mal que ie souffre : car en pourrois-ie souhaitter vn plus grand que de luy plaire ? Et si son mal luy plaist, me pourrois-ie doulloir ? Tant s'en faut ne me dois-ie point resiouir de ce qui luy est agreable ? Et alors s'escriant, ô heureux Celadon, dit-il, & en vint chose moins heureux, qu'Astree ne sçait pas que tu es heureux : Leonide luy oyant tenir ce langage demeuroid tant estonnee qu'elle le regardoit avec admiration. En fin apres auoir esté quelque temps muette, elle dit : I'auouë, Berger, que si c'est aimer que ce que vous faites, il n'y a que vous entre tous les hommes qui

508 LA II. PARTIE D'ASTREE
sçachiez aimer : mais prenez garde que
l'abus se mesle ordinairement parmy tou-
tes choses bones pour les corrompre & gas-
tifier mesme la melancolie & l'opiniaistreté
ne prennent place parmy vostre amitié. J'ay fe-
dit de fouscy, respondit le Berger, de tous le-
gens qui me peuvent arriuer ; pourueu
mon amour n'y soit offensee ; Mais, di-
nide, aimez-vous bien Astree ? Vous re-
tes, respondi il, vne demande à laquell
pourrez bien respondre sans moy.

Si vous l'aimez, continua la Nymphe
deuez donc aimer ce qui est à elle, & si ce
pourquoy ne vous aimez-vous, puis qu'
estes tellement fier, que vous cossez
vous-mesmes ? Puis que j'aime Astree, re-
dit le Berger, ie dois hayr tout ce qu'elle
Astree veut mal au miserable. Cet adon :
quoy donc, belle Nymphe, ne luy portez-
vous la haine qui me sera possible ? Ch-
dit-elle, est plus obligé à sa propre con-
science qu'à la haine ou amitié d'autrui.
loix, interrompit incontinent le Berger
bonnes & receuables parmy les hommes
non pas parmy les Amans. Et quoy ?
Nymphe, laisse-t'on d'estre homme qua-
deuient Amant ? Si vous appelez estre
me, dit-il, que d'estre suie & à toutes sor-
te de peines & d'inquietudes, i'aouie que l'A-
demeure homme ; mais si cet homme :

propre volonté, & iuge toutes choses telles qu'elles sont, & non pas selon l'opinion d'autrui, ie nie que l'Amant soit homme, puis que dès l'heure qu'il commence de deuenir tel, il se despoüille tellement de toute volôté & de tout iugement, qu'il ne veut ny ne iuge plus, que comme veut & iuge celle à qui son affection l'a donné. O miserable estat. que celuy de l'Amant ! s'escria la Nymphe : mais tant s'en faut, respondit incontinent le Berger, miserable celuy qui n'aime point, puis qu'il ne peut iouyr des biens les plus parfaicts qui soient au monde. Et iugez, belle Nymphe, quels doiuent estre les contentemens d'amour, puis que les moindres surpassent les plus grands qu'on puisse auoir en toutes les choses humaines sans amour. Y a-t'il rien de si aysé à diuertir que les biens qui sont en la pensée ? & toutesfois quand vn Amant se represente la beauté de celle qu'il aime, mais encor cela trop, quand il se remet seulement vne de ses actions en memoire, mais, c'est trop encores ; quand il se ressouuient du lieu où il l'a veüe, voire quand il pense qu'elle se ressouuiendra de l'auoir veu en quelque autre endroit, pensez-vous qu'il vouldust changer son contentement à tous ceux de l'Vniuers ? tant s'en faut, il est si ialoux & si soigneux d'entretenir seul cete pensée, que pour n'en faire part à personne il se retire en lieu solitaire, & reculé

510 LA II. PARTIE D'ASTRE
de la veuë des hommes ne se soucie
quitter tous les autres biens que les h
ont accoustumé de cherir & recher
tant de peine, pourueu qu'avec la perte
il achette le bien de ses cheres pense
Leonide, puis que les contentemen
Pensee sont tels, quels iugerez-vous
l'effect, quand il y peut arriuer? Con
continuoit-il, iouïr de la veuë de ce q
aime? L'oüyr parler? luy baiser la main
de sa bouche cette parole, ie vous aime?
possible que la foiblesse d'un cœur puis
porter tant de contentement? est-il p
que le pouuant, vn esprit les conçoit
rauissement, & rauy qu'il ne s'y fonde
sente dissoudre de trop de plaisir & de f
Je ne rapporte point icy les dernieres
rances que l'on peut receuoir d'estre aim
les languissemens dans le sein de la per
aimée, parce que, comme ces contente
ne se peuuent goustier sans transport &
nous rauir entierement à nous-mêmes
ne peuuent-ils estre representez par la p
que trop imparfaictement. Or dittes m
nant, belle Nymphé, que l'estat d'un A
est miserable: maintenant, dis-ie, que
sçauéz quelles sont ses extremes felicitez
uoüe, dit la Nymphé, apres l'auoir est
avec admiration, i'auouë que véritable
Celadon aime, si c'est aimer que d'estre

de foy-mesme, & viure seulement de penſees: mais que pour cela ie ne l'eſtime miſerable de le voir reduit aux imaginatiours pour auoir quelque contentement: tant s'en faut que ces paroles me perſuadent le contraire, qu'elles me fortifient dauantage en cette opinion. Mais, Berger, laiſſons ce diſcours, puis qu'aussi bien il ne vous peut donner aucun allegement, & me dittes qu'elle a eſté voſtre vie, depuis que ie vous laiſſay ? Sage Nymphé, reſpondit Celadon, celle que vous m'auiez veu faire depuis que vous m'auiez rencontré, c'eſt celle-là meſme que j'ay continuee depuis le iour que vous dittes. Car au partir d'apres de vous, ie me ſuis venu renfermer en ce lieu, attendant que l'amour ou la mort m'en ſorte. Et pourquoy, dit-elle, n'allastes-vous point en voſtre hameau, où vos amis & vos parens vous regrettent ſi fort ? Aſtree, dit-il, qui peut plus ſur moy que mes parens ny mes amis, m'a defendu de me faire iamais voir à elle, iuſques à ce qu'elle me l'ait commandé, & c'eſt pourquoy ie vous ay dit que ie me ſuis renfermé en ce lieu, attendant que l'amour & la mort m'en ſorte, parce que ſi ma Bergere m'auoit abſolument commandé de ne me faire iamais voir à elle, il n'y a point de doute que ie fuſſe ſorty de cette vie, auſſi-toſt que reuenu à moy, ie reconnus que Lignon ne m'auoit pas voulu

donner la mort: mais ayant bonne m
de ses paroles, & me ressouvenant que
nissement n'estoit pas pour tousiours
seulement autant qu'elle demeureroi
commander de reuenir, i'ay vescu d
sorte, attendant que l'Amour me rap
comme il semble qu'elle m'ait promi
son defaut, la mort, qui ne me sera
moins ennuyeuse, qu'en l'estat où ie sui
comment, pauvre abusé, repliqua la Ny
pouuez-vous esperer qu'elle vous rapp
elle ne sçait pas où vous estes? Amour, r
dit-il, qui m'a conduit icy, n'a pas oublié
où ie suis, puis qu'ordinairement il me
entretenir: & puis que c'est par luy que
esperer qu'elle me rappelle, il ne faut
que ie doute que sans moy il ne luy fass
entendre en quel lieu il m'a confiné. L
imaginations, repliqua la Nymphé, pou
autant sur les autres que sur vous, il y
quelque apparence en ce que vous ditte
croyez que les Dieux n'aident gueres
qui ne s'aident point eux-mesmes. Et ne
sez que ie vous en parle sans raison: car i
fort bien que si Astree vous sçauoit en vie
vous desireroit aupres d'elle. Et com
dit incontinent le Berger, le sçauiez-vous
Nymphé? Ie l'ay appris, dit-ell, de la tri
que ie vois en son visage. Elle setrouue,
estre, mal d'ailleurs, dit le Berger: mais o

uez-vous veuë depuis que nous nous séparâmes ? I'ay bien, luy dit-elle, à vous entretenir sur ce discours, & ferois bien aysé de vous raconter ce qui m'est advenu depuis que nous nous quittâmes, pourveu que ie vous visse faire meilleure chere que vous ne faites pas. Cela, dit Celadon, ne vous en doit pas empêcher, & croyez que vostre veuë m'apporte autant de contentement qu'autre que ie puisse auoir sans celle d'Astree, de laquelle estant priué, le discours que vous me voulez faire m'est surtout agreable. Alors Leonide reprit la parole de cette sorte :

HISTOIRE DE GALATHEE.

Vous desirez donc sçauoir, Celadon, de quelle façon i'ay vescu depuis quinze ou seize niicts en ça ? Ie veux bien le vous raconter, à condition que si ie vous ennuye par vntrop long discours, nous le couperons où vous voudrez, & le reprendrons vne autre fois quand l'occasion s'en presentera. Sçachez donc que reuenant de vous conduire, i'entrois dans le Palais d'Issoure au mesme temps qu'Amasis montoit dans son chariot pour retourner à Marcilly, emmenant avec elle Galathee, parce que desiruse de rendre graces à

Hefus du bon succez que son fils Clau-
 auoit eu en la bataille qui s'estoit don-
 tre les Neustriens, elle voulut que Ga-
 fust, afin de rendre cette solennité pl-
 bre : & parce que le retardement d-
 actions ressemble en quelque sorte à
 & l'oubly à l'ingratitude, elle partit si p-
 ment qu'elle ne donna pas mesme le l-
 Nymphé de nous pouuoir dire ce qu'e-
 loit que nous fissions de vous. Et quoy
 en fust en vne peine extreme, si n'o-
 en faire semblant, de peur qu'Amasis
 prist garde, qui la tenoit tousiours
 main, non pas pour aucun soupçon-
 eust, mais seulement pour la caresser
 tage. Estant doncques contrainte
 ainsuaec elle dans ce chariot, tout ce
 pût, ce fut de me dire lors que ie luy
 monter : Vous Siluie & Lucinde v-
 dans le mien, & nous suiurez en diligen-
 moy baissant la teste, & leur faisant vr-
 de reuerence, ie montray d'auoir ent-
 qu'elle vouloit dire : mais ie n'auois g-
 luy obeyr, car vous auiez pris vn cher-
 different. Et quoy que ie preuiffe al-
 courroux, si ne pouuois- ie me rep-
 vous auoir rendu ce bon office, esli-
 tost la haine de la Nymphé, que de fai-
 mitié que ie vous porte. Toutesfois
 que ç'auoit esté pour obeyr à mon o-

rencontrant avec Siluie qui me cherchoit, il leur racontay de quelle sorte vous estiez eschappé; sans que personne y eust pris garde: mais, leur dis-je, ie ne fus de ma vie plus surprise, que quand en entrant i'ay rencontré Amasis & Galathée, qui montoient en leur chariot: car i'estois perduë si elles m'eussent apperceuë hors de la porte: encor ne sçay-je ce qui en fera, lors que l'on sçaura ce qui est aduenü. Mais, mon pere, luy dis-je, en souffrant, & vous ma compagne, vous m'aidez tous deux à porter cette charge. Ma fille, me respondit Adamas, ne craignez iamais d'estre blasmee de faire ce que vous devez, ny de recevoir du desplaisir pour semblables occasions. Les Dieux, desquels dependent tous les euénemens sont trop iustes pour consentir à vne chose tant inique: & si quelquesfois il y a des accidens qui luy semblent aduenir au contraire, prenez garde, ma fille, qu'en fin le contentement s'en redouble, voire qu'il semble que ce ne soit que pour nous l'augmenter. Et parce qu'il est tres à propos que vous preniez peine de conseruer les bonnes graces de vostre Maistresse, Siluie tesmoignera que vous n'avez rien fait qu'elle ne sçache bien: & afin de vous en descharger dauantage, ie veux bien que toutes deux vous la fassiez entrer en soupçon de moy: car ie ne seray iamais marry qu'elle croye que ie hayse ce qui est contraire.

beauté dont tu as esté tant estimée par ceux
 qui en estoient idolatres, puis qu'ellen'a pen-
 esmouuoir celuy à qui tu as tant desiré de plai-
 re, & qu'elle n'est plus que la vile despouille
 d'un Berger, voire si vile qu'il ne l'a pas seule-
 ment pour agreable ? Ne suis-je point la plus
 mal-heureuse du monde, puis que celuy que
 j'aime, & qui n'a rien en foy de plus recom-
 mandable que mon amitié la mesprise, & la
 fuit pour celle d'une vile & ingrattée Berge-
 re ? Helas desseins dont les commencemens
 m'estoient si doux & agreables, combien
 m'en est le progresz amer & fascheux ! Et lors
 s'estant teue pour quelque temps, elle reprit
 ainsi en s'escriant : Mais, est-il bien vray, Cela-
 don, qu'en fin tu ne m'aimes point ? Est-il pos-
 sible que ie n'aye peu te retirer de l'affection
 d'une Bergere ? peut-il estre qu'une beauté
 rustique, vne champestre, vne sauvage ait eu
 plus de pouuoir sur ton ame que la mienne ?
 falloit-il que pour ma punition le Ciel te fist si
 aimable & si peu aduise ? Elle eust continué da-
 uantage, n'eust esté que Siluie sçachant qu'A-
 masis la venoit voir, parce qu'on luy auoit dit
 qu'elle se trouuoit mal, fit du bruit à la porte,
 & apres l'auoir ouuette, l'aduertit de la venue
 de sa mere. Elle incontinent se seichant les
 yeux le mieux qu'il luy fust possible, se coucha
 de son long sur le lit, & se mit un linge sur
 les yeux, feignant de dormir : cela fut cause

me Siluie ressortant rencontra à la porte Amasis, à qui elle raconta le mal de Galathee, luy disant qu'elle ne croyoit pas que ce fust autre chose qu'une migraine, qui se passeroit aussi-tost qu'elle auroit vn peu. reposé. Elle la creut aisément, d'autant que s'estant approchée de Galathee, elle luy vit le visage tout en feu. La Nymphé, à la venue de sa mere, fit semblant de s'esveiller, & se levant en sursaut, luy fit la reuerence, & tenant vne main sur les yeux, reconfirma ce que Siluie luy auoit dit. Elle luy conseilla de se mettre au liét, & se reposer pour ce soir, afin qu'elle peust mieux assister au feu de ioye qui se deuoit faire dans deux ou trois iours : Et apres auoir parlé à elle quelque temps, elle se retira pour luy en donner le loisir. Galathee qui estoit bien aise de cette excuse pour estre seule, fit sortir chacun de sa chambre, & s'estant deshabillee, se mit au liét, ne voulant autre aupres d'elle que Siluie, à qui elle ordonna de demeurer en sa ruelle, afin qu'elle la peust entendre si elle l'appelloit. Siluie qui scauoit bien quel estoit ce mal, preparoit les remedes qu'elle preuoioit estre necessaires : mais elle fut bien deceuë, car la Nymphé demeura iusques à la nuit sans parler, comme si elle eust attendu que Siluie commençast. En fin quand l'heure du repas fut venue : Allez-vous en

soupper, dit Galathée, & faites venir icy quelque autre, iusques à ce que vous soyez de retour : car quant à moy, ie ne veux point manger. Madame, respondit Siluie, ie vous supplie que ie demeure pres de vostre liét, aussi bien le repas ne me sçauroit profiter, vous sçachant sans repos. Vrayement, dit la Nymphe, ma mignonne, ie vous en sçay bon gré, & croyez que ie reconnoistray cette bonne volonté, sans que l'ingratitude des autres m'en empesche. Mais dittes-moy tout franchement, ie vous prie, luy dit-elle, se releuant sur son liét, & tirant le rideau : N'avez-vous point pris garde comment Leonide a fait eschapper Celadon? Madame, respondit Siluie, si c'est ma compagne, il faut bien dire que c'est le plus finement que l'on sçauroit imaginer, car elle n'a iamais bougé d'auec moy : Et s'il vous plaist que ie vous en die ce que i'en pense, ie vous assure, Madame, que ie crois que si quelqu'un luy a donné le moyen de s'en aller, ce doit estre sans doute Adamas : parce qu'au mesme temps que vous avez commencé de disserter, i'ay pris garde qu'il a tiré Celadon à part, & luy a parlé d'affection assez long-temps. De plus, i'ay remarqué que quand il nous a veus en peine de le chercher apres vostre despart, il a hoché deux ou trois fois la teste en soufrian, & mesme

Quand nous sommes parties toutes affligées de ce que nous ne l'avions pû trouver. Aussi bien, nous a-t-il dit, n'a-t'il que trop demeuré ceans ; & eust esté à propos qu'il n'y fut jamais entré. Comment, dit Galathee, il est donc bien vray que Leonide n'y a point consenty ? Madame, répondit discrettement Siluie, ie ne vous assure ray pas qu'elle n'ait point de part à cette faute, mais ie vous diray bien, que mon opinion est qu'elle n'y en a point, & que si quelqu'un en est coupable, outre l'ingratitude de ce Berger, ie pense que c'est Adamas. Ne me parlez-vous point de cette sorte, dit-elle, pour excuser vostre compagne ? vous estes trop bonne : car si elle avoit autant d'avantage sur vous, ne doutez point qu'elle ne s'en prestalust bien mieux. C'est la plus malicieuse & la plus jalouse que ie vis jamais de toutes celles qui s'approchent de moy, & principalement quand ie parle à vous. Madame, répondit Siluie, jamais la consideration d'aucune de mes compagnes ne me fera manquer à ce que ie vous dois : Et quant à leur enuie & jalousie, cela ne m'en fera non plus jamais reculer, & ne sçauois en vouloir mal à Leonide : car ie iuge, que si elle ne vous aimoit point, elle ne seroit pas jalouse de celles qui vous approchent. Ma mignonne, dit Galathee, en luy prenant la teste de deux mains, & la baïsant au front, il

est tout vray que vous estes trop auisee pour vostre aage, qu'à vostre consideration ie vous rappeller Leonide, à qui i'auois defendu ma maison: mais avec protestation, que ie veux que vous soyez la plus proche de ma persône, & que c'est à vous que ie remettray tous mes secrets. Iusques icy vostre bas aage m'en a empeschée: mais ie connois à cette heure que si vostre corps est ieune, vostre esprit est vieux & sage. Et pource tenez-vous d'orden-là le plus près de moy que vous pourrez, & sans que ie vous appelle entrez librement par tout où ie seray, car ie le veux ainsi. Et afin que Leonide vous soit obligée, mandez-luy ce que vous auez fait pour elle, & qu'elle reuienne. Madame, respondit Silpie, en luy faisant vne grande réuerence, & au lieu de la main, baissant son linceul, l'honneur que vous me faictes est si grand, que ie ne l'oublieray iamais, & ne scaurois penser qu'autre consideration que vostre seule bonté vous ait pu pousser à me faire ce bien. Je le reçois comme ceux que les Dieux nous enuoyent outre nostre merite, & vous iure, Madame, que de volonté & fidelité ie ne failliray non plus: en se que ie connoistray cōcerner vostre seruice, qu'à ce que ie dois aux grands Dieux mesmes. Et quant à ce qui touche Leonide, ne seroit-il point plus à propos que vous attendissiez le iour des foux d'icye, qu'Adamas y sera, afin

que vous fassiez semblant de remettre cette offense à sa consideration? Mais , mamie , respondit-elle , c'est contre Adamas que ie suis en colere , puis que c'est luy qui m'a fait cette offense. Madame , repliqua Siluie , me permettez-vous de vous dire vn conseil que ma mere me donna quand ie la laissay ? Ma fille , me dit-elle , ressouuiens-toy quand quelque-vne de tes compaignes t'aura faict desplaisir de ne leur faire iamais paroistre que tu leur en vueilles mal ; que quand tu auras le moyen de t'en venger. Car si tu le fais en autre saison ; cela ne seruira qu'à l'aigrir dauantage contre toy , & à te faire ouuertement ce qu'elle ne faisoit qu'en cachettes. Ie veux dire aussi , Madame , que vous ne deuez point faire paroistre la mauuaise satisfactiõ que vous auez d'Adamas , que vous ne la luy puissiez faire ressembler , de peur que se voyant hors de vos bonnes graces , il ne se fasse ou die chose qui vous rende encor plus de desplaisir. Ainsi par la prudence de cette ieune Nymphe , Galathee oublia vne partie de la colere qu'elle auoit contre moy , & se resolut de n'en faire rien paroistre à mon oncle que la saison ne fut changee , dequoy Siluie m'aduertit incontinent , afin qu'Adamas ne faillist pas de se trouuer aux festes qu'Amasis preparoit.

Mais cependant Polemas n'estoit point sans peine : car il voyoit que par toutes les nou-

326 LA II. PARTIE D'ASTREE,
uelles qui venoient de l'armee des Franes, i
auoit tousiours tant de choses à l'aduantage
Lindamor, que l'on parloit plus de luy pr
que que de tout le reste, & que cela estoit ca
se qu'il s'acqueroit merueilleusement la vo
de chacun, & qu'au contraire on le tenoit pr
que pour vn faineant, de sorte qu'il semblo
que la gloire de son rival diminuast la sien
d'autant: mais ce qui luy faschoit le plus, c
stoit que la ruze de Climante, dont ie vo
ay autresfois parlé, n'auoit rien fait à son a
uantage, & ne sçachant pas ce qui en esto
aduenu, il estoit le plus confus homme
monde: Toutesfois encor qu'il vist tous l
iours la Nymphe, & qu'il l'entretint bien so
uent, si n'osa-t'il luy en faire iamais sembler
tant s'en faut, vne fois que Galathee luy e
parla, pour esprouuer si ce que ie luy auois d
de la ruze de Polemas & de Climante esto
veritable, il feignit de sorte de n'en sçauoir ri
que la Nymphe perdit tout à fait la doute où i
l'auois mise, m'accusant en son ame d'auo
inuenté cette menterie à l'aduantage de Lind
mor, ainsi que i'ay sçeu depuis par le rappo
de Siluie, à qui la Nymphe racontoit toute
ces choses.

Cependant ie passois vne vie qui n'esto
point desagreable, si i'eusse eue bien que i'a
maintenant de vous voir. Car, Celadon, il fau
que vous sçachiez que Paris est tellemen

devenu amoureux de Diane, que delaisant la premiere façon de viure, il ne s'habille plus qu'en Berger, & ne se soucie que des exercices de Berger. Est-ce Diane, dit Celadon, qui est fille de la sage Bellinde? C'est, respondit la Nymphé, de celle-là mesme. Je vous assure, adiouta le Berger, que c'est bien vne des plus belles, des plus sages & des plus accomplies Bergeres que ie vis iamais, & qui merite vne aussi bonne fortune, & ie prie Teutates qu'il la luy enuoye. Je suis, dit la Nymphé, de vostre opinion, mais ie ne croy pas que Paris l'espouse, car elle m'a dit quelquesfois que ie luy en ay parlé, qu'à la verité elle aime & honore Paris, & qu'elle connoist bien l'honneur qu'il luy fait de la rechercher, & l'aduantage que ce luy peut estre: mais qu'elle ne sçait pourquoy elle ne le peut aimer d'autre sorte, que comme s'il estoit son frere, qu'elle connoissoit bien ses merites, mais qu'il luy est impossible de l'affectionner d'autre sorte. Comment, interrompit Celadon, en sont-ils desia venus si auant, & vous parle-t-elle si familièrement de ces choses? Je le trouue estrange, me ressouenant de son humeur, qui est assez retenue, voire mesme si retiree que ses compaignes qu'elle aime le plus, qui sont, comme ie crois, Astree & Phillis, sçauent fort peu de ses intentions. O Berger! respondit la Nymphé, depuis les trois ou quatre Lunes que vous n'y auez

328 LA II. PARTIE D'ASTREE,
esté, tout y est bien changé: Car Astree, I
ne, & Phillis ne sont qu'une mesme ch
elles sont ordinairement ensemble, & de
vostre perte vous diriez que Diane succ
à vostre place. De plus, vous avez autres
veu Siluandre, que l'on appelloit le Ber
sans affection, il est maintenant si fort am
reux, que peut-estre, si ce n'est Celadon, il
en eut iamais en vostre hameau qui le fut
uantage, & cela luy est aduenü comme ie v
vay dire. Phillis & luy entrèrent en diffé
de leurs merites, & parce que le Berger, qu
l'esprit vif, & a fréquenté les escoles des Ma
liens, selon que ie luy ay ouï dire, auoit e
raisons plus fortes & plus pressantes que la B
gere, elle, qui est d'une humeur tres-agreab
proposa que Siluandre pour rendre preuue
son merite, fust condamné de seruir avec ta
de discretion vne Bergere, qu'il s'en fit aime
Le Berger accepta ce qu'elle proposoit, à co
dition que Phillis fut contrainte d'en faire
mesme. Après plusieurs difficultez, Astre
Diane & moy, ordonnasmes, que tous de
seruiroient vne mesme Bergere, & que da
trois mois cette Bergere iureroit lequel d
deux auoit plus de merites pour se faire aime
Cela estant ainsi resolu, Diane fut esleuë po
estre seruie de tous deux. De sorte que depu
ce temps Phillis faict si bien la passionnee, qu
n'y a Berger qui s'en sçeut mieux-acquitte

Or voyez ce qui est aduenü de cette feinte. Siluandre qui, comme ie vous disois, estoit iadis si desdaigneux, est en feignant deuenü si esperdüement amoureux de Diane, qu'il n'y a personne qui ne reconnoisse bien qu'il outrepasse la feinte: & si ie m'y sçay connoistre, Diane donnera son iugement à son aduantage. Car encor que la froideur & la modestie de cette Bergere soient tres-grandes, si reconnoist-on bien qu'elle n'a point sa recherche desagreable, & quant à moy, i'auouë que hormis Celadon ie ne connois Berger plus digne d'estre aimé. Et parce que cette feinte recherche est cause que Phillis est presque tousiours avec Diane, & que Siluandre ne laisse Diane le moins qu'il peut, Licidas vostre frere a creü qu'il y auoit de l'amour entre Phillis & Siluandre, & se l'est tellement persuadé, qu'il a conceu vne si grande ialousie qu'il ne les peut souffrir ensemble. Et d'autant que Phillis ne peut se bannir de la compagnie d'Astree, & que Diane est tousiours avec elle, & Siluandre auprès de Diane, le pauvre Licidas ne le pouvant souffrir, ne voit plus Phillis que par des rencontres qu'il ne peut esuiter. Voila bien du changement, respondit le triste Celadon, & faut que i'aduouë qu'ils sont tous bien fort à plaindre, & Licidas sur tous, puis qu'il est retombé en cette dangereuse maladie d'Amour. Mais ie ne le trouue point estrange, ayant

530 LA II. PARTIE D'ASTREE,
touſiours eſté le naturel de mō frere de ſe laiſſer aller à ces impreſſions. Je proteſte quant à moy , que nous ne ſommes point freres de ce coſté-là. Ie ne veux pas nier que ie n'aye eſté vne fois ialoux : mais ie crois que c'eſt que les amants y ſont ſubiets vne fois en leur vie, comme l'on dit que les petits enfans le ſont à de certaines maladies dangereuſes qui ne leur viennent qu'une fois. Phillis auſſi n'eſt pas peu à plaindre , qui ayant donné tant d'aſſeu-râces de bonne volonté à Licidas , le voit toutesfois entrer en doute de ſon amitié. Mais ie crois que la connoiſſance qu'elle a que cette ialouſie en mon frere n'eſt qu'un excez d'amour, luy faiſt porter ce deſplaſir avec moins d'impatience. Quant à Siluandre , & à Diane , encores qu'il faille confeſſer qu'il eſtoit impoſſible que deux ſuiets d'amour ſe puiſſent rencontrer plus eſgaux : car ſi Diane en beauté & en biens de fortune ſurpaſſe Siluandre , la vertu & le merite du Berger les peut bien contrepeſer: ſi eſt-ce que ie les plains tous deux infiniment , parcé que les ayant veu viure tellement maiſtres de leurs actions , qu'il n'y auoit rien qui pût interrôpre leur repos que leurs affaires domeſtiques , & ſçachant par experience en quel cahos de troubles & d'inquietudes ils ſe vôt plonger , il eſt impoſſible que ie ne ſois touché de pitié de leur voir faire un changement ſi deſaduantageux. Voila, ſage Nymphé,

qui nous apprend qu'il n'y a point de bon-heur assuré entre les hommes. Celadon, répondit la Nymphé, ie crois que vous seriez le mesme Teutates, si vous leur pouviez persuader qu'ils ne fussent beaucoup plus heureux qu'ils n'estoient autresfois, & mesme Siluandre, de qui la compagnie est au double plus aimable qu'elle ne souloit estre, à ce que j'ay ouï dire à ceux qui l'ont veu auparavant. Quant à moy, dit Celadon, ie suis en cela de l'opinion de ce Berger: car s'il y a en amour quelque peine, en quelle sorte de vie n'y en a-t'il point? mais si vous considerez quels sont les contentemens que l'on reçoit d'aimer, & d'estre aimé d'une personne qui le merite, ie ne croy point que vo' ne m'accordiez que ce n'est pas viure heureusement, que de passer son aage sans amour. Ah! Celadon, dit la Nymphé, avec vn grand soupir, combien sont cherement vendus ces contentemens que vous dites! Je m'en remets à vous mesme, si vous en voulez auoïer la verité sans passion. Tous ceux qui aiment, repliqua Celadon, ne rencontrent pas des Astrees. Mais, adiousta Leonide, si vous auez cette opinion, pourquoy disiez-vous que vous le plaidez? Parce, respondit Celadon, que tout ainsi que c'est vne douce chose de vaincre à la luitte, ou à la course, tout au contraire d'estre vaincu: de mesme ie crains qu'y ayant beaucoup de trauail en l'amour, ils

ne soient vaincus ou estonnez par les difficultez, & s'en retirent auant que de les au surmontees. Et n'ay-ie pas raison de plaindre ceux que ie vois entrer en ce danger de l'issue est incertaine ? Mais ie m'estonne comment vous auez tant appris des nouuelles Diane, que i'ay tousiours conneuë pour la secrette de nos Bergeres. L'amour de Paris respondit-elle, en a esté cause, qui me l'a fait voir plus souuent que ie n'eusse pas fait. Encore que i'eusse beaucoup de volonté d'aller vostre hameau, pensant que vous y fussiez & lors que i'estois en peine d'en trouuer qu'une bonne excuse, Amour me fit rencontrer Paris, qui ne voulant perdre l'occasion qui presentoit dès le soir que i'y arriuai, me parla de cette sorte. Ma sœur (car Adamas veut que nous nous nommions frère & sœur) ne vous ressouuenez-vous plus du contentement que vous eustes la nuit que vous couchastes à hameaux d'Astree & de Diane, & combien leur conuersation est agreable ? Moy qui sçuois bien qu'il y auoit esté plusieurs fois depuis. ie luy respondis : Si fay, mon frère, mais i'ay opinion que vous en auez eu meilleure memoire que moy, à ce que i'ay oüy dire. Il est vray, me dit-il, & ie ne nieray point que leurs merites ne m'ayent donné plus de volonté d'acquiescer l'amitié de ces belles & gentes Bergeres, que ie n'en ay fait paroître

O mon frere, luy dis-je, vous m'en dites plus que ie ne vous en demande. Je voy bien, me repliqua-t'il en soufriañt, que c'est ce que vous voulez dire, & ie le vous auouë librement, afin de vous conuier à ne refuser point vne requeste que ie vous veux faire, vous en coniurant par cette consideration, & par toute nostre amitié. Puis que c'est par nostre amitié, luy dis-je, demãdez ce que vous voudrez, car il n'y a rien que ie refuse à mon frere, estant ainsi coniuree. Je vous supplie donc, continua-t'il, que cependant que vous ne retournerez point à Marcilly, vous vueillez aller sur les riuës de Lignon, passer les apres-disnées en la compagnie de ces belles & sages Bergeres, & ie vous y suiuray. Aussi-bien trouuerez-vous icy les iours fort longs, ayant accoustumé la Cour de Galathee, outre que les riuages de Lignon ont des ombres fraisches & si plaisantes, qu'il est impossible de s'y ennuyer. On y voit l'onde claire & nette, si peuplee de toute sorte de poissons, qu'à peine se peuuent-ils couurir de l'eau. Vous y entendez mille sortes d'oyseaux, qui des proches bocçages font retêtir leur voix avec mille Echos. Il y a des fontaines si fraisches & si claires, qu'elles conuient les moins alterez d'en boire. Bref, luy dis-je en soufriañt, on y rencontre des plus belles & agreables Bergeres de toute la contrec. Il est vray, me dit-il,

& tout cela ne vous doit-il pas conuier d'y aller ? Tout ce que vous me racontez, luy dis-ie, ne m'esmeut point au prix de la volonté que vous en auez : car pour toutes ces choses, mon frere mon amy, ie viens du Palais d'Issoure, où i'ay bien eue le loisir d'en passer mon enuie. Mais puis que vous desirez que i'aille voir ces Bergeres, ie le feray, pourueu que vous me disiez à laquelle vous en voulez : ie veux dire, si c'est à Astree, ou à Diane. Vous estes bien deuenuë curieuse en peu de temps, me dit-il. Le l'auoue, luy respondis-ie, mais cela ne m'empeschera pas que ie ne vous fasse cette demande encore vne fois, & que si vous me la refusez, ie ne die qu'en peu de temps aussi vous estes bien deuenu secret, puis que vous m'en disiez auparavant plus que ie n'en voulois sçauoir. Et quoy, ma sœur, me dit-il, ayant si peu de merites, pourriez-vous penser que ie m'adressasse à la iustice ? Io vous entends, luy dis-ie, vous voulez dire Astree, mais aussi mon frere, prenez garde que la veuë de cette Diane ne vous fasse deuorer à vos desirs. Or considerez, me repliqua-t'il, en quel estat ie suis. Je vous iure, ma sœur, que ie voudrois estre en danger d'en estre mangé, voire de mes chiens, aussi bien qu'Acteon, pourueu que i'eusse le bon-heur de vpir cette Diane nuë. Est-il possible, luy dis-ie, que vous fassiez si peu de conte de vostre vie ? Co

n'est pas, me respondit-il, que i'estime peu ma vie, mais c'est que i'estime infiniment la veuë de tant de beauté. Et puis qu'aussi bien il faut mourir, & que peut-estre la vie me laissera sans auoir ressentir nul contentement esgal, n'ay-ie pas raison de ne la plaindre point, pourueu que avec vn tel prix cette felicité me soit acquise? Quant à moy, respondis-ie, ie ne vous blasmeray iamais d'une si belle eslection, mais ie ne laisseray pas d'en craindre la peine pour vous. Ma sœur, me dit-il, la difficulté est la pierre où les desirs s'aiguissent. Mais, dites-moy franchement, ferez-vous à ma cōsideration vne heure du iour Bergere? Comment, dis-ie, que ie prene leur habit comme vous celuy de Berger? Non pas cela, me dit-il: car outre que ce vous seroit de l'incōmodité, encor ne rapporteroit il rien à l'acheminement de ce que ie desire. Je veux seulement estre aupres de ces Bergeres, feignant de vous y accompagner. Je feray, mon frere, tout ce que vous voudrez, luy dis-ie, mais prenez garde que cette ouuerture ne nuise à vostre dessein: car voyant de cette sorte Diane, elle ne vous sera point obligee de vostre veuë. Celle, me dit-il, dōt vous parlez n'est pas personne qui se païsse de ses vanitez, & qui n'ait assez de iugement pour discerner mes actions, & les discernant en loüer la discretion: outre que la connoissance qu'elle aura de mon amour par ses visites sera la moindre

Cette resolution fut donc prise de cette sorte entre nous, & dès le soir mesme Paris fit entendre à Adamas que s'il le trouuoit bon, il m'accompagneroit à la chasse où i'auois enuie d'aller le lendemain : non pas, luy dit-il, là seulement, mais partout où elle vaudra : car i'en ay tant aimé le pere, que quoy que ie fasse ie ne m'acquitteray iamais enuers la fille de l'amitié que ie luy ay portée. Paris n'attendoit que cette declaratiō pour paracheuer son dessein : cela fut cause que le lendemain, apres auoir dîné de bonne heure, nous descendismes la colline de Laignieu, & passant la claire riuiera de Lignon sur le pont de Trelin, nous vinsmes suivant la riuiera, iusqu'aupres de la Bouteresse, où remontant vn peu, & laissant le temple de la bonne Deesse à main-droïte, nous vinsmes sur vn lieu releué, d'où nous pouuions voir presque tous les destours de Lignon, & les lieux où les Bergers menent paistre leurs troupeaux, mesmes nous y en vismes, qui pour estre trop esloignez, ne peurent estre reconnus de nous. Et lors que par vn petit sentier nous commençons à descendre dans la plaine : Voyez-vous, luy dis-ie, mon frere, en la luy montrant du doigt, cette touffe d'arbres, qui est à main-droïte, & qui s'approche vn peu du bord de la riuiera, c'est le

premier lieu où ie vis iamais Astree, Diane, & Phillis : & si vous eussiez esté avec moy au lieu de Silule , vous eussiez, peut-estre , appris plus de leurs nouvelles que nous ne fîmes : car lassées du chemin nous nous y endormîmes, & cependant ces trois Bergeres se vindrent asseoir de l'autre costé, sans nous auoir aperceues , & ne faut point douter qu'elles n'y demeurèrent muettes : mais par malheur , quand nous nous esueillâmes , elles partirent. Il est vray que depuis i'y reuins seule au retour de Feurs, & ce fut lors que vous me récontrastes, & que i'y appris bien des nouvelles de Diane. Ah ! ma sœur, me dit-il soudain , que i'ay bonne memoire de ce que vous me dittes. Ce fut au temps que ie commençay d'aimer autrui plus que moy-mesme. Mais par la chose que vous aimez le plus , ie vous supplie de me dire ce que vous en sçauiez : Aime-t-elle quelque chose ? voyez , luy respondis-je en souf-riant, comme vous estes des-ia deuenu ialoux , & que seroit-ce de vous, si vous en sçauiez dauantage ? Contentez-vous que ie vous en diray ce que ie connoistray estre necessaire que vous sçachiez. Mauuaise sœur , me dit-il , vous me traictez comme les enfans auxquels on montre des pommes pour leur en donner seulement enuie , & apres on les leur refuse. Aussi, luy dis-je, les Amans ne sont guere differents des enfans. Et quoy , continua-t-il , ie ne sçauray

538 LA II. PARTIE D'ASTREE,
doncques point à cette heure si elle ayme ou
non ? Il y a plus de danger, luy dis-ie, qu'elle
ne vous vueille point aimer, qu'il n'est pas à
craindre qu'elle en aime quelqu'autre. Quoy
que vous me fassiez, dit-il, vne fort grande
menace, si suis-ie plus ayse de l'assurance que
vous me donnez qu'elle n'ayme personne, que
ie ne suis en peine de la doute que vous auez
qu'elle ne me vueille point aimer. Et pour-
quoy, luy respondis-ie, ne voudriez-vous
point auoir vn bien, si quelque autre y auoit
part ? Pour vous respondre, dit Paris, il fau-
droit faire vne longue distinction des biens,
si vous diray-ie briuelement, qu'il y en a qui
sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus com-
municables, & d'autres d'autant plus à estimer
qu'ils se communiquent moins, & en ce der-
nier ordre il faut, selon mon opinion, que les
biens d'amour soient mis. Je croy, respondis-
ie, que si i'estois capable d'aimer i'en aurois
cette mesme creance, mais que cette peur
ne vous diminuë point les faueurs que vous en
receuez : car vous deuez estre tres-assuré que
celles qu'elle vous fera (si toutesfois ce bien
vous arriue) pour certain ne seront point
communes.

Or, Celadon, ie vous ay fait tout ce discours
par le menu, afin que vous iugiez de quelle
sorte Paris est viuement atteint : maintenant
ie vous diray quelque chose de Siluandre, &

de Licidas. Descendant donc de cette sorte dans la plaine, nous apperceusmes Siluandre, qui assis auprès de quelques arbres estoit tellement attentif à châter au son de sa cornemuse qu'il ne se prenoit garde que Diane l'ayant reconnu à la voix passoit doucement derrière le buisson pour l'escouter sans estre veüe. Et Diane estoit si desiruse de l'ouïr qu'elle ne voyoit pas Astree & Phillis, qui la regardoient faire, qui touchees d'une semblable curiosité passojent d'un autre costé pour n'estre veuës ny de Diane ny de Siluandre, mais nous eusmes bien du plaisir à cōsiderer Licidas, qui estât sur une motte un peu plus releuee, regardoit Phillis se trainant en terre lentement pour n'estre point veüe de Siluandre. Car ayant opinion que l'amour qu'elle portoit à ce Berger luy donnoit de la curiosité de l'ouïr, il demeueroit tout debout les bras croïsez, & les yeux à ce que nous pouuions iuger tellement sur elle, qu'il sembloit immobile. Je ne l'eusse pas reconnu de si loing, sans Paris qui les voyoit tous bien souuent. Or cependant que nous descendions, nous vismes que tout à coup vostre frere enfonçant son chapeau, & tournant le dos à sa Bergere s'en venoit droit à nous sans nous voir, quelques fois les bras estendus, & regardant le Ciel, & d'autres-fois se les croïfant sur l'estomac, & tenant les yeux en terre. L'action où nous le vismes nous donna volonté

540 LA II. PARTIE D'ASTREE
d'ouyr les paroles qu'il disoit, & pour
cachant derriere quelques hayes, qui es
le long du chemin, nous prîmes gard
tout à coup il se laissa choir, comme si qu
mal luy fust suruenu. Nous nous avanç
pour voir ce qu'il deuiendrait, & nous
approchez doucement de luy, nous ouy
qu'apres quelques souspirs il parla de
sorte:

SONNET.

Qu'il est ialoux avec raison.

AMOUR qui dans mon cœur vas lisant
pensees,
Dans mon cœur où ta main tous les iours les es
Ne vois-tu qu'un soupçon malgré toy les aigrit,
Quoy qu'avec tes douceurs elles soient commenc

Tant de sermens iurez, tant de preuues passees
Ne scauroient r'asseurer a ce coup mon esprit,
Puis qu'antres fois Amour, elle-mesme m'apprit,
Que les voix d'un Amant sont en fin exaucees.

Dieux! s'il est vray, qu'en fin l'on exauce un Am
Ne suis-je point ialoux avecque iugement?
Qui ne le seroit point, ce seroit une sauche

*Le l'ay veu de mes yeux deuant elle à genoux,
Voilà qui ne pend que de sa seule bouche,
Qui seroit l'Amant qui n'en seroit ialoux?*

A peine auoit-il paracheué ces vers, que
le vismes tout à coup se releuer, & se haus-
sur le bout des pieds regarder ce que fai-
t Phillis, & peu apres au petit pas s'appro-
cher d'elle, s'en retournant d'où il estoit venu.
Nous ne fusmes point apperceus de luy, parce
il auoit tellement toute sa pensée en sa
Phillis, que quand nous eussions esté deuant
ses yeux, ie croy qu'il ne nous eust point veus.
Nous le suivismes de loing, & lors qu'il se ca-
cha aupres de Phillis, nous en fismes de mesme
pour ouyr Siluandre qui chantoit ces vers
quand nous y arriuasmes.

STANCES.

MONDE D'AMOUR.

I.

A MOUR, grand artisan, a fait vn autre
Monde,
*La lettre c'est ma foy, qui n'a nul monuement,
Et comme l'Vniuers sur la terre se fonde,
Ma foy de ce beau Monde est le seur fondement.*

42 LA II. PARTIE D'ASTREE,

II.

*Que si quelques soupçons d'une jalouse guerre
Esbranlent en mon cœur cette constante foy,
C'est comme quand les vents sont enclos dans la
terre,
Qui par des tremblemens la remplissent d'effroy.*

III.

*Mes pleurs sont l'Océan, aussi tarir mes larmes
N'est un moindre dessein que d'espuiser la mer:
La peur de n'estre aimé cause de tant d'allarmes,
C'est l'orage qui fait cette mer escumer.*

IV.

*Cette mer est amere, encore que ses ondes
Ne soient qu'un grand amas des fleuves qui sont
doux:
Plus amers sont mes pleurs, & leurs sources fe-
condes,
Plus douces à mon cœur comme venant de vous.*

V.

*L'air, c'est ma volonté qui libre en sa puis-
sance,
A l'entour de ma foy va toujours se mouvant,*

*Les vents sont leurs desirs ardans dès leur naissance,
ont s'esment mon vouloir comme l'air par le vent.*

VI.

*Aussi comme les vents diuersement fremis-
sent
des rochers affreux, dont ils n'osent par-
tir-
le mesme mes desirs au respect obeissent,
dans mon cœur enclos n'en oseroient sortir.*

VII.

*Cet inuisible Feu qui les airs environne,
est la flamme secrette où ie me vay bruslant,
it comme ce grand Feu ne se void de personne,
à chacun mon ardeur ie vay dissimulant.*

VIII.

*Comme l'on void qu'an Feu tout est reduit en flamme,
Et que source de vie il ne peut rien nourrir:
De mesme les pensers qui sont dedans mon ame,
s'ils ne bruslent soudain, doiuent soudain mourir.*

IX.

*La Lune c'est l'espoir qui croist & diminue,
De vous seule empruntant les rais dont il reluit,*

544 LA II. PARTIE D'ASTREE,
Mais lors que sans lumiere elle erre dans
nuë,
C'est mon vague Penfer, qui sans raison vous su

X.

Le Soleil c'est vostre œil lumiere sans seconde:
Bel œil, Soleil d'Amour, qui nous esclaire à tous:
Que si l'autre Soleil donne la Vie au Monde,
Quel Amant peut nier de la tenir de vous?

XI.

Puis de tant de beautez Amour vous a pou
ueüe,
Que son iour c'est vous voir, sa nuit ne vous vo
pas,
Si ce n'est que d'auoir le bien de vostre Veüe,
Nous soit plustost la vie, & l'autre le trespas.

XII.

L'Esté, c'est le transport, dont le sang
bouillonne,
Et l'Hyuer, c'est la peur, qui me gels en to
temps:
Mais que me vaut cela, si tousiours mon A
tonne,
Est sans fruiëts aussi bien que sans fleurs m
Printemps?

Siluan

Silvandre paracheua bien ce qu'il chantoit de cette sorte : mais non pas ses pensees : au contraire s'arrestant sur le dernier couplet : Helas ! disoit-il, Amour, puis que tu ordonnes que l'Automne n'ait point de fruiçts pour moy que ne permets-tu pour le moins que le Printemps me donne des fleurs ? Si est-ce bien ta coustume , ô petit Dieu ! de nourrir d'esperance ceux que tu ne peux contenter. Et pourquoy romps-tu cette coustume pour moy ? Mais va , tu es iuste , puis qu'il ne falloit pas chastier mon outrecuidance avec vn moindre supplice que celuy que ie ressens ; Et toutesfois ie m'en plains , car encor qu'il soit iuste il ne laissa pas d'estre douloureux, comme encore que coupable , ie ne laisse pas d'estre sensible. A tes mots il se teut, & roulant plusieurs sortes de pensees , il donna loisir à Diane de ietter l'œil sur ses compagnes, & voyant qu'elles l'auoient apperceuë, elle en eut honte, & pource se leuant doucement , & s'approchant d'elles , elle dit à Phillis : Je vous supplie , mon seruiteur, cependant qu'Astree & moy nous esloignerons vn peu, demeurez icy , afin que si ce Berger nous oyoit partir vous le puissiez amuser : car ie ne voudrois pas qu'il sceust que ie l'eusse escouté. Et Phillis ayant fait signe qu'elle y prendroit garde, Astree & Diane s'en allerent. Il remarqua que Licidas iugea lors que ces

346 LA II. PARTIE D'ASTREE,
deux Bergeres auoiet voulu emmener Phillis
mais qu'elle n'auoit voulu laisser Siluandre
pour l'amour, qu'il croyoit qu'elle luy portast.
Les actions qu'il fit de la teste & des mains en
la considerant, me firent auoir cette opinion.
Cependant Siluandre recommença de chan-
ter ces vers:

SONNET.

QUE D'ADORER SEULEMENT

Diane, il est trop heureux.

SILVANDRE qui te plains comme d'une in-
iustice,
Qu'à si belle Maistresse Amour t'a desti-
né,
Rends-luy graces plustost de t'auoir ordonné
De seruir de victime en si beau sacrifice.

Depuis que ce grand Dieu d'un puissant arti-
fice,
Separant le cahos, le monde a façonné:
Jamais dedans le Ciel ne fut imaginé
Rien plus beau que la belle à qui tu fais ser-
uice.

*Cesse donc de te plaindre, ou tu plaindras à tort;
Que si tu meurs pour elle, est-il plus belle mort?
C'est lors que l'ame vit quand elle en est meurtrie.*

*Que si l'Amour te fait idolatrer ses yeux,
Adore-les Siluandre, ainsi comme des Dieux,
Qui jamais a commis plus belle idolatrie?*

Ce Berger eust, peut-être, continué d'avantage ; & Paris & moy estions resolu de suivre les Bergeres , mais Driopé le chien de Diane s'eschappant d'entre ses mains , s'en courut vers Siluandre pour luy faire feste , parce qu'il avoit accoustumé de le caresser. Le Berget se releua incontinent , & iettant la veüe de tous costez , il ne la vid point : mais il apperceut bien Licidas qui l'escoutoit , & Phillis, qui l'ayant veu se leuer , pour satisfaire à ce que Diane luy avoit dit , s'en venoit vers luy pour l'amuser. Mais ainsi qu'elle s'avançoit , elle apperceut Licidas , qui luy fit changer de dessein : car sçachant combien ce Berger avoit de ialousie pour Siluandre , elle tourna les pas ailleurs : & cela luy en fit soupçonner d'avantage pensant qu'elle se voulust cacher de luy. Siluandre qui sçauoit le cœur de tous les deux , à ce qu'il me fit depuis entendre , & qui vouloit suivant la resolution qu'il en avoit faicte autresfois augmenter la ialousie en Licidas , feignant de ne voir point

548 LA II. PARTIE D'ASTREE,
vostre frere se met à courre vers Phillis , &
l'ayant atteinte luy prend vne main qu'il
baisa par force deux ou trois fois : & puis la
prenant sous les bras , luy demanda des nou-
uelles de Diane & d'Astree. La Bergere estoit
si ennuyee de ce que Licidas voyoit toutes
ses actions , qu'elle ne sçauoit que luy respon-
dre. Paris & moy qui estions des-ia achemi-
nez pour suiure Astree & Diane nous en al-
lasmes vers Phillis & Siluandre , qui ne fut
point vne rencontre fascheuse pour elle , par-
ce que Siluandre , qui est fort ciuilité , com-
me vous sçaez , la laissa en paix , & vin-
drent tous deux à nous pour nous saluer.
Licidas au contraire plus mal satisfait de cette
veuë qu'il n'auoit iamais esté , se retira d'vn
autre costé sans faire semblant de nous auoir
apperceus. Estans donc tous quatre ense-
mble , nous prîmes nostre chemin du costé où
nous auions veu aller Astree & Diane , apres
que Siluandre rassemblant son troupeau &
celuy de Phillis , les eut chassés du costé où
elles estoient passées : qui ne fut pas , sans dou-
te , vn petit renouvellement de ialousie en
Licidas , voyant comme ce Berger prenoit
le soing de conduire les brebis de Phillis : car
vostre frere alloit de temps en temps tour-
nant la teste de nostre costé , pour voir ce
que nous faisions.

Sans mentir , interrompit Celadon , il est

bien à plaindre : car pour le peu que i'en ay
esprouué, ie crois que la ialousie est vne des
plus sensibles blessures dont vn Amant puisse
estre atteint. Mais, belle Nymphé, que de-
uint-il ? Le ne le vous sçauois dire, respon-
dit-elle, car ie ne le vis plus de tout le iour,
& quant à nous, nous trouuasmes Diane &
Astree peu de temps apres qui attendoient, à
ce que ie pense, leur compagne. Nous pas-
sames avec elles toute la iournee, & avec
beaucoup de contentement. Paris entretenoit
Diane, Siluandre faisoit la guerre à Phillis,
& moy ie parlois avec Astree, que ie trouuay
en verité, tres-digne d'estre aimée & seruie
de Celadon. Me permettez-vous, belle Nym-
phe, dit Celadon, d'estre vn peu curieux en
ceendroit ? Et que desirez-vous de sçauoir
de moy, dit Leonide ? Oüystes-vous iamais,
dit-il, vne plus douce & agreable parole que
la sienne ? elle a vn certain ton en la voix,
& quelque façon de prononcer qui charme
merueilleusement l'oreille. Il est certain, res-
pondit la Nymphé, & ce que i'estime davan-
tage, c'est qu'il n'y a point d'artifice, & que
toutes ses paroles sont pleines de modestie &
de ciuilité. Mais, sage Nymphé, adiousta Ce-
ladon, ne parla-t'elle iamais de moy ? Si fit,
dit-elle, mais ce fut moy qui en commençay
le discours, & ie connus bien qu'elle en par-
loit si peu, pour l'opinion qu'on auoit eue

550 LA II. PARTIE D'ASTRE
de vostre amitié. Par Teutates, belle Lec
adiousta le Berger, dites-moy les discou
vous en eustes; ils furent fort courts, re
dit la Nymphé: & ie ne sçay si ie m'en
ray bien ressouuenir. Je desirois avec p
de sçauoir de vos nouuelles, & lors que
m'auoit parlé d'aller dans vostre hame
n'auois iamais eu la hardiessé de vous
à luy, & quoy qu'il ne m'eust point pa
vous, ie pensois qu'estant si fort amé
de Diane, il ne prist garde à autre chose
elle, & à ce coup ne vous voyant poin
ces Bergeres, i'en estois en vne peine ext
en fin comme l'on passe d'un sujet en
pour peu que l'on parle ensemble, ie l
que ie n'eusse pas pensé que les Berge
Lignon eussent esté si gentils ny si ci
que ie les trouuois, & que la premier
que reuenant de Feurs ie m'estois ar
auecelles, ç'auoit principalement esté
tentation de sçauoir si ce que l'on en
estoit veritable, & que Siluandre dès c
là m'en auoit donné fort bonne impre
A la verité, me respondit-elle froide
Siluandre est vn tres-honneste Berger
Madame, si vous fussiez venuë en vne
saison, ie croy que vous eussiez esté
coup plus satisfaiçte de nous. Car au
que ie veux dire, il y auoit vne vol
ieunes Bergers, qui sembloient faire à

à qui seroit plus honneste homme. Et que sont-ils deuenus ? respondis-ie : Les vns, me dit-elle, sont morts comme le pauvre Celadon, les autres affligez de cette perte qui est encores fort fresche : car il n'y a pas plus de trois ou quatre Lunes, qu'ils demeurent solitaires & se retirent de toute compagnie, cōme Licidas : les autres estonnez de ce desastre ont quitté les riuës de ce malheureux Lignon : bref, nous-mesmes qui sommes demeurees, nous nous trouuons si estourdies de ce coup, que nous ne pouuōs nous remettre. Celadon, repliquay-ie, n'estoit-ce pas ce Berger dont i'ouys parler depuis ne fus-ie icy ? C'est celuy-là mesme, me dit-elle, avec vn grand soupir. Estoit-il de vos parens ? luy dis-ie. Non, dit-elle, au contraire, son pere & le mien estoient mortels ennemis. Mais, Madame, c'estoit bien vn des plus gentils Bergers qui ayent iamais esté en cette contree. Et quoy qu'il y eust vne tres-grande inimitié entre ceux de sa famille & de la mienne, si ne puis-ie m'empescher de le regretter, tant il auoit de bonnes conditions qui contraignent chacun de ressentir sa perte. A ce mot elle changea de visage : & se mettant vne main sur les yeux, fit semblant de se frotter le front. Je connus bien à ces discours, que vous n'estiez point reuenue vers elle, depuis que ie vous

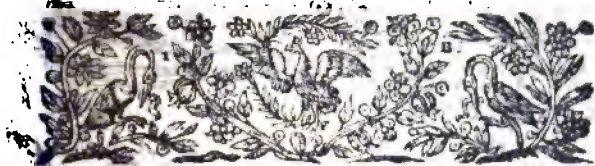
352 LA II. PARTIE D'ASTREE
auois laiffée, & connoiffant qu'elle
pouuoit dire nouuelles de ce que ie de
& que la continuation de tous fes prop
pouuoit que l'ennuyer, ie changeay d
cours, & quelque temps apres, voyant
faifoit tard, Paris & moy nous retirat
Et ce fut lors que ie fçeus de Siluandre
loufie de Lcidas, car vous venant ac
pagner iufques fur le bord de la riue
luy demanday quelle eftoit la triftes
vostre frere, & pourquoy on ne le v
point : & il me raconta, qu'estant fer
de Phillis, il eftoit deuenualoux d'elle
luy : & qu'expreflément pour le tourm
dauantage, quand il pensoit estre veu de
il feignoit d'aimer Phillis, & en faisoit
tes les demonstrations qu'il luy eftoit
ble. Voila, Celadon, comme nous passa
cette premiere iournee : & depuis ne
uant fçauoir de vos nouuelles i'ay tout
continué de voir cette bonne compagnie
feublant qu'estant aupres de celle que
aimez, i'estois en quelque sorte aupre
vous. Cela fut cause que quand Amasif
auoir fait de grands preparatifs de refic
fance, fut contraint de les laiffer in
pour les nouuelles de la mort du Roy
roüee, encores que Siluie par le com
dement de Galathee me fit fçauoir qu
pourrois retourner à Marçilly quand ie

drois, ie ne voulus toutesfois m'y en aller, tant ie prenois de plaisir à la douce vie de ces discrettes Bergeres. Et pourquoy, respondit Celadon, la mort de ce Roy attristat'elle Amasis ? Parce, comme ie pense, que vous sçaez que Clidaman estoit avec luy, & que particulièrement il l'auoit obligé à son amitié, outre que principalement ce Prince estoit infiniment aimé par tout où il estoit connu: & de peur que mon oncle ne me fit retourner vers la Nymphé, ie luy cachay la lettre de Siluie. Mais, Celadon, confessez la verité, ne me portez-vous point d'enuie de ce que ie vois Astree, & que ie parle à elle toutes les fois que ie veux ? Puis que vous y prenez plaisir, respondit Celadon, ie serois bien marry de le vous enuier : il me semble toutesfois que si chasque chose estoit conduite par raison, ie pourrois bien auoir part à ce contentement. Et pourquoy, respondit la Nymphé, vous en priuez-vous vous mesmes ? Ah ! Leonide, dit-il, combien verriez-vous le contraire si vous pouuiez lire dans mon cœur ? Comment voulez-vous que j'aime & n'aime pas en mesme temps ? Que si ie n'aime point Astree, ie n'auray point de plaisir de la voir, & si ie l'aime, comme me puis-ie plaire en luy desplaisant ? Mais, luy dit la Nymphé, pourquoy iugez-vous que vous luy desplairiez ? Parce qu'elle m'a deffen-

554 LA II. PARTIE D'ASTREE
du, dit le Berger, de me faire iamais
à elle qu'elle ne me l'ait commandé. Et
ment voulez-vous, dit Leonide, qu'elle
le commande, si elle ne vous voit point
le ne sçait où vous estes, voire si elle cro
vous foyez mort ? Ah ! Nymphé, s'es
Berger, qu'Amour est vn puissant Dieu
ainsi que sans raison il a bien trouué le
de me bannir de sa presence, de mesme
uera bien avec raison le moyen de me ra
ler quand il luy plaira. Vous estes donc
dit Leonide, de ne vous représenter poi
le ? L'essirois plustost la mort, dit-il, & qu
tes mes fortunes soient entre les main
mour. A ce mot il se leua pour changer
cours, & prenant la Nymphé par la m
vint asseoir au deuant de la porte où i
roulé quelque gros cailloux. Mais quand
vit au iour, elle ne peut retenir les larm
trouuant si changé, dont Celadon s'ap
uât. N'en foyez point affligée, courtoise
phe, ce changement, dit-il, que vous voy
mon visage n'est qu'une marque d'un pro
repos. Il seroit ennuyeux de raconter
menu tous leurs discours : tant y a que
ques persuasions dont elle peut vser po
faire changer ceste austere façon de viu
le ne peut obtenir autre chose de luy,
que si elle vouloit prendre la peine de l

quelquesfois , il le souffriroit. En fin le Soleil étant prest à se cacher , elle fut contrainte de se retirer , avec promesse de le revoir bien souvent.





L E
H V I C T I E S M E L I V R E
D E L A S E C O N D E
P A R T I E D ' A S T R E E .



¶ V E L O Y E dessein que Leoni-
 de eust fait de n'auoir plus d'a-
 mour pour Celadon, si ne se
 pouuoit-elle desfaire entiere-
 ment de la premiere affection
 qu'elle auoit eue pour luy, tant cette passion
 est difficilement arrachee quand elle a ietté de
 profondes racines dans vn cœur qui n'a point
 d'autre soucy. De sorte que la rencontre
 qu'elle auoit faite de luy, ne luy auoit pas rap-
 porté vn petit contentement : mais le despla-
 sir de l'auoir veu en vn si miserable estat, n'e-
 stoit pas moindre, & se rendoit encor plus
 grand, quand elle se representoit l'estrange
 resolution qu'il auoit faicte. Si bien qu'elle se
 trouuoit estrangement combattue, & ne sça-
 uoit si elle se deuoit plus resiouyr de l'auoit

558 LA II. PARTIE D'ASTREE
trouué que s'attrister de l'estat auquel
l'auoit trouué. Tant que le chemin du
ne fit que penser & chercher les moy
le retirer de cette façon de viure. Qu
fois elle auoit opinion qu'elle deuoit fa
tendre le tout à la Bergere Astree, afin
conduisant, il laissast cette vie sauage
elle chageoit d'auis aussi-tost qu'elle se
uenoit que par ce moyen elle s'ostoit to
perance de pouuoir iamais estre aimee
sçachant bien que si Astree entendoit qu
en vie, & qu'elle le peust trouuer, elle l
roit tant de demonstrations de bonne v
qu'elle ne deuoit plus rien esperer de luy
encor qu'elle eust trouué Celadon si c
stre pour conseruer l'affection qu'il port
Bergere, si ne se pouuoit-elle figurer
amitié peust longuement viure seule, & l
suadoit qu'enfin l'amour feroit des mer
pour elle, ou pour le moins le desdain d'
Changeant donc d'auis, & se represen
qu'Adamas auoit tousiours beaucoup ai
pere de Celadon, à ce qu'elle luy auo
dire, elle iugea d'estre à propos de l'adue
la vie qu'il faisoit, s'assurant bien qu'il y
troit l'ordre qui seroit necessaire. Tou
considerant que le lieu où Celadon s'est
duit, estoit le plus commode qu'elle sç
choisir, fust pour l'entretenir toute seule
pour luy rendre de grandes preuues de l

nevolonté, elle pensa qu'il valloit mieux n'en rien dire à personne pour encores, & essayer de luy faire passer le temps, & le diuertir de ses tristes pensées le plus qu'il luy seroit possible, faisant resolution, que si elle voyoit que sa presence & son artifice ne le fissent point changer, il seroit tousiours assez à temps d'en aduertir son oncle. Elle s'arresta donc en cette resolution, & pour l'effectuer, elle ne faillit point tous les iours de le venir trouuer, & passer toutes les heures qu'elle pouuoit aupres de luy. Le Berger qui reconnut que le grand soing que la Nymphé auoit de le visiter, ne pouuoit proceder que d'Amour, en receut du desplaisir, luy semblant que de le souffrir, il offensoit en quelque sorte la fidelité qu'il auoit promise à sa Bergère: Outre que les heures de sa visite luy sembloient estre perduës, parce qu'il ne pouuoit entretenir ses cheres & douces pensées. Si bien qu'au lieu de se resioüir, il commença de s'attrister d'auantage: dequoy la Nymphé s'apperceuant, apres auoir quelque temps consulté en elle-mesme, & voyant que de iour en iour il alloit diminuant, elle resolut de recourir aux sages conseils d'Adamas, s'asseurant de luy en parler de sorte, qu'il n'y soupçonneroit rien à son desauantage.

S'en reuenant donc vn soir de meilleure heure que de coustume, elle trouua son oncle qui se

560 LA II. PARTIE D'ASTREE
 promenoit sur vne terrasse, qui auoit
 du costé de la plaine d'où elle veno
 apres l'auoir salué, & que le Druide
 demandé, où elle auoit laissé Paris, e
 respondit que toutes ces belles Berge
 uoient accompagnée iusques auprès du
 ple de la bonne Deesse, & que Paris l'
 voulu reconduire. Mais, dit-elle, mo
 i'ay fait vne plaisante rencontre, &
 retenue, de sorte que ie pensois que P
 roit arriué auant moy. Et quelle est ell
 dit le Druide? C'est, respondit Leonie
 Celadon. Il faut que vous sçachiez c
 puis que nous le fîmes sortir du Pâlai
 soure, au lieu d'aller trouuer ses pa
 amis, il s'est retiré dans vne cauerne, où
 tellement caché à tous ceux de sa conn
 ce, qu'il n'y a personne qui ne pense qu
 mort. Et pourquoy, dit Adamas, a-t
 cette resolution? Le croy, respondit-elle
 a quelque maladie d'esprit, & qu'il ne
 pas long-temps: car il ne parle qu'à fo
 ne vit que d'herbes, & a vne si grande
 se que vous ne le reconnoistriez pas.
 vous a-t'il dit, adiouta le Druide,
 mal luy procedoit? Il n'en parle qu'
 interrompus, & si peu, qu'il est aisé à d
 stre que le discours luy en desplaist. T
 fois ie pense que l'amour qu'il porte à
 gere Astree en est la cause. Si cela est, r

Ad

Adamas , il est fils de pere : car Alcippe a esté autresfois tellement transporté à l'amour d'Amarillis, que ie ne vis iamais faire de plus grandes folies: Et de mesme cela fut cause qu'il laissa la vie des champs pour celle de la Cour, & qu'il fit long-temps les exercices des Cheualiers. Et leur est-il permis, dit Leonide, de changer de cette sorte de condition? Ma fille, dit le Druyde, ny Celadon, ny ces autres Bergers que vous voyez le long des riués de Lignon, ny la pluspart de ceux de Loire & de Furan, ne sont pas de moindre extraction que vous estes, & faut que vous sçachiez que leurs ayeux n'ont esleu cette sorte de vie que pour estre plus douce, & accompagnée de moins d'inquietudes. Et d'effect ce Celadon de qui nous parlons, est vostre parent fort proche. Car la maison de Laignieu, & la sienne viennent d'une mesme tige: si bien que Lindamor & luy vous sont parents en mesme degré. Mon ayeul, & les bisayeuls de Lindamor & de Celadon, ayant esté freres. Leonide, qui n'auoit encoresçeu cette alliance, demeura estonnée, luy semblant que cette proximité luy deffendoit d'aimer Celadon, comme l'amour luy commandoit: toutesfois pour n'en donner connoissance à son oncle, elle luy dit, que leur estant si proche ils estoient donc obligez d'en auoir plus de soin que d'un estranger, & que

362 LA II. PARTIE D'ASTRE
la sauuage vie qu'il menoit, estoit telle
ne pensoit pas qu'il peust viure longue
Il faut , respondit le Druyde , que n
rapportions tout ce^e que nous pourron
afin de n'y point faire de faute, ie veu
suler l'antré de la vieille Cleontine :
estre que le Ciel a soin de luy , & que c
point sans sujet qu'il le retient ainsi
I'en ay veu d'autres qui ont esté pre
de cette sorte de diuerfes fortunes d
estoyent menassez. Cependant qu'il
loient, Paris arriua, qui leur fit inter
leur discours, pource qu'ils ne vouloier
fçeuft ces nouuelles, & entrant dans le
ils se mirent à table , & quelque temps
dans le liét , afin d'aller plus matin
Cleontine.

Mont-verdun est vn grand rocher qui
ue en poincte de Diamant au milieu de l
ne du costé de Mont-brison , entre la
re de Lignon, & la montagne d'Issoure
s'il estoit vn peu plus à main droié
costé de Laigneu, les trois poinctes de
cilly, d'Issoure, & de Mont-verdun fo
vn triangle parfait. On diroit que l
re a pris plaisir d'embellir ce lieu su
les autres de cette contree. Car l'ayan
ué dans le sein de cette plaine, si esgale
tous costez, il se va-estressissant peu à p
laisse au sommet la iuste espace d'vn T

qui a esté dédié à Teutates, Hesus, Tharamis, Belenus. Et parce que c'est le plus renommé de tous ceux des Forests, c'est le lieu où les Eubages, les Sarronides, les Vacies, & les Bardes, se tiennent dans des grottes qu'ils ont faictes autour du Temple, dans lequel ils font leurs assemblees, lors que les Druydes le leur ordonnent. Mais ce qui est plus admirable, c'est que ce grand rocher, qui a plus de quatre mille pas de tour, quand il commence de s'esleuer, & de hauteur plus de quatre cents, & au sommet plus de cinq cents, est tout couuert de terre, & d'un costé planté de vignes, & de l'autre si plein d'une menuë herbe, & si verte, que ceux du pays en corrompant son nom, l'ont appelé Mont-verdun, au lieu de Mont-vatodun, qui signifioit la Montagne & demeure des sacrificateurs, parce qu'en l'âgée Celte Dunum signifie forteresse, & Vates, en celuy des Romains sacrificateurs, où ceux qui rendent les oracles, & depuis que les Gaulois auoient eu la communication des Romains, ils n'auoient pas seulement meslé leurs langages ensemble, mais aussi leur façon de sacrifier : voulant bien pour leur complaire, & s'accômoder au peuple qui estoit victorieux, prendre quelques-vnes de leurs coustumes: mais ne pouuât aussi se deffaire de leurs anciennes, ny oublier leurs premieres ceremonies, ils en firent vn tel meslange, qu'ils

564 LA II. PARTIE D'ASTREE,
retindrent presque esgalement du Romain &
du Celte. L'occasion qui auoit rendu ce Mont
plus peuplé de ces Bardes, Eubages, Sarroni-
des, & autres, ç'auoit esté que Dryus, celuy
qui institua les Druydes, ayant trouué ce lieu
plein d'une certaine diuinité, qui l'inspira d'a-
bord qu'il y fut: il pensa estre à propos d'en lais-
ser quelque marque à la posterité. Tout ce
rocher, qui pour sa grandeur se peut nommer
vne Montagne, est de nature tellement creux,
qu'il semble quand on est dedans, que ce ne
soit qu'une voute: Il y a trois ouuertures si spa-
cieuses qu'un chariot y pourroit entrer: elles
demeurent ordinairement closes, sinon lors
que l'on veut consulter l'oracle, qu'il y a tou-
iours vne Druyde, qui apres le sacrifice s'en
court ouurir la porte du Dieu auquel on fait
la demande, & soudain il en sort vn vent assez
impetueux, qui venant des concaitez de cet
antre, & se froissant contre les destours du ro-
cher, fait vn certain bruit, qui semble à des
voix mal-articulees, & la Druide tenant la
teste la plus aduancee qu'elle peut dedans avec
la bouche ouuerte, y demeure tant que le bruit
dure, puis s'en reuiet dehors avec les cheveux
mal en ordre, & les yeux esgarez, & le visage
tout changé, & d'une voix toute autre qu'elle
n'auoit pas, & faisant des actions d'une per-
sonne transportée, prononce l'oracle que bien
souuent elle n'entend pas elle-mesme. Or ces

rois portes s'ont dediees à trois de leurs Dieux, ou pour mieux dire, à Dieu sous trois diuers noms, à sçauoir l'un à Hesus, que l'on cōsultoit quand il falloit faire la guerre. L'autre à Tharamis, où les choses futures s'apprennent, & l'autre à Belenus, où les Amants adressoient leurs sacrifices & supplications, & iamais ces portes ne s'ouuroient toutes à la fois que le sixiesme de la Lune de Iuillet, qu'ayant cueilly le Guy, ils en venoient ietter des branches dedans. Que si alors la Dame de la prouince se trouuoit entor fille, il luy estoit permis d'entrer dans la cauerne, choisissant pour son Cheualier, celui qu'elle vouloit prendre pour son mary, avec lequel, & le grand Druyde, ils visitoient tout ce qui estoit dans cette cauerne, & voyoient toutes les merueilles que le grand Druyde y auoit laissees.

Or ce fut en ce lieu où Adamas dès le matin s'achemina avec Leonide, pour cōsulter Tharamis: & apres auoir fait le sacrifice des Tauraux blancs, selō leur coustume, & que Cleōtine eust esté ceinte de verueine, & eut ietté du sang du sacrifice contre l'entree, elle mit du Laurier dans sa bouche, le macha, & touchant la serrure avec vne branche de Guy, les portes incontinent s'ouurent avec vn grand bruit, & elle se tenant à l'un des gonds, pencha tout le corps en dedans, & receuant à pleine bouche le vent qui en murmurant venoit de là.

566 LA II. PARTIE D'ASTREE,
caverne, y demeura fort long-temps, & en
fin reuint courant au lieu du sacrifice, où le
Druyde & tous ceux qui y auoient assistez
l'attendoient à genoux, & la teste nuë, sup-
plioient Teutates d'auoir leurs vœux agrea-
bles. Et d'abord qu'elle fut arriuee, prenant
l'un des coins de l'autel, & se leuant sur le haud
des pieds, les cheveux espars & herissez, el-
le profera d'une voix toute changee telles pa-
roles:

ORACLE.

A Vous sage Adamas le Ciel l'a destiné,
Surmontez par prudence,
Et l'amour & l'enfance.
Vous le deuez ainsi, puis qu'il est ordonné,
Qu'obtenant sa maistresse,
Contente pour iamais fera vostre vieillesse.

Adamas apres auoir remercié Tharamis, &
supplié qu'il luy fit bien entendre sa volonté,
de peur que par ignorance il n'y contreuint,
partit de ce lieu, tout resolu d'assister Celadon
en tout ce qu'il pourroit, puis que le Dieu luy
promettoit vne vieillesse contente, quand ce
Berger possederait sa maistresse. Il auoit bien
desia vne bonne volonté enuers luy, tât à cau-
se de la proximité qui estoit entre-eux, que

pour les merites du Berger: mais depuis la réponse de l'oracle il y fut bien dauantage poussé pour son propre sujet, faisant bien paroistre combien vne personne interessée s'employe plus soigneusement que celle qui n'est touchée que du deuoir. Prenant donc le chemin de Lignon, il s'enquit de Leonide du lieu où Celandon estoit, & elle luy ayant montré l'endroit, il creut estre à propos de regagner le pont de la Bouteresse, & prenant le mesme sentier par où elle y auoit esté conduite sans y penser, elle luy monstra la fontaine où elle l'auoit rencontré, & enfin le buisson qui couuroit le rocher où il demouroit. Et parce qu'ils eurent peur que s'il les apperceuoit, il ne s'en fuit, ils s'en approcherent le plus doucement qu'il leur fut possible pour le surprendre. Et de fortune, il estoit couché à l'entree de sa caverne si pres de la riuiera, que la considerant appuyee sur vn coude, les larmes, que ses pensees luy arrachioient du cœur, tomboient dedans, & se mesloient parmy son onde: Et lors qu'ils arriuerent, il reprit ainsi la parole:

SONNET.

Il se compare à la riuere de Lignon.

R I V I E R E que j'accrois couché parmy ces
fleurs,
Je considere en toy ma triste ressemblance,
De deux sources tu prens en mesme temps nais-
sance,
Et mes yeux ne sont rien que deux sources de
pleurs.

Tu n'as point tant de flots que ie sens de mal-
heurs,
Si tu cours sans dessein, ie sers sans esperance,
En des sommets haultains ta source se commence,
D'orgueilleuses beautez procedent mes douleurs.

Combien de grands rochers te rompent le
passage?
De quels empeschemens ne sens-ie point l'outra-
ge?
Toutesfois en vn poinct nous differons tous deux:

En toy l'onde s'accroist des neiges qui se fon-
dent,
Plus on gele pour moy, plus mes larmes abondent,
Quoy que tu sois si froide, & moy si plein de feux.

Ah ! riuere , continua-t'il peu apres , quies
 tesmoin que ie suis le plus malheureux , com-
 me autres-fois tu m'as veu le plus heureux
 Berger du monde : est-il possible que tu
 n'ayes point de regret de n'auoir voulu met-
 tre vne pitoyable fin à mes infortunes , lors
 que dans tes eaux tu me sauuas si cruellement
 la vie ? Falloit-il que les choses mesmes insen-
 sibles coniurees ensemble contre moy , me re-
 fusassent le secours que naturellement elles
 donnent à tout autre ? Mais , peut-estre , tu
 n'as voulu consentir à ma fin , esperant d'a-
 uoir par mon moyen vne troisieme source ,
 preuoyant bien que mes yeux n'ayans que
 trop d'occasion de pleurer , t'en fourniroient
 d'une plus abondante que celle que tu as. Si
 ce dessein t'a fait vser enuers moy de cette
 cruelle pitié , tu n'en feras point deceuë , puis
 que mes pleurs ne cesseront iamais tant que ie
 viuray. A ce mot les soursirs donnerent vn
 tel empeschement à la voix , qu'il fut con-
 traint d'interrompre ses paroles pour quelque
 temps , & lors qu'il voulut commencer , Leo-
 nide sans y penser se remua : & parce qu'elle
 estoit fort pres de luy , il tourna la teste de son
 costé , & fut fort surpris de la voir avec Adamas
 en ce lieu. Il se releua promptement , & vint
 saluer le Druide qui s'auançoit des ia vers luy.
 La palseur & la maigreur de Celadon , estoient
 telles qu'Adamas n'en fut pas peu estonné ,

mais ayant autresfois esprouué les forces d'Amour, il iugea bien que cette violente maladie le pourroit reduire en vn estat encor plus dangereux, s'il demeueroit sans remede. C'est pourquoy apres les salutations ordinaires, il le prit par la main, & le fit asseoir aupres de luy au mesme lieu où il estoit couché auparauant, où apres quelques discours, il luy tint ce langage. Mais, mon enfant, en quel estat est ce luy où ie vous trouue? estoit-ce pour viure de cette sorte, que vous me requistes dans le Palais d'Issoure, de vous sortir de la peine où vous estiez? Faisiez-vous dessein de vous venir renfermer dans cet Antre, & viure loing de la frequentation des hommes; comme vne personne sauuage? Vous estes nay, Celadon, à quelque chose de meilleur: vous, dis-ie, que le grand Taramis a particulierement doué de la raison, ne serez-vous point condamné par son infallible iugement, si à la nécessité vous ne produisez les effects qu'il attend de vous? S'il a mis quantité de troupeaux & de pasturages sous vostre charge, pensez-vous n'estre pas obligé de luy en rendre conte? Tout ce qui est sous l'estendue du Ciel est à luy, & nous n'en sommes que les gardiens, & ne faut point douter qu'il ne nous en demande en fin vn compte fort particulier. Et que luy respondrez-vous, mon enfant, quand temps-là sera venu? Encorès qu'il nous

ait remis sous nostre volonté, si ne sommes-nous pas nostres, & faut que nous attendions vn rude chastiment, si nous auons disposé de nous-mesmes, autrement que nous n'auons deu. Et comment pensez-vous estre raisonnable, puis qu'en l'aage où vous estes sans soucy de vos troupeaux, de vos parens ny de vos amis, vous vivez comme vn ours sauuage dans les antres escartez, esloigné de la veue de chacun, & sans vous preualoir en cette occasion des remedes que ce grand Dieu a remis entre vos mains? Vous direz que l'affection que vous portez à la Bergere Astree vous y contraint : Mais, mon enfant, rentrez en vous-mesmes, & considerez que si vous l'avez offensée, tant que vous serez loing d'elle, vos seruices n'effaceront point cette offense, & si vous ne l'avez point offensée, comment espérez-vous de luy faire connoistre vostre innocence? Or sus, mon enfant, ie vous accorde que par le passé vous auez eu quelque raison de vous retirer de sa presence, voire mesme de la veue de chacun, afin qu'elle connust qu'elle peut toute chose sur vous, & que la perte de ses bonnes graces, est du nombre de celles qui ne se peuvent receuoir sans perdre aussi pour quelque temps l'usage de la raison. Mais à cette heure il est temps que vous reueniez en vous-

meſme , & que vous luy faſſiez paroître que
 vous n'eſtes pas ſeulement amoureux , mais
 homme auſſi , & que ſi le deſplaiſir vous a
 iuſques icy oſté l'uſage de la raiſon , la raiſon
 toutesſois vous eſt demeuree , qui peu apres a
 repris ſa force , afin qu'elle ne ſe repente pas
 d'auoir affectionné en vous vn Amant qui
 n'eſtoit pas homme. A ces paroles d'Adamas,
 Celadon reſpondit froidement de cette ſorte:
 Pleuſt à Dieu , mon pere, que vos paroles fuſ-
 ſent adreſſees à vne perſonne qui euſt vne
 ame capable de les recevoir: car quant à moy,
 i'aoutie qu'il ne m'eſt reſté autre choſe de
 l'homme que la memoire , n'en ayant plus ny
 l'entendement ny la volonté , & encores ie
 crois que cette memoire n'eſt demeuree avec
 moy, que pour la nourriture de mes ennuyeu-
 ſes pées. De ſorte que ce que vous voyez de-
 uant vous , ce n'eſt plus ce Celadon, fils d'Al-
 cippe & d'Amarillis, que le grãd Druide Ada-
 mas a autresſois tant fauoriſé de ſon amitié,
 mais ſeulement vne vaine idole que le Ciel
 cōſerue encores parmy ces bois pour marque
 que Celadon ſçeuſt aimer. Et toutesſois, puis
 que reduit en cette extremité, l'uſage de la pa-
 role m'eſt permis pour reſpondre au grand
 Dieu Tharamis , & à tout ce que vous m'op-
 poſez , il ſuffit que ie vous die ſeulement ce
 mot, I'AYME. Car, ſage Adamas, ſi i'aime,
 comment auray-ie peur d'offenſer Tharamis

en faisant ce que l'amitié me commande, puis qu'il a voulu, ou permis pour le moins que j'ay aimé ; ou ceux qui permettent quelque chose doiuent en souffrir tout ce qui en depend, & qui niera que la miserable vie que ie traine ne soit vne dependance de cette Amour ? Et quant à ce qui me touche, celuy-là se peut-il dire Amant qui a des yeux pour voir autre chose que ce qu'il aime ? Ah ! mon pere, c'est sans doute, que j'aime, & c'est sans doute aussi que ie suis aveugle pour moy, pour mes troupeaux, pour mes parens, & pour tout le reste des hommes. Car ie n'ay des yeux que pour celle à qui ie suis. Si le Ciel, comme vous dites, m'a laissé en ma puissance, pourquoy me demanderoit-il conte de moy-mesme, puis que tout ainsi qu'il m'auoit remis en ma propre conduite & disposition, de mesme me suis ie entierement resigné entre les mains de celle à qui ie me suis donné ? & partant s'il veut demander conte de Celadon, qu'il s'adresse à celle à qui Celadon est entierement. Et quant à moy, c'est assez que ie ne contreuienne en rien à la donation que j'en ay faite. Le Ciel l'a voulu, car c'est par destin que ie l'aime. Le Ciel l'a sçeu : car des que j'ay commencé d'auoir quelque volonté, ie me suis donné à elle, & ay tousiours continué depuis. Et bref, le Ciel l'a eu agreable : autrement ie n'eusse pas esté si heureux que ie me suis veu

574 LA II. PARTIE D'ASTREE,
par tant d'annees. Que s'il l'a voulu, s'il l'a
fçeu, & l'a eu agreable, avec quelle iustice me
pourra-t'il punir, si ie continuë à cette heute,
qu'il n'est pas mesmò en ma puissance de fai-
re autrement ? Fasse de moy Taramus, tout
ce qu'il luy plaira, que mes troupeaux deuien-
nent ce qu'ils pourront : Que mes parens &
amis se plaignent & ayent telle opinion qu'ils
voudront, ils doiuent estre tous satisfaits &
contents de moy quand ie leur diray pour tou-
te raison que l'AYME. Mais comment, res-
pondit Adamas, voulez-vous tousiours viure
de cette sorte ? L'eslection, respondit le Ber-
ger, ne depend de celuy qui n'a ny volonté ny
entendement.

Si cela est, adiousta le Druide, vous cessez
d'estre homme. Il y a long-temps, repli-
qua le Berger, que ce soucy ne me touche
nullement. Mais si vous aimez, continua le
Druide, comment ne vous efforcez-vous de
voir celle que vous aimez ? Si i'aime, respon-
dit-il, comment voudrois-ie desplaire à celle
que i'ayme, ou comment luy des-obeyr ?
Ou plustost comment ne receuray-ie vn ex-
treme contentement de luy plaire & de luy
obeyr ? Mais, dit le Druide, elle ne sçait pas
que vous luy obeyssiez. Il suffit, respondit le
Berger, quand il n'est pas permis d'en don-
ner plus de connoissance que pour nostre

satisfaction, nous sçauons que nous auons fait ce qui a esté de nostre deuoir. Il n'y a point de plus fidelle tefmoin, ny de Iuge plus rigoureux contre nous que nous-mesmes. Le Druide ne sçauoit s'il deuoit plus estimer la viuacité de cet esprit en ces responses, que blâmer l'erreur auquel il estoit : mais enfin considerant que le mal n'estoit pas encor venu à son declin, il pensa que ce seroit l'animer d'auantage que de luy presenter de plus violens remedes. Cela fut cause que s'estant tenu quelque temps : Or, Celadon, dit-il, ce que ie vous en ay dit, ç'a seulement esté pensant d'y estre obligé par les loix de l'amitié, & par le deuoir de ma charge, & non pas pour vous contrarier. Seulement ie veux vne chose de vous, & que vous ne me deuez point refuser, puis que c'est pour mon contentement. Il faut que vous sçachiez que i'ay vne fille que i'ayme plus que toutes les choses que la bonté de Taramis m'a donnees. Et parce qu'il n'y a nul bien entre les hommes qui soit parfait de tous poincts, le contentement de ma chere fille m'est infiniment diminué par sa longue absence, & par la connoissance que i'ay d'en deuoir estre encor fort long temps priué. Or dès l'heure que ie vous vy au Palais d'Issoure, il est certain que ie vous aimay, pour sçauoit que vous estiez fils d'Aleippe & d'Amarillis; mais il faut

que ie confesse que mon amitié s'augmenta beaucoup par la veüe que i'eus de vostre visage: car d'abord il me sembla de voir ma chere fille, tant vous auez de l'air l'un de l'autre. Cela est cause, que ie vous coniure par tout ce qui a plus de puissance sur vous, d'auoir agreable que ie vienne quelquesfois interrompre vostre solitude, pour me donner cette satisfaction de voir en vostre visage vn pourtrait - uiuant de ce que j'aime le plus au monde. Le Berger qui estoit plein de courtoisie, luy respondit qu'il luy feroit vne particuliere faueur de prendre cette peine, & que s'il n'estoit contraint de se tenir esloigné de chacun, il iroit luy-mesme en sa maison, pour luy rendre ce seruice, & qu'il remercioit la nature de l'auoir tant fauorisé, que de luy auoir donné quelques traits ressemblans à quelque chose qui fust aimée de luy. Bref, pour ne redire icy toutes leurs paroles, qui par leur longueur feroient, peut-estre, ennuyeuses, Adamas se resolut de visiter bien souuent le Berger, esperant par ce moyen le pouuoir retirer peu à peu de cette grande melancolie: outre qu'il estoit vray que Alexis sa fille ressembloit vn peu à ce Berger: & d'autant qu'il estoit contraint, selon leurs statuts de la laisser iusques en l'aage de quarante ans parmy les filles Druides, qui demeuroient aux Antres des Carnutes, il prenoit du plaisir, voyant Celadon qui la luy representoit
en

en quelque sorte. Il auoit esté ordonné par Dis Samiothes, & depuis, reconfirmé par le grand Druijs, Instituteur des Druydes: Que les Sacrificateurs qui auroient des fils, enuoyeroient leurs aînez aux escoles des Carnutes, où dix ans ils apprennoient leur science: dix ans ils l'enseignoient aux autres, & dix ans ils seruoient aux sacrifices & iugemens publics, & apres ils pouuoient retourner chez eux, & exercer la charge des Druydes par toutes les Gaules.

Que s'ils n'auoient que des filles, ils estoient contrains d'enuoyer les aînees, depuis l'age de dix ans, au mesme lieu où elles estoient instruites, puis instruisoient, & enfin iugeoient comme nous auons dit: car les Gaulois s'arrestoient bien souuent au iugement de ces femmes Druydes. Et ce temps-là s'estant passé, elles reuenoient en la maison de leurs peres, où elles se pouuoient marier.

Or cette resolution estant prise de cette sorte, Celadon fut celuy qui en eut plus de profit: car dès le commencement Leonide luy rendit ses lettres qu'elle luy auoit desrobées, qui luy fut vn grand presage de meilleure fortune, ayant tousiours ouy dire, que comme les malheurs ne viennent iamais seuls, il semble aussi qu'un bon-heur en attire vn autre. Et depuis estant visité fort souuents, tantost par Leonide, & tantost par le Druijs, il estoit fort di-

uerty des tristes pensées qui le consommoient, outre que le soing qu'Adamas auoit de luy donner des viures secrettement, n'estoit pas petit. Et veritablement ce fut vne bonne rencontre pour Celadon, que la bonté du Druide, & l'affection de la Nymphé : car elles estoient cause que l'un & l'autre estoient soigneux de luy, outre mesure, & par dessus leur deuoir & grandeur. Mais ce qui donna plus de soulagement à ce Berget, ce fut que la Nymphé luy porta de l'ancre & du papier, parce qu'estant seul il s'amusoit à mettre par escrit les passions qu'il ressentoit, ce qui le contentoit beaucoup quand il les luy relisoit : les playes d'Amour estant de telle condition que plus elles sont cachees & tenuës secretes, plus aussi se vont-elles enuenimant, & semble que la parole avec laquelle on les redit, soit vn des plus souverains remedes que l'on puisse receuoir en l'absence. En mesme temps Adamas qui iugeoit bien que les trop continuelles pensées du Berger ne faisoient que l'arrester & raffermir dauantage en sa melancolie, luy conseilla de passer son temps dans le bocage sacré, qui estoit aupres de là, fust à grauer sur les escorces des ieunes arbres des chiffres & des deuises, fust à faire des tonnes & cabinets, pour l'embellissement du lieu, & pour cet effect luy apporta des outils necessaires. Ce Berger, qui des-jà auoit repris ses forces & la pre-

miere beauré, ayant aussi l'entendement renforcé, connut bien qu'Adamas le conseilloit avec raison, de fuir cette nonchalante oyfiveté où il auoit vescu: & cela fut cause que s'en allant de compagnie au lieu qu'il luy auoit dit, il commença d'y trauailler. Mais ce qu'il faisoit c'estoit par le dessein du Druide, qui aussi comme vn bon Medecin s'accommodant à son malade, luy assaisonnoit tous ses conseils par quelque dessein d'Amour. Voyez-vous, luy disoit-il, mon enfant, encores que selon nos statuts nous ne deuions point faire de Temple à Teutates, Hesus, Belenus, Tharamis nostre Dieu, si est-ce que depuis que ces usurpateurs de l'autruy, ie veux dire ces peuples que l'on appelle Romains, apporterent avec leurs armes leurs Dieux estrangers dans les Gaules, & que perdant nostre ancienne franchise, nous fumes contraints de sacrifier en partie à leur façon, nous auons eu des Temples où nostre Dieu a esté adoré parmy les leurs, & par ce que la custume est passée en fin en loy, il vous sera permis, Celadon, de dedier vne partie de ce hoccage, non pas comme à vne premiere diuinité, mais comme à vn tres-parfaict ouüage de cette diuinité à vostre belle Astree, ce que nostre Dieu ne trouuë point plus mauuais que les Temples dediez par ces estrangers à la deesse Fortune, à la deesse Maladie, ou à la deesse Crainte;

580 LA II. PARTIE D'ASTREE,
principalement si vostre ouuage luy estant
directement consacré, vous n'adorez pas sur
leurs Gazons cette Deesse Astree, mais luy en
esleuant d'autres à costé de leurs chesnes vous
adrez vos vœux à cette belle, comme à
l'œuvre le plus parfait qui soit sorty de ses
mains. Il faut donc plier ces arbres sur ce
chesne, luy dit-il, luy en montrant vn assez
beau, & arracher ces petits, afin d'y faire vne
place que nous dedierons à l'amitié, & contre
le pied du chesne, nous esleuerons des Gazons
en forme d'Autel, sur lequel ie mettray vn
tableau qui sera le symbole de l'amitié. Et
quand celuy-cy sera finy, nous y ferons vne
porte pour entrer dans vn autre qui sera plus
spacieux, & que nous appuierons sur ce chesne,
qui veritablement, dit-il, est admirable, luy
montrant vn grand chesne qui s'esleuoit d'vn
seul tronc, & puis se separant en trois bran-
ches les reuissoit en haut, & les resserroit sous
vne mesme escorce:

Voyez-vous, luy dit-il, que le dieu montre
que l'on y a esté quelquesfois, i'y fais vne
bien souuent faire des sacrifices pour le sym-
bole que cet arbre a de Teutates, Hesus, Be-
lenus, Tharamis nostre Dieu. Comment, mon
pere, respondit Celadon, vous en nommez
quatre, & vous ne dittes que nostre Dieu? Il
faudroit dire nos Dieux. Ie ne vous en eusse
pas parlé pour vne fois, mais vous l'avez des-ia

plusieurs fois repliqué. Mon enfant, répondit le Druide, ce que vous me demandez n'est pas le moindre de nos ministeres, mais plustost l'un des plus grands de la creance des Druydes, & quoy que nous ne le deuions reueler qu'à eux qui sont instruits en des antres & écoles: si ne laisseray-ie de vous en declarer autant que vous serez capable d'en receuoir.

Sçachez donc, mon enfant, que ce grand Dis Samothès, incontinent apres la diuision des hommes, à cause de la confusion des langues, estant bien instruit par son ayeul, fust en la Religion du vray Dieu; fust aux sciences plus cachees, s'en vint descendre par l'Ocean Armorique en cette terre, que iusques à cette heure nous nommons Gaule, & qui peu à peu changeant de nom, semble prendre celuy de France pour l'aduenir: & depuis s'auançant, & la peuplant y planta heureusement son Sceptre, ensemble y mist la Religion de ses peres, & donna la connoissance des sciences à ceux qui plus familiers, & de meilleur esprit, sçeuient mieux entendre & retenir ses enseignemens; & qui depuis de son nom furent appelez Samothees: Et celuy-cy fut le premier Roy des Gaules, qui fut tant agreable à Dieu & aux hommes, qu'il regna longuement en paix; & apres luy sa posterité, auéc tant d'heur, qu'il n'y a eu endroit de la terre qui n'ait connu le nom, & la valeur des Gaulois.

584 LA II. PARTIE D'ASTRIE,
ſçauans, que chacun pour eſtre entendu, &
contraint de dire comme eux; & confeſſer
leur erreur.

Et quoy, mon pere, reſpondit le Ben
Teutates, Heſus, Tharamis, & Belenus.
ſont-ce pas les Dieux que l'on nous dit, à
uoir, Mercure, Mars, Iupitér & Apollon, n
vn Dieu ſeulement ? Pleuſt à Dieu, mon
fant, dit le Druyde, que ie vous peuſſe b
faire entendre ce que vous me demâdez: m
où voſtre intelligence ne peut monter, il f
que la croyance que vous auez en moy v
porte, & vous retienne. Sçachez donc que
eſtrangers voyans que les Gaulois adoroie
& reclamoient T H A V T A T E S en tou
leurs affaires, & au commencement de t
leurs voyages, & de toutes leurs actions
de plus conſiderant, que naturellement
ſont eloquens, & qu'ils ſe plaiſent à bien di
ils iugerent que c'eſtoit Mercure qu'ils diſ
eſtre Dieu, non ſeulement de l'eloquen
mais preſidant aux chemins, inuenteur c
arts; & le proteſteur des Marchands &
ceux qui traffiquent: Et apres remarque
qu'en nos guerres nous reclamons H E S V
ils creurent que c'eſtoit Mars, qui pour eux
tenu le Dieu des armées. Et parce que qua
nous demandons d'eſtre nettoyez de nos fa
tes ils nous oyent appeller T H A R A M I
ils penſerent que c'eſtoit Iupitér, duquel

redoutent sur tous les chastimens, à cause de la foudre qu'ils luy attribuent : outre que leur semblant, que le pardon des fautes se doit attendre du plus grand de tous les Dieux, ils disoient que c'estoit Iupiter, qu'ils croyēt estre le premier, & plus puissant de tous. Et parce qu'ils nous voyoient recourir à BELLE NVS quand nous estions en doute de nostre santé ou de nos amis, ou que nous desirions d'avoir des enfans, ils se persuaderent que c'estoit leur Apollon, qu'ils croyent estre l'invenneur de la Medecine, outre que luy donnant la conduite du Soleil, voire prenant mesme bien souuent l'un pour l'autre, & sachant que le Soleil est la cause de la vie de tous les animaux, & de plus que l'homme & luy engendrent l'homme, ils eurent quelque raison de penser que c'estoit nostre BELLE NVS.

Mais il est certain, mon cher enfant, qu'il n'y peut avoir qu'un Dieu : car s'il n'est tout puissant, il n'est point Dieu. Que s'il y avoit deux Tous-puissans, la puissance seroit divisible, outre qu'il faudroit qu'ils fussent ou semblables ou differents : s'ils estoient semblables du tout ils seroient les mesmes, & ainsi ne seroient qu'une chose : s'ils estoient differents, il faudroit que le bon fust different du bon, ce qui ne peut estre. Je vous dis ces raisons familières, pour ne vous apporter les autres qui

886 L. A. II. PARTIE D'ASTREE,
 sont plus fortes & plus pressantes, mais pl
 obscures aussi, & plus difficiles à estre comp
 tes. J'ay bien tousiours creu mon pere, d
 Celadon, qu'il n'y a qu'un Dieu, Roy
 Seigneur de tous les autres, mais ie pense
 aussi que comme entre les hommes no
 voyons des Roys qui ont des officiers sou
 eux, de mesme il y eust de petits Dieu
 sous celuy qui estoit le principal, & ce gra
 Dieu ie le nommois Teutates, & les autre
 Hesus, Tharamis, & Belenus; que i'adore
 après luy. En cela, mon enfant, respondit
 Druyde, vous auiez quelque raison, & toute
 fois vous faisiez une grande erreur; car ce
 que vous nommez ainsi, ne sont propreme
 que surnoms de ce grand Teutates: & qu
 que ie vous aué qu'il ait des officiers sous
 comme les Roys que vous dites, si deuez vo
 entendre qu'ils ne meritent point l'adorati
 qui n'est due qu'à un Dieu. Et pourquoy, m
 pere, repliqua Celadon, les vois-je dans
 Temples aupres de nostre grand Teutate
 Mon enfant, respôdit Adamas, ie vous ay d
 ja dit que les Romains ont meslé leur Religi
 parmy la nostre: il faut que vous sçachiez q
 par nos loix il nous est defendu de faire ima
 de Dieu, parce que l'image n'estant que la
 presentation de quelque chose, & estant nec
 saire qu'il y ait quelque proportion entre
 chose representee & celle qui represête nos

grand Dryus, ne iugeant pas qu'il y eut rien entre les hommes qui peust auoir avec Dieu, nous deffendit tres-expressement d'en faire, non plus que des Temples, luy semblant que c'estoit vne grande ignorance de penser de pouoir enclorre l'immense deité dās des murailles, & vne tres-grande outre-cuidance de luy pouoir faire vne maison digne d'elle. Cela est cause qu'à la façon de ces anciens, pere & ayeul du grand Samothès, il nous fut commandé d'adorer Dieu dans des Boccages en campagne: Boccages toutesfois qui luy estoient consacrez par la deuotion du peuple, de peur qu'ils ne fussent profanez, & en ces lieux-là on choissoit de grands chesnes, comme nous faisons encores, sous lesquels Dieu estoit adoré. Et de là est aduenü que les Romains entrans en nos contrees, & voyans nos saints Boccages, & la façon de nos sacrifices, ont dit; tous estonnez, que nous estions seuls entre les hommes, qui ne connoissions point Dieu, ou seuls qui le connoissions: & toutesfois, quoy qu'ils ayent voulu raualer la gloire, non seulement des Gaulois, mais de tous les peuples, qui cōme loups affamez en ont esté engloutis, si ne se sont-ils pû empescher de dire en parlant de nous, que les Gaulois sur tout sōt tres-religieux & pleins de deuotion enuers les Dieux. Mais l'autant que le vainqueur donne les loix qu'il luy plaist au vaincu, ils en firent de mesme en

Gauls, ou s'usurpant avec vne extrême Tyrannie, non seulement nos biens, mais nos âmes aussi, ils voulurent changer nos ceremonies, & nous faire prendre leurs Dieux, nous contraignant de leur bastir des Temples, de recevoir leurs Idoles, & de représenter Tentates, Helus, Belenus, & Tharamis, avec des figures de leur Mercure, Mars, Apollon, & Jupiter. Et parce que les Druydes s'opposèrent vertueusement à leur abus, il y eut vn de leurs Empereurs, qui par Edict du Senat voulut abolir toute nostre religion, chassant & bannissant les Druydes hors de l'Empire. Mais ce grand Tentates a permis que les bons ayent esté persecutez pour esprouver leur vertu, & non pas abolis, afin de donner connoissance que jamais ils ne sont entierement abandonnez. Et ainsi parmy la tyrannie des estrangers, nous auons tousiours conserué quelque pureté en nos sacrifices, & auons adoré Dieu comme il faut, & mesme en cette contrée, où nous n'auons iamais reconnu la puissance de ces usurpateurs pour le respect qu'ils ont tousiours porté à Diane, de laquelle ils ont pensé que nostre grande Nymphe representoit la personne. Et maintenant que les Francs ont emmené avec eux leurs Druydes, faisant bien paroistre qu'ils ont esté autresfois Gaulois, il semble que nostre autorité & nos saintes coutumes reuiennent en leur splendeur. Mais,

mon pere, respondit Celadon, si ay ie bien
veu dans nos bocages sacrez, lors que vous
faites des sacrifices, qu'il y a des statues, & des
images, quelquesfois du grand Dis, & quel-
quesfois d'Hercule. C'est parce, respondit
Adamas, que Dis & Hercule sont des hom-
mes, & non pas des Dieux: & qu'estans hom-
mes, on les peut représenter. Mais, repliqua
Celadon, si ce ne sont pas des Dieux, pour-
quoy les mettez-vous sur l'autel? Pour faire
comprendre, dit-il, qu'ils ont esté entre les hom-
mes comme des Dieux pour leurs vertus, &
que comme tels nous les devons honorer, &
en conseruer la memoire, afin que les autres
hommes, en les voyant dressent leurs actions
sur le patron qu'ils nous en ont laissé, & les
estrangers qui ne sçauoient pas nostre inten-
tion, ont creu que nous les adorions, & ont
dit que Dis estoit Pluton, duquel nous nous
vairrions d'estre yssus, & ont donné à Hercu-
le le surnom de Gaulois, parce que nous en ho-
norons beaucoup la memoire, tant pour auoir
esté plein de toutes vertus Heroïques, que pour
auoir espousé la belle Galathee, nostre Prince-
se & fille de Ceste nostre Roy. Vous me racon-
tez, dit Celadon tout estonné, des choses qui
merueillissent, & vous supplie, mon pere, de
continuer, & de me dire comment il faut que
ie fasse quand i'entre dans ces Temples où ie
trouue des images de Iupiter, de Mars, de

591 LA II. PARTIE D'ASTRÉE,
Pallas , de Venus , & de semblables Dieux
& Deesses. Mon enfant , respondit Adam
il faut que vous y alliez fort retenu , & que
tout vous ne preniez pas cela pour des Dieux
séparez , mais pour les vertus , puissances ,
effets d'un seul Dieu , & qu'ainsi vous ad-
riez Jupiter comme la grandeur & Maje-
sté de Dieu ; Mars , comme sa puissance ; Pal-
las comme sa sagesse ; Venus, comme sa beauté
& ainsi des autres. Par ce moyen , les adorez
comme ie dis , vous refererez tout à notre
grand Teutates, & honorant les grands Heux
pour leur vertu, vous vous montrerez iuste
rendre à ces vertueuses personnes, apres leur
mort, l'honneur que vous n'avez pu leur faire
durant leur vie. Et que cela vous suffise pour
cette fois, attendant que la frequentation que
vous aurez avec moy, vous en apprenne peu
peu d'auantage.

Or, mon enfant , laissant donc tous ces dis-
cours à part , nous ferons icy vne forme de
Temple dans ce Boccage qui de long-temps
esté consacré à Teutates , c'est à dire à Dieu.
En tant que ce sera dans vn Boccage nous con-
seruerons nos anciennes ordonnances ,
pource qu'il y aura vn Temple nous obeïr
à ces estrangers. Et pour l'intelligence de
ce que ie viens de vous dire , i'escriray au Tro-
phée de ce chesne merueilleux , le saint nom
de Teutates ; puis en ces trois branches qui s'

separent, à la droicte ie mettray Hesus, au milieu Tharamis, & à l'autre costé Belenus; & en ce tronc d'enhaut où cestrois branches se viennent reünir, nous grauerons encores le sacré nom de Teutates, pour montrer que nous n'entendons qu'un Dieu sous ces autres trois paroles. Que si i'osois vous descouvrir la profondeur de nos saints mysteres, & les secrets plus cachez de nostre religion, ie vous dirois vne interpretation que Samôthes, le plus sçauant de tous les hommes, nous a laissée, & qui de pere en fils est venue iusques à nous: C'est que ces trois noms signifient trois personnes qui ne sont qu'un Dieu; LE DIEU FORT, le DIEU HOMME, & le DIEU REPURGEANT: le Pere; le Dieu homme, est le Fils; & le Dieu Repurgeant, c'est l'Amour de tous les deux, & tous trois ne sont qu'un Teutates, c'est à dire un Dieu: & c'est la mere de ce Dieu homme, à qui nos Druides ont dedié dans l'autre des Carnutes, il y a plus de vingt'siecles, un Autel avec vne statue d'une pucelle tenant un enfant entre les bras, avec ces mots: A LA VIERGE QUI ENFANTE. Mais, mon enfant, vous n'estes pas capable de ces hauts mysteres, & sçait mibux pour ne les profaner, que ie m'en faise, peut estre aduiendra-t'il que quelque sçauant druide venant en ce Bocage sacré, adorera Teutates en pureté de cœur comme nous, & louera

592 LA II. PARTIE D'ASTREE,
nostre ouvrage, en approuuant nostre bonne
intention.

Le Druyde alloit discourant de cette sorte,
des mysteres les plus cachez de sa religion : &
parce qu'ils surpassoient l'entendement du Ber-
ger, il n'en voulut point dire dauantage, mais
soudain que ces noms furent grauez contre
l'arbre ils se ietterent tous deux à genoux, & les
les adorerent. & ne s'en approcherent plus
qu'avec beaucoup de respect. Mais d'autant
que le Druyde auoit opinion que s'il ne flat-
toit vn peu le mal de Celadon, il perdrait
peu à peu la deuotion & la volonté d'y tra-
uailer, il nomma le Temple du nom de la
Deesse Astree : & ne craignez, dit-il, mon en-
fant de faillir enuers Dieu, pourueu que vous
y honoriez cette Astree comme l'vn des plus
parfaits ouvrages qu'il ait iamais faict voir
aux hommes. Celadon y consentit aisément,
& plein d'un zele incroyable y trouua si assi-
duellement, qu'en peu de iours il acheua ce
que le Druyde luy auoit ordonné, qui loüant
sa diligence, & son industrie, afin de luy aug-
menter la volonté qu'il auoit, apporta les loix
d'amour, & le tableau de la reciproque Amitié,
mais s'approchant de l'Autel d'Astree il ne
sçauoit ce qu'il y mettroit dessus pour le faire
voir & reconnoistre. Et apres y auoir pensé
quelque temps.

Si vous estiez bon peintre, luy dit-il, vous
auez

avez biē la memoire assez viue pour vous res-
souuenir des traits du visage de la belle Astree:
de sorte que vous pourriez bien la peindre,
& nous la mettrions sur cet Autel qui luy est
dedié : mais cela n'estant pas encores, ie fo-
ray faire vn petit tableau où i'escriray seule-
ment son nom. Alors le Berger luy fit ceste
responce.

Vous avez raison, mon pere, d'auoir ceste
bonne croyance de moy; car veritablement
i'ay nō seulement les traits de son visage si biē
grauēz en la memoire, qu'il me semble qu'elle
est tousiours deuant mes yeux, mais aussi son
parler & ses façons de faire me sont tellemēt en
l'ame, qu'il faut aduouër que rien ne me peut
diuertir ny separer d'elle, & me figurant à tous
coups de la voir deuant moy, il me semble que
sa parole de mesme, me frappe tousiours aux
oreilles. Mais encor' que ie ne sçache pas pein-
dre, si ne laisserōs nous pour cela d'auoir sa res-
semblance, si vous me promettez de me rēdre
ce que ie vous remettray entre les mains. Et le
Druide le luy ayāt promis il decrocha sa iuppē,
& ouurāt la boîte qu'il portoit au col, il luy mō-
tra la peinture d'Astree. Mais mō pere, luy dit-
il, si vous la perdez, ou que vo' ne me la rēdiez,
c'est chose tres-assëuree que i'en mourray de
déplaisir, & qu'il n'y a excuse ny consolatiō qui
m'en puisse garantir. Apres qu'Adamas eut
promis par Teutates qu'il la luy rendroit, le

594. LA II. PARTIE D'ASTREE,
Berger la luy remit entre les mains, mais non pas sans l'auoir baïsee plus d'une fois, & l'accompagnant tousiours de l'œil, comme la regrettant desia. le Druyde l'ayant quelque temps considerée, vrayement dit-il, mon enfant, ta follie est belle, & faut auouer que ie ne crois pas qu'il y ait visage plus beau, ny auquel il se lise vne plus grãde modestie d'Amour, ny vne plus douce seuerité. Heureux le pere qui a vntel enfãt, heureuse la mere qui l'a esleuee, heureux les yeux qui la voyent, mais plus heureux celuy qui aymé d'elle la possedera. A ce mot il la remit en sa boitte, avec promesse de la rapporter bien-tost, ce qu'il fit dans cinq ou six iours.

Ce fut en ce lieu qu'Astree & sa trouppẽ entrerent & virent tant de vers & d'escritures de Celadon, car depuis le Berger s'y plaisoit de sorte qu'il estoit tousiours ordinairement deuant l'image de sa Bergere, & l'adoroit de tout son cœur, & selon que les diuerses imaginations luy venoient, il les escriuoit & les mettoit comme pour offrande sur l'autel de la Deesse Astree, & fut ce Berger & Adamas que Syluandre rencontra la nuit discourant ensemble, car le Druyde par cette frequentation l'aima de sorte qu'il oublioit presque toute autre chose, & de mesme le Berger se sentoit tellement obligé à l'assistance qu'il receuoit de luy qu'il honnoroit comme son

pere . Leonide depuis ce temps-là n'alloit plus si souvent visiter les Bergeres qu'elle fouloit, feignant lors que Parisluy en demandoit la raison, que la chasse l'occupoit entierement. Or Celadon vesquit de cette sorte, quelquesfois moins, quelquesfois plus affligé, selon que ses pensees le traittoient, iusques à ce qu'il rencontra Siluandre, entre les mains duquel il remit la lettre qu'il escriuoit à la Bergere Astree, & qui depuis fut cause de faire venir toute cettetroupe de Bergeres & de Bergers en ce lieu, où s'estant esgarée, elle fut contrainte de se reposer, en dessein de partir aussitost que la Lune commenceroit de paroistre; mais la peine que ces Bergeres auoient eue le iour & vne partie de la nuict, avec la fraischeur du lieu, les assoupit d'un plus long sommeil qu'elles n'auoient pensé: car tant s'en faut qu'elles se resueillassent lors que la Lune se leua, que le iour estoit desia grand, que les Bergers mesmes estoient encor tous endormis. Au contraire le triste Celadon, suiuant sa coustume, se leua de grand matin, afin de pouuoir entretenir ses pensees sans estre rencontré de personne, ayant ordinairement accoustumé de se leuer à telle heure, afin de pouuoir sortir dehors, quand chacun estoit encore endormy, & puis se renfermoit le plus souvent tant que iour duroit.

Le Soleil ne passeroit point encore, lors de fortune il adressa ses pas du costé où est cette troupe : Et parce qu'il s'en alloit en ses pensées, sans prendre garde à ce qui estoit autour, iamaïs homme ne fut plus esné que luy, quand tout à coup il appercut Astree. Elle auoit vn mouchoir dessus les yeulx qui luy cachoit vne partie du visage, vn linge sous la teste, & l'autre estendu le long du cou. & le cottillon vn peu retroussé par derrière, ne cachoit pas entierement la beauté de la iambe: & d'autant que son corps de iuy s'approchoit vn peu, elle s'estoit delassée, & n'auoit rien sur le sein qu'un mouchoir de reseau trauers duquel la blâcheur de sa gorge paroïssoit merueilleusement; du bras qu'elle auoit sous la teste, on voyoit la manche auallée quelques sous le coude, permettant ainsi la vue d'un bras blanc & potelé, dont les veines paroïssent la delicateste de la peau par leur couleur bleue descouuroiét leur diuers passages. Et quoy que de cette main elle tint sa coiffure, qui luy s'estoit destachée, si est-ce que pour la tenir trop negligemment, vne partie de ses cheueux s'estoit esparse sur sa iouë, & l'autre prise à quelques ronces qui estoient voisines. O! quelle veüe fut celle-cy pour Celadon. Il fut tellement surpris, qu'il demeura immobile sans poulx, & sans haleine, & n'y auoit en luy autre signe de vie que le battement

accœur, & la veuë qui sembloit estre attachee sur ce beau visage. Mais il luy aduint
comme à ces personnes qui ont longuement demeuré dans des profondes tenebres, qui sont tout à coup portees aux plus clairs rayons du Soleil: car tout ainsi qu'elles deueurent esblouyes partrop de clarté, de mesme pour auoir trop de contentement, il n'en pouuoit iouyr d'vn seul, les ayant eu tout à coup, & venant de quitter l'obscurité de ses esplaisirs. Quelque temps apres, ayant repris vn peu plus de force, il commença de considerer ce qu'il voyoit, tantost regardant le visage aymé, tantost le sein, de qui les larmes ne luy auoient iamais esté si descouuerts, & sans se pouuoir saouler de considerer toutes ces beautez, il eust voulu comme vn nouuel Argus, auoir le corps tout couuert d'yeux: mais lors qu'il estoit en cette agreable contemplation, voila sa pensee qui luy represente incontinent vn souuenir qui luy trouble toute sa ioye. Retire-toy, luy disoit-elle, retire-toy, infortuné Berger, de ce lieu bien-heureux, & qu'il ne soit point dauantage profané par tes yeux. As-tu desia mis en oubly la deffense qui t'a esté faitte? ne sçais-tu pas qu'il ne t'est permis de te presenter deuant ses yeux? Et peux-tu mettre en oubly ce commandement, ou si tu t'en souuiens, y peux-tu contreuenir? Il se retira les bras

398 LA II. PARTIE D'ASTREE.

croisez, & les yeux tendus au Ciel, apres ces paroles, comme si ç'eussent esté des chaines qui le retirassent avec violence de ce lieu: mais certes ses pensées & les pas faisoient bien vn different chemin, car plus l'vn s'esloignoit d'Astree, & plus l'autre l'en approchoit. En fin l'ayant perduë de veüe, il demeura si troublé, qu'il fut contrainct de s'arrester tout court. De m'en aller, disoit-il, ie ne puis; de m'y en retourner, ie n'oserois; de demeurer icy, ie me traualle en vain, à quoy nous resoudrons nous donc? A recevoir, disoit-il apres, la faueur que le Ciel nous a faicte sans la luy auoir demandee. Mais comment contreuiendrons-nous au commandement de celle à qui nous n'auons iamais desobey? Mais, se respôdoit-il, ne contreuenant point à ce qu'elle m'a commandé, n'est-ce pas faute d'amour, si par crainte ie me priue de sa veüe? Or elle ne m'a pas commandé de ne la voir point: car dès lors ie me fusse priué de mes yeux, mais seulement que ie ne me fisse point voir à elle. Mais comment me verra-t'elle en dormant? Prenons donc Amour pour guide, & sous sa conduite allôs-le adorer en elle, comme au lieu où il est en sa plus grande gloire. Porté de cette consideration, il retourne sur ses pas, & marche le plus doucement qu'il pût pour ne l'esueiller, & d'aussi loing qu'il la peut apperceuoir, se iette à

genoux, l'adore & luy adresse d'une voix basse cette priere:

Grande & puissante Deesse, puis que les Dieux ne font pas mieux paroistre leur diuinité, en punissant qu'en pardonnant, voicy ie me iette à genoux. Je ne veux point entrer en iugement avec toy, ny demander si la peine que i'ay supportee n'outre-passe point la grandeur de ma faute, puis qu'elle a esté commise par ignorance, mais seulement ie te requiers que la pitié t'esmeue en ce que mon amour t'a laissé insensible, & de rendre aussi bien cette preuue de ta diuinité, en me remettant en ma felicité perdue, que tu m'as osté le bonheur où tu m'auois esleué, puis que ma soumission ne te doit pas moins esmouuoir au pardon que mon offense inconnue au chastiment.

Ainsi disoit le triste Berger, n'osant presque laisser sortir ces mots de ses leures, de peur d'esueiller celle à qui il les adressoit: Et lors se releuant, s'approcha d'auantage d'elle, a fin de la mieux considerer: Mais lors qu'il estoit plus auant en cette contemplation par mal-heur Phillis se tourna d'un costé sur l'autre, sans toutesfois ouurir les yeux, ny s'eueiller: ce qui donna tant de crainte à Celadon, que se retirant promptement à costé, il fut contrainct de s'en retourner en sa triste demeure, où il ne se fust plustost renfermé, que repensant

à ceste rencontre, & à celle du iour precedent, il ne ſçauoit ſ'il en deuoit prendre v presage heureux, ou mal-heureux. Enſi conſiderant l'effect de la lettre qu'il auoit remiſe entre les mains de Siluandre (car : croyoit bien qu'Aſtree enauoit ſçeu quelque choſe) il ſe reſolut d'en hazarder vne autre, & pour ne perdre temps ſe deſpeſcha de l'eſcrire, de peur que ſ'il tardoit trop, ces Bergers ne ſ'eſueillaſſent. Il met ſur le ply de la lettre comme il auoit deſia faiſt ſur l'autre, & ſortant haſtiuement ſ'en va au grand pas où il auoit laiſſé ſa Bergeré : mais ayant peur qu'elles ne ſe fuſſent eſueillees lors qu'il les approcha, il ſe couurit de quelques arbres, & eſtendant la veüe de tous coſtez, connut bien qu'elles ne ſ'eſtoient point eſueillees : mais auſſi il vit bien que la compagnie eſtoit plus grande qu'il n'auoit creu au commencement, parce qu'il apperceüt vn peu loing d'elles les Bergers dont nous auons parlé : & pour ſçauoir ſ'ils dormoient, & ſ'ils eſtoient de ſa connoiſſance, il ſ'approcha doucement du lieu où ils eſtoient, & le premier qu'il rencontra, fut Siluandre. Ha ! fidelle amy, luy dit-il d'une voix baſſe, laquelle eſt l'obligation que ie t'ay, puis que tu as plus faiſt pour moy que ie ne t'auois oſé demander ? Puiſſes-tu, Berger, receuoir de quelqu'un des miens pour remerciement de ce bien-faiſt quelque

office signalé auprès de Diane, puis que de moy, il ne faut que tu esperes que de simples souhaits. Et lors tournant les yeux sur les autres quatre Bergers qui estoient auprès de luy, il n'en peust reconnoistre aucun : bien luy sembla-t'il d'auoir veu Tirsis autres-fois : voyant donc qu'ils estoient tous endormis, il s'achemine vers les Bergeres. Le Soleil estoit des-ja assez haut, & trouuant passage entre les arbres, commençoit d'esclairer en quelques lieux sur elles, de sorte que si ce Berger eust esté aussi iuste Iuge des beautez qu'il estoit parfait Amant, il eust bien peu dire à laquelle de toutes il falloit donner le prix de la beauté : mais si les longs ennuis d'Astree luy faisoient en quelque chose ceder pour lors à Diane, l'affection du Berger suppleoit de sorte ce defect, que le iugement n'en estoit iamais donné par luy à son desauantage. Et lors considerant particulièrement Astree, il se remet sur vn genouil, & s'approchant de sa belle main ne peut s'empescher de la luy baiser, puis auançant la jambe, & trainant l'autre doucement, luy mit sa lettre dans le sein, & transporté d'amour ne se peust garder d'accompagner sa main de la bouche. O perdu Berger ! quel fut alors le transport qui en te relevant te porta iusques à sa bouche ? Il fut tel enfin qu'oubliant presque la crainte qu'il auoit eue de l'esueiller, il l'appuya de sorte dessus, que la Bergere donna

figne de s'esueiller, & commençoit d'ouurer les yeux lors qu'il s'estoit à peine releué : Et n'eust esté que de fortune les rayons du Soleil qui luy donnoient sur le visage l'esbloüyrent de leur prompte clarté, il n'y a point de doute qu'elle l'eust reconnu : mais cela fut cause qu'elle ne peut que l'entrevoir comme vne ombre, & lors qu'elle voulut tourner la teste pour le suiure des yeux, ses cheueux qui estoient, comme j'ay dit, pris à des ronces s'arrestèrent avec telle douleur qu'elle ne peut s'empescher de faire vn cry assez haut, dont Phillis s'esueilla en sursaut, & luy demandant quel sujet elle auoit de crier, Astree luy montra ses cheueux. n'ayant encores la force de parler, tant elle estoit estoignée de ce qui luy estoit aduenü. Phillis en sous-riant les luy desprit, & se voulant r'asseoir en sa place, elle vit qu'Astree s'estoit leuee, & auoit laissé choir vn papier. Elle fut curieuse de le ramasser, & de la suiure à quinze ou vingt pas du lieu d'où elles s'estoient leuees. Et lors la triste Astree s'estant assise contre vn arbre deuint passer outre mesure, & sembloit presque sur le poinct d'éuanouyr : dont Phillis estonnée courut incontinent la soustenir, & lors qu'elle fut vn peu reuenüe : Helas ! ma sœur, dit-elle à Phillis, avec vn grand soupir, hélas ! qu'est-ce que j'ay veü ? & lors elle se taisoit pour quelque temps, estant contrainte de

souffrir, & peu apres recommençant par vn grand soupir, elle disoit: Helas! ma sœur, i'ay veu Celadon, ie veux dire que i'ay veu ce qui reste de Celadon. A ce mot de Celadon la voix se perdit en sa bouche, & la langue s'attacha à son Palais, puis serrant les mains ensemble, & tenant les yeux tendus au Ciel, sembloit luy demander secours en ce travail. Phillis qui la vit en cet estat, ayant ouy le peu de paroles qu'elle venoit de dire, eut soudain opinion qu'elle auoit eu quelque songe estrange qui l'auoit espouuantee de cette sorte, & pour l'en diuertir: Ma sœur, luy dit-elle, c'est vne folie de croire aux songes, car l'imagination nous represente en dormant ce que nos yeux ont veu en veillant, ou que nous auons fait ou pensé, si bien qu'ils ne sont pas presages du futur, mais seulement images du passé: Ah! ma sœur, interrompit Astree, ne croyez point que ce soit songe. Je l'ay veu de mes yeux, & soudain qu'il a connu que ie le regardois, il s'est euanoüy en l'air. Peut-estre, ma sœur, respondit Phillis, auiez-vous opinion de veiller: car cela aduient bien souuent en dormant. Ne vous figurez point cela, dit Astree, veritablement ie veillois: Et comment est-ce, dit Phillis, que vous auez pris garde à luy? l'estois, respondit Astree, ny bien esueillée, ny bien endormie, lors que ie l'ay ouy

souffrir autour de moy, voire iusques auprès de mon visage, j'ay ouvert les yeux & ay veu l'ame de mon Berger deuant moy. Mais, ô Dieu, combien belle & pleine de clarté ! Elle estoit telle qu'il n'y a Soleil qui porte plus de rayons. Iugez-le, ma sœur, puis que j'en suis demeuree esbloüye, iusques à ce que j'ay esté icy. Mais aussi-tost que j'ay ietté l'œil sur luy, il s'est perdu aussi viste qu'un esclai. Et vrayement, ô belle ame ! tu as raison de ne vouloir que la venue de celle qui a sceu si mal mesnager ta vie, te soüille : Si te suis-je infiniment obligee, puis qu'ayant tant d'occasion de me hayr, tu me fais toutesfois paroître que ton amour continuë. Phillis toute estonnée créut alors que veritablement c'estoit l'ame de Celadon, & luy dit: Tout ce que nous pouuons faire pour ceux qui ne sont plus en cette vie, c'est d'en auoir la memoire, d'en redire les vertus, & de leur rendre le dernier office de pitié, qui est la sepulture. De sorte que ie suis d'aduís, dit-elle, que pour vostre contentement, & pour satisfaire à cette ame qui vous a tant aimée, vous luy fassiez dresser vn tombeau, afin de la mettre en quelque repos, & puis en conseruer la memoire parmy nous le plus longuement qu'il vous sera possible. Cela, dit Astree, feray-je toute ma vie : mais, ma sœur, ne sera-t'il point trouué mauvais, si n'estant point de mes parens, ie luy rends ce der-

nier office de la sepulture? Que peut-on dire, respondit-elle, sinon que ses parens, ne faisant pas leur devoir en cecy, vous faites ce qu'ils deuroient faire? Que s'il estoit en vie, il y auroit apparence de faire quelque doute, mais à cette heure qu'il est mort, on ne peut soupçonner que vostre amitié passée, qui n'est guiere plus inconnüe qu'à ceux qui n'ont iamais ouy dire vostre nom. Disant ces paroles elle tenoit le papier qu'elle auoit ramassé, & de fortune Astree iettant l'œil dessus, & reconnoissant l'écriture de Celadon, luy demanda quelle lettre elle tenoit en la main? Elle respondit qu'elle l'auoit ramassée, & que c'estoit elle qui l'auoit laissé cheoir quand elle s'estoit leuée. L'ay bien senty, dit alors Astree, que quelque chose m'est tombée du sein, mais i'estois tant hors de moy, que ie ne l'ay pas veu, & lors la prenant, & lisant ce qui estoit au dessus, elle dit que c'estoit la lettre que Siluandre auoit trouuée. Cela ne peut pas estre, dit Phillis, car ie l'ay serrée dans ma poche, & y mettant la main la trouua. Que sera-ce donc, respondit Astree, si est-elle écrite de la mesme main, & lors la despliant elle trouua qu'elle estoit telle:

LETTRE DE CELADON

A LA BERGERE ASTREE.

SI l'occasion de vostre venue en ce lieu où le
 Sreste de Celadon est encore, puis que les Dieux
 le veulent ainsi, n'est que pour voir combien vous
 avez pû, & pouvez sur luy, c'est trop de peine pour
 chose de si peu de valeur. Que si quelque estincelle
 de compassion vous y amène, quels services peu-
 vent meriter une si grande recompense? Et si la
 fortune seule vous y a conduite sans dessein, n'est-ce
 pas trop de bon-heur pour une personne si malheu-
 reuse? De sorte que quelque occasion que ce puisse
 estre i'aduoüe que c'est sans raison. Si ce n'est qu'il soit
 tres-raisonnable que comme l'affection que ie vous
 porte outre-passe toutes les bornes de la raison, de mes-
 me en ce qui touche cette affectiõ la raison n'ait point
 de lieu. Et par ainsi ie ne me dois plaindre qu'elle
 n'ait esté appelée quand i'ay esté banny, ny qu'aux
 ennuyes que ie souffre, elle ne puisse avoir quelque
 place, estant tres-juste, que celui qui le premier a
 desdaigné la raison, sente que la raison aussi le des-
 daigne. Si ne laisseray-ie de vous remercier au-
 tant que peut faire l'ombre vaine de ce que i'ay
 esté (car veritablement ie ne suis plus autre chose)
 si vous estes venue voir combien vous pouvez sur
 moy, car comme que ce soit, c'est un de mes plus

grands desirs d'estre en vostre memoire. Je vous remercie de mesme si la pitié vous y amene, car encor qu'elle soit bien tardive, ce n'est pas estre sans consolation que d'avoir en fin quelque consolation. Et aussi vous remercieray-je si c'est la fortune, puis que ie connois par là qu'il n'a tenu qu'à elle que ie n'aye plustost ressenty les effects de vostre douceur; & cette derniere consideration sera cause que comme par le iugement de tous ceux qui vous voyent, & par la grandeur de mon affection vous estes la plus belle & plus aymée Bergere de l'univers, de mesme ie me diray, puis que ma fortune & ma constance le veulent ainsi, le plus infortuné comme le plus fidelle de vos serviteurs.

Ce fut bien alors que ces Bergeres créurent que Celadon estoit mort, & que l'Amour fit resoudre Astree de luy rendre le dernier deuoir de son amitié: & lors qu'elles se vouloient leuer pour esveiller Diane, & les autres Bergeres, parce qu'il estoit des-ja tard, & qu'elles craignoient que l'on ne fust en peine d'elles en leur hameau, elles apperceurent que Siluandre estoit venu aupres de Diane qui dormoit, & que demeurant rauy à la regarder, apres avoir esté quelque temps immobile, enfin il dit fort haut telles paroles:

SONNET.

LA belle dont l'Amour me prind de repos,
 Reposoit doucement sous l'ombre d'un bocca-
 ges,
 Là voloient les amours autour de son visage,
 Qui naissoient de ses yeux, encor qu'ils fussent
 clos.

Là les Zephirs changez en amoureux pro-
 pos,
 Rendoient pour ses amours un amoureux hom-
 mage:
 Et les arbres charmez de tant d'amours esclos,
 N'en estoient garantis par les loix de leur âge.

Hommes, Faunes, ny Dieux, rien n'estoit à l'en-
 tour,
 Contemplant ce sommeil, qui ne bruslast d'amour,
 Et perdist le repos pendant qu'elle repose.

Quella estes vous, beauté, quand vaincre vous
 voulez,
 Puis que sans ce dessein tellement vous bruslez,
 Que vous voir, vous aimer, n'est qu'une mesme
 chose?

Il parloit ainsi haut, parce qu'il ne craignoit de l'esueiller, ayant eu commandement d'elle de le faire aussi tost mesme que la Lune lui-roit: mais la bonne fortune de Celadon ne le voulut, afin qu'il eust ce contentement de voir sa Maistresse en ce lieu, & fut cause qu'en-
cor que Siluandre eut veillé en vne partie de la nuit, il n'eut toutesfois la hardiesse d'interrompre le sommeil de sa Maistresse, craignant qu'elle s'en trouuast mal, ou que peut-estre elle eust trop d'incommodité à marcher sous la foible lueur de la Lune parmy ce bois. Apres que ce Berger eut proferé ces paroles, il se mit à genoux pour baiser vne main, mais ayant peur d'estre apperceu des deux Bergeres qu'il ne vit plus en leurs places, il se releua marry d'en auoir tant fait, si toutesfois il auoit esté ven. Cependant ces deux Bergeres le regardoient, & Phillis qui estoit bien ayse de diuertir Astree: Ne me croyez iamais, ma sœur, luy dit-elle, si ce Berger n'aime Diane, & s'il n'a esté moins fin qu'il ne pensoit estre. I'en parlois hier à Diane, respondit tristement Astree, & selon ce que i'en pûs reconnoistre, il n'en doit attendre que du desplaisir: car non seulement elle ne le veut point aimer, mais ne veut pas mesme sçauoir qu'il l'aime. Voila, adioustâ Phillis, vne resolution qui semble deuoir conduire en peu de temps Siluandre aux termes de Celadon, & Diane à

610. LA II. PARTIE D'ASTREE,
ceux d'Astree. Ha! ma sœur, dit Astree, Sil-
uandre court bien cette fortune, mais tant
que Diane s'exemptera d'amour, elle ne iouë-
ra iamais vn si mal-heureux personnage que
le mien. Je vous l'auoüe, repliqua Phillis, que
tant que veritablement elle sera exempte d'a-
mour, elle ne sera point en ce danger, mais si
ce n'estoit que par dissimulation qu'elle en fust
exempte, qu'en iugeriez-vous? Qu'elle seroit
heureuse par opinion, dit Astree, & qu'en
effect elle seroit mal-heureuse: mais il n'y a
gueres encores d'apparence: l'humeur de Dia-
ne, & les perfections de Siluandre n'estans
point telles que la Bergere puisse estre prise
facilement, ny luy propre sujet pour la pou-
voir prendre. Et à ce mot prenant Phillis par
la main, elle se leua pour aller trouuer Dia-
ne: toutesfois, Phillis ne laissa point de luy
respondre: O ma sœur, que vous estes deceüe
si vous auez cette opinion! car pour ce qui
concerne les merites de Siluandre, croyez que
quand vn Berger a dessein de plaire, il se rend
tout autre qu'il n'est pas lors qu'il vit noncha-
llemment. De là aduient que quelquefois l'on
s'estonne si fort de voir des Bergers chers &
aimez, quel'on iuge toutesfois si des-agrea-
bles: Et de là, ce crois-ie, a pris naissance ce
vieil Prouerbe: Nulles amours laides; voire ie
diray bien dauantage, que ie n'ay encores veu
iusques icy Berger, qui ait esté des-agreable à

elle qu'il a recherchee s'il n'y a point eu autre occasion de haine que son amour, tant cette recherche & ce desir de plaire, rend greables ceux qui ont dessein de se faire aimer. Que si cela aduient en general à tous, à plus forte raison à Siluandre, de qui le corps n'est point si des-agréable que la beauté de l'esprit ne puisse aysement suppléer à tous ces defauts : & quant à ce qui est de l'humeur de Diane, l'amitié qu'elle a portée à Philandre, est une preuue certaine qu'elle n'a pas tousiours esté insensible à l'amour : Et qui peut empêcher que ce qui luy est arriué vne fois, ne luy aduienne encore vne autre ? Quant à moy ie croy qu'Amour n'a pas oublié l'adresse dont l'vsa la premiere fois qu'elle fut blessée, & que Siluandre peut bien auoir la mesme fortune que Philandre a eüe. C'est pourquoy, respondit Astree en luy serrant la main, ietiens pour chose impossible que iamais Diane se laisse reprendre à l'Amour : & en cela nous sommes tous & moy de differente opinion : car ie croy que fort aysement vne fille qui n'a iamais rien aimé, se laissera emporter à ces douces flatte-ries, mais du tout impossible selô mō humeur, qu'une personne aduisee ayant aimé & perdu à personne aimée, puisse iamais plus laisser prendre racine à vne autre amour dans son ame, & me semble que pour cette occasion le Ciprez seroit vn bon symbole de mon amitié,

612 LA II. PARTIE D'ASTREE,
puis qu'estant couppé il ne reiette iamais. A
ces dernieres paroles elles arriuerēt si pres de
Diane que Phillis ne luy peut respondre autre
chose sinon: Nous verrons bien-tost, ma seur,
qui de nous deux aura fait vn plus certain iu-
gement.

Cependant que ces Bergeres parloient de
cette sorte, Paris, Hylas, Tyrſis, & Therſan-
dre ayant eſtē eſueillez par Siluandre, s'en
venoient trouuer ces Bergeres, & parloient si
haut en s'enapprochant, que Diane s'eſucilla
presque au meſme temps. que Phillis la vou-
loit pousser de la main. Elle fut honteuse de
se voir presque toute deshaillee en si bonne
compagnie, & cela fut cause que ramassant
son poil d'une main, & couurant son sein de
l'autre elle s'esloigna entre quelques arbres,
où Astree & Phillis la ſuiuirent, & luy ratonte-
rent cependant qu'elle se coiffoit, la vision
d'Astree, la lettre qui luy estoit tombée du
sein, & en fin la resolution qu'elle auoit prise
de faire vn vain tombeau à l'ame de Celadon,
puis que ses parens n'auoient point de soucy
de son repos. Cet office, respondit Diane, est
vrayement plein de pitié & de pieté, & quant
à moy il n'y a rien que i'y des-appreue, si-
non que ce sera donner occasion à plusieurs
de parler, trouuant estrange que l'inimitié de
vos parens soit changee en vne si bonne vo-
lonté. Comment estrange? repliqua la triste

bergere; il le deuroit bien sembler dauanta-
 ge, si cette inimitié dont vous parlez duroit
 encores apres la mort. Si Celadon viuoit, il
 n'y a point de doute que ie ne voudrois pas,
 que l'amitié que ie luy porte fust reconnuë:
 mais helas! puis que pour mon malheur il n'est
 plus parmy les hommes, si ce n'est assez que
 les hommes la connoissent, ie veux bien que
 la terre & le Ciel ne l'ignorent pas. Et voicy
 la raison sur quoy ie me fonde: Mes amies ne
 trouueront iamais mauuais ce qui me plaira,
 quant aux autres, tant s'en faut que ie me
 vueille priuer pour elles de mon contente-
 ment, que ce m'est plaisir de leur desplaire.
 Puis que vous auez fait cette resolution, res-
 pondit Diane, le plustost que vous la pourrez
 mettre en effect, sera le meilleur, ce me sem-
 ble, & si vous croyez mon conseil, ce sera auant
 que partir d'icy. Je m'asseure que ie le feray
 bien faire à Paris en son nom, & toutesfois à
 vostre intention: mais, respondit Phillis, où
 trouueroit-on les choses necessaires, si nous
 n'allions en nostre hameau? Le Temple, dit
 Diane, de la bonne Deesse où les filles Druides
 & les Vestales demeurent, n'est pas loing d'icy:
 si quelqu'une de nous y va accompagné de l'un
 de ces Bergers, il ne nous fera rien refusé d'y
 ne si sainte compagnie pour un si bon dessein:
 mais appellés Paris & ces Bergers qui nous en
 diront leur aduis. Phillis à ce mot les appellant

ils vindrent vers elle, & Diane tirant Paris à part, luy fit entendre la vision & le dessein d'Astree: Et parce, continua-t'elle, que la médisance a les ongles si aiguës qu'elle trouueroit prise sur le plus poly d'un enclume, ie desire de vous cette courtoisie, que ce tombeau soit élevé en vostre nom, à l'intention toutesfois de la Bergere. Vous pouuez, dit Paris, disposer entièrement de tout ce qui est en mon pouuoir, faut seulement que vous preniez la peine de me commander: car ie perdray seulement la volonté de vous faire seruice, quand ie seray priué de la connoissance de moy-mesme.

Après que Diane l'eut remercié le plus honnestement qu'il luy fut possible, elle le pria de faire donc entendre sa volonté à toute la troupe: ce qu'il fit si discrettement qu'il n'y eut personne, horsmis Siluandre, qui ne creust que veritablement ce dessein venoit de luy seul: mais ce Berger qui n'ignoroit pas l'amitié qu'Astree portoit à Celadon, se douta bien que ce n'estoit que pour la courir aux pl^s curieux. Et parce qu'il estimoit la vertu d'Astree, luy-mesme s'aïda en cette dissimulation, & s'offrit d'aller au Temple de la bonne Deesse, pour auoir des choses necessaires; Astree y voulut aller aussi, pensant que sa presence y rapporteroit beaucoup, à cause de l'amitié que Chrifante la principale des filles Druides luy portoit. Elle pria donc Phillis & Laonice de de-

meurer avec Diane en ce lieu, cependant que Madonthe & elle s'en iroient avec Siluandre & Therfandre au Temple qui estoit proche de là : avec promesse d'estre aussi-tost de retour que Paris & ces autres Bergeres auoient esleué les Gazons, & préparé les fleurs & les choses necessaires. Ainsi s'en alla la Bergere Astree : & Paris mettant la main à l'œuvre choisit le plus pres du lieu où elles auoient dormy, vn endroit qui estoit vuide d'arbres, & où l'herbe semee de diuerses fleurs sembloit estre reseruee à vn semblable office. Tyrcis & Hylas avec le fer de leur houlette & les cousteaux qu'ils portoient à leurs ceintures, n'ayant point de meilleurs outils, luy aidoint à traïsser & couper les gazons, & apres à les esleuer l'un sur l'autre en façon de tombeau, cependant que Diane, Phillis, & Laonice, d'un costé cueilloient diuerses fleurs pour les semer dessus quand la ceremonie se feroit, & diligenterent de sorte qu'ils paracheuerent en peu de temps. Or il ne falloit que la perche pour mettre la ressemblance d'une colombe dessus pour marque du lieu où estoit mort Celadon, & de quoy grauer ou escrire le tiltre ou l'epitaphe: mais n'ayant ny hache pour couper, ny encre pour escrire, ils estoient bien empeschez. En fin Tyrcis se ressouuint qu'au Temple de la Deesse Astree, Hylas auoit trouué de quoy escrire, & que sans doute il y auoit laissé

l'escritoire, ils le prièrent d'y aller, & luy promirent qu'ils l'attendroient. Luy pour obeyr à sa Maistresse parut incontinent, avec promesse de reuenir bien-tost : & Paris desirieux de tenir toute chose presté, s'adressant à Diane, luy dist qu'il seroit à propos de choisir cependant la perche, qu'ils essayeroient de couper peu à peu avec leurs coulsteaux, & pour ne faillir Astree à son retour, ils allerent du costé qu'elle deuoit reuenir. Laisant donc la riuere à main gauche, ils se mirent pas à pas à rechercher parmy ces arbres quelque branche qui leur fust propre, & ne se donnerent garde qu'ils furent de cette sorte presque hors du bois, sans rencôtrer ce qu'ils cherchoient, parce que Diane pensant que Paris s'en prist garde, n'y regardoit pas, & Paris estoit de sorte attentif à elle qu'il ne pensoit point à sa queste. Dequoy Diane s'apperceuant, dit à Tyrcis : Je crois que nous serons si difficiles en nostre choix que tout ce bois ne nous contentera pas. Si me semble-t'il, respondit Tyrcis, que j'ay veu des branches assez bonnes : Il faut, respondit Paris, qu'elles soient biē grandes, autrement elles ne sçauroient seruir : Mais, respōdit Tyrcis, si elles le sont trop, le vent les abbat incontinent : de sorte que quand elles ont vingt ou vingt-cinq pieds c'est assez : il est vray dit Paris, mais il faut que ie confesse que j'ay pensé ailleurs, & que ie n'y ay pas pris garde.

Est-ce ainsi, interrompit Diane en souffrant, que vous nous faites perdre nos pas inutilement? Alors Paris se retournant vers Tyrcis, le pria que s'il en remarquoit quelqu'une qui fust bonne, il l'en aduertist, & puis adressant sa parole à Diane: Ne me blasmez point, belle Diane, de la faute que vous me faites commettre: car est-il possible d'estre auprès de vous, & penser à quelque autre chose? Je ne crois pas, répondit Diane, qu'il vous doive estre plus difficile qu'à moy estant auprès de vous de pèser ailleurs. Si vos merites & ce qui est en moy, répondit Paris, estoient esgaux, ou que nos volontez fussent semblables, il y auroit de l'apparence en ce que vous dittes. S'il y a du defaut, dit Diane, il est de mon costé. Ouy bien, adiousta incontinent Paris, en ce qui est cause que ie ne puis arrester vostre pèsee. Je l'entends autrement, dit Diane, car ie vous estime & vous honore comme ie dois. Pleust à Dieu, Diane, répondit Paris, avec vn grand soupir, que vous fussiez aussi véritable que vous estes belle. Vous ne desirez pas, dit la Bergere, beaucoup de verité en moy. Mais en quoy me iugez-vous m'esongere? puis-je faire plus d'estime de vous, ou demandez vous que ie vous rède plus d'honneur? s'il y a en cela de la faute, accusez-vous en, puis que vous ne le voulez pas. Cet honneur & cette estime dont vous parlez, dit-il, n'est pas ce que ie demande,

tant s'en faut, c'est ce qui me rend témoignage du contraire: mais changez cette estime en amitié, & cet honneur en familiarité, & ie seray content. Vous estes trop raisonnable, respondit-elle, pour en vouloir dauantage de moy, contentez-vous, gentil Paris, que ie vous aime, & vis avec vous comme si vous estiez mon frere. Ce n'est pas que ie ne sçache bien qu'estant ce que vous estes, vne Bergere telle que ie suis ne le deuroit pas oster, mais i'aime mieux faillir aux loix de la civilisé que de vo^r déplaire, puis que vous le voulez ainsi. C'est bien, repliqua Paris, vn commencement de ce que ie desire, mais non pas tout ce que ie veux. En cela, dit Diane, comme en toute autre chose, il faut que vous regliez vostre volonté à la raison. Il vous est aisé, respondit Paris, de donner & suivre ce conseil, mais n'est il pas raisonnable, que quelquesfois Diane choisisse quelqu'un qu'elle rendra heureux, & avec qui elle puisse viure heureuse. Ce choix, repliqua-t-elle, est bien mal-aisé à faire, & pour ne m'y tromper, ie le remettray tousiours à ceux qui sont plus sages que moy. Et qui sont-ils? adiousta Paris. Et qui peuvent-ils estre, dit-elle, sinon ma mere & mon oncle? Paris vouloit respondre lors que Tyrcis l'interrompit pour luy monstrier vne ieune branche. Diane en fut bien aise: car ce discours commençoit de la presser bien fort, & au contraire Paris bien en-

nuyé qui desiroit de sçauoir d'elle si elle auroit
 agreable qu'il leur en parlaſt , mais elle qui le
 reconnut bié, pria Phillis de ne l'eſloigner plus
 comme elle auoit faiét , de peur que Paris ne
 reprit ſon diſcours. Ayant donc choiſi cette
 perche , ils eſſayerent de la couper , mais
 leurs couſteaux n'eſtant pas aſſez forts ils ſe
 contenterent de la marquer en attendant que
 Aſtree fuſt de retour; croyant bien que Siluan-
 dre n'auroit oublié ce qu'il faudroit pour cet
 eſſeét. Reprenant donc le chemin du Tem-
 ple de la bonne Deeſſe , ils ſ'en alloient au
 petit pas, & peut-eſtre que Paris vouloit retour-
 ner ſur les diſcours qu'ils auoient laiſſez , lors
 qu'ils apperceurent à la ſortie du bois vne Ber-
 gere qui ſe peignoit ſous vn large Sycomore:
 & parce que ſes cheueux blonds & crespes
 eſtoiēt ſi lōgs qu'ils la couuroiēt preſque toute,
 d'autāt qu'elle eſtoit aſſiſe, ils ne ſçurent d'a-
 bord iuger ce que c'eſtoit: mais ſ'e eſtāt vn peu
 approchez, & ayant raſermy leur veuë ils re-
 conneurent que c'eſtoit vne Bergere: ſon viſa-
 ge toutesfois, que les cheueux cachoiēt en par-
 tie , ne pouuant eſtre bien veu par eux, leur
 donna la curioſité de ſ'en approcher dauanta-
 ge. Et lors qu'ils eſſayoient de la connoiſtre, ils
 virent vn ieune berger qui ſe vint jetter de-
 uant elle à genoux, la ſurprenāt, de ſorte qu'elle
 n'audoit eu le loifir de ſe leuer. Ny ce Berger,
 ny cette Bergere, ne peurent eſtre reconus de

620 LA II. PARTIE D'ASTREE,
cette trouppes, encores qu'ils fussent d'un ha-
meau assez voisin: Quât à la Bergere elle pou-
voit estre ditte belle, & la nonchalance de ses
cheueux & de ses habits luy adioustoit plustost
cette grace qu'elle ne luy en ostoit. Mais qui les
rendit encor plus estonnez, fut qu'ils virent le
long d'un petit pré un autre Berger qui de for-
tune suruenant en ce lieu les auoit apperceus &
les consideroit avec une si grande inquietude,
qu'encores qu'il monstast de se vouloir ca-
cher, si ne se pouuoit-il empescher de paroi-
stre & de faire bruit par ses diuers mouuemēs.
Quelquesfois il auançoit la teste à costé de
quelques brâches qui le couuroient, & prestoit
l'oreille pour ouyr ce qu'ils disoient, d'autres-
fois il mettoit un doigt dans sa bouche & le
ferroit entre ses dents, peu apres de cette
mesme main, il se grattoit la teste, & en fin
lors qu'il entr'oyoit quelque mot, il ferroit les
deux mains ensemble, & les laissoit choir sur
ses cuisses: & bref portoit si impatiemment de
les voir ensemble, qu'il n'auoit nulle fermeté
en ses actions. D'autre costé la Bergere faisoit
paroistre d'auoir si peu agreable la venue de
celuy qui estoit à genoux deuant-elle, qu'elle ne
daignoit pas seulement tourner les yeux vers
luy, & sembloit qu'elle se hastast de parache-
uer sa coiffure, afin de s'emaller plustost de ce
lieu. Diane & sa trouppes voyant la beauté &
le desdain de la Bergere, l'affection & soub-

mission de celuy qui estoit à genoux, & les apprehensions de celuy qui les regardoit, prendrent volonté de sçauoir dauantage de leurs affaires. Et pource en attendant qu'Astree reuint: ils s'en approcherent le plus qu'ils peurēt sans en estre veus, & lors ils ouÿrent que ce Berger après vn grand soupir, reprenoit la parole de ceste sorte: Est-il possible, Bergere, que vous n'ayez iamais agreable ny la volonté que i'ay de vous seruir, ny la contraincte que vous faictes de vous aimer? Ie ne sçay, respondit-elle desdaigneusement, ny quelle est cette volonté, ny quelle est cette contrainte dont vous me parlez, mais ie sçay que venant de vous ny l'vn ny l'autre ne me sçauroit plaire. Que vous ne sçachiez point, repliqua le Berger, ny quelles sont vos chaines, ny quelle est ma seruitude: cela ne me remet pas en liberté, mais que vous ne les ayez point agreables, d'autant qu'elles me touchent, c'est bien le plus grand mal qui me puisse arriuer. Si la coustume, dit la Bergere, rend toutes choses pour difficiles qu'elles soient, aisees à supporter, vous ne deuez pas beaucoup ressentir le mal que vous dittes, puisqu'il y a si long-temps que vous y deuez estre accoustumé? Car dès l'heure que vous me declarastes vostre volonté, ie vous fis entendre la mienne si franchement que vous en sçeustes autāt la premiere fois que vous en auez iamais sçeu depuis, ny que vous en sçaurez iamais:

Ha! Doris, respondit le Berger, si mon ame s'endurcissoit aussi bien à vos desdains que vostre cœur à mes prières, il est certain qu'desormais ie ne les sentirois plus; mais, hélas cette coustume ne sert qu'à me rendre plus sensible, & tant s'en faut qu'elle m'allege que tout ainsi que celuy est tousiours plus trauaillé qui continuë de porter vn pesant fardeau, de mesme est-il de cette coustume qui ne fait que rendre ma peine plus insupportable. La Bergere demeura quelque temps sans luy respondre, comme si elle eust esté attentive à s'habiller, mais voyant qu'il ouuroit la bouche pour recommencer, elle l'interrompit par ces paroles: Voyez-vous, Adraste, tous vos discours ne seruent de rien, & vous diray encore vne fois pour toutes que ie ne veux ny estre aimée, ny aimer, & si vous ne voulez estre hay de moy, ne m'en importunez plus. O Dieux! dit le Berger, qu'est-ce que i'entends? & lors se tournant vers elle: Est-il possible, luy dit-il, Bergere, que les Dieux ne se lassent iamais d'estre adorez des mortels, & que vous soyez ennuyée de l'estre de moy? Ne vous en estonnez point, Adraste, dit la Bergere, c'est que ie ne suis point Deesse; que si ie l'estois, & que l'on ne me fit point de plus agreables sacrifices que les vostres, i'aimerois mieux estre sans temples & sans autels. Et à ce mot ayant paracheué de s'habiller,

elle ramassa sa houlette qui estoit à terre, & partit de ce lieu, laissant ce pauvre Berger tant affligé, qu'il n'eut ny la force, ny la hardiesse de la suivre.

Diane la voyant partir fut en volôté de l'appeller, mais considérant que sans y prendre garde elle s'en alloit vers l'autre Berger, elle pensa bien qu'il l'arresteroit, & que par ce moyen elle pourroit apprendre davantage de ses nouvelles: & de fait cet autre Berger la voyant venir vers luy, l'alla rencontrer, & la print par sa robbe, de peur qu'elle ne passast outre: mais elle qui fuyoit encore plus celuy-cy, voulût rudement se demesler de ses mains, se laissa cheoir si à propos qu'il s'ébloit qu'elle se fust assise de son gré. Le Berger se ietta incōtinent à genoux, & luy demandant pardon de cette faute! Ce n'est point de cette-cy, dit elle, Berger, qu'il faut que vous vous repêtiez, mais de celle qui a fait perdre toute la bonne volôté que ie vous ay iamais portee. Pour celle-là, respondit incōtinent le Berger, au lieu des paroles i'y mettrois le sang & la vie, mais ie n'ose vous en supplier sinō avec le silence & la submission, puisque aussi bien ie ne sçay quelle elle est veritablemēt. Il n'y a, Palemō, repliqua r'elle, plus grande ignorance, que de celuy qui ne veut pas sçauoir quelque chose: mais cela ne me touche poit. Je suis guerrie de ceste blessure, & de telle sorte que la marque n'y paroist plus.

Il est aisé, dit le Berger, de guerir d'une playe qui n'a pas esté grande. Je ne vous diray pas, respondit-elle, qu'elle elle a esté pour n'augmenter dauantage vostre vanité, tant y a que j'aimerois mieux la mort que de retóber aux mesmes accidens dont ie suis sortie. Or voyez, dit alors le Berger, à quel point ie suis reduit: l'affection que ie vous porte a tant de puissance sur moy, que si la condition où vous estes, vous plaist autant que vous dittes, elle me defend de vouloir que vous la changiez iamais, pourueu que vous permettiez que ie retourne en celle où ie soulois estre. Et de mesme, dit-elle, considerez combien ie suis esloignée & differente de vous, puisque j'aimerois mieux ne voir iamais personne que si ie vous voyois en l'estat où vous souliez estre. Et pour preuve que ie dis vray, ou ne m'en parlez plus, ou ne me retenez plus icy par force, Puis, dit-il, que vous me defendez la parole, ou le contentement d'estre aupres de vous, permettez-moy pour le moins de chanter ce que mes yeux ne cesseront iamais de pleurer. Et lors il souspira ces vers, ausquels pour luy déplaire elle respondit.

DIALO-

DIALOGVE.

PALEMON, DORIS.

I.

PAL. **S**I j'aime autre que vous que ie meure, &
soudain

D'eternelle douleur cette mort soit suivie.

DOR. Que ie puisse mourir d'un tourment inhu-
main,

Si d'aimer rien que moy ie prens iamaïs enuie.

II.

P. Aimez ou n'aimez point, tousiours vous
adorant,

Vous verrez que ma foy se rendra plus extrême.

D. Aimez ou n'aimez point, il m'est in-
different,

Mais vous ne verrez point que iamaïs ie vous
aime.

III.

P. Je vaincray vous aimant toute difficulté,
Encor qu'à mon dessein le Ciel mesme s'oppose.

D. Mon cœur est tellement de l'Amour rebutté,
Que pour ne vous aymer il vaincra toute chose.

2. Part.

Rr.

IV.

P. Si le Ciele estoit iuste, il puniroit en vous
Cet orgueil qui vous fait mespriser tous les hommes.

D. Mais tant s'en fant le Ciel estant tres-inste en
nous,
Nous detient l'un & l'autre au dessein où nous som-
mes.

V.

P. Quand il vent qu'on vous aime, il est iuste en ce
point:

Mais iniuste en ostant à l'Amour l'esperance.

D. S'il vent que vous aimiez, & que ie n'aime
point,

Il vange mon Amour & punit vostre offence.

Encor que Doris ne fist responce au Berger,
qui ne luy rendist tesmoignage de mauuaise
volonté, si ne laissoit-il de prendre quelque es-
pece de consentement à la voir & l'entretenir,
de sorte qu'il n'eut si tost mis fin à ce qu'il
châtoit si elle ne luy eust faussé compaignie. Et
parce qu'elle vouloit éuiter le premier Berger,
elle s'en vint droit à Diane sans l'auoir apper-
ceue, qui voyant alors qu'elle ne se pouuoit
plus cacher, s'auança avec sa troupe vers cette
Bergere, & apres l'auoir saluée, luy dit: Ie ne
m'estonne plus, gentille Doris, si ces Bergers

que ie viens de voir aupres de vous sont tant espris de vostre beauté, puis qu'elle est telle qu'il faudroit estre priué de veüe pour ne l'admirer : mais ie ne puis assez trouuer estrange la cruauté dont vous vsez enuers eux, puis que vous estes seule qui mesprisez ce qui est vostre, & que vous auez acquis avec de si belles & de si cheres armes. Cependant que Diane parloit ainsi, Polemon y arriua, & peut ouïr la response de Doris qui fut telle. Sage Bergere la beauté que pour m'obliger, vous dittes estre en moy, est veritablement admiree en vous de tous ceux qui vous voyent, & ne sçay avec quelles armes ie puis auoir acquis ceux dont vous parlez, sinon qu'elles doiuent estre fort mal-heureuses d'auoir fait vne telle conqueste. La beauté, dit Diane, sied aussi bien aux filles, que l'orgueil & la presumption est mal-seante aux belles. Si vous sçauiez, respondit l'estrangere, quelle est l'occasion qui me fait parler ainsi, vous admireriez la puissance que i'ay sur moy-mesme de ne pouuoir seulement regarder ce Berger. A ce mot Palemon se ietta à leurs genoux, & les mains iointes dans son chapeau: Je vous supplie & coniure, dit-il, ô sage & discrette bergere, si vo^s aimez par la personne que vous honorez de vostre amitié, & si vous n'aimez point par vous mesme, & par la douceur que vos yeux promettēt, de prédre la peine d'ouïr nostre differēt, & si vous me iugez,

coupable, ie ne veux pas que la vie me demeure; & si au contraire elle a le tort, ie demande seulement qu'elle me permette, ainsi qu'elle me contrainct, de passer le reste de mes iours en la seruant.

Diane vouloit respondre lors qu'elle vit approcher Astree qui reuenoit du temple avec vne troupe bien plus grande qu'elle n'y estoit pas allée: car la Nymphé Leonide y estoit, & Chrisante la principale des Druydes, avec l'une de ses filles, qui venoient pour honorer les funerailles de Celadon, conduisant mesme le Vacie du lieu, qui estoit celuy qui ordinairement faisoit les sacrifices iournaliers pour le hameau, dans le temple de la bonne Deesse. Celuy-cy auoit apporté tout ce qui estoit necessaire pour le tombeau vuide de Celadon, & les filles Druydes avec Chrisate estoient chargees les vnes de fleurs, les autres de lait, & les autres de vin & d'eau, & deuant elles touchoient les brebis & ieunes taureaux necessaires. Lycidas mesme estant allé ce matin au Temple de la bonne Deesse rendre quelque vœu, que sa ialousie peut-estre luy auoit fait faire, s'y rencontra tant à propos qu'estant aduertuy du dessein de Paris pour le repos de son frere, & se souuenant qu'il auoit manqué à ce deuoir, se resolut, pressé de ce remors, d'y assister, quoy qu'il receut vn extrême desplaisir de voir Phillis & Syluandre. Et pour eet effect

ayant choisi vne grande truie pour en faire sacrifice selon la coustume à Cerés & à la Terre, il suiuoit lentement cette troupe.

Diane donc voyant approcher cette grande compagnie, ne peut respondre, ny au Berger, ny à la Bergere, sinon que la Nymphé Leonide qui venoit en ce lieu auéc tant de Druydes, seroit bien aise d'ouyr leur different & de les mettre en repos, apres toutesfois que la ceremonie seroit paracheuee, à laquelle ils feroient vn acte de pitié d'assister. Et sans attendre leur response, s'aduança avec Paris, & alla salüer la Nymphé & Crisante: & apres quelques propos communs, le Vacie demanda là où le vain tombeau auoit esté esleué pour Celadon, afin de ne perdre dauātage de tēps: & y estant conduit par Paris, il mit la main à l'œuure: mais premierement par la truie que Lycidas offrit, qui fut sacrifiée à Cerés & à la Terre, & puis tuant les brebis & les ieunes taureaux noirs, en receut le sang dans des coupes. Il disposa les filles Druydes selō la Ceremonie: aux vnes il donna le lait sacré; aux autres le vin, & choisissant Lycidas pour faire porter l'eau Arferiale: & s'approchant du vain tombeau, l'arrousa de toutes ces choses avec vn petit rameau de Ciprés, appellāt par diuerses fois l'ame de Celadon: & apres versant l'eau aux Dieux Manes, il respendit le vin, le lait, & le sang sur le tombeau, appellāt encores l'ame

AVX
DIEUX MANES
ET
A LA MEMOIRE ETERNELLE
DU PLUS AIMABLE BERGER
de Lignon.

A MOVR. QUI PAR, IMPRUDENCE. FVT.
CAYSE.
DE LA MORT. DE CELADON.
APRES. AVOIR. NOYE. SON. BANDEAU. DE.
SES. PLEURS.
ROMPV. SON. ARC.
FROISSE. SES. TRAICTS.
ESTAINTE. A. JAMAIS. SON. FLAMBEAU.
L'VY. REND.
PLEIN. DE. TRISTESSE. ET. DE. DESOLATION.
CE. DERNIER. DEVOIR.
ET. APEND.
SA. DESPOUILLE. SUR. CE. TOMBEAU.
POVR. MARQUE. ETERNELLE.
QV'AYANT. PERDV. VN. SVBIET. SI AIMABLE.
IL. NE. DAIGNEROIT. PLUS.
EMPLOYER. SES. TRAITS. NI. SES. FLAMMES.
INVILES.

Il fut très à propos pour Astree que tous les Bergers & Bergeres fissent le tour de ce vain tombeau en confusion, & criaissent à Celadon l'éternel adieu: car si elle eust esté seule, elle eut donné trop de cognoissance du regret qu'elle en auoit, mais parmy les autres son ennuy ne parut gueres. Or toutes ces choses estant finies il ne restoit plus que de mettre la perche dessus avec la figure de la colôbe tournée du costé où Celadon estoit mort: ce que le Vacie ne sçachant, il fallut qu'Astree le desseignast elle mesme, qui ne fut pas vn petit renouvellement de ses ennuis, remettant alors en sa memoire ce miserable accident. Cette perche doncques estant dressée, il ne falloit plus qu'y attacher le tître que Siluandre escriuoit sur vne table que le Vacie auoit apportée, ne l'ayant pû escrire auparauant, parce que Hylas qui estoit allé chercher vne escritoire, n'estoit point retourné pour s'estre amusé aupres de quelques Bergeres, qu'il rencontra en allant au temple de la Deesse Astree. Le tître que Siluandre escriuit estoit tel:

AVX
DIEUX MAN

ET
A LA MEMOIRE F
DU PLUS AIMABLE, de Ligne, se peuvent

A MOVR. QVI. PA. forte que vous
CA. vous, s'il vous
DE. LA. MOR. la raison, mais l'a-
APRES. AVOIR. N. c'est à sa iustice,
S. aucun autre des Dieux
ROM. demander secours. Sans
FROI. Nymphes, si vous pensiez,
ESTAIT. A. que la venerable. Chriſtan-
PLEIN. DE. capables d'ouyr le ſubiet
SA. que ie m'aſſeure que vous n'a-
QV'A. Doris avec vne tres-grande
EM. Bergrers, qui abusez de la fa-
leur faites de les eſcouter,
ſupplication deſaduantageuſe
bien qu'ils ne ſçaient

ce qu'ils demandent, car par la peine qu'il vous plaist de prendre de nous escouter, vous ne descourirez que trop les mauuaitiez, & infidelitez de l'un, & les indiscretions & importunitiez de l'autre. Toutesfois puis que la bonté qui est en vous, surpasse nostre folie, Madame, ie vous en remettray le iugement, & à la venerable Chrisante, à condition que ny eux ny moy ne contreuiendrons iamais à ce que vous ordonnerez : le iure, dit Palemon, que ie desobeiray plustost aux Dieux qu'à ses commandemens. Et moy, dit Adraсте, ie proteste de vous aimer toute ma vie, quelque ordonnance qui me soit faicte au contraire : mais ie iure bien aussi par le Guy de l'an neuf, s'il m'est ordonné de vous quitter, que iamais vous ne receurez importunité de mon affection : & ie ne ferois point de difficulté de vous faire vne aussi entiere responce que ce Berger, si l'extreme amour que ie vous porte le pouuoit consentir. Mais en cela vous pouuez connoistre combien son affection est moindre que la mienne. Adraсте, Adraсте, dit alors Palemon, tu te trompes fort, si tu penes que ie vueille obeir aux ordonnances de cette grande Nymphe, si elles me sont contraires d'autre sorte qu'avec la fin de ma vie.

Si bien que ie te surmonte autant en vraye amitié que toy faisant deſſein de viure eſtant condamné, & moy de mourir, ma paſſion eſtant plus forte que la tienne. Adraſte luy reſpondit froidement : Puis que tu diſpoſes ainſi abſolument de ta vie, & de ta mort, tu montres bien que tu as toute-puiſſance ſur toy. Mais helas ! mon affection qui eſt entierement maiſtreſſe de ma volonté & de toute mon ame, me defend d'ordonner de moy ſi librement que tu fais.

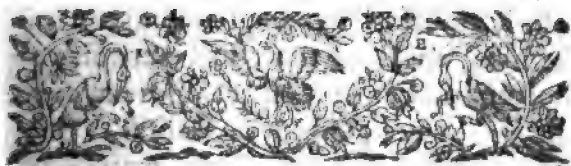
Si Leonide ne les euſt interrompus, ils n'euffent ſi toſt mis fin à leur diſpute, eſtans chacun deſireux outre meſure de montrer à Doris qu'il l'aimoit dauantage. Mais la Nymphe prenant la venerable Criſante d'vne main, & Doris de l'autre : Cherchons, dit-elle, vn lieu qui ſoit commode pour nous aſſeoir, afin que plus à noſtre aïſe nous puiſſions eſcouter leurs raiſons : ce ſera vne bône œuvre que celle-cy, & qui ſera agreable aux Dieux. Et, peut-eſtre, non pas moindre que celle que nous venons de faire. A ce mot chacun prit vne de ſes Bergeres ſous les bras, Tyrcis Aſtree, Paris, Diane, & Siluandre voyant que la place eſtoit priſe, & que Lycidas eſtoit à coſté, qui regardoit Philis du coin de l'œil ſans s'en vouloir approcher, ſe reſolut de luy augmenter la peine,

puis qu'ainsi sans raison il estoit ialoux de luy. Il s'adresse donc à Phillis, & la veut prendre sous les bras : mais elle qui voyoit bien l'œil de Lycidas , fit vn tour entier pour l'euitier , feignant que ce fust pour appeller quelqu'vne de ses compagnes. Mais Siluandre s'opiniastrant , fit le tour aussi-bien qu'elle. Phillis n'osoit le refuser tout ouuertement , de peur que ceux qui le verroient , ne le trouuassent mauuais : aussi ne pouuant souffrir qu'il la prist, elle luy dit: Pensez-vous, Siluandre , que ie vous sois fort obligee de ce que vous venez vers moy , à faute d'autre ? Siluandre connut bien à quel dessein elle le disoit : mais sans en faire semblant , il s'approcha de son oreille , & feignant de luy parler , se retira incontinent apres , non sans auoir tourné la teste du costé de Lycidas ,. faisant toutesfois semblant qu'il estoit bien marry qu'il l'eust apperceu. Ce coup fut vn des plus sensibles que Lycidas eust pû receuoir : car il creut comme il y auoit apparence que c'estoit à son occasion qu'il s'en retiroit , & qu'il y auoit vne grande intelligence entre Phillis & le Berger. Cela fut cause que ne pouuant supporter cette veüe , il s'alloit peu à peu retirant. Mais Phillis qui eust bien desiré de se

638 LA II. PARTIE D'ASTREE,
rappointer, voyant qu'il se vouloit desrober:
Vous vous en allez , dit-elle, Lycidas, &
ne voulez-vous point ouyr le discours de
ces estrangers ? Il y a assez bonne com-
pagnie sans moy , respondit-il , en tour-
nant la teste d'autre costé , & puis il y en
a qui se contraignent trop quand i'y suis.
Si i'estois de vostre conseil , dit Phillis , ie
ferois d'aduis que vous eussiez plus d'égard
à vostre contentement qu'à celuy des au-
tres. Je voy bien, respondit Lycidas , que
vous me donnerez le conseil que vous pre-
nez pour vous , & suis bien marry de ne
m'en pouvoir seruir , mais ie n'ay pas en-
core assez de puissance sur moy. Phil-
lis entendit bien ce qu'il vouloit dire, &
en fut piquee iusques en l'ame: toutesfois
feignant autrement, elle luy repliqua. A ce
que ie vois, Lycidas, si la Nymphc vou-
loit accorder tous ceux qui ont quelque
different en cette troupe, vous & moy ne
serions pas hors du nombre. Il est vray, dit
le Berger, rouge de colere, mais pour bien
faire il faudroit que Siluandre en donnast
le iugement. Et pourquoy Siluandre ? dit
la Bergere. Parce , dit-il, qu'il n'y a per-
sonne qui en soit mieux informé. Et à ce
mot sans attendre autre response il se re-

mit dans le bois au grand pas. Si cette replique touchaviuement Phillis, on le peut penser, puis que de tout le iour on ne peut auoir vne bonne parolle d'elle.





L E
NEUVIÈME LIVRE
DE LA SECONDE
PARTIE D'ASTREE.

EPENDANT que Leonide, & la venerable Chrisante, alloient cherchant quelque lieu commode pour s'asseoir, elles apperceurent à l'entree du bois des Bergeres qui venoient vers elles: car les arbres qui estoient fort hauts, & assez esloignez les uns des autres, leurs trôcs fort esleuez, & sans auoir gueres de branches basses, & la terre sans ronces, ny autre menu bois ne pouuoient empescher que la veüe ne s'estendit fort loing, & que l'on ne vid ce qui estoit par delà les arbres. Au commencement qu'elles furent apperceuës, & que Leonide demanda qui elles estoient, il n'y eut personne qui le sceust dire: mais s'estans approchees, Hylas qui estoit parmy elles, fut incontinent reconnu, & bien tost apres les Bergeres, qui

642 LA II. PARTIE D'ASTREE,
estoyent, Palinice & Florice, avec lesquelles il
s'estoit amusé, les ayant rencontrées sur son
chemin, sans se souuenir de l'escritoire, qu'il
alloit querir. Et n'eust esté qu'elles luy deman-
derent d'où il venoit, & où il alloit, il ne pen-
soit plus à ce qu'il auoit à faire, mais cette de-
mande l'en fit ressouuenir : & les ayans priees
de l'attendre il s'en courut prendre l'escritoire,
& les ayant retrouvées, leur fit entendre les ce-
remones du Tombeau de Celadō, auxquelles
elles desirerent d'assister, mais elles arriuerent
trop tard. Leonide qui auoit sçeu des-ia qu'il
elles estoient, voulut les attendre, & Hylas qui
ne demouroit iamais muet, esleuant la voix
s'en venoit chantant ces vers, à haut de teste:

SONNET.

Qu'il ne faut point aimer sans estre aimé.

QVAND ie vois vn Amant transi,
Qui languit d'un amour extreme,
L'œil triste, & le visage blesme,
Portant cent plis sur le soucy:

Quand ie le vois plein de soucy,
Qui meurt d'Amour sans que l'on l'aime,
Je dis aussi-tost en moy-mesme,
C'est vn grand sot d'aimer ainsi.

*Il faut aimer, mais que la belle
Brusle pour qui brusle pour elle,
On bien c'est pure lascheté.*

*L'Amour de l'Amour est extraicte,
La charge n'est iamais bien faicte,
Qui panche toute d'un costé.*

A ces dernieres paroles ces estrangeres furent si proches de Leonide & de Chrisante, qu'ayant sçeu de Hylas qui estoit la Nymphé, elles l'allèrent salüer, & Chrisante aussi, apres que Leonide leur eut fait sçauoir qui elle estoit, & parce qu'Hylas apportoit l'escritoire, & que Phillis en rioit, pensez-vous, dit-il, Bergere que ie ne sois venu en Forests que pour seruir les morts? Thyrcis qui n'a autre affaire y peut bien employer le temps, mais c'est en quoy Hylas s'entend le moins, & pource ne trouuez estrange, que par vne honneste permission, ie vous die que si vous ne me voulez tel que ie suis, vous n'esperiez pas de me changer sur mes vieux iours. Phillis qui auoit bien d'autres choses en la teste. Ie te iure, dit-elle, Hylas, que si tu estois d'autre humeur, ie ne t'aimerois pas tant que ie fais.

Mais tout ainsi que ie ne dois pas esperer de te changer, aussi ne faut-il pas que tu penses de me rendre autre que ie ne suis : & pource

quand ie voudray rire permets que ie rie, &
 que ie me taise quâd ie ne voudray pas parler,
 & i'en feray de mesme te laissant en tes hu-
 meurs: avec cette franchise nous viurons tous
 deux bien contents, & sans gueres de peine.
 Ah ! ma Maistresse, dit-il, que ie vous aime,
 mais plustost que ie vous adore, puis que vous
 estes de cette humeur : ie ne pensois pas en
 pouuoir iamais rencontrer vne telle ; & en di-
 sant ces paroles il luy tenoit les iambes em-
 brassées, & la vouloit porter en ses bras, dont
 elle se defendoit. Chacun rioit de voir la peine
 de Phillis, & l'humeur du Berger: & cepen-
 dant Leonide & Chrisante ayant trouué vn
 lieu qui leur sembloit commode, prindrent
 leurs places: car quant à Paris il estoit touf-
 iours aupres de Diane, qui n'estoit point vn
 petit desplaisir à Siluandre, n'osant l'appro-
 cher pour le respect qu'il luy vouloit rendre.
 Cela fut cause qu'estant priué du bien de sa pa-
 role, afin d'auoir celuy de sa veüe, il fut con-
 traint de se mettre vis à vis d'elle. Et lors cha-
 cun s'estant assis, Palemon & Adrasste choi-
 sirent leur place au deuant de Doris, où ils se
 mirent tous deux à genoux, sans vouloir s'en
 oster, quoy que la Nymphé ou la venerable
 Druide leur pussent dire. Enfin la Bergere
 commença de parler en cette sorte par le com-
 mandement qui luy en fut fait:

HISTOIRE DE DORIS
ET PALEMON.

L'AY tousiours eu cette opinion, grande & sage Nymphé, & vous venerable Chrisante, que s'il y auoit quelque chose entre les hommes qu'ils peust obliger les vns aux autres, ce deuoit estre l'amitié : & si cela est vray ou faux, j'en laisseray le iugement à celles qui ont esté aimees : tant y a que suiuant cette croyance, apres l'auoir esté longuement de ce berger, ie pensay d'estre en quelque sorte obligee de luy rendre amitié pour amitié. Il est vray que comme d'ordinaire les commencemens sont tousiours peu de chose, à la naissance de cette bonne volonté, ie ne iugeois pas qu'elle peust iamais deuenir telle que ie l'ay depuis ressentie. Mais elle prist insensiblement vne si profonde racine par vne longue conuersation, que quand ie m'en apperceus il ne fut plus en ma puissance de m'en deffaire : & par ainsi ie l'aimay de façon que s'il m'auoit rendu la premiere preuue de son affection, ie luy tesmoignay depuis mon amitié en tant de sortes, que comme ie ne voulois point douter de la sienne, aussi ne le pouuoit-il plus de celle qu'il desiroit de moy, pour le moins avec raison. Toutesfois ie ne sçay comment pour

646 LA II. PARTIE D'ASTREE,
mon mal-heur, quand il en fut plus assuré, ce fut lors qu'il me fit paroistre d'en auoir plus de mesfiance, si bien que ce ne luy fust pas assez de me retirer de la frequentation de tous ceux que i'auois accoustumé de voir, mais vouloit encores que tous les autres fussent priuez de la mienne, ne se contentant plus que ie ne visitasse vne seule de mes compagnes, mais si quelqu'une me venoit trouuer, ce luy estoit chose insupportable.

Voyez, quelle offense il me faisoit ayant vne si mauuaise opinion de moy par sa jaloufie: & iugez, pour Dieu, en quelle extreme tyrannie son amitié s'estoit changee, & toutesfois plustost que de luy desplaire, i'esleus de perdre entierement la bonne volonté de toutes mes voisines, que de luy donner quelque mauuaise satisfaction de moy. Les Dieux scauent avec quelle peine ie le pûs, non pas que ie n'eusse vn tres-grand contentement de faire chose qui luy fut agreable: mais si falloit-il m'y conduire avec vne grande contrainte, & avec vne prudence qui ne fut pas moindre pour ne donner occasion de mescontentement à celles que i'esloignoïs de ma compagnie. I'y paruin le plus doucement qu'il me fut possible, & le contentay, de sorte qu'il sembloit que i'eusse quelque maladie contagieuse, tant ie demeurois retirée des Bergers & des Bergeres qui me souloient pra-

tiquer. Que si cette ialouſie procedoit de l'affection qu'il me portoit, n'estoit-il pas pour le moins obligé de faire autant pour moy qu'il me contraignoit de faire pour luy? Mais au contraire durant tout ce temps de ma vie que ie puis bien appeller ſauuage (car veritablement telle estois-ie deuenue pour luy estre agreable) de tout le iour ie ne voyois qu'un moment : mais ie dis un moment si bref, qu'en verité ie ne faisois que le voir, ne me donnant ny la commodité ny le loisir de luy pouuoir dire presque vne parole, sans que le cruel considerast que depuis que pour luy ie me priuois de tout autre, s'il ne pouuoit estre tout le temps à moy, il le deuoit estre pour le moins la plus grande partie. Et iugez ſi ie n'ay pas occasion de dire que son affection s'estoit changee en tyrannie, puis qu'encor il pensoit que ie luy en deusse de retour, imitant en cela les autres qui au commencement retranchent leur despenſe sous ombre d'estre bons meſnagers, & enfin viennent à vne telle espargne, qu'ils s'ostent à eux & à ceux qui les seruent, les moyens de pouuoir viure. Car ie croy bien que ſa vie n'estoit pas plus agreable que la mienne, ſinon en tant que la ſienne estoit volontaire. Et voyez ſi ie l'aimois, & ſi i'estois bonne. Il vſa de cette tyrannie ſur moy, ſans que i'en murmuraſſe iamais auſſi longuement qu'il luy pleuſt : & ſi

648 LA II. PARTIE D'ASTREE,
jamais il ne l'eust quittee, iamaïs ie ne m'en
fusse soustraite, & la dernière preuue que ie
luy rendis de mon obeissance (car telle la
puis-ie dire, & non pas seulement affection)
fut telle qu'elle deuoit estre plus capable de
luy oster toutes ces fascheuses & estranges hu-
meurs.

Il faut que vous sçachiez, grande Nymphé,
que ie suis demeuree fort ieune sans pere &
sans mere, entre les mains d'vn frere, qui
pour auoir plus d'aage que moy, & pour l'a-
mitié qu'il m'a tousiours fait paroistre, m'a
tenu iusques icy lieu de pere, soit en la con-
duite de ma personne, ou en celle de mon
bien, ayant receu en toutes les occasions qui
se sont presentees tant de bons offices de luy,
que ie puis en cela luy donner nom de pere.
Estant tel, iugez s'il falloit, & si la raison
mesme ne me commandoit que ie me confor-
massé le plus qu'il m'estoit possible à toutes
ses humeurs & volonteé, & s'il y auoit appa-
rence que ie le deusse contrarier. Palemon
toutesfois sans consideration de toutes ces
choses, vouloit qu'absolument ie m'en reti-
rassé: non pas que ie sortisse de sa maison: car
il ne voyoit lieu où ie peusse aller, mais ouy
bien que desdaignant ce qui le contentoit, ie
ne fissé point d'estat de ceux qu'il aimoit,
voire leur defendisse ma veuë. Ceux qui ont
esté sous l'autorité d'autruy, sçauront si cela

est faisable ou non, toutesfois pour luy faire connoistre qu'il ne voudroit jamais tesmoignage de mon amitié que ie ne m'efforçasse de luy rendre, encores entrepris-je de le satisfaire en cecy. Mon frere aimoit entre tous ses voisins vn Berger qui s'appelloit Pantamon, homme à la verité qui auoit toutes les bonnes conditions qui peuuent rendre vne personne agreable. Il estoit sage, courtois, plein de respect, officieux, courageux, & bon amy, & sur tout parmy les Bergeres le plus discret de tout le hameau : ces qualitez conuierent mon frere à l'aimer, & l'amitié rapporta vne si ordinaire pratique entre-eux, que mal-aisément se voyoient-ils l'vn sans l'autre. Or il faut que i'auoüe qu'encor qu'il eust de l'amitié pour mon frere autant qu'il en pouuoit auoir, toutesfois l'amour ne laissa de trouuer place en son cœur : car ie ne sçay s'il remarqua quelque chose qui luy pleust en moy, ou si la familiarité qu'il auoit avec le frere, fist naistre de la bonne volonté pour la sœur ; tant y a qu'il est vray que ie reconnus bien qu'il m'aimoit, & voyez si ie ne viuois pas franchement, & comme ie deuois avec Palemon. Aussi-tost que i'en eus connoissance, ie luy dis, & luy allois par apres racontant toutes ses actions, & toutes les demonstrations d'amitié que ie remarquay en luy : Si i'eusse eu quelque

650 LA II. PARTIE D'ASTREE.
dessein, jugez si i'en eusse vſé de cette for-
té. O Dieux ! quel reſpect, quel honneur,
& quelle ſoumiſſion me rendoit ce Ber-
ger ! Ses merites & ſon affection eſtoient
bien dignes d'eſtre aimez, & meſmes ac-
compagnez de la volonté que mon frere en
auoit, qui comme i'ay connu depuis, faiſoit
dessein de nous marier enſemble. Mais que ie
ne puiſſe de ma vie auoir bien, ſi iamais i'eus
ſeulement opinion que ie luy puiſſe vouloir
du bien plus particulièrement qu'aux autres
amis de mon frere : au contraire ie receuois ſa
recherche avec plus de froideur, que de plu-
ſieurs autres. Car ſçachant qu'il auoit de l'a-
mour pour moy, il me ſembloit que de le
ſouffrir ſans peine c'eſtoit faire tort à l'affec-
tion de Palemon, au lieu que les autres n'y
eſtans pouſſez que de la ciuilité, ne pou-
uoient me faire cette offenſe. Ce fut à ce-
luy-cy que Palemon voulut que ie deſſendiſ-
ſe de me voir. Conſiderez comme ie le pou-
uois bien faire. Auſſi Pantelmon n'eust eu
plus de volonté de m'obeyr, que ce Berger de
raiſon en ce qu'il demandoit, ie ne ſçay
comme à ce coup i'eusse pû luy ſatisfaire,
car en quelle ſorte luy pouuois-ie interdire
la maiſon de mon frere, qui l'aimoit, peut-
eſtre autant & plus qu'il ne m'aimoit pas ?
Toutefois quand ie le retiray à part, & que ie
luy fis ſçauoir ma volonté, Non ſeulement, me

dict-il, ie vous veux faire paroistre que ie vous aime par les effects de mon amitié, mais par ceux aussi de vostre haine. Vous me bannissez sans raison de vous, & ie veux que le tort que vous avez encela vous rende tesmoignage de mon affection, vous faisant voir combien vous avez de pouuoir sur moy, puis que sans murmurer ie vous obeys en vn commandement tant iniuste. Je me retireray donc de vostre veuë, pour vous contenter. Il est vray que perdant ce bon-heur, ie ne perdray iamais l'affection que ie vous porte, encores que ie la doieue esprouuer infructueuse tout le reste de ma vie. Aussi ne vous ay-ie iamais aimée que pour vous aimer. Pantefmon, luy dis-ie, l'entiere puissance que vous me donnez sur vous, me fait auoir plus de regret de vous esloigner de moy que ie n'eusse pas estimé. Et suis bien marrie que vous m'ayez trouuée en estat que ie ne puisse disposer de ma volonté : car vos merites & l'affection que vous me faictes paroistre, me font auoir du desplaisir de ne pouuoir dauantage pour vous. Mais croyez-moy pour veritable, & soyez assuré, que ce n'est point sans raison ny sans regret que ie vous fais cette priere. Si vous pouuiez auoir quelque esperance en moy, vous auriez plus de subiect de vous fascher : mais puis que cela n'est pas, quel plaisir auriez-vous si vous m'aimez de me rendre miserable, sans qu'il

652 LA II. PARTIE D'ASTREE,
vous en reuienne autre aduantage que mon
desplaisir ? Il ne faut point, me respondit-il,
que vous me le persuadiez avec plus de paro-
les : mon affection qui tient entierement le
party de vostre volonté, m'en represente plus
que ie ne vous sçaurois dire. Je feray ius-
ques à la mort tout ce que vous m'ordonnerez,
sans autre dessein que celui de vous obeyr.
Toutesfois si mon affection, si mes serui-
ces, & si mon obeyssance en cette derniere
action, doiuent esperer quelque chose de plus
aduantageux, que d'estre chassé de vostre pre-
sence sans aucune demonstration d'amitié, ie
vous supplie, & si toutes ces choses n'ont
point de pouuoir enuers vous, & que ma con-
sideration ne soit point assez forte, ie vous
coniure parce que vous aimez le plus, & qui
peut-estre est cause que vous me bannis-
sez ainsi, que pour la fin de mon espoir, &
pour la derniere importunité que vous re-
ceurez de cetté infortuné amant, vous me per-
mettiez qu'en vous disant ce dernier & eter-
nel adieu, ie puisse vous baiser & la bou-
che, & le sein. Je rougis certes, ô grande
Nymphe, en le racontant (dict-elle, se mer-
tant vne main de honte sur le visage) mais
il faut que ie l'auouë, il est vray, ie luy per-
mis, me semblant que sa bonté m'y obligeoit,
& de plus, que i'eusse fait tort à l'amitié que
ie portois à Palemon, si ie n'eusse accordé

la requeste qu'il me faisoit en me coniurant par luy. Incontinent apres il partit, & depuis il ne s'est iamais trouué en lieu où il m'ait peu voir.

Or toutes ces preuues de mon amitié n'estoient-elles pas capables d'obliger à iamais enuers moy cet ingrat & mesconnoissant Berger ? & toutesfois il aduint au contraire, car tant s'en falut qu'il m'en sceust gré, que depuis ie ne le vis plus, ie ne diray pas comme amant, mais non pas mesme comme amy. Je voulus sçauoir l'occasion de sa retraite: & vne de mes plus fidelles amies qui l'alla trouuer de ma part, ne me rapporta autre responce de luy que ce mot:

*Amour chasse l'Amour, comme vn cloud
chasse l'autre.*

Ie me iugeay alors deux choses: La premiere, qu'estant deuenu amoureux de quelque autre Bergere, il auoit par cette seconde amour chassé la premiere qu'il me portoit: & l'autre, qu'avec mespris il m'en conseilloit d'en faire de mesme. Si cela me fut fascheux à supporter, ie n'ay point affaire de le redire, & m'entairay quand ce ne seroit que pour ne fortifier point dauantage ce glorieux Berger, en la bonne opinion que sa vanité luy donne: mais fasse le Ciel que nos plus grands ennemys en ressentent les moindres traits.

Or estant ainsi delaissee, encor qu'il me fust infiniment necessaire de m'armer contre cet accident de quelques bonnes & fortes armes, si ne voulus-je me servir de celles que cet ennemy m'auoit enuoyees, tant pour les iuger honteuses, que pour ne me preualoir de chose qui vint d'une personne à qui j'auois si peu d'occasion de vouloir du bien, outre que les mesprisant comme siennes ie les croyois indignes de moy, & infidelles aussi bien que j'estimois leur inuenteur perfide. Je recourus donc à d'autres qui estoient plus tardiues certes en leurs effets, mais aussi plus selon mon humeur, qui furent celles du temps, le temps, dis-je, fut l'arme & celuy mesme qui m'enseigna de me servir de cette arme: Le temps fut mon medecin & ma medecine. Et à la verité selon la coustume des choses qui se font lentement, le bien de cette guerison n'a pas esté pour vn iour, ny la defense de ces armes pour vn assaut seulement: mais Dieu mercy pour le reste de ma vie. Je dis Dieu mercy avec beaucoup de raison. Car, grande Nymphé, quand ie repasse par ma memoire la vie que j'ay faite, tant que ce perfide a monsté de m'aimer, & que ie me presente celle où ie suis à cette heure: il faut par force que j'auoue qu'il m'a plus obligee en me trahissant, que Pantefmon en m'obeyssant: car ce n'estoit pas viure, mais estre esclaué,

que de demeurer en l'estat où la tyrannie me retenoit.

Or ce desloyal estant , comme ie crois , enuieux de la douceur de ma vie, où n'estant pas content d'auoir triomphé vne fois de moy , a voulu rebastir ses trahisons : & comme au commencement , il me surprist par submision & par de tres-grandes demonstrations d'vne violente amitié , il a creu en pouuoir faire de mesme à ce coup , & c'est pourquoy vous le voyez , ô grande & sage Nymphe , à genoux deuant moy , vsant des paroles telles que ceux qui aiment veritablement ont accoustumé de dire. Mais il n'a pas considéré que m'estant reconnue plus foible de ce costé là que de tout autre , i'ay tasché de m'y fortifier dauantage : & me semble que son opiniastrété deuroit estre desormais vaincue par la resistance que ie luy ay faicte , si ce n'estoit , comme ie croy , qu'il aime mieux se traouiller & me desplaire , que de viure en repos : & semble qu'il cherisse dauantage ce qui m'ennuye que ce qui luy peut estre profitable.

Il continuë donc ses fainctes , & renouuelle au lieu d'Amour vn si aspre desdain en mon ame , que la veue m'est plus insupportable , que la perfidie ne me le fust iamais , & faut auouer qu'il vient fort bien à bout de son dessein , si son dessein est de me desplaire.

Que si cela n'est pas, comme il iure, & comme il tasche de me persuâder, & que par iuste punition des Dieux il ait veritablement rallumé sa flamme esteinte, à qui faut-il qu'il s'en prenne qu'à luy mesme, puis qu'il est le seul auteur de son mal, & que c'est luy qui s'est préparé ce supplice, sans que i'y aye rien contribué du mien, non pas les vœux seulement ? l'auouë qu'en me vengeance de la meschanceté qu'il m'a faite, & que ce chastiant de sa perfidie, par les mesmes armes dont il m'auoit offensée, il est homme plus iuste, qu'il n'est bon Amant. Mais pourquoy m'accuse-t'il de sa peine, moy dis-je, qui ne veux pas mesme audir memoire qu'il soit au monde ? Ou pourquoy veut-il que ie luy remette les armes en la main, desquelles en pensant me blesser il s'est offensé luy mesme ? C'est vne trop lourde imprudence de chopper deux fois contre vn mesme bois. Il ne doit point esperer cela de moy, qui ay les images de ma vie passée, trop viues en l'ame, pour ne les voir point toutes les fois que ie tourne les yeux sur luy. Qu'il se retire donc & me laisse iouyr du bon-heur qu'il m'a luy mesme acquis, quoy que ç'ait esté avec vn dessein bien contraire. Mais si le Ciel, selon sa coustume, a tiré du mal qu'il me preparoit vn si grand bien pour moy, qu'il ne soit point marry si i'en iouys ; & si ie scay mieux

me

me preualoir de la faueur qu'il m'a faicte en cela, que luy de celle que ie luy ay faicte par le passé, & qu'il iuge & confesse que iustement le Ciel a pris la cause & la deffense de mon innocente amitié, contre la personne la plus ingratte & la plus perfide qui ait iamais esté bien aimée. Que si, comme les ioüeurs qui perdent, il demande quelque chose pour sa dernière main, voicy, sage & grande Nymphé, tout ce que ie puis pour luy. Je luy auouëray que ie suis assez satisfaiçte de son ingratitude, que ie luy quitte l'offense, que la vengeance qu'il m'a faicte me plaist, voire afin qu'il se retire entierement de moy, que i'ay pitié de son mal, mais que cela luy suffise, & qu'il ne m'importe plus.

Ainsi finit la Bergere, avec vne telle emotion que la couleur qui luy en estoit venue au visage la rendoit plus belle qu'elle ne souloit estre: & lors que Leonide connut qu'elle ne vouloit rien dire dauantage, elle fist signe à Palemon de respondre, s'il auoit à dire quelque chose contre ce qu'elle leur auoit fait entendre. Alors le berger se relevant, apres auoir salué sa Nymphé, luy parla de cette sorte:

RESPONSE DV BERGER

PALEMON.

GRANDE Nymphé, ie connois bien estre tres-veritable, ce que i'ay tousiours oüy dire de la diuinité, que iamais les Dieux & Deesses n'entrent en vn lieu sans y faire quelque bien, puis que vous, qui par vostre merite & vostre condition en representez l'image parmy nous, n'avez presque esté plustost en ce lieu que me voila detrompé & sorty de l'erreur où i'ay si longuement vescu, si toutesfois on peut appeller vie ce qui rapporte plus de mal que la mort mesme. I'auouë que tout ce que cette belle Bergere vient de vous raconter est veritable, & que ie luy ay plus d'obligation encore qu'elle ne sçauroit dire : mais si faut-il qu'ayant oüy de sa bouche ce qu'elle vient de me reprocher ie me plaigne que le Ciel comme enuieux de mon aise, m'ait caché la plus grande partie de mon bon-heur, & croirois d'auoir plus d'occasion de m'en douloir & de l'accuser d'iniustice, si ie ne connoissois bien que c'est ainsi que tous les hommes sont traitez, afin qu'il n'y ait point ça bas de parfait contentement. Toutesfois si faut-il que l'on me permette de me douloir du tort que cette

des nonchallances, qui, 'he las ! n'estoient qu'en son opinion. Elle dit, qu'en ce temps-là ie ne demourois guere aupres d'elle. Quand ie cōsidere ce reproche, il faut enfin que i'auouë que toutes les actions peuuent estre soupçonnees contraires au dessein de celuy qui les fait, puis que les effets mesmes qui s'en produisent, ne sont le plus souuent apperceus de ceux qui ont le plus d'interest. Si ie vous demande, ô belle Doris, quelle opinion vous auez eüe de moy dès le commencement que ma fortune m'appella pres de vous, pour ne vous contredire, ie m'assure que vous auouërez que ie vous ay aimee & seruiue avec tant d'affection que iamais Berger ait pû aimer ou seruir. Or maintenant n'ayez point desagreable, ie vous supplie, que deuant ceste grande Nymphe, & cette venerable Druyde, ie vous coniure de dire quelle a esté la Bergere pour qui ie vous ay changee, & à qui vous m'auiez veu rendre du deuoir, ou seulement l'auiez ouï dire? Que si vous n'en sçauiez point, & si vous confessez que mon affection n'a point esté distraitte ailleurs, pourquoy vous plaignez-vous? & pourquoy auez-vous soupçonné mes actions tout au contraire de mon dessein? C'estoit, ce me semble, tres-mal conclurre à vous: Palemon m'a aimee, mais parce qu'il ne me void pas si souuent que de coustume, il ne m'aime plus. Tant s'en faut, n'estiez-

vous point plus obligée par les loix del'amitié de dire, Si mon Betger ne me voit point si souvent que de coustume, ie sçay que c'est quelque necessaire contrainte qui l'en empesche. Compatissant ainsi au mal que ie souffrois esloigné de vostre presence, & iugeant autrui par vous mesme, vous n'eussiez pas offensé si cruellement celuy qui n'offensa iamais l'affection qu'il vous a promise. Mais me direz-vous que vouloient donc signifier ces demy-momens qui à peine vous pouuoient retenir aupres de moy, au lieu qu'auparauant les iours les plus longs ne vous pouuoient pas contenter? Le le vous diray, ô sage Nymphé, & ie m'affeure qu'en m'escoutant vous ne ferez point vn si sinistre iugement de moy, que ceste belle a fait de ma fidelité, & seulement ie la supplie de se ressouuenir de la vie que ie menois en ce temps-là, & parmy quelles compagnies on me voyoit demeurer:

Le puis dire avec verité, ô grande Nymphé, que iamais homme n'a vescu plus sauagement que moy, non pas mesme ceux qui font profession de ne demeurer que parmy les rochers, & les deserts, sinon durant les momens que mon affection me contraignoit vne fois le iour de la voir. Car dès que la clarté commençoit de paroistre, ie sortois de ma cabane, & loing de toutes cōpagnies, ie ne reuenois que la nuit ne fust close, demeurant quelquesfois

taché dans les antres les plus retirez, & quelquesfois dans le plus haut des montaignes, tellement seul, que rien que mes penſees ne pouuoient me trouuer, mais elles me tenoient auſſi bonne compagnie qu'elles me cōtraignoient bien ſouuēt de me mettre en lieu d'où ie puiſſe voir l'endroit de ſa demeure, me ſemblant que les heureuſes murailles où elle eſtoit, me rapportoient vne eſpece de conſolation qui n'eſtoit pas petite, ſans que rien me retirait de ceſte ſorte de vie, non l'amitié de mēs voiſins, non le deuoir de mes parens, non le ſoucy de mes troupeaux bien-aymez, ny bref quoy que l'on pūſt dire de moy, ſinon le ſeul deſir de ſa veuë dont ie iouiſſois tous les iours vne fois, mais ſi peu de temps à mon grand regret que quand ie m'en retournois, il me ſembloit que ie ne faiſois que d'y arriuer. Et toutesfois celle qui ſe deult de cette vie en eſtoit la ſeule cauſe, & l'extreme affection que ie luy portojs m'enpeſchoit de la luy deſcouvrir.

Or ſage & grande Nympe, i'ay touſiours eu cette opinion, que celui qui aime comme il doit, doit auoir plus cher l'honneur de la perſonne aymee que le contentement qu'il en peut retirer, la malice des hommes malpenſants, n'ait iamais eſté ſi foible, qu'elle n'ayt touſiours trouué ſubiect de ſ'employer où il luy a plu ne fit en ce temps-là

plus de grace à nostre amitié qu'elle'a accoustumé de faire à toutes les autres plus remplies de vertu, de sorte que nostre ordinaire frequentation fust desappreuee, & donna subiect à ces malins d'en parler assez mal à propos, si sourdement toutesfois que les auteurs de ces impostures quelque diligence que i'y employasse, me furent tousiours de sorte inconnus, que ie ne pûs trouuer à qui m'en prendre. Que pouuois- ie faire en cela? D'entreprendre vn bien long voyage, ie n'estois pas maistre entierement de mes actions, de cesser de l'aimer i'eusse plustost cessé de viure. Puis donc que nostre trop grande pratique estoit celle qui donnoit quelque apparence de viure à leur mesdisance, à quoy me deuois- ie plustost resoudre qu'à l'interrompre pour quelque temps, & à payer ainsi plustost aux despens de mon contentement que de sa reputation la faute de ces meschantes ames? Que si elle se plaint que ie ne luy en aye rien dit iusques à cette heure, qu'elle se plaigne aussi que ie l'ay trop aimée, car veritablement ç'a esté pour l'auoir trop aimée, que i'ay plustost choisi de me priuier du bon-heur de sa veuë, voire mesme le laisser en doute de mon affection, que de luy dire l'occasion qui me faisoit viure avec elle de cette sorte, de peur de luy faire part de l'ennuy que i'en ressentois, sçachât assez

qu'elle , qui auoit tousiours si curieusement conserué la vie exempte des calomnies, ne les scauroit supporter qu'avec de trop grands des-plaisirs.

Or considerez, grande Nymphé, par ce véritable discours, si tels effects se voyent parmy les vulgaires affections, & de là prenez connoissance s'il vous plaist, de quelle qualité doit estre la mienne : & si estant telle c'estoit sans raison, qu'elle demandoit à cette Bergere, de grandes preuues de la sienne, puis que l'Amour ne se paye qu'avec l'amour. Et toutes-fois ce qui aduint de Pantefmon qui est ce me semble le plus grand suiet de plainte qu'elle ayt contre moy, ne proceda pas seulement d'une ialousie mal fondee, comme elle dit, mais de beaucoup de raison. Car ainsi qu'elle vous a auoüé, ce Berger est tel, & a tant de bonnes conditions qu'il est plus croyable que celle qu'il recherchera le doieue aimer que mespriser. De plus l'amitié que son frere luy portoit, ne m'estoit point suspecte sans cause, mais encore plus, le bon accueil qu'elle luy faisoit, qui à la verité estoit tel, qu'ayant, comme elle dit, si bien reconnu ma ialousie par le passé, elle auoit plus de tort d'en vser ainsi que moy de penser, quoduy que ce fut à son desauantage: & de faict qu'elle die si cela ne fut pas cause que tout ouuertement on parloit de leur mariage. Si oyant ces nouuelles ie n'eusse

666 LA II. PARTIE D'ASTRÉE,
point esté esmeu, n'eusse-je pas plus offensé
nostre amitié, qu'elle son frere, en faisant ce
que ie requerois ? Que si l'amitié a plus de
privilege que l'amour, elle a bien quelque oc-
casion de se douloir de moy. Mais si cela n'est
pas, pourquoy trouue-t'elle estrange que mon
amour ait voulu triompher de l'amitié qu'elle
portoit à son frere ?

Et c'est d'icy, grande Nymphé, que tous
mes mal-heurs ont pris leur origine. Car luy
réprochant la bonne chere qu'elle faisoit à ce
Berger, elle me respondit que l'amitié que son
frere luy portoit en estoit cause : mais quand
ie luy repliquay que le bruit de leur mariage
estoit si commun qu'il m'estoit impossible de
viure tant qu'il continueroit, & que ie verrois
le contentement de qui elle prefereroit. Et à
quoy est-ce, me dit-elle en changeant de visa-
ge, que vostre bizarre soupçon me veut enco-
res contraindre ? vous le nommerez, luy dis-
ie, comme il vous plaira, mais ie n'auray ja-
mais repos que ie ne voye ce Berger esloigné
de vous. Et bien, me dit-elle d'une voix toute
alteree, ie vous contenteray encor en cecy, &
Dieu vueille que ce soit la derniere fois que
vous prendrez de semblables humeurs. Elle
profera de sorte ces parolles qu'elles redou-
blerêt beaucoup plus mon soupçon que si elle
m'eust avec quelque excuse entierement re-
fusé. Ce qui me fit resoudre d'en apprendre

vne fois en ma vie la verité , & pour m'en esclaircir mieux ie ne voulus me fier qu'à mes yeux propres. O mal-heureuse mesfiance ! ô dommageable resolution , qui depuis m'a cousté tant d'ennuis , de travaux & de larmes ! En ce dessein donc i'espie le temps que Pantefmon la vint trouuer en sa chambre , car de fortune ce iour elle tenoit le liêt , fust de des-plaisir , fust pour quelque legere maladie : & passant par vne montee desrobee qui entroit dans le logis , ie vins par vn passage caché me mettre dans vn cabinet dont la porte respon-doit sur le liêt. Mon malheur fut tel que par la fente des aix , ie peux voir tout ce qu'ils firent , mais pour estre trop esloigné ie n'en ouys vne seule parole. Je vis d'ocques , & trop certes pour mon contentement que le Berger s'assid d'a-bord sur le pied du liêt , & apres luy auoir pris la main , qu'il baïsa plusieurs fois sans resistâce , parla fort long temps la teste nuë : ie vis qu'elle luy respondit , & ce que ie pouuois remar-quer à son visage , ce n'estoit point de paroles de courroux. Que si la fortune m'eust permis de voir aussi bien celuy de Pantefmon , peut-estre y eusse-ie apperceu quelque mesconten-tement qui m'eust contenté , mais il me tour-noit presque le dos , pour luy parler plus bas. Et lors que i'estois en cette peine , ie vis que tout à coup il se ietta à genoux , & elle se releua vn peu sur le liêt , & apres se pencha & le baïsa

Dieux ! quel coup de cousteau receus-ie, mais plus encores quand le Berger ne se contentant point de ces extraordinaires faueurs, luy decouurit le sein, & sans resistance le luy baïsa. Amour, quel deuins-ie ? mais, ô Dieux ! quel deuois-ie deuenir ? Je ne sçay comme ie puis le souffrir & viure, si ce n'est que tout ainsi que mon affection estoit celle qui m'en faisoit auoir de si extremes ressentimens, elle mesme aussi me donnoit de la constance de supporter ce que ie pensois luy estre agreable. Pantelmo partit, & ie partis aussi, luy pour moy mal satisfait, & moy pour luy entierement desesperé. Voyez comme Amour nous chastioit l'un par l'autre.

Or dittes moy, ie vous supplie, sage Nymphe, eussiez-vous creu que i'eusse aimé, si ie n'eusse point resenty vn coup si sensible ? & le ressentiment pouuoit-il estre moindre que de me retirer, ou pour le moins pouuoit-il estre accompagné de plus de discretion que de n'en parler à personne ? L'auoüe que i'essayeray de r'auoir ma liberté : & lors que ie trouuois plus de difficulté à demesler les liens dont elle me tenoit pris, ie dis plusieurs fois en moy-mesme, qu'il falloit couper ceux qui ne pouuoient estre dénouëz. Et sur le point que ie faisois le plus d'effort contre ma volonté, il est vray qu'elle m'enuoya l'une de ses amies. Mais quel pouuois-ie penser que fut ce message,

qu'une continuation de sa tromperie & Estoit-il possible de desmentir de si fidelles tesmoins que mes propres yeux, & sur cette creance ie luy fis, tout en colere, la response dont elle se plaint, à sçauoir, qu'un clou chasse l'autre: mais quel moindre reproche luy pouuois-je faire ayant opinion d'auoir esté si ingrattement trahy? Outre que i'y estois obligé par les loix de mon affection, qui ne me pouuoient permettre de luy mentir à cette fois non plus que ie n'auois iamais fait par le passé. Si elle le print autrement que ie ne l'entendois, son innocence en estoit cause, & l'erreur en quoy i'estois me faisoit parler ainsi. Je voulois bien qu'elle connust que ie sçauois qu'une autre amour auoit chassé la mienne de son cœur, & toutesfois la crainte que i'auois de luy donner du desplaisir, m'a iusques icy priué de mon plus grand contentement. Car lors que quelquesfois ie me resoluois de luy faire les reproches, que ie pensois estre dignes d'une si grande trahison, Amour qui a tousiours eue plus de force sur mon ame, m'en empeschoit, & me faisoit changer d'aduis en me disant que ce seroit trop offencer celle que i'auois tant aimée, de luy faire honte d'une si grande faute, & tant indigne d'elle, & que ie me deuois contenter d'estre hors de la tromperie où i'auois esté si longuement retenu. Je creus ce conseil tres-mauuais pour moy: car c'est sans doute

que si dès le commencement ie luy eusse dit ce que i'auois veu, elle m'eust raconté ce qu'elle auoit fait, & ainsi i'eusse eu autant de bonheur & de contentement que i'ay souffert depuis de sanglans déplaisirs. Au contraire m'éloignant entierement d'elle, ie ne peus de long temps sçauoir que Pantefmon ne la voyoit plus, & le mal estoit que mesme ie n'osois demander de leurs nouvelles, pour n'ouyr chose qui accreust mon regret. En fin mor amour plus forte que ny ma résolution, ny ma cholerie me ramena peu à peu aupres d'elle, & dès la premiere veüe ayant oublié tous les outrages que ie pensois auoir receus, me voila plus à elle que ie n'auois iamais esté. Mais quelle, la retrouvay-ie? C'estoient bien ces mesmes yeux, cette mesme bouche, & cette mesme beauté, mais non pas cette mesme Doris qui à mon départ n'estimoit que Palemon, n'aymoit que Palemon, & ne caressoit que Palemon. A ce triste retour ie ne vis plus que desdain, ie ne reconnus que haine, & ne ressentis que rigueur: de sorte que iusques icy il m'a esté impossible de luy faire entédre le subiet que i'auois eu de m'en retirer, parce que iamais elle n'a voulu souffrir que ie lui aye parlé qu'à discours interrompus. Or si toutes ces choses ne sont de preuues d'une tres-fidelle, & tres-vioiente affection, ie ne veux point qu'elle me face des graces encores ô grande Nymphe que la gra-

ce que ie demande n'est point pour faute que i'aye faite contre l'Amour, mais seulement pour l'ennuy que ie luy puis auoir donné en l'aymant plus, peut-estre qu'elle ne vouloit, ou qu'elle ne croyoit pas. Que si l'amour me permettoit de me plaindre d'elle, aussi biẽ que ie le pourrois faire avec raison, ie dirois qu'elle a fait vn tort extreme à l'Amour, à Doris & à Palemon; Car Amour se peut plaindre qu'elle a esteint les feux qui estoient allumez en elle d'vne si pure flamme, que la vertu mesme n'eust point esté offensee d'en brusler: elle les a esteintes dis-ie, pour allumer celles du despit, si noires de fumee qu'au lieu d'esclairer elles ne remplissent son ame que de tenebres & de confusion. Mais Doris se plaindra bien davantage qu'vne si legere opinion l'ait rendue pariure, luy faisant rompre les sermens si souvent reiuerez à ce Berger defaistré, de ne changer iamais de volonté. Et que pourroit-elle respondre à Palemon s'il luy disoit, Est-il possible, mesconnoissante Bergere, que tant d'annees de seruice, tãt de tesmoignages d'affectiõ, & tant d'assurance de ma fidelité, ne vous ayent peu oster la croyance que si desauantageusement vous auez conceuë de moy? Et biẽ i'ay esté ialoux: mais ne sont-ce pas des fruiçts de l'amour? pourquoy non ialoux: si amoureux? & de qui ialoux sinon de ce que i'ayme? Et toutesfois soit ainsi que cette ialousie

soit vne faute, & qu'il la faille punir, le Juge n'est-il pas cruel qui égale le supplice au péché? Or sus, qu'il soit encor permis de l'égalér, & que œil pour œil, & bras pour bras, doive expier la faute, comment est-ce qu'estant jaloux de vous ie deurois estre puny? par le mesme supplice, c'est à dire, que si ie vous offensois estant jaloux de vous, vous me deviez chastier estant jalouse de moy. O que cette action eust esté glorieuse & digne veritablement d'une personne qui aimoit! Mais, me direz-vous, vous vous estes esloigné de moy, vous m'avez quittee, & vous estes rendu incapable de ce traitement. Et bien faisons la mesme ordonnance de punition contre cette faute que contre la premiere; Le me suis esloigné de vous; Il faut que vous vous esloigniez aussi de moy. Mais quoy? peut-estre l'avez-vous dès-ia fait, & qui sçait si en cet esloignement vous ne m'avez point plus offensé? Posons toutesfois que la chose soit égale. Puis donc que vous me voulez chastier tout ainsi que ie vous offense, & non point davantage, à cette heure que ie retourne à vous avec desplaisir extreme de tout ce qui s'est passé, n'estes-vous pas obligee d'en faire de mesme? Me voicy à vos genoux avec les repentirs les plus cuisans qu'un Amant puisse ressentir: est-il possible que vostre courroux se puisse estêdre plus outre, & que le souvenir de ce que ie vous

ay esté, ne vous esmeue à me rendre le bonheur duquel le souuenir des offenses que vous auez opinion d'auoir receues de moy m'a priué depuis vn si long siecle : Donc amour qui est le plus grand de tous les Dieux, & qui est la chose du monde la plus forte, à ce coup cederà sa place à l'offense & au desdain. Ainsi dit Palemon, & desia Leonide & Chrysante se preparoient de dire ce qui leur en sembloit, quand l'autre Berger se hesta de leur faire entendre ses raisons de cette sorte.

HISTOIRE

DU BERGER ADRASTE.

IE vous conieure grande & puissante Nymphé, & vous sage & venerable Chrifante, de surfoir le iugement que vous voulez donner iusques à ce que vous m'ayez ouy, & vous fais ceste adiuuration par le plus sincere, fidelle & patient amour qui iamais ait esté, afin qu'auuec vne plus grande cognoissance de nostre different, vous puissiez mettre vne iuste conclusion à nos peines, & inquietudes. I'ay aimé cette Bergere depuis le berceau : & tant s'en faut que i'aye iamais cessé de l'aymer, que comme en toute autre chose ie suis toujours allé croissant en la volonté que

Vu

674. LA II. PARTIE D'ASTREE,
j'ay de luy faire seruite. I'ay souffert ses des-
dains, i'ay patienté que son amitié deuant mes
yeux fust toute à vne autre. La longueur du
temps ne m'a point diuertie de mon dessein, ses
rigueurs ne m'en ont point distraict, & ie n'ay
peu toutesfois iusques icy luy faire changer la
moindre de ses cruautés. Iesçay que les défa-
veurs qu'elle me faisoit estoient par elle mises
en conte de faueurs à Palemon, qu'ensemble
ils se sont mequez de mon amour & de ma pa-
tience, & que trop cruellement elle m'a mes-
prisé. Mais à quoy m'a seruy ceste cognoissance
sinon à rendre ma vie plus fructueuse, & à ren-
greger dauantage mes insupportables desplai-
sirs: Car ils ont esté tellement inutiles à me di-
uertir de son seruite, que plus i'y rencontrois
de difficulté & de peines, plus se renforçoit la
violence de mon affection. Dieux qu'un homme
atteint de ce mal est peu sage, & combien a-t'il
peu de pouuoir de rechercher guerison puis-
que mesme la volonté n'y peut cōsentir? Tous
ceux qui me cōseilloient contre Amour estoient
mes ennemis déclarez: & quoy que l'esperance
mesme ne pût trouuer place parmy mes de-
sistres, mon affection toutesfois s'est-elle chā-
gée? s'est elle lassée, ou seulement s'est-elle al-
lentie? Nullement, grande Nymphe, i'aimé-
rois mieux la mort que de diminuer ma flam-
me de la moindre estincelle qui me brulle.
Elle m'a veu souvent fondre en larmes deuant

elle, elle m'a veu tomber à ses pieds hors de sentiment. Mais ny mes pleurs, ny ma prochaine mort, n'ont rien d'avantage acquis envers elle, qu'un mespris & vne moquerie, de laquelle vn iuste ressentiment m'eust peu faire prendre vengeance sur Palemon, si mon amour eust peu consentir que i'eusse voulu desplaire à cette cruelle. Mais cette passion de vengeance estoit trop foible pour me porter à semblable dessein, & quelque opinion qu'elle ait de moy, si sçay-ie bien qu'elle ne peut en rien reprendre mon affection, & que sans outrecuidance ie me puis donner le nom veritable DAMANT SANS REPROCHE. Car la ialousie n'a iamais trouué place en mon ame, comme elle a fait en ce trop aimé Berger, ny iamais ie n'ay seulement avec le penser, trouué nulle de ses actions mauuaises. Amour me soit tesmoing que mesme les rigueurs que i'en receuois m'estoient cheres, quand ie me ressouenois qu'elles estoient agreables à ceste belle Doris. Et encores que ie n'aye point esté tant disgracié en mes autres fortunes, que quelque Bergere peut estre ne m'ait regardé de bon oeil, si suis-ie tres-assuré que ie n'ay point rendu de foibles tesmoignages de ma fidelité. Aussi Amour pour ne laisser tant de desdains impunis, & pour n'abandonner entierement sans secours vne Amour si

innocente & pure que la mienne, (encores certes, que ce n'a pas esté à ma requeste, car ie ne luy demanday iamais vengeance, mais assez de patience seulement) a permis, comme ie croy qu'elle ait resenty des amertumes dont elle m'abbreuue depuis long-temps, par le diuorce d'elle & de ce Berger. Mais auant que Palemon l'ait aymee, depuis qu'il l'a aymee, quand il s'en est esloigné, & quand il est reuenu, qu'elle die si elle n'a pas tousiours veu vne extreme affection en moy, & si iamais elle a recognu cette affection alteree pour quelque traitement qu'elle m'ait fait. I'ay esté le premier qui l'ay seruie, ie suis le seul qui ay tousiours continué, & comment que ie sois traicté, ie seray le dernier qui conserueray cette volonté : pour le moins ce sera celle qui m'accompagnera dans le cercueil.

Ie ne luy remets point ces choses deuant les yeux pour reproche, mais pour la verité seulement, verité toutesfois que ie voudrois bien vous pouuoir représenter avec des paroles qui luy donnassent de moins fascheuses souuenances, car telles appelle-ie celles de mes seruices passez pour elle. Et encor que la cruauté ait esté telle enuers moy, si faut-il que ie l'excuse en quelque sorte, puis qu'estant engagée à Palemon, elle eust, peut-estre, offensé la fidelité de faire autrement, mais à cette heu-

re que Dieu mercy elle l'a quitté, quelle raison peut-elle alleguer, pour couverture de sa cruauté, puis mesme que dés qu'elle a commencé de parler deuant vous, elle vous a dit qu'elle auoit aymé Palemon, parce qu'elle auoit iugé estre tres-raisonnable d'aymer celuy de qui l'ó est aymé. C'est suiuant son iugemēt mesme que ie requiers le vostre, ó grande Nymphe, vous iurant par elle-mesme qui est bien le plus grād serment que ie puisse faire, que iamais beauté ny destin ne causerent vne plus grande, plus sincere, ny plus fidelle Amour que celle d'Adraсте enuers la belle Doris.

Adraсте finit de certe sorte son discours, avec tant de demonstration d'une parfaite amour, que ceux qui l'ouyrent ressentoient vne parrie de sa peine. Et la Bergere Doris voyāt qu'il ne vouloit plus rien dire, après vne grande reuerence respondit avec telles paroles.

Grande & sage Nymphe i'ay beaucoup de regret pour le repos de ce Berger, que tout ce qu'il vous a dict soit veritable; car il me desplaist bien fort qu'il soit mal traicté, pour l'affection qu'il me porte, encores que vous iugerez bien m'ayant ouye qu'il n'y a point de ma faute, & que ç'a esté luy seul qui opiniaستمēt a poursuiuy son mal-heur. La premiere fois qu'il me declara sa volonte, nous estions tous deux si ieunes, que mal aisément eust-on peu penser, ny qu'il eüst quelque ressentiment d'A-

mour, ny moy l'entendement d'en pouuoir comprendre quelque chose. Si bien que ce qu'il m'en dit, ne m'esmeut non plus qu'une personne à qui la chose ne touchoit aucunement. Depuis il fit vn voyage assez long, & à son retour il trouua que ie n'estois plus mienne, m'estant desia donnée à Palemon. De sorte que si à la premiere fois il auoit eu occasion de se plaindre de mon ignorance, à la seconde il en auoit bien d'auantage de se doubloir de mon trop de cognoissance. Mais de moy nullement: car vous plaiguez-vous, Berger, que n'estant point capable d'Amour, ie ne vous aye point aimé? Accusez-en la Nature, accusez-en les Ordonnances, auxquelles elle nous a soubmises. Et trouuez-vous estrange que ie ne vous puisse aimer quand ma volonté n'est plus mienne? Il faut que vous en fassiez de mesme de ce que ie n'ay qu'un cœur, que ie n'ay qu'une ame, & qu'une volonté. Mais vous pouuez avec plus de raison vous plaindre (& c'est ce me semble la seule plainte que vous deuez faire) que vous soyez venu vers moy trop tost, & que vous y soyez retourné trop tard, parce que quand vous vidés que ie ne vous ay iamais regardé qu'avec desdain, & que i'ay esté si retenue à vous favoriser, si vous preniez bien mes actions, vous connoistriez que vous m'avez plus d'obligation en cela, que si i'auois fait autrement:

Car si vous eussiez receu quelque satisfaction de moi, jugez à quelle extrémité vostre Amour fust paruenü, puis qu'ayât vſé enuers vous de tant de rigueurs, vous la ressentiez toutesfois si grande. Et vous ressouvenez, Adraste, que les faueurs que vous eussiez receuës de moy, eussent esté plustost rengregement que soulagement de vostre mal. Outre que, mesme elles ne vous pouuoient estre accordees sans beaucoup offenser la sincere amitié que i'auois promise à Palemon. Que i'aduüque qu'il soit iuste d'aymer qui nous ayme, ie ne dis pas qu'il soit iniuste de n'aymer pas tous ceux qui nous affectiōnent, autrement il n'y auroit point de fidelité ny d'asseurance en amour, & vous mesme, s'il estoit ainsi, deuriez estre obligé de rēdre à la Bergere Bybliene, qui meurt pour vous, vne amour reciproque, mais i'ay biē voulu dire qu'une fille se trouuāt libre de toute autre affection, peut sans reproche aimer celuy qui l'aime, s'il n'y a point d'autre occasion de haine que ceste Amour: or en ce qui se presente entre vous & moy, il n'y a riē semblable, puis qu'estāt engagee ailleurs, ie ne pouuois faire vne nouuelle amitié avec vous sās la ruine de celle que i'auois desia. Si ie vous l'ay dissimulé, ou si ie vous ay entretenu de paroles, pleignez-vo⁹ de moi, car ce sera avec raison: mais si ie vous en ay tousiours parlé fort franchement, que ne reconnoissez-vous l'obligation que vous m'en auez? & ne vous arrestez point à

celles que ie vous ay pour m'auoir si longuement ay mee, ne vous ay- ie pas mille fois supplié, coniuré, voire commandé; autant que i'ay eu d'autorité sur vous, que vous missiez fin à ce te affection: & lors qu'auéc plus de violence ie vous en ay requis, ne m'auéz- vous pas tousiours respondu que vous le feriez, si vous pouviez viure, & ne m'aymer point? Si vous auéz continué, n'a ce point esté pour vostre consideration, & non pas pour la mienne? Mais grande & sage Nymphé, voicy selon que i'ay peu considerer par ses paroles, ce qui l'a dauantage deceu. Il a pensé, sans doute, que l'affection que ie portois à Palemon, estoit la seule cause qui m'empeschoit d'auoir chere la sienne, & d'effect il n'a point sceu plustost les dissensions de ce Berger & de moy, qu'incontinent le voila enlé d'esperance de paruenir: à ce qu'il auoit tant desiré, & pour n'en perdre l'occasion, m'a tellement pressée depuis ce temps-là, qu'auéc raison, ie le puis plustost dire mon ennemy que mon amy, voire si la discretion ne m'empeschoit, plustost importun que seruiteur. Mais il a bien esté deceu par cette opinion, & n'a pas consideré que lamais cette amitié ne se perdrait, que ie ne perdisse ensemble tellement toute puissance d'aymer, qu'il ne seroit plus en moy d'en ressentir les effects.

Ainsi paracheua Doris, Adraste vouloit repliquer, luy semblant d'auoir beaucoup de rai-

sons pour alleguer au contraire , quand Leonide luy fit signe de la main qu'il se teust , & tirant a part Chrysante, Astree, Diane , Phillis, Madonthe & Laonice , leur demanda de quel aduis elles estoient : mais parce qu'elles furent long temps à se resoudre , & que ces Bergers qui n'estoient point appelez à leur conseil ne pouuoient demeurer sans rien faire, Hylas fut le premier, qti s'adressât à Doris, Il n'y a que vous au monde , luy dit-il , qui vous faschez d'estre trop riche. Comment l'entendez-vous? respondit elle : Ie veux dire , adiousta Hylas, que vous ne deuez pas seulement receuoir ces deux Bergers qui vous aiment (pour tesmoignage que vous estes belle:) mais tous ceux encores qui se voudront donner à vous : car c'est honneur à vne fille d'estre aymee & recherchée de plusieurs, outre la commodité qui s'en peut retirer. Ie croy , respondit froidement Doris, que cela seroit bon pour celles qui veulent estre estimees belles, & ne le sont pas , ou bien qui preferent cette vanité, dont vous parlez à vn repos , & vn solide contentement. Si c'est bien d'estre aymee, repliqua Hylas , plus vous le ferez, & plus vous aurez de bien , & si c'est mal, adiousta Doris , plus ie feray aymee, & plus i'auray de mal. Il est vray, reprit Hylas, mais quelle apparence y a-t'il , que ce soit mal d'estre aymee de plusieurs? Ils nous hayssent à la fin, respondit-elle. Ouy bien, repartit il,

si vous ne le contentez. Comment, adiousta Doris, en satisfaire plusieurs, puis qu'il est impossible d'en contenter vn seul? Et quoy, continua Hylas, vous n'estimez point d'auoir plusieurs seruiteurs? Ils deuiennent en fin nos ennemis, dit la Bergere, & lors qu'ils nous aiment, ils nous importunent plus qu'ils ne nous profitent. Il faut, adiousta-t'il, auoir soin de les conseruer: la peine, repliqua Doris, surpasse le plaisir. Si est-ce, continua le Berger, que les Dieux ne se sentent point importunez que plusieurs chargent leurs autels de sacrifices. Il est vray, respondit elle: mais c'est aussi vn particulier priuilege des Dieux, de pouuoir faire du bien à plusieurs, sans se donner de la peine. Il me semble, dit Hylas, que puis que l'amour depend de la volonté, & que puis que la volonté s'estend à tout ce qu'il luy plaist, il n'y a pas grande peine d'aimer diuerses personnes. Les amants de ce siecle, respondit-elle, ne se contentent pas de la volonté, ils veulent posseder en effect. Et quand cela ne seroit pas, ie ne laisserois de croire impossible, que la volonté se puiſſe en mesme temps donner toute à des personnes separees. Il faut, repliqua-t'il, ne leur en donner qu'vne partie. C'est, respondit la Bergere, ce que ie crois encores plus impossible: Et quand il se pourroit, puis quel amour d'vn seul est si penible, que seroit-ce d'vne si grande multitude? Vous n'en vou-

lez donc aymer qu'un? Un, respondit-elle, est encores trop, c'est pourquoy ie n'en veux point du tout. Et vous Bergers, dit Hylas, s'adressant à Palemon, & à Adraſte, que dites vous là deſſus? nous faisons bien paroistre, diſt Palemon, que nous auons la meſme opinion. Comment, diſt Hylas, l'on n'en peut aymer qu'un? Encores moins, respondit Palemon, puis que nous ſommes mis deux pour en aymer vne.

Les diſcours d'Hylas euſſent bien continué dauantage, ſi la Nymphe en s'en reuenant avec toute ſa troupe, ne les euſt interrompus. Elle ſe remit donc en ſa place, & chacun ayant repris la ſienne, elle parla de cette ſorte.

JUGEMENT DE LA NYMPHE LEONIDE.



Encores que nous remarquons en ces differents, qui ſont entre nos mains, pluſieurs accidẽts qui ſemblent ẽtre contraires entr'eux: ſi eſt ce qu'il n'y a rien qui cõtrediũe à l'amour, car il n'eſt pas pl^{us} naturel à la flamme de ſe mouuoir & déchauffer, qu'à l'amour de produire cẽs diſſentions entre ceux qui aimẽt, & qui voudroit les oſter d'entre les amãts n'entreprẽdroit pas vne choſe moins impoſſible. que ſ'il vouloit

684 LA II. PARTIE D'ASTREE,
oster le mouuement & la chaleur à la flamme.
D'autre costé, considerant que ce n'est pas ay-
mer que de ne se donner entierement à la per-
sonne aymee, nous ne pouuons penser que ce
ne soit vne espee de trahison de faire part de
son affection à quelque autre. C'est pourquoy
toutes choses longuement debatues & sage-
ment considerees, nous disons, Que celuy se-
roit iniuste, qui iugeroit que l'amour se deuit
perdre pour vne chose qui luy est si naturelle,
ou se diuiser à plusieurs pour quelque conside-
ration que ce soit: & nous declarôs que les dis-
sentions, & petites querelles sont des renouuel-
lemens d'amour. Et que de diuiser ou changer
vne affection est crime de leze-Maiesté en
Amour: Et en consequence de cela, nous or-
donnons que Doris aymera Palemon, & que
Palemon toutesfois assure de la bonne volon-
té de Doris, luy donnera à l'aduenir de meilleu-
res preuues de son affection, que celles de sa ia-
lousie, qui à la verité est bien signe d'Amour.
Mais comme la maladie est signe de vie: car
non plus que sans la vie on ne peut estre mala-
de, sans amour aussi on ne peut estre jaloux:
toutesfois comme la maladie est tesmoignage
d'une vie mal disposee, de mesme la ialousie
rend preuue d'une amour malade. Et Doris
pardonnant & receuant Palemon en ses bon-
nes grâces en oubliant tout ce qui luy aura de-
pleu, considerant que l'amour qui est vne tres-

violente passion, fait commettre plusieurs choses qui ne seroient pas approuvées de celuy qui les fait, s'il n'estoit atteint de cette maladie. Mais pour éviter les desplaisirs qu'elle a ressentis par le passé, nous voulons qu'ainsi que Doris traitera Palemon, comme la personne du monde qu'elle aymera le plus, de mesme Palemon tienne Doris pour celle qui aura le plus de pouuoir sur sa volonté, d'autant que la puissance qui panche tout d'un costé, encor qu'elle soit permise volontairement, tombe enfin en Tyrannie. Et quant à l'infortuné, & patient Adraste, nous ordonnons qu'il eslise d'estre à jamais exéple d'une fidelle & infructueuse affection, en continuant celle qu'il porte à Doris sans estre aimé, ou rompant les premiers liens par l'effort du despit ou du desespoir, il satisfasse à l'amitié de celle dont il est aimé.

Tel fust le iugement de la Nymphé, qui en mesme temps fit trois effets bien differens en ces trois personnes, en Palemon d'extreme contentement, en Doris d'un estonnement si grand, qu'elle demeura sans parler : mais en Adraste d'un si prompt saisissement d'esprit, qu'il se laissa choir en terre comme mort : de sorte que cependant que Palemon avec mille paroles confuses & mal agencees, essayoit de remercier son iuge d'une si fauorable ordonnance. Doris sans dire mot, tenoit les yeux en terre, comme ne sçachât si elle deuoit en estre

686 LA II. PARTIE D'ASTREE,
aise ou marrie: Et Adraſte couché de ſon long,
quoy que ſans ſentiment, ne laiſſoit d'en cau-
ſer vn ſi grand de ſon ennuy en ceux qui le re-
gardoient, que Doris meſme en fut touchée
de pitié. Toute ceſte troupe accourut à luy,
& luy rapporta tout le ſecours qui fut poſſi-
ble, & le voyant reuenu, Leonide accompa-
gnée d'Aſtree, & de ſes compagnes, les laiſſa
tous trois: mais ils ne furent pas long temps
enſemble: car incontinent après, Palemon
prenant Doris ſous les bras, ſ'en alla du coſté
de Mont-verdun, & Adraſte les ayant accom-
pagné quelque temps de l'œil, & commen-
çant à les perdre entre quelques arbres; Or al-
lez, dit-il, plus heureux que parfaicts Amants,
allez & iouyſſez de voſtre bon-heur & du
mien, cependant que contraint par vne trop
iniuſte ordonnance i'iray payant de mes lar-
mes durant le reſte de ma vie, le bien que vous
poſſederez. Ces paroles furent les dernières
qu'il dit de long-temps d'vn iugement bien
ſain: car depuis ſon eſprit ſe troubla, de ſorte
qu'il en perdit l'entendement, & fit des folies
ſi grandes, que ceux meſme qu'il faiſoit rire
ne pouuoient ſ'empêcher d'en auoir compaſ-
ſion. Hylas qui ne trouuoit point de iuſtice au
iugement que la Nymphé en auoit fait, ſouſte-
noit contre tous que ce different ne pouuoit
eſtre terminé plus equitablement. Et parce que
Leonide & Paris n'ignoroient pas l'humeur de

ce Berger, ils furent bien aises pour passer le temps de le faire parler, & Paris à ce dessein prenant la parole: Il me semble, dit-il, ma sœur, que vous avez fait vn grand tort au pauvre Adraсте, & que vous pouuiez bien ordonner quelque chose de plus doux pour luy. N'est-il pas vray, Hylas? Quant à moy, respondit le Berger, ie croy que le Ciel a voulu punir par ceste iniuste ordonnance, la sottise d'Adraсте, autrement il n'y auoit apparence qu'il fût condamné de ceste sorte. Mais i'aduoie que l'imprudente & forte passion à laquelle il s'est laissé conduire si long temps, ne meritoit pas vne moindre punition. Voyez Hylas, respondit la Nymphé, combien nous sommes differents d'opinion: tant s'en faut que l'amour qu'il a portee avec tant de constance à Doris, & continuee avec tant d'opiniastreté, me semble punissable, qu'il n'y a rien que ie loüe dauantage en luy, & cela a esté cause que ie luy ay permis de la pouuoir continuer s'il luy plaist. Voila, dit Hylas, vne permission bien fauorable & aduantageuse: il vaudroit autant que vous luy eussiez permis de prendre toute sa vie vne peine tres-inutile. Je tiens, quant à moy que c'est en cela que vous luy avez esté trop rigoureuse; & s'il en eust appelé à moy, & que i'en eusse eu la puissance, ie sçay bien que i'eusse reuoké vostre iugement. Et quel eust esté le vostre, dit la Nymphé en souffrant? Le les eusse, dit Hylas,

rendu tous trois contents. Je m'assure, interrompit Syluandre, que cette ordonnance sera bien digeree, & qu'elle rēdra preuve d'un bon iugement. Il n'y a point de doute, dit Hylas, avec vn haussēment de teste, que qui voudra s'amuser aux melancoliques humeurs de Syluandre, ne iugera iamais bien de l'amour: mais si on veut regarder sainement pourquoy c'est que l'on ayme, on dira que i'ay raison, & que Doris, Adraste & Palemon pouuoient estre tous trois contentez. Et comment se pouuoit faire cela? respondit la Nymphē: En ordonnant, repliqua Hylas, que Doris les aymast tous deux, & que tous deux la seruissent: car par ce moyen ils eussent eu ce qu'ils desiroient, qui estoit d'estre aymez d'elle, & elle en eust esté mieux serue. Il n'y eust celuy qui pūst s'empescher de rire, oyant vn tel iugement, & Leonide plus que les autres, de sorte que s'adressant à elle, Il semble, dit-il, grande Nymphē, que vous vous moquiez de moy. Tant s'en faut, dit-elle, il semble bien mieux Hylas que vous vous moquiez de nous. Excusez-le, Madame, interrompit Syluandre, il en parle selon sa pensee. Si la vostre, dit-il, s'adressant à Syluandre presque en cholere est differente à la mienne, vous pensez tres-mal, & voudrois bien sçauoir sur quelle raison vous pouuez vous appuyer pour blasmer cette ordonnance. Syluandre luy respondit froidement: Le sens commun

commun nous apprend que ce que plusieurs possèdent n'est à personne entièrement. Si plusieurs possèdent la bonne volonté de Doris, ny Adraſte, ny Palemon n'en auront que leur portion : mais en Amour n'en auoir qu'une partie, c'est n'en auoir rien du tout. Diane prenant la parole, & s'adreſſant à Syluandre, Pourquoy, dit-elle, parlez-vous de ceste sorte à Hylas, ne ſçauiez-vous Berger, qu'il n'entend pas ce langage? A la verité, reprit Hylas, vous auez raiſon de vous en meſſer auſſi : car peut eſtre Syluandre n'a pas aſſez de babil pour confondre luy ſeul tout le reſte du monde: & puis ſe tournant vers Leonide. Ouyſtes-vous iamais, dit-il, grande Nymphé, vne plus fauſſe opinion que celle de Syluandre? N'auoir qu'une partie d'une choſe c'est n'en auoir rien du tout, & qui iugera que dans vne taſſe il n'y ait point d'eau, parce que toute la mer n'y eſt pas. Je voudrois bien ſçauoir quel eſt le ſens commun qui luy apprend vne choſe ſi fauſſe, Syluandre luy reſpondit, ſi l'amour comme l'eau pouuoit eſtre diuiſée, & demeurer touſiours amour, vous auriez quelque raiſon: car l'eau eſt de telle nature qu'une ſeule goutte eſt auſſi bien eau que toute la mer, & toutes les ſources enſemble : mais l'amour au contraire n'eſt plus Amour, auſſi toſt que la moindre partie luy deſſaut : & pour faire voir que ie diſ vray, l'amour conſiſte principalement en l'affection

extreme, & en la perpetuelle fidelité, si nous osons quelque vne de ces parties, ce n'est plus l'Amour, & ie croy qu'il n'y a personne en la compagnie, si ce n'est Hylas qui ne l'aduoque. Et que iera-ce donc? dit Hylas. Ce ne sera pas répondre Siluandre, le contraire d'amour: car si l'extremité deffaut à l'affection, telle affection n'appartient non plus à l'amour que le froid au chaud, & si la fidelité manque à l'extreme affection, c'est vne trahison, & non pas vne Amour. Que si la fidelité y est, mais non pas continuée, ou pour mieux dire, perpetuelle, ce n'est pas fidelité, mais perfidie. Voyez donc, Hylas, & confessez que i'ay eu raison de dire, que qui n'auoit qu'une partie d'Amour n'en auoit rien du tout. Que s'il est vray que l'amour soit quelque chose d'indiuisible, comment eust-il esté raisonnable d'ordonner à Doris qu'elle la diuisast pour Palemon, & pour Adraсте? A la fin de ses paroles, Paris reprit ainsi froidement. Il me semble, Hylas, que nous auons la raison de nostre costé, mais que Siluandre par ses discours s'acquiert l'opinion de toute la troupe qui le fauorise: & faut que ie confesse, que si vous ne luy respondrez, ie me sens presque contraint d'aduouer ce qu'il dit. Gentil Paris, dit Hylas, quoy que Siluandre en die, & quoy que vous en croyez, la verité ne se changera pas: & quant à moy ie sçay bien que l'experience est plus certaine

que les paroles. Or Syluandre n'a que des paroles pour preuuer ce qu'il dit : & moy j'ay les effects & l'experience si familiere, que ie n'en veux point chercher de plus esloignee qu'en moy-mesme. Car i'en ay aymé plusieurs tout à la fois, & sçay fort bien, quoy qu'il vueille dire, que veritablement ie les aymoys, & pourquoy Doris n'en pourroit-elle faire de mesme ? Il y a plusieurs personnes, repliqua Syluandre, qui pensent faire des choses qu'ils ne font pas : tous les artisans, mais plus encor tous ceux qui s'addonnent aux sciences, & aux arts qui ne sont point mecaniques, ont opinion de faire tres-bien ce qu'ils font, & y en a fort peu qui ne iugent leur ouurage plus beau & plus parfait que celuy de tout autre ; & toutefois on voit bien, & qu'ils se trompent, & qu'il y a bien souuent de tres-grandes imperfections : mais l'amour de soy-mesme qui est presque inseparable du iugement, ouure ordinairement les yeux à chacun en ce qui le touche. Il en faut autant dire de Hylas, qui pense de bien aimer, & toutefois en est vn fort mauvais ouurier, & par ainsi qui voudra bien aimer, s'il ne veut errer, ne prendra iamais son patron sur luy, Et sur qui donc, interrompit Hylas, sera-ce point sur vous ? Si quelqu vn, respondit Syluandre, le vouloit bien représenter, le Patron que vous dittes, seroit trop difficile, & ne crois pas que personne le puisse.

692 LA II. PARTIE D'ASTREE,
que Siluandre seul. Voila , luy respondi Hylas , vne des plus grandes outrecuidances que l'amour de soy-mesme puisse produire. Que vous seul puissiez bien aimer? Le dis , repliqua Syluandre, que mon amitié est parfaite , & que vous ne sçauriez y trouuer rien à reprendre, & de plus que vous ne sçauriez m'en proposer vn autre qui le soit dauantage. Voyez, s'ecria Hylas , quelle outrecuidance est celle de ce Berger , luy seul sçait aimer , c'est luy qui donne les loix à l'amour , quil'a faict venir du Ciel parmy les hommes , & qui mesure la grandeur & perfection de nos volontez. Belle Nymphe , si ce ne vousest chose ennuyeuse, permettez-moy que ie luy monstre son erreur, & lors enfonçant son chapeau, & relevant vn peu l'aïsse qui luy couuroit le front , mettant vne main sur les costez , & de l'autre accompagnant par des gestes la violence de sa parole , il luy parla de cette sorte. Tu dis deux choses Syluandre , l'vne que ton affection est parfaite, & ne peut estre prise , & l'autre que ie ne t'en sçauois proposer vne plus accomplie. Respons moy pour la premiere. A ce qui est parfait peut-on adiouter quelque chose? Le m'assure que tu diras que non , car s'il se pouuoit, la chose auroit manqué auparauant de ce qu'on y auroit rapporté. La chose à laquelle on ne peut rien adiouter, doit estre venue à son extremité. Et par ainsi il faut aduouer que

tout ce qui est parfait est extreme. Or si ton affection est parfaite, on n'y peut donc rien adiouster, & ne sçauroit se rendre plus grande qu'elle est, ny plus accomplie. Dy moy donc maintenant, Qu'est-ce qu'Amour? n'est-ce pas vn desir de beauté, & du bien qui deffaut? mais si ton amour est desir du bien qui deffaut, aduoüe par force qu'on peut adiouster à ton amour quelque chose qu'elle n'a pas: de plus tu dis qu'elle ne peut estre reprise. Si ie te demande que c'est que tu aymes, tu respondras que c'est Diane: & si passant plus outre ie m'enquiers qui est cette Diane, tu diras que c'est la plus parfaite Bergere du monde. Or responds moy; Si ceste Bergere est aussi parfaite que tu l'estimes, n'es-tu pas bien outrecuidé, d'oser aimer vne telle perfection, puis qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre l'Amant & l'aimé? car ie ne croy pas que ta presumption soit telle qu'elle te persuade que tu sois aussi parfait comme tu l'estimes. Ie m'assure que tu me voudras reprêdre de mesme faute, pour ce que i'aime Phillis, que tu diras auoir beaucoup plus de perfection que moy: mais ie suis de contraire creance à la tienne, premiere-ment parce que ie ne tiens pas telle que tu dis ta Diane: l'aduoüe biẽ qu'elle a de la beauté & du merite, mais aussi ne suis ie pas sans l'vn ny sans l'autre. Elle a de l'esprit, i'en ay aussi. Elle est sage, ie ne suis pas fol. Bref elle est

Bergere, ie suis Berger, & si elle est Phillis, ie suis Hylas, n'ya-t'il pas quelque conformité entre nous ? car tout ainsi que ie ne vaux pas qu'un autre ne puisse valoir davantage: aussi n'est-elle pas si belle qu'une autre ne la puisse estre plus : de sorte que ie puis dire pour respondre mesme à ce que tu m'as demandé, que ie te proposasse vne plus parfaite amour que la tienne. Que si quelqu'un veut bien aymer, il faut que ce soit comme Hylas, & non pas comme Syluandre. Car à quelle occasion ayme-t'on, sinon pour auoir du contentement ? Mais quel plaisir peuuent auoir ces mornes & pensifs Amants qui vont continuellement serrez en eux mesmes, se rongeannt l'esprit & le cœur, avec cette chimere de constance ? Diane, nous dira Syluandre, ne m'aime point: elle en aime vn autre, & me mesprise: mais ie ne laisseray de l'aimer & de la seruir: de peur d'estre dit inconstant. Phillis, nous dira Hylas, ne m'aime point: elle en aime vn autre, & me mesprise, pourquoy ne changeray-ie pas cette ingratte & mescognoissante, pour vn autre qui m'aimera & mesprisera quelque autre pour moy ? Sera-ce de peur d'estre taxé d'inconstance ? Ah ! mes amies, dites moy quelle beste est-ce que cette inconstance ? qui a-t'elle deuoré ? ou bien quelle maladie cause-t'elle, & qui est-ce qui en est mort, ou quel frere ou pere a iamais eu occasion d'en porter le

duel? C'est vne imagination, ou plustost vne inuention de quelque fine Amante, qui se voyant deuenue laide, ou preste à estre changée pour vne plus belle qu'elle n'estoit pas, mist en auant cette opinion, & la fist croire pour quelque chose de tres mauuais Et faut-il qu'un homme d'esprit s'y abuse, & qu'il passe sans subiect tout son aage en trauaillant sans estre soulagé: Appellera t'on cela Amour & constance, ou si avec plus de raison on ne luy doit point plustost donner le nom de folie? Quoy, languir dedans le sein d'une vieille & ingrante maistresse: ô ! erreur indigne d'un homme d'esprit & de courage! Quand on dit vieille, ne s'ensuit-il pas de necessité, laide: que si elle est vieille & laide, où est le iugement qui la tiendra pour estre aimable? Et quand on dit ingrante, n'est ce pas autant que trompeuse, perfide, & desdaigneuse? Mais si elle est telle, où est le courage, qui pourra souffrir de se soumettre à vne si outrageuse & indigne personne? Que Siluandre ne me demande donc plus en quoy l'on peut reprendre son amour, & où l'on en peut trouuer vne plus parfaite, puis que ie m'assure qu'il n'y a personne en cette troupe qui ne luy die, Hylas ayme, & Hylas seul sçait aymen en homme d'esprit & de courage.

Le Berger inconstant finit de cette sorte, s'estant tellement esmeu par ses propres raisons, qu'il en estoit tout en feu: chacun souffrit,

698 LA II. PARTIE D'ASTREE,
n'est qu'un desir, ne vois-tu pas que posseder ce
que l'on desire, c'est faire mourir l'Amour, puis
que personne ne desire ce qu'elle possède? Et
comment, adiousta Hylas, on n'ayme point ce
que l'on possède: si cela est i'ayme mieux que
tu aymes, & que ie n'ayme point, afin que tu
desires, & que ie possède. Ce n'est pas, répon-
dit Siluandre, ce que ie dis, mais c'est pourte
monstrer que l'amour n'est pas seulement le
desir de la possession, comme tu nous voulois
persuader, & qu'au contraire ceste possession la
faict plustost mourir que viure. Si ce n'est, re-
pliqua Hylas, ce qui l'a faict viure, c'est pour le
moins ce qui luy donne la perfection. Ce n'est
point cela encores, dit Siluandre, car elle n'est
nullement necessaire pour parfaire l'amour,
tout ainsi qu'un Diamant, est aussi parfait Dia-
mant auant qu'estre mis en oeuvre, qu'apres
quel artisan l'a poly, parce que si la perfection
de l'Amour despendoit de cette iouissance, il
ne seroit au pouuoir de celuy qui ayme d'aymer
parfaitement, puis que cette possession ne
despend de luy, mais du consentement d'un au-
tre, & toutesfois l'Amour estant un acte de vo-
lonté qui se porte à ce que l'entendement iuge
bon, & la volonté estant libre en tout ce qu'elle
fait, il n'y a pas apparence que ceste action
qui est la principale des siennes despende d'au-
tre que d'elle-mesme.

Mais soit ainsi qu'Amour ne soit qu'un de-

Jugement de ceste grande Nymphé, ny de la venerable Chrysante, & te ressouviens que les Dieux aussi ont ordinairement les pardons, & les bien-faicts en la main, que la Justice, & les chastimens. Mais, dict Hylas, ces Bergeres de qui la condition ne les approche point davantage des Dieux que nous, y ont leurs voix, encores qu'elles ne iugent pas seules. Ha, Hylas, adioustâ Siluâdre, tu offences leurs merites & leurs beautez, qui peuuent bien les esleuer encore plus haut que la condition la plus releuee qui soit en terre. Mais ne crain rien, Berger, car ie voy bien qu'il n'y a personne icy qui se dispose à la rigueur, & tout le chastiment que tu en dois attendre, c'est seulement la cognoissance de ton erreur.

Tu dis donc, Hylas, qu'il n'y a point d'amour parfaicte, sans l'acquistiô du bien desire, parce qu'Amour n'est qu'un desir du bien qui deffaut. Mais, Madame, avant que de respondre à ce Berger, il faut que ie vous supplie tres-humblement de m'excuser si pour decourir les subtilitez, ie suis contrainct d'vser de quelques termes qui ne sont gueres accoustumez parmy nos champs. Il m'y cōtrainct comme vous voyez, & me force pour soustenir la verité de parler de ceste sorte. Or respôd-moy donc Berger. Desire-t'on ce que l'on possede? tu diras que non, puis que le desir n'est que de ce qui defaut: mais si l'Amour comme tu dis:

700 LA II. PARTIE D'ASTREE,
chose que nous aymons. Q!s'escria Hylas, cō
biē est fausse ceste proposition! l'ay aymé plus
de cent Dames, ou Bergeres, & ie n'en cognus
iamais bien vne, & pour preuue de ce que ie
dis, aussi-tost que ie les trouuois ingrates ou des
daigneuses, ie les laissois, & me retirois tout en
colere de ce que ie les auois estimees autres
que ie ne les trouuois pas. Ceste preuue que tu
as faite, respondit Siluādre, est celle qui te doit
faire auouer ce que ie viens de dire. Car tu ay
mois cē que tu ne cognoissois, c'est à dire,
qu'ayant opiniō qu'elles eussent les perfectiōs
que tu iugeois aymables, tu les aymoies, mais
ayāt reconnu la verité, tu as laissé de les aimer,
& par là tu vois que la cognoissance de la per
fectiō que tu t'estois imaginee, estoit la source
de ton Amour, & à la verité, si la volonté dont
naist l'Amour ne se meut iamais qu'à ce que
l'entendement iuge bon, n'y ayant pas appa
rence que l'entendement puisse iuger d'une
chose dont il n'a point de cognoissance; ie ne
sçay comment tu te peux imaginer qu'on puis
se aymer ce qu'o ne cognoist point. Je t'auoue
ray bien toutesfois que tout ainsi que la veuë se
trompe quelque fois, de mesme l'entendēmēt
se peut deceuoir, & iuger aimable ce qui ne l'est
pas: mais tant y a que l'Amour vient de la co
gnoissance, soit-elle fausse ou vraye. Or cela
estant ainsi, n'as-tu pas appris dans les escoles
des Massiliens, que l'entendement qui entend

& ce qui est entendu, ne sont qu'une même chose? Et me dis, Berger, puis que j'ayme Diane, & que ie ne la puis aimer sâs la cognoistre, quelle plus grande proportion peux-tu desirer, que celle qui est entre deux choses qui n'ont qu'une? Te voicy reuenu, dit Hylas, d'où tu partis hier au soir: Et quoy, Siluandre, tu es encores Diane cômme tu estois hier? vraiment Diane, dit-il, se tournant vers elle, vous estes vn beau garçon, & vous Siluandre, continuait-il, s'adressant au Berger, vous estes vne belle pucelle. Croy-moy, Berger, que pour peu que tu continuës, ta compagnie ne sera point desagréable, & que tu rendras vn fol aussi plaisant que iamais la Fontfort en ait produit en Forests. Chacun le mit à rire, & Siluandre même ne s'en peut empêcher, oyât la façon dont il parloit, & comment il expliquoit ce qu'il auoit dict. Cela fut cause que reprenant la parole il continua ainsi.

Tu as raison, Berger, de te moquer de moy, puis que ie ne deurois prophaner ces mysteres en te les communiquant: aussi ne le ferois-je si tu estois seul, mais i'y suis contrainct pour ne laisser en erreur ceux qui nous escoutêt. Et puis que tu ne veux receuoir ce que ie t'ay dit, tu ne refuseras, peut-estre, ce que tu viens de m'opposer en parlant de Phillis, ie veux dire, que tu allegues pour vne bonne raison, l'opinion que tu as de ton merite, & de celuy de Phillis, que

702 LA II. PARTIE D'ASTREE,
tu n'estimes point tant que le tien ne le puisse
esgaller, car si ta creance peut cela en toy pour-
quoy ne veux-tu que celle que j'ay de moy en
puisse autant en mon aduantage? Or ie croy
que la mesme proportion qui est entre le feu &
le bois qu'il brusle, est entre Diane & moy, que
si tu me nies ce que i'en dis, hé mon amy pour-
quoy veux-tu auoir plus de priuilege?

Mais ie diray bien avec assurance que Hy-
las n'ayme point Phylis. Car qu'il y ait quel-
que chose plus parfaite qu'elle, ie m'en remers
à la verité, & n'en veux pas estre le iuge: mais
que tu ayes ceste mauuaise opiniõ d'elle, & que
tu l'aymes, ie diray & soustiendray bien qu'il
est entierement impossible; puis que les pre-
mieres Ordonnances d'Amour, c'est, QVE
L'AMANT CROYE TOVTES CHO-
SES TRES-PARFAITES EN LA
PERSONNE AYMEE. Et à la verité ceste
loy est tres-iuste, & fõdee sur toute sorte de rai-
son, car si l'amant doit plus aimer sa maistresse
que toutes les choses del'Vniuers, ne faut-il pas,
puis que la volonté le porte tousiours à ce que
l'entendement luy dit estre le meilleur, qu'il
l'estime pl⁹ que toute autre chose? Mais ce n'est
pas en cela seul que tu fais paroistre que c'est
Hylas que tu aimes & non pas Phylis, comme
on voit en ce que tu dis que l'on n'aime que
pour auoir son propre contentement: les tra-
uaux que les amans reçoient volontiers seule-

ment pour faire service à celles qu'ils aiment, font bien paroître le contraire, & n'as-tu jamais ouy dire que nous viuons plus où nous aimons qu'où nous respirons? Ce que ie ne croiray jamais, respondit Hylas, tournant desdaignéement la teste de l'autre costé, tous ces discours ne procedēt que de quelques imaginations blessées comme la tiennē: L'aduouē, dit Siluandre, que ces discours viennent de quelques imaginations blessées, mais celle d'un amant ne l'est-elle pas? Malaisément si cela n'estoit, nous verroit-on mourir de desplaisir pour la moindre parole que l'on nous dit, pour vn clin d'œil, voire pour vn soupçon? Malaisément nous verroit-on desdaigner tout repos, & tout autre contentement, pour iouyr vn moment de la veüe de la personne aimée. Mais si tu sçauois, Hylas, quelle felicité c'est d'affoller pour ce subiect, tu dirois que toute la sagesse du monde n'est point estimable au prix de ceste heureuse folie. Que si tu estois capable de la comprendre, tu ne me demanderois pas comme tu fais, quels plaisirs reçoient ces fidelles amants que tu nommes mornes & pensifs, car tu cōnoistrois qu'ils demeurent de sorte ravis en la contemplation du bien qu'ils adorent, que mesprisant tout ce qui est en l'Vniuers, il n'y a rien qu'ils plaignent plus que la perte du temps qu'ils emploient ailleurs, & que leur ame n'ayant assez de force pour biē com-

704 LA II. PARTIE D'ASTREE,
prendre la grandeur de leur cōtētement, demeure estonnee, de tant de thresors, & de tant de felicitēz qui surpasse la cognoissance qu'elle en peut auoir. Et contente-toy pour ce coup de sçauoir, que le bien dont amour recompense les fīdelles amants est celuy-là mesme qu'il peut donner aux Dieux, & à ces hommes qui s'esleuens par dessus la nature des hommes, se rendent presque Dieux: car les autres plaisirs dont tu fais tant de conte, ne sont que ceux qu'un amour bastard donne aux animaux sans raison, & à ces hommes qui s'abbaissans par dessous la nature des hommes, se rendent presque animaux priuez de la raison.

Et c'est en ce monstre, ô Hylas, que tu degeneres quand tu aimes autrement que tu ne dois, en ce monstre, dis-je, qui se fait bien paroistre tel, en toy, puis que comme les monstres il est sans proportion: que comme les monstres il ne peut produire son semblable, & bref, que comme les monstres il ne peut viure longuement. Au contraire mon Amour est quelque chose de si parfait que rien n'y peut estre adiousté ny diminué sans faire offense à la raison: car soit en la grandeur, qui esgale le subiect qu'il s'est proposé, soit en la qualité, en laquelle la vertu ne peut rien remarquer qui luy puisse desplaire ie puis dire, sans vanité, qu'il est paruenū à la perfection. Que si j'ay dit que mon affection ne pouuoit estre reprise, c'est avec raison, puis
qu'outre

qu'outre que celle qui l'a fait naistre en moy, ne produit iamais rien qui ne soit parfait, encor çais-je bien que les Dieux me chastieroient, si j'osois offrir à vne ame si parfaite vne affection qui peut estre blasmee.

Siluandre vouloit continuer, lors que Hylas ne pouuant patienter plus long-temps l'interrompit tout à coup de cette sorte. Iusques à quand en fin, Siluandre, abuseras-tu de la patience de ceux qui t'escoutent? Iusques à quād nous répliras-tu les oreilles de tes vanitez & de tes imaginations? Et iusques à quād esperes tu que ie puisse souffrir l'impertinence de tes paroles? Toute la troupe qui estoit attētie au discours de Syluandre fut si surprise d'oïr parler Hylas d'une voix si esclatante, qu'après l'auoir bien considéré quelque temps chacun se prist si fort à rire, qu'il fut contraint de setaire, & parce que la plus grande partie du iour estoit desia passée, & que Leonide auoit dessein de s'en retourner vers Adamas, pour luy raconter ce qu'elle auoit veu, elle dit à Hylas, lors qu'il vouloit reprendre la parole. Non non Hylas, c'est assez disputé pour ceste fois; La venerable Chrysanten a pas accoustumé de laisser son temple ny sa bonne Deesse, si lōg temps sans les reuoir; Qu'il vous suffise, Berger, que nous scauons bien que vous auez de fort bonnes raisons contre Siluandre, mais nous vous prions de les remettre à vne autre fois; & cependant vous

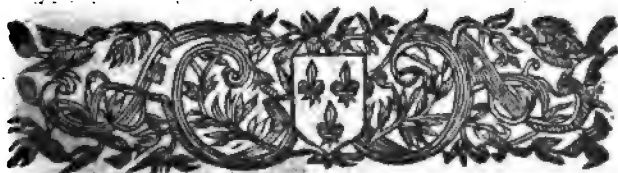
nous en irons avec cette creance, que si vous eussiez eu le loisir de parler, vous eussiez eu sans doute autant d'avantage sur ce Berger, qu'il en emporte par dessus vous. Voila ce que dit Hylas à moitié en colere, il faut comment que ce soit, que nous tenions tousiours quelque chose de l'imperfection de nostre nature. Que dites-vous? adiousta la Nymphé. le dis, respondit Hylas, qu'encore que vous soyez Nymphé, il faut que vous faciez paroistre que vous estes femme, n'ayant pas la patience d'ouyr la verité, & vous plaissant si fort aux flatteries de ce Berger qui vous trompe. Vous ne m'offensez point, dit Leonide, en souffriant, de m'appeller femme, car véritablement ie la suis, & la veux estre, & ne voudrois pas auoir changé avec le plus habile homme de ceste contree: mais ie ne sçay pourquoy vous m'accusez de la faute que Syluandre a faite en rapportant de trop bonnes raisons, & de celle que Hylas a commise, en luy repliquant si mal.

Il n'y a point de doute que Hylas eust respondus'il eust bien ouy la Nymphé, mais s'en estât allé de colere, aussi-tost qu'il eust acheué de parler, il n'entendit point ces dernieres paroles. Et Leonide voyant qu'il se faisoit tard apres quelques discours communs, se retira en compagnie de la venerable Chrysante, & ses filles Druydes, au temple de la bonne Deesse, & apres le disner s'en alla trouuer Adamas, sans

ue Paris la voulut suiure, parce que l'affection
qu'il portoit à Diane estoit telle qu'il n'auoit
autre contentement, que d'estre aupres d'elle.
La Nymphe donc s'en allant chez son Oncle,
Paris prist le chemin contraire, & ayant retrou-
ué ces belles Bergeres, s'arresta avec elles pres-
que tout le reste du iour.

Y y ij





L E

DIXIESME LIVRE DE LA SECONDE

PARTIE D'ASTREE.

QVANT à Leonide, elle marcha avec plus de diligence depuis qu'elle eust laissé Chrysante au Temple de la bonne Deesse, parce qu'elle desiroit de raconter à son oncle ce qui auoit esté fait pour Celadon. Et de fortune elle le rencontra sur vne terrasse que quelques Sicomores couuroient à l'entree de la maison. Et d'autant qu'il s'estonna qu'elle fut venue de si bonne heure, elle luy en dit le subiect, dont il ne püst s'empescher de rire, voyant comme chacun estoit abusé. I'ay pensé, continua la Nymphe, que c'estoit vn bon subiet pour retirer ce miserable Berger, de la vie qu'il faict; car luy faisant cognoistre que sa Bergere l'ayme & le regrette, sans doute

Yy iij

710 LA II. PARTIE D'ASTREE,

il prendra la resolution de la voir. Mais ie ne luy ay point voulu parler, & m'en suis venu vous trouuer auant que de le voir, m'assurant que les raisons que vous luy direz mieux que ie ne scaurois faire, & l'amitié & respect qu'il vous porte, feront cause que vos parolesauront vn plus grand poids. I'en parleray à Celadon, dit le Druyde, mais ie ne sçay si nous obtiendrons cela de luy, car il est certain qu'il m'aime & me porte beaucoup de respect en tout, sinon en ce qui concerne son affection, & faut que i'aduouë que n'eust esté que ie crains qu'en le declarant il ne s'en aille en quelque autre lieu plus escarté & plus sauuage, il y a long temps que i'en eusse desia parlé à la Bergere Astree, cognoissant assez qu'elle l'aime; mais la peur que i'ay eu de la perdre entièrement, m'en a empêché. Il ya deux iours que nous ne l'auons veu, aussi bien est-il à propos que nous y allions demain: nous y ferons tout ce que nous pourrons.

En ceste resolution, dés que le iour commença de paroistre, Leonide fut hors du liët, & Adamas de mesme: de sorte qu'estant peu de temps apres habillez, ils se mirēt en chemin. Le matin le Berger n'estoit point sorty de sa cauerne, estant demeuré pensif ouure mesure, de ce qui luy estoit aduenü le iour precedent, tres-aise toutesfois & tres-satisfait de la

fortune qui luy auoit permis de voir auant la mort ceste belle Astree. Et considerant que iamais il n'auoit eu tant de faueur d'elle, qu'en ceste rencontre, hors-mis lors que ieune enfant il la vid au Temple de Venus, Il s'esctioit, O heureux malheur, qui a esté plus fauorisé que ma meilleure fortune ! O bonté d'Amour, qui parmy ses plus grandes peines donne mesme ses plus grands contentemens ! Qui voudroit iamais se retirer de ton obeïssance, puis que tu as vn si grand soin de ceux qui sont à toy ? A ces paroles il adiousta ces vers.

STANCES.

B Elle onde de Lignon que i'enfle de mes pleurs,
Campagnes, qui sçauex, quelles sont mes douleurs,

Tesmoins de mes ennuis, ô Forests solitaires,
Echo de qui la voix respond à mes accens,
Ait remply de souspirs & de cris languissans,
Ayez part à mon heur comme à tant de miseres.

De tempestes tousiours le mont de Marsilly,
Quoy qu'il soit esleué n'a le dos assailly,
Tousiours impetueux Lignon ne se courrouce,
L'esper de mes moissons ne nous deçoit tousiours,
Par diuers changements s'entresuiuent nos iours,
Et d'un branle diuers, le temps mesme se pouffe.

712 LA II. PARTIE D'ASTREE,

*Ma Bergere dormoit : mais au tour de ses yeux
Mille petits Amours volletoient soucieux,
A troupe les desirs sur la levre iumelle
Accouroient murmurans, comme fantosmes Vains;
Et ces desirs naissoient des amoureux Syluains,
Qui ne virent iamais vne Nymphes si belle.*

*Heureux, ah trop heureux tous mes ennuis passez,
Vous estes a ce coup trop bien recompensez,
Puis que ie l'ay peu voir avant que ie finisse:
Mais s'il ne te plaist pas de changer son desdain,
Ie te supplie Amour, fay-moy mourir soudain,
De peur qu'en languissant mon heur ne s'amoindrissse.*

*En sa course Lignon reflotte moins de fois,
Nos champs iannissent moins, Isoure a moins de bois,
Et moins de voix Echo, bien qu'elle soit son ame,
Moins d'estans a cet Air d'un grand Vent agité,
Que mon cœur n'a d'Amour, ma Nymphes de beauté,
Que mon Amour de foy, que sa beauté de flamme.*

Cependant que ce Berger s'entretenoit de cette sorte, Adamas & Leonide y arriuerent: & parce que le visage de Celadon, beaucoup changé de ce qu'il souloit estre, donnoit telmoignage du cōtētement qu'il auoit reccu, le Druide & la Nymphes le recognoissans luy dirent apres quelques autres propos communs, qu'ils se resiouissoiēt de luy voir quelque espece de soulagement. Le plaisir qui se lit en

mon visage, respondit Celadon, est comme ces Soleils d'huyet, qui se leuent tard & se couchent de bonne heure, & qui à la verité apportent bien le iour, mais avec de si espaisles nuees que la clarté ny la chaleur ne s'en voit ny ne s'en ressent guere. Et lors il leur raconta la rencontre qu'il auoit eüe de Syluandre, la lettre qu'il luy auoit mise entre les mains, & la venuë d'Astree avec toutes ces Bergeres, & comme il l'auoit veüe, & luy auoit mis vne lettre dans le sein. Mais helas ! mon pere, continua-t'il, encor que cet-heur soit tres-grand pour moy, n'ay-ie point occasion de craindre qu'il ne soit tenu que pour me faire mieux ressentir mes desplaisirs ? & que le Ciel pour me donner plus de regret du miserable estat ou ie suis, m'ayt voulu faire voir celuy, où ie deurois estre, s'il y auoit quelque iustice en amour.

Tant s'en faut, mon enfant, respondit le Druide, que ce sage Amour dont vous parlez, ayant soin de vous, & desseignant de mettre en vne fortune plus heureuse que vous n'avez point esté, a voulu vous donner ce petit contentement pour ne vous porter d'une extremité en l'autre : sçachant assez combien tels changemens sont dangereux. Et pour vous monstrier que ie dis vray, Leonide vous dira ce qu'elle a appris, & quelle declaration d'amitié elle a veu faire à la belle Astree : la Nymphe

714 LA II. PARTIE D'ASTREE,
alors luy raconta le vain tombeau qui luy auoit
esté dressé, les ceremonies, les pleurs & les
discours de chacun, & particulièrement d'elle:
& pour vous faire croire ce que ie dis, adiousta
la Nymphe, venez voir le tombeau de Cela-
don, il est si pres d'icy, que ie ne sçay comment
vous n'avez ouy les voix des filles Druides &
du Vacie. Vous me racontez, dit le Berger, des
choses que ie n'eusse pas creus facilement de
la bouche d'un autre: Je ne veux pas, repliqua
la Nymphe, que vous m'adioultiez plus de
foy qu'à la plus estrangere du monde, il me
suffit que vous croyez à vos yeux. A ce mot
le Druyde & Leonide le faisant sortir de ce
lieu, le conduirent dans le bois où le vain tom-
beau luy auoit esté dressé. O Dieu! quel deuint-
il, & comme promptement il se mit à lire l'es-
criture que Syluandre y auoit mise, & l'ayant
releuë deux ou trois fois. L'aduouë, dit-il, que
vous m'avez dit la verité. Mais ayant receu un
si grand contentement, sera-ce point faute
d'Amour, si i'ay la volonté de viure, me voyât
priué de sa veuë? Adamas alors prenant la pa-
role, Il n'y a point de doute, luy dit-il, que si
vous pouuez demeurer reclus & sans la voir
c'est faute de courage & d'Amour. Ah! d'A-
mour non, respondit incontinent le Berger:
Je l'aduouïeray bien du courage, qui en cete
occasion me deffaut autant que i'ay trop d'a-
bondance d'amour. Je croiray, respondit Ada-

mas, que vous n'aimez point Astree, si sçachant qu'elle vous ayme, & la pouuant voir, vous vous tenez esloigné de sa presence. **Amour**, dit le Berger, me deffend de luy desobeir : Et puis qu'elle m'a commandé de ne me faire point voir à elle, appelez-vous defaut d'amour, si i'obserue son commandement? Quand elle vous l'a commandé, adiousta le Druyde, elle vous haïssoit. Mais à cette heure elle vous aime & vous pleure non pas absent, mais comme mort. Comment que ce soit, répondit Celadon, elle me l'a commandé, & comment que ce soit, ie luy veux obeir. Et toutesfois, reprit **Adamas**, quelque entier obseruateur, que vous soyez de ses commandemens, si est ce que vous y auez desia contreuenue, puis que vous l'auez veüe, & vous estes présenté deuant ses yeux. Elle ne m'a pas deffendu, dit-il, de la voir, mais seulement de me laisser voir à elle. Et comment m'auroit-elle veu, puis qu'elle dormoit? Si cela est, répondit le Druyde, & comme en effect ie trouue que vous auez raison, ie vous donneray vn moyen de la voir tous les iours, sans qu'elle vous voye. Je trouue cela biē difficile, respōdit Celadon, car il faudroit, ou qu'elle dormist, ou que ie fusse caché en quelque lieu. Nullement, repliqua le Druyde : tant s'en faut, vous luy parlerez, si vous voulez : Cela ne se peut, adiousta le Berger, si ie ne suis en lieu bien obscur. Vous serez, dit **Adamas**, en plein

716 LA II. PARTIE D'ASTREE,
iour; voyez seulement (si vous auez le courage)
ou si l'amour a la force de le vous faire entre-
prendre; Ne croyez point, mon pere, respon-
dit-il, qu'il y ait deffaut d'amour en moy, ny
courage, pourueu que ie ne contreuienne
point à ses commandemens. Or, dit le Druy-
de: oyez donc ce que ie viens de penser. Il a
pleu au grand Thautates de m'auoir donné
vne fille que i'ayme, ainsi que ie pense vous
auoir dit autresfois, plus que ma vie propre.
Ceste fille, selon la rigueur de nos loix, est en-
tre les filles Druydes nourrie dans les Antres
des Carnutes, il y a plus de huiſt ans, dont ie
n'ay nul espoir de la sortir de tant d'annees, que
ie n'y ose penser, car il faut qu'elle y demeure
vn siecle, dont la tierce partie n'est point encor
escoulee. Peut estre vous ressouuenez vous
bien que ie vous ay dit, que vous auez beau-
coup de ressemblance & d'aage & de visage. Or
ie me refous de faire courre le bruit, qu'il y a
desia quelque temps qu'elle est malade, & qu'à
cette occasion, les Druydes anciennes ont esté
d'aduis que ie la retirasse iusques à ce qu'elle
soit en estat d'y pouuoir faire les exercices ne-
cessaires. Et quelques iours apres vous vous ha-
billerez comme elle, & ie vous receuray chez
moy, sous le nom de ma fille Alexis, & il sera
fort à propos de dire qu'elle est malade: car la
vie que vous auez faicte depuis plus de deux
Lunes vous a changé de sorte le visage, & tant

osté de la viue couleur que vous souliez auoir, qu'il n'y a celuy qui n'y soit trôpé en vous regardant. Et quoy que la ressemblance qui est entre vous, ne soit pas telle, que quand on vous verroit ensemble on ne recogneut bien vne grande difference, il n'importe, d'autant qu'il y a si long temps que personne de cette contree ne l'a veüe, que quand vous seriez encor beaucoup moins ressemblans me l'oyant dire, on ne laissera de vous prendre pour elle: le ne vois en tout cecy qu'un inconuenient. C'est que tous les ans nous nous assemblons tous à Dreux qui est si proche des Antres des Carnutes, que les Vacies & Druides sçauront aisement que ma fille n'est point partie: mais il ne faut pas s'arrester pour cela: car, comme ie vous dis, cette assemblée des Druides ne se fait d'une Lune & demye, & sont contrains d'y demeurer plus de deux Lunes, & Dieu sçait si auant ce terme vous n'aurez pris vos habits, & changé de vie! Or regardez Celadon, si cela n'est pas bien faisable? Ah! mon pere, respondit le Berger, apres y auoir songé quelque temps, & comment entendez-vous qu'Astree, par ce moyen ne me voye point? Pensez-vous, adiousta le Druides, qu'elle-vous voye, si elle ne vous cognoist? Et comment vous cognoistr'elle ainsi reuestu? Mais, repliqua Celadon, en quelque sorte que ie sois reuestu, si feray-ie en effet Celadon, de sorte que veritablement ie

718 LA II. PARTIE D'ASTREE,
luy desobeiray. Que vous ne soyez Celadon, il
n'y a point de doute, respondit Adamas: mais ce
n'est pas en cela que vous contreviendrez à son
ordonnance: car elle ne vous a pas deffendu
d'estre Celadon, mais seulement de luy faire
voir ce Celadon. Or elle ne le verra pas en vous
voyant, mais Alexis. Et pour cōclusiō, si elle ne
vous cognoist point, vous ne l'offēcerés point,
si elle vous cognoist & qu'elle s'en fâche, vous
n'en devez esperer rien moins que la mort. Et
telle fin n'est-elle pas meilleure que de la sguir
de cette sorte? Voila, dit alors le Berger, la
meilleure raison, & ie m'y veux arrester, &
pource, mon pere, ie remets entre vos mains,
& ma vie & mon contentement: disposez donc
de moy, comme il vous plaira.

Ce fut de cette sorte qu'Adamas vainquit la
premiere opiniastrētē de Celadon: & afin qu'il
ne changeast d'aduis, il s'en retourna dès l'heu-
re mesme pour donner ordre à ce qui estoit ne-
cessaire, & sur tout pour faire courre le bruit du
mal de sa fille, & de son retour. Car c'estoit la
coustume des filles Druides qu'elles sortoient
des Antres, lors qu'elles estoient malades, & si
leurs parens n'estoient soigneux de les enuoyer
querir, les anciennes leur renuoioient, d'autant
qu'elles tenoient pour vn grand mal-heur, lors
qu'il y en mouroit quelqu'une. Et cela fut cau-
se qu'il feignoit que la sienne s'en reuenoit par
le commandement des antiennes, & qu'il l'at,

tendoit de iour à autre. Cette nouuelle ayant couru quatre ou cinq iours, Adamas & Leonidereuindrent avec tout ce qui estoit necessaire vers Celadon , qui cependant auoit eu le loisir de dire Adieu à Lignon , & prendre congé de ses bois, de son antre, & sur tout du temple en la Deesse Astree : Et lors qu'il fut reueſtu en Nymphes (c'est ainsi qu'en cette contree s'habilloient les filles des Druides , quand elles reuenoient de leurs Antres) & qu'il fut prest à partir, ils furent d'avis qu'il falloit attendre le soir, afin que personne ne le viſt arriuer ſeul, & cepédant Adamas l'inſtruiſoit de ce qu'il auoit à reſpondre à ceux qui s'enqueroient de la façon de viure des filles Druides, de leurs ceremonies , de leur ſacrifice & de leurs eſcoles & ſciences, mais en fin, luy diſoit il, le meilleur ſera, ce me ſemble, d'en parler le moins qu'il vous ſera poſſible, & principalement deuant ceux qui ſçauront quelque choſe , car pour les autres il m'importera, d'autant que facilement ils croiront ce que vous leur en direz. Or le iour eſtant preſque finy, ils ſortirent de ce lieu, à l'entree duquel Celadon auoit graué des vers de la pointe d'un poinçon ſur le rocher avec beaucoup de peine & de temps, les ayant comincez dès le iour qu'il reſolut d'en ſortir, pour memoire eternelle du ſejour qu'il y auoit fait: ils eſtoient tels.

MADRIGAL.

DAns les tristes recoins de cette roche obscure
 Habiterent long-temps l'amour & le desdain;
 Sans passer plus auant, si tu crains leur blessure,
 Passant fuy-t'en soudain.

Car comme le charbon sa flamme estant esteinte
 Retient long-temps le chaut,
 Aussi craindre il te faut,
 Que ces grands Dieux absents de leur demeure
 feinte
 Ayent laissé dedans
 Des feux encor ardans.

Cette affaire fut conduite par Adamas, avec tant de prudence, que Paris mesme n'en sceut rien, ayant resolu de le tromper, afin que les autres y fussent mieux deceus. Il receut donc pour sa sœur cette feinte Alexis, c'est ainsi que d'orenavant nous appellerons Celadon: & de fortune lors qu'Adamas arriua chez luy il n'y estoit point, qui fut vne bonne rencontre, parce qu'il ne vid point qu'elle estoit seule; d'abord il la fit mettre au liét, disant qu'elle estoit trauailliee du long chemin, & de son mal, de sorte que Paris ne la vid que le matin qu'Adamas & Leonide ne la voulurent laisser sortir de la chambre, dont les fenestres estoient si fermees que le peu
 de

312 LE FAUX DIKEDMAI Qui
de chair & d'empeschoir d'endescouuier, car qu'ils
voulurent supbouché de commencement de cette
façon plusieurs iours, en sorte que cet artifice fut
bien superflü, & d'autant qu'elle l'auoit si bien
iouté son personage qu'il n'y auoit personne
qui la peussent p'uenir. Toutes fois cela la reser-
seura encoir d'auantage, parce qu'elle occut en
cet estat presque toutes les voisins de ses vois-
nes qui s'en alloient plus satisfaits d'elle qu'il
ne se peut dire.

Quelques iours s'esgoulèrent de cette façon,
enfin elle commença de visiter la maison, &
de sortir dehors, faisant semblant que l'air la
fortifioit. L'affiette du lieu estoit tres-belle &
agreable, ayant la vue de la montaigne & de la
plaine, & mesme de la delectable riniere de
Lignon, depuis Boen iusqu'à Feurs. Cela
auoit esté cause que Pelion, père d'Adamas y
auoit fait bastir. En depuis Adamas y fit esleuer
le somptueux tombeau de son frere Belizar au
sortir de la maison, & tout aupres d'un petit
bocage qui seuoit presque la maison du
costé de la montaigne. En ce lieu Alexis & Leo-
nide se venoient bien souuent promener à cau-
se de la beauté des allées, & de la venue: & parce
qu'il falloit un peu monter, Alexis prenoit
quelques fois Leonide sous les bras quand elles
n'estoient pas veues, & venoit entre autres
qu'elles estoient leues assez matin, & qu'Ac-
cis luy rendoit ce seruice, & c.

phe en souffrant, vn seruice que vous aimeriez bien mieux rendre à quelque autre qui peut estre ne vous en sçaurôit pas tant de gré que moy. Ha ! Nymphes, dit Alexis en souffrant, ie vous supplie au nom de Dieu ne renouveler point le souuenir de mon mal : penseriez vous que ie peusse l'oublier, le ressentant d'ordinaire comme ie fay ? Elles paruindrent avec ces propos au bocage, qui estant plus releué que la maison, descouuroit encôres mieux toute la plaine : de sorte qu'il n'y auoit reply ny destour de Lignon, depuis Boën d'où il commençoit de sortir de la montagne, iusques à Feurs, où il entroit en Loire, qu'elles ne descouurissent aisément. Cette representation fut si sensible à la feinte Alexis, qu'elle ne peut s'empescher de dire tout haut.

Ha ! mes tristes yeux, comment souffrez-vous sans mort la veüe de ces riuës heüreuses, où vous laissastes par mon départ tout vostre contentement. Leonide qui vouloit l'interrompre, le croy, luy dit-elle, que de tous ceux qui aiment vous estes seule qui vous ennuyez de voir les lieux où vous auez receu du plaisir : car si le souuenir des travaux passez est agreable à la pensee, à plus forte raison le sera celuy du bon-heur receu. La triste Alexis luy respondit, Ce qui rend douce la memoire du mal passé, c'est ce qui rend celle du bien pleine d'insupportables amertumes, parce que la

cognoissance d'auoir passé ce mal, resioüit, & celle de n'auoir plus ce bien, attriste: mais encoré ay-ie vne surcharge à mes ennuis, qui est de ne sçauoir l'occasion de mon mal. C'est, ie vous iure Leonide, vne des plus cruelles pointes qui me trauerse le cœur en cette affliction. I'ay fait vne exacte recherche de ma vie, mais ie n'en ay peu condamner vne seule action: de penser qu'vne humeur volage ou quelque autre dessein luy ait donné volonté de changer d'amitié, c'est la trop offencer: & dementir trop de tesmoignages que i'ay du contraire: de croire aussi qu'elle me traite ainsi sans quelque raison, c'est auoir trop peu de cognoissance d'elle, de qui les moindres actions n'en sont iamais despourueüs: qu'est-ce donc que nous accuserons de nostre mal? O Dieux! ie pense que la langue ne pouuant bien expliquer le mal, duquel les sentimens ne peuuent assez bien comprendre la grandeur, vous ne voulez pas que l'entendement le cognoisse! Et lors continuant ces tristes pensees, voyez-vous, dit-elle, grâde Nymphé, vne petite Isle que Lignon fait au droit de ce hameau, qui est de là la riuere, vn peu plus en là que Mont-verdun, & vn peu par dessus Iulieu. Nous y estions passez par dessus des grosses pierres que nous auions iettees en l'eau de pas en pas, parce qu'en ce temps-là, nous cherchions les lieux les plus cachez pour eüirer la vue de nos parens, &

724 LA II. PARTIE D'ASTREE,
mesme de mon pere, qui ne trouuant remede
à cette affection qu'il voyoit croistre deuant
ses yeux, resolut de me faire sortir de la Gaule,
& me faire passer les Alpes, & visiter la grande
cité, pensant que l'esloignement pourroit ob-
tenir sur moy ce que ces deslances & contra-
rietez n'auoient iamais peu : & parce que nous
en estions bien aduertis, nous allions cher-
chant, comme i'ay dit, les endroits les plus re-
cuelez, pour au moins employer le peu de
temps qui nous restoit à nous entretenir sans
contrainte. Quelquefois à cause de la commo-
dité du lieu, nous venions dans ce rocher que
vous voyez beaucoup plus pres de nous, qui
est creux, & laissions Licidas ou Philis en sen-
tinelle pour nous aduertir quand quelqu'un
passeroit, parce qu'estant prez du grand che-
min nous auions peur d'estre ouïs & entendus.
Or cette fois, comme ie vous dy, suivant nos
brebis qui s'estoient comme de coustume ra-
massées ensemble, nous passames sur des gros
cailloux en cette petite Isle de Lignon: Et quoy
que nous eussions desia diuerses fois pris congé
l'un de l'autre, afin de n'estre point surpris, car
mon pere me tenoit caché le iour de mon de-
part, si ne laissames nous de renoueller encor
nos Adieux. D'abord que nous vismes que
nous ne pouuions estre apperceus de personne,
elle s'assit en terre, & s'appuya contre vn arbre,
& moy me iettant à genoux ie luy pris la main,

& apres l'aüoir baïsee & mouïllée de mes larmes quelque temps, en fin lors que ie peus parler ie luy dis.

Doncques mon bel Astre, il faut que ie vous esloigne, & que ie ne meure pas, puis que vous me l'auetz commandé? Mais comment le pourray-ie, si la pensee de cest esloignement m'est tant insupportable qu'elle m'oste presque la vie, toutes les fois que ie me souuiens qu'il vous faut laisser? Elle ne me respondit rien, mais me ietta vn bras au col & me fit coucher en son giron, exprez, comme ie croy, pour m'oster la veuë des larmes, qu'incontinent apres elle ne peut retenir: & parce que j'attendois qu'elle me dist quelque chose, ie demeuray quelque temps muet; elle cependant, me flattoit les yeux & les cheveux avec la main, & me sembloit bien d'ouïr quelques soursirs qui estans contraincts n'osoient sortir avec violence pour ne se faire ouïr. Ayant en ce silence quelque temps repensé en mon mal, en fin ie parlay à elle de ceste sorte. Helas! mon Astre, ne plaignez-vous point ce miserable berger que la cruauté d'un pere, & la rigueur du destin chasse d'aupres de vous? Elle me respondit avec vn grand soursir. Est-il possible, mon fils, que vous auez memoire de ma vie passer, & que vous entriez en doute que ie ne ressenteyssiez tout ce qui vous déplaist? Croyez, Celadon, que ie vous rendray té-

726 LA II. PARTIE D'ASTREE,
moignage que ie vous ayme, & Dieu vueille
que ce ne soit trop clairement. Le pere leuay
pour voir quelle estoit cette preuue qu'elle me
vouloit donner de son amitié: mais elle tourna
la teste del'autre costé, & me remit avec la
main au mesme lieu où i'estois auparauant, afin
que ie ne visse ses larmes, dont il sembloit que
son honneur eust honte: c'estoit peut-estre, dit
Leonide, son couraige glorieux, qui ne vouloit
qu'autre qu'Amour sceût que l'Amour l'eust
surmonté.

Quoy que ce fust, dit Alexis, elle voulut que
ie visse ce que l'amour la contraignoit de faire
pour moy. Pourquoy, luy dis-je, mô bel Astre,
si mon esloignement vous fâche, ne me com-
mandez-vous que ie demeure? croyez-vous
qu'il y ait commandement de pere, ny con-
trainte de la nécessité, qui me face contreuenir
à ce que vous m'ordonnerez? Mon fils, me dit-
elle alors, j'aymerois mieux la mort que vous
destourner de vostre voyage: vous offenceriez
trop contre vostre deupir, & moy contre mon
honneur. Et ne pensez pas que ie fasse doute du
pouuoir absolu que j'ay sur vous: ie vous iuge
par moy-mesme qui sçay bien n'y auoir puis-
sance de pere, autorité de mere, volonté de
parens, conseil ny sollicitation d'amis, qui me
puisse iamais faire contreuenir à l'amitié que ie
vous porte. Et afin que vous partiez avec quel-
que contentement d'aupres de moy, em-

portez cette assurance avec vous. Je vous iure & promets en presence de tous les Dieux que j'appelle à tesmoins, & par cette ame qui vous aime tant, dit-elle, mettant la main sur son estomac, qu'il n'y a mon fils, ny ordonnance du Ciel, ny contrainte de la terre, qui me face jamais aymer autre que Celadon, ny qui me puisse empêcher que ie ne l'ayme toujours. O paroles! dit alors en soupirant Alexis: ô paroles dites trop fauorablement à celui qui depuis deuoit estre tant défavorisé.

Quelques iours apres ie partis, & passant par les Allobroges, ie ne sçauois vous dire combien ie courus de fortune par les rochers & precipices affreux des Sehusiens, de Caturiges, des Brauomices & Carrocces, & iusques aux Ségusiens, où ie paracheuay les Alpes Coties: par autant de pas que l'on fait, autant voit-on de fois l'horreur de la mort; & toutefois cela n'estoit point capable de distraire ma pensée. En passant sous ces effroyables rochers que l'on ne peut regarder qu'en haussant la teste de propos délibéré, & tenant son chapeau, de peur qu'il ne tombe, ie fis ces vers,

PRECIPICES, ROCHERS, MONTAGNES, ESCARPES,
ABISMES, AUTS OMBRES, & VOUS POINTE! ORGUIL-
LEUSE!

QUI VOUS ARMEZ D'HORREUR & D'ESPANTEMENT,

ENVOYER QU'EST-CE VOUS NE SOYEZ ATAINTE,

DAUS VOS SOMMETS, CHENAS ESCOUTEZ MES SUPPLIEES,

ET SOYEZ POUR CE COUP TES MOINS DE MON SERMENT,

TANT QU'IL QUE L'APPREÇOIS DESSUS VOS TROIS MONTES

LES AUTRES SE NOURRISSANT, & CHOISISSANT LES LIEUX,

JE FUY D'UN QU'IL L'AMAIT UN MOIS DE NOURRISSANT,

COMME VOUS MES MALHEURS MON ABIEU INFINTE!

AVOIRISSANT IL SE PEUT LE CIEL SA TYRANNE, MONTE

SI UNOISME! & UNOISME, LA MORT JE L'ESTOISME!

NE PARCE QU'AU PARAVANTAY UNOISME, LA MORT

DES SABUSIENS, JE VOULAIS EN UNOISME LA MORT

MONTAGNE DES CATURIGES, MONTAGNE, MONTAGNE

ROUS, JE ME RESOLUS DE MOURIR DE VOUS, LA MORT

FIOUT CONTRE LES ROCHERS ESCARPES, DE VOUS, MONTAGNE

TANT, MAIS LE NOUS PAR VOUS, LA MORT, LA MORT

AVANTAGE QUE PAR LA TERRE, & UNOISME, LA MORT

MENTE S'ESLEVANT, NOUS FAILLISMES PLUSIEURS FOIS

DE NOUS PERDRE TOUS. ET LORS QUE CHACUN POUR LA

PROCHAINE MORT QUI NOUS MENASSOIT TREMBLOIT

DANS LE BATTEAU, SANS ESTRE ESMEU DE CETTE CRAINTE,

JE NE PENSOIS QU'EN MA BERGERE, & VOICY DES

VERS QUE J'EN FIS A L'HEURE MESME,

S O N N E T

ONdes qui souleuez vos voutes vagabondes,
Contre le foible soin de mon frêle vaisseau,
Sçachez que dans le sein ie porte vn tel flambeau,
Qu'il peut rendre vne mer des abîmes sans ondes.

Plusieurs fois de mes yeux les deux sources fa-
condes
Auroient desia fait maître vn Ocean nouveau,
Si l'ardeur de te fouir ne consommait le ray, &
Vagues refusez donc en vos grottes profondes.

De vos replis bossus plus fort vous nous heurtez,
Sans craindre de l'Amour les fureurs redoubtez,
V'estes vous point d'enfer quelque source maudite

O Dieux, si lest vain de l'insatiable,
ont pluost qu'vn Lethé, pour le moins vn Coccyre,
leue pluost de mort, que fleur de vray.

Au sortir de ce grand lac, ie trauesay les grâds
ois des Caririgos, & apres auoir passé l'Heré-
iere qui vient des Centrons, ie trauesay l'e-
roite ualee des Carroctes, & Brimontes, qui
ie conduit iusques aux monts Curosi. Ie fis en
assant par ces grands rochers, & ces deserts des
ers que i'ay oublié: mais vn estranger en la

730 LA II. PARTIE D'ASTREE,
compagnie duquel ie m'estois mis, en fit, qu'il
me recita, & parce qu'ils me plurent, ie les ap-
pris par cœur, il estoient tels. ○ ○

S O N N E T.

Des Montaignes & Rochers à vn Amant.

Ces vieux Rochers, tous nuds, glissants en
precipices,
Ces chutes en Torrent, froisses de mille saules,
Ces sommets plus neigeux, & ces monts les plus
hauts.

Si ces Rochers sont vieux, il faut que ie vieillisse
Ie par la confiance au milieu de vos maux;
S'ils sont nuds & sans fruit, sans fruit font mes
travaux,
Sans qu'en vain j'ay le espoir ie retienne ou nourrisse.

Et ces Torrents rompus, sont-ce pas mes desseins,
Ces Neiges vos froideurs, ces grâds Monts vos des-
dains?
Pres ces difformez sont à monstre respondent.

Sinon que vos rigueurs plus malheureux me font
Car d'un chaud bien souvent quelques neiges se
fondent,
Mais lors de vos froideurs, pas une ne se fond:

Leonide qui estoit bien aise de distraire Alexis de ses fascheuses pensees, Racontez-moy, luy dit-elle, ce que vous vistes de rare en vostre voyage. Cela seroit trop long, respondit-elle, car l'Italie est la province la plus belle du monde: & mesme quand i'eusse descendu des Monts Coties, &, que i'eus passé la ville des Segusiens. Mais ie vous veux raconter l'une des plus belles adventures qui m'y aduindrent, m'assurant que nous en aurons assez de loisir.

• HISTOIRE

D'VRSACE ET D'OLYMBRE.

SACHEZ donc, Madame, qu'Alcipe ayant fait dessein de m'esloigner d'Astree, il m'ordonna de laisser les habits des Bergers, afin que plus librement ie puisse frequenter parmy les bonnes compagnies. Car en ces pays dõt ie vous parle, il n'y a que les personnes plus viles qui demeurent aux champs, & les autres habitent dans les grandes villes, qu'ils nōment Citez, où les Palais de marbre & les enrichisseures qui surpassent l'imagination, estonnent plustost ceux qui les regardent, qu'ils ne peuvent estre assez considerer: Encores certes, que chacun y fut effrayé de la venue d'un barbare qui par mer estoit descendu en Italie, &

732 LA II. PARTIE D'ASTREE,
l'auoit presquetoute rauagee, & Rome particulie-
rement. I'auois tant de desir de me rendre ai-
mable, que ie ne vous sçauois dire avec quelle
curiosité ie voulois apprendre toutes choses, es-
perant qu'Astree m'en aimeroit mieux: Appro-
chant donc de l'Appennin, ie sceus qu'il y auoit
des montaignes qui brusloient continuellemēt,
afin d'en sçauoir parler à mon setour, ie voulus
les voir, & cela fut cause que me destournant
vn peu du grand chemin, ie pris à main droite.
Mais ie fis vne rencontre qui rompit mon des-
sein comme ie vous diray: Ie n'auois pas encor
monté plus de deux milles, c'est ainsi qu'ils
content la distance des lieuës, que iouis vne
voix qui se plaignoit: & parceque i'eus opinion
que ce seroit peut-estre quelqu'vn qui auroit
faute d'assistance, ietournay du costé où mon
oreille me guideir. Ie n'eus pas marché cent
pas que ie vis vn homme estendu de son long
contre terre, qui sans m'appertemoir à l'heure
que i'arrivay parloit de ceste sorte:

SONNET.

S'il doit mourir ou viure.

MOn esprit combatu diuersemens chancelle,
 Dois-je viure ou mourir parmy tant de
 malheurs?

Si ie vis, he comment souffrir tant de douleurs?

Si ie meurs, he comment estre à iamais sans elle?

En mourant ie n'array que l'espine cruelle,
 Dont Amour si souuent m'a tant promis de fleurs,
 En viuant ie seray tousiours noyé des pleurs,
 Que mon cuisant regret sans cesse renouuelle.

Pour tromper tant de maux, mon cœur que fe-
 rons-nous?

Visons. La vie en fin est agreable à tous,

Mourons. Douce est la mort dont l'ame est soulagee.

Par quel cruel estat m'ont reduit mes ennuis,

Par quel ny visny mort, la misere où ie suis,

Tant mon desastre est grand, ne peut estre allégée.

Miserable Vrface, disoit-il, après s'estre teu
 quelque temps, iusques à quand te trompera
 ce vain espoir qui te flatte? combien te fera-t'il
 passer encores de iours en ceste cruelle misere?

736 LA DEUXIÈME PARTIE D'ASTREE,
à mes desux a donduit en ce lieu escarté pour
m'empescher de suiure, si ie ne puis comme
Vrsace, comme son esprit pour le moins la
tant aimée Eudoxe. Vrsace luy dit-il: le Dieu
qui preside aux amitez, & non point vn mau-
uais démon, est cause que ie te cherche depuis
trois iours, non pour t'empescher de suiure
Eudoxe, si c'est ton contentement, mais pour
t'y accompagner, ne voulant souffrir que si ton
Amour te fait faire ce cruel voyage, mon ami-
tié ait moins de pouuoir à me faire tenir com-
pagnie. Et par ainsi si tu veux acheuer le dessein
que tu dis, il faut que tu faces resolution de met-
tre premieremēt ce fer que tu tiens en la main
dans l'estomach de ton amy, & puis rouge &
fumeux de mon sang, tu pourras executer en
cay ce que tu voudras. Ah! Olymbre, dit-il, que
tu me fais faire une requeste dont l'effect est in-
compatible avec mon amitié: penles-tu que
ma main pūt auoir la force d'offencer l'esto-
mach de l'amy d'Vrsace: & me tiens-tu pour si
cruel, que le puisse consentir à la mort de celuy
de qui la vie m'est tousiours esté plus chere que la
mienne propre. Oste, oste cela de ton esprit:
iamaïs ceste xphonie ne fera en ceste ame qui t'a
aymé, & qui ne restera iamaïs de t'aymer. Mais
si tu as quelque compassion de ma peine, par
nostre ancienne & pure amitié, ie te coniuire,
amy de me la laisser, sortir de ceste misère où ie
suis. Et si il possible, respondit incontinent
Olymbre,

Olymbre, que mon amitié estant si parfaite enuers toy, ie recognoisse la tienne si defaillante: Tu n'as pas le courage de m'oster la vie, afin que iete puisse sulure, & tu as bien la volonté de te raut de moy, afin que tu puisse sulure Eudoxe ? Crois-tu la mort estre bien ou mal ? Si c'est mal potirquoy veux-tu le donner à ce que tu sçais bien, que Olymbre ton amy ayme plus que luy-mesme ? Si c'est bien, pourquoy ne veux-tu qu'Olymbre que tu ayimes participe à ce bien avec toy ? Pour toutes raisons, respondit Vrsace, ie ne te puis dire autre chose, sinon qu'Olymbre viura eternellemēt, s'il ne meurt que de la main d'Vrsace, & que tu me rendras vne extreme preuue d'amitié, de me laisser librement paracheuer ce dessein qui seul peut effacer la honte d'auoir suruescu à mon bon-heur. Et en disant ces paroles il essayoit de retirer le bras que son amy luy tenoit engagé sous le corps: dequoy m'apperceuant, & craignant que celui qui estoit blessé n'eust pas assez de force pour l'en empescher, ie m'approchay doucement d'eux, & prenant la main d'Vrsace, ie luy ouuris les doigts à force, & me saisis du glaiue. Et parce que l'effort qu'Olymbre faisoit luy auoit fait perdre beaucoup de sang par la blesseure de la main incontinent apres se sentit defaillir, & prenant garde que c'estoit à cause de la perte du sang, il se leua de dessus son compagnon,

& luy montrant sa main; Amy, luy dit-il, tu as fait ce que tu deuois, voila ie m'en vay t'attendre aupres d'Euxode, bien-heureux de ne te pas suiure, puis que tu voulois mourir: & presque en mesme temps se laissant couler en terre il s'esuanouit sur le sein de son amy. Vrsace pressé de la crainte d'une telle perte, laissa l'opinion qu'il auoit de se tuer pour le secourir, & courant à vne fontaine qui estoit pres de là en apporta del'eau sur son chapeau pour luy ietter au visage. Cependant parce que ie cognus bien que le mal precedoit de la perte qu'il faisoit de son sang, ie luy liai la playe avec vn mouchoir, y mettant vn peu de mousse, ne pouuant promptement y trouuer autre remede: & ie n'auois encores acheué qu'Vrsace rouint, qui arroufant le visage de son amy d'eau froide, & l'appellant à haute voix, par son nom, le fit en fin reuenir. A l'ouuerture des ses yeux, Helas! dit-il, amy pourquoy me r'appelles-tu? laisse partir mon ame bien contente, & permets qu'elle t'attende où tu veux aller, & aye ceste créance d'elle ie te supplie, qu'elle ne pouuoit clorre ses iours plus heureusement que par ta main, & en te faisant seruice. Olymbre, dit Vrsace, s'il faut que tu partes pour venir avec moy, il faut que ie sois le premier: & pource ne pense point que mon amitié permette que le passage soit ouuert

à ton ame par ta main, qu'elle mesme & avec le mesme fer n'ait chassé la mienne hors de son miserable sciour. Et à ce mot, il cherchoit de l'œil où estoit l'arme que ie luy auois ostee, dont me prenant garde, Ne pense, luy dis-ie, Vrsace, de pouuoir satisfaire avec ce fer à ta cruelle deliberation : le Ciel m'a enuoyé icy pour te dire, qu'il n'y a rien au monde de si desesperé qu'il ne puisse remettre en son premier estat, lors qu'il luy plaita, & pour te deffendre de ne point attenter sur la vie, ny de toy ny de ton amy, car c'est à luy à qui elle est, & non point à nous. Que si tu fais autrement, ie t'annonce de la part du grand Dieu, qu'au lieu de suivre ceste Eudoxe que tu desires avec tant de passion, il te releguera dans les obscures tenebres, où tant s'en faut que tu ayes iamais ceste veüe tant souhaittee, qu'au contraire il ne t'en laissera pas la memoire seulement. Je vous raconteray, Nymphé, dit Alexis, vn estrange effect. Olympe oyant mes paroles, surpris de ravissement se voulut leuer pour se mettre à genoux deuant moy : Mais la foiblesse l'en empescha, & seulement me ioignit les mains, se tournant de mon costé. Mais Vrsace se prosternant à mes pieds, O messager du Ciel, me dit-il, que ie recognois, soit aux discours, soit à l'esclat du visage, me voicy prest, qu'est-ce que tu commandes ? Ils vous prendrent, interrompit

740 LA II. PARTIE D'ASTREÏ,
Leonide pour Mercure, parce qu'ils le repre-
sentent ieune & beau comme vous estes. Il
est vray, respondit Alexis, qu'ils me pense-
rent estre Mercure ou quelque messager cele-
ste. Mais ie ne sçay pourquoy, tant y a que
pour me preualoir à leur profit de ceste opi-
nion, ie fis telle response à Vrsace, Dieu ô Vr-
sacete commande, & à toy aussi Olymbre, de
viure & d'esperer. Et à ce mot sortant de ma
poche vn petit cuir plein de vin, à la façon des
Visigots i en fis boire vn peu à Olymbre: & luy
donnant la main ie luy dis, Debout, Olymbre,
le Ciel te guerira bien tost de ceste blessure, &
pour cét effect, allons en ceste bourgade pro-
chaine, car il veut que les graces qu'il fait soient
le plus souuent par l'entremise des hommes,
afin d'entretenir l'amitié entr'eux, par ces mu-
tuelles obligations. Ce fut vne chose estrange
que l'effect de l'opinion en cet homme, puis
que pensant que ie fusse enuoyé du Ciel, & que
le breuuege que ie luy auois donné, fut quelque
chose diuin, le voila qu'il reprit ses forces,
& se mit à me suiure, tout ainsi presque que
s'il n'eust point eu aucun mal. Craignant
toutesfois que quelque defaillance ne luy
reuint, ie me tournay vers Vrsace, & luy
dis, Encor que le Ciel puisse donner telle
force à vostre amy, qui luy sera necessaire,
si n'est-il point hors de propos, que vous
luy aidiez à marcher. Car Dieu se plaist, d'au-

tant qu'il est bon, de voir les effects de la bonté entre les hommes. A ce mot Vrsace s'approchant de son amy le pria de s'appuyer sur luy : De cette sorte nous arriuasmes à la prochaine bourgade , où de fortune nous trouuasmes vn Mire qu'ils nomment Chirurgien, qui pensa la main d'Olymbre : & parce qu'il n'y auoit rien de dangereux que de la perte du sang, il luy ordonna de tenir le li& pour quelque temps.

Quant à moy ie me retiray en vn autre logis, estant bien aise de leur auoir rendu ce bon office: encores que cela fut cause que mon dessein demeura imparfait , car le iour estoit tant aduancé , qu'il n'y auoit pas du temps pour aller voir ces Montaignes bruslantes. Vrsace fut bien empesché quand il me vit partir, parce qu'il me vouloit accompagner : & toutesfois son amitié luy deffendoit d'esslongner son amy en cét estat. Je recogneus aisément sa peine, & pour l'en oster ie luy dis qu'il deuoit demeurer aupres de son amy , & que Dieu luy scauroit gré de l'assistance qu'il luy rendroit. Si ie ne t'en eusse empesché, ie croy qu'il se fust ietté à mes pieds pour remerciement: Mais ne voulant le souffrir, ie luy deffendis, & incontinent ie me retiray en vn autre logis. Mais Vrsace m'ayant fuiuy de loing, remarqua le lieu où i'estois entré, & ayant sceu que i'auois demandé à loger , s'en retourna vers

son amy pour l'aduertir, qu'encores que ie fusse sorty de leur logis, toutesfois ie ne m'en estois pas allé, esperant par ce moyen que ie le reuerrois encores. Car, grande Nymphe; ils auoient pris vne si grande confiance en moy, qu'ils s'asseuroient, avec mon assistance, de l'auoir bien tost Eudoxe: Mais trouuant qu'il s'estoit endormy, il reuint incontinent où i'estois, & voyant que ie prenois mon repas, il demeura vn peu estonné. Si n'en fit-il point de semblant, tant qu'il vid quelques personnes du logis autour de moy; mais quand la nappe fust ostee, & que nous demeurâmes seuls, ie luy dis qu'il serrast la porte de la chambre sur nous: & puis le faisant asseoir, quoy qu'avec beaucoup de peine, pour le mettre hors d'erreur, ie luy parlay de ceste sorte. Le voy bien Seigneur Cheualier, que l'assistance que vous auez eue de moy, tant à propos, vous a fait croire que i'estois quelque chose plus qu'homme, & n'ay point esté marry que vous ayez eu ceste creance, afin de vous destourner du cruel & furieux dessein que vous auiez. Mais à ceste heure que la raison a repris sa premiere force en vous, ie ne veux pas que vous demeuriez plus long temps deceu. Sçachez donc que ie suis Celte que vous appelez Gaulois, & nay dans vne contree, dont les habitans sont nommez Segusiens & Foresiens.

Quelques occasions qui seroient longues & inutiles à vous desdûire m'ont fait sortir de ma patrie, & me contraignent de demeurer en ceste Italie, pour quelque temps. Toutesfois ie tiens pour certain que ce ne fust point sans vne particuliere prouidence du Ciel, que ie fus conduit si à propos au lieu où vous estiez, puis qu'il s'en est ensuiuy vn si bon effect. Ie l'en remercie de tout mon cœur, & me semble que vous en deuez faire de mesme, puis que vous deuez estre tres-assuré, qu'il ne vous eust point retiré de ceste prochaine mort, si ce n'eust esté pour faire de vous quelque chose, ou à sa gloire, ou à vostre honneur & contentement. Ie vy à ces paroles qu'Vrsace deuint passe, & changea deux outrois fois de couleur, se voyant deceu de l'assistance diuine qu'il auoit esperee : toutesfois comme homme de courage, apres y auoir pensé quelque temps ; l'aduocé, me dit-il, que i'ay esté deceu, car vous voyant en quelque sorte vestu d'autre façon, que nous ne sommes, le visage si beau, oyant vostre voix plus douce, & vostre parole si graue, & de plus estant arriué presque inuisiblement, si à propos pres de nous, il faut que i'aduotie que ie vous prins pour l'vn des Messagers du grand Dieu, mais puis que i'entends par vostre bouche mesme que vous estes mortel comme nous, ie ne veux pas laisser de croire pour cela, que

744 LA II. PARTIE D'ASTREE,
vous ne soyez enuoyé de luy pour luy conser-
uer la vie de deux fideles seruiteurs. Et quoy
que par la premiere opinion que j'auois eue
de vous, ie me fusse incontinent figuré des
assistances extraordinaires du Ciel, ie n'en
veux pas pour cela perdre l'esperance entiere-
ment, puis que par la rencontre que nous a-
uons faicte de vous, il est impossible de nier
que ce ne soit vn soin particulier, que quel-
que grand Dieu, ou grand démon, pour le
moins a de la conseruation de nostre vie. N'en
doutez point, luy dis-je, ny que vous ne soyez
reservez à quelque meilleure fortune; puis
qu'ils vous ont retirez d'un danger si apparent:
car ils ne sont iamais rien que pour nostre
mieux: & parce que ie suis estranger, & du
tout ignorant de la fortune que vous regret-
tez, ce me feroit vn grand plaisir de l'ouïr de
vostre bouche afin que ie sceusse pour le moins,
pour qui les Dieux m'ont faiçt viure ceste iour-
nee. Alors avec vn grand sospir il me respon-
dit de cette sorte. Le Ciel me puniroit avec
raison, comme vn ingrat, si ie refusois à celuy
qui m'a conserué la vie, de luy raconter quel
en a esté le cours, & l'entresuite. Et pour ce
ie satisferay à vostre curiosité, avec promesse
toutefois que vous tiédrez secret ce que ie vo^s
en diray, car estant descouuert, il pourroit
estre cause de la perte de ceste vie, que nous
pouuons dire que vous nous avez conserué. Et

luy en ayant donné toute l'assurance qu'il voulut, il continua de cette sorte.

Alexis vouloit continuer son discours, & raconter tout au long ce qu'Vrsace luy auoit dit. Mais Adamas suruenant l'en empescha. Car Leonide & elle furent contraintes de se leuer, & luy rendre l'honneur qu'elles luy deuoiẽt, & le sage Druide les prenant chacune d'une main commença de se promener par vne allee, qui, encores que couuerte du Soleil, ne laissoit d'auoir vne belle venü du costé du bois d'Isoure : & cependant qu'ils discouroient de diuerses choses, on les vint aduertir que Syluie estoit arriuee, & qu'elle estoit desia entree dans la maison, Alexis fit difficulté de se laisser voir à elle, de peur d'estre recogneuë : Mais en fin se ressouuenant combien cette Nymphe auoit desia contribué du sien pour le sortir de la peine où il estoit au Palais d'Isoure, elle creut qu'elle ne seroit pas changee. Toutefois Adamas ne fut pas d'avis qu'elle se laissast voir, craignant que la ieunesse de la Nymphe, & les faueurs qu'il auoit sceu que Galathee luy faisoit, depuis que sa niepce n'estoit plus aupres d'elle, ne la fissent parler plus qu'elle ne deuroit. Et il vouloit de sorte tenir cette affaire secrette, que s'il eust pü, il se l'a fut cachee à luy-mesme. Il commande donc à Leonide d'aller trouuer sa compagne, & sur tout ne luy parler de Celadon: que si elle demãdoit de voir Alexis, qu'el-

746 LA II. PARTIE D'ASTREE,
le luy dit, qu'ils estoient empeschez ensemble,
pour quelques affaires de leurs charges, & offi-
ces : & qu'estant resoluë de retourner bien tost
vers les Carnutes, & paracheuer son terme, elle
ne se laissoit voir que le moins qu'elle pouuoit.
Leonide s'en alla donc de cette sorte bien in-
struite trouuer Siluie, à laquelle elle donna d'a-
bord tant de baisers, & fit tant d'embrassemens
qu'il sembloit qu'elles ne se fussent veuës de-
plus d'un an : & apres ces premiers accueils, &
que pour se gratifier l'un l'autre, elles se furent
asseurees qu'elles ne s'estoient iamais veuës si
belles, & que Siluie eust dit à sa compagne, que
les champs ne luy auoient point gasté son beau
teint, & que Leonide luy eust reproché, qu'elle
ne monstroit pas d'auoir beaucoup de regret de
ne la voir plus, & que le tracas de la Cour ne la
trouuailloit guiere, puis qu'elle auoit vn meilleur
visage, encôres que quand elle la laissa, elles
s'assirēt esloignees de chacun, & lors Siluie luy
parla de cette sorte.

SVITTE DE
L'HISTOIRE
DE LINDAMOR.

EN CORES, ma sœur, qu'il ne me faille point de subiect pour me conuier de vous venir voir, si non le seul desir que i'en ay, si vous diray-ie qu'à ce coup ce qui m'a conduit icy, n'est pas cette seule volonté, car c'est pour conferer avec vous, & si vous le trouuez bon, avec Adamas aussi, d'une affaire que i'ay iugé estre à propos de vous faire sçauoir, parce que Galathee & nous en pouuons receuoir beaucoup de contentement, ou beaucoup de desplaisir. Sçachez donc ma sœur, que Fleurial est reuenu du lieu où vous l'auiez enuoyé, & qu'il a rapporté des lettres de Lindamor. Il fut bien estonné quād il ne vous trouua plus à Marcilly, & voulut venir icy, mais de fortune Galathee se prit garde qu'il parloit à moy : & soupçonnant que vous me l'eussiez enuoyé, car elle sçauoit le voyage que vous luy auiez commandé de faire, elle l'appella, & luy demanda d'où il venoit, & que c'est qu'il me vouloit. Luy qui pensoit bien faire, sans desguiser chose du monde luy fit responce qu'il venoit de trouua Lindamor,

& en mesme temps luy presenta les lettres qu'il en auoit : Et elle luy ayant demandé qui luy auoit fait faire ce voyage, il respondit que ça-uoit esté vous, depuis que nous estions au Palais d'Isoure. Galathee alors se tournant à moy en pliant les espaules. Voyez, dit-elle, quelle est l'humeur de vostre compagne, & refusant les lettres, luy commanda de me les donner pour vous les enuoyer. Et puis se retirant en sa chambre, car de fortune elle venoit de se promener, elle me commanda de la suiure. Cela fut cause que ie ne peus dire autre chose à Fleurial, sinó prenant ses lettres, qu'il m'attendist en ce lieu, iusques à ce que i'eusse parlé à la Nymphe. Aussi tost qu'elle fust en son cabinet, & qu'elle vit que i'estois seule. Que vous semble, me dit-elle, de vostre compagne ? n'est-elle pas résolue de me rendre tous les desplaisirs qu'elle pourra ? Madame, luy respondis-ie, ie ne sçay que dire sur cela, il faut parler à elle pour sçauoir quel subiet elle en a eu, & quel a esté son dessein. Je le sçay, repliqua t'elle, mieux qu'elle ne le vous dira, car elle ne vous confessera pas la verité, & ie me doute bien de ce qui en est. Elle a donné aduis à Lindamor que i'aymois Celadon, Seroit-il possible, Madame, respondis-ie, qu'elle eust pris la peine de luy escrire ces nouuelles de si loin, & ayant à faire vn chemin si dangereux ? Voyons, me dit-elle, les lettres de Lindamor, & vous cognoistrez qui

ie ne ments point. Et lors ~~me~~ les ostant d'entre les mains, elle rompit le cachet & les leur : la premiere qu'elle rencontre fut celle qui s'adressoit à vous, & parce que ie les ay apportées, nous les pourrons lire, & mettant la main dans la poche, elle en tira le paquet ouuert, & donnant à Leonide la lettre qui s'adressoit à elle vit qu'elle estoit telle.

LETTRE DE LINDAMOR

A LEONIDE.

Vous croyez que ma presence me sera utile, & ie pense qu'aussy sera-t'elle, mais par un moyen bien different de celuy que vous attendez, elle me profitera sans doute, en deux sortes, l'une en me sortant de la miserable vie où ie suis, m'estant impossible de voir un tel changement en ma Dame, sans mourir. Et l'autre en me faisant prendre vengeance de celuy qui est cause de mon mal. Iurant par tous les Dieux que le sang de ce perfide est la seule satisfaction que ie puis recevoir d'une si grande offence. Je seray pour ce suiet vers vous dans le temps, que ce porteur vous dira : cependant si vous le trouvez à propos, faites voir à ma Dame la lettre que ie luy escriis, attendant que la fin de ma vie, devancee de la mort de ce meschant, luy rende tesmoignage,

750 LA II. PARTIE D'ASTREE,
*que ie ne pouuois faire l'amitié qu'elle m'auoit
promise , ny mourir aussi sans en tirer ven-
geance.*

Voicy , me dit-elle, continua Siluie, ce que
i'ay tousiours le plus redouté, l'imprudencede
Leonide, ou plustost sa malice est si grande
qu'elle a déclaré à Lindamor l'amitié que ie
porte à Celadon, & ce rapport est cause qu'il le
veut tuer. I'aymeroie mieux la mort, que si ce
Berger auoit le moindre mal du monde à mon
occasion, & il ne faut point douter que cest ou-
trecuidé ne le fasse pour me desplaire, & Dieu
sçait combien il le pourroit outrager facile-
ment, puis que le pauvre Berger n'y pense
point, & qu'outré cela il n'a point d'autres ar-
mes, que sa houlette. Il faut bien dire, que c'est
vne grande malice que la sienne, de procurer
la mort à celuy qui ne luy fit iamais desplaisir.
Ie croy que c'est la rage, car elle l'ayme, &
voyant qu'il n'a tenu compte d'elle elle vou-
droit qu'il fut mort. Madame, luy respondis-ie,
ie ne croy pas que ma compagne ait fait cette
faute, mais plustost vne plus grande: car lisant
ce que Lindamor luy escrit, ie ne pense pas
qu'il vueille parler de Celadon, mais de Pole-
mas, car à quelle occasion nommeroit-il Cella-
don perfide? Et pourquoy, interrompit-elle
incontinent, plustost Polemas? parce, Mada-
me, luy dis-ie, qu'elle luy aura fait sçauoir

l'artifice dont il a vſé de ce faux Druide. Et quoy Siluie, me dit-elle en ſe mocquant de moy • vous croyez encores que Leonide vous ait dit vray & ne cognoiſſez vous pas que ce fut vne menterie qu'elle inuenta pour me diſtraire de Celadon, afin de le poſſeder toute ſeule ? Or ie vous apprens, ſi vous ne le ſçauiez, qu'elle en eſtoit tellement amoureuse, qu'elle ne pouuoit preſque ſouffrir que ie le regardaſſe : & ſi elle euſt eu autant de puiffance ſur moy, que i'en ay ſur elle, ô qu'elle m'eufſt bien empeſché de n'entrér iamais en lieu où il euſt eſté ? Et quoy m'amie, vous n'avez point pris garde à ſes actiōs, & comme lors qu'elle le voyoit, elle le mangeoit des yeux, ſ'il faut dire ainſi, ne le pouuant aſſez regarder : Et ſ'ennuyoit tellement de nous voir aupres de luy qu'elle en mouroit de ialouſie. Je vous aſſeure que i'ay quelquefois paſſé mon temps à conſidérer les diuerſes paſſions qu'elle reſſentoit. Je la voyois maintenant toute en feu, & puis incontinent deuenir paſſe, & ſans couleur. Quelquefois il n'y auoit à parler que pour elle, & puis tout à coup elle ſe faiſoit de ſorte qu'il ſembloit qu'on luy euſt oſté la voix, ou la langue. Je l'ay ſi ſouuent ſurpriſe qu'elle auoit les yeux ſur luy, qu'en fin ie ne prenois plus la peine de la regarder : mais ſeulement me moquois d'elle quand ie la voyois en cette extaſe, tel ſe peut nommer ſon rauiſſement. Et penſant de m'en retirer du

752 LA II. PARTIE D'ASTREE,
tout, elle fit cette belle inuention dont vous
auez ouy parler, mais cela est aussi peu vray que
la plus grande fausseté qui fut iamais. A ce mo-
ment elle prit l'autre lettre qui s'adressoit à elle, que
vous pourrez lire, dit Siluie, la presentant à
Leonide, qui la prenant trouua qu'elle estoit
telle.

LETTRE DE LINDAMOR
A GALATHEE.

Puis que ce mal'heureux esloignement entre
l'honneur de vostre presence, me rait celuy
de vos bonnes graces, Je proteste que ie ne veux
plus viure que pour vous rendre preuue, que ie meri-
tè mieux ce que vous m'auex promis, que le perfide
qui est cause de ma disgrace : que s'il falloit obtenir
le bien que ie regrette par amour, ou par armes, &
non par artifice, ne croyez point que ce meschant
osast y aspirer, tant que ie serois en vie. Il aduouera
bien tost ce que ie dis, ou l'espee qu'il a desia ressentie,
luy osterà à ce coup la vie, que ie ne luy laissay que
trop mal'heureusement, pour ce miserable & infor-
tuné Lindamor.

Quand Leonide eust leu cette lettre, Je m'al-
seure, dit-elle, ma sœur, que Galathee a bien
recogneu que son tant aymé Celadon, n'estoit
point en danger de perdre la vie par mon
moyen,

moyen, que c'est plustost cetraistre Polemas qui est cause de toute nostre peine: & ie pr Hesus qu'il le punisse par les armes, ou Taramis par le foudre, & qu'en fin par la grace de Taurates, Madame cognoisse que ie n'ay point menty quand ie luy ay raconté la meschanceté de Climante, & de ce cauteleux amant: car tout ce que ie luy en ay dit, est aussi veritable, que ie desire le Guy de l'an neuf m'estre salutaire, & si ie ments que ie ne puisse iamais assister au sacrifice du pain & du vin, ny baiser la serpe d'or dont le Guy cette année sera abbatu: Bref ma sœur, ie le vous iure par tous les serments qui nous sont plus saints & sacrez: & quoy que ie ne me soucie guiere de retourner a Marcilly, tant qu'elle sera de cette humeur, si serois-je bien aise qu'à toutes les occasions qui se presenteront, vous fissiez tout ce qui se peut pour l'oster de l'erreur où elle est: non point pour autre subiet que pour ne luy laisser yne si mauuaise impression de moy qui ne veux pas à la verité viure, ny en Druide, ny en Vestale, mais ouy bien en fille de ma condition, & sans reproche. Ma sœur, respondit Siluie, il ne faut point que vous m'assuriez avec plus de serments de la finesse de Polemas, ie l'ay creuë, dès la premiere fois que vous m'en parlastes, tant pour vous croire veritable, que pour ne douter point de l'esprit de Polemas, ny de sa volonté, par la cognoissance des choses

qu'il auoit desia faictes pour ce subiet. Et deuez croire qu'à toutes les occasions qui se presenteront ie ne failliray point de persuader la verité à la Nymphe, comme iusques icy i'en ay laissé passer vne seule, sans m'y estre essayé. Mais il ne faut point que ie vous flatte en cela: ie n'espere pas que mes paroles ny mes persuasions y puissent beaucoup faire, iusques à ce que son esprit n'y soit préparé d'autre sorte, ce qui peut estre aduiendra trop tard si Dieu ne nous enuoye quelque moyen inespéré: car ie vois bien que Polemas a vn mauuais dessein, & qu'il ne le couure que pour la crainte qu'il a de Clidaman, & de Lindamor, qu'il sçait estre armez, & tant aimez du Roy Childeric; qui ayant succédé à ce grand Meroüee, a pris vne si particuliere amitié à Clidaman, à Lindamor, mais plus encor à Guiemens qu'il ne peut estre sans eux. Et Polemas qui est fin & ruzé, craint que s'il entreprend quelque nouveauté, ce Franc ne les assiste, & par sa force ne ruinetous ses desseins. Mais pour laisser ces affaires d'estat, qui doiuent estre demeslees par de plus capables personnes que nous, ie vous diray, ma sœur, que quand Galathee eust leu ce que Lindamor luy escriuoit, elle fut si aise de voir que Celadon ne couroit point de fortune, que la moitié de sa colere fut passée. Et bien, luy dis-ie, Madame, n'ay-ie pas bien deuiné que Lindamor vouloit parler de Polemas?

Vous auez raison, me dit-elle, & i'aduouë que
 i'ay à ce coup accusé à tort Leonide, mais la
 compassion que i'auois de ce pauvre Berger,
 qui à la verité ne peut mes de tout cecy, me fai-
 soit tenir ce langage. Madame, continuay ie,
 faites moy l'honneur de croire que Leonide ne
 vous rendra iamais du desplaisir à son esciër, &
 que. cognoissant bien que vous n'aimez nulle-
 ment Polemas, elle a quelque raison de desirer
 que Lindamor paruienne à l'honneur qu'il re-
 cherche en vos bonnes graces pour le paren-
 tage qui est entre elle & luy. Car vous sçauiez,
 Madame, que Lindamor est de cest illustre sang
 de Lauieu, & elle de celuy de Fleur, qui de si
 long temps ont eu tant d'alliances ensemble,
 qu'il semble que ces deux races ne sont qu'v-
 ne. Et au contraire, il y a tousiours eu tant
 d'inimitié entre celle de Surieu, & celles cy,
 que si elle tasche d'esloigner Polemas du bien
 qu'il pretend, vous deuez l'en excuser, puis
 qu'elle y a vn si grand interest. Je sçauois bien,
 respondit Galathee, qu'il y auoit eu de gran-
 des inimitiez entre ceux de Lauieu, & de Su-
 rieu, & depuis le combat de Lindamor & de
 Polemas, qu'il n'y auoit eu guere d'amitié en-
 tre eux, quoy que Polemas n'en ait rien sceu
 que par soupçon. Mais iene sçauois point le
 subiect que Leonide auoit de favoriser Linda-
 mor, & i'aduouë qu'elle a raison, d'autant que
 chacun doit desirer que le lieu dont il tire son

756 LA II. PARTIE D'ASTREE,
origine soit le plus illustre qu'il se peut. Et si ie
l'eusse sceu plustost, ie n'eusse pas trouué si
mauvais la protection qu'elle a tousiours prise
de Lindamor, soit contre celuy dont nous
parlons, soit contre Celadon, qui à la verité a
esté tant opiniastre quelquefois que i'ay eu sub-
iet de croire qu'il y auoit de l'amour, & non
pas de la haine. Mais maintenant que ie confi-
dère ce que vous dites, ie veux croire qu'Ada-
mas a fait eschapper Celadon, afin que Linda-
mor qui est son parent comme vous dites, par-
uint à ce qu'il desire, & ie pense bien que Leo-
nide n'y a pas nuy pour ce mesme subiect.
Toutesfois ie luy pardonne pour cette conside-
ration, & mesme n'ayant rien mandé à Linda-
mor de tout ce qui s'est passé en mon Palais d'I-
soure. Et faut que nous fassions, continua t'elle,
vne contre-ruze par son moyen, & sans qu'elle
s'en doute. A ce mot Siluie se teust, & laissant
son premier discours peu apres reprit de cette
sorte. Voyez-vous, ma seur, ie ne vous cache
rien, parce que nostre amitié me le commande
ainsi, mais si vous me descouvriez, ie serois rui-
née, c'est pourquoy ie vous supplie de n'en faire
iamais semblant. I'aymeroix mieux, respondit
Leonide, ne parler iamais que si i'auois fait cer-
te faute. Scachez donc, continua Siluie, que
Galathee apres auoir quelque temps pensé en
elle mesme, me dit en fin: Voyez-vous Siluie, ie
suis infiniment empeschée de ces deux hom-

mes, ie veux dire de Lindamor, & de Polemas, & faut que ie vous aduoüe que celuy qui m'en defferoit, m'obligeroit infiniment : car ie sçay bien, qu'ils ne laisseront iamais en paix Celadon apres de moy, c'est pourquoy ie voudrois bien essayr dé me depescher de l'un par le moyen de l'autre, ce que nous pouuons faire par l'entremise de Leonide, à laquelle il faut que vous conseillez qu'elle doit aduertir Lindamor de tout ce qu'elle dit de Climanche & de luy, mais qu'elle se garde bien d'y embrouiller Celadon, & vous luy pourrez dire afin de luy en ôster la volonté que ie n'ay plus de memoire de luy, & que la presence de Lindamor qui est Cheualier de tant de merites, me fera bien oublier ce Berger entierement, par ce qu'ou Lindamor me deffera de Polemas, ou cetui-cy de l'autre, & par ainsi, i'en seray deschargée à moitié, & peut estre d'autout, si ma bonne fortune veut qu'en mesmetemps l'un me desface de l'autre. Je ne voudrois pas que ce fut par leur mort, mais plustost par quelque autre moyen, & toutefois ie me sens si fort importunée d'eux, & i'ayme de sorte Celadon, que s'il ne se peut autrement, i'y consentiray, pourueu que ie n'y mette point la main, & que l'on ne sçache que cela vienne de moy. I'aduoüe, ma soeur, qu'o yant ces paroles, ie demeuray estonnée, & me resolus de vous en aduertir, non pas pour vous donner volonté de faire ce qu'il dit,

mais au contraire pour y pourvoir . Je respondis donc à la Nymphé qu'auant que de faire dessein sur ce qu'elle disoit, il faillloit sçauoir de Fleurial en quel temps Lindamor luy auoit dit qu'il viendrait. Ce qu'elle trouua à propos, & me commanda de l'appeller: ce que ie fis, mais auant que de le faire parler à elle, ie luy dis qu'il se gardast bien de dire à Galathee le temps que Lindamor deuoit venir, ny le lieu où il se deuoit trouuer, & que si elle luy demandoit, il dist qu'il reuiendrait beaucoup plus tard qu'il ne vous mandoit. Encor qu'il soit d'assez peu d'esprit, si est-ce qu'il creut ce que ie luy en dis, & lors qu'il fust deuant elle, il mentoit si asseurement que Galathee le creut. Et parce qu'elle a trouué à propos que ie sois venue vers vous, pour commencer de vous conuier d'escrire à Lindamor, ou pour le moins de luy faire sçauoir ce que Polemas a fait contre luy: j'ay pensé qu'il estoit bon d'amener Fleurial pour vous dire plus au long ce que Lindamor vous mande, & qu'il ne m'a point voulu dire, mais il craint que vous soyez en colere contre luy, pour la faute qu'il a faite de donner ses lettres à Galathee, & de luy auoir dit le subiet de son voyage: si bien qu'il ne s'ose presenter deuant vous. Il me semble qu'encore qu'il ait failly, il ne le faut pas toutesfois rudoyer de sorte qu'il perde la volonté de parachuteuer: car deuant qu'un autre en sceust autant que luy,

nous perdriens beaucoup de temps, & à l'avanture ne feroit-il pas mieux? Vous avez raison respondit Leonide, & peut estre n'a-t'il pas fait tant de mal qu'il semble, puis que Galathee a leu la lettre de Lindamor, que sans doute elle eust fait difficulté de voir, & que i'eusse esté bien empeschée de luy presenter pour estre bannie de sa presence comme ie suis. Vous le devez donc asseurer que ie n'en suis point marrie, qu'au contraire, il a fort bien fait, mais qu'il n'y retourne plus, car peut estre vne autre fois, il ne seroit pas à propos. Siluie sortant de la salle, fit appeller Pleurial, auquel elle fit entendre tout ce que vous avez sçeu, & puis le conduit vers Leonide qui luy fit vn fort bõ visage, & l'assura de ce que sa cõpagne luy avoit dit, & luy demandant particulièrement le succez de son voyage, il commença de cette sorte.

I'ay eu crainte d'avoir failly, Madame, ainsi que vous a peu dire Siluie, que i'auois suppliee de vous faire des excuses, comme celle qui a veu en quelle sorte le tout s'est passé: mais puis que Dieu mercy, il est aduenü autrement, i'en suis tres-aïse, & m'en resiquis comme du plus grand bien qui me puisse arriuer, ayant vouié tant de seruice à Lindamor, que s'il recognoit en moy quelque faute d'esprit, ie sçay bien pour le moins qu'il n'en trouuera iamais de fidelité, ny d'affection. Cela fut cause qu'aussi-tost que vous me commandates de l'aller trouver, ie le

fis avec toute la plus grande diligence qu'il me
 fut possible, & arriuy en vne ville qui s'appel-
 le Paris, où Meroüce demeueroit pour lors, estât
 de retour du pais des Neustriens : cette ville est
 assise dans vne Isle si petite que les murailles
 sont continuellement lauees de la riuere qui
 l'environne de tous costez, de sorte que l'on n'y
 scauroit aller que par des ponts. Aussi-tost qu'il
 me vist ie remarquay bien à son visage vne grâ-
 de alteration : mais d'autant qu'il estoit au liât,
 & qu'il y auoit quantité de personnes auprès de
 luy, il ne peut parler à moy, ny me demander
 l'occasion de mon voyage : mais lors qu'il fut
 seul, il me fit appeller, & me demandant quel
 subiet m'auoit amené, ie luy dis qu'il le verroit
 par vostre lettre : & n'y en a-t'il point dit-il in-
 continent, de celle de Madame : vous scaurez
 tout, luy respondis-je, par cette lettre. Il chan-
 gea de couleur quand ie luy tins ce langage,
 croyant bien qu'il y eust du changement : mais
 quand il eust leu ce que vous luy escriuiez, ie ne
 vis iamais vn homme si estonné. Ie ne scay
 quant à moy ce qu'il y auoit dans ce papier,
 mais il faillit de luy oster la vie, le me ressou-
 uiendray bien, dit Leonide, des mesmes paro-
 les : car il y en auoit fort peu, & veux, ma sœur,
 que vous les oyiez, afin, dit-elle, s'approchât de
 son oreille, que vous puissiez les dire à Galatee
 s'il est nécessaire. Il n'y auoit que ce que ie vous
 vay dire, & lors se reculant elle dit tout haut.

L E T T R E

DE LEONIDE A LINDAMOR.

S I autrefois vous avez eu esperer en moy, ie vous dis maintenant que vous devez remettre toute vostre esperance en vous-mesme, non pas que j'aye diminué de bonne volonté envers vous, mais parce que les artifices de Polemas ont esté tels qu'ils m'ont esté tout pouvoir de vous servir. Vos affaires sont en si mauvais terme, qu'il n'y a point d'apparence de salut si vous ne revenez promptement. Je ne puis vous en dire davantage que ce ne soit de bouche, n'estant pas à propos qu'autre que vous entende ce à quoy tout seul vous pouvez remedier.

Vous luy donniez, dit Syluie, l'alarme bien chaude, & ne m'estonne plus qu'il ait changé de couleur, car cette nouvelle estoit bien assez fascheuse pour luy causer de semblables effets. Que pouvois-je, dit Leonide, luy escrire moins? n'estoit-il pas vray? Quant à moy ie ne sçeus jamais mentir, mais moins à mes amis: & à ceux que se fient en moy qu'à tous les autres. Vos paroles, reprit alors Fleurial, ne demeurerent pas sans effect. De fortune il n'y avoit personne auprès de luy comme ie vous ay dit, sinon

vn ieune homme qui le seruoit en la chambre. Il eut tant de puissance sur sa douleur qu'il retint les plaintes iusques'à ce qu'il eut commandé à ce ieune homme, & à moy de nous retirer dans la garderobbe, attendant qu'il nous appellat: & faisant tirer le rideau, il se mit à soupirer si haut, que nous l'entendions quelquefois, encor que la porte fut fermée: Je m'enquis alors quel estoit le mal qui le retenoit dans le liét, & ie sceus que c'estoient des blessures qu'il auoit eues en vne rencontre, où les Neustriens auoient esté deffaits par la valeur de Clidamã & de Lindamor: & parce que i'estois curieux de sçauoir comme le tout s'estoit passé, prenant la parole il me parla de ceste sorte.

Je croy Fleurial, me dit-il (car il sçauoit mon nom m'ayant veu bien souuent dans les iardins de Monbrison, & dans le logis mesme de son maistre, lors que vous m'y enuoyez) quetu as ouy dire les batailles qui ont esté gagnes sur les Neustriens par le Roy, avec l'assistance toutesfois de Clidamã & de mon maistre. Je m'assure aussi que tu as ouy parler d'une Dame (il me la nomma bien, dit-il, s'adressant à Leonide, mais i'en ay oublié le nom) qui s'habillât en homme auoit suuy d'un pays qui est de là la mer vn Neustrien qu'elle aymoit, & qui ressembloit tant à Ligdamon, qu'estant pris pour luy, il mourut ne voulant point espouser vne femme, pour qui celui-là s'estoit battu, &

auoit tué vn homme , pour le meurtre duquel estant banny, il s'enfuit en ce païs que ie ne sçay nommer : & depuis reuenant fut pris par vn parent du mort. Et sans ceste Dame dont iete parle, il eust esté remis entre les mains de la Iustice , mais elle combattit pour luy, & se mit en prison pour l'en sortir.

Ce discours embrouillé de Fleurial, fit rire les Nymphes, encores que Siluie, pour la memoire de Ligdamon, en eust peu de volonté, & Leonide, pour luy aider luy dit. Tu veux parler, Fleurial de la belle Melandre. Il est vray, interrompit il, c'est ainsi qu'elle se nomme : & de Lydias, continua la Nymphe, qui fut retenu à Calais par Lypandas, à cause de la mort d'Aronte : Cesont ceux-là mesme, dit Fleurial, en frappant d'une main contre l'autre : mais ie ne pouuois me souuenir de leurs noms, & pourueu que vous m'aidiez vn peu, i'acheueray bien de vous raconter tout ce qu'il me dict. Or ceste Dame, continua-t'il, fut cause que Calais fut pris par les Franks, & Lypandas (ie ne sçay si ie dis bien son nom) fut mis prisonnier. Quant à Melandre qui estoit dans vn cachot, aussi tost qu'elle fut deliuree elle s'en alla sans parler à Lidias ayant opinion, selon ce qu'elle en auoit ouï dire, que Ligdamon qui estoit entre les mains des ennemis, fut Lidias, ainsi que chacū luy disoit. Aussi tost que Lidias sceut le depart de ceste Dame, il se mit apres, sans re-

764 LA II. PARTIE D'ASTREU,
douter la rigueur des ennemis, ny de la Justice.
Mais Lipandas qui estoit dans vne prison, ayant
sceu qu'il auoit tenu vne femme prisonniere,
& qu'il auoit combattu contre elle, deuint tant
amoureux de Mellandre, qu'il ne cessa de pour-
suiure sa deliurance, iusques à ce qu'il fut mis
en liberté, & soudain print le chemin de la ville
où elle estoit allée, dût i'ay oublié le nom pour
estre fort estrange. N'est-ce point Rothomage,
dit Leonide? c'est celle-là mesme, dit Fleurial:
O Dieu, que ie vous raconterois de belles cho-
ses, si i'auois vne aussi bonne memoire: tant y
a que le fils du Roy, ayant eu quelque aduer-
tissement, s'en alla attendre les ennemis, & les
deffit apres vn si long cōbat; où Lindamor fut
blessé, de sorte qu'il ne pouuoit sortir du lit.
Vrayement, respondit Leonide, tu es le mei-
leur raconteur des choses que l'on t'a dictes qui
se puisse trouuer en toute cette contrée. Or dy
nous le reste, & si tu t'en acquittes aussi bien,
nous serons fort satisfaites de ton bien dire.
I'ay vne memoire, dit-il, qui ne me sert pas si
bien que ie voudrois, & ayme mieux ne dire
pas plusieurs choses, que de mentir.

Or cependant que ce ieune homme me ra-
contoit ces choses, Lindamor soupiroit & par-
loit quelquefois, mais il m'estoit impossible
d'oüyr ces paroles, parce que la porte estoit
fermée, en fin i'oüis qu'il m'appella, & sans
ouurir les rideaux, il me dit: le veux Fleurial,

que tu partes demain, & ie te deuancerois si ie n'auois les deux cuisses percees qui m'empeschent de pouoir souffrir le cheual, mais ie te suiuray bien-tost, & dis à Leonide que ie m'en iray descendre chez Adamas, puis qu'elle m'a acquis son amitié, & que ce sera dans vingt nuits si pour le moins mes blessures me le permettent, & à ce mot me commandant de m'aller reposer, ie fus bien estonné que la nuit mesme on me di& quel ô l'auoit tenu deux ou trois fois pour mort, & que ses playes estoient tellement changees, qu'il estoit en grand danger de sa vie. Je crois que les nouvelles que vo^{us} luy auiez escrites, en furent cause, tant y a qu'il fut longuement en cét estat, & ne peux partir d'une lune apres, que s'estant consolé ou pris quelque resolution, son mal ne fut plus si dangereux. Outre les blesseures, il auoit eu vne si fascheuse fièvre, qu'il refuoit presque ordinairement, & nommoit à tous coups Galathee, Leonide, & Polemas, meslant parmy des propos d'amour, de vengeance, & de mort. Il reuint en fin en santé : mais encore qu'il fut en cet estat, si ne pouuoit-il sortir du li&, & les Mires luy dirent que de quinze nuits pour le moins il ne scauroit sortir de la chambre : cela fut cause qu'il me despescha, & me dit, que dans le dixiesme de la lune suiuate, il seroit icy, & me donna les lettres que vous auez veuës, me commandant de vous dire beaucoup de belles pa-

766 LA II. PARTIE D'ASTREE,
roles, qui n'estoient que des remerciemens, &
desquels ie vous aduoüe, Madame, que j'ay
perdu entierement la memoire.

Les Nymphes ne peurent s'empescher de
rire oyans le discours de Fleurial, & les effets
de sa bonne memoire : Et parce qu'elles vou-
loient parler ensemble, elles luy commande-
rent de sortir & d'attendre que Siluie s'en re-
tournast, & sur tout qu'il se gardast bien de dire
à personne que Lindamor deust reuenir : & estés
demeurees seules, elles resolurent de dire tout
ouuertemēt à Galathee, la verité de ce voyage,
esperant que peut-estre le merite de Lindamor
la feroit reuenir à son deuoir : mais de luy ca-
cher en toute façon le temps de son retour, de
peur que si elle le sçauoit, elle n'en donnat ad-
uis à Polemas, non pas pour amitié qu'elle luy
portat : mais seulement afin qu'il se tint sur ses
gardes, & qu'il fit vne telle deffence que Linda-
mor la voulant tuer, ils y demeurassent tous
deux, ou bien que luy disant le dessein & l'en-
treprise de Lindamor, il demandat le camp,
& qu'ils y mourussent, dequoy les paroles de
la Nymphie les mettoient en soupçon. Ayant
donc fait ce dessein, Siluie fut d'aduis de se
communiquer au sage Adamas, à fin d'en sçau-
oir son opinion : mais Leonide luy dit, qu'elle
luy en parleroit à loisir, & qu'à ceste heure il
estoit empesché avec sa fille. Et ne la verray-je
point, dit Siluie ? Il sera bien mal-aisé, dit Leo-

nide, pour ce coup, car ils sont infiniment empeschez, à cause qu'il n'y a plus qu'une lune, ou environ d'icy au iour que l'assemblée des druydes se fait à Dreux, & ie croy que pour cette année mon oncle s'en veut exēpter à cause de sa fille, qu'il seroit contrainct de ramener, de la presence de laquelle il veut iouyr le plus long temps qu'il luy sera possible. Toutesfois si vous voulez, ie ne laisseray pas de les en faire aduertir, car ie sçay bien qu'ils auront vn tres-grand plaisir de vous voir. Il ne faut pas, dit Siluie, ie suis bien aise qu'Adamas se resolu de demeurer cette année, car sa presence nous sera peut-estre plus necessaire que nous ne pensons: Il ne faut point les destourner, & me suffit de sçavoir qu'ils se portent bien, & apres quelques autres discours Siluie prit congé, & se retira à Marcilly, où Galathee l'attendoit en bonne deuotion, pour le desir qu'elle auoit d'entendre le discours que Leonide & elle auoient tenus, & sur tout apprendre des nouuelles de Celadon, s'assurant bien que Leonide en auroit; Mais quand elle sçeuſt que le Berger n'estoit point en son hameau, & que personne ne sçauoit où il estoit, elle demeura fort empeschée, ne sçachāt de quoy accuser Leonide, car elle pensoit bien que si le Berger fut sauué par son aduis, elle n'eust pas permis qu'il fut sorty hors de la contrée: & apres auoir quelque temps songé en elle-mesme, elle dit, Peut estre en fin sera-t'il.

vray que Leonide n'est point coupable du départ de Celadon, puis qu'il s'en est allé de cette sorte: Le croy veritablement, respondit Siluie, qu'elle n'a iamais pensé à faire sortir du Palais d'Isoure, & selon que ie luy en ay où y parler, ie respondrois en cela presque autant pour elle que pour moy. Mais si ce n'est point elle, reprint Galathee, pourquoy n'eust elle pas voulu reuenir quand vous luy auez mandé de ma part? Madame, dit Siluie, me permettez-vous de vous dire franchement la réponse qu'elle m'a faite? Le ne le vous permet pas seulement, adiousta la Nymphé, mais ie le vous commande. Sçachez-donc, Madame, continua Siluie, qu'apres auoir veu ma lettre, elle me respondit, Qu'elle recognoissoit bien l'honneur que ce luy estoit de vous faire seruire, & puis encores d'estre pres de vostre personne, n'ignorant pas que nous sommes toutes obligees par la nature & par vos merites, à vous donner, & nostre peine, & nostre vie, mais quand elle consideroit les estranges opinions que vous auez conceuës contre elle, & le mauuais traitement que pour ses opinions elle auoit receu de vous, elle ayroit mieux s'esloigner de vostre presence, que d'estre en danger de receuoir encores vn mauuais visage, & vn congé avec si peu de subiect. Qu'en ceste resolution elle se forçoit infiniment, & l'inclination qu'elle auoit d'estre tousiours aupres de vostre personne, mais qu'elle

qu'elle aimoit mieux supporter cette peine en particulier, qu'e d'estre la fable de toute cour: Qu'une fille n'auoit rien de si cher que la reputation, & que les soupçons que vous auiez d'elle depuis quelques lunes, l'offençoient de sorte qu'elle donnoit à parler à chacun à son desauantage. Qu'elle rechercheroit tousiours l'honneur de vos bonnes graces par tous les seruicès qu'elle vous pourroit rendre, mais elle vous supplioit tres-humblement de trouuer bon qu'elle ne reuint plus, & à cette fois que ie luy en parlay, elle m'a fait encores la mesme responce, & a adiousté tant de serments, que ce qu'elle vous auoit dit de Polemas & de Climante, estoit veritable, qu'il faut que i'aduouë que i'en crois quelque chose, Pensez-vous, dit Galathee, que cela puisse estre? Madame, respondit Siluie, ie n'y vois rien d'impossible, car il est bien certain que Polemas vous ayme, & qu'il a bien assez de finesse pour inuenter cet artifice, & ce qui me le faiët mieux croire, c'est que le iour que vous trouuastes Celadon, Polemas fut veu tout seul au mesme lieu, s'y promenant fort long temps, & môstrant bien qu'il y auoit quelque dessein: Et comment le sçauiez-vous? dit la Nymphe, Je l'ay appris, dit Siluie, de plusieurs personnes, parce que depuis que ma compaignem'eut raconté ce qu'elle vous auoit dit, & voyant la douter en quoy vous en estiez, ie

770 LA II. PARTIE D'ASTREE,
fus curieuse d'en descouurir la verité, & m'en-
querant en quel lieu estoit Polemas, ce iour-là,
ie sçeus au commencement qu'il n'estoit point
à Marcilly : & depuis recherchant la verité de
plus près, ie descouury qu'il estoit party de
Feurs, n'ayant qu'un homme en sa compagnie
que personne ne cognoissoit, auquel il faisoit
des caresses extraordinaires : Et en fin i'ay sçeu
de plusieurs, que ceux qui cherchoient Cela-
don, le long de Lignon, trouuerent Polemas
tout seul, qui se promenoit au mesme lieu où
vous trouuastes le Berger. Vrayement, dit Ga-
lathee, ce que vous me racontez me met
bien en peine, & s'il est vray, il ne faut point
douter que i'ay eu tort de traicter Leonide
comme i'ay fait, car i'ay pensé iusques icy que
c'estoit vne pure menterie. Madame, respon-
dit Siluie, ie vous assure ray bien que c'est la
verité que Polemas fut long temps sur le lieu,
& que depuis on l'y a veu plusieurs iours sui-
uans sans compagnie, iugez ce qu'il y pouuoit
attendre. Il faut aduouër, dit Galathee, que ve-
ritablement Polemas est meschant, & que si
i'en puis descouurir la verité, ie l'en feray bien
repentir : cependant ie veux que vous disposiez
Leonide à reuenir, & que vous l'assuriez que
ie l'aymeray pourueu qu'elle viue, & avec moy
& avec vous comme elle doit.

D'autre costé Leonide, aussi-tost que sa
compagne fut partie, retourna vers Adamas,

& luy raconta vne partie des nouuelles qu'elle luy auoit dittes, cachant avec finesse ce qu'elle crût qu'il pourroit trouuer mauuais, & parce qu'il estoit heure de dîner, le Druyde, Alexis, & elle se retirerent au petit pas dans le logis.





L E
V N Z I E S M E L I V R E
D E L A S E C O N D E
P A R T I E D ' A S T R E E .

D O V Z E ou quinze iours s'estoient passez depuis qu'Alexis auoit laissé sa triste demeure, & desia la plus part des voisins auoit visité Adamas, quand on l'aduertit que quelques Bergers desiroient de parler à luy, & qu'entre les autres, il y en auoit vn nommé Licidas. A ce nom de Licidas, Alexis tressaillit de sorte qu'Adamas s'en prit garde, & de peur que Paris n'en fit de mesme, il luy commanda d'aller sçauoir que c'estoit. Il prit de bon cœur cette commission, pour l'amitié qu'il portoit à Diane; Cependant Adamas s'approchant d'Alexis, l'ay peur, luy dit-il, ma fille, que la haine que vous portez à ce frere, ne descouure ce que nous voulons tenir si caché. Il m'a esté

774 LA II. PARTIE D'ASTREE,
impossible, respondit-elle, de ne me laisser
surprendre à cette nouuelle si peu attenduë.
Et si vous le trouuiez à propos, ie me reti-
rerois dans cette chambre voisine iusques à
ce que ces Bergers s'en fussent retournez, afin
d'éuiter le danger qu'il y a que ie me des-
couure. Il ne le faut pas faire, dit Adamas,
car sans doute ils viennent icy en partie pour
vous voir, & ne faut penser qu'ils n'en ayent
demandé des nouuelles à Paris, aussi-tost
qu'ils l'ont veu : outre que nous le mettrions
luy-mesme en vne grande doute. Alexis ne
repliqua rien, parce qu'elle ouïyt parler Lici-
das au bas de l'escalier, & peu apres toute la
troupe entra dans la salle, où le Druide les
receut avec des démonstrations d'amitié extra-
ordinaires. Ceux qui estoient les plus appa-
rens, c'estoient Diamis oncle de Diane, Pho-
cion oncle d'Astree, Licidas, Siluandre, Cori-
das, Amidor, & bien que Thircis, ny Hilas ne
fussent point de cette contree, si ne laisserent-
ils d'assister ces Bergers en ce deuoir, tant à cau-
se de l'amitié qu'ils luy portoient, que pour
auoir desia sejourné trois ou quatre mois en
leur hameau.

Phocion au nom de tous les autres, assoura le
Druide de leur bonne volôté; & du desir qu'ils
auoient de luy faire seruice, & puis luy dit, que
deux occasions particulièrement les condui-
soient vers luy, l'une pour se resjouir du con-

tement qu'il auoit dereuoir Alexis, plustost & en meilleure santé qu'il n'auoit esperé, & l'autre pour l'aduertir qu'il auoit pleu au grand Theutates leur enuoyer le Guy dans les bocages de leur hameau, & qu'ils venoient le supplier de vouloir selon leur coustume, prendre la peine de faire le sacrifice des actions de graces. Lors le Vacie s'auançant, C'est vne chose esttange, dit il, Seigneur, que celle que ie vous vay raconter. Dans ce Boccage sacré à Hesus, Taramis, Belenus, nostre grand Theutates, i'ay trouué des choses merueilleuses en cherchant le Guy, pour l'an neuf. Premièrement vn temple de petits coudres, & de ieunes chesnes, tellement pliez & appuyez sur vn grand arbre qui est au milieu, qu'ils font vne voute assez spacieuse pour y contenir vne grande quantité de personnes; & dans le milieu il y a des gazons en forme d'autel, sur lesquels on voit vn tableau qui represente l'amitié reciproque, avec des vers où sont escrites les douze Tables des loix d'Amour: Plus en là nous rencontraſmes vn autre Temple dedié à la Deesse Astree. O Seigneur, combien est-il mysterieux! Il y a deux autels, dont le principal est fait en triangle, appuyé contre vn chesne le plus merueilleux qui fut iamais: car n'ayant qu'un tige, il se separe en trois branches esgales, & peu apres les reioint toutes trois ensemble dans vne mesme

776 LA II. PARTIE D'ASTREE,
escorce, de telle façon qu'elles ne' sont plus
qu'un seul tronc, qui s'esleuant plus que i'en
sçauois dire par dessus les autres arbres du
bocage, a esté esleu de Theutates pour son ar-
bre bien-aymé, & pour nous en donner co-
gnoissance, nous y auons trouué le Guy salu-
taire, si beau, & si bien nourry, qu'il n'y en a
point dans la contree de tel, au rapport de tous
les Vacies. Et sans mentir le nom du grand
Theutates, qui est graué en son tronc, & ce-
luy de Hesus, Tharamis, & Belenus, qui sont
aux trois branches avec les autres merueil-
les qui se voyent en ce lieu, font bien co-
gnoistre que Dieu s'y ayme, & qu'il veut y
estre adoré.

Ainsi discourroit le Vacie, & racontoit au
Druide vne chose qu'il sçauoit mieux que luy,
comme en ayant esté l'inventeur. C'estoit la
coustume des Gaulois, de chercher vne lune
auant le sixiesme de celle de Iuillet, par toute
la cōtree, le chesne qui auoit le plus beau Guy,
& en faire rapport au grand Druide, afin que
le iour qu'il deuoit estre cueilly l'assemblée se
fit dans le hameau, où il s'estoit rencontré. Et
pour cet effect, tous les Vacies s'assembloient,
& suiuiēt tous les bocages sacrez, & chois-
soient le plus beau, & le marquoient. Et parce
qu'ils estimoiēt que c'estoit vn signe d'estre ay-
mez de Dieu, que de le trouuer dās les bocages
qui dépendoient de leur hameau, pour luy en

rendre grace, ils souloient faire vn sacrifice particulier, où le grand Druidé assistoit pour peu qu'il les voulut fauoriser. Et d'autant que Adamas aimoit infinimēt ceux-cy, outre le dessein qu'il auoit pour Alexis, du contentement duquel il pensoit que le sien dependit : ainsi qu'il auoit sçeu par l'oracle. Il leur promit d'y aller quand le Vacie le viendrait aduertir. Les Bergers le remercièrent avec les plus honnestes paroles qui leur furent possibles. Encores, dit-il en souffriant, que i'aye quelque occasion de me douloir des Bergeres de vostre hameau, que ie puis dire estre les seules qui ne me sont point venu visiter, & se resiouir avec moy, depuis l'heureux retour de ma fille, si ne veux-ie pour cela laisser de donner cognoissance, qu'il n'y en a point en toute la contree que i'estime plus qu'elles. Paris qui vouloit excuser sa Maistresse avec les autres: Mon pere, respondit-il, ne leur en sçachez point mauuais gré, car ie vous assure que ie les ay veuës s'excuser elles-mesmes, & faire resolution de venir voir ma sœur : Mais la maladie d'Astree, qui n'est point assez grande pour la retenir au liēt, ny assez petite pour luy permettre de venir si loing, les en a empeschées, parce qu'elles ne vouloiēt point y venir sans elle : Si cela est vray, respondit Adamas, ie reçois cette excuse: Mais s'il n'est pas, ie suis vn peu en colere; Phocion prenant la parole: Il est vray, adiousta-t'il, que ma Niepce depuis

778 LA II. PARTIE D'ASTREE,
quelques lunes se trouue mal, & que depuis dix
ou douze nuits, elle s'abbat plus que de cou-
stume, mais ie crois que pour la guerir il la faut
marier : Vous y deuriiez songer, dit Adamas,
car elle commence d'en auoir l'aage. Elle a, dit
Phocion, la moitié d'un siecle, & trente six lu-
nes, ou enuiron, & i'espere de la loger bien-
tost s'il plait à Dieu.

Cependant qu'Adamas parloit de cette for-
te avec les Bergers, Leonide & Alexis entrete-
noient les autres : mais aussi-tost que Lycidas
mit les yeux sur son frere, il demeura long
temps sans les en pouuoir retirer, car il luy
sembla d'abord de voir le visage de Celadon.
Et puis le considerant de plus pres, il demeureroit
estonné, que deux personnes puissent se ressem-
bler si fort : Toutesfois l'opinion qu'il auoit
qu'il fut mort, l'autorité du Druyde qui disoit
que c'estoit sa fille, & l'habit de Nymphe qui
l'embelissoit, & le changeoit vn peu, l'empes-
cherent d'en descouurir la verité, & luy fai-
soient démentir ses yeux. Si ne peut-il empes-
cher enfin apres l'auoir quelque temps consi-
deré, de luy dire, Si ie ressemblois autant à la
personne que vous aymez le plus que vous,
Madame, à celle que i'ay le plus aimée & hon-
noree, i'espererois d'estre biē tost en vos bon-
nes graces. Gentil Berger, répondit Alexis, en
rougissant, ie suis tres-satisfaite de mon visage,
puique tel qu'il est il ressemble à ce que vous

mez, car ayant appris de mon pere; combien vous estime & cherit, ie seray tousiours tres-fidele de vous donner occasion de continuer l'amitié que vous luy portez. Et les obligations que nous auons au pere, respondit Lycidas, & les merites de la fille nous commandent à tous de vous rendre toutes sortes de seruices, mais à moy ce me semble plus qu'à tout autre, qui voy reuiure en vostre visage, celuy pour qui ie ne ferois difficulté de mettre ma vie, si cela pouuoit rappeler la sienne. Telles furent les premieres paroles dont ces deux freres vserent : & quoy que Leonide se contraignit, si ne pût-elle s'empescher de souffrire, voyant combien Licidas estoit trompé. Mais ayant peur qu'Alexis à l'abord ne fut pas bien accoustumee de parler, en fin elle voulut interrompre leurs discours, feignant d'estre curieuse d'entendre des nouvelles des Bergeres ses amies qu'elle n'auoit veuës il y auoit plusieurs iours. Vous reprendrez vne autrefois ces belles paroles, dit-elle, Licidas, mais à cette heure, dites-moy ie vous prie, comment se portent mes cheres amies, j'entends les Bergeres de vostre hameau ? Les vnes, respondit Licidas, sont contentes, les autres faschees, & les autres ny faschees ny contentes : mais passent doucement leur vie. Qui est celle, adiousta Leonide, qui est tant insensible au bien & au mal, qu'elle ne ressent ny l'un ny l'autre ? C'est, respondit Licidas, la Bergere

Diane, car n'aimant rien ie ne croy pas qu'elle puisse auoir ny bien ny mal, puis que tous les biens & tous les maux qui ne procedent d'amour, ne meritent d'auoir ce nom. le croy, dit Leonide, que vous le pensez comme vous le dites : mais chacun n'est pas de cette opinion. Ceux qui le iugent autrement, dit-il, ressemblent à ces anciens qui croyoient l'eau & le gland estre la meilleure & plus douce nourriture de l'homme, parce qu'ils n'auoient esprouué ny le vin ny le bled, & maintenant nous tenons que l'eau & le gland ne sont que pour les bestes: de mesme quand ils auront esprouué les douceurs ou les amertumes d'amour ils auoieront que tout le reste n'est rien. Et croyez vous, continua Leonide, que Diane n'ait rien aimé, ou qu'elle n'aime rien encores ? Je ne sçay, respondit Licidas, ce qui est du passé, mais pour cette heure ie croy qu'elle laisse toute l'amour aux autres. Vous me dites, repliqua Leonide, de mauuaises nouuelles pour Paris : voila que c'est, dit le Berger, de la sortise de nos villages, si ne puis ie penser que Diane ressentie avec Amour l'honneur que Paris luy fait: toutesfois si i'estois deceu, ie ne serois pas le premier trompé au iugement des femmes. Or bien, dit Leonide, laissons Diane pour ce coup, car si elle n'aime point encore, ne doutez que sa fortune ne l'attende, & dites moy qui est celle qui est fâchée ? c'est Astree, respondit Licidas,

car Phocion qui est auare, & qui ne songe suiuant la coustume des vieillards, qu'à loger richement sa Niepce, veut qu'elle espouse vn Berger des Boyens, nommé Calydon, qu'elle n'a iamais veu qu'un moment, à quoy elle ne se peut resoudre, & ie ne croy pas quant à moy que ce vieillard en vienne à bout. Ce Calydon, dit la Nymphé, n'est-ce pas le Nepueu de Tamire? c'est celuy-là-mesme, respondit-il, mais a-t'il oublié, repliqua Leonide, l'Amour de Celidee? O Madame, adiousta le Berger, que Celidee n'est plus celle qu'elle souloit estre, & que l'accident de sa perte est estrange! Comment, dit la Nymphé, Celidee est perdue! Elle se peut dire telle, respondit-il. Et Tamire n'a rien à cette heure tant à cœur que de marier Calydon. Encore qu'Alexis parlait avec Hylas, Corilas, & Amidor, sine laissoit-elle de prester l'oreille à Licidas, & d'ouïr ses paroles, qui luy serrent de sorte le cœur, qu'il n'y eut Berger qui n'y prist garde, parce qu'elle changea au commencement de couleur, & puis deuint froide comme vn glaçon: cela fut cause que Leonide, luy dit, vous vous trouuez mal, ma sœur, ce sôt encore des restes de vostre maladie, vous deuriez vous asseoir. Hylas qui dès le momēt qu'il l'auoit veue, l'auoit trouuee tant à son gré, que Philis commençoit fort à perdre son cœur, & celle-cy à le luy desrober, la prenant sous les bras la fit asseoir à moitié par force, & se met-

tant à genoux auprès d'elle ne destournoit nullement les yeux de dessus son visage. Cependant Leonide & Licidas se retirans contre vne fenestre continuerent leurs discours, mais auant que de les reprendre Licidas considerant Alexis: Je ne puis, dit-il, souler mes yeux de regarder la belle fille d'Adamas: car elle ressemble de telle sorte à mon pauvre frere, que plus ie la considere, & plus i'y trouue des traits, soit au visage, soit en ses façons, où ie n'y cognois difference que celle des habits. Y a-t'il long temps, respondit Leonide, qu'il est mort? Il y a enuiron quatre Lunes, respondit-il. Je suis marrie, adiousta Leonide, de ne l'auoir iamais veu, pour auoir ouy dire beaucoup de bien de luy. Quant à ce qui est de son humeur, & de son esprit, dit Licidas, ie ne scaurois vous le monstrier, mais pour son visage & pour ses actions, regardez Alexis, & vous le verrez. Et lors il continuoit, voila son mesme oeil, sa mesme bouche, sa mesme rondeur de visage: & par fortune Alexis en mesme temps souffrit de ce que Hylas luy disoit, encor qu'elle n'en eust pas beaucoup d'enuie. O Dieux! dit Licidas, voila son mesme souf-ris, & son mesme tourner de teste: fut-il iamais rien de si ressemblant? Leonide, qui craignoit que cette consideration trop continuee ne luy fit descouurir qu'Alexis ressembloit si fort à Celadon, que c'estoit Celadon mesme, luy dit, Mais à propos de vostre

frere : lors que Paris luy dressa ce vain Tombeau, i'appris qu'Astree l'auoit infiniment aimé, & qu'elle ne s'estoit peu empescher de le declarer vn peu auant que nous fussions arrivez. Je le sçeus aussi par Tircis, respōdit Licidas, & pleust à Dieu, continua-t'il avec vn grand soupir, que cela n'eust point esté, ie iurerois presque que mon frere seroit encores en vie. Et comment, dit Leonide, l'accusez-vous de sa mort, puis qu'elle n'en pouuoit mes, estant elle-mesme en vn extreme danger, à ce que i'ay ouy dire? Licidas respondit froidement, l'histoire seroit trop longue & trop ennuyeuse pour la raconter maintenant: tant y a que si elle souffre du mal pour Calidon, qui ne l'aime point, ie croy qu'Amour l'ordonne ainsi pour venger la perte de Celadon, qui l'adoroit, & dont elle est coupable. Et y a t'il long temps, dit la Nymphe, que cette belle fille est perdue? Il y a, respondit Licidas, douze ou quinze nuits. Ce fut donc, adiousta la Nymphe, peu de temps apres qu'elle receut nostre iugement: Dix ou douze nuits apres, dit le Berger, & vous assure que tous ceux qui l'auoient cogneuë l'ont regrettee. Quant à moy, dit la Nymphe, ie n'en ay rien sçeu qu'à cette heure, & ie vous iure que ie ressens sa perte. Mais diſtes moy Licidas, comment est elle aduenue?

S V I T T E D E
L'HISTOIRE
D E C E L I D E E .

IE pensois, Madame, respondit Licidas, que vous eussiez sçeu sa pitoyable histoire, parce que ç'a esté vn accident si estrange, que chacun le racontoit pour vne grande merueille: mais puis que cela n'est pas, & que vous desirez de l'entendre; Il faut que vous sçachiez grande Nymphé, que le pauvre Calydon ayant esté condamné par vous, en receut le desplaisir que vous pouuez penser, & apres auoir long temps plaint sa fortune, enfin la raison luy remettant deuant les yeux ce qu'il deuoit à Thamyre, le desdain de Celidee, & le serment qu'il auoit fait d'obeir à ce que vous ordonneriez, il prist vn bon conseil, & s'essayant d'effacer cette passion de son ame, vesquit quelque temps avec vn esprit vn peu plus reposé.

Cependant Thamyre ayant fait entendre son dessein à Cleontine, & elle aux autres parents, & mesme à la mere de Celidee, dans dix ou douze nuiçts, le tout fut de sorte auancé, qu'il ne falloit plus que coucher ensemble. Le soir estant venu que le mariage deuoit estre consommé, on n'oyoit dedans la maison, que
-resioüissance

resoluiſſance de ceux qui atouchoient de quelque parentage à cette fille, pour l'eſperance du ſupport qu'ils eſperoient de ce riche Paſteur. Juſques à ce point Calydon obeit à voſtre ordonnance, mais quand il vint à penſer que cette nuit Celidee ſeroit entre les bras d'autre que de luy, il perdit toute reſolution, & rendit témoignage par cette action, que quand les yeux voyent ce qu'ils n'ont iamais veu, le cœur penſe ce qu'il n'a iamais penſé: car s'eſtant auparavant figuré d'eſtre reſolu à cette perte, quand il vit qu'il n'y auoit plus qu'une heure d'interualle entre ſon eſperance, & l'entiere perte de ſon eſperance, il perdit toute reſolution, oubliatout deuoir, & meſpriſa toute conſideration. Il eſtoit retiré à vn des coins de la chambre, où cette penſée le faiſoit mourir de regret, cependant que chacun danſoit. Thamyre qui l'aimoit comme ſi deuiſt eſté ſon enfant, ſe douta bien d'où procédoit cette triſteſſe, & ayant pitié de ſon mal, s'approcha doucement de luy, qui rauy en ſon deſplaiſir proferoit à voix baſſe telles paroles ſans apperceuoir ſon oncle.

M A D R I G A L.

Que ie viue & qu'on la poſſede,
N'eſt-ce point d'Amour vn deffaut,
Puis que pour bien aymer il faut
Qu'on meure pluſtoſt que l'on cede?

*Mais si ie meurs, ie ne pers pas
Le souuenir qui me tourmente,
Au creux de ma Tombe relente.
Ce regret suiura mon treſpas.*

*Quelle fortune pitoyable
Me contrainct Amour de courir,
Puis que pour n'estre miserable,
Ie ne puis viure ny mourir?*

Thamire l'eſcoutant en prit vne compaſſion qui ne fut pas petite, & plus encores lors qu'après ces paroles il luy vit tendre les yeux en haut, & ioindre les mains dans ſon giron, courant ſon viſage de larmes qui luy empeſchoient de parler. Il ſe retira doucement, & s'adreſſant à Celidee, luy dit l'eſtat en quoy il l'auoit trouué, & la pria de parler à luy, & luy donner quelque conſolation. La Bergere qui eſtoit bien aiſe d'obeïr à Thamire, & qui faiſoit deſſein de n'auoir point les mauuiſes graces de Calydon, puis qu'elle deuoit viure avec ſon oncle, s'y en alla auſſi-toſt que Thamire le luy eut dit, & le trouuant en eſtat: Et quoy, luy dit-elle, Berger, ſerez-vous le ſeul qui ne danſerez point? A la verité, reſpondit-il, en luy tendant la main, vous auez raiſon, belle Celidee, de me faire cette demâde, car c'eſt bien à mes deſpens que ce balſe fait.

Mais pleust à Dieu, que sans offenser Theutates, ny vous, ie peusse aussi bien mettre fin à mes iours, que cette nuit me raura tout espoir de contentement. Et qu'est-ce que vous voulez dire ? respondit la Bergere, feignant de ne l'entendre pas. Je veux dire, repliqua-t'il, que si ie ne craignois d'offencer Theutates, en me faisant mourir sans son commandement, & vous en vous faisant perdre vn seruiteur, cette main me raurait la vie auant qu'en cette malheureuse nuit Thamire possedast en vous ce que mon affection seule pourroit meriter. Celidee faisant semblant de ne penser plus en ces choses. L'auois opinio, dit-elle, que vous eussiez oublié toutes ces folies, & en est il encores memoire ? Comment, reprit Calidon avec vn grand soupir, que Calidon oublie iamais Celidee : & n'avez-vous point de peur que Tharamis vous chastie pour l'offence que vous faites à mon amour ? vous en deuez bien auoir d'auantage de Theutates, respondit-elle, que vous appellastes quand vous promistes à Leonide d'observer ce qu'elle ordonneroit, & avez-vous desia mis en oubly le iugement qu'elle fit ? ou pensez-vous que les Dieux l'ayent oublié ? ou comment esperez-vous que le Guy de l'an-neuf vous puisse estre profitable, puis que c'est par luy que vous iurastes ? Pour le moins ie vous conseille de ne chercher iamais l'oeuf salutaire des serpens : car vous courez

788 LA II. PARTIE D'ASTREE,
fortune de n'en point eschapper. Ha! Bergere,
reprit Calidon, ne croyez point que j'aye ou-
blié l'iniuste iugement de l'impitoyable Nym-
phe (pardonnez-moy, Madame, dit Licidas,
si j'vle des mesmes mots du Berger interes-
sé) le souuenir m'en est trop douloureux pour
l'oublier. Ne pensez non plus que j'aye opi-
nion que Theutates n'ait memoire de ce que
ie iuray: mais n'estimez pas aussi que ie tien-
ne que le Guy de l'an neuf, ny l'œuf des ser-
pents me soit salutaire, puis qu'en vous per-
dant il n'y a plus rien au monde dont ie me
soucie. Encores deuez-vous redouter, dit-elle,
la iustice des Dieux apres vostre mort. Ils
ne scauroient, respondit-il, me donner plus
de mal que j'en souffre en vie, & scay bien
qu'ils n'ont point de plus cruels supplices
que ceux que j'endure. Mais ne croyez tou-
tesfois que ie sois si peu iuste obseruateur de
ce que j'ay promis: car si vous auez bonne
memoire, ie dis que ie voulois que iamais le
Guy de l'an neuf ne me peut estre salutaire, &
que si ie rencontrois l'œuf soufflé des serpens,
ie priois Theutates qu'il les animast de sorte
contre moy qu'ils me fissent mourir, si ie n'ob-
seruois le iugement de la Nymphe tant que ie
viurois. Et bien, dit-elle, n'y contreuez
vous pas par les paroles que vous me venez
de dire? Nullement, respondit-il, car j'y ay
mis vne condition qui m'en empesche. Et

quelle est elle? dit Celidee, que ie n'y contre-
uiendrois point, dit Calydon, tant que ie vi-
uray, & ne voyez vous pas que ie mourus dès
lors que cette ordonnance fut faite, si pour
le moins, la vie est vn bien: car dès ce mo-
ment mal-heureux, ie perdis non seulement
toute sorte de bien, mais toute esperance
mesme de quelque bien. Que si toutesfois vous
appelez viure que de languir comme ie fais,
dans peu de nuits ie laisseray sans doute ce
que vous nommez vie: que si entre cy & là ie
contreuiens à ce que i'ay iuré, ie veux bien
que le Guy de l'an neuf ne me serue de rien,
aussi bien n'espere ie pas de le voir iamais, outre
que sans vous rien ne me peut estre salutaire: Et
je mourray bien tost, si les Dieux veulent exau-
cer les vœux du plus desolé homme du monde.
Et quel aduantage esperez-vous, dit-elle, en
mourant? l'attends, dit-il, toute ma felicité,
puis qu'il me sera permis de vous aymer, sans
offencer ny Thamire, ny les Dieux, ny vous
que ie redoute d'auantage. Mais cruelle Berge-
re, quel dessein vous conduit vers moy? Est-ce
point pour triompher encor vne fois de Caly-
don, ou bien pour imiter ces cruels, qui ayans
tué le miserable qui ne se deffend point, en
viennent voir le corps pour considerer combié
grandes & diuerses en sont les blessures? Ce
n'est point ce suied, desolé Berger, dit-elle, qui
me conduit, mais pour essayer de vous diuertir

790 LA II. PARTIE D'ASTREE,
de vos tristes penſees, & voir ſi ie puis vous
donner quelque ſoulagement, ſans contrene-
nir toutes fois à la volonté des Dieux. Et com-
ment interrompit il incontinent, il ne vous
ſuffit pas que ie meure, par la cruauté de mon
deſtin, & par l'iniuſtice des hommes, qui m'ont
ſauy tous ce qui me pouuoit retenir en vie, ſi
vous n'y adiouſtiez encore cette vaine cōpaſ-
ſion que vous faites paroître d'auoir de moy,
ſeulement pour me faire mourir avec plus de
regret? Quoy! Celidee, vous voulez que ie
penſe que vous eſtes touchée de pitié, en
voyant le miſerable eſtat où ie ſuis, afin que
vous perdant & vous voyant poſſedee par vn
autre ie vous plaigne dauantage. Si c'eſt voſtre
deſſein, vivez contente, & croyez que vous
ne ſçauriez me deſirer plus de mal que celuy
que ie reſſens: & ſi ce ne l'eſt pas, ne me parlez
iamais plus de pitié, de ſalut, de remede, ou de
quelque eſperance: car i'en ſuis auſſi incapable
que le ciel, & vous auez eu peu de volonté de
mon bien. Et à ce mot la laiſſant, quoy qu'elle
ſ'eſſorçaſt de le retenir, il ſortit hors de la
chambre.

Il eſtoit deſia tard, de ſorte que le bal finit
bien-toſt apres, & chacun ſe retira quand Celi-
dee, ſuiuant nos couſtumes, euſt eſté miſe dans
le liſt aupres de Thamire, vous deuez croire
que le contentement de ce Berger eſtoit à ſon
extremité, puis que le ciel ne lui en voulut point

donner dauantage, comme ie vous diray. Calidon, au sortir de la chambre, s'en alla hors du logis, & de fortune se coucha sous des grands ormes qui estoient le long du chemin aupres de la maison, où apres auoir consideré quel heur estoit celuy de Thamire, & au contraire combien sa fortune depuis peu de temps s'estoit changee, il prit si grand serrement de cœur, que peu à peu l'ennuy luy rauissant la force il demeura esuanouy, & si longuement que Cleontine, & sa troupe sortant du logis de Thamire, le trouuerent estendu, comme s'il s'y fust endormy: mais l'ayāt voulu esueiller, & voyāt qu'il ne se remuoit point, Cleontine mesme le prit par la main, & d'autāt que toute la chaleur auoit delaisšé les extremittez du corps pour se retirer autour du cœur, elle le trouua si froid, que toute surprise de frayeur, elles'escria, ô Dieu, Calidon est mort! Quelques-vnes de ses parentes qui ouirēt cette voix, y accoururēt, & le voyant en cest estat esleuerent de si grands cris qu'elles y firent accourir tout le voisinage, & parce qu'il estoit infiniment aimé, & que cest accident estoit tant inespéré; plusieurs retournerent dans le logis de Thamire, où criant à haut de testo que Calidon estoit mort, Thamire en ouit le bruit, & n'oyāt que le nom de Calidon & de mort, se doutant de quelque sinistre accident, saute hors du liēt en terre, court à la porte: & appelle quelqu'un de la maison,

792 LA II. PARTIE D'ASTREE,
& enfin apprend que Calydon est mort. Hai-
moit ce nepueu autāt que s'il eust esté son fils:
si bien qu'à ces premieres nouuelles il faillit de
romber de sa hauteur sur le plancher, mais
estant soustenu par quelques-vns des siens, ce
fut tout ce qu'il peut faire de se resmettre au lit
auec l'aide de ceux qui le tenoient. Aussi-tost
qu'il fut couché il demeura sans poux, & peu à
peu deuint froid, & en fin s'il n'eust esté secouru
il luy en fust autant aduenu qu'à Calidont: mais
les diuers remèdes qu'on luy fit, & le soin que
Celidee en eut, l'on empescheront. Qui eust
veu cette belle & ioune Bergere toute escheue-
lée, & à moitié vestue fondre en larmes, sur le
visage de Thamyre, lors que peu à peu il alloit
defaillant entre ses bras, & n'eust esté touché de
pitié, eust eu sans doute vne compassion vn cor de
rocher. On dit qu'on ne vit iamais rien de plus
beau, & sembloit que les nonchalances de son
habit, & le peu de soin qu'elle auoit d'elle-
mesme, adioussassent vne grace extreme à ses
beautez. Tant y a qu'elle fit remenir Thamyre,
& le pressant entre ses bras à moitié nuds, & se
colant sur sa bouche avec vn ruissell de larmes,
ne pouuoit le rarester assez à son gré. Mais le
pauvre Berger estant presque deuenu insensi-
ble à toute autre passion qu'à celle de la perte
qu'il pensoit auoir faite, repoussant doucement
Celidee, & tournant la teste à posé receut ces
baisers si froidement, qu'il sembloit qu'ils luy

faissent ennuyeux. Car sans seulement la regarder il demandoit d'ordinaire des nouvelles de Calidon: mais voyant qu'il n'en pouuoit auoir de bonnes, il faut, dit-il, que ie le voye, & s'il est mort pour le contentement que i'ay, que ie meure pour le desplaisir qu'il a eu: & se iectant de furie à terre, s'habilla à moitié, & courut à demy nud au lieu, où le pauvre Calidon estoit estendu de son long, ressemblant tout à fait à vne personne morte. D'abord chacun luy fit place: tant pour le respect qu'on luy portoit, que pour la compassion qu'on auoit du duoil, qui deuoit estre grand, puis qu'il luy faisoit laisser Celidee, & desdaigner le bien qu'il auoit si long temps, & si ardemment desiré. Soudain qu'il vit Calidon ayant opinion qu'il fust mort, il se laisse choir dessus si mal à propos, que donnant du front contre vne pierre quarree, sur laquelle on auoit appuyé la teste de Calidon, & rencontrant par malheur le brenohant, il se la fendit si auant, que le sang incontinent luy en tomba par le visage, & on demeura esuanouy. Ceux qui estoient autour de Calidon, oyans le coup que Thamire s'estoit donné, eurent bien opinion qu'il se fust blessé, mais non pas tant qu'il estoit: & n'eust esté qu'ils le virent si long temps sans mouuement, & qu'il ne parloit point, ils n'y eussent pris garde que bien tard. Le cry se redoubla, & les clameurs de ceux qui voyoient

794 LA II. PARTIE D'ASTREE,
piteux spectacle: mais iugez quelle fut la venue
que Celidee eust quand on rapporta son mary,
& son nepueu, cōme s'ils eussent esté morts. De
fortune lors qu'o voulut oster de dessus vne es-
chelle Calydon, pour l'emporter à son aise dans
vne chambre, il reuint, & voyāt tant de peuple
autour de luy, & qu'il estoit conuert du sang de
Thamire, il ne sçauoit que penser, & luy sem-
bloit de resuer. Mais quand il vid emporter son
oncle, qui n'auoit point encores de sentiment,
auec cette grande playe à la teste, s'imaginant
que quelqu'un l'eust blessé, il se releue porté de
furie, & demande qui est le meurtrier, & pre-
nant à ses pieds vn caillou, tenoit le bras releué
cōme prest d'en assommer celui qui auoit fait
cet homicide, mais quelques-uns de ses parens
le rapaisant luy firent entendre comme le tour
s'estoit passé. Comment s'escria-t'il, c'est donc
moy qui ay fait ce parrieide? Il n'est pas raison-
nable que ie n'en fasse aussi bien la vengeance,
que si c'estoit vn estrangier, voire d'autant plus
grande que ie luy ay plus d'obligation. Et à ce
mot il leua le bras pour se frapper de la pierre
contre la teste, mais ceux qui estoient aupres
de luy furent prompts à courreau coup, &
les uns luy retindrent le bras, & les autres
luy firent tomber la pierre de la main, & le
faisissant des deux costez, ne l'abandonnerent
plus qu'il ne fust vn peu remis. Cependant
Thamire par les cris de Celidee, & par les

remedes qui luy furent faicts, ne fut pas plus tost pensé, & remis dans le liſt, qu'il reuint de ſon éuanouiſſement, & à l'ouuerture de ſes yeux, ſoudain qu'il pût parler, la premiere parole qu'il profera, ce fut le nom de Calydon, demandant où eſtoit ſon corps. Calydon luy reſpondit, vn vieux Myre qui l'auoit pensé, ſe porte mieux que vous, & n'a point autre mal que le voſtre. Comment, dit-il, Calydon n'eſt pas mort? Ha mes amis, ne renouuellez point ainſi ma peine. Il n'eſt point mort, reſpondit le Myre, & ſi vous voulez ne vous point eſmouuoir quand vous le verrez, nous le vous amenerons icy en bonne ſanté. O Dieu, dit Thamire, ſi ce que vous dites eſt vray, ne me dilayez point dauantage ce ſeul remede qui me peut guarir. Et à ce mot il ſe voulut efforcer de ſe leuer, mais les Myres l'en empêcherent. Et par ce que de ſon coſté Calydon preſſoit avec vne impatience extreme de le voir, ils penſerent que pour remettre leur eſprit en repos, il ſeroit bon de les faire entre-voir, encor qu'ils craigniſſent fort que cette émotion ne fuſt cauſe que la playe de Thamire ne retournast ſeigner: mais iugeât que cet inçouuiér ſeroit moindre que les autres dont le deſny qu'ils luy en pourroient faire, le menaçoit. Ils firent venir Calydon, qui voyant Thamire en cet eſtat, & ayant deſia entendu tout ce qui ſ'eſtoit paſſé, ſe iette d'abord à genoux deuant luy,

& luy demande pardon de l'ennuy qu'il luy a
 donné. Excusez, luy dit-il, mon pere le peude
 puissance que j'ay sur moy: j'ay fait ce qui m'a
 esté possible pour ne vous en donner cognois-
 sance, & voulois bien mourir s'il m'eust esté
 possible, sans vous donner cette seconde occa-
 sion de regretter la peine que vous avez eue à
 m'esleuer, mais la fortune qui ne cessera de
 m'affliger tant que ie seray en vie, ne m'a pas
 mesme voulu contenter en cela. Je viens vous
 en demander pardon, & vous supplier de croi-
 re que ie n'auray iamais contentement, que ie
 n'aye tellement satisfait à cette faute, qu'il ne
 m'en reste nulle tache. Mon fils, dit Thamire, en
 luy cedant la main, relève-toy, & me viens em-
 brasser, & croy que si i'eusse pensé que Celidee
 eust peu estre dienne, i'aurais ne l'eusse voulu
 auoir: tout le regret qui me reste à cette heure,
 est que si autresfois il y a eue vn empeschement
 à ton desir, il y en a maintenant deux. Le pre-
 mier, celuy de sa volonté: qui a tousiours esté
 tant esloignée de toy, que iamais elle n'y a peu
 consentir: & l'autre le mariage qui est entre el-
 le & moy: Que si sa volonté se pouvoit chan-
 ger aussi bien que ie pourrois remedier au der-
 nier, sois certain, Calido, que la mort me seroit
 agreable si ie pensois que par ma mort iete ren-
 disse content. Calidon vouloit respondre, mais
 il ne peut, de peur de l'interropre, par ce qu'en
 mesme temps il adressa sa parole à Celidee:

Et vous, ma fille, dit-il, qui voyez combien vous estes aymee de Calidon, fera-t'il possible que vous ne chagiez iamaïs de volonté enuers luy? ny son affection, ny ses merites, ny mes prieres ne pourront-elles iamaïs rien enuers vous? Sera-t'il vray que Celidee soit nee pour faire mourir Calidon & Thamire, & d'amour, & de regret? Celidee tout en pleurs vouloit respondre, lors que Calidon reprit la parole. Il ne faut pas, mon pere, que l'ordonnance du Ciel, & ce qu'il a pleu à ceste belle d'ordonner de moy, soit autrement qu'il est. Theutates scait mieux ce qu'il nous faut que nous mesmes. Il n'est pas raisonnable que deux personnes qui meritent toute sorte de bon-heur, comme sont Thamire & Celidee, changent de fortune pour le plus infortuné qui fut iamaïs entre les hommes : & quant à moy, ie proteste entre vos mains, & appelle le ciel & la terre pour tesmoins, que ie ne veux point contréuenir au iugement qu'il a pleu aux Dieux de faire de nous par la bouche de la Nymphé. Et que signifient donc, dit Cleontine, ces plaintes, ces pleurs, & ces esuanoüissemens? Ce sont, respondit Calidon, des tesmoignages que ie suis homme : mais comme les bons Myres n'ostent pas la main de la blessure, encores que le patient s'en plaigne, voire en crie, de mesme vous ne devez tous laisser de mettre fin à ce qu'il a pleu à Theutates d'ordonner en ceste affaire, & ie ne

vous demande autre faueur, sinon qu'il me soit permis de me plaindre, voire de crier quand la douleur du mal me pressera. Non, non, dit Celidee, d'une parole proferee avec violence, ne vous mettez plus en peine, ny les vns ny les autres: le grand Dieu Tharamis vient de m'inspirer secrettement vn moyen pour vous mettre tous en repos d'esprit. Il n'est pas raisonnable, que tes prieres & tes remonstrances demeurent plus long temps sans nul effect: mais il ne faut pas que nous contréuenions à la volonté de Theurates, ny que l'affection que tu m'as portée soit inutile, non plus que l'amitié que dès le berceau iet'ay eue. Et toy aussi Calydon, il ne faut pas que tu consommes toute ta vie de cette sorte: viuez tous deux contents, & me donnez loisir seulement de quatre ou cinqs nuits, & vous verrez que le Ciel m'a mis en l'ame vn moyen pour vous sortir tous deux de peine. A ce mot elle reprit ses habits, & pria Thamire de trouuer bon qu'elle ne couchast point de trois ou quatre nuits auprès de luy, afin qu'elle püst acheuer ce qu'elle auoit desseigné. Thamire qui commençoit de ressentir la douleur de sa playe, & qu'outre cela eust consenty à sa mort pour sauuer la vie à Calydon, luy accorda librement sa demande, & apres quelques autres propos sur ce subiect, les Myres qui virent que l'esperance que Celidee leur auoit donnée leur rapportoit quelque sorte de repos, conseillerent

toute la trouppé de se retirer, & Calydon faisant apporter vn liét dans la chambre de Thamyre, ne le voulut plus abandonner : d'autre costé Thamyre auoit tant de satisfaction de l'amitié que son nepueu luy faisoit paroistre, qu'il le vouloit tousiours auoir prés de luy. Il n'y auoit que Celidee qui fut bien en peine, car elle ne vouloit declarer sa deliberation à personne, de peur d'y estre contrariee, & toutes-fois elle ne scauoit par quel moyen y paruenir. Elle auoit faict vn dessein bien different de celuy de toutes les filles, parce que cognoissant que la beauté de son visage estoit cause de l'amour que l'oncle & le nepueu luy portoient avec tant de passion, & considerant que c'estoit la seule occasion du diuorce qui estoit entr'eux, elle resout de se rendre telle qu'ils fussent à l'aduenir autant refroidis par sa laideur, qu'ils auoient esté eschauffez par sa beauté : esperand par ce moyen de remettre Calydon en son bon sens, & de rendre preue à chacun qu'elle n'auoit iamais consenty à ses folies. Lorsqu'elle y eust longuement pensé, ne pouuant se resoudre au fer, à cause du sang & de la cruauté, à quoy son courage ne pouuoit consentir : outre qu'il luy sembloit que les coupures se guerissoient, & que ce seroit tousiours à recommencer ; elle s'adressa à la mere de sa nourrisse, & la tirant à part luy fit entendre qu'elle auoit vne si extrême animosité contre vne Bergere, sa voisine,

qui l'auoit infiniment outragée : qu'elle estoit
 resoluë d'en prendre vengeance ; qu'elle ne l'a
 vouloit pas faire mourir, parce que sa haine ne
 passoit iusques à la mort : mais qu'elle desiroit
 de s'en venger sur son visage, comme la plus
 chere chose qu'elle eust : Qu'à cette occasion
 elle la prioit de luy enseigner quelque herbe, ou
 quelque autre recepte, qui püst tellement ga-
 tter le visage d'une fille, qu'elle ne püst plus re-
 uenir en son premier estat. La bonne femme
 qui aymoit Celidee cōme si elle l'eust nourrie,
 luy respondit fort sagement qu'elle deuoit per-
 dre cette mauuaise volonté, & chasser de son
 ame ce cruel desir de vengeance: Que si l'autre
 l'auoit offensée, elle en laissast le chastiment à
 Hesus, qui auoit la puissance de le faire, & qu'il
 estoit à craindre, que celle à qui elle vouloit fai-
 re du mal, ne le luy rendit par apres au double:
 bref, elle luy représenta tout ce qu'elle püst pour
 l'endiuerter. Mais cette sage fille qui auoit vn
 dessein bien different à celuy qu'elle disoit, s'o-
 piniastrant en sa demande, & luy faisant enten-
 dre que ce n'estoit pas personne qui put s'en
 venger, outre qu'elle le feroit faire si secrette-
 ment qu'elle ne sçauroit à qui s'en prendre, la
 conuina encores par toute l'amitié qu'elle luy
 portoit, de satisfaire à sa demande, luy prote-
 ctant que cela n'estoit, elle se resoudroit à quel-
 que chose de pire, & qu'elle en feroit cause. La
 bonne femme luy respondit qu'elle en feroit
 bien

bien mariee; & que dans deux ou trois nuits elle luy en rendroit responce: N'y faillez donc pas dit Celidee, car si vous me trompez, vous serez cause de quelque plus grand mal. Le terme estant esesulé, que cette bonne femme n'auoit pris que pour pousser le temps, comme l'on dit, avec l'espaule. Elle luy en demanda encor autāt: mais Celidee qui cogneut bien que ce n'estoit que pour l'amuser, fit semblant de la croire, & cependāt resolut de faire de son costé ce qu'elle penseroit estre meilleur pour acheuer son dessein, feignant de cette sorte avec cette bonne vieille, de peur qu'elle ne decouurist sa deliberation à Cleontine. Cherchant dōc tout ce qu'elle pourroit pour deuenir laide, de mauuaise fortune elle estoit vn matin à la chambre de Cleontine qu'elle estoit encore au liēt, & parce que cette bonne femme auoit aecoustumé de porter vne pointe de diamant au doigt pour signe qu'elle estoit dediee à Theutates, comme vous sçauiez, Madame, que c'est la coustume de toutes nos Druydes, elle la posoit tous les soirs auant que de se mettre au liēt, & la reprenoit le matin. Il aduint que Celidee prenant cette bague se la mettoit au doigt, & de l'vn en l'autre alloit cherchant auquel elle estoit plus iuste, sans peut-estre songer à ce qu'elle faisoit. Dont Cleontine s'apperceuant, Voudriez-vous bien, dit-elle, ma fille estre obligee de porter cette bague aux mesmes

802 LA II. PARTIE D'ASTREE,
conditions que ie la porte ? Si i'en estois capable , respondit Celidee, il n'y auroit rien au monde que ie souhaitasse d'auantage , & comment, dit Cleontine, penseriez-vous satisfaire à Thamyre & à Calydon, ainsi que vous auez promis ? Ce seroit, respondit elle, le meilleur remede de tous, car ils sont si religieux, qu'estât dedee à Theutates, ny l'un ny l'autre ne viendroit pas m'en retirer. L'Amour, dit Cleontine, est encore plus forte que le deuoir, ny que la religion : mais dites-moy ma fille, de quelle sorte pensez-vous de les contenter ? Car ie ne le puis entendre : en premier lieu, vous ne pouuez estre qu'à Thamyre, puis que vous estes sa femme, & quand vous voudriez vous dedier à Theutates, vous ne le pouuez sans la permission de celuy à qui vous estes. Et quand vous seriez vne Druyde, penseriez-vous pour cela les contenter tous deux ? tant s'en faudroit, vous les mescontenteriez, les priuant de vous. Ma mere, respondit Celidee, le grand Dieu qui me mit les paroles en la bouche, lors que pour allegger leur ennuy, ie promis ce que vous me demandez, m'en donnera sans doute quelque moyen : puis qu'il ne laisse iamais vne œuvre imparfaite ; il a commencé celle-cy par moy, il me rendra asseurement capable de la finir avec son aide. Ma fille, dit Cleontine, estonnee des sages propos de sa niepce : le ne suis plus en doute qu'il n'aduienne comme

vous dittes: pourueu que veritablement vous vous remettiez en luy, car iamais personne ne fut refusee, quand c'est avec vne bonne & pure intention que l'on le supplie. Cleontine vouloit continuer: mais Celidee, qui sans y penser, s'estoit mis la pointe du diamant dans la main, se print à crier de la douleur que l'egratigneure luy auoit faite: dequoy la bonne femme surprise: qu'avez-vous, dit-elle, ne vous estes-vous pas blessée de ce diamant? C'est peu de chose, respondit Celidee, mais la douleur m'a cōtrain- te de crier. Vous pensez, dit Cleontine, que ce soit peu de chose, si vous trompez-vous fort, car iamais la marque nes'en va, & mal-aisémēt en peut-on guerir, & lors luy prenāt la main, & voyant qu'elle estoit fort esgratignee: Croyez, luy dit-elle, Celidee, que vous estes marquee pour vostre vie, & que si cela vous estoit adue- nu au visage, vous seriez gastee: Comment, dit Celides, le diamāt est si venimeux: Iamais, dit- elle, sa 'marque ne s'en va depuis que le sang en sort, & c'est pour ce subiect que ie le lais- se quand i'entre au liēt. Il seroit malaisé de dire le contentement que receut cette ieune Bergere, ayant appris ce secret, luy semblant que Dieu le luy auoit enseigné expres. pour acheuer ce qu'elle auoit designé. Quelle reso- lution, Madame, est celle que ie vous vay ra- conter de cette ieune fille? Il y auoit desia cinq ou six iours que Thāmire entombant s'estor-

blessé, comme ie vous ay dit, & sa playe n'estant pas dangereuse, elle commençoit d'estre presque guerie, de sorte qu'il n'en tenoit plus la chambre: Celidee qui n'attendoit que sa guerison, pour sortir de la promesse qu'elle auoit faite, & de laquelle Calidon, & Thamyre la sommoient, leur dit d'un visage assez ioyeux, que le lendemain elle les contenteroit tous deux. Dés le soir quand l'ante fut couchee, elle desroba la bague dont elle s'estoit blessée, & feignant de se retirer pour se deshabiller, chacun s'en alla coucher: au contraire, elle entra dans vn petit recoin où elle auoit accoustumé de demeurer seule quand elle vouloit s'habiller ou deshabiller, & ayant ferré la porte elle s'assit pres d'une table où elle auoit vn miroir, duquel les iours des grands sacrifices & des assemblees generales, ou festes publiques, elle auoit accoustumé de se seruir, pour ageancer son visage. Aussi-tost qu'elle y ietta les yeux dessus, ah! miroir, dit-elle, de qui ie soulois prendre conseil, avec tant de soin & de vigilance, pour accompagner & augmenter la beauté de mon visage, combien est changé ce temps-là: & combien est differente l'occasion qui me fait à cette heure te demander conseil: puis que si autrefois i'ay ietté les yeux sur toy, pour me rendre belle, i'y viens maintenant pour sçauoir comment ie me puis priver de cette beauté que i'ay eue si chere: Es-tu à ce mot

ouvrant le miroir, & considerant son visage tout couuert de pleurs. Cesteroit, dit-elle, estre bien inhumains, mes yeux, si vous ne pleuriez la prochaine perte de cette beauté, qui autresfois vous a rendu si contents, & pleins de ioye, quād glorieux d'une si chere & aymable compagne, il me vous sembloit point de voir vn autre visage, qui se püst égaler au vostre. Et puis demeurant quelquetemps sans parler, & considerant particulièrement sa beauté & sa grace, la iuste proportion de ses traits, le vif & doux esclat de ses yeux, l'esclat de son teint, les attraits de sa bouche, brestout ce qui estoit d'agreceable en son visage. I'entens bien, dit-elle, ô mes chers & rares thresors, ce que vous me voulez dire, mais helas! continuoit-elle en soufpirant, que vaut cela, si ie ne puis viure contente en vous conseruât? Je sçay bien que vous me representez que cette beauté que i'ay tant cherie, & qu'autrefois i'ay estimee mon souuerain bien, me reproche vne grande legereté de m'en vouloit priuer, auant presque que de la posseder. Je ne suis pas sourde aux supplicatiōs que ie me fais à moy-mesme: de ne me point appauurir de ce que chacun recherche avec tant de desir: Mais quand ie vous accuseray deuant la raison d'estre cause de toute la peine que i'eus iamais; Quand ie vous blasmeray de la dissention de l'oncle & du neveu, voire quand ie vous diray coupable de leur sang, & de

leur prochaïne ruine, & peut-estre de leur mort, que direz-vous pour vostre desſeñce, & qu'allegueriez-vous pour montrer que ie vous doïue conseruer & retenir ? Que c'est vne douce chose que d'estre belle ! Mais combien plus ameres sont les effects, qui s'en produisent, & qu'il m'est impossible d'eũter en vous conseruant, Quoy-donc ? que l'amour suit la beauté, & que rien n'est plus agreable que d'estre aymee & careſſee ? Mais combien plus desagreables sont les importunitiez de ceux que nous n'aymons point, & les soupçons de ceux à qui nostre deuoir nous oblige d'estre, & de nous reseruer entierement : Ne dis-tu pas qu'au lieu que chacun m'adoroit belle, chacun me mesprisera laide : Tant s'en faut, cette actiõ si peu accoustumee me fera admirer, & contraindra chacun de croire qu'il y a quelque perfection cachee en moy, plus puissante que cette beauté qui se voyoit. Et puis ce que ie desſeigne de faire, n'est que de deũancer le temps de fort peu de moments. Car cette beauté, dont nous faisons tant de conte, combien de lunes me pourroit-elle demeurer encores ? fort peu, certes, & quelque soin & quelque peine que i'y rapporte, il faut que l'age m'en la rauisse, & ne vaut-il pas mieux que pour vne si bonne occaſion, nous nous en despoũillions nous mesmes volontai-
rement, & la facrifions au repos de Thami-
re

que i'ayme, & que i'ay tant d'occasion d'aymer, & à celuy de Calydon, qui a tant souffert de peines, pour l'affection qu'il m'a portee ? Au pis aller que m'en aduiẽdra t'il ? Quãd ie seray laide, moins de personnes m'aymeront, & de qui dois-ie vouloir l'amitié que de Thamire ? Mais Thamire mesme ne m'aymera plus, si son amitié n'est fondee que sur ma beauté, ce sera dans peu de temps qu'elle se perdra, s'il m'ayme pour les autres conditions qu'il peut auoir recognuës en moy, voyant que j'auray donné ceste beauté, pour me rendre du tout sienne, il me deura aymer & estimer dauantage. Bref faisons-nous paroistre telle que nous desirons d'estre creüe. Cette beauté est cause que Calydon manque à son deuoir: Et que Thamire mesme a moins de soin qu'il deuroit auoir à sa propre conseruation : rachetons-les & nous aussi, eux des fautes où ils sont tombez, & nous du desplaisir que nous en auons, & par la perte d'une chose de si peu de duree, que la beauté: Payons leur rançon & la nostre, afin qu'à l'aduenir nous puissions viure en liberté, & hors de ceste continuelle inquietude. A ces mots, ô Dieu, Madame, quelle estrange & genereuse action vous vay ie raconter : A ces mots, dis-ie, Celidee, met la pointe du diamant à son front, & d'une main genereuse se l'enfonça dans la peau, & quoy que la douleur fut extreme, si se la coupe-t-elle

808 LA II. PARTIE D'ASTREE,

d'un costé à l'autre: & grinçant les dents du mal que la blessure luy faisoit, elle en fait de mesmes à ses iouës, & se fait de chaque costé trois ou quatre profondes cicatrices si longues & si enfoncées, que véritablement il ne luy restoit plus rien de la beauté qu'elle souloit auoir. Iugez, Madame, en quel estat elle pouuoit estre, & quelle douleur elle deuoit ressentir. Elle n'en fit toutesfois point de semblant: mais se mettant vn linge autour de la teste, & esteignant la chandelle, apres auoir remis la bague en son lieu, elle s'en alla mettre au liét, où elle n'auoit garde de reposer pour le grand mal qu'elle sentoit. Mais quand le matin fut reuenu, & que chacun fut esueillé, Cleontine dans la chambre de laquelle elle couchoit, & qui aymoit cette niepce comme si elle eust esté sa fille, estonnée de la voir si endormie contre son naturel, & craignant qu'elle ne se trouuast mal, vint doucement la voir dans le liét, mais d'abord qu'elle vid tout le couurechef en sang, & vne partie du linceul, elle ietta vn grand cry, pensant qu'elle fut morte: tous ceux de la maison y accoururent, & la trouuerēt assise sur le liét, qui tenoit Celi-dee entre ses bras, & la baisoit encor qu'il ne se vid presque en tout son visage que blessures, & sang caillé: O Dieux, ma fille, disoit la bonne femme, qui est le cruel & inhumain qui t'a traitée de cette sorte? qui est le bras barbare, qui en a eu le courage? Et quelle cruauté peut esgaller

celle qui a deshonoré & diffamé la beauté de son visage? En proferant ces paroles elle la baisoit & la ferroit entre les bras, pleine de tant de passion, qu'oubliât ce qu'elle deuoit à sa qualité de Druides, elle relascha de telle sorte à la douleur qu'elle sembloit vne personne hors d'entendement. Celidee de qui les playes envenimées s'estoient bouffies, & endoluës de façon qu'elle en auoit la fiebure, supplia d'une voix basse sa tante de la laisser en repos, & qu'elle scauroit qui l'auoit mise en cest estat, quand Thamyre, & Calydon seroient venus. On enuoya incontinent chercher les Myres, & presque en mesme temps Thamyre aduertty de l'estat où estoit Celidee, s'en vint courant en sa chambre. Mais quand il la vid, il demeura immobile, & les bras nouëz l'un dans l'autre, ne donnoient autre signe de vie, que celui de pleurs qui luy tomboient des yeux. En fin reuenu en luy-mesme, Est-ce Celidee, dit-il, que ie vois en cest estat? Les Dieux ont ils consenty, & un cœur humain a-t'il peu penser à vne si grande cruauté? Et quelque Tigre sous la figure d'un homme l'ayant imaginee, & quelque malin Demon y ayant consenty: Quelle cruauté a-ia-mais eu assez d'inhumanité pour l'exécuter? Celidee se tournant doucement vers luy, Amy Thamire, luy dit-elle, console-toy, que si tu as perdu le visage de Celidee, elle t'a conserué pour le moins tout le reste, & si tu veux me per-

mettre de n'en point faire de vengeance, ie te diray qui en est cause, & qui m'a fait cet outrage, si avec toy ie le dois nommer tel. Calydon en mesme temps entra dans la chambre, qui empescha que Thamyre ne peut respondre, car ayant couru depuis son logis, ou il auoit apris cette triste nouuelle, quand il mit le pied dans la porte, il estoit tant hors d'haleine, qu'il ne pouuoit presque respirer. Et toutesfois montant les degrez & entrant dans la chambre, on l'oyoit iurer par Hesus & par Hercule. que celuy qui auoit mis la main sur Celidee, en mourroit auant que la nuit fust venue. Ne iurez point, dit-elle, ô Calydon, de peur que vous ne soyez pariure: ce pourroit estre tel que vous aimeriez mieux mourir que d'observer vostre serment. Comment, reprit incontinent Calydon, le iure encor par Hesus, & par l'ame de celuy qui m'a mis au monde, que horsmis Thamyre ie n'excepte personne à qui ie ne face perdre la vie: Et à ce mot, il se mit à genoux deuant son liét, & luy voulut prendre la main pour la baiser, mais elle en le repoussant vn peu, Et à qui, Calydon, luy dit-elle. pensez-vous baiser la main? regardez mô visage, & prenez garde que ie ne suis plus cette Celidee, de qui vous auez tant estimé la beauté. Le Berger, transporté de furie n'auoit point encor ietté les yeux sur elle: mais quâd il les haussa, & qu'il la vit si affreuse, car telle veritablement se pouuoit-elle dire:

il demeura encor plus estonné que n'auoit esté Thamyre; Et se mettant la main sur les yeux, & tournant la teste de l'autre costé, il luy fut impossible d'en souffrir la veüe, frissonnant comme vne personne qui a horreur de ce qu'il voit. Elle au lieu de s'en fâcher d'un courage incroyable, souffrit cette action, & tendant encor vne fois la main à Thamyre, Et bien ami, luy dit-elle, ne vous fera-ce pas du contentement de me voir toute à vous, & que personne n'y pretende ou n'y desire plus rié? aurez-vous horreur de ce visage deschiré de cette sorte, quand vous considererez qu'il n'est tel que pour estre à vous seul? Je ne le pense pas Thamyre, & veux croire que l'affection que vous m'avez portee, & la cognoissance de celle que vous avez receuë de moy, ont trop de puissance, & sont plantées sur vn plus seur fondement que celuy-là. Et parce que ie vous vois tous en peine, & desireux de sçauoir qui m'a mise en l'estat où vous me trouuez: Sçachez, Thamyre, que c'est Calydon, & vous Calydon, dit-elle, se tournant vers le ieune Berger, sçachez que c'est Thamyre. Que nous vous auons mise en cest estat? s'escrierent ils tous deux! Ouy, dit-elle, froidement, c'est Thamyre & Calydon qui ont fait cet outrage à Celidee: mais ayez vn peu de patience, & oyez comment. Chacun à ces paroles demeura estonné. Mais sur tous les deux Bergers: & lors que Calydon vouloit parler,

elle l'interrompit de cette sorte. Ne vous excusez point Calydon de ce qui m'est aduenü, car encor que Thamire, & vous en foyez cause, si est-ce que vous l'estes beaucoup plus que luy. Et lors adressant sa parole à tous, elle continua : Il n'y a personne qui me cognoisse, qui ne sçache quelle a esté l'amour que Thamire m'a portee dès mon enfance, & qu'il semble que dès que i'ouuris les yeux dans le berceau, i'ouuris son cœur pour y faire entrer l'affectiõ, que depuis il m'a tousiours continuee. Or cette amour fut reciproque entre nous, aussi tost que ie fus capable d'aimer, & en donnay tant de cognoissance à ce Berger, que ie pense que comme sa recherche me conuia de l'aimer, la bonne volonté qu'il recogneut en moy luy donna sujet de continuer : & d'effect combien heureusement auons nous vescu, & avec combien de contentement iusques à ce iour mal-heureux, que Calydon reuenant des Boyens, ietta les yeux sur moy. Thamire, à qui les blesseures ne peuuent empêcher la parole, le peut mieux raconter que ie ne sçauois, tant y a que nous pouuons dire l'un & l'autre avec verité, que iamais Amant ne fut mieux aimé, ny Amante plus aimée, que Thamire & Celidee. Mais dès que Calydon me vid, ie puis bien dire malheureusement, sans l'offencer, ce bien que nous auons possédé si long-temps, commença de se diminuer, premierement par la maladie, &

puis par le don que Thamire luy fit de moy, auquel ie ne puis iamais consentir. Il est vray qu'apres auoir longuement supporté la froideur de Thamire, & la vaine affection de Calydon, ie me despitay contre tous deux, me semblant que c'estoit avec raison, puis que Calidon m'auoit fait perdre Thamire, & que Thamire m'auoit sans beaucoup de sujet remise à Calydon, & lors que i'estois la plus esloignée de tous deux, ie me vis entierement redonnée à Thamire, par le iugement de la Nymphé Leonide, à laquelle nous en auions donné toute puissance. Je pensay certes, que c'estoit la volonté de Theutates, qui me la faisoit entendre par sa bouche, & me resolut de la suiure entierement, & lors que i'estimois que la raison auoit le plus esloigné Calydon de moy, fut pour le commandement de la Nymphé, fut pour le deuoir qui l'obligeoit enuers Thamire, le voila qui se desespere, & qui veut mourir. D'autre costé le bon naturel de Thamire ne luy permettant de goustier quelque sorte de plaisir, voyant son nepueu en cette peine, se laissa tellement emporter à l'ennuy, que sans faire conte du contentement qu'il auoit desiré & recherché avec tant de passion, il me laissa seule dans le liét, & me fit bien paroistre que l'amitié est plus forte en luy que l'Amour. Je demeuray estourdie de cette rencontre, comme mon affection me l'ordonnoit, & lors que

814 LA II. PARTIE D'ASTRÉE,
i'estois attentive à considerer en moy-mesme
cet accident, l'on me rapporta & mon mary &
mon nepueu sur des eschelles comme morts.
L'aduouë que quand ie les vis, & que ie sceus
comme le tout estoit aduenü, ie demeuray tant
hors de moy, que si peu apres ils ne fussent re-
uenus, ie nesçay à quoy ie me fusse resoluë.
Mais considerant ce qui s'estoit passé, & oyant
les paroles qu'ils tenoient entr'eux, i'esleuay
ma pensee à Tharamis, & le suppliay de me
vouloir conseiller ce que ie deuois faire, pour
nous mettre en repos : Il m'inspira sans doute,
& me fit secrettement entendre par quel mo-
yen ie le pourrois . Et ce fut en ce mesme
temps que ie vous le promis à tous deux, & que
depuis i'ay dilayé, parce que veritablement i'ay
trouué beaucoup de difficulté à l'exécution de
ce conseil, & à fallu que ie me sois fait vne grã-
de force auant que d'y pouuoir consentir. Voi-
cy donc, ô Bergers, quelle fut cette sainte ins-
piratiõ. Consideré, me dit le Dieu, la violente
affection de Calydon, & sois certaine que ia-
mais il ne cessera de t'aimer, que tu ne cesses
d'estre belle. Il ne faut que tu esperes que la re-
ligiõ des Dieux, ny le deuoir des hommes, l'en
retirent iamais. Il ne faut non plus que tu pen-
ses que Thamire, quoy qu'il soit ton mary, &
qu'il t'aime plus que sa vie, puisse iamais estre
content, tant que son nepueu sera tourmenté
de cette sorte. Quant à toy, quelle vie esperes-

tu de pouuoir mener, tant que tu seras cause de la peine de l'oncle, & du nepueu: de te donner à Calydon, ta volonté n'y peut consentir: outre que tu es tellement à Thamire, que rien ne t'en peut retirer que la mort. D'estre aussi à Thamire, la passion de Calydon ne le peut souffrir, ny le bon naturel de Thamire, endurer le continuél desplaisir de son nepueu. Que faut-il donc Celidee que tu faces ? prieu toy par vne belle resolution de ce qui est le germe de cette dissention: mais que peux-tu penser que ce soit autre chose que la beauté de son visage? Il est vray, respondis-ie, mais perdant cette beauté, ie perds aussi bien l'amour de Thamire, que celle de Calydon, & si cela est, j'aime beaucoup mieux la mort. Tute trompes, me répondit-il, l'affection de ces deux Bergers est bien differente: Thamire aime Celidee, & Calydon adore la beauté de Celidee. Que si ce que tu crains estoit vray, il vaudroit mieux que tu mourusses à l'heure que tu parles, que de viure plus longuement, & estre assuree que quand l'aage te rendra l'aide, Thamire cessera de t'aimer. Mais cela n'est pas, d'autant que ce Berger aime Celidee, & quelle que Celidee deuienne, i'amaise son amitié ne se perdra.

Voila Bergers, quelle fut la secrette inspiration que ce Dieu me donna, à laquelle ne voulant contreuenir, ie cherchay les moyens d'y

816 LA II. PARTIE D'ASTREE,
satisfaire, & de fortune ayant appris de ma tante
que les blessures que le diamant fait, ne
guérissent jamais, j'ay bien voulu sacrifier la
beauté de mon visage, si toutesfois il y en a eu,
à vostre repos & à vostre réunion. Mais, ô mon
Thamire, cesserez-vous d'aimer Celidee encor
qu'elle n'ait plus le visage qu'elle souloit avoir,
puis qu'elle a bien voulu le donner pour ran-
çon, & pour se racheter des desirs de Calydon,
afin d'estre toute vostre? Celidee finit de cette
sorte, laissant tous ceux qui l'ouïrent si pleins
d'estonnement, & de merueille, de cette gene-
reuse action, qu'à peine pouvoient ils croire
que ce qu'ils voyoient fust vray.

Il seroit long de dire maintenant les repro-
ches que Calydon luy fit: le desplaisir de Tha-
mire, ny les regrets de Cleonine, & de la mere
de Celidee, & de tous ceux qui la consideroient:
Ant y a que les Myres estās venus, & luy ayans
nettoyé le visage, iugerent, que jamais elle ne
retourneroit en son premier estat, car les playes
estoyent si profondes & en des lieux si delicats
qu'elles luy oïsoient toute la grace, & la pro-
portion qui souloit y estre. Il est auenu que ve-
ritablement Calydon la voyant si difforme, a
perdu cette sole passion qu'il luy portoit, & que
Thamire ainsi qu'elle esperoit a continué de
l'aimer, si bien qu'elle a depuis vescu en repos,
& tellement honoree & estimee de chacun,
qu'elle iure n'auoir receu de sa beauté en toute
sa vie,

sa vie, la moindre partie du cōtētement que sa laideur luy a rapporté depuis 10. ou 12. nuits.

Vous m'avez raconté, dit Leonide, la plus genereuse, & la plus loüable action que iamais fille ait faite, & suis bien aise que cette belle & vertueuse resolution soit partie d'une personne qui m'est proche, comme i'ay sçeu que m'est Celidee, estant niepce de Cleontine, Dieu la rende aussi contente avec Thamyre, que Thamyre a d'occasion de l'aimer, & d'estimer sa vertu. Or, continua Lycidas, Thamire qui croit de n'auoir point d'enfans, veut faire marier Calydon avec Astree, & pour y conuier Phocion, offre de luy donner tous ses troupeaux, & tous ses pasturages, Astree qui a fait resolution de n'aimer iamais rien pour le regret qu'elle a de la mort de Celadon, n'y veut consentir en sorte quelconque, & quand son oncle luy en parle, elle ne fait que pleurer, & lors qu'il la presse, elle respond qu'elle veut passer sa vie parmy les Vestales & Druydes, pour ce subiect m'a prié d'en parler secrettement à la venerable Chrysante: Et pensez-vous, adiousta Leonide, que Chrysante la vueille recevoir sans le consentement de ses parens? Le luy ay fait cette mesme opposition, dit-il, quand elle m'en a parlé; mais elle m'a respondu que n'ayant ny père ny mere, il n'y auoit pas apparence qu'elle en fit difficulté, & que si cette voye luy estoit refusee, elle prendroit celle d'y

818 LA II. PARTIE D'ASTU
cercueil. A ce que ie vois, dit Leonide, pas sans affaire, & ie crois aisément ce que vous dites, que veritablement elle est affligée: Mais qui est celle qui est contente? Vous le pouvez dire, respondit le Berger. Et pourquoy vous plus de difficulté de me dire le bien que vous m'en avez fait, que de me dire le mal? A plusieurs occasions, repliqua-t'il, qui ne peuvent empescher, toutesfois puis que vous en sommes si auant, il seroit mal à propos de ne passer plus outre: Sçachez donc, Mademoiselle, continua-il, en soufrian, que c'est Phylis: une grande Nymphé, ie vous supplie, ne m'en demandez pas dauantage. Ma curiosité, dit-elle, aura bien autant de force contre la priere que vous me faites, que vous en sçauriez auoir contre celle que ie vous fais, de ne vouloir dire ce que sur toute chose ie desire infiniment de sçauoir, car aimant Philis, comment voulez-vous, que ie ne sois point curieuse d'apprendre des nouuelles de son contentement? Mais peut-estre voulez-vous estre ainsi secret, parce que c'est vn des premiers commandemens d'amour, de CELER ET TAIRE. Et parce qu'il vouloit feindre de n'y auoir aucun interest. Non, continua la Nymphé, ne vous cachez point à moy: Je sçay, Berger, plus de vos nouuelles que vous ne pensez. Auez-vous opinion que depuis le temps que ie frequente parmy vos Bergers, ie n'aye pas appris que vous estes ser-

miteur de Philis, & que cette affection est com-
 mencee avec celle de Celadon & d'Astree; &
 qu'apres auoir continué longuemēt vous estes
 en fin deuenu ialoux de Siluandre: l'aurois eu
 peu de curiosité, si voyant vn si honnestre Ber-
 ger que Licidas, & ayuant particulièrement
 Philis; ie ne m'estois enquisse de leur vie: Con-
 tentez vous Berger, que si ie ne vous ay point
 fait de semblant, ç'a seulement esté par discre-
 tion, & qu'en effect i'en sçay presque autant
 que vous, & si vous voulez ie vous en diray de
 telles particularitez, que vous serez contraint
 de l'aduoüer. Licidas l'oyant parler de cette
 sorte, demeura vn peu confus, & d'abord eut
 opinion que cela venoit d'Astree & de Philis;
 Je croy bien, dit-il; en fin, que vous sçauiez
 quelles sont nies folies, & que toutes celles que
 vous auez veuës depuis quelque temps en çà,
 n'ont pas esté si secretes, que ie le voulois estre,
 mais pour vous faire patoistre que ie suis au-
 tant vostre seruiteur, qu'elles sçauoient estre
 vos seruantes, ie vous veux dire ce que vous
 ne sçauriez auoir appris d'elles, parce que ce
 sont des choses qui sont aduenues depuis qu'el-
 les n'ont eu l'honneur de vous auoir veüe,
 vous suppliant toutesfoi's de n'en rien dire.
 I'estime trop, respondit la Nymphe, la vertu de
 Philis, & vostre merite, pour ne couvrir de si-
 lence, tout ce que ie penseray qui puisse im-
 porter ou à l'vn ou à l'autre, & vous pouuez iuy

ger que ie me sçay taire, puis qu'y ayant long temps que ie sçay ce que ie viens de vous dire, ie n'en ay iamais fait semblant. Mais quand vous m'avez dit que Philis estoit contente, i'ay esté estonnee, sçachant assez combien elle estoit en peine de vostre froideur & ialousie. Ah! grande Nymphé, dit Licidas en souffrant, qu'il m'a bien fallu changer de personnes, depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir. O que l'on m'a bien fait crier mercy, & demander pardon! ô combien de fois ay-ie esté contraint de me mettre à genoux! Croyez, Madame, que Philis a bien sceu me ramener à mon bon sens, & qu'elle m'a bien fait reconnoistre mon deuoir. Si ie pensois auoir assez de loisir à le vous raconter par le menu, vous verriez qu'il y a beaucoup de difference entre vn amant & vn homme sage. Je ne sçauois, respondit la Nymphé, apprendre de plus agreables nouuelles que celles-cy, & pour le loisir vous en auez assez, puis qu'Adamas, Phocion, & Diamis sont entrez en discours, d'autant que ces vieilles personnes ne peuuent iamais trouuer la fin de leurs paroles. Ce qui donnoit encore plus d'enuie à la Nymphé de le faire parler, estoit pour le diuertir d'autant de la consideration d'Alexis, car encor qu'elle sceust bien, que si ce n'estoit à cette fois, ce seroit à vne autre: Toutesfois elle iugeoit que la premiere veüe estoit la plus dangereuse, par-

ce qu'après son iugement estant desia preoccu-
pé par cette opinion de ressemblance, il ne
pourroit si bien descouvrir la verité: & que
mesme le rapport qu'il en feroit aux Bergets
& Bergeres de sa cognoissance, seroit presque
le mesme effect aux autres. Lcidas qui n'y
pensoit point, croyant seulement de faire chose
qui fust agreable à la Nymphé, reprist la paro-
le ainsi.

HISTOIRE

DE LA BALOVSIÉ

DE LICIDAS.



O v s sçavez, Madame, que
l'ordinaire conuersation qui
estoit entre Philis & Siluandre,
à cause de la gageure qu'ils a-
uoient faite de se faire aymer à
Diane, fust le subiect de ma ialousie. Mais ce
ne fut pas de celles qui n'ont que lenom du
mal, & en retiennent fort peu de mauuaises
qualitez, car ie puis dire n'y auoir iamais eu
passion plus approchante à la Manie, que celle
qui m'occupoit l'entendement en ce temps-là:
de sorte que depuis ie me suis estonné plusieurs
fois, comme il a esté possible que i'aye peu

viure en ceste peine , aussi ne mettray-ie iamais au cours de ma vie, les lues ou plustost les siecles que i'ay passez en si miserable estat. Car tant s'en faut que ie puisse dire d'auoir vescu, que ie tiendray tousiours auoir plus souffert en ce temps-là, que les douleurs de la mort ne sçauoient estre grandes, d'autant que quand la mort est aduenüe, les douleurs ne la peuuent outrepasser, ny l'accroistre, mais en ceste passion dont ie parle, tant de nouueaux accidens qui l'agrandissent suruenoient d'heure à autre, que quand ie venois à retourner les yeux sur mes premiers maux, ie trouuois les derniers si grands, qu'il me sembloit que ceux que i'auois soufferts auparauant, ne meritoient point d'auoir le nom de douleur: & le pis encor estoit que i'auois vne si grande curiosité de rechercher les suiets de mon despitaisir, que bien souuent quand il ne s'en presentoit point, ie m'en figurois de tant esloignez de toute apparence de raison, que maintenant quand ie les considere, ie m'estonne comme il est possible que mon iugement fust si peruerty. Si elle parloit librement avec Siluandre, ô que ses paroles me perçoient viuement le cœur! si elle ne luy parloit point, ie disois qu'elle feignoit: si elle me caressoit, ie pensois qu'elle me trompoit: si elle ne faisoit point conte de moy, que c'estoit vn resmoignage du changement de son amitié; si elle fuyoit Siluandre, qu'elle

craignoit que ie m'en apperceusse: si elles s'en
laissoit approcher, qu'elle vouloit mesme
que i'eusse le desplaisir de le voir: si elle se mon-
stroit gaye, qu'elle estoit bien contente de ses
nouuelles affections, si elle estoit trille, qu'il
auoit quelque mauuais mesnage entr'eux. Bref
toute chose m'offençoit: & quand il n'y auoit
rien surquoy ie peusse fonder quelque occasion
de desplaisir, ie m'accusois de faute de iugement
de ne sçauoir recognoistre leurs dissimulations.
Combien de fois ay ie souhaitté de n'auoir
point de veuë, pour ne voir ny Syluandre, ny
Phylis: mais cesseroient ils, (disois-ie incontine-
ment) de s'aimer, encor que ie ne les visse pas?
Combien de fois ay-ie desiré de perdre la vie?
Mais, disois-ie, il vaudroit mieux perdre l'A-
mour, d'autant que la memoire qui me tour-
mente, ne laisseroit de me suivre apres mon
trespas. Et voyez à quelle extremité mon mal
estoit paruenu, puis qu'au lieu d'aimer Phylis,
ie la haïssois: l'eusse voulu qu'elle eust esté lai-
de, & desagreceable: & toutesfois i'eusse esté mar-
ry si elle eust eü moins de beauté & de grace.
Ce que ie recogneus en ce mesme temps-là,
parce qu'ayât eu deux ou trois accez de fievre,
& le mal luy ayant changé le visage, i'en eus-
tant de desplaisir, qu'elle mesme s'en apper-
ceut. Viuant donc, ou plustost languissant
de cette sorte, estant presque reduit à vn deses-
poir, les Dieux sans doute eurent pitié de moy.

Il y a quelques nuits que Syluandre s'estant endormy dans vn bois qui est aupres du temple de la bonne Deesse, à son reueil il se trouua vne lettre en la main, sans sçauoir qui la luy auoit donnee. Et parçe qu'à son retour il la fit voir à Diane & à la Bergere Astree, elles creurent qu'elle estoit écrite de la main de Celadon, & pensant apprédre de ses nouuelles au lieu où il l'auoit trouuee, elles le prièrent de les y vouloir conduire, ce qu'il fit. Mais la nuit estant suruenüe elles se perdirent de sorte, qu'elles furent contraintes d'y attendre le iour. Et parçe què durant le peu de temps qu'Astree dormit, elle eüst quelques visions (qui luy firent croire que Celadon estoit en peine pour n'auoir receu les derniers offices de la sepulture, & qui à la verité auoient esté dilayez pour pouuoir apprédre quelques nouuelles de son corps) elle se resolut de luy dresser pour le moins vn vain tombeau, que l'on trouua plus à propos, de faire au nom de Paris, que non pas au sien, ainsi que depuis i'ay sçeu de Phillis. O, Madame les ceremonies, comme vous sçauiez, en furent assez longues pour conuier ces Bergeres de demeurer à leur retour quelque temps retirees en leurs cabanes pour se reposer, fut du travail de la nuit precedente, fut de la longueur du chemin qu'elles auoient fait. Il n'y eut que Diane qui en fut destournee par la presence de Paris. Quant à moy me separant de bonne heure

de la troupe, apres auoir disné ie me retiray sous vn gros buisson, qui est le carrefour de ces chemins qui se croizent aupres de nostre hameau: Il est si touffu, qu'encores que le grand chemin le touche, si est-il impossible d'y estre veu: toutesfois on peut voir aisément ceux qui vont & viennent. Apres auoir longuement entretenu mes pensées, le sommeil m'y surprit, de sorte, que ie ne m'esueillay que quand le Soleil estoit desia prest de se cacher, & faisant dessein de me retirer, ie voulus premierement voir qui estoit dans la prairie, afin d'éuiter la rencontre de Phylis: Et de fortune: i'apperceus Astree, & elle, qui estans demeurees seules le reste de la iournee dans leurs cabanes, s'en venoient prendre le frais en ce lieu. Ie vis d'un autre costé Syluandre qui les suiuoit, pensant, comme ie croy, que Diane ne tarderoit pas beaucoup de les venir trouuer. Ie me recachay soudain sous ce buisson, desirieux de voir ce qu'ils feroient, pensant bien qu'ils me donneroient de nouuelles cognoissances de leur amitié. Mais il aduint que Siluandre les voyant assises à l'autre costé du buisson où i'estois, & se voulât mettre au milieu d'elle; Phylis quitta la place, & s'esloigna quinze ou vingt pas d'eux: i'otûis alors que Astree l'appelloit, & que Siluandre l'en supplioit: ô que ces paroles me faisoient de cuisantes blesseures! Phylis toutesfois n'y venoit point, & monstroît d'estre fort mal

satisfaiſte du Berger: Mais au lieu que cela me deuoit contenter, c'estoit ce qui m'offençoit le plus, ſçachant qu'entre les amans il y a d'ordinaire de ces petites querelles, qui ne font que de renouuellémens d'amirié. Elle estoit à quinze, ou vingt pas d'eux, comme ie vous ay dict, & se promenoit ſeule ſans vouloir les approcher, dont Syluandre au commencement ne faiſoit que ſouſtira: Mais enfin il ne ſe pûſt empêcher d'ē rire tout haut: Phylis qui l'ouït, ſ'allumant d'une plus forte colere contre luy: Voyez-vous, luy dit-elle, Syluandre, ces façons de viure avec moy, me conuient de vous haïr, plus que la mort, & croyez que ie le vous rendray vne fois en ma vie, ou l'occasion ne s'en preſentera iamais. Le Berger luy oyant proferer ces paroles, avec tant de colere, fit vn tel eſclat de rire, qu'il ne pûſt luy reſpondre. Continuez, continuez, diſoit Phylis, ſacheux berger, & ne ceſſez iamais de m'offenſer, peut eſtre que i'auray quelque iour le moyen d'en faire vengeance, ſi alors ie ne la prens, ne croyez iamais que ie ſois Phylis. Mais parce que le Berger la voyant en vne ſi grande colere de force de rire ne pouoit luy reſpondre, Aſtree enfin priſt la parole avec elle. Je n'eûſſe iamais penſé, dit-elle, que Siluandre que i'ay touſiours reconnu ſi diſcret, & ſi remply de civilité parmy les Bergers, voulut à deſſein offenſer Phylis ſans ſubieſt. Phylis ayant Aſtree ne ſaillie point

seton la coustume des personnes qui se voyent soustenuës en leur colere, de s'animer dauantage contre le Berger: Il se soucie fort peu, dit-elle, de m'offenser. Mais il a raison, car aussi bien ne me scauroit il donner plus de volonté de luy faire desplaisir, que i'en ay. Dieu sçait si i'estois marry de cette dissention: & toutesfois encor me fascha-t'il de voir le mespris dont il vsoit enuers elle. En attendant la fin de cette rencontre, i'ouïs que Syluandre, s'adressant à la Bergere Astree: Et vous aussi, belle Bergere, dit-il, vous estes en colere contre moy: & ie pensois que vous tinssiez mon party. Iene suis iamais contre la raison quād ie la puis cognoistre, respondit Astree, & me semble que vous feriez mieux de ne point donner dauantage: d'occasio de haine à ma compaignie, & de vous souuenir encor qu'elle ne puisse pas beaucoup, qu'il n'y a point toutesfois de petit ennemy. Vrayement, respondit alors le Berger, laissant tout ieu à part, encor que vous soyez si partiale pour Phylis, ie veux bien que vous soyez iuge de nostre different, pourueu qu'elle vueille, me dire deuant vous, quelle occasion elle a de se douloir de moy, & quand vous nous aurez ourys tous deux, ie me soumetts dès à cette heure à telle punition qu'il vous plaira. Moy, dit Phillis, que n'entre iamais en raison avec vous; i'aymerois mieux ne parler de ma vie. Mais sçaez-vous que ie desire? C'est que vous

828 LA II. PARTIE D'ASTREE,
fassiez estat que ie ne suis point au monde pour
vous, & que de cette sorte vous perdiez telle-
ment la memoire de moy, que quand par mal-
heur vous me verrez, vous ne pensiez pas mes-
me à moy. Or voyez, respondit le Berger, com-
bien nous sommes de differente humeur, c'est
à cette heure que ie veux parler à vous, & que
ie vous veux dire chose, qui vous fera peut estre
iuger que Syluandre est plus vostre seruiteur
que vous ne croyez pas. Et lors se tournât vers
Aftree, il la pria & supplia, de sorte qu'elle fit
asseoir Phylis aupres d'elle, non pas, dit-elle,
en s'y mettant, que ce soit pour vous ouïr, mais
seulement pour ne desobeyr à celle qui me l'or-
donne ainsi. Luy sans respondre à ses paroles,
recommença de cette sorte. Je croy, Philis, que
vous ne me tenez pas pour sçauoir si peu des
affaires du monde, que vous ayez opinion que
ie n'aye iamais ouïy parler de l'amitié qui est
entre vous & Lycidas. Que s'il estoit autrement,
& que vous eussiez volôté que ie vous en disse
des particularitez, peut estre seriez vous estônée
que i'en aye tant sçeu, & que i'en aye fait paroî-
stre si peu, & lors vous ne iugeriez pas que ce
Syluandre à qui vous voulez tant de mal, fut si
peu vostre seruiteur que vous le pensiez. Tât y
a Bergeres, qu'apres l'auoir sceu de ceux qui font
les plus curieux des affaires d'autrui : en fin ie
l'appris de vostre bouche mesme, & de celle de
Lycidas. Vous ressouuenez-vous point qu'un

soir vous retirant en bonne compagnie, vous commandastes à Hylas de raconter sa vie, & les aduantes de ses amours? N'avez vous point oublié, que cependant vous partistes, & laissastes la trouppé, priant Astree d'aller avec vous? Auez vous bonne memdire que vous allastes le long du bois parler à Lycidas qui vous y attendoit, & qu'Astree vous dit que vous deuiez bié prendre garde, qu'il ne fust trouué mauuais, & que vous luy respôdites, qu'il vous en auoit tant pressée, que vous ne le luy auiez peu refuser; Mais que pour ce subiet, vous auiez prié Astree d'y estre avec vous. Or Bergere, pensez maintenât à tous les discours que vous y eustes avec Lycidas: car ie les sçay tous comme les ayant ouys. A ce mot elles rougirent, & demeurèrent si estonnees qu'elles ne faisoient que se regarder. Mais Syluandre reprenant la parole, Ne soyez point marrie, dit-il, que ie sçache ce que ie viens de vous dire, car i'ay assez de discretion pour n'en faire paroître que ce qui ne vous peut importer, & si vous vouliez, belle Astree, que ie vous disse la colere de Lycidas contre vous, & la peine que vous pristés de là luy faire perdre, vous verriez que ie sçay presque autant de vos affaires, que vous mesmes. Mais cela ne seruant de rien à ce que i'ay à vous dire maintenant, il suffit, Phylis, que vous sçachiez que ie n'ignorois, ny la ialousie, ny le subiect de la ialousie de Lycidas. Il faut bié dire

(dit ma Bergere le regardant ferme entre les yeux) que vous estes malicieux ayant sceu ce que vous dites, d'auoir vescu de ceste sorte avec moy, pour donner plus de peine à Lycidas, à vous & à moy! Ah Bergere, respondit-il, que vous m'estés plus obligee que vous ne pensez pas! car que vouliez-vous que ie fisse? Puis que vous sçauiez, dit-elle, que Lycidas estoit ialoux à vostre occasion, vous deuez m'esloigner. Vous me dites (repliqua-t'il) vne chose impossible, & qui vous eust peu nuire infiniment si ie l'eusse faite. Impossible, d'autant qu'ayant entrepris de seruir Diane, & vous estant ordinairement aupres d'elle, il m'estoit impossible de vous esloigner l'une sans l'autre. Et bien, dit Phylis, si vous eussiez esté reuenuers moy, que vous deuez estre, n'eussiez vous pas plustost esleu de laisser la frequentation de Diane, avec hazard de perdre vostre gageure, que nō pas de dōner tant de ialousie à Lycidas, & à moy tant de desplaisir, puis que le Berger estoit tāt de vos amis, & que ie ne vous auois iamais dōné occasion d'estre autre que des miēs? Je voy bien Bergere, respondit Syluandre, que vous ne sçauiez pas le mal que vous m'avez fait, puis que vous parlez de ceste sorte, ny combien il m'estoit impossible de faire ce que vous dites. Que ie vous ayé fait du mal, dit Phylis, c'est dont bien par ignorance; car ie n'en ay iamais eu intention. Cela, repliqua le Berger, n'empê-

che pas qu'en effect vous ne m'ayez fait du mal, & que ie ne le ressenté. Et comment, adioust la Bergere, peut estre aduenü ce que vous dites? N'est-ce pas Phylis, respondit la Bergere, qui est cause que i'ay entrepris de seruir Diane? Et vo^{us} n'estes vous pas ceste Phylis? Et pour cela, dit Phylis, de quoy me voulez vous accuser? De tout le mal, respondit Syluandre, que ie ressentiray iamais; car au lieu de feindre, i'ay aymé à bon escient. A ce mot le Berger s'arresta tout court, & bien marry d'en auoir tant déclaré, de quoy s'apperceust Astree, Ne soyez fasché, dir-elle, & ne rougissez point d'aduouier la verité, peut-estre que ces paroles ne sont pas les premières qui nous ont donné cognoissâce. I'en auray iamais honte, respondit-il, de dire que ie suis seruiteur de Diane pour la seule consideration, mais ouy bien considerant combien ie merite peu. Si Diane, respondit Astree, doit estre acquise par les merites, il n'y a personne qui y doüe pretendre plustost que Syluandre.

Pleust à Dieu, belle Bergere, repliqua-t'il, que chacun eust la mesme opinion. O Madame; que ces paroles me furent agreables, & que Syluandre eust vne douce main, pour panser vne sensible playe que la mienne. Comment, dit Leonide, est-il possible que ce Berger äyme véritablement Diane? Elle faisoit cette demande, encor qu'elle sceust bien ce qui en estoit,

832 LA II. PARTIE D'ASTREE,
pour en auoir quelque nouuelle cognoissance
à cause de Paris. N'en doutez point, dit-il, Ma-
dame , & vne autrefois ie vous raconteray
dauantage, mais pour ce coup, ie vous diray
seulement, comme ie me deliuray de cette fal-
cheuse ialousie. I'ouïs donc que Siluandre en
continuant reprit de cette sorte. Or ne pou-
uant m'esloigner de vous à cause de Diane, que
vouliez vous que ie fisse: soyez en vous-mêmes
le iuge. Dés le commencement, respondit Phy-
lis, vous ne deuiiez point donner d'occasion de
ialousie à Lycidas, & puis voyant que comme
que ce fust il estoit deuenu ialoux, vous deuiiez
non pas m'esloigner du tout, puis que vous di-
tes que vous ne le pouuiez faire à cause de Dia-
ne: mais pour le moins estant en lieu où Lyci-
das nous apperceuoit, il falloit viure plus mo-
destement, & plus froidement avec moy. Ah
nouice en Amour , respondit le Berger, quand
Lycidas deuint ialoux y pristez-vous garde?
Nullement, dit-elle, & comment, adiousta Syl-
uandre, vouliez-vous que ie m'en apperceusse
mieux: Ne vous ressiouenez-vous pas, qu'à la
premiere parole qui vous en dit , vous demeu-
rastes si estonnee de telle opinion, que vous ne
pustes luy respondre de quelque temps? & cela
dautant que les commencements des maladies
d'Amour, sont comme la plus part des au-
tres qui ne donnent cognoissance d'elles que
la fièvre ne soit desia bien forte. Ie ne pouuois
donc

donc non plus empescher la naissance de cette ialousie que vous, & quant au progrez, ie pense vous y auoit infiniment obligee, parce que si deslors que ie vous en eus parlé, ie me fusse retiré de vous, ou que i'en eusse vsé plus froidement, qu'eust-il pensé; ou pour le moins qu'eust-il deu penser? Que si ie m'en esloignois, & si ie viuois d'autre sorte que de coustume, c'estoit pour le tromper, & que nous estions en bonne intelligence ensemble; comment se fut-il imaginé que i'eusse sceu cette ialousie que par vous, puis qu'il n'en auoit parlé qu'à vous? Et s'il eust eu opinion que vous me l'eussiez dite, n'eust-il pas iugé avec raison qu'il y auoit vne grande amitié entre nous? & ce moyen pouuoit amortir ou allumer dauantage sa ialousie: croyez, Phylis qu'il a esté beaucoup plus à propos que i'aye continué de viure comme i'auois commencé, puis qu'il a deu cognoistre par là qu'il n'y auoit point d'intelligence entre nous; voyant que vous ne m'en auez point aduertty; ny point d'Amour, d'autant que ie ne me cachois de personne, là dissimulation en estant vn des plus grands signes. A ce mot estant resolu de la doute où i'auois esté si long temps, & cognoissant qu'il n'y auoit point d'Amour entr'eux, ie m'escriay, Ah Phylis, que Siluadre scait biē aimer, & qu'il parle avec beaucoup de verité, & faisant le tour du buisson, ie vins courant me ietter à genoux deuant elles, de quoy elles furent

toutes deux si estonnees, que se prenans par les mains, elles demurerent comme rauies. Quāt à moy plus cōtent de ma fortune que ie n'auois iamais esté, ie ne sçauois par quelles paroles cōmencer, pour remercier Amour de ceste faueur, enfin m'adressant à elle, ie parlay de cette forte; Ma belle Bergere, si vostre amitié a esté assez forte pour ne se point rompre, sous la pesanteur de ma faute, ie m'assure quelle le sera encor assez pour vous plier plustost au pardon qu'à la vengeance. Voicy ce Lycidas qui par ses soupçons vous a tant offensée, mais le voicy maintenant qui vous crie mercy, qui vous demande pardon sans refuser chose que vous luy ordonnez, pourueu que vous oubliez cette offense. Je tins encor quelques autres semblables propos, ausquels sans faire responce elle tourna la teste de mon costé, mais sans regarder tenoit les yeux contre terre: & parcé que ie m'estois teu, & qu'elle ne parloit point, Siluandre voulant estre en partie cause de mon contentement comme il l'auoit esté de mon desplaisir. Ainsi dit-il, Bergere, que i'ay esté tesmoin que sans suieſt Licidas a eu de la ialousie, de mesme le feray-ie que vous auez plus de vengeance que d'Amour, si vous ne receuez la satisfactiō qu'il vous faiſt. Il n'est plus temps de consulter en vous mesme ce que vous deuez faire, le deuoir où il se met le vous dit, son affection le vous requiert, & vostre ancienne amitié le vous

commande. Ma sœur, adiouſta Aſtree, Siluandre vous dit vray; & deuez outre cela croire aſſeurément, que c'eſt pluſtoſt excès, que defaut d'Amour qui a fait commettre cette erreur à Lycidas, & de plus, qu'eſ'il a fait la faute, il en a bien fait la penitence. Alors Philis leuant les yeux lentement contre moy; Lycidas, dit-elle, vous m'avez tellement offenſee, qu'il eſt bien malaiſé que ie n'en aye longuemēt le ſouuenir: toutesſois puis qu'Aſtree me l'ordonne ie veux bien vous pardonner, mais avec ſerment que ſ'il vous auient iamais de retomber en ſemblable faute, vous deuez perdre à iamais toute eſperance de mon amitié. Et quoy, Lycidas, continua-t'elle apres d'une voix plus forte, vous ſemble-t'il que les aſſurances que iuſques icy vous avez receuës de ma bōne volonté, ſoient ſi petites qu'il en faille douter aiſément? Quelle ſi grande cognoiſſance avez vous eu de ma facilité, ou de ma legereté, que vous puiſſiez croire que j'aime, & reçoie tous ceux qui me regardent? elle euſt continué ſans doute, car ie ne ſçauois que luy reſpondre, n'eũt eſté qu'Aſtree l'interrompant. C'eſt aſſez, ma sœur, luy dit-elle, vous ne ſçauriez en dire tant que vous n'ayez encor occaſion de vous plaindre dauantage. Mais reſſouuenez-vous que c'eſt ce Lycidas à qui vous avez bien rendu de plus grandes preuues d'amitié, que ne ſera pas le pardon que ſon ſilence & ſa ſoumiſſion vous demandent,

& que si vous le luy refusez, vous ne ferez vne petite offense à vostre vie passée. Philis apres auoir esté muette quelque temps, en fin adressa sa parole de cette sorte à sa compagne. Je le veux, ma sœur, ie pardône non seulement l'offense, mais la veux entierement oublier, pourueu qu'à l'aduenir il ne me donne iamais occasion de m'en souuenir. Voila, Madame, comme ie fus guery, voila comme ma faute fut pardonnée, & comme ie rentray en mon premier honneur, & depuis nous auons veü Siluandre & moy, avec tant de familiarité qu'il est l'homme que i'ay iamais le plus aimé, & apres mon pauvre frere. Et n'avez vous point de peur, adiousta Leonide, que l'ordinaire veü de Siluandre & de Philis ne vous donne la mesme ialousie que vous avez eüe? Cela n'est pas sans danger, puis que celuy qui aime est de sa nature merueilleusement suiet au soupçon. Deux raisons, dit Ligidas, m'en empeschent tousiours: l'vne que i'ay trop d'assurance de l'amitié de Philis, & l'autre, de l'amour que Siluandre porte à Diane, qui sans mentir est telle qu'elle ne sçauroit souffrir vne compagne: mais ie vous supplie, grande Nimphe, de n'en vouloir point parler, car il auroit occasion de se douloir de moy, qui vous aurois decelé ce qu'il s'efforce avec tant d'artifice de tenir caché: & mesme que pour auoir permission de parler à sa Bergere sans qu'elle s'en puisse offenser, il a fuy

jusques icy le iugement qu'elle doit faire de son merite, & de celuy de Philis, luy semblant que tant qu'il le pourra éuiter, il luy sera permis de luy dire combien il l'aime, car il y a plus de hui& ou dix iours que les trois lunes sont escoulees.

Ainsi discouroient Licidas & Leonide, cependant qu'Hylas entretenant Alexis ne se prenoit garde, que peu à peu il en deuenoit amoureux. Et elle qui auoit opinion que cela luy seruiroit à se faire mieux croire, Alexis luy donnoit à dessein toute l'Amour qu'elle pouuoit: car encores qu'elle n'eut iamais veu, si auoit-elle esté aduertie par Leonide & Paris de son agreable humeur. Et comme s'il eust voulu rendre vne bonne preuue de ce qu'il estoit, sans en laisser plus longuement en doute ceux qui ne le cognoissoient point, il s'escria tout à coup en frappant des mains, & se les frottant l'une en l'autre, S'en est fait, Philis, ie vous dis adieu: cette belle Ninphe vous ra-uit ce que l'Amour vous auoit acquis: & tout ce que ie puis faire, c'est de vous donner le congé que ie prens pour moy. Siluandre & Corilas oyant cette prompte resolution ne purent s'empêcher, voyant qu'Alexis de force de rire ne pouuoit prononcer vn seul mot, de prendre le party de Philis pour luy donner occasion de commencer quelque agreable discours. Et quoy, Berger, luy dit Corilas, donnez-vous

840 LA II. PARTIE D'ASTRÉE.

de cette sorte congé à la belle Philis: comment pèsez-vous qu'elle puisse estre consolée de cette perte? C'est bien ce iour qu'entre tous les siés elle doit marquer de noir. A son dām, respondit Hilas tout froidement, pourquoy n'est elle pas aussi belle qu'Alexis? O Dieux! repliqua Corilas, & qui sera celle à l'aduenir qui pourra estre assuree de vostre amitié? Cette belle Nymphe, respondit-il, qui est plus belle que Philis. Mais, adiousta Corilas, n'a-t'elle pas en Philis vne bōne preuue de vostre legereté? Non pas cela, dit-il; mais ouy bien vn grand tesmoignage de sa beauté. Si est-ce, respondit Corilas, que Philis n'est pas laide. Si m'auouërez vous, dit-il, qu'elle a moins de beauté qu'Alexis, puis qu'elle luy cede sa place. Quelquefois, respondit Corilas, on la quitte parce qu'on s'y fasthe, ou qu'on espere mieux. Pour s'ennuyer de moy, repliqua l'inconstant, il est impossible à Philis, car elle a trop de iugement, & pour esperer mieux elle ne sçauroit, & puis est-ce elle à vostre aduis qui me quitte, ou si ce n'est point moy qui luy donne son congé? Siluandre estoit demeuré muet assez long temps, mais voyant que Corilas ne respondoit plus, il prit la parole pour luy. Ce n'est, dit-il, ny defaut de beauté en Philis, ny congé que ce Berger luy donne que la retraite qu'il fait, mais la naturelle inconstance qui est en luy. C'est bien dit, respondit Hilas: appelez-vous inconstance de paruenir pas à pas où l'on

à fait & dessein d'aller? Non pas cela, dit Siluandre, & toutes fois, dit Hylas, on met vn pied tantost en terre, & tantost en l'air, quelquefois deuant, & quelquefois derriere: & n'est ce pas cela aussi bien inconstance que ce que vous me reprochez? puis qu'ayant fait dessein de paruenir à la parfaite beauté, tout ainsi qu'en marchāt on change d'vn pied à l'autre, iusques à ce qu'on paruienne au lieu que l'on s'est proposé: de mesme ay-ie fait aimant les beautez que i'ay rencontres iusques à ce que ie sois paruenu à celle d'Alexis, que veritablement ie recognois estre la plus parfaite de toutes. Vous auriez peut-estre raison, respondit Syluandre, si la Nature nous auoit permis d'y aller tout d'vn pas, ainsi qu'il est en nostre puissance d'aimer d'abord cette parfaite beauté. Comment, dit Hylas, voulez-vous me conseiller de faire icy mon apprentissage? il y a bien apparence qu'vn apprentif du premier coup peust estre digne seruiteur d'Alexis. S'il n'y auoit que cela seulement, dit Siluandre, qui vous empeschast d'estre digne d'elle, ie ne vous conseillerois pas d'en faire difficulté, car les choses que la Nature produit sont bien differentes de celles que l'artifice nous donne. L'herbe dès qu'elle commence de poindre est aussi bien herbe, que quand elle a son parfait accroissement: au contraire ce que l'artifice nous produi&t se perfectionne par vn long estude & vne curieuse industrie. Or l'Amour estant vn

842 LA II. PARTIE D'ASTREE,
instinct de la nature, il n'a besoin d'apprentissage: & c'est pourquoy en quelque aage que nous soyons, nous aimons toujours quelque chose. Estans enfans, les pourceaux, estans hommes les hommes, & quand nous sommes vieux, les richesses, & ceux qui nous peuvent estre utiles. Et par là, dit Hylas, vous voulez conclure Siluandre, que ie ne deuois auoir rien aimé iusques icy: Et bien ie le vous accorde, i'ay esté en erreur, mais ne m'aduouerez vous pas qu'aimant à cette heure cette belle Nymphe, ie fay pour le moins ce que ie doy, & que tant s'en faut que par cette dernière action ie doie estre blasmé, que toutes mes fautes passées en demeurent couuertes entierement. Tout ainsi, respondit Siluandre, que vous auez failly par le passé en aimant ces beautés que vous ne deuiez pas: Aussi faillez-vous à cette heure d'en aimer vne que vous ne meritez pas: & comme par vos premières actions vous auez acquis le nom d'inconstant, ces dernières vous donneront celuy de temeraire. Alexis s'estoit tenu quelque temps, prenant plaisir aux discours de ces Bergers: mais quand elle s'ouit si fort louer elle fut contrainte de reprandre ainsi la parole. Si ie merite autant, gentil Berger, l'amitié de Hylas: que de bon cœur ie la reçois, soyez certain qu'il n'aura peu d'occasion de m'aimer, ny moy peu de moyen de recognoistre sa bonne volonté. Et se tournant toute riante vers

Hylas. Et vous, luy dit-elle, mon serviteur, prenez bien garde que les paroles de ce Berger ne vous estônent, car vous vous offenseriez trop; & l'ouvrage que vous me feriez ne seroit pas moindre; puis que c'est honte d'entreprendre & se retirer d'une entreprise imparfaite: & ce seroit une preuve trop evidente de mon peu de merite si vous me quittiez si promptement: Mais Hylas, interrompit Siluandre, comment ne craignez-vous l'ire de Thautates, ayant la hardiesse de vous adresser à une personne qui luy est consacrée? Ignorant, respondit Hylas, les Dieux ne nous deffendent pas de les aimer eux-mesmes, & commēt seroient-ils courrougez si nous aimons ce qui est à eux? Voyez-vous, dit Alexis, ce Berger a quelque mauvais dessein contre nous, il vous veut esloigner de moy par artifice, car il sçait bien que si ie veux ie ne continueray pas la profession que j'ay prise.

Ces bergers parloient de cette sorte, cependant qu'Adamas entretenoit Phocion, Diamis, & Tyrcis, & parce qu'il les estimoit beaucoup, fut pour leur aage, fut pour leur vertu, ou pour le dessein qu'il avoit de faire en sorte que Celadon espousast Astree, il faisoit tout ce qu'il luy estoit possible pour les garder de s'ennuyer. Et d'autant que Tyrcis estoit estrange, & qu'il n'avoit point veu ce qui estoit de rare en son logis, il luy demanda si ce ne luy seroit point de peine

844 LA II. PARTIE D'ASTREE,
de se promener, & visiter sa maison. Et ayant
sçeu qu'il le desiroit infiniment, il le prit par la
main, & dit à Paris, qu'il cōduisist Hylas, & ces
autres Bergers s'ils vouloiēt en faire de mesme.
Alexis estant aidee de Hylas se relēua, & s'ap-
puyant sur luy, suiuit Adamas, avec le reste de
la compagnie. La maison estoit tres-belle, &
agreable de plusieurs singularitez: mais parce
que le discours en seroit trop long, nous n'en
dirons que ce qui seruira à nostre propos. Ils
entrèrent donc dedans vne belle galerie qui
auoit la veuë de la plaine d'vn costé, & de l'au-
tre des montaignes qui la limitoient en sorte
qu'elle estoit tres-agreable. Le bas estoit lam-
brissé, & tous les entre-deux des fenestres
estoyent remplis des cartes des diuerses Prouin-
ces de la Gaule: Et par dessus estoient posez des
pourtraits de diuerses Prouinces, Rois & Em-
pereurs, parmy lesquels on voyoit ceux de plu-
sieurs belles femmes. La voute estoit tout en-
richie d'or, & d'azur, avec maintes deuises.
Chacun iettant l'œil sur ce qui luy estoit le plus
agreable: mais Hylas qui n'auoit le cœur qu'à
la beauré, tournant les yeux sur vn tableau de
deux Dames; Voila, dit-il, deux visages bien
agreables: mais lequel iugeroit on estre le plus
beau? Adamas qui l'ouït: Cestuy-là, dit-il, qui
est à main droite est celuy de la belle mere, &
l'autre de la belle fille, & ont esté deux Prince-
ses aussi belles, & aussi sages qu'il en fust iamais,

& autant agitées de la fortune qu'autres qui ayent esté de nostre temps : Car celle-cy qui me semble plus aagée c'est la sage Placidie, fille du grand Theodose, sœur d'Arcadius, & d'Honorius, femme de Constance, & mere de Valentinian, qui tous cinq ont esté Empereurs, & desquels vous pöuvez voir les portraits vn peu en là. Et cette autre; c'est Eudoxe fille de Theodose deuxiesme, & femme de Valentinian, que Genserik emmena en Affrique: Voila, dit Tircis, de belles Princesses, & qui ont vne grande extraction, mais en quoy leur a esté la fortune si contraire? Je le vous diray briefuement, respondit Adamas, & ensemble vous feray cognoistre vne partie des pourtraits que vous voyez icy: & lors, apres s'estre teu quelque temps, il reprit de cette sorte.

HISTOIRE

DE PLACIDIE

THEODOSE premier de ce nom, Empereur d'Orient, l'un des plus grâds Princes que nous ayons veu depuis Auguste, eust trois enfans; l'un Arcadius, qui fut apres luy Empereur en Orient; l'autre Honorius qui eust l'Empire d'Occident, & la sage Placidie, de qui la fortune fut si diuerse, que par elle on peut aisé-

ment iuger combien la vertu est ordinairement trauersee; car estant demeurée entre les mains de son frere Honorius, & luy entre celles de Stilicon, en la charge duquel le grand Theodose l'auoit remis durant son ieune aage, elle tomba en ces accidens si diuers, qu'il sembla que la fortune eust pris sa vie pour y faire paroistre la puissance qu'elle a sur les choses humaines; dont Stilicon fut en partie cause, qui ayant vne si grande puissance sur la personne du ieune Theodose, & sur tout ce qui estoit de l'Empire, esleua les yeux de son ambition à vne plus absoluë autorité, desirant de se faire luy-mesme Empereur, comme ses desseins estants descouuerts, firent assez paroistre. Et parce qu'il auoit l'entendement vif, & que le maniement des affaires luy auoit appris les moyës de paruenir à la grandeur qu'il desiroit, il pensa de faire par finesse ce qu'il voyoit impossible de paracheuer par force. Dès le commencement donc il accroût son autorité au plus haut point qu'il pensa la pouuoir esleuer sans donner cognoissance de son intétion, & puis la voulut fortifier par le moyen de sa fille qu'il fit espouser à Honorius, car le nom de beau pere de l'Empereur le faisoit beaucoup honorer & redouter. Apres il fit des secrettes intelligences avec ceux qu'il estima estre propres à son dessein, & enfin se resolut d'affoiblir les forces de l'Empereur le plus qu'il luy seroit possible, pour s'en pouoir

plus aisément saisir: en quoy il n'eust pas beaucoup de peine, parce qu'il sembloit que tous les peuples de la terre prenoient Rome en ce temps-là pour butte de leurs armes. Les Gots, les Francs, & les Bourguignons en Gaule, les Vandales & les Alains en Espagne, les Anglois & les Pictes en Bretagne, les Huns & les Gepides en la Pannonie: Bref de tous costez l'Empire estoit de telle sorte deschiré, qu'il ne luy restoit plus que l'Italie d'entier. Et de fortune Alaric Roy des Gots, pour ne la laisser plus en repos que le reste de l'Occident, y vint fonder avec vn si grand nombre de peuple, qu'il fut impossible à Honorius de luy résister. De sorte que pour luy donner occasion d'en sortir il fut conseillé de rechercher la paix à quelque prix qu'il la pust auoir: à quoy il s'accorda aisément, n'estant qu'humeur fort guerriere, & souhaitant sur toutes choses de viure en repos. Le traité de la paix ayant donc esté proposé, fut conduit si sagement, qu'en fin Alaric accorda de se retirer deçà les Alpes, en quelques provinces qui luy furent assignées par l'Empereur: de quoy Stilicon estant mal content, parce qu'il iugeoit que cest accord porteroit preiudice à son dessein, il fit en sorte avec vn Capitaine estranger qui pour lors estoit souldoyé de l'Empereur, qu'il fut chargé pres des riuies du Pau, lors qu'il se retireroit sans meffiance, aux terres qui luy estoient restées: dont il fut si

848 LA II. PARTIE D'ASTREE,
despité contre Honorius, qu'il reuint à Rome,
l'assiege, & au bout de deux ans la prit & la sac-
cagea entierement, quoy qu'Honorius pour
faire paroistre qu'il n'auoit point consenty à
telle perfidie, eust fait mourir le traistre Stili-
con aussi-tost qu'il auera que cette entreprise
venoit de luy. Ainsi cet ambitieux finit mal-
heureusement ses iours, sans mettre fin toute-
fois aux miseres de l'Italie : Parce qu'Alaric
apres auoir saccagé & brulé cette grande Cité,
n'estant point encores saoul de ses despoüilles,
pilla tout le païs d'alentour, & le ruina de sorte
qu'il falloit bien estre barbare pour n'en auoir
point de pitié. Mais ce qui fut plus déplorable,
outre la ruine de tant de Temples, & la perte
de tant de raretez dont les Empereurs auoient
esté curieux d'embellir leur ville, ce fut la mi-
serable fortune que courut cette sage Princeesse
ausac de Rome, où elle se trouua sans secours
pour la nonchalance de son frere: car elle qui
d'extraction estoit fille des Cefars, & sœur de
deux Empereurs, souffrant la peine de la faute
d'autrui, se vit captiue entre les mains de ces
Barbares, sa patrie bruslee, les temples profa-
nez, & elle en tel danger que si Ataulfe Prince
du sang d'Alaric, espris de sa beauté & vertu,
ne l'eust iugee digne d'estre sa femme, elle
estoit en danger de perdre la vie, ou ce qu'elle
auoit de plus cher. Mais ce Prince la voyant si
belle & si sage, & sçachant qu'elle estoit fille du

grand Theodose, en deuint si passionnément amoureux qu'il la requist en mariage, & peu apres l'espousa avec la permission d'Alaric. Considérez quelle force cette sage Princeesse fit à soy-mesme avant que de pouuoir consentir à cette alliance, & qu'elle deust estre sa prudence pour se conduire entre ces peuples rudes & babares si sagement qu'elle fit. Et en cela Dieu fit bien paroistre d'auoir pitié de la déplorable Rome, car sans cette alliance elle eust esté entierement rasee : d'autant qu'Alaric s'en retournât mourut à Cosenze, & le Prince Ataulfe, par la voix commune de l'armée, fut esleu Roy. Si vous considerez ce tableau qui est au pres de celuy de Placidie, vous iugerez aisément, que c'estoit vne personne rude & hagarde, & pluost desireuse de sang & de guerre, que non pas de paix. Aussi il n'eut si tost ce pouuoir absolu pour les Gots, qu'il reprit le chemin de Rome, en dessein de la bruler & démolir entierement, luy semblant que tant que les murailles de la ville demeureroient entieres, il y auroit tousiours vn Empereur Romain, duquel le nom luy estoit si odieux, qu'il en vouloit faire perdre la memoire. Quand la sage Placidie descouurit son intention, elle resolut de faire tout ce qui luy seroit possible pour l'en diuertir, luy semblant que la desolation entiere de sa patrie, estoit vn extreme surcharge à ses malheurs. Elle se monstre donc au

despitée contre Honorius, qu'il rendit le long
 l'assiege, & au bout de deux ans l'assiege ne repos, ne
 cacha entierement, quoy qu'Ataulfe est
 faire paroistre qu'il n'auoit plus qu'elle
 telle perfidie, eust fait mourir Ce Prince qui
 con aussi-tost qu'il auoit espouser ne pût
 venoit de luy. Ainsi ce Prince ne vint ainsi, sans
 heureusement ses iours de son despiant: à qui
 fois aux miseres de la misere. I ay fait, &
 apres auoir saccagé la misere. I ay fait, &
 n'estant point en la misere de l'extreme
 pilla tout le pais de la misere, & en cela
 qu'il falloit bien de la misere. Mais puis
 point de pitié. Mais puis
 outre la ruine de la misere, & trop
 de tant de la misere, & l'amitié
 esté curieuse de la misere, & l'amitié
 ferable de la misere, & l'amitié
 au sac de la misere, & l'amitié
 pour la misere de la misere, & l'amitié
 d'extremes de la misere, & l'amitié
 deux de la misere, & l'amitié
 d'auant de la misere, & l'amitié
 Bar de la misere, & l'amitié
 ne de la misere, & l'amitié
 du de la misere, & l'amitié
 ne de la misere, & l'amitié
 e de la misere, & l'amitié
 a de la misere, & l'amitié
 b de la misere, & l'amitié
 la pouuois

LIBRE VNZIESME
de la mort d'Alaric
par le sieur de la Roche-Beaucourt
 et avec ma mort, ie ne don-
 ne pour sa rançon, & que
 employée, qu'elle ne
 est en ce qui con-
 que tu m'as fait ceste
 quel est mon desplaisir,
 plie, qu'avec toute hu-
 de quel auantage tu peux
 ne de Rome, & de l'Italie?
 & des thresors? outre que ce
 es trop viles & indignes de la
 e ton courage, encore n'y a'il pas
 e qu'un pais ruiné & saccagé, & vne
 molie & presque bruslée, d'où vne ar-
 victorieuse ne fait que de sortir, apres y
 ir demeuré si longuement au pillage, puisse
 beaucoup t'enrichir maintenant, toy, dis-ie, à
 qui les thresors de tant de peuples ramassez en
 vn lieu semblent auoir esté destinez par la mort
 d'Alaric? Que ce soit la gloire qui t'y conduise,
 ie ne le puis penser: car quelle gloire désormais
 peut estre adioustee à la tienne, ou quelle peux
 tu esperer d'acquérir en ruinant des murs desia
 ruinez, & massacrant vn peuple desarmé, &
 battu, voire qui ne scauroit estre plus vaincu,
 ny soumis qu'il est: S'il est honteux de blesser
 vn mort, quel honneur peux tu attendre par les
 nouuelles playes que tu veux faire à ce peuple
 desia mort, & sans force? Que ce soit pour ra-

fermir ta domination , aye pour agreable , ô grand Roy, que ie te die que ce seroit vne excrable cruauté de vouloir exterminer tous les peuples d'Italie : outre que quand ils auroient tous passé au fil de ton espee , tu ne serois pour cela en plus grande asseurance que tu es, ayant encores contre toy les armes animees de la nouvelle Rome, de toute l'Asie , de l'Afrique, & de tout le reste de l'Europe, dont l'Italie n'est qu'une des moindres parties: Iuge grand Roy, quelle apparence il y a qu'une force humaine puisse surmonter tant de prouinces, vaincre tant de Roys, & acquerir, pour dire ainsi, tant de Mondes, car tels peut on nommer les Royaumes, & l'immense estenduë de l'Empire Romain. De sorte que la ruine d'Italie ne te peut profiter qu'à te rendre hay des hommes , & du Ciel. Des hommes, qui voudront venger l'outrage que tu auras fait à cette Rome chef de toute la terre: Et du Ciel, qui ne peut qu'estre offensé, de voir la ruine de la ville qu'il a esleue pour le miracle du monde, & en laquelle il a fait paroistre de se plaire , s'il y a quelque chose parmy les hommes en laquelle il ait pris plaisir.

Que s'il te plaist d'auoir toutes ces choses deuant les yeux, tu verras bien qu'il seroit beaucoup meilleur, de te rendre amys & obligez mes deux freres & leurs Empires , reconstr-

uant par vne bonne intelligence l'alliance qui est desia entre vous. Et quoy, Seigneur, pour quoy m'as-tu fait l'honneur de me vouloit pour ta femme? estoit-ce pour estre ennemy de mes freres? estoit-ce pour ruiner ma patrie? estoit-ce pour voir mes parens & amis menez esclaves en triomphe dans vn pais estrange? ô quelles funestes nopces furent les miennes, & combien eust-il mieux valu que le iour de la prise de ma ville eust esté le dernier de ma vie! A ce mot cette belle & sage Princeesse toute couuerte de larmes, se laissa cheoir aux genoux d'Ataulfe, les luy embrasse & serre avec tant de sanglots, que la pitié que le Roy eut d'elle, surmonta la cruauté de son naturel, & l'attendrit de sorte que la relevant, & la baisant, il luy dit. Cesse tes pleurs Placidie, iete donne ta ville & ta patrie: & pour faire paroistre combien ie desire ton contentement, iete iure par l'ame de mon pere, que ie ne tourneray iamais mes armes contre es freres, desquels à ta consideration ie veux estre amy.

Le Roy Goth, attendry & vaincu de cette sorte, fait la paix avec Honorius, & sort d'Italie pour retourner dans les Prouinces qui auoient desia esté accordees à Alaric, son predecesseur. Mais son peuple qui estoit tout Martial, & qui depuis tant d'années estoit nourry parmi les

854 LA II. PARTIE D'ASTREE,
armes, ne pouuant souffrir de viure en paix, le
fit en fin mourir par vne sedition publique.
Vous pouuez croire que le peril que Placidie
courut à cette fois, ne fut pas moindre que ce-
luy de la prise de Rome, car vne sedition popu-
laire est comme vn torent qui emporte tout
ce qui se rencontre en son chemin. Toutesfois
cette sage Princeſſe qui auoit preueu ce dan-
ger de longue main, y auoit pourueu le mieux
qu'il luy auoit eſté poſſible, ayant obligé les
principaux de l'armee par tous les bons offi-
ces qu'elle auoit pû. Et d'effet, tant qu'elle
demeura avec eux, elle fut touſiours honoree,
& aymee plus que Roynne qu'ils euſſent iamais
euë. Or ce courage genereux ne ſe perdit pas
par la mort du Roy ſon mary, ny moins la vo-
lonté qu'elle auoit de ſeruir à ſa patrie & à ſes
freres: au commencement ſe roidiſſant contre
le mal'heur, elle fit en ſorte qu'un grand Prin-
ce d'entre les Goths, de l'amitié duquel elle
eſtoit fort aſſeuree, fut eſleu Roy; il s'appelloit
Sigerie: celui-cy recognoiſſant l'obligation
qu'il auoit à la ſage Placidie, & de plus que pour
l'eſtabliſſement de ſa couronne, l'amitié des
Empereurs Romains eſtoit tres-neceſſaire,
l'embraſſa avec tant d'affection, qu'il s'acquit
la haine de ſon armee, qui fut cauſe que dans
peu de temps ils le maſſacrerent comme A-
taulſe. Mais la genereuſe Roynne ne pouuant

estre vaincuë du mal'heur, ny lassée de tra-
uailer pour le bien & la seureté de l'Empire,
fit encore de telle sorte que Vualia fut esleu
Roy: Ce Vualia estoit vn grád & sage Capitai-
ne, qui ayant deuant les yeux l'exemple des
deux Roys, ses predecesseurs, se resolut de se
seruir de la prudence, pour éviter vne sembla-
ble fin. Il fait donc semblant au commence-
ment d'estre le plus grand ennemy de l'Em-
pire, fait de grands preparatifs pour l'attraper,
& feignant d'estre mal avec la sage Placidie, en-
uoye denoncer la guerre à son frere, qui estant
aduerty sous main par sa sœur, fait de son costé
courre des bruits d'une armee infinie, qu'il pre-
paroit contre les Goths, & espouuanta de sorte
ces barbares par l'aide de Vualia, qu'en fin le
peuple même demanda la paix, qui fut con-
cluë au grand contentement de Placidie: Qui
voyant l'Empire assésuré de ce costé, desira de
sortir d'entre leurs mains, & se retirer en Ita-
lie: où elle fut receuë de son frere, & de tout le
peuple, tout ainsi que si c'eust esté vn grand
chef de guerre, à qui le triomphe eust esté
decerné. Il sembla qu'en ce temps la fortune
fut lassée de traualier cette sage Princeesse, d'au-
tant que retournée en Italie, elle fut aimée &
honoree de chacun, & même de Honorius
son frere, qui se ressouenant du soing qu'elle
auoit eu de deliurer l'Empire des armes des

Goths, & combien luy & toute l'Europe luy estoient redeuables, résolut, voyant qu'il estoit sās enfans, de la marier avec celuy qu'il vouloit associer à l'Empire, afin qu'elle fut apres luy maistresse des Estats, qu'elle aïoit si prudemment & si longuement conseruez. En ce dessein il ietta l'œil sur l'un des plus grands Capitaines de son armée, auquel & à la valeur & la sage conduite recogneuë de chacun le rendoient véritablement digne de commander. Il s'appelloit Constance, homme qui estoit de race très ancienne, & de vertu très-recommandable. Vous en pouuez voir le pourtrait aupres de celuy de Placidie, dans lequel vous lirez vne grandeur d'esprit & de courage, qui n'est pas commune. Et sans mentir ç'a esté vn des grands personnages que l'Empire ait eu de long temps auparavant. C'est donc à celuy-cy qu'Honorius donne sa sœur, & en mesme temps l'enuoye en Espagne, avec vne grande armée contre les Alains, les Suèves, & les Vandales qui l'occupoient presque entierement. Le bon Roy Vualia sçachant que Constance estoit mary de la sage Placidie, l'assista de toutes ses forces, & luy mesme le suiuit en personne, & cela fut causé qu'à son retour Constance fit donner l'Aquitaine audit Vualia, où depuis il vesquit en repos & en bonne intelligence avec les Romains. Ce grand Constance d'abord surmonta les Alains,

Seul leur Roy, nommé Acaces, vainquit les Sueues qui restoient saisis de la Meride. Et ne faut point douter que les Vandales n'eussent esté chassez de la Betique, que de leur nom ils appelloient Vandalousie : n'eust esté la reuolte qu'Atalus auoit faite à Rome, pour estre déclaré Empereur, voyant qu'Honorius n'auoit point d'enfans, & ne nommoit point de successeur. Car Constance laissant imparfaite l'entreprise d'Espagne s'en vint à Rome, où il prist ce seditieux, & le confina dans l'Hyppodrome; dequoy Honorius fut si satisfait qu'il l'associa à l'Empire, & le declara Auguste: & tout ainsi que la fortune n'enuoye que fort rarement vn malheur tout seul, de mesme elle ne se contente guere de donner vn bien qui ne soit suiuy de quelque autre. Voila donc Constance vainqueur en Espagne, triomphant à Rome, & associé à l'Empire: elle veut encores luy faire vne grande faueur, & qui ne fut pas moindre que les precedentes, en luy donnant deux enfans de sa chere, & tant estimee Placidie, à sçauoir, Valentinian & Honorique, desquels i'ay esté curieux d'auoir les pourtraits. Voila celuy de Valentinian vis à vis d'Eudoxe sa femme, fille de l'Empereur Arcadius, & celuy d'Honorique aupres d'Attila qu'elle suiuit en Pannonie, apres l'auoir espousé.

Voila donc Placidie & Constance au supreme

858 LA H. PARTIE D'ASTREE,
degré de leur félicité ; Lors que la fortune se
ressentir à cette sage Princesse , qu'elle auoit
bien fait trêue avec elle pour quelque temps,
mais non pas la paix. Car sur le point que son
cher mary préparoit vne grande armee pour
remettre entierement l'Espagne sous l'Empire,
il fut atteint d'une si violente maladie , qu'en
peu de iours il mourut, donnant bien par là co-
gnoissance que la fortune ennemie de la vertu,
la laisse en repos le moins qu'elle peut. Il est
vray que d'autant que le Ciel permet bien que
le vertueux soit trauaillé, mais non pas accablé:
cette sage Princesse eut de grandes consolations, en ce que la perte qui fut commune, fut
aussi plainte , & regrettée d'une commune
voix par tout l'Empire : Et que les regrets
estoyent meslez de tant de loüanges, qu'iamais
Prince n'en receut dauantage: Mais sur toutes la
consolation fut tres-grande des deux enfans
que son mary luy auoit laissez , qu'elle fit esle-
uer, & instruire le plus soigneusement qu'il luy
fut possible.

Il y auoit en ce temps-la dans l'armee, vn
tres-sage & vaillant Capitaine, qui se nommoit
Ætius, fils de ce grand Gaudens , qui fut tué en
gaule par les soldats, i'aduoue que ie suis partial
pour luy, parce qu'ayant fait la guerre fort lóg
temps dans les Prouinces voisines, nous n'a-
uons iamais receu incommodité de luy ny de

ses armes. Au contraire i'ay cogneu en luy tant de bonne volonté, pour nostre conseruation, que veritablement tous les Gaulois luy doiuent estre obligez. Pour ce subiect ie fus curieux d'auoir son pourtrait, que i'ay mis contre celuy d'Attila, parce que ce fut luy qui chassa ce fleau de Dieu des Gaules. Vous voyez bien à ce nez Aquilin sa generosité, à ce front large & couppé de rides, sa prudence, & à ses yeux vifs & ardans, sa vigilance & sa promptitude. Et à la verité c'estoit vn des plus prudens & des plus vaillans hommes de son temps, preuoyant les choses auant presque qu'il y en eust aucune apparence, plein de courtoisie, & de telle sorte liberal, qu'à l'imitation d'Alexandre, il ne se reseruoit que l'esperance. Or celuy-cy fust esleu par Honorius, pour acheuer l'entreprise d'Espagne, à quoy l'aduis de Placidie eust beaucoup de pouuoir. Elle en auoit vne tres bonne opinion par le rapport que Constance luy en auoit faict. Mais combien est l'homme miserable, d'estre au iugement des hommes? Si vous y vivez sans reputation, vous estes mesprisé, & si vous auez cette reputation, & que vos effets ne respondent incontinent à l'opinion que l'on a conceuë de vous, vous estes soupçonné de n'y pas marcher rondemēt. Et le pis est, quand il en faut rendre conte à vne personne qui n'en a point d'experience. Ce fut

le malheur de ce grád personnage, que pensant s'en aller en Espagne sans seiourner en Gaule, fut bien deceu, trouuant les Bourguignons qui se vouloient saisir du Pays des Heduois, & des Sequanois; & les Francs qui cōduits par Pharamond leur Roy, auoient passé le Rhin, & se vouloient loger en Gaule: Il fut contrainct & cōmeau danger plus proche, de tourner teste à ceux-cy, auant que de passer outre: ce qu'il fit si heureusement, qu'il renuoya les Bourguignons au lieu d'où ils estoient partis: & contrainct les Francs de repasser les riués du Rhin, où pour lors ils s'arrestèrent, non pas toutesfois sans plusieurs dangereux combats, comme l'on peut penser: puis que les Francs sont entre tous les peuples Septentrionaux, les plus belliqueux & les plus aguerris, & auxquels la fortune promet aussi bonne part aux Gaules, tant pour leur vaillance, que pour leur courtoisie, mais plus encores pour la conformité de leurs mœurs & humeurs, avec celle des gaulois, & de leurs loix, polices, & religion, qui est telle, qu'il est aisé à cognoistre à ceux qui le veulent remarquer, que veritablement ce n'a esté autrefois qu'un peuple, & que ces Francs de leur extraction sont Gaulois: mais sortis de nos terres pour quelque conqueste, ou pour les descharger du temps de Sigouese, & Belouese, de Brema, ou d'autres. Mais quoy que

s'en fust pour ce coup, Pharamond repassa le Rhin, & fut contrainct des'y arrester par la prudēce & valeur d'Ætius, qui toutesfois sentit bien l'effort de ces guerriers, puis qu'encores que victorieux, il demeura de sorte debilité, que quand il fut passé en Espagne, il se trouua beaucoup plus foible que ceux qu'il alloit attaquer, parce que les Vandales fortifiez dans la Betique, sous la conduite de Genseric, s'estoient rendus fort puissans. Les Sueues & les Alains estoient rentrez dans la Meride, & s'y estoient logez, & les Goths depuis la mort de Vualia, ayant perdu la bonne volonté qu'ils portoient à l'Empire, & ne pouuant se contenir dans les limites de l'Aquitaine, s'estoient essargis en Espagne, de sorte que ce que les Romains y tenoient, estoit la moindre partie, qui contraignit ce grand Capitaine, voyāt les forces ennemies surpasser de beaucoup les siennes, de les surmonter plustost par prudence que par l'effort des armes, faisant dessein de les rendre ennemis entr'eux, & de temporiser iusques à ce qu'il vid son aduantage, & ne rien hazarder mal à propos.

Mais Honorius qui ayant desia veu comme Ætius auoit chassé les Bourguignons, & les Francs, s'estoit persuadé, qu'aussi-tost qu'il auroit nouuelle de son arriuee en Espagne, il receuroit ensemble celle de la deffaiete

862 LA II. PARTIE D'ASTREE,
des Vvandales, Suéues, Alains, & Goths :
voyant cette longueur, le soupçonna, & eut
opinion qu'il s'entendoit avec eux. Ce Prin-
ce estoit timide, & nonchalant pour les cho-
ses de la guerre, & qui iamais n'auoit vestu
le harnois : de sorte qu'il n'en sçauoit rien de
veü : mais seulement mesuroit toute chose
aux euenemens heureux du grand Theodo-
ze, ou de ceux qui sous Constance luy es-
toient arriuez, si bien qu'entrant en mesfian-
ce de Ætius, il le renuoya querir, & mit Casti-
nus en sa place. Ce Castinus estoit l'un des
plus grands amis d'Ætius, & cela fut cause que
les affaires de l'Empire s'en firent mieux,
parce qu'il luy donna toutes les meilleures in-
structions qu'il pût, & luy ouurit tous ses des-
seins, & les moyens de les executer. Ce pen-
dant il s'en retourna à Rome, où il rendit con-
te à Honorius de son administration. Mais re-
cognoissât que l'Empereur estoit entré en sou-
pçon de luy, il se retira en sa maison, comme
personne priuée, où voyât depuis que ce soup-
çon au lieu de diminuer, s'augmentoît de iour
à autre, & que l'on vouloit mesme attenter à
sa vie, il fut contraint de se sauuer en Panno-
nie, parmy les Huns, & les Gepides. Et ce qui
le fit recourir plustost à ceux-cy, qu'à tous au-
tres, fut vne tres-prudente consideration : Car
s'il se fust retiré vers les Francs, Bourguignons,

Goths, Visigots, ou Vandales, on eust dict que l'Empereur l'auoit soupçonné à iuste cause, & qu'il auoit de longue main contracté amitié avec eux: mais cela ne se pouuoit dire des Huns & Gepides, qui n'estoient encore presque cogneus du peuple Romain. Et d'effect, ils ne faisoient que sortir de leurs froides & horribles demeures, pour entrer en la Pannonie, inuitez à cette entreprise par l'heureux succès des Goths. Placidie infiniment offensée contre son frere, tant pour la perte qu'il auoit faite de Ætius, que pour sa mauuaise conduite en tout le reste, résolut de se retirer en Constantinople, vers son nepueu Theodoze, où elle fust allée dès long temps, n'eust esté qu'Arcadius son frere, venant à mourir, auoit remis son fils Theodoze entre les mains d'Isdigerde Roy de Perse & des Parthes, qu'il auoit esleu pour son tuteur: Parce qu'encor' qu'il fust son amy & son confederé, toutesfois ces peuples auoient esté de tout temps ennemis de l'Empire, & elle ne pouuoit trouuer bon que des estrangers gouuernassent son Nepueu; toutesfois Isdigerde se monstra tres-homme de bien en cette occasion, & parce qu'il n'y pouoit aller en personne, il enuoya à Constantinople vn tres grand Capitaine, pour Gouverneur de la personne & de l'Estat de ce ieune Prince, qui pour lors ne pouoit auoir

864 LA II. PARTIE D'ASTREE,
que hui&ans! Ce Parthe se nommoit Antiô-
chus, homme qui s'aquitta si bien de la charge
qui luy auoit esté donnée, que son administra-
tiō fut sans reproche. Si vous tournez l'œil de-
ça, vous verrez le portrai& d'Isdigerde pres de
celuy d'Arcadius, auquel il tend la main, & aux
pieds de Theodoze second, voila son sage &
bien aymé Gouverneur Antiochus, à la phisio-
nomie de ce dernier, on iuge biē que véritable-
ment c'estoit vn homme rond & sans ambition
de fortune, quelque temps auparauant qu'Hon-
orius ne se ressouuenant plus des obligations
qu'il auoit à sa sœur, luy donna occasion de
laisser l'Italie: Theodose son nepueu, se trouua
hors de tutelle, qui fut cause qu'elle se resolut
plus aisément de s'en aller, & emmena avec elle
ses enfans: Et d'autant que ceste sage Princesse
estoit infiniment aymee, & que le ieune Valen-
tinian commençoit de donner vne grande es-
perance de luy, plusieurs des Senateurs & des
Cheualiers mirent leurs ieunes enfans avec
luy pour luy faire seruice. Dequoy Placidie fut
tres-aise, pour obliger par ainsi les principaux
Seigneurs Romains à ses enfans. Entre autres
Vrface fils d'vn des principaux Cheualiers: le
nomme celuy cy, parce que depuis il fist la vé-
geance de la mort de Valentinian.

Siluanдре alors interrompant le Druyde,
Pardonnez moy, dit-il, mon pere, si ie vous

interrompus, car il faut que ie vous die, que si vous parlez de cét Vrsace qui tua Maxime, il n'y a personne en cette trouppes qui en puisse dire plus de particularitez que moy, par ce qu'estant aux escoles des Massiliens, de fortune son vaisseau s'eschoüa en vne coste, où ie croy qu'il fust mort & son amy Olymbre, sans le secours que quelques-vns de mes compagnons & moy luy donnasmes, & depuis attendant que son vaisseau se refist, il me raconta des particularités de sa vie, qu'il seroit mal-aisé de sçauoir d'autre que de luy.

C'est de celuy-la mesme, dit Adamas, de qui ie parle, & quand vous aurez entendu ce que ie veux dire de la fortune de la sage Placidie, ie m'asseure que cette trouppes sera biē aise d'oüir ce que vous en sçauiez. Mais pour reprendre ce que nous auons laissé, sçachez donc que cependant qu'Honorius viuoit de ceste sorte en Italie, Etius qui estoit en Panonnie, ne demouroit pas inutile: au contraire, d'aurât qu'une des plus douces pensees, de celuy qui est offensé, c'est celle de la vengeance, estant homme comme les autres, & d'autant plus sensible qu'il luy sembloit que l'Empereur luy faisoit cet outrage plus iniustement, il ne peut estre exempt du desir de faire repentir Honorius, de l'auoir traité de cette sorte. Et parce qu'il estoit homme de qui le nom auoit par tout vne grande repu-

866 LA II. PARTIE D'ASTREE,
tation , il persuada aisément ce qu'il vouloit à
ces Barbares , leur représentant combien c'e-
stoit chose facile d'entreprendre sur l'Italie , &
mesmes avec les intelligences qu'il y auoit
pour leur en donner plus d'enuie , leur racon-
toit les richesses , les thresors de l'Empereur &
des particuliers. Ces peuples qui ne desiroient
rien tant que de changer de demeure , oyant la
fertilité & les richesses d'Italie brusloient de
desir d'y entrer , & lors qu'ils s'apprestoient , &
que sans doute ils l'eussent inondée d'un nom-
bre infiny , il sembla que Dieu pour ce coup en
eust pitié , & destourna cet orage ailleurs par la
mort de l'Empereur Honorius. Par ce que
Ætius qui ne vouloit point de mal à l'Italie ,
mais à Honorius seulement , ayant les nouuel-
les de sa mort , changea incontinent de dessein.
Et fit entendre à ces Barbares qu'il estoit neces-
saire qu'il allast à Rome , pour voir de quelle
sorte elle estoit disposée , & quelles forces il y
auoit. Eux qui ne s'estoient esmeus qu'à son
rapport , trouuerent bon qu'il s'y acheminast
avec promesses reciproques de toutes sortes de
secours & d'assistance.

Il y vint donc , & s'assurant sur l'amitié de
Castinus , faisoit dessein de se faire Empe-
reur , mais trouuant la faction d'Honorius en-
core tres-grande , & craignant un grand Ca-
pitaine nommé Boniface , qui auoit les forces
d'Afrique,

d'Afrique, mais plus encores le ieune Empereur Theodoze, il ayma mieux faire sonder le gué à vn nommé Iean, qui auoit esté premier Secretaire d'Honorius, avec lequel il auoit tousiours eü tres-bonne intelligence : Il luy faict donc prendre le titre d'Empereur, & sous son nom dispose & ordonne toutes choses. Et certes, il fit bien paroistre en cela qu'il estoit prudent, car Theodoze n'approuuant point ce Iean, declare Valentinian son cousin germain Empereur d'Occident : & d'autant qu'il scauoit bien que le meilleur Sceptre des Empereurs estoit la force des armes, il dresse vne puissante armee qu'il enuoye en Italie sous la conduite de Artabure. C'estoit vn Capitaine tres-experimenté, comme il le fit bien paroistre à Castinus: toutefois la Mer luy fut si contraire que l'orage le ietta contre la coste de Rauenne où son vaisseau se trouua seul, qui se brisa contre vn escueil. Ce fut tout ce qu'il pût faire que de gagner le bord où il fut incontinent pris par ceux qui gardoient le riuage, & conduit à Iean qui le retint prisonnier à Rauenne. Le reste de l'armee auoit esté escarté en diuers lieux: Mais Aspar fils d'Artabure, qui auoit acompagné son pere en ceste expedition, de fortune n'estât pas dās le mesme vaisseau: lors que l'orage fut cessé, & qu'il sceut la fortune de son pere, ramassa tout ce qu'il peut de l'armee, &

mettant pied à terre de nuit, fut comme miraculeusement mené dans Rauenne avec toutes ses forces par vn conduit, duquel ceux de la ville ne se donnoient garde, & le iour estant venu, il prit Iean, luy fist trancher la teste au milieu de la place, & deliura son pere.

Presque en mesmetemps, la sage Placidie arriue à Rauenne avec le ieune Empereur son fils: où peu de iours apres les choses luy succederent, tout ainsi qu'elle eust sceu desirer, parce que Castinus qui reuenoit d'Espagne, ne sçachant encor l'accident de Iean, pensoit ioindre ses forces avec celles de son amy Ætius, & de leur Empereur: & pour cet effect, venoit à grandes iournees: dequoy Placidie eüst aduertie pour empescher que cela ne fust, enuoya Artabure sur le chemin qui le rencontrant à Verceil, luy donna la bataille, desfit son armee, & le mena prisonnier à Rauenne: Et comme si le Ciel eust voulu entierement asseurer d'abord l'Empire de Valentinian, Ætius qui estoit à Rome, attendant les forces de Castinus, & celles des Huns & Gepides, fut prins prisonnier par les partisans d'Honorius, qui le conduisirent à Rauenne, entre les mains de Placidie.

Ce fut en cette occasion que cette grande Princeesse fit paroistre, que veritablement elle auoit vn esprit genereux, & avec beaucoup de

prudence : car au lieu de se venger de ces deux grands personnages par leur mort, elle pensa que ce seroit vn grand auantage à Valentinian, si elle les luy pouuoit acquerir pour fidelles seruiteurs. Quant à Castinus, elle ne l'aimoit pas beaucoup, & luy sembloit qu'avec fort peu de raison, il s'estoit soustrait de l'obeissance de l'Empire; de sorte que peut-estre luy eust-elle esté plus rude, n'eust esté la cōsideration qu'elle eust de l'amitié qui estoit entre luy & Ætius, duquel elle sçauoit le iugement, l'experience, & la valeur, & qu'elle cognoissoit pouoir estre tres vtile à son fils, à cause de la grande créance que les Huns & les Gepides auoient en luy, qui par son conseil auoient faict de grands preparatifs pour entrer en Italie, & delà cōmençoient de marcher: De plus elle cōsideroit que Honorius, par ses soupçons luy auoit donné occasion de laisser son seruice, & pour conseruer sa vie de se retirer parmy ces barbares, desquels elle redoutoit infiniment ses forces à l'euenement de son fils à l'Empire. Toutes ces choses donc longuement considerees, elle pensa que si elle faisoit punir Castinus, elle offenceroit merueilleusement Ætius pour l'amitié qu'il luy portoit, & qu'au contraire tenant en seure garde Castinus, se seroit donner occasion à l'autre de faire mieux son deuoir, le contregageant presque par la vie de son amy. En cette resolution

Elle met en prison Castinus dás l'Hypodrome, d'où peu de temps apres elle le sortit pour obliger dauantage Aëtius : auquel cependant elle donne toute liberté, luy fait des graces, au lieu de luy donner des chastimens: l'excuse de tout ce qu'il a fait, remettant l'erreur sur les soupçons mal fondez d'Honorius, & ne se contentant point de le remettre en ses premieres charges & offices, elle fait en sorte que Valentinian le fait Patrice, & ayant pris assurance de luy par sa parole l'enuoye general en Gaule, contre les diuerses nations qui l'occupoient. Auant que de s'y acheminer pour preuue de sa fidelité, il fait en sorte que les Huns & Gepides, qui s'estoiēt acheminez pour entrer en Italie, rebroussent chemin, & retournent en Pannonie. Et dès qu'il fut en Gaule, il fait leuer le siege d'Archilla, que Thierry fils de Vualia, le bon amy de l'Empire, auoit mis deuant, & reduit la place en tres-grande necessité. Puis se tournant contré les Bourguignons, les retient dás les limites que l'Empereur leur auoit donnees: Et pour les Francs, ne pouuant empescher qu'ils ne fissent quelques progresz sous leur Roy Clodion, pour le moins il leur donna tant de peine qu'ils ne gagnerent en ce temps-là de la Gaule, que fort peu autour du Rhin. Et parce que la Bretagne ne pouuoit resister aux Pictes, quoy que les Romains y eussent fait vn grand

remplir en forme de muraille, pour defendre la Bretagne des courses de ces peuples voisins & ennemis, il y enuoya Galuion, avec la legion qui pour lors estoit dans Paris.

Iusques icy toutes choses arriuoiẽt à souhait à la sage Placidie, & à l'Empereur son fils; Mais Boniface fut le premier qui commença en se ruinant de faire perdre & l'Afrique & l'Espagne. Ce Boniface estoit gouuerneur d'Afrique, & hayissoit infiniment Castinus, & par consequent Ætius. Sçachant de quelle sorte Placidie les auoit traittez, & le grand pouuoir qu'elle auoit donné à Ætius, le faisant Patrice, & luy remettant la charge des Gaules, il resolut de se soustraire de son obeïssance, & de cette sorte ne voulut suiuant les commandemens s'en reuenir à Rome, dequoy estant fort offencée, elle fit en sorte que Mahortius y fust enuoyé avec vne forte armee. Quelques - vns soupçonnoient qu'Ætius y vſa d'artifice, pour le ruiner aupres de Placidie & de l'Empereur, tant y a que Mahortius ayant esté desfait par Boniface, Valentinian y enuoya Sisulfus, duquel vous pouuez voir icy le pourtrait sous celuy de Valentinian. I'ay esté curieux de l'auoir tant pour sa valeur & prudence, que pour la fidelité qu'il a tousiours conseruee à son maistre, me semblant que ses perfections le rendoiẽt digne d'estre mis au rang des hommes plus illustres. Or

872 LA II. PARTIE D'ASTREE,
ce Sifulphus se saisit d'abord de Carthage, & contraignit Boniface de s'enfuyr en la Mauritanie Cefarienne, où ne se trouuant encor' asseuré, appella Genseric Roy des Vādales, qui pour lors estoit en la Betique. Ce Vandale fut tres-aise de sortir d'Espagne, parce que les Goths sous Thierry leur Roy, ne pouuant s'elargir en Gaule à cause d'Ætius, & toutesfois n'ayant assez de terre pour le grand nombre de gens qu'ils auoient, s'estoient en ce temps-là iettez avec vne multitude tres grande de peuple sur la Betique, & tourmentoient de sorte les Vandales, qu'ils ne la pouuoient plus deffendre. Et lors que Boniface offrit à Genseric, de partager l'Afrique avec luy, il estoit reduit à tel point qu'il ne sçauoit de quel costé se tourner. Il prēd dōc le party que Boniface luy presente. Il quitte la Betique, qui depuis fut tousiours appelée Vandalosie, & passe en Afrique, avec vne femme & enfans, mais il apprint bien à Boniface que c'est de se fier aux Barbares. Car aussi-tost qu'il fut en Afrique, il se saisit de la Mauritanie, & reduit le pauvre Boniface en des montagnes inaccessibles, & puis s'accorde avec les Romains, à condition que ce qu'il auoit osté à Boniface luy demeureroit. Valentinian y consent librement: & pensant que le reste d'Afrique luy estoit tres-asseuré par la paix nouuellement faite avec le Vandale, il retire le vaillant Sifulphus de

Carthage pour s'en seruir aux occasions qui se presentoient en l'Italie & en Gaule: Mais Geric ne luy tint pas mieux sa parole qu'il auoit fait à Boniface. Car Silulphus n'est pas si tost en Italie, avec toutes les legions que le Vandale se faist de Carthage, & chassa les Romains de tout le reste de l'Afrique: de sorte que cette grande ville fut soustraicte de l'Empire, dix & neuf siecles & demy, apres que le grand Scipion l'eut surmōtee & acquise à sa Republique. En ce mesme tēps viuoit en vne ville d'Afrique, nommee Iponne, vn tres-grand & vertueux personnage, tāt pour la bōté de ses mœurs que par sa profonde doctrine, nommé Augustin, tres grād amy de Boniface, & qui n'adoroit qu'un seul Theutates: & quoy qu'il fut differēt de la religion que nous tenons, si en estoit-il beaucoup plus approchant que les anciens Romains, car il faisoit le sacrifice du Pain & du vin comme nous, & ne receuoit en façon quelconque la pluralité des Dieux, & sur tout reueroit cette Vierge qui doit enfanter, à laquelle il y a tant de siecles que nous auōs dedié vn autel dās l'ātre des Carnutes. Mais pour reuenir à nostre discours; Il sembla qu'en ce temps-là, le grand Dieu voulut changer les peuples d'un pays en l'autre, & principalement en Europe. Car le regne des Vandales print alors commencement en Afrique. Celuy des Visigots en Espagne.

874 LA II. PARTIE D'ASTREE,
parce qu'aussi-tost que les Vandales en sortirēt
ils y entrèrent & s'y establirent. Celuy des An-
glois en la grande Bretagne, d'autant que Gal-
uion ayant esté r'appellé par l'Empereur, pour
l'enuoyer en Afrique : les Piétes tourmen-
terent de sorte ce Royaume, que les Bretons
furent contraincts d'appeller à leurs secours les
Seigneurs Anglois, qui depuis s'en sont rendus
les maistres. Celuy aussi des Francs, qui sous
Clodion auoient franchi le Rhin, & qui bien-
tost apres sous Merouée, s'establirent où ils sōt
maintenant. Voila, sages Bergeres, comme le
Ciel, quand il luy plaist, change les regnes & les
dominations.

Or la sage & prudente Placidie, qui se sentoit
desia surchargée d'un grand aage, & qui auoit
esprouué tant de grandes & diuerses fortunes,
voyant biē que desormais elle ne pourroit sup-
porter le faix des grandes affaires que elle pre-
uoyoit deuoit arriuer sur les bras de Valētinia
desira infiniment de le voir marié, comme dès
long temps elle auoit resolu avec la fille de son
nepueu Theodoze, qui auoit tousiours eu cette
mesme intention, & fit en sorte que Valētinian
s'en alla en Constantinople, où les nopces fu-
rent faites au grand contentement de Theodo-
ze & de Placidie. De Theodoze, parce qu'il vo-
yoit sa fille Imperatrice, qui estoit ce qu'il auoit
le plus désiré. Et de Placidie, d'autant qu'elle eut

opinion que cette alliance assseureroit dauantage son fils, contre tous ses ennemis, & obligeroit Theodoze de luy donner secours en toutes les occasions qui se presenteroient, comme elle veit auant que son fils reuint de Constantinople, par ce qu'avec sa fille Eudoxe, il enuoya aussi vne grande armee pour seruir Valentinian en tout ce qu'il auroit affaire.

Voila, sages Bergers, la vie que vous avez desiré d'entendre, qui à la verité est si pleine de diuers accidents, qu'il se peut dire, que Placidie de son temps a esté la butte de la bonne & mauuaise fortune. Car si elle a esté fille, sœur, femme, mere, & tante d'Empereurs, elle s'est veüe aussi prise par les Barbares, & a eu occasion de regretter la mort de la plus part de ceux qu'elle a le plus aymez. En fin toutesfois nous la pouuons dire heureuse, puis qu'elle est morte à Rome, mere d'un Empereur, qui l'aimoit & l'honoroit, ainsi qu'il estoit obligé, & de plus regrettée de tout l'Empire, pour sa prudence & bonté, car elle mourut presque incontinent que son fils fut reuenue en Italie avec sa femme.

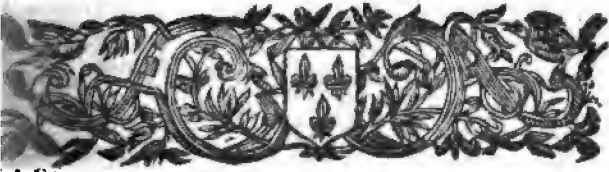
Adamas finit de cette sorte son discours, qui fut cause que toute la troupe admirant la vertu de cette grande Princeesse, ietta plus particulièrement la veüe sur elle, considerant les traits de son visage. Mais Alexis qui se ressouenoit

de ce que Siluandre auoit dit de la belle Eudoxe, desirant de sçauoir s'il auoit ouy raconter cette histoire, comme elle l'auoit apprise de la bouche mesme d'Vrsace, ainsi qu'elle auoit commencé de dire à Leonide lors qu'Adamas les auoit interrompues : Elle dit assez bas à la Nymphé, qu'elle fit en sorte que le Berger s'acquittait de sa promesse, qu'aussi bien il estoit tard, & que le sage Adamas ne permettroit pas à ces vieux pasteurs de s'en aller, que le lendemain. Leonide qui desiroit de complaire à Alexis, en tout ce qui luy estoit possible, & qui de son costé estoit bien aisé d'ouïr parler Syluandre, & d'apprendre ces particularitez d'Eudoxe, le somma de sa parole; & parce qu'il s'excusoit sur le peu de iour qui leur restoit, Adamas luy respondit qu'il ne prist pas cette excuse, parce qu'il ne permettroit pas que l'on se retirast si tard de chez luy, & qu'il vouloit iouïr de leur compagnie pour tout ce iour. Diamis, Phocion, & Thyrcis en firent quelque difficulté: mais Hylas fut celuy qui accepta le premier cette semonce; & se tournant vers Adamas, luy dit, Que quant à luy, il estoit d'aduis que ceux qui s'en vouloient aller s'en allassent, & qu'il fust permis de demeurer à ceux qui vouloient demeurer: & que pour luy il luy promettoit que de bon cœur il luy tiendrait compagnie tant qu'Alexis y seroit. Adamas sourit des pa-

ables de Hylas, & apres l'auoir remercié de sa
bonne volonté, au nom de sa fille, il se tourna
vers les autres, & les pria, de sorte qu'il leur fut
impossible de ne luy obeïr: faisant donc appor-
ter des sieges pour faire asseoir la compagnie,
chacun prit place, & Siluandre estant au milieu,
commença de parler de cette sorte.







L E
D O V Z I E S M E L I V R E
D E L A S E C O N D E
P A R T I E D ' A S T R E E .



Vis qu'il vous plaist, sage Adamas,
& vous grande Nymphé, d'ouïr la
fortune de la belle Eudoxe, vous me
permettrez s'il vous plaist de vous
dire comment ie l'ay apprise, & par qui ie l'ay
entendue, afin que vous adioustiez plus de foy
à mes paroles. Encores que vous me voyez
avec des habits de Berger, & viure avec la char-
ge d'un petit troupeau, dans le hameau de ces
sages & courtois Bergers: ce n'est pas pour cela
que ie sçache assurément d'estre de cette con-
tree, ny que i'aye esté nourry pour estre Ber-
ger. Au contraire l'on a eu tant de soin de moy,
que pour me rendre plus honneste homme,
i'ay esté nourry en tous les plus beaux exerci-
ces où la ieunesse puisse estre employee: si bien

qu'il n'a tenu qu'à mon peu d'entendement, si ie n'ay beaucoup appris. Pour ce subiect, ie fus enuoyé aux Escholes des Phocenses, Massiliés, où ie demeuray iusques à ce que i'eus finy mes estudes. Et parce qu'il y auoit tousiours fort bonne compagnie, lors que nous n'estions point sur nos liures, nous faisions diuers exercices. Quelquesfois nous assemblant sur le bord de la Mer, nous luittions, nous courions, sautions ou ieteions la pierre: d'autre-fois quand il faisoit chaud, nous nagions, chassant de cette sorte le plus que nous pourrions l'oisiueté qui veritablement est la mere des vices.

Il aduint en Esté, lors que les estudes cessent, & que nous estions moins empeschez à nos liures; que nous mettant cinq ou six de compagnie, nous fîmes resolution de nous baigner, & pour cet effect sortîmes de la ville, & prenant le costé de la Lygurie, allions chercher la pointe d'un rocher qui s'aduançoit en Mer, duquel nous auions accoustumé de sauter la teste la première dans l'eau, & allions bien souuent toucher l'areine de la main, & pour marque en apportions des poignées sur l'eau: Mais à ce coup quand nous eûmes monté cest escueil, & que nous commençons de nous deshabiller, nous en fûmes empeschez par un tourbillon qui suruint, & qui peu apres fust suivy de quelques éclats de tonnerre.

Incontinent le Ciel se noircit d'une espaisse
 nuee, & les ondes commencerent de s'esleuer
 si hautes, qu'à peine estions nous assurez sur
 cest escueil, tant de flos rompus heurtoient de
 furie contre le dos du rocher: c'estoit vne chose
 espouventable de voir le iour presque changé
 en nuit, d'oïr le mugissement de la mer, de
 sentir l'esbranlement du rocher, par le heurt
 des ondes, & bref de considerer le Cahos, &
 la confusion de tout cet grand element. Et ne
 faut point douter que la pluye & l'orage ne
 nous eussent contrainsts de nous en aller, si
 quelque bon Demon ne nous y eust arrestez.

Nous auions veu que cette tourmente s'es-
 toit esleuee si promptement que nous pensa-
 mes bien que plusieurs vaisseaux en auroient
 esté surpris: & parce que le vent pouffoit con-
 tre nostre bord, nous nous resolumes d'atten-
 dre que l'orage fut passé, pour voir si de fortu-
 ne nous en pourrions point secourir quel-
 qu'un, & toutes fois pour nous garentir vn peu
 de la pluye, nous nous mismes dans le reply du
 rocher où nous auions accoustumé de cacher
 nos habits, quand nous nous baignions. L'ora-
 ge dura plus de deux heures, & lors que nous
 commencions de nous ennuyer, & qu'il y en
 auoit de la compagnie qui parloient de s'en re-
 tourner, il sembla que le Ciel s'esclaircissoit, &
 peu apres la pluye cessa. Nous sortismes alors

382 LA II. PARTIE D'ASTREE,
du Rocher, & montant sur le haut de l'escueil,
iettons la veuë le plus loing que nous pou-
uions, pour descourir-s'il y auoit rien sur la
mer. Le vent enfin chassa toutes les nuës, & le
Soleil commença d'esclairer, toutesfois les on-
des ne s'abbaissoient point, parce que les vents
continuoient aussi grands qu'ils auoient esté de
tout le iour. Et lors que nous discourions entre
nous de la hardiesse des mariniers & particu-
lièrement du premier qui hazarda de se mettre
sur les eaux, combien la mer courroucée estoit
espouventable, & que l'homme sage ne-s'y de-
uoit iamais fier, il y eust vn de la compagnie
qui plus attentif à descourir la Mer, qu'à nos
discours, parcequ'il se plaisoit de faire des preu-
ues de sa bonne veuë, se leua tout à coup sur
les pieds. Et taisez-vous, nous dit-il, il me sem-
ble de voir vn vaisseau, & mettant la main sur
ses sourcils demeura quelque temps sans par-
ler, & lors que nous nous mocquions de luy &
de sa veuë: Et bien, dit-il, vous verrez prom-
ptement si ie l'ay si mauuaise, & vous souuenez
que voila deux vaisseaux que le vent rompra
contre nostre rocher, si Dieu ne les fauorise de
donner sur le sable le long de la coste. Nous
nous leuâmes pour voir s'il estoit vray: au
commencement personne n'apperceuoit rien,
mais quelque temps après, il y en eust qui vi-
rent quelque chose. Le vent estoit si impetueux
que

ué ces vaisseaux furent bien-tost apres ius-
 u'ou ma veuë se pouuoit estendre: & lors cha-
 un les voyoit à plein. Il n'y auoit plus ny voi-
 s, ny entennes, ny mats: l'orage auoit con-
 aint les Mariniers de les abbattre & coucher
 ans le fonds, & ne se seruoient plus que du
 ymon, qui encor ne pouuoient guere resister
 ux grands coups de la tempeste. Il y auoit de
 pitié à les regarder, car le vent estoit si grand
 u'ils ne pouuoient s'empeschier de se hurter
 vn l'autre. Le cry que le vent portoit iusques
 nous, estoit pitoyable de ceux qui estoient de-
 ans, & qui à genoux sur le tillac & sur la poup-
 e, esleuoient les mains au Ciel. La pluspart
 oyant le ruidage, s'estoient deshabillez, esperant
 e le gagner à nage, si le vaisseau s'en appro-
 hoit vn peu plus. La fortune voulut qu'en fin
 pres s'estre à moitié entr'ouuerts l'vn l'autre
 e force de se hurter: vn tourbillon suruint qui
 s poussa contre nostre rocher: du grand coup,
 ue le premier donna, il recula en arriere de tel-
 e furie, que rencontrant l'autre qui le suiuoit, il
 ompit vne partie de la pouppé & l'esperon de
 l proue de l'autre: & lors que la mer estoit pre-
 e de les engloutir, il suruint vn autre flot qui
 s poussa d'vne si grande force contre le mes-
 ie rocher, que les vaisseaux s'ouuurent entiè-
 sment. Dieu qu'elle pitié fust celle là! quelques-
 ns se prenoient aux pointes de la roche, &
 ssayoient d'y assseurer leurs pieds, attendant

quelques secours : d'autres faisoient des racines, & demeuroient attachez par les bras, sans en pouvoir partir : d'autres entre les mains desquels les racines demeuroient rompuës, tombaient en la mer, que l'onde en se retirant emportoit en arriere.

Quelques vns nageoit sur les tables, d'autres sur des tonneaux, & autres choses semblables, mais la plus grande partie s'en noya. L'une des plus grandes compassions que ie vis, fut de plusieurs femmes qui n'auoit autre recours qu'aux crix, i'auoie que cette compassion me toucha de sorte, qu'estant à moitié deshabillé ie me hastay de me mettre nud, & faisant pour secourir les pauvres gens, ce que i'auois fait si souvent pour mon plaisir, encore que le hazard y fust grand à cause du souleuement des ondes & de la force du vent, ie sautay du rocher dans la mer, & estant reuenu sur l'eau, & jettant la vue autour de moy, j'apperceus deux femmes qui embrassées alloient roulant sur l'eau, n'ayant rien qui les empeschast d'enfoncer, que leurs robes qui toutesfois peu à peu commençoient de s'appesantir. I'en pris vne par les cheveux, & nageant de l'autre main, ie les tiray toute deux à bord, où les laissant à moitié mortes, ie me jettay dans l'eau pour secourir deux hommes, dont l'amitié m'esmeut à compassion, parce qu'il y en auoit vn qui scauoit nager, & auoit mis l'autre sur son dos pour le sauuer, mais

La charge estoit si pesante, ou celuy qui estoit dessus qui estoit le plus ieune, auoit de sorte lié & ferré le col de son amy de peur de tomber, que le nageur n'ayant ny force ny haleine, s'estoit desia enfoncé deux ou trois fois dans l'eau. Les furuins donc tout aupres pour les secourir, & prenant d'une main celuy qui ne scauoit nager, ie le sousleuay vn peu, & donnant courage à l'autre, il reprit force, & se voyant assisté de moy me fit signe que son amy luy ostoit le soufflé: qui fut cause que luy desserrant vn peu la main, quoy qu'avec grande peine, il commença de respirer, & parée que i'en osois guere m'approcher d'eux de peur qu'ils ne me prissent les bras ou les iambes, ie me tenois vn peu à costé, & de fois à autre leur donnois du pied, les poussant contre la terre. Dieu m'assista-il bien que ie les mis en fin sur le bord. A mon exemple tous mes compagnons en firent de mesme, de sorte que nous en sauualmes plusieurs, mais si mal menez de cette fortune qu'ils demeuroident estendus sur le bord de la mer, comme s'ils eussent esté morts. Et parée que i'eus opinion que Dieu me commandoit d'auoir particulièrement soing de ceux que i'auois retirez du naufrage, apres auoir repris mes habits ie les vins retrouver, & leur donnay tout le secours qu'il me fut possible. Et la fortune voulut qu'apres auoir reietté vne partie de l'eau qu'ils auoient aualée: ils commen-

çoient de se bien porter, & mêmes les femmes qui auoient esté plus en danger. L'obligation de ceux que nous auions retirez fut telle, qu'ils nous demanderent nos noms, & de quelles gens nous estions : & quand il m'ouïrent dire que ie pensois estre Segusien ou Forensien ! O Dieu s'escria l'un d'eux, ceux d'une telle contrée sont destinez pour nous r'appeller de la mort : Pour lors ie leur demanday pourquoy ils auoient cette opinion, voyant bien que le temps n'estoit pas propre, puis qu'ils estoient encores si estonnez du naufrage, qu'ils ne faisoient que soupirer, ioindre les mains, & rendre les yeux en haut, pour le regret de la perte qu'ils venoient de faire : & parce qu'ils estoient presque tous nuds, ie fus d'aduis qu'auant que de les emmener en la ville, il leur falloit chercher des habits pour les couvrir, n'estant pas honneste de les conduire autrement. Iesus vn de ceux qui eurent charge d'aller en la ville, ou nous trouuâmes tant de personnes, qui pitoyablement nous secoururent, que nous en eufmes de reste. Ils furent apres separez dans les meilleures maisons des Bourgeois, qui ayant compassion de leur accident les receurent humainement. Quant à moy, ie priay les deux amys que j'auois sauue, de se vouloir retirer avec moy, parce qu'ils me sembloient personnes de merite. Nous ne pouuons, dirent-ils, nous separer de ces deux

mmes que vous auez sauuées, parce que nous
s auons en nostre charge, & ce vous ieroit
aut-estre trop d'incommodité. Nullement
ur dis-ie, pourueu que vous mesmes n'en
ceuiez pour la petitesse du logis: au contraire
me fera vne extresme satisfaction, si vous
e voulez faire cette faueur. Ils me suiurent
onc tous quatre: & parce que i'auois des amis
ans la ville, qui estoient mieux logez que
roy, ie les conduisis en la maison d'un riche
ourgeois, avec lequel i'auois vne tres-estroit-
familiarité; scachant bien qu'il l'auroit agrea-
le, luy ayant desia veu faire plusieurs fois de
es actions de liberalité, & de pitie enuers ceux
ui poussez d'une mesme fortune, auoient fait
aufrage contre cette playe. Ils y furent tres-
ien receus & accommodez de tout ce qui
eur estoit necessaire. Or, il faut que vous sca-
chiez que c'estoient deux des principaux de
Rome, dont l'un comme ie sceus depuis, s'ap-
pelloit Vrface, & l'autre Olymbre: de sorte
qu'incontinent ils renuoyèrent en leurs mai-
ons, & eurent de l'argent, & plusieurs serui-
eurs. Mais pour satisfaire à ce que ie vous ay
promis, il faut que vous scachiez qu'attendant
l'auoir responce de Rome, ces deux Cheua-
liers ne pouuoient estre sans moy, & falloit que
laissant bien souuent mes estudes, ie les accom-
pagnasse par tous les endroits où la curiosité
les attiroit, dont ie prenois beaucoup de plaisir;

parce que leur conuersation estoit forr douce & honnête. En fin desirant de sçauoir qui estoient ceux à qui i'auois rendu vn si bon office, vn soir que i'estois seul dans leur chambre (car les deux femmes se retiroient ordinairement dans la leur apres le repas) ie les suppliy de me dire pourquoy lors qu'ils auoient sceu que i'estois Segusien, ils auoient dit que ceux de cette contrée estoient destinez pour les r'appeller de la mort. Le plus vieux prenant la parole me respondit ainsi.

HISTOIRE

D'EVDOXE, VALENTINIAN,

ET VRSACE.

Vostre desir est trop iuste, courtois Siluandre (il auoit appris que ie m'appellois ainsi) pour ne luy pas satisfaire. Car il est tres-raisonnable que vous sçachiez à qui vous auez sauué la vie, & quelle est la condition de ceux qui vous ont tant d'obligation; Nous n'eussions tant demeuré à le vous dire, n'eust esté la crainte qu'estans recogneus: nous ne receussions du desplaisir de quelques ennemis secrets: nous vous prions donc de n'en faire point de sem-

ant, à fuir par la route des bois sans s'arrêter
vous sauver. Je l'espère. Mais si je suis que
vous ne puissiez être sauvés de la mort, je
vous supplie de prier à l'instant de votre
dit, & de demander au Seigneur, à l'aide de
votre Dieu.

Spaciers avec une Thémise des des Empereur Arcadius, & pour fils au jeune Théodose, eussent Empereur. & Quant à Honorie, la fille du Théodose, Honorius, Arcadius, encore que son Digne ne fust pas de race impériale, & qu'elle n'estoit pas la sœur d'un Empereur, elle se que sa beauté & sa vertu estoient telles qu'elles la pouvoient bien encores eleuer à une plus haute dignité, s'ils'en est trouué parmi les hommes. Theodose eut qu'une fille d'élite, & parce qu'il aimoit affectionnement la femme, il voulut que sa fille n'portât le nom. Elle fut donc appelée Eudoxe, & comme si ce nom eust esté fatal aux filles, commeienne Princeesse dès ses premières années parvint à une telle beauté, qu'elle surpassa de beaucoup sa mere, & que chacun adouitoit que la nature ne pouvoit rien faire de plus beau, ny de plus parfait. En ce mesme temps Placidie ayant quelque mauuaisé satisfaction de son frere Honorius s'estoit retirée en Constantinople vers son neveu Theodose, car elle estoit fille de Theodose le Grand, & sœur d'Arcadius : commençant avec elle ses enfans,

600 LA II.^e PARTIE D'ASTREE,
Valentinian & Honerique, & de fortune l'a-
uois esté donné fort ieune enfant à Placidie,
pour estre nourry avec son fils comme plu-
sieurs autres de mesme aage, enfans des princi-
paux Chenaliers & Senateurs de Rome & lors
qu'elle quitta l'Italie i'auois pris vne si grande
amitié à Valentinian & luy à moy, que l'on ne
nous pouuoit separer.

Il aduint que l'Empereur Theodose ne
voyant point d'enfant à son oncle Honorius,
resolut de donner sa fille à Valentinian, & le
faire Empereur d'Occident, apres la mort
d'Honorius. La sage Placidie qui voyoit bien
que c'estoit l'auantage de son fils, & le mieux
quil uy pouuoit arriuer, luy commandoit d'or-
dinaire de rechercher cette belle Princeesse: mais
voyez que c'est que la contrainte en amour: ia-
mais Valentinian ne peut aimer d'amour Eu-
doxe, quoy que ce soit la plus belle Princeesse du
monde. Toutesfois pour ne desplaire à la sage
Placidie, ny à son Germain, desquels toute sa
fortune dependoit, il se resolut de feindre & de
dissimuler: si bien que chacun le creut estre ve-
ritablement amoureux. Et pour ce sujet il fai-
soit bien souuent des tournois, dans les Cirques
& dans l'Hippodrome où la belle Eudoxe as-
sistoit ordinairement, quoy qu'elle fust si ieu-
ne qu'il n'y eust pas grande apparence qu'elle
deust prendre garde à l'amour. Et parce
que i'estois nourry aupres de ce ieune Prince,

faut que ie confesse que tournant inconsidérément les yeux sur elle, i'en deuins de sorte amoureux, que depuis il m'a esté impossible de m'en retirer. Dois-je dire cette veue heureuse pour moy, qui m'a cousté tant de travaux & tant de soin? Mais comment le puis-je mettre en doute? puis que iamais personne ne fut plus heureux ayant conceu vn si genereux dessein, quelque peine & travail que la fortune m'ait enuoyé pour ce subject? Je deuins donc seruiteur de cette Princeesse, & si Valentinian entroit aux tournois, sous le nom feint de Cheualier de la belle Eudoxe, ie puis dire, que ie n'en faisois pas de mesme, estant de sorte espris de sa beauté & de sa vertu, que mon amour estoit incroyable pour l'age que nous auions tous deux.

En ce mesme temps il fut donné vne ieune fille des meilleures maison de Grece à la ieune Eudoxe, pour estre nourrie avec elle. Elle s'appelloit Isidore, & faut auoïer que hormis Eudoxe, il n'y auoit rien en la Cour qui la valust. Valentinian ne ietta pas les yeux plustost sur son visage, qu'il en deuint amoureux: Mais elle se trouua si soigneuse de son honneur & reputation, que connoissant bien cette affection, & que Valentinian ne la pouuoit espouser, pour les occasions que ie vous ay dict (car chacun scauoit la volonté de Theodose) elle ne voulut iamais souffrir sa recherche, s'en defendant au

commencement par les plus douces voyes
 qu'elle peut: mais en fin la reiettant plus rigou-
 reusement peut estre que la qualité de Valenti-
 nian ne meritoit. Et quoy qu'il s'y voulust opi-
 niastrer, si traitta-elle de sorte avec luy, qu'elle
 le contraignit de s'en retirer en apparence, par-
 ce qu'elle luy iura que s'il continuoit, elle le de-
 clareroit à Theodose, & à Placidie. Ce ieune
 Prince qui ne vouloit point desplaire à l'Empe-
 reur ny à sa mere, cacha si bien ses desirs, que
 personne ne s'en prist garde, qu'Eudoxe & moy,
 comme ie vous diray. Cependant mon affectiō
 alloit croissant sans que cette ieune Princesse
 s'en apperceust. Tant que ma ieunesse fut telle
 qu'il m'estoit permis de la voir sans soupçon, ja-
 mais ie n'en perdis vne commodité, me rendant
 si soigneux pres de sa personne, qu'elle estoit
 contrainte de se seruir plus souuent de moy que
 de nul autre de mes compagnons. Et quoy qu'en
 ce temps-là ie ne sceusse presque que c'estoit
 que l'Amour, si ne laissois-je d'auoir vn tres-
 grand plaisir d'estre aupres d'elle, de la seruir,
 d'en receuoir les commandemens, de baiser
 (lors qu'elle me tendoit quelque chose) l'en-
 droit que sa main auoit touché, ce qu'elle ne
 voyoit point, ou si elle le voyoit, elle l'attribuoit
 à ciuilité. Ia me souuiens qu'en ce temps-là,
 elle se promenoit vn iour dans vne gallerie, où
 il y auoit quantité de belles & rares peintures
 qu'elle alloit considerant. Entre les autres elle

it vn Icare qui tout déplumé se laissoit choir
 ans la mer. Vrsace, me dit-elle (c'est ainsi
 ue l'on me nomme) qu'est-ce que signifient
 es plumes esparfes, & cét homme qui tombe
 en haut? C'est, luy dis-ie, Madame, vn ieune
 homme qui porté d'un genereux courage,
 ne voulut pas se contenter de voler si bas que
 son pere que vous voyez au dessus de luy: &
 parce que ses ailes estoient lointes avec de la
 chaleur du Soleil les fit relascher, & luy
 n'en estant plus soustenu fut contraint de tom-
 ber comme vous voyez. Vrayement me res-
 pondit-elle, il estoit bien inconsidéré. Mais
 luy repliquay-ie, il auoit vn courage bien gene-
 reux. A quoy luy s'uruit-il, me dit-elle, puis qu'il
 ne le peust garantir de la mort? La mort, luy res-
 pondis-ie, est peu de chose quand elle laisse vne
 si belle memoire de nous. Et quoy, me dit-elle,
 vous loüiez cette action? Je la loüe de sorte, luy
 dis-ie, Madame, que ie ne refuseray iamais la
 mort, pour vne semblable gloire. Elle pouuoit
 auoir douze ans, & moy quinze ou seize: aage
 peu capable encores de ressentir les traicts d'A-
 mour: & toutesfois ie n'en estois pas exempt:
 mais j'auois si peu de hardiesse que ie n'auois
 osé luy en rien descourir. Et moy, me dit-elle,
 vous estimez donc bien peu vostre vie? C'est
 sans doute, Madame, luy dis-ie, qu'il y a plu-
 sieurs choses que j'estime beaucoup plus. Et
 lesquelles entr'autres, adjousta-elle, car il me

semble que quand nous ne sommes plus, tout le reste ne nous touche gueres : l'honneur, & l'Amour, luy respondis-ie. Et qu'est-ce que l'honneur, me dit-elle ? C'est opinion, repliquay-ie, que nous laissons de nous & de nostre courage. Et l'Amour, c'est vn desir de posseder quelque chose de grand & de merite. Et c'est pourquoy, Madame, ie ne ferois iamais difficulté de mourir en vne genereuse action, ny en vous faisant seruice, en la premiere pour la gloire qui m'en demeureroit, en la derniere pour l'affection que ie vous porte.

Et comment, me dit-elle tout enfant, vous auez donc de l'Amour pour moy ? A quoy l'avez-vous reconnu ? Aux effects, luy respondis-ie : car quand ie ne vous vois point, ie brulle de desir de vous voir : Quand ie vous vois, ie meurs de regret de ne vous voir pas assez. Et comment, me dit-elle, vous est suruenue ceste maladie, & qui en a esté cause ? vos perfections Madame, luy dis-ie, & vos beautez m'ont fait ce mal, par la longue demeure que i'ay fait pres de vous. Si i'estois en vostre place, me respondit-elle, ie voudrois y demeurer le moins que ie pourrois : Mais n'y a-t'il point de remede pour guerir ce mal ? Si a, luy dis-ie, si vous vouliez m'aymer autant que ie vous ayme. Comment, dit-elle soudain, en se tournant vers moy, que ie brulasse quand ie ne vous verrois point ? En ma foy, Vrsace, cherchez quelqu'autre recepte,

pour celle-là, ie ne la puis pas faire. Ie
 fois quelquesfois bruslée le doigt, mais c'est
 douleur insupportable, & n'attendez point,
 Et dis-ie encor vn coup, d'estre soulagé de
 par ce moyen: ie n'osay repliquer, par-
 qu'en la gallerie il y auoit plusieurs Dames
 Cheualiers, qui discouroient ensemble,
 toutesfois prendre garde à nous, quoy
 ils y fussent pour accompagner cette ieune
 Princeesse, mais son enfance & ma ieunes-
 nous permettoient d'estre ensemble sans
 pçon, encore que ie ne le pensasse pas
 si.

Depuis elle deuint bien plus sçauante lors
 que l'aage luy enseigna la resolution des doutes
 elle me souloit faire en son enfance, & en
 mesme temps, ie deuins aussi beaucoup plus
 amoureux que ie ne soulois estre. Valentinian
 i auoit dessein sur la belle Isidore faisoit le
 as souuent qu'il pouuoit des tournois, parce
 'estant fort adroit, il luy sembloit que c'e-
 it vn bon moyen pour acquerir les bonnes
 aces de cette sage fille, feignant toutesfois
 ie ce fut pour la belle Eudoxe. Et parce qu'il
 enoit ordinairement de ceux de son aage, &
 s'il n'y auoit difference entre luy & moy, que
 e deux ou trois ans qu'il pouuoit auoir plus
 ue moy, i'estois presque tousiours de sa par-
 e. Et me sembloit que la fortune me voulut
 auoriser, me faisant emporter bien souuent

Le prix, que tousiours feignant que ce fut à cause de Valentinian, ie portois à Eudoxe : & lors qu'en le receuant, elle me permettoit de luy baïser la main ; O que i'estimois toutes les peines que i'auois euës, le reste du iour bien employées ! Le viuois toutesfois avec tant de discretion qu'elle ne pouuoit s'en offencer : encores qu'elle eust quelque memoire des discours que ie luy auois tenu : car pensant que ce furent des imprudences de l'enfance, elle auoit opinion que l'aage m'a fait reconnoistre ce que ie luy deuoïs. La premiere fois qu'elle soupçonna le contraire, ce fut vn iour qu'elle s'estroit allée promener de l'autre costé du traicté dans les iardins de l'Empereur. Apres s'estre longuement promenée, elle s'endormit sous vn frais ombrage dans le giron d'Isidore : nous estions quantité de ieunes Cheualiers à l'entrée du cabinet, qui discourions, lors qu'une Abeille se vint poser sur sa leure, & apres l'auoir succée quelque temps, la piqua bien fort : la douleur l'esueilla en sursaut, & portant la main sur la piqueure, se pleignit du peu de soin qu'Isidore auoit d'elle. Valentinian qui se promenoit par le iardin, accourut au cry qu'elle auoit fait, & voyant qu'elle blasmoit Isidore afin de repaïrer la faute qu'elle auoit faite, il luy dit, que i'auois vne recette qui la guariroit incontinent : & qu'il en auoit bien souuent veu l'experience sur plusieurs, mais particulièrement sur luy, depuis

deux iours. Et que faut-il faire, luy dit-elle? il dit,
 espondit Valentinian, quelque parole sur le mal
 & soudain la douleur cesse. Et lors me deman-
 tant s'il estoit vray, ie luy dis qu'ouy, & que ius-
 ques en ce temps-là ie n'en auois point failly, &
 ue ie ne pësois pas que la fortuneme fut moins
 auorable pour elle que pour tous les autres. Elle
 se fâchoit fort que i'approchasse ma bouche si-
 res de la sienne, & en me presentât la main me
 commanda que i'essayasse dessus. Je luy mets la
 bouche contre, & soufflant vn peu i'approchay
 mes levres iusques à la peau, & la pressay douce-
 ment. O Siluandre, quel commencement fut ce-
 luy-cy! Elle retire la main, & me dit que c'estoit
 vaiser, & non pas vne recette, & ne voulut
 point le permettre, mais la douleur qui l'a pres-
 soit, la contraignait en fin de me dire que ie l'ap-
 prissse à Isidore, & qu'elle la luy feroit. Je fus
 bien combattu, car ie desirois fort d'estre ac-
 cepté qui approcheroit auprès de ses belles levres,
 toutes-fois i'estois bien marry du mal qu'elle
 souffroit. Amour me conseilla de dire d'autres
 paroles à Isidore, afin que ne la trouuant pas
 bonne, elle fut contrainte de recourir à moy.
 Et mon dessein réussit comme ie l'auois propo-
 sé, parce qu'ayant murmuré en vain mes faulces
 paroles, & faict toutes les autres ceremonies,
 la douleur ne cessa point. Dont Valentinian se
 requant, pensez-vous, luy dit-il, ma Maistres-
 se, que chacun soy propre à cette recette? Le

vous iure que ie l'ay esprenuë, & que si elle ne vous profite, c'est qu'Isidore y oublie quelque chose, & à ce mot ressortant du cabinet emmena avec luy tous les Cheualiers. La douleur augmentoit, & la levre commençoit d'enfler, lors que se tournant vers moy, par vostre foy, dit-elle, Vrsace, la recette est-elle bonne? Je vous iure, luy dis-je, Madame, par l'honneur que ie vous dois, que ie ne la vis iamais manquer, & suis si martyr qu'Isidore ne l'ait sceu faire, que ie n'ay iamais désiré d'estre fille qu'à ce coup pour vous rédre ce service. Isidore prenant la parole. Je ne sçay, dit-elle, Madame, quelle difficulté vous en faites; mais si vous voyez comme la bouche vous grossit, vous ne voudriez pour quoy que ce fust que le mal passast plus outre. Mais, dittes-moy, Vrsace, reprit Eudoxe, demeuretez-vous long-temps à faire vostre recette? Le moins que ie pourray, luy dis-je, Madame, & lors m'approchant d'elle, elle se retira à l'endroit le plus obscur du cabinet, comme ayant honte d'estre veüe, & permit forcée de la douleur que ie fisse mon enchantement.

Fut-il iamais forcier plus heureux que moy? Je dis donc les paroles sur la levre: mais quand ie la pris entre les miennes, & qu'en suççant ie la pressay vn peu; i'aduonç que si quelqu'un eust peu mourir de douceur, qu'Vrsace ne seroit plus. Elle se retire toute rouge de honte,
Voilà

Voilà, dit-elle, la plus importune recette qui fut
amais. Mais, Madame, luy dit Isidore, vous a-
elle soulagée? Il me semble, respondit-elle, que
y recognois quelque amercœur. Vostre dou-
leur, luy dis-je, se passera bien tost, mais i'en au-
ray tout le mal. Comment, me dit-elle, vous
guerez mon mal? Ouy, Madame, luy respōdis-je,
es conditions de cette recette sont telles que
celuy qui guérit autruy de cette sorte, en souf-
fre la douleur. Elle qui ne l'entendoit pas, ou
pour le moins feignoit de ne l'entendre ainsi
que ie disois: Vrayement Vrsace, me dit-elle, ie
vous suis trop obligée de m'avoir voulu guérir
en prenant mon mal. Madame, luy dis-je, si ie
pouvois aussi bien rendre mien tout celuy que
vous devez jamais avoir, soyez certaine que
vous n'en ressentiriez jamais. Mais, dit Isido-
re en souffrant, si vous aviez autant de bonne
volonté, Madame, pour luy qu'il en a pour
vous, il faudroit qu'à cette heure vous luy fissiez
la mesme recette pour le guérir du mal qu'il
a pour vous. J'ayme mieux respondit Eudo-
re, luy estre redevable en cecy, que s'il me l'e-
stoit, & puis ce seroit tousiours à recommen-
cer, car il est trop courtois Chevalier, pour
ne laisser avec le mal qu'il me pourroit offer.
Il est vray, Madame, adioustay-je, & puis mon
mal n'est plus en la levre, il est passé au cœur,
elle entendit bien ce que ie voulois dire, quoy
qu'elle fit semblant de ne l'avoir point ouy, &

900 LA II. PARTIE D'ASTREE.
sans Isidore qui estoit trop pres de nous, ie luy
en eusse bien dit dauantage. Ie me contentay
donc de ceste ouerture pour ce premier coup.
Et depuis ie fis tels vers sur cette picqueure.

S O N N E T.

D'une mousche sur les lèvres de sa
Dame endormie.

Cependant que Madame à l'ombre se repose,
Et trompe du Soleil la trop aspre chaleur,
Un petit animal volant de fleur en fleur,
Les douceurs va cherchant dont le miel se compose.

De fortune sa lèvre estant à moitié close,
La fleur representoit la plus vine en couleur,
Lors que cet animal, la voyant par malheur,
Y vole, & la suçant pensa sucer la rose.

Ah! trop sage au faillir, trop heureux à l'oser,
Puis qu'à toute hardiesse on n'a rien refuser,
Ce qu'on nie aux desirs dont mon ame s'allume.

Mais ceste mousche, Amour, ravit tout nostre bien,
Que nous reste-t'il plus, puis qu'elle a rendu sien,
Le miel dont s'addoucit toute nostre amertume?

Je serois ennuyeux, ô courtois Siluandre, si ie vous racontois par le menu le commencement de mon progrès de son affection : Je vous diray doncques seulement ce qui sera plus necessaire à vous sçachiez. Amour me rendit en fin si ardy, que ie me resolus de luy declarer tout ouvertemēt ce que ie ressentois pour elle. Je deueuray long-temps à disputer en moy-mesme, ce seroit de bouche ou par l'escriture : en fin cōcluds qu'il valloit mieux le luy dire, que de luy faire lire, parce que j'auois de long-temps appris qu'il faut faire demander par quelque autre ce que l'on ne veut pas obtenir. Outre ce que ie preuoyois bien que la difficulté ne seroit pas petite de luy faire receuoir de mes lettres, mais, ô Dieux, combien de fois ayant fait cette resolution m'en reuins-ie en mon logis, sans y auoir rien aduance. Le Ciel en fin, qui sembloit à ce temps de vouloir fauoriser mon dessein, m'en donna vne telle commodité.

Il ne faut, comme ie vous ay dit, que passer le Bosphore, pour aller aux iardins de l'Empereur, tuez toutesfois en Asie, en vn lieu nommé Calcedoine, qui est si pres de Constantinople, qu'on peut ouyr la voix d'vn homme d'vn lieu l'autre. Eudoxe s'alloit promener fort souuent en ces iardins, & toutes les fois qu'il m'estoit permis, ie l'y accompagnois avec tant de soing de luy faire quelque seruice, que quād ce n'eust esté que de luy amasser vne fleur en tout vn

iour, i'estois fort content de ma iournée, ayant appris dès long-temps, qu'en amour les petits seruites, s'ils sont en grand nombre font plus d'effect que ceux qui sont d'importance, & qui arriuent rarement, parce qu'à ceux-cy ont est obligé, si l'on ne veut estre estimé ennemy plustost qu'ammy : mais il n'y a rien qui nous pousse aux autres que la seule affection. l'estois donc d'ordinaire avec elle, & me rendois si soigneux qu'elle n'auoit pas vne de ses filles, qui fut plus prompte à tous ses petits messages que i'estois. Il aduint qu'un iour Valentinian l'auoit finie en ce lieu à cause d'Isidore, & parce qu'elle ayuoit fort à se promener, & qu'Isidore se trouuoit vn peu lassé, elles se separerent. Eudoxe continua le promenoir, & Isidore entra dans vn cabinet, où elle trouua des sieges rehaussez de gazons, & couuers de quelques aïx. Elle n'y eust pas demeuré long-temps que Valentinian, qui estoit pour lors avec Eudoxe, feignant d'estre las, s'alla asseoir dans le mesme cabinet, Isidore en voulut ressortir, mais il l'a retint par sa robe: Eudoxe qui s'en prit garde, ne peut s'empescher de soufrire en me regardant, & me semblant que c'estoit vne tresbonne occasion pour commécer mon dessein, ie ne la voulus perdre: Je me soufris donc, cōme elle, & plie les espaulles, me tournant de l'autre costé, & alors me demanda que i'auois à soufrire, le luy respondis tout franchement, que c'estoit de voir que Va-

entinian la quittaſt pour aller vers Iſidore. Et uoy, me dit-elle, Vrface, n'en feriez-vous pas meſme: Moy, madame, luydis-ie auriez-vous en opinion que i'euffe ſi peu de iugemēt: vous deuriez faire, me dit-elle, puis qu'il y a plus apparence qu'elle doive eſtre ſervie de vous ie de Valentinian. Je ſçay bien, luydis-ie, madame, que la condition d'Iſidore & de moy, m'y auroit pluſtoſt conuiſer, mais i'auoüe que i'ay e mieux faire vne contraire faute à celle de Valentinian. Comment l'entendez-vous, reſpondit-elle: Je veux dire, continuay-ie, que pluſt que de ſervir quelque choſe d'egal à moy, comme Iſidore, j'ayme mieux mourir d'amour, pour ce qui eſt par deſſus moy, cōme vous. Cōme moy: reprit incontinent Eudoxe, & que penſez-vous dire, Vrface: Je pēſe dire, madame, luy ſpondis-ie, que j'ayme mieux mourir en vous ſorant, que de viure aymé d'Iſidore, & que la grande inegalité qui eſt entre nous, ne m'a ſceu apescher que ie n'aye eu cettē volōté, depuis iour qu'il me fut permis de vous voir. Je crois e dit la Princeſſe, que vous eſtes hors de vous eſme, de me tenir ces propos. Ne croyez int, luydis-ie, Madame, ie ne parlay iamais avec plus de verité, ny avec vn plus ſain iument. Elle demeura ferme, & me regarda en les yeux, & puis me dit, Eſt-ce à bon eſent, ou par ieu, que vous me tenez ce langage: iure, Madame, repliquay-ie, par le ſervice

que ie vous doy, que ie ne proferay iamais paroles plus veritables, ny d'une volonté plus resoluë, que celles que vous venez d'ouyr, & de plus, que cette extrême affection, dont ie vous parle, ne changera iamais, quelque traitement que ie reçoive de vous. Je suis marrie, me dit-elle, Vrsace, de vostre folie, parce que la longue nourriture que vous auez eue de l'Empereur mon pere, m'obligeoit de vous voir, & de me feruir de vous d'une meilleure volonté, que de plusieurs autres, dont les merites ne pouuoient égaler les vostres. Mais puis que vostre outrecuidance a passé toutes les bornes de la raison, & vous a osté la cognoissance de ce que vous me devez, ressouvenez-vous, que s'il vous aduient iamais de me parler de cette sorte, ie vous feray repêtir de vostre temerité, & que l'Empereur & Valentinian en seront aduertis. Madame, luy respondis-je, si ie ne craignois que ceux qui sont en ce iardin, s'apperceussent de ce que ie vous dis, ie me ieterois à vos genoux, pour vous mander pardon de l'offence que ie vous ay faite, mais estant reuenu de cette considération, ayez agreable la volonté que j'en ay, & me permettez de vous dire, que les menaces que vous me faites, pourroient auoir quelque force sur moy, si c'estoit de la volonté, que cette affection fut née, mais puis que c'est le Ciel qui m'y force, n'espérez que la crainte de l'Empereur, ay la considération de Valentinian m'en diuer-

sent iamais. Il est vray que ie puis bien me taire, & mourir d'amour pour la belle Eudoxe: Et pour preuue de cela, & afin de ne vous ennuyer mais des fascheuses paroles qui vous ont offensee, ie vous iure par le très-humble seruice que ie vous dois, de ne vous en parler iamais. Mais ressouuenez-vous que toutes les fois que m'approcheray de vous, & que ie vous diray, bon iour, Madame, ou que seulement ie vous rendray la reuerence, ce sera à dire, le meurs d'amour pour vous, Madame, & vous n'aurez iamais vn plus fidele seruiteur que moy. Et quand prendray congé, & qu'en vous salüant ie vous donneray le bon soir, & me retireray, ce sera autant que si ie vous disois: Iusques à quand oronnerez-vous que ie sois miserable, & combien encore durera vostre rigueur? Et pour commencer, luy dis-ie froidement, vous me permettez de prendre congé de vous, & de vous donner le bon soir. Et à ce mot, ie fis vne grande reuerence, & me retiray, de peur qu'elle ne defendit encores ces deux paroles, & toutefois ie pris garde qu'elle se tourna de l'autre costé en soufrian. Ce qui ne me donna point ne petite esperance.

Or, gentil estranger, ie vesquis depuis ce iour le cette sorte avec elle, ne luy faisant iamais semblant de tout ce qui s'estoit passé, sinon par le bon iour, & le bon soir, ausquels quand elle n'estoit point veüe, elle respondoit le plus sou-

uent en branlant la teste, comme si elle se fust
encores offensée de ce souuenir que ie luy don-
nois. Plus de six mois s'escoulerent que ie con-
tinuay tousiours de mesme façon, & qu'elle
aussi s'opiniastroit de ne point receuoir mon af-
fection. En fin ie vainquis, mais aussi qu'est-ce
que ne peut le seruice & la perseuerance d'un
amant auisé? Vn matin que Valentinian la con-
duisoit au Temple, ie m'auançay, & luy faisant
vne grande reuerence, ie luy dis, Bon iour, Ma-
dame. Elle alors en souffriant, & se tournant vers
moy. Vos bons iours, Vrsace, me dit-elle, sont
receus de bon cœur. O Dieux, pourrois-je dire
quel fut le contentement que ie receus, ie pro-
teste, que iamais ie n'esperay d'estre si heureux,
& moins en ce temps-là que l'on parloit du ma-
riage de Valentinian & d'elle, & toutesfois s'ap-
pris depuis, que ce que ie croyois la deuoir
esloigner de moy, fut ce qui me l'obligea dau-
tage, parce que voyant que l'affection qu'il por-
toit à Isidore s'augmentoit, & que celle qu'il
luy faisoit paroistre, n'estoit que pour complai-
re à l'Empereur; elle se resolut de ne l'aymer
aussi que pour estre femme d'un Empereur, &
de faire estat de mon seruice, comme Valenti-
nian de l'affection qu'il portoit à Isidore. Je
sceus cette resolution peu apres, car dès la pre-
miere occasion qui se presenta, elle me dit, que
mon opiniastrerie, & l'affection de Valentinian
enuers Isidore, l'auoit vaincuë, & que si ie

continuois de viure avec la mesme discretion, elle continueroit aussi de me vouloir du bien. Depuis ce iour elle permit qu'en particulier ie nommassé ma Princesse, & elle m'appelloit mon Cheualier. Iugez Siluandre, s'il y auoit homme au monde plus heureux que moy. Car Audoxe estoit l'une des plus belles Princesses du monde, en l'aage de dix-sept ou dix-huict ans, & qui ne faisoit paroistre d'aimer personne que moy.

Cependant que nous viuions de cette sorte, Honorius, qui auoit espousé la fille de Stilicon, mourut sans enfans, & parce qu'un Romain nommé Iean, son premier Secrétaire, s'estoit fait eslire Empereur, par le moyen de Castinus, & de *Ætius*, l'Empereur Theodose qui auoit fait dessein de faire Empereur d'Occident son cousin Valentinian, l'y voulut ehuoyer avec sa sœur Placidie. Je fis semblant de la vouloir suivre en ce voyage: mais en effect ie ne desirois rien plus que de demeurer pour la garde d'Euloxe. Car encor que le desir de la gloire m'attirast en Italie, l'amour me retenoit en Constantinople, avec des liens qui n'estoient pas foibles, parce que cette belle Princesse se laissa aller outre son dessein, de telle sorte à l'amitié qu'elle m'auoit promise, qu'en fin elle n'auoit pas moins d'affection pour moy, que i'en auois pour elle: ie croy bien qu'elle y fut trompée, & qu'au commencement elle ne créut iamais d'en.

venir si auant, mais ie pense, sans mentir, que l'Amour a beaucoup de ressemblance avec la mort, & que comme on ne peut mourir à moitié, que de mesme on ne scauroit aimer à demy. Et lors que i'estois plus en peine de trouuer vne bonne excuse, l'Empereur receut des nouuelles que quelques ennemis avec vn nombre infiny de personnes le venoient attaquer du costé de Constantinople : Ces nouuelles conuièrent plusieurs de demeurer, qui autrement eussent esté contraincts pour leur deuoir, de s'en aller sous la charge d'Artabure, qui conduisoit vne forte armée par mer, ayant avec luy Aspar son fils, très-vaillant & heureux Capitaine, comme il fit bien paroistre en la prise de Iean dans Rauenne, & en la deliurée de son pere. Encore que ie ne fusse point ialoux de Valentinian, quoy qu'Eudoxe luy fit paroistre de la bonne volonté, scachant assez que ce n'estoit que pour complaire à Theodose, & pour estre Imperatrice; si est-ce qu'ayant appris de longue main, que la doute qu'on fait paroistre de n'estre pas assez aimé, couuient les Dames à nous en donner plus de connoissance, & qu'aussi feindre de la ialousie leur donne bien souuēt occasion de redoubler leurs faueurs, ie fis semblant d'estre vn peu ialoux de Valentinian, & de me resiouyr de son depart, & ie fis des vers sur ce sujet que chantay deuant elle, à la premiere occasion qui se presenta : ils estoient
 *els.

S O N N E T.

Sur le départ d'un Rival.

I Amais contre les rocs tant de flots amassez,
 Estant de courroux, n'ont blanchy les riu-
 ges:
 Jamais les blancs couverts n'ont veu tant de nau-
 frages:
 Que cét estoignement m'a d'ennuis effacez.

Bien-heureux souvenirs de mes soupçons passez,
 Maintenant de mon heur assurez témoignages,
 Qu'il est doux au nocher apres de grands orages,
 De voir dedans un port ses Nauires cassez!

Blessé de froide peur dedans la fantasie,
 J'ay tremblé mille fois atteint de ialousie,
 Mais en fin son despart m'a rendu du tout sain.

Heureux estoignement, puisses-tu toujours estre,
 Ou bien s'il s'en reuiant, Amour fay luy paroistre,
 Qu'à son dam il partit, & qu'il retourne en vain.

Je ne vous diray point en ce lieu quel fut le
 voyage de Valentinian, car vous le pouuez
 auoir entendu par plusieurs, tant y a qu'apres
 auoir mis tel ordre aux affaires d'Occidet, qu'il

iugea estre à propos, il reuint en Constantinople, où il fut receu par Theodose, comme si c'eust esté son fils, & soudain à la sollicitation de Placidie, qui estoit demeurée au gouuernement d'Italie, le mariage de la belle Eudoxe fut conclud avec luy. Seroit-il bien possible, que ie vous puisse raconter ce que ie ressentis en cette occasion? Je ne le croy pas, car ie fus de sorte cōbattu de la crainte & du regret, que sans Eudoxe, il est certain que ie ne l'eusse pū supporter. Mais elle qui estoit sage & prudente, encor que de son costé elle fut fort affligée de se voir entre les mains d'une personne qu'elle n'aimoit point, si surmonta-t'elle ce desplaisir avec la resolution. Et parce qu'elle voyoit bien en quelle peine ie viuois, elle me donna commodité de parler à elle dans son cabinet, sans qu'autre y fut qu'Isidore, en qui elle se fioit infinimēt. Elle estoit assise sur vn petit liēt, & ie me mis sur vn genouil deuant elle, ayant deffous quelques carreaux qu'elle m'auoit fait apporter: & parce que rauy de contentement ie ne faisois que la contempler, & luy baiser la main qu'elle m'auoit permis de luy prendre, apres m'auoir considéré quelque temps, elle me parla de cette sorte. Et bien mon Cheualier, vous plaindrez vous toute vostre vie de moy, & serez-vous tousiours en doute de l'amitié que ie vous porte? Ma belle Princeſſe, luy dis-je, si ie n'auois accoustumé de recevoir de vous plus de fa-

neurs que ie n'en merite, vous auriez quelque raison de me faire cette demande à cette heure que ie reçois celle-cy, qui veritablement est telle que ie ne puis la redire. Mais pourquoy ne me permettez-vous de me plaindre de la fortune, qui m'ayant montré le bien qu'elle me pouvoit donner, l'ordonne toutesfois à vn autre de qui l'affection le merite aussi peu que la mienne pourroit estre digne de l'obtenir si elle le pouvoit estre par vne extrême Amour? Mon Cheualier, me respondit-elle, vivez content & assuré de ce que ie vous vay dire. Tout ce qu'une extrême affection peut obtenir de moy, sachez qu'Vrface le possède, & ce que vous regrettez qui soit à vn autre, croysz moy, mon Cheualier que c'est ce qui se doit donner par deuoir, & non point par Amour, & cela estant, quelle raison auez-vous de vous plaindre de la fortune? La raison que i'en ay, repliquay-ie, est aussi grande que l'obligation en quoy vous me mettez par cette assurance. Pourquoy, ma Princesse, ne me plaindray-ie pas d'elle qui ayant voulu favoriser mon affection, m'a toutesfois privé de ce qui seul me pouvoit faire paruenir au bien que ie desirois? Ah mon Cheualier, me dit-elle, vous m'offencez. Comment? vous ne m'avez aimée que pour auoir de moy ce que mon deuoir vous refuse? Et quelle m'avez-vous estimée? & comment m'avez-vous peu aimer si vous m'avez eue en si mauuais

opinion: Je ne puis luy répondre voyant comme elle le prenoit, mais avec vn grand soupir ie m'abouchay sur son gyton, tenant sa main contre ma bouche. Elle qui recogneut bien ma peine, me mit l'autre main sur la teste, & passoit les doigts dans mes cheueux, & sans me dire mot sembloit d'attendre ce que ie luy respondrois. En fin me leuant ie luy respondis. I'aduouë, ma belle Princesse, que ie vous ayme plus que vous ne voulez, & plus encor que la raison ne veut, mais qui pourroit vous aimer moins que cela? Je confesse qu'il n'y a raison ny deuoir qui puisse mesurer la grandeur de mon affection, & si ie vous offense en cela, pardonnez-moy en considerant que ce seroit profaner vostre beauté que de l'aimer moins, & plaignez moy, qui ayant eu tant de courage me suis trouué avec si peu de merite. Et toutesfois vostre bonne volonté pourroit suppléer à ce defaut, si l'amour auoit vn peu plus de force en vous. Je ne vous entens point, me dit-elle, & ne sçay en quoy vous voudriez que mon Amour eust plus de force. O Dieu, repliquay-ie, qu'il sera bien malaisé que mes paroles vous fassent entendre à mon aduantage, ce que l'Amour ne vous a peu faire conceuoir! Je veux dire, ma Princesse, que si l'Amour auoit plus de puissance sur vous, ce deuoir que vous m'opposez en auroit beaucoup moins, & que ce trop heureux *Valentinian* possederait ce qu'il recherche, &

y ce que ie desire. Ah ! mon Cheualier, res-
 ndit-elle, avec vn grand soupir, si vous sca-
 z ce que ie ressens en mon ame, & quelle
 la contrainte que ie me fais ; vous croiriez
 n qu'Amour a toute la puissance sur moy
 il peut auoir sur vn cœur. Mais si ie vous
 use quelque tesmoignage de cette puissâce,
 louenez-vous quelle ie suis née, & à quelles
 x ma naissance m'oblige. Si la fortune m'a-
 it fait naistre d'vn Leontin Athenien com-
 ma mere, ie pourrois disposer de moy, aus-
 ien que de mon affection, mais estant fille
 n Empereur Theodose, petite fille d'vn
 pereur Arcadius, & ayant pour Bisayeul
 eodose le Grand, ne voyez-vous pas que
 te naissance m'astraint pour ne leur point
 re de honte, à laisser la disposition de mon
 rps à ceux qui me l'ont donné ? C'est vn tri-
 t de l'humanité que de ne voir iamais ça bas
 ose qui soit entierement accomplie : les gran-
 urs & les Empires trainent inseparablement
 te contrainte que iamais on ne s'apparie-
 e par raison d'Estat, ny vous ny moy ne
 yons rien de nouveau, il y a long-temps
 e nous auons preueu qu'il nous aduiendroit
 que nous ressentons, & quand ie tournay
 yeux sur vous, & que ie vous aymay, ce
 t avec cette resolution que Valentinian fe-
 it mon mary. Je m'assure que vous auez
 nsé la mesme chose, dès le premier iour que

vous fistes dessein de m'aymer, & qu'est-ce donc qui vous afflige maintenant, & quel accident voyez-vous que vous deuez dire inopine? Ces mots me toucherent si viuement, fut pour voit vne si grande resolution que i'accusois de peu d'amitié, fut pour pēser qu'un autre la posséderoit, qu'il me fut impossible de luy permettre de parler d'auantage sans l'interrompre. Vous croyez donc, luy dis-je, Madame, que ce soit aimer que de retenir ces considerations: vous auez opinion que la vraye amour puisse estre subiecte aux loix du deuoir? O Dieux, que vous & moy sommes trompez! vous qui auez creu d'aimer, & moy qui ay pensē d'estre aimé de vous? Et là m'arrestant vn peu, ie repris de cette sorte, lors que ie vis qu'elle vouloit prendre la parole. Les loix d'Amour, Madame, sont bien differents de celles que vous vous proposez, & si vous voulez connoistre, qu'elles elles sont, lisez les en moy, & vous verrez que comme l'inegalité qui est entre nous ne m'a peu empêcher d'esleuer les yeux à ma belle Princeesse, de mesme ne nous doit-elle diuertir de baïsser les vostres vers vostre Cheualier, n'y ayant pas plus de difference de vous à moy, que de moy à vous. Et quant à ce que vous m'alleguez de nostre naissance, puis qu'elle est telle querien ne vous peut releuer par dessus ce que vous estes, pourquoy au lieu de tourner vos yeux sur la grandeur, qui ne vous
peut

peut estre augmentee, ne les iettez-vous sur vostre contentement, afin que comme vous estes de vostre naissance la plus grande Princesse du monde, vous soyiez aussi par vostre choix la plus contente Princesse qui fut iamais. Vous dittes que ie commençay de vous servir avec cette opinion, que Valentinian seroit vostre mary. Ah, Madame! i'aduoue, que quand ie commençay de me donner à vous, i'eus cette creance que ie le pourrois supporter, mais si depuis mon affection est tellement creüe, qu'il m'est impossible d'y penser sans perdre incontinent toute resolution, que-pourrez-vous m'opposer que la foiblesse de vostre amitié qui ne s'est point augmentee depuis le premier iour qu'elle prist naissance? Comment, ma belle Princesse, vous refuserez des faueurs à mon affection que vous accorderiez à vne personne qui ne vous aime point? Vous consentirez que ces beautez, qui sans plus doiuent estre la recompense, & la felicité d'une parfaite Amour, soient possedees par celuy qui les desdaigne, ou ne les recognoist pas? comment souffrirez vous ces caresses? & comment ne regretterez-vous point la peine & le cruel desplaisir de vostre Cheualier? Isidore qui oyoit vne partie de nos discours, & qui desiroit infiniment de nous y favoriser, non pas pour amitié qu'elle me portast, ou pour la volonté qu'elle eust de tenir la main à sèblables recherches, mais pour l'espoir.

rance qu'elle auoit que cette affection pourroit passer si outre que peut estre elle romproit le mariage de Valentinian, & d'Eudoxe, afin de nous donner plus de commodité de parler ensemble ; peu à peu se retira dans vn arriere cabinet, où en fin elle s'endormir : ie m'en apperceus incontinent, encore que i'eusse le dos tourné contre elle, parce que passant deuant les flambeaux qui estoient sur la table derriere nous, ie vis son ombre contre la muraille, qui me fit remarquer qu'elle s'en alloit. La Princesse qui s'estoit appuyee du coude contre le cheuet du liect, & qui auoit la teste sur la main ne s'en prit point garde, estant si attentive à ce que ie luy disois que malaisement l'eust elle peu voir, encore qu'elle eust passé pardeuant ses yeux. Et parce que mes dernieres paroles la toucherent fort viuement, elle demeura quelque temps sans me respondre, baissant les yeux contre terre, en fin sans se remuer, apres vn grand soupir : Ah, mon Cheualier, me dit elle ! que vos paroles me percent l'ame cruellement, & que les choses que vous me presentez, me sont difficiles à supporter, mais que puis-je faire ? que puis ie deuenir ? si ie n'espouse Valentinian, que sera-ce que de moy ? & si ie l'espouse, ô Dieu, à quel supplice me vois-je destinee ! Je vis à ces dernieres paroles que les larmes luy couloient le long du visage, & qu'elle s'estoit teue, pour ne pouuoir parler de peur

que les souspirs ne se messassent & sortissent au lieu de la voix. Ces pleurs m'esmeurent de pitié, mais ils ne me donnerent pas vne petite assurance, & n'augmenterent peu mon courage. Ie vous confesse, gentil Siluandre, que ie n'eusse iamais esperé de reduire cette Princeesse en cest estat, mais voyant plus d'amour en elle que ie n'eusse creu, ie pris plus de hardiesse que i'eusse iamais pensé. Ie m'approche donc d'elle vn peu plus que ie n'estois, & feignant de luy soustenir la teste contre mon espaule, ma bouche se rencontra iniustement à l'endroit de ses yeux: au commencement ie n'olois les baiser, & faisois semblant que c'estoit par mesgarde, mais voyant qu'elle n'en disoit rien, peu à peu, ie descendis plus bas & rencontray sa bouche, qu'elle retint longuement sur la mienne, & parce qu'elle ne me faisoit point de deffence, ie luy mis vne main dans le sein, mais avec tant de transport que ie tremblois comme la feuille agitée du vent. Depuis cetemps ie me suis trouué en plusieurs rencontres, en beaucoup de grandes & diuerses batailles, & en maints assauts: mais ie ne fus de ma vie faisi de telle crainte qu'en cette occasion. Elle me permit donc encores cette priuauté sans m'en rien dire, mais lors que descendant la main vn peu plus brs, ie la voulus mettre sous la robbe, elle me dit froidement: Que pensez-vous faire, mon Cheualier? Isidore vous

918 LA II. PARTIE D'ASTREE,
voit. Il y a long temps, luy dis-je, ma belle P
cesse, qu'elle nous à laissez seuls. Commen
dit-elle, en surfaict, Isidore n'est-elle pas icy : &
se relevant sur le liét. Elle a eu tort, continua
r'elle de nous laisser seuls de cette sorte. Et
pourquoy, Madame, luy dis-je, nous n'avions
point affaire d'elle. Non pas vous, me repliqua
elle, mais si ay bien moy : Et si vous m'aymiez
comme vous dites, vous seriez content de ce
que ie vous ay permis, sans me rechercher de
chose que ie ne puis. Je pensois que la presence
d'Isidore vous empescheroit de passer plus ou
tre que l'honnesteré ne peut permettre, &
voulois bien que ce fut elle, qui par ce moyen
vous en fit la deffence, & non pas moy, afin de
vous laisser avec cette satisfaction de mon ami
tié, qu'il n'auoit pas tenu à moy que vous euf
siez eu toute sorte de preuue de ma bonne vo
lonté : mais puis qu'elle s'en est allee, & que
vous ne vous arrestez pas à ce que vous devez,
ie suis contrainte de vous dire, que si vous vou
lez de moy, ce qu'il me semble que contre
mon honneur vous recherchez, ie le vous per
mettray, à condition toutesfois, que ie tiendray
vn poignard nud en la main : pour incontinent
apres m'en donner dans le cœur, & le punir
tout à l'instant de cette sorte, de la faute qu'il
m'aura contrainte de commettre : que si vous
ne voulez que ie meure, ne me contraignez
donc point, ie vous supplie, de vous permet

ce que ie ne dois faire sans mourir. Il faut
 diuouer que ces paroles me rendirent de telle
 sorte confus, que me leuant de la place où i'e-
 tois, & me reiettant à ses genoux, ie luy pro-
 mestay de ne rechercher iamais ny tesmoignage
 de son amitié, ny soulagement à mes desirs,
 plus grands que ceux qu'elle venoit de me don-
 ner. Si vous le faites, me dit-elle, ie vous per-
 mettray le reste de ma vie les mesmes priuau-
 gez que vous auez receuë, & cette preuie de
 l'affection que vous me portez me sera agrea-
 ble, cognoissant que cét Amour outrepassant
 toutes les limites des plus violentes Amours,
 s'arreste toutesfois à celle de mon honnesteté.
 Et à ce mot me prenant par la teste avec les
 deux mains, elle me baïsa pour arres de sa pro-
 messe, nous auions fait du bruit, & auions vn
 peu releué la voix de sorte qu'Isidore s'esueil-
 la & parce que la nuit estoit fort auancee, &
 que les flambeaux estoient presque acheuez,
 Eudoxe l'appella & luy demanda quelle heure
 il estoit. C'est l'heure, Madame, dit-elle, que
 ie viens de faire vn grand sommeil, & que cha-
 cun dort, sinon vous. Et pensez-vous Isidore,
 dit la Princeſſe, que Valentinian ne veille pas
 à cette heure pour sa Maistresse? Le ne ſçay, dit
 Isidore, ce qu'il fait; mais ie ſçay bien que ſi ce
 n'estoit que pour luy, ſe ſerois à cette heure au
 liēt, & dormirois fort bien. Le luy respondis:
 C'est bien au liēt auſſi où il voudroit vous

920 LA II. PARTIE D'ASTRU,
trouuer. Et quoy, dit-elle en souffrant à
driez vous pointailleurs ? La Princesse se
rire, & apres luy dit. Et que pensez-vous
re, Isidore: Je pense que vous dormez. Qu
voulez-vous que j'y fasse, dit-elle, en le
tant les yeux, Vrface me fera deuenir
Et parce qu'il estoit tard, & qu'Eudore
vouloit point cachet de cette fille, dont l'a
meur luy estoit tres-agreable, & la prede
fort cognüe ; en se leuant de dessus le lit
elle me prit par la teste & me baïsa, & s'
prochant du feu, elle me commanda de
retirer, ce que ie fis: mais sans vfer du pri
lege qu'elle m'auoit donné de la baïser, & p
ce qu'elle prit garde qu'Isidore la considéra
sans dire mot: elle luy dit. Que regardez vous
Isidore ? Je regardois, Madame, dit-elle, v
la mouche vous auoit fort picquee. Quelle
mouche ? dit la Princesse : La mouche du lit
din, dit-elle : car ce Cheualier vous fait sou
uent la recette de la piqueure, & à ce mot pre
nant vn des flambeaux qui estoient sur la table
elle se mit deuant moy pour me conduire par
vn petit degré desrobé qui sortoit dans la basse
côurt du chasteau, non pas sans qu'Eudore ne
souffrit de cette rencontre, & ne luy dit, Gardez
qu'estât seule avec luy il ne vous fasse la mesme
recette. N'ayez peur, Madame, dit-elle, cette re
cette ne vaut rien pour moy, car ie ne croy
point en paroles.

Voila en quels termes i'estois lors que Valentinian espousa cette belle Princeſſe, qu'incontinent apres il amena en Italie. Ie ne vous dis point les regrets que ie fis, ny les deſplaiſirs que ie receus, principalement la nuit de ſes nopces, parce qu'ils vous ennuyeroient, & qu'ils furent entierement inutiles; mais ceux de la belle Eudoxe ne furent gueres moindres, à ce qu'elle me dit, & Iſidore, qu'elle emmena avec elle quand elle partit de Grece, pour l'extreme confiance qu'elle auoit en elle. A quoy Valentinian ne contraria pas, comme vous pouuez penſer. Mais ſi cette premiere nuit me fut preſque inſupportable: ie ne fus pas ſans peine à trouuer vne excuſe pour ſuiure cette belle Princeſſe, car i'estois tombé malade du grand deſplaiſir que i'eus; lors que Valentinian eſtoit party, & depuis ayant receu ma ſanté, ie demahday congé à l'Empereur de ſuiure Ariobinde, ou Aſila, deux grands Capitaines qu'il donnoit à Valentinian, avec vne armee pour l'aſſiſter contre l'inondation de ces peuples Barbares, qui de tous coſtez ſe venoient ietter ſur ſon Empire. Mon aage & ma iuſte requeſte obtindrent facilement ce que ie demandois, mais le malheur ne voulut-il pas que cette armee ſ'eſtoit arreſtee en Sicile, & Valentinian ayant paſſé outre & la belle Eudoxe, Theodoze nous contre-manda, à cauſe d'Atrila, qui par le moyen des Huns,

Alains & Gepides auoit assemblée vn peuple presque infiny, & s'en alloit fonder sur Constantinople. Le commandement du retour ne fut pas plustost porté à Ariobinde, & à Asila, qu'ils receurent presque en mesme temps la nouuelle de la mort de Theodoze, qui atteint de peste estoit mort sans fils. Ie ne voulus porter ces mauuaises nouuelles à la belle Eudoxe, mais ie suppliy Ariobinde qu'il me laissast tenir compagnie à celuy qu'il enuoyeroit, feignant que i'auois vn extreme desir de reuoir l'Italie auant que de m'en retourner, ce qui me fut aisément accordé. Et partant nous vinsmes à Naples, & de là à Rome, où ie fus receu avec tant de bonne chere que ie n'en pouuois desirer dauantage. Eudoxe ressentit la mort de son pere, comme son bon naturel luy commandoit, & durant le temps que les grands plours demurerent à s'escouler, Valentinian fut aduertty par quelques personnes que Pulcheria, qui estois sœur de Theodoze, auoit espousé vn vieux Capitaine nommé Marcian, & qu'elle l'auoit fait eslire Empereur. Ce Marcian, estoit celuy sur qui Genferic, Roy des Vandales, vit voler l'Aigle quand il le tenoit prisonnier en Afrique, & avec lequel il auoit fait depuis vne tres-grande amitié. Et parce que c'estoit vn tres-grand Capitaine, & de grande reputation il contraignit bien tost Attila de se retirer en Pannonie, où despité contre son frere Bleda, il

le fit mourir par trahison, afin de demeurer seul Roy de toutes ces nations Barbares. Quand ie fus aduerty de l'election de ce nouuel Empereur & qu'Attila auoit esté repoussé, ie pensay qu'il n'y auoit rien qui me contraignit de partir d'Italie, au contraire la guerre qui s'y faisoit de tous costez, me conuioit avec Amour d'y demeurer. Et lors que i'estois en ces considerations, l'Empereur fut aduerty que ce fleau de Dieu Attila, car c'est ainsi que luy mesme se nommoit, auoit pris la Gaule pour son premier dessein. Et qu'ayant rendu presque sujets par ses armes, Valamer & Ardaric Roy des Ostrogots & des Gepides, il les auoit contrainsts de se ioindre à ses forces composées des Erules, des Alains, des Turingiens, des Marcomancs, & de quelques Francs qui estoient demeurez delà le Rhein en leurs premieres habitations, lors que sous le grand Pharamond ce peuple guerrier s'efforça de passer & d'occuper en Gaule les pays qu'ils tiennent maintenant, & qu'ils commencerent du nom de Franc, d'appeller France. Aussi-tost que ces nouvelles furent asseurees, l'Empereur renforça l'armée du Patrice Ætius, l'un des meilleurs & des plus grâds Capitaines Romains, & qui auoit la charge des Gaules. Encores que ce me fut vne chose bien difficile que de quitter la belle Eudoxe, si salut-il m'en aller : & lors que ie luy en demanday congé, pourquoy, me dit-elle, Mon Cheua-

924 LA II. PARTIE D'ASTREE,
lier, voulez-vous vous esloigner de moy? Quel
subiect vous en ay-ie donné? Auez-vous si peu
d'affection qu'elle vous permette de me laisser?
Ma belle Princeſſe, luy dis-ie, si ie ne fay ce vo-
yage où tant de ieunesse de cette Cour s'en va,
quelle opiniõ aura-t'on de mô courage? Pour-
quoy pẽsẽra-t'on que ie sois demeurẽ? Et vous
mesme que iugerez-vous de moy? Elle alors
ensouffrant. Or souuenez-vous, me dit-elle,
des raisons que vous ne voulez point receuoir
auant mon mariage, & auoũez que ce mesme
honneur qui alors me les faisoit proferer, vous
les met à cette heure en la bouche, & que ce que
ie vous en ay dit, n'a seulement estẽ que pour
vous rendre preuue, qu'encores que ie con-
trariaſſe à vos desirs, ie ne laissois de vous ay-
mer autant que vous m'aymez à ceste heure, &
croyez-le pour faire autãt pour moy que ie fay
pour vous, car ie ne doute point que vous ne
m'aimiez, encore que le deuoir ait assez de for-
ce pour vous faire esloigner de moy. Et lors en
me baisant; Ressouuiens-toy, me dit-elle, mon
Cheualier, de rouenir bien-toſt, & de m'estre
touſiours fidelle. Et ne pouuant demeurer plus
long temps aupres d'elle, ie partis, & m'en vins
trouuer Arius, & fistels vers sur ce subiect.

SONNET.

S V R V N A D I E V.

I'Estois pour mon malheur prest à partir des lieux,
Où dans le sein d'autrui ie me laissay moy-mesme,
Lors que plein de regret en mes derniers adieux
J'allois contre l'Amour proferant ce blasphème:

Doncques cruel Amour, si tu fais qu'elle m'ayme,
Et que ie l'ayme aussi cent fois plus que mes yeux,
C'est seulement afin qu'un regret plus extreme
Nous blesse l'un & l'autre, & nous offense mieux.

Mais quand ie pris congé: Souvien-toy, me dit-elle,
De reuenir bien tost, & de m'estre fidelle,
O tourment bien-heureux guery si doucement!

Content en mon malheur, ie fus contraint de dire:
Ie cognois qu'on peut-estre heureux mesme au tourment,
Et que le bien d'Amour surpasse son martyre.

Cependant Valentinian qui estoit infiniment amoureux de la sage Isidore continuoit sa recherche, mais avec toute sorte de discretion, & pensant que le refus qu'elle faisoit de luy, ne procedoit que de la crainte qui ac-

926 LA II. PARTIE D'ASTREE,
compagne ordinairement les filles, de ne se
pouuoir marier quand on sçay qu'elles ont
aymé, il se resolut de la loger, & apres auoir
cherché en la Cour quelqu'un qui fust pro-
pre pour elle; il iugea que Maxime, Cheua-
lier Romain, homme de grande autorité
seroit fort bon: tant parce qu'il demouroit le
plus souuent à Rome, & qu'il luy seroit plus
aisé de la voir, que d'autant qu'il estoit fort
ambitieux, & que luy faisant de l'honneur,
il l'abuseroit facilement. Maxime qui desi-
roit de se marier, & qui pretendoit tout son
auancement de l'Empereur, receut à tres-gran-
de faueur l'offre que Valentinian luy en fit
faire, outre que cette Dame estant tres-belle, &
de bonne & illustre race, auoit aussi bonne re-
putation qu'autre qui fust en la Cour. Isidore
d'autre costé n'y contraria pas parce que Ma-
xime estoit des plus riches de Rome, & auoit
esté deux fois Consul; & l'Imperatrice qui ay-
moit infiniment cette Dame, fut bien aise de la
voir logee dans Rome tant aduantageusement.
N'y ayant donc rien qui contrariaist à ce maria-
ge, il fut incontinent conclud au contentement
de chacun: Mais quand l'Empereur voulut ten-
ter quelques iours apres la volonté de la sage
Isidore, il l'a trouua plus retirée de son amitié
qu'auparauant, dont il prit vn si grand dépit,
qu'il resolut de ne se plus arrester aux suppli-
cations. Il aduint doncques qu'attirant Maxi-

me le plus pres de la personne qu'il pouuoit, il iouïtoit presque ordinairement avec luy. Vn iour Maxime eut le ieu si contraire, qu'il perdit tout son argent, & n'ayant plus rié sur luy qu'il pûst iouër, que la bague qui luy seruoit de cachet, & qu'il portoit tousiours au doigt, il l'a mit au ieu & la perdit: L'Empereur s'imaginant d'auoir trouué vne tres-bonne occasiõ pour acheuer son dessein, feignit d'auoir quelque affaire d'importance, & laissant vn des siens en sa place, luy commanda de continuer le ieu sur le credit de Maxime, iusques à ce qu'il se fust r'aquitté, ce qu'il faisoit en dessein de l'amuser: Cependant il enuoya vers la sage I sidore de la part de son mary, & luy commande de venir visiter l'Imperatrice, & pour marques luy monstre la bague de son mary. Elle qui crût à ce messager, & ne pensant point à cettetromperie, s'y en vint incontinent, mais estant conduite par ce luy que l'Empereur y auoit enuoyé, au lieu d'aller chez Eudoxe, elle fut menee en des iardins où l'Empereur l'attendoit, luy faisant entendre que l'Imperatrice y estoit. Paruenue dõc en ce lieu retiré, iugez si elle fut estonnee de se voir entre les mains de Valentinian. Elle commence de pâlir, & de trembler; l'Empereur qui le reconnut, la prenant par la main, la voulut faire asseoir dans vn cabinet qui estoit au milieu du iardin, mais elle refusa d'y entrer, se voyant seule avec luy, toutes fois la prenant par

928 LA II. PARTIE D'ASTREE,
le bras, & vsant de force, il l'y porta & poussa
porter sur eux. O Dieux, courtois Siluandre,
quelle deuint le pauvre Isidore, voyant vn tel
commencement ! Elle estoit telle, que si elle,
eust esté cōduitte au supplice : mais l'Empereur
qui pensoit de la vaincre par belles paroles, &
qui n'eust iamais pensé qu'un femme luy püst
resister, l'ayant assise sur vn liét, se mit aupres
d'elle, & luy parla de cette sorte : Je ne fay
point de doute, belle Isidore, que vous ne trou-
uiez fort estrange la trôperie que ie vous ay fai-
te, & que vous n'en soyiez estônée, & peut estre
courroucée cōtre moy. Toutesfois, quād vous
considererez l'extreme affection que ie vous
porte, combien elle a continué, & comme il
m'a esté impossible de m'en diuertir, soit par les
raisōs que ie me suis plusieurs fois moy-mesme
representees, soit par les rigueurs dont vous
auez vsé contre moy, vous ne trouuerez point
cette action si estrange, ny n'en serez point
si courroucée contre moy que prenant pitié
d'une personne qui est entierement vostre,
vous ne pardonniez ceste hardiesse, & me ren-
diez content auant que de partir d'icy. Toutes
choses nous y doiuent conuièr : Premièrement
l'affection que ie vous porte, que vous reco-
gnoissez bien, telle, qu'il n'y a rien qui l'esgale.
Puis la qualité de celuy qui vous ayme, que ie
ne représenteray point autre que vous la sçauiez,
& qui est telle, qu'estant Empereur, vous pou-

uez aspirer à l'Empire, si vous voulez me rendre autant de satisfaction que le merite l'amour que ie vous porte : & en fin la consideration de Maxime ne vous en peut diuertir, puis que par la bague qu'il vous a enuoyee, il fait biẽ paroistre qu'il n'y consent pas seulement, mais qu'il le desire. Que sera-ce donc, ma belle Isidore, qui me niera le bien que ie desire, puis que toute raison le veut ainsi? Et lors luy mettant la main sous le menton la voulut baiser, mais elle tourna doucement la teste à costé, sans le repousser avec trop de violence, parce que voyant l'estat où elle estoit, & que la force ne luy seruiroit de rien, elle resolut de recourir à tous les artifices que sa prudence & la ruse luy pourroient mettre en l'esprit : Le repoussant donc doucement avec la main, elle le supplia de l'escouter & de se r'asseoir, & luy qui desiroit surtout de la vaincre par douceur, luy voulut bien complaire à ce coup : & lors elle reprit ainsi la parole : Je ne puis nier, Seigneur, que ie ne sois infiniment estonnée de me voir seule auprès de vous en ce lieu escarté, & tant contre mon opinion, puis que d'icy dépend la ruine de mon honneur, & la fin de ma vie, mais il n'y a rien qui m'empesche d'estre bien fort assurée que vous ne ferez rien contre vostre deuoir, & contre ma volonté, lors que ie considere qui vous estes, & qui ie suis : car pour ce qui vous concerne, comment redouterois ie

930 LA II. PARTIE D'ASTREE,
d'estre entre les mains de ce grand Valentinian,
fils de ce genereux Empereur Cōstance, le plus
accomply qui ait iamais esté appellé du nom
de Cesar ? De ce Valentinian , dis-ie , quia
eu pour mere cette grande & sage Placidie,
l'honneur & le miroir des Dames , & de qui
les sages conseils luy ont esté continuez si
longuement , & avec tant de profit de tout
l'Empire: Penseriez-vous, Seigneur, que i'eusse
peur de vous , de qui la sagesse est cogneuë de
tout le monde , de qui la prudence est admiree
de chacun , & de qui la iustice n'est redoutee
de personne ? Il faudroit que i'eusse peu de co-
gnoissance des perfections de l'Empereur , si
i'entrois en doute de sa prud'homme pour me
voir seule avec luy en ce lieu escarté , sçachant
bien que sa puissance n'est pas moindre dans le
milieu des rues & des plus grandes assemblees,
qu'elle sçauroit estre icy , & que les occasions
qu'on dit estre des meschancetez , ne le sçau-
roient rendre autre qu'il est : parce que toutes
heures & tous endroits luy sont mesmes occa-
sions , puis que sa puissance est esgale en tous
lieux & en tous temps. C'est pour les foibles &
les personnes suiuettes aux autres que telles oc-
casions qu'ils nomment commoditez, peuvent
estre propres & necessaires , mais nullement
pour Cesar qui peut par tout, & qui n'a point de
borne à sa puissance que sa volonté.

Que si cette volonté, Seigneur, qui limite
sans

ans plus vostre puissance, m'est entierement acquise, ainsi que vous me l'avez tant de fois iuré, comment pourray-ie craindre qu'elles s'estende plus outre qu'il ne me plaira. Non, non, ie ne dois point estre estonnee de me voir seule entre les mains de l'Empereur, n'y estant pas dauantage à cette heure que i'y suis ordinairement: mais i'aduouë bien que ie ne puis assez trouuer estrange que ie sois venue en ce lieu par le consentement de Maxime, & qu'il ait seruy d'instrument pour m'y conduire, & cela m'offense de sorte contre luy, que iamais son respect ne me diuertira de consentir à tout ce que vous voudrez de moy, estant sans doute indigne, ayant si peu d'honneur, d'auoir Isidore pour sa femme: Isidore, dis-ie, qui a tousiours vescu de sorte qu'il n'y a rien qui la puisse faire rougir, sinon d'estre femme d'une personne de si peu de merite que de ce des-honoré Maxime, la honte & le vitupere des hommes.

Or, Seigneur, ie ne veux pas demander que c'est que vous voulez de moy, ny à quelle occasion vous m'auéz fait conduire en ce lieu? Ce traistre de qui ie voy la bague le sçait assez, & vos discours ne me le font que trop entendre; mais ie vous veux bien supplier tres-humblement d'auoir consideration de ce que ie suis, & de vous ressouuenir que c'est qu'une femme qui n'a plus d'honneur, & si vous m'aymez, ne vueillez me redre tât indigne d'estre aymee de

932 LA II. PARTIE D'ASTREE,
ce grand Cesar, de qui le nom est honoré par
tout le monde. Ressouuenez-vous, Seigneur,
que vous foulez sous les pieds l'honneur, & la
vie de celle que vous dites que vous aymez, &
qu'en mesme temps vous faictes vne si grande
offense à vostre reputation, que ie ne sçay si ia-
mais il vous sera possible de la reparer. Vous
dites qu'en vous rendant cette satisfactiō, vous
estes tel que ie puis pretendre à l'Empire. O
Dieux! & cōment en iugeriez-vous digne celle
qui ne meriteroit pas seulement de viure apres
vne si grande faute? Si vous auez ceste bōne vo-
lonté, conseruez-moy telle, que sans hôte vous
me puissiez faire telle que vous dites, si la fortune
veut fanoriser vos desseins en cecy, comme
elle a desia faict paroistre en tant d'autres occa-
sions. Si vos paroles sont veritables, vous m'ay-
mez, & si vous m'aymez, que pouuez-vous de-
sirer dauantage que d'estre aymé de moy? Mais
comment? Pensez-vous que ie puisse aymer ce-
luy qui me rait l'honneur que i'ay plus cher
que la vie? Ne precipitez rien, Seigneur, vous
auez si longuement temporisé : Il y a si long
temps que vous me faites l'honneur de m'ay-
mer. Vous auez esté vostre maistre iusques icy,
continuez encore vn peu, & croyez que le Ciel
ne vous a point fait de si grandes faueurs, sans
vous en vouloir donner de plus grandes, Con-
siderez l'obligation que vous auez à Dieu, qui
vous a donné pour pere, Constance, estimé

oire presque adoré de tout l'Empire; pour
 ere, Placidie, la plus sage Princesse qui fuc
 mais, & lors qu'esloigné de l'Italie, vous y
 aiez le moins d'esperance, il vous suscite vn
 rent, qui vous donnant vne sage Princesse
 our femme, vous a remis vn Empire pour son
 ot: mais Dieu s'est-il contenté de cette faueur?
 ullement, Seigneur, il vous a conduit com-
 e par la main, & mis miraculeusement dans
 throsne où vous estes: Il vous a fait vaincre
 an, par le ieune Aspar, ie dis ce Iean, qui auoit
 ccupé l'Empire: Il a fait surmonter ce vaillant
 astinus, par ce mesme Artabure, qui peu au-
 arauant estoit prisonnier de Iean, dans Ra-
 enne: Il vous a remis entre les mains ce pru-
 ent & sage Patrice Aëlius, par le moyen de
 eux qui presque ne vous cognoissoient point:
 l vous a defait de ce Boniface, vsurpateur de
 Afrique: Il vous a rendu amy depuis n'a-
 ueres de ce redoutable Genferic Roy des Vā-
 lales: Bref que n'a-t'il point fait pour vous, ce
 rand Dieu dont ie vous parle, & quelles gra-
 es ne luy deuez vous point rendre? Or, Sei-
 gneur, ce mesme Dieu à qui vous auez toutes
 es obligations: c'est celuy-là mesme qui main-
 enant vous voit, & qui regarde quel sujet vous
 uy donnerez à ce coup de continuer ses graces
 nuers vous, ou bien de vous enuoyer des cha-
 timents. Considérez quels miserables accidens
 roire quelles tragedies sont autresfois surue-

934 LA II. PARTIE D'ASTREE,
nuës en ce mesme Empire, pour vne semblable
occasion què celle-cy.

O Dieu Tout-puissant, iette plustost sur
moy ton foudre, & me cache dans le profond
de la terre, que de permettre que ie sois cause
d'esmouuoir ton courroux contre ce grand
Empereur le plus sage, le plus aymé, & le
plus estimé de tous ceux qui depuis Auguste
ont tenu cét Empire sous leur puissance. Et
à ce mot, se iettant à ses genoux elle continua:
Et vous, Seigneur, faites-moy plustost mourir,
que de me raurir ce qui me peut rendre di-
gne d'estre aymee de vous, & de me faire estre
le suiet d'attirer sur vous la haine de Dieu &
des hommes. Monstrez à ce coup que verita-
blement vous estes Cesar, c'est à dire, Seigneur,
& commandez de sorte sur cette passion, que
vous soyiez aussi bien inuincible à vous mes-
mes, que Dieu vous a rendu victorieux sur vos
ennemis.

Valentinian la voyant à genoux la releua, &
touché de ses remonstrances, estoit honteux de
ce qu'il auoit fait, & eut bien desiré de ne l'a-
uoir point entrepris: Ses paroles si pleines de ve-
ritables raisons, ses pleurs dont elle auoit tout
le visage & tout le sein noyé, & la crainte de ce
qui en pourroit aduenir, avec sa naturelle bon-
té, luy firent prendre resolution de se surmôter
soy-mesme, & de la renvoyer sans la toucher, &
en cette volonté apres l'auoir vn peu rassurée,

luy promet & iura , que iamais il n'vseroit de force: Mais qu'il la supplioit d'auoir consideration de son amitié, & pour le moins de l'assurer de n'auoir iamais memoire de ce qu'il uoit voulu faire: & que Maxime & Eudoxe venant à mourir elle seroit contente de l'esouser. La sage Isidore oyant ces paroles, assercine son village, luy iure & promet tout ce qu'il veut, & le supplie de permettre qu'elle s'en aille. A ce mot Valentinian luy baise la main, & avec vn grand soupir, appelle Heracle l'Eunuque, qui estoit celuy de tous ceux de la Cour, en qui il se fioit le plus, & le conseil duquel il suiuoit presque en tout: Cet Eunuque estoit melchant, & n'auoit rien d'aymable, sinon qu'il estoit fidelle, au reste le plus auaste, & le plus grand flatteur qui fut iamais: ç'auoit esté luy qui auoit porté la bague à la sage Isidore, & qui l'auoit conduitté en ce iardin. Et parce que l'Empereur vouloit que cette affaire fut la plus secrette qu'il luy seroit possible, il n'auoit pris autre compagne, que celle de cet homme, auquel il auoit commandé de demeurer dans vn arriere cabinet, pour venir vers luy aussi-tost qu'il l'appellerait. Heracle à la voix de l'Empereur, courut incontinent à luy, pensant qu'Isidore ne voulant de bon gré consentir au desir de Valentinian, il l'appelloit pour luy aider, mais quand il oit le commandement qu'il luy faisoit de la ramener chez-elle,

& qu'il luy eust redit les considerations qui la faisoient renvoyer sans l'auoir touchee : Est-il possible, dit-il, Seigneur que des paroles vous puissent faire perdre vne telle occasion de vous contenter? Vous arrestez-vous aux belles promesses qu'elle vous fait? & ne voyez-vous pas que ce n'est que la crainte qui en est cause? Et d'effect, vous a-t'elle iamais parlé de cette sorte, que depuis qu'elle se voit entre vos mains? Craignez-vous ce que l'on pourra dire, ou de vous ou d'elle? De vous, c'est sans raison : Car que peut-on dire, pis que de vous publier infiniment amoureux d'une belle Dame? Et quelle iniure est celle-là, ou qui sont ceux qui s'en sôt souciez? & quant à ce qui la touche, aussi bien n'y a-t'il personne qui (sachant que vous l'aymez, & que vous l'avez tenue en ce lieu si longuement sans autre tesmoin, que Heracle) ne croye que vous en auez passé vostre enuie? Et plus vous direz & iurerez le contraire, & moins vous adioustera-t'on de foy. Que si personne n'en sçait rien, & que la chose soit secrette, comme il ne tiendra qu'à vous deux, qu'elle ne se soit qu'importera-t'il à sa reputation? Ce qui ne sera point sçeu, ne luy touche non plus que s'il n'estoit pas. Et quant à ce qui est de Maxime ou il sçaura qu'elle a esté icy, ou il ne le sçaura pas. S'il l'ignore, il ne sçaura non plus tout ce que vous ferez; & s'il le sçait, dites-moy ie vous supplie, où est le mary qui ne croiroit tout le pis

qui en scauroit estre, & qui ne penseroit que les protestations contraires de sa femme, ne seroient que des excuses?

Et quant à ce qui est de Dieu, ressouuenez-vous, Seigneur, qu'il sçait bien qu'encores que vous soyez Cesar, vous ne laissez d'estre homme, & cela estant, il excusera aussi bien en vous cette faute, qu'en tout le reste des hommes, mesmes que j'ay ouï dire à quelques-vns, que s'il ne se refout de pardonner cette erreur, il peut bien faire estat de demeurer seul dans le Ciel, ou pour le moins sans homme. Ne laissez donc perdre cette commodité que vous regretterez longuement en vain si elle vous eschappe sans que vous vous en seruiez.

La sage Isidore qui vit que l'Empereur se laissoit emporter aux meschantes persuasions d'Heracle, voulut reprendre la parole pour respondre à ce qu'il auoit dit, mais l'Eunuque qui en eut peur, & qu'il vist bien que son maistre desiroit, & n'osoit pas vser de violence, pour interrompre Isidore, luy dit: Seigneur, n'escoutez point la voix de cette Syrene, qui ne parle de cette sorte que contre sa propre intention, & qui pour vous faire croire qu'elle est preude femme, ne desire rien tant que d'y estre contrainte par vous, afin de pouuoir se couvrir ainsi de cette action, & croyez que si vous laissez perdre cette commodité, elle vous mes-estimera, & se mocquera de vous, & si vous me le per-

mettez, dit-il, en passant de l'autre costé du li&, vous verrez que ie dis vray, & lors voulât mettre la main sur elle, elle luy donna de la main sur la iouë vn si grand coup, que le sang luy en sortit incontinent du nez: Mais l'Eunuque qui estoit accoustumé à semblables rencontres, voyant que l'Empereur n'en disoit mot, la prist par le haut des manches, & la tirant à la reuerse sur le li&, luy lia de sorte les bras, qu'elle ne s'en pouuoit seruir. Elle se mit bien à crier, & à faire toute la deffence qu'elle pût, mais tout luy fut inutile, & l'Empereur en eut par l'aide d'Heracle tout ce qu'il en voulut: Et lors qu'elle estoit en cét estat, Ah Valentinian, luy dit-elle, ressouuiens-toy que tu fais vn acte indigne de toy, & que ie monrray vengeance de cette offense. Mais aussi-tost qu'Heracle l'eust laschee, elle se ietta sur luy, & des ongles, des dents, & des pieds, le meurtrit en cent lieux, & entr'autres endroits luy mit les ongles au visage, dont elle luy deschira vne partie de la iouë, & ne luy pouuant plus faire de mal courut par le cabinet pour trouuer quelque arme pour tuer Valentinian, & elle aussi: Mais de fortune il n'y en auoit point. Elle se met donc aux iniures, & contre l'vn, & contre l'autre, se veut tuer, se frappe le visage, bref fait des enrageries tant elle estoit transportee. Lors que Valentinian la vit en cét estat, il voulut la consoler, luy demande pardon, accuse l'Eunuque de

toute la faute, & luy remonstre que si elle continuë, elle en donnera cognoissance à toute la Cour, qu'aussi bië la chose estoit faite, & qu'on n'y pouuoit plus remedier, qu'elle excusat l'Amour, qu'elle luy demandat tout ce qu'elle voudroit pour amende de cet outrage : Bref il luy presenta tant de choses, qu'en fin outree de douleur, & de lassitude, elle s'assit sur vn siege, tant hors d'elle mesme qu'elle ne pouuoit parler. Valentinian s'approche d'elle, se mit sur vn autre siege, continuë ses supplications, & ses remonstrances, & en fin luy declare que son mary n'en sçauoit rien, & luy dit, de quelle sorte il auoit eu cette bague.

Voyez sage Siluandre, quelle vertu eurent ces paroles en ce genereux courage ! l'Empereur luy faisoit cette declaration, afin qu'elle ne le dit pas à Maxime, & pour luy donner quelque consolation, sçachant que le tout estoit ignoré de son mary : Et au contraire, depuis qu'elle auoit receu cet outrage, le plus grand desplaisir qu'elle eust, c'estoit de penser que son mary y estoit consentant, & ne sçauoit à qui recourir pour estre vengée : Mais quand elle entendit la tromperie que l'on luy auoit faite, elle en receut vne grande satisfaction, esperant d'estre maintenüe & d'en pouuoir faire la vengeance : & afin de le faire mieux à propos, apres auoir demeuré quelque temps sans parler, elle se contraignit de sorte, que Valentinian iugea

940 LA II. PARTIE D'ASTREE,
qu'elle estoit vn peu remise, car luy adressant la
parole, elle feignit d'auoir vn grand contente-
ment de ce que Maxime n'en sçauoit rien, & le
coniura de ne luy en vouloir rien dire & garder
que ny luy, ny autre ne le sceut, afin que ne
pouuât viure en effect, telle qu'elle deuoit estre,
elle fut pour le moins en bonne opinion aupres
de chacun. L'Empereur qui l'aimoit passion-
nément, & qui sans l'Eunuque n'eust iamais
visé de force, le luy promet avec tous les sermés
qu'elle veut, & le commande si absolument à
Heracle, qu'il ne falloit auoir peur qu'il y con-
treuint.

Après auoir r'accommodé sa coiffure, & le
reste de son habit, le mieux qu'il luy fut possi-
ble, elle se retire chez elle, ou elle attendoit la
venue de son mary, que Valérian trouua en-
core au ieu, & qui s'estoit r'acquitté d'une par-
tie de sa perte. La nuit estât venue, & l'Empe-
reur l'ayant licentié, il reuint en son logis, où il
ne fut pas plustost, que suivant sa coultume. il
alla voir la sage Isidore: elle estoit dans vn ca-
binet toute seule, si couuerts de larmes, que
quand il la veid, il en demeura tout estonné, &
l'ayant supplié de s'asseoir aupres d'elle: Mon
mary, luy dit-elle, ne vous estónez point de me
voir en cet estat, i'en ay tant d'occasion que ie
ne veux plus viure, mais auant que mourir fai-
tes moy vn serment qui me rendra contente à
iamais, qui est de venger ma mort. Maxime qui

aimoit cette femme pour sa sagesse, & pour sa beauté plus qu'il ne se peut croire, voulut s'approcher d'elle, comme de coustume pour la baiser, & sçauoir ce qui l'affligeoit: mais elle se recula, & luy dit: il n'est pas raisonnable, Maxime, que ce corps souillé, comme il est, s'approche de vous: Je ne suis plus cette Isidore, que vous auez tant aimée, & qui n'aima iamais rien que vous: Je suis (ô amy, que ie n'ose plus nommer mon mary,) Je suis vne autre femme que ie ne soulois pas estre! le plus meschant, & le plus grand Tyran qui fut iamais, m'ayant de forte souillée, que ie ne veux plus viure, ne meritant pas de viure vostre femme. Et fut cela, luy raconta tout ce que ie viens de vous dire, luy monstrant pour marque de ce qu'elle disoit sa bague, les meurtrisseures qu'elle s'estoit faite, & le sang d'Heracle, qui en la tenant luy estoit tombé dessus. Je serois trop long si ie voulois redire les plaintes qu'elle & Maxime firent ensemble. Tant y a que du tout resolu à la vengeance, il la pria de n'auancer point ses iours, de peur d'irriter Dieu contre elle, & qu'elle pût auoir le contentement de la vengeance qu'il luy promettoit de faire, si grande qu'elle auroit subiet de satisfaction. Et que cependant n'ayant point consenty de la volonté à cette violence, elle creut qu'il ne la croyoit pas moins chaste, ny moins digne d'estre sa femme qu'auparauant, que pour acheuer le

942 LA II. PARTIE D'ASTREE,
dessein qu'ils auoient fait, il falloit feindre, &
qu'elle assurant Valentinian, de ne luy en
auoir rien dit, afin qu'il ne prit garde à luy.
Elle le fit de sorte que iamais l'Empereur ne
s'en douta, voire mesme luy rendit la bague
de son mary, à fin de le luy mieux persuader.
Et enuiron ce temps Eudoxe accoucha d'une
fille qui fut nommee Eudoxe, comme elle, &
l'annee apres d'une autre qui eut le nom de son
ayeule Placidie.

Cependant nous estions en Gaule, atten-
dant Attila, où Ætius se preparoit de tout ce
qu'il iugeoit estre necessaire: Ce Barbare ayant
ramassé une tres-grande armee, comme ie
vous ay dit, faisoit dessein d'attaquer Constan-
tinople: Mais voyant que la bonne conduite
de Marcian l'empeschoit d'y faire progres, &
qu'il ne pouuoit entretenir la grãde multitude
de gens qui le suiuiuent, ny en Pannonie, ny
en Germanie presque deserte à cause de diuers
passages querant de nations y auoient faits, de-
libera de se ietter sur l'Empire d'Occident, des-
ja bien fort esbranlé & dissipé par tant de peu-
ples qui y estoient venus fondre. A quoy l'as-
sistance que Genferic Roy des Vandales luy
promettoit, ne luy seruoit pas d'un petit équil-
lon. Ce Vandale ayant eu la fille de Thierry,
Roy des Gots, en mariage, pour Honoric son
fils, prit opinion qu'elle le vouloit empoison-
ner, & sous ce pretexte, luy fit couper le nez.

la r'enuoya en Gaule vers son pere, duquel redoutant le courroux, il pensa estre à propos de se fortifier en l'amitié des Huns, en leur promettant toute sorte d'Assistance. Attila qui n'auoit pas moins promis à son ambition, que tout l'Empire d'Occident, ayant renouuellé & remis son armee en bon estat, prit le chemin des Gaules, mais auparauant de pesche vers Thierry, pour lors le plus puissant Roy de tous ceux qui les auoient occupees : car il tenoit presque toute l'Espagne, & vne grande partie de la Gaule, à sçauoir depuis les Pirenées iusques à Loire. Et parce qu'Attila redoutoit la grandeur de ce puissant Barbare, il luy fait entendre qu'il ne vient en Gaule que contre les Romains, & qu'ils partageront ensemble l'Empire, qui aussi bien s'en alloit tout dissipé. Il en fit de mesme à Gondioc, Roy des Bourguignons, & à ce vaillant Meroüee Roy des Francs, & successeur de Clodion, fils de Faramond : Et traitta si secrettement avec Singiban Roy des Alains, qu'il luy promit de tenir son party. Mais Ætius qui a esté l'un des plus auisez Capitaines du monde, recognoissant sa ruse, la descouurit à ces Roys, leur fait entendre que quand les Romains seroient deffaits, Attila tourneroit ses forces sur eux, & se les rendroit tributaires comme il auoit desia fait à Valamer, & à Ardaric, & aux autres ses voisins, & que l'amitié de l'Empereur Valentinian leur estoit bien plus

944 LA II. PARTIE D'ASTREE,
nécessaire & honorable: Nécessaire, d'autant
que l'Empire Romain estant si grand, & de si
longue main estably, il n'y auoit pas apparence
qu'il ne deust se maintenir, & qu'il estoit im-
possible, qu'ayant vn si puissant voisin pour
ennemy, ils peussent dormir d'un bon sommeil
en leurs maisons. Que quant à Attila, ce n'e-
stoit qu'un orage, qui estant passé ne reuien-
droit plus, & qui seroit de sorte matté, auant
que d'arriuer iusques à eux, qu'il ne sçauroit
leur faire, ny beaucoup de bien, ny beaucoup
de mal: Et que l'amitié de l'Empereur leur
estoit plus honorable, d'autant que Valentinian
estoit un grand Prince, bon, & qui leur estoit
desia conioinct d'amitié: Qu'aux Bourguignons
il auoit donné leurs habitations où ils estoient,
& que l'amitié de Vualia avec Constance, pere
de Valentinian, auoit acquis aux Visigots tout
ce qu'ils tenoient en Gaule: Bref, qu'ils auoient
desia esprouué la foy de l'Empire Romain, qui
leur deuoit empêcher d'en douter, au lieu que
ce seroit vne grande folie à eux de se fier à At-
tila, de qui l'ambition estoit telle, que violant
tout droit diuin & humain, il n'auoit pas mes-
me pû souffrir pour compagnon son frere Ble-
da, qu'il auoit fait miserablement mourir. Ces
remonstrances furent cause que les Francs, les
Visigots, les Bourguignons, & les Alains se cō-
federerent avec Etius contre Attila, qui ayant
escoulé quelques années en l'apprest de son ar-

mee, s'en vint fondre en fin, avec cinq cents mille combattans sur la Gaule. Les premiers qu'il attaqua, furent les Francs, prenant & rasant presque toutes leurs villes, encores qu'il en eust en son armee, comme ie vous ay dit : mais c'estoient de ceux qui n'auoient pas eu le courage de passer le Rhin avec les premiers qui auoient pris leurs demeures en Gaule, & ruinant & bruslant de cette sorte toute cette Province, il paruint iusques à vne ville des Carnutes, nommee Orleans, où il mit le siege, & l'eust prise sans doute, si les Francs, & Visigots, ne se fussent presentez à luy avec vne telle armee, qu'il fut contraint de s'en aller. Cette armee, & celle d'Ætius estoit composee aussi bien que celle d'Attila, de diuerses nations, entre les autres des Francs, des Visigots, des Sarmates, des Alains, des Armoriquains, des Luteciës, Bourguignons, Saxons, Ribarols, Auvergnats, Heduois, & diuers autres peuples Gaulois, avec les Lombrions, iadis soldats de l'ordonnance Romaine, & maintenant alliez & gens de secours. Attila deceu de son attente (parce qu'il pensoit que Sigiban Roy des Alains, luy mettroit Orleans entre les mains, y estant avec les siens, mais il fut descouuert) ne sçachant presque s'il deuoit combattre ou s'en retourner, se retire iusques en la plaine de Mauriac, où interrogeant ses Sacrificateurs, du succez de la bataille, il leur demande quelle en seroit l'issüe.

•

Ils respondent , apres auoir veu les entrailles des animaux : qu'il perdrait la bataille : Mais que le principal chef des ennemis y seroit tué. Luy qui creut que ce seroit *Ætius* , se resout à la donner , ne se souciant pas de la perdre , pourueu que ce grand Capitaine mourut , esperant de bien tost remettre vne autre armee sur pieds , & n'ayant plus vn tel homme en teste , de se rendre incontinent tributaire de l'Empire Romain. Il aduint donc que le lendemain la bataille se donna : Je pourrois bien vous particulariser tout ce qui s'y fit , car i'estois avec *Ætius* , aupres duquel ie combattis ce iour-là. Mais ie serois trop long , & cela ne seruiroit de rien à nostre discours : Tant y a qu'*Attila* fut vaincu , & contraint de se retirer dans son camp , qu'il auoit fermé de ses chariots. Et parce qu'il auoit opinion qu'on l'y viendrait attaquer , il auoit fait vne haute Piramye de toutes ses felles , & bats de son armee , au milieu de ses chariots , en dessein d'y mettre le feu , & de s'y brusler plustost que de tomber entre les mains de ses ennemis. Je le vis ce iour-là , & le lendemain aussi , & l'on recognoissoit bien à sa mine , la vanité qui estoit en l'ame de cet homme : Mais *Priscus* Secretaire de *Valentinian* , & qui fut enuoyé en Syrie vers luy auant qu'il vint en *Pannonie* , m'a dit qu'il ne vit iamais vn homme plus presomptueux ny plus hautain , ayant deliberé de se faire Monarque de tout le monde , & deslors se donna

Donna le nom de Roy des Hûs, des Medes, des Goths, des Danois, & des Gepides : Il prenoit e titre de la terreur du Monde, & de Fleau de Dieu ; & parce que ie luy demanday, si sa raille estoit telle que son courage, il me respondit, qu'il estoit plustost petit que grand, auoit l'estomach large, la teste grande, les yeux petits, mais vifs & luisans, la barbe claire, le nez enfoncé, & la couleur brune, que son marchet estoit glorieux, & monstroit bien l'orgueil de son esprit, & les traits de son visage faisoient bien connoistre qu'il estoit amateur de la guerre.

Qu'au reste il estoit rusé, & qu'encores qu'il fut courageux, si n'auoit-il pas accoustume de combattre de sa personne qu'à l'extremité, le reseruant tousiours aux grandes affaires. Que comme il estoit tres-cruel & inhumain à ses ennemis, aussi estoit il doux & courtois à ceux qui se sousmettoient à luy, ou qui l'ayant offensé, luy demandoient pardon? Ausquels il gardoit la foy inuiolablement, & les deffendoit contre tous.

Ce rapport que Priscus fit d'Attila estant de retour à Rome, fut cause qu'Honorique sœur de Valentinian desira de l'espouser, comme ie vous diray: Mais cependant pour retourner à *Ætius*, il faut que vous sçachiez, amy Syluandre, que ce grand Capitaine estant hors du danger où Attila l'auoit mis, cogneut bien qu'il restoit en vn plus grand : Parce que si les Francs,

Bourguignons, & Visigots venoient à recognoistre leurs forces, il n'y auoit point de doute qu'ils pourroient beaucoup offenser l'Empire, & pour vn ennemy il s'en voyoit tout à coup plusieurs sur les bras. Pour les retenir d'oc en quelque crainte, il trouua à propos de laisser sauuer Attila, pensant que la doute qu'ils auroient d'un si grand ennemy, les retiendrait tousiours vnis à l'Empereur: & parce que Thierry, Roy des Visigots, estoit mort en cette bataille, & que Thorismond & Thierry ses enfans, vouloient pour venger leur pere, forcer Attila dans ses chariots, il feignit de les aimer d'auantage qu'il ne haïssoit pas Attila, & leur conseilla de s'en retourner en diligence à Tolose, avec le reste de leur armee, d'autant qu'il estoit à craindre, que leurs freres qui auoient esté laissez, ne s'emparassent du Royaume en leur absence, disant qu'auant la mort de leur pere ils faisoient desia courre ce bruit: Et qu'à cette cause il estoit d'aduis qu'ils ne diminuassent point plus leur armee, afin que s'ils auoient affaire de gēs, ils ne s'en trouuassent dénuez, & que pour les assister en cette occasiō, & en toute autre, il leur offroit toute la puissance de l'Empire. Thorismonde qui estoit d'un naturel assez deffiant, & qui se souuenoit qu'il auoit laissé trois autres de ses freres dans le païs, nommez Frideric, Rotemer, & Honoric, tenant Ætius pour son amy, sans faire plus long seiour, prend le corps de son

re, & s'en va en diligence en Aquitaine, où
; difficulté il est receu, ses freres n'ayât point
né à ce qu'*Artius* luy auoit persuadé. Ces
oupes estant separees de nostre armee, & elle
meura si foible, que chacun fut d'opinion
s'il estoit bon de laisser *Artula*, disant qu'un
apitaine prudent doit faire un pont d'or à son
enemy quand il s'en veut aller. Cest ennemy
l'Empire eschappa donc des mains de *Artius*
e cette sorte, & quoy que ce grand Capitaine
eust fait avec vne bonne intention : si est-ce
ue depuis l'Empereur le recognut fort mal.

Or ie suis tousiours *Artius* en toutes ces der-
ieres expeditions, sans que l'osasse partir de
l'armee, tant à cause des diuerses occasions de
combats qui se presentent à toute heure
que pour l'expres commandement que la belle
Eudoxe m'en faisoit, qui estoit bien aise de me
tenir loin d'elle, de peur que l'ordinaire recher-
che que ie luy faisois, n'emportast quelque cho-
se par dessus son dessein, qu'une quelqu'un s'en
prit garde. Et Dieu sçait quelle contrainte ie
me faisois, & combien de fois ie me resolus de
partir, & mettre sous les pieds toute conside-
ration de deuoir & de discretion: mais quand ie
me representois les expres commandemens
qu'elle me faisoit, ie ne pus jamais y contreue-
nir. Je demuray donc en cette armee l'espace
de douze ans, sur la fin desquels se donna la ba-
ille dont ie viés de vous parler, il est vray que

950 LA II. PARTIE D'ASTREE,
durant ce grand exil ie receus plusieurs fois des
lettres d'Eudoxe, par lesquelles elle me conti-
nuoit tousiours l'assurance de ses bonnes gra-
tes : & parce que porté du desir que i'auois de
faire quelque chose qui fust digne de l'amitié
d'une si grande Princeſſe, ie ne perdis iamais
occasion de me signaler, que ie ne rédiffe preu-
ue de mon courage : i'acquis beaucoup de re-
putation parmy l'armée, mais plus encôres au-
pres de la belle Eudoxe, qui en eſtant aduertie,
par les lettres qu'Ætius eſcriuoit à l'Empereur
s'en reſioüiſſoit comme de chose qu'elle ſçauoit
bien eſtre faite à son occasion, & par celle qu'elle
meſcriuoit, elle m'en remercioit comme ſi
c'eust eſté quelque preſent que ie luy euſſe fait.
Ie me reſouuiendray toute ma vie de la lettre
que ie receus d'elle, après cette grande bataille.
Elle eſtoit telle.

L E T T R E

D'EUDOXE A VRSACE.

IL n'appartient qu'à mon Cheualier, d'eston-
ner ſes ennemis de ſon bras, & ſes amis
de ſon courage. Avoir releué deux fois l'Ai-
gle Romaine abbatue par les Francs & Gepi-
des : Avoir trois fois en un iour remis à cheua-
l'Ætius, preſque eſtouffé par la foule des enn.

mis, ce sont veritablement des actions dignes de celuy qui doit estre aymé de moy. Mais puis que la fortune a secondé iusques icy vostre valeur, ie vous deffens de la tenter si souvent à l'advenir que vous auxz faict pour le passé, & vous commande de vous conseruer, non pas comme vostre, mais comme mien. Ayez donc soin de ce que ie vous donne en garde, & m'en venez rendre conte quand Aetius laissera l'armee, afin que comme vous auxz participé à ses peines & à ses dangers, vous ayez part ausy à l'honneur & à la bonne chere que l'Italie luy fera, & que ie vous prepare.

Durant le temps que i'estois demeuré en l'armee, i'auois fait amitié fort particuliere avec vn ieune Cheualier Romain, nommé Olymbre, c'est celuy que vous voyez icy. Plusieurs bons offices faits & rendus l'un à l'autre, comme en semblables lieux les occasions en sont ordinaires, en estreignirent de sorte les nœuds, que iamais depuis il n'y a rien eu qui nous ait peu separer. Ce cheualier pour l'amitié qui estoit entre nous, fut depuis tant supporté d'Eudoxe qu'il fut Sénateur. Et vous aduouë qu'apres elle, il n'y a rien au monde qu'il cherisse plus que mon amitié, si ce n'est celle de Placidie: Car il faut que vous sçachiez, Siluandre, que la bonne volonté qui estoit entre nous, ne nous a iamais peu permettre de nous separer depuis le com-

• 552 LA II. PARTIE D'ASTREE,
mencement de nostre cognoissance , si ce n'a
esté pour le seruice l'un de l'autre. De sorte que
me voyant resolu de reuenir à Rome, quand
Ætius y retourna, il desira de faire ce voyage
avec moy; & d'autant que nous n'auions rien de
secret qui ne fut communiqué entre nous, ie
luy declaray librement l'affection que ie por-
tois à Eudoxe, & la bonne volonté qu'elle me
faisoit paroistre; le priant toutes fois de ne luy
en point faire de semblant, de peur qu'elle n'en
fut offensée contre moy. Cette declaration
fut cause que depuis se rendant familier d'Eudoxe, il prit la hardiesse de regarder Placidie sa
fille, & commença de la seruir qu'elle n'auoit
pas. encores plus de douze ans, monstant en
cela d'auoir quelque conformité d'humeurs
avec moy: car ce ne fut presque en mesme aage
que ie cōmençay de seruir la mere, de qui cette
fille auoit beaucoup de traits. Olymbre estoit
plus ieune que moy, n'ayant pour lors plus de
vingt & sept ans, & moy i'en auois plus de tren-
te & cinq, & la belle Eudoxe enuiron trente;
toutes fois la difference de l'aage, de luy & de
moy, ne fit point d'empeschement ny a la nais-
sance, ny à l'accroissement & conseruation de
nostre amitié, au contraire il me semble qu'elle
y estoit presque necessaire pour supporter les
imperfections l'un de l'autre; parce que s'il fai-
soit quelque chose qui me despleust, i'en accu-
sois sa ieunesse; & s'il en remarquoit en moy

qui ne luy fust pas agreable, il la supportoit pour le respect qu'il portoit à l'aage que j'auois plus que luy. La belle Eudoxe & moy, prîmes bien garde de la naissance de son affection, & que Placidie ne l'auoit point à contre-cœur. Et quoy qu'Olymbre ne fut ny Roy ny Empereur, si est-ce qu'Eudoxe ne s'offensoit point de cette affection, parce qu'il estoit & de richesse, & de race autant illustre qu'autre qui pour lors fut à Rome, son pere, ayeul & bisayeul ayant esté Senateurs, & plusieurs fois Consuls: Si bien que pour ces considerations, pourueu que ce ne fut pas deuant les yeux de l'Empereur, elle ne s'en soucioit point, mais plus encores pour l'amitié qu'elle voyoit entre nous. J'ay bien voulu vous dire ces choses auant que vous raconter la reception que la belle Eudoxe me fit, afin de n'estre contraint d'interrompre plusieurs fois mon discours.

Sçachez donc, courtois Siluandre, que nous en reuenant avec Ætius, nous receusmes par toute l'Italie tant d'honneur & de remerciements, & le peuple Romain fit de telles acclamations lors que ce grand Capitaine entrans la ville, qu'encores que l'Empereur ne luy eust pas decerné le triomphe, si sembloit-il qu'il triomphast, fust pour les voix, fust pour la suite du peuple qui accouroit à la foule de tous costez. Ce qui ne toucha pas vn cœur insensible en frappant celui de Valen-

tinian, car cette grandeur de courage qui estoit en *Ætius*, cette prudence dont il conduisoit toutes ses actions, cette louange que le peuple luy donnoit, & l'honneur que toute l'Italie luy auoit rendu, le rendirent de sorte soupçonneux de la grandeur de *Ætius*, que dès lors il en conçut vne ialousie, qui depuis le fit aisément consentir au mauvais conseil qui luy fut donné. Mais quant à moy qui ne me souciois guere des affaires d'Estat, & qui auois seulement deuant les yeux, & en tous mes desseins, l'affection de la belle *Eudoxe*, dès que ie fus arriué, & qu'en compagnie de *Ætius*, i'eus baissé la main de l'Empereur, ie passay chez l'Imperatrice, où feignant d'auoir à luy dire quelque chose de la part de mon General, ie la vis en particulier, & receus tant de bonne chere, que les douze ans d'absence me sembloient bien employez, puis qu'à mon retour ie receuois tant d'extraordinaires faueurs. Estât en fin contraint de sortir de son cabinet, pour ne donner cognoissance de ce que nous auions si longuement celé, ie m'en allay trouuer la sage *Isidore*, comme celle que j'aimois & honorois le plus apres *Eudoxe*, mais ie la trouuay bien changee de ce qu'elle souloit estre, n'ayant plus ceste gaillardise, ny cette hardiesse dont elle estoit tant estimable. Je luy en demanday la cause, mais ces larmes me respondirent pour elle, & ne peus tirer de ce coup autre responce, dont

estant infiniment estonné, ie creus au commencement, que les foudris du mariage, en estoient peut-estre cause, ou que son mary luy estoit rude, ou la desdaignoit pour quelque autre, & ceste doute me fit racourcir ma visite, plus que ie n'eusse fait: mais quant ie remarquay depuis que Maxime l'aymoit & caressoit infiniment, quand ie sceus les richesses qui estoient en cette maison, ie perdis l'opinion que i'auois eue, & ne pûs imaginer la cause de sa tristesse, qu'un soir, que parlant à la belle Eudoxe, ie sceus qu'elle ne venoit plus à la Cour que fort rarement, & qu'elle estoit si changée enuers elle, qu'elle n'estoit pas cognoissable. Je me doutay incontinent, non pas de tout ce qui estoit auenu, mais d'une partie, & m'enquerant si l'Amour de Valentinian continuoit, & qu'elle m'eust dit qu'elle n'y auoit point pris garde: Croyez, luy dis-je, ma Princesse, qu'il y a quelque mal entendu entr'eux, & que l'Empereur luy a fait quelque desplaisir ou le luy a voulu faire, & que cela l'empesche de vous voir si souuent qu'elle auoit accoustumé: car vous ne l'avez pas esloignée de vous par quelque défaueur: son mary ne la traite pas mal, & ses affaires domestiques ne la contraignent pas de viure de ceste sorte, si bien que la cause doit venir de plus haut. Que si c'estoit quelque maladie du corps, elle paroitroit autrement. Je croy, me dit-elle, que vous avez raison, car elle ne me voit iamais qu'elle

sienne: Lemespris qu'il a fait de vous, la mesconnoissance de l'obligation en laquelle l'a mis l'Empereur vostre pere, le deshonneur qu'il a fait à vostre maison, & bref l'outrage qu'a receu cette miserable Isidore, à qui vous avez fait autrefois l'honneur de vouloir du bien, & que vous avez nourrie: vous conuient d'oſtroyer à Vrsace la demande qu'il vous a faite. Quel mal vous en peut-il aduenir: vous aymez ce Cheualier, il est discret, personne ne le sçaura, & vous vous vengerez doucement d'une iniure qui d'autre sorte est irreparable: L'Imperatrice en souffrant nous respondit: Je croy bien que les personnes interessees ne sçauoient estre bons iuges, vous me conseillez tous deux de me vanger, en m'offençant d'auantage. Si l'Empereur a failly, i'aduouë bien que i'en reçois quelque iniure, mais d'autant que ie ne dispose pas de ses actions, ie n'en suis pas coupable: or vous voulez que ie la deuieppe, en commettant la mesme faute. Ma Princeſſe, interrompis-ie, il ya biẽ de la difference, car ſoyez tres-certaine que vo' ne m'oyrez iamais plaindre, de la force que vous m'avez faite. Je croy cela de vostre bonne voſonté, respõdit-elle, baissant la teste, & tournant les yeux de mon costé, & toutesfois si vous vouliez veritablement estre mon Cheualier, vous le deuriiez faire, puis que ce nom vous oblige plus à conseruer mon honneur que ma vie. Pour ce coup, respondis-ie, Madame, ie le

ifferay pour prendre celuy de vostre vâgeur, & toutesfois ie ne voy pas qu'il yallast de vostre honneur, puis que personne ne le sçauoit, comme Isidore vous a representé. Et si personne, dit-elle, ne le sçauoit, quelle vengeance seroit la mienne, puis que celle qui n'est point ceuë, ny ressentie, est comme si elle n'estoit pas? Voyez-vous, mon Cheualier, ie vous aime comme ie le doy, & ie voudrois bien me vanger, mais sans m'offenser, & puis que cela ne peut estre de cette sorte, n'en parlons plus, & tournons nostre pensee ailleurs. Les sages discours de cette grande Princeesse nous osterent la parole, & nous firent dire d'une commune voix, Qu'elle meritoit de trouuer vn autre mary que Valentinian, ou Valentinian vn autre femme qu'Eudoxe.

Et toutesfois le refus de cette vengeance, qui peut-estre eust contenté l'esprit de cette Dame offensée, fut cause qu'Isidore, ne laissant iamais son mary en repos, le sollicitoit continuellement à la vanger de l'iniure qu'ils auoient receuë. Luy qui ne l'auoit point oubliée, mais qui ne dissimuloit que pour executer son dessein bien à propos, pësoit iour & nuit à ce qu'il auoit affaire. En fin ne voulât vne moindre vengeance que la vie de celuy qui l'auoit offensé; Il iugea que s'il entreprenoit quelque chose contre l'Empereur, ses forces qui estoient entre les mains d'Aetius, & l'autorité & prudence de

ce Capitaine pourroient le mettre en danger de sa propre perte; & de celle de ses ennemis. Il creut donc estre à propos d'oster du monde Ærius, afin que Valentinian estant affoibly de ce costé-là, fut apres plus aisé à ruiner. Mais quand il eut pris cette resolution, la difficulté fut de l'exécuter, parce que la grande puissance de ce vaillant Capitaine estoit telle, que par force malaisément l'eut-on peu offencer, & sa prudence si grande, que la finesse & la ruse estoient bien foibles pour la decevoir: il pensa d'oc qu'il n'y auoit point vn meilleur instrument, que le mesme Valentinian, duquel il cognoissoit l'humour soupçonneuse qui se conduisoit par des ames viles & basses, & craignoit les moindres apparences du danger. Il s'adresse à Heracle, qui auoit tousiours porté depuis cême vne secrète punition de Dieu, les marques des ongles d'Isidore, & luy represente la soupçonneuse grandeur d'Ærius, l'honneur que toute l'Italie luy auoit fait à sô retour, les louanges que chacun luy donnoit, l'Amour que le peuple luy portoit, l'affection des soldats, les richesses qu'il auoit acquises en Gaule, les liberalitez ou plustost prodigalitez enuers tous, le credit qu'il auoit parmy les estrangers, les intelligences avec les ennemis de l'Empire: & bref pour confirmer de tout ce soupçô, luy remôstre qu'ayât peu desfaire & ruiner entierement Attila, il l'auoit fait saquer, luy auoit donné passage, avec

promesse, comme il y auoit apparence, d'estre assisté de luy en son pernicieux dessein, que depuis il s'estoit rendu amy non seulement des Visigots & Bourguignons qui estoient desia en Gaule, mais de plus, des Francs qu'il y auoit retenus, & des Vandales mesmes, par le moyen desquels il auoit ruiné les affaires de l'Empire en l'Afrique, & en Espagne; & par l'enttemise des Anglois, rauy la Bretagne, & par celle des Bretons, presque toute l'Armorique: qu'il ne restoit plus que l'Italie, qu'il auroit desia fait vsurper à quelques nations barbares, s'il ne l'auoit reseruee à son ambition, que les apparences en estoient si grandes, que si l'on ne se hastoit de le preuenir, il y auoit beaucoup de danger que l'on n'en ressentit bien-tost les malheureux effets. Que quant à luy il concludoit, que pour le salut de tous, il estoit expedient de ne le bannir pas seulement de l'Empire, mais de tout le monde; d'autant qu'un esprit ambitieux comme celuy-là, ne pouuoit estre gaigné ny par douceur ny par force. Héraclé qui de son naturel estoit effeminé, & sans courage, & par consequent soupçonneux & cruel, se laissa aysement persuader, que *Ætius* desseignoit quelque nouuelleté: & que pour luy trancher tous ses desseins, il falloit le preuenir. En cette opinion apres auoir remercié *Maxime* du soin qu'il auoit de l'Empereur, & du bien public, ils s'en alla trouuer *Valentinian*, auquel

il representa le peril si proche & si grand, que le iour mesme il fit tuer *Ætius* par les Eunuques. Action qui le rendit si mal voulu de chacun, que deslors presque il cessa d'estre Empereur, n'estant obey que comme Tyran; & certes il connut bien peu de temps apres, que *Proxime* Cheualier Romain, luy auoit respondu fort veritablement, lors qu'il luy demanda s'il n'auoit pas bien fait de tuer *Ætius*. De cela, dit-il, ie vous en laisse le iugement, mais ie sçay bien que de la main gauche vous vous estes couppe la droite. Car *Attila* sollicité par l'amour d'Honorique qui luy auoit enuoyé son portrait, & qui pour estre mal traité de son frere, desiroit infiniment de sortir de ses mains, & d'espouser ce grand Roy Barbare, & de plus porté de son extreme ambition, voyant *Ætius* son grand ennemy n'estre plus, remettant son armee sur pieds, s'en vint attaquer l'Italie, & si furieusement que les premieres troupes des nostres qui s'opposerent à luy ayant esté desfaites, il ne se trouua plus que les villes qui luy fissent teste, & entre les autres *Aquilee*, qu'en fin apres vn siege de trois ans il prit & démolit iusques au fondement. Ceux de *Padoue* en ce temps-là & quelques peuples nommez *Vennetes*, venus des long temps de la Gaule Armorique (lors comme ie croy que sous *Belouesus* vn peuple infiny de Gaulois passa en Italie) fuyât la furie d'*Attila*, se retirerent en quelques petites isles de la mer Adriatique,

adriatique, avec leurs femmes, enfans, meues, & tout ce qu'ils auoient de precieux, ou effeichant les Palus & Marests qui y estoient, ils commencerent de se loger: Et premierement en un lieu qu'ils nommerent Rialte, voulant dire, comme ie pense, rive haute, parce que ce lieu-là estoit plus releué que les autres: & depuis ayant trouué le lieu commode, s'y sont du tout arrez, & du nom qu'ils portoient, l'ont appellé Venise, & les habitans Venitiens. Incontinent l'Aquilee fut destruite, tous ceux qui se purent sauuer, recoururent aux mesmes Isles & Palus, qui estoient à l'entour de Rialte, & edificerent Grade: Ceux de Concorde, Gaorly; ceux d'Altine, Vercelly: Bref ceux de Vincence, de Bresse, de Mantouë, de Bergame, de Milan; & de Pauie, voyant comme ces premiers demettoient assurez en ces lieux, se resolurent de s'y retirer: & bastissant le mieux qu'ils purent, & le plus pres les vns des autres, se lierent d'une si étroite amitié, que depuis ils n'ont tous fait qu'un peuple; qui pour estre composé de diverses nations n'ont peu s'accorder à l'election d'un Roy; mais pour oster toute ialousie, se sont eux-mesmes donné des loix communes, & commencent de viure en Republique, s'estant soustraits & separé de l'Empire. Or ce qui m'a fait vous dire plus au long ce commencement, c'est parce que tous les Astrologues qui ont ietté la figure de la naissance de cette

assemblee de gens refugiez, ont dit que iamais Republique ne fut fondee en vn poin& plus heureux que celle-cy. Non pour vne grande & fort estenduë domination, mais pour sa longue duree, qui ne sembloit point auoir de fin, sinon lors que toutes les choses qui sont sous la Lune doiuent estre changees. Et pour la douceur de la vie, pour les iustes loix, & pour les grâds personages qui en sortiroient, fut en paix, fut en guerre: qu'elle remettrait l'Empire de Constantinople, & luy donneroient des Empereurs, que ses armées se verroient victorieuses par tout l'Orient, & que l'Italie, & tous les Princes d'Occident estant prests d'estre surmontez par quelque grand & dangereux Barbare, seroient rendus victorieux pres de Naupacte, & remis en leurs premieres seuretez. Bref, ils promettent tant d'heur & de felicité à ces petites Isles: qu'il semble que ce doiuë estre vn iour le recours de tous les affligez, & de tous ceux qui ne trouuent point d'assurance ailleurs. Et qu'à cette occasion Dieu ne leur a point voulu donner d'autres murailles que la mer, pour faire entendre qu'elle est ouuerte à tous les hommes. Dieu qui dans sa profonde prouidence dispose toute chose à vne bonne fin, sçait luy seul si ces predictions sont veritables, & pourquoy il veut les fauoriser de tant de bon-heur: tant y a qu'il se voit beaucoup d'apparence de leur future grandeur, puis qu'à peine tout ce

peuple s'y est-il retiré, que desia ces Isles ne paroissent plus Isles, mais vne grande ville rattachée par vne infinité de ponts, & dont les rues n'ont autre paué que la Mer, y estant accourus de toutes parts tant d'artisans, & tant de grands personnages, que veritablement dès son origine elle se peut dire admirable.

Mais pour reuenir à nostre discours, Apres qu'Attila eut pris Aquilee, & ruyné le pays d'alentour, il s'achemina droit à Rome, & ne faut point douter qu'il ne l'eust prise & saccagée, si Valentinian perdu de courage, ne se fut rendu son tributaire, & ne luy eust accordé sa sœur Honoricque pour femme? Mais cette honte de se voir en paix estant faite, il se retira en Pannonie, où le soir de ses nopces, outré de viande & de vin s'estant mis au liect, il fut trouué mort le lendemain. Les vns disent que ce fut d'une perte de sang par le nez qui le suffoqua, d'autres qu'il fut tué par vne de ses femmes; tât y a que veritablement il mourut la nuit qu'il se maria, deliurât par ce moy l'Empire, & de frayeur & de tribut. Valentinian reconnut bien en cette necessité quelle faute il auoit fait d'auoir tué Ærius, ne trouuant Capitaine pour opposer à ce Barbare, n'y ayant personne qui se souciaist de luy faire ser-vice, puis qu'il recompésoit si mal ceux qui luy en auoient rendu le plus. Quant à moy l'eusse eu honte de me trouuer en Italie, qui estoit le lieu de ma naissance; & la voir en telle desolation,

966 LA II. PARTIE D'ASTREE,
sans essayer de me perdre avec elle, n'eust eu
que par commandement de Valentinian, & par
celuy d'Eudoxe aussi, dès qu'Aquilee fut affli-
gee, ie fus enuoyé vers l'Empereur Marcia, de-
mander secours: mais ie le trouuay fort refroi-
dy enuers Valentinian, tant à cause de la mort
d'Ætius, qu'il ne pouuoit approuuer, que parce
qu'Attila luy auoit mandé qu'il ne venoit en
Italie que pour obtenir Honorique, de laquelle
il estoit deuenu amoureux. Et sçachant que Va-
lentinian s'opiniastroit à la luy refuser, il ne fit
pas grand conte de le secourir en ceste necessi-
té, où il luy sembloit qu'il s'estoit réduit par sa
mauuaise conduite & sans raison. Cependant
que ie faisois cette poursuite, ie tombay de
sorte malade, que chacun me tint pour mort,
& mesme il y en eut qui dirent à Eudoxe qu'ils
m'auoient veu enterrer. Iugez quel sursaut fut
le sien, & quel regret elle eust de ma perte: car
ie puis dire avec verité, que iamais personne ne
fut plus aymee que moy. Elle n'auoit autre sou-
lagement que celui d'Isidore à qui elle racon-
toit tous ses desplaisirs, & lors qu'elle en estoit
plus en peine, elle receut des nouuelle d'un des
miens, qui par mon commandement auoit es-
crit à la sage Isidore, parce que ie n'auois eu la
force de tenir la plume, ny voir les lettres. Mon
mal fut dangereux, car c'estoit le pourpre, mais
beaucoup plus long encorés, parce qu'il m'a-
uoit mis si bas, que ie ne pouuois me releuer, &

Je meuray plus de huit mois de certe sorte : en
 in ayant esté arresté à Constantinople, dix-
 auiet ou vingt mois inutilement, ie me resolus
 de me faire porter dans les vaisseaux qui m'at-
 tendoient au port, & m'en vins à Rauenne,
 où Valentinian s'estoit ietté pour sa seureté,
 avec Eudoxe, & ce qu'il auoit eu de plus cher
 ayant abandonné Rome à toute sorte de vio-
 lence si la paix ne fut suruenüe, comme ie vous
 ay dit.

Estant donc l'Italie rassée de sa peur, &
 plus encors lors que la mort d'Attila fut sçeuë
 Petronius Maxime mary de la sage Isidore, se
 resolut de faire sa vengeance, luy semblant que
 toutes choses secundoient son dessein. Il l'auoit
 retardé tant qu'Attila auoit esté en Italie, pour
 la crainte de ce barbare, & qu'il auoit opinion
 que le peuple mesme ne pouuant supporter ce
 Prince faincant, feroit quelque sedition publi-
 que voyant maintenant que ces occasions de
 crainte estoient passées, & que le peuple auoit
 supporté avec patience la nonchalance de l'Em-
 pereur, il se resolut à l'entiere vengeance, &
 à ne la plus dilayer. Il auoit vne grande autori-
 té dans l'Empire, parce qu'il estoit Patrice, &
 ayant le dessein de se venger, & peut-estre de se
 faire Empereur, auoit de longue main acquis
 l'amitié du peuple & des soldats : de ceux-cy
 par sa liberalité, car il estoit fort riche, & de
 ceux-là se rendant populaire, & ioignant tous-

iours sa voix aux requestes qui estoient faites pour la descharge & franchise du peuple, sans esgard du bien du Prince, ny de l'Estat ; & pour rendre hay Valentinian de chacun, il le conseil-
loit secrettement de ne point recompenser les soldats. ny par honneur, ny par bien faits, & de surcharger de sorte le peuple, qu'il n'eust que le moyen de viure, & non pas d'entreprendre quelque nouuelleté. Et pour mieux paruenir à son dessein, il s'estudia d'agrandir tant qu'il luy seroit possible, les amis du grand *Ætius*, avec lesquels il se rendit si familier, qu'ils estoient presque d'ordinaire avec luy. L'Empereur n'entroit point en doute de toutes ces choses, car il scauoit que *Maxime* auoit esté d'aduis qu'on se desfit d'*Ætius*, outre qu'il y auoit desia si long temps que ce meurtre auoit esté fait, qu'il ne pèsoit plus que quelqu'un en eust encor le souuenir. Et quant à ce qui estoit de la violence faite à la sage *Isidore*, il croyoit qu'elle n'en auoit rié dit à son marry, puis que depuistât d'annees il n'en auoit point fait de semblant. Bref, il viuoit si assésuré, qu'il auoit mesme approché de sa personne, les plus grands amis d'*Ætius*. Ce qu'ayant de long temps consideré le vindicatif *Maxime*, & ne cherchant que les moyens de cōtenter la sage *Isidore*, qui sans cesse luy estoit aux oreilles; vn iour tirant à part *Thrasile* l'un des plus grands amis du grand *Ætius*, & qui pour lors auoit charge de la garde de l'Empe-

sur, il sceut de telle sorte luy remettre deuant
 ses yeux la mort de son amy : la nonchalance,
 & le peu de courage de Valentinian, qui n'auoit
 amais fait la guerre que de son cabinet, & la
 facilité qu'il y auoit de s'en venger, qu'il le
 porta aysement à tout ce qu'il voulut : & non
 content de la vengeance, & passant plus outre,
 resolurent d'vsurper l'Empire, & que Maxime
 y estât paruenue, en feroit si bonne part à Thrasile,
 qu'il auroit suiet de se contenter. Cette reso-
 lution estant prise, ils ne tarderent guere de l'e-
 xecuter : car Thrasile entrouua la commodité
 telle qu'il voulut, estant d'ordinaire près de la
 personne de l'Empereur. Vniour que Valenti-
 nian estoit à table, & qu'il mangeoit retiré,
 Thrasile & Maxime le tuerent miserablement,
 & l'Eunuque Heracle aupres de luy, non point
 tant pour s'estre voulu mettre en defence, que
 pour le conseil qu'il auoit donné à l'Empereur,
 quand la sage Isidore fut forcee. Ainsi mourut
 Valentinian apres auoir regné trente ans. Si
 i'eusse esté pres de sa personne, en cette occa-
 sion, il n'y a point de doute que i'y fusse mort,
 ou que i'eusse defendu : car encor que ce fut
 vne meschante action, que celle qu'il commit
 contre la sage Isidore ; si est-ce que ce n'est
 point au subiect de mettre la main sur son Sei-
 gneur, & qu'il doit biẽ essayer par toutes voyes,
 & par bon conseil de le retirer de son vice : Mais
 non pas de l'en chastier, & moins encores

270 LA II. PARTIE D'ASTARTE,
d'oster la vie à celuy pour lequel il est obligé
mettre la sienne. I'estois pour lors au sacrifice
avec la belle Eudoxe, où le tumulte fut si grand,
qu'elle fut contrainte pour se sauuer de la fu-
rie du Tyran, de se retirer hors de Rome: mais
il fallut biē-tost y retourner. Car Maxime ayāt
commis cethomicide, se ressouuint bien qu'il
ne fust iamais faire vne meschanceté à moitié,
& pource se trouuant les forces entre les mains
par le moyen de Thrasile, & de quelques
autres dont il s'estoit acquis l'amitié, & de
plus, tres-assuré du consentement du peuple,
il se fit incontinent eslire & proclamer Empe-
reur, ce qui fut fait sans que personne s'y oppo-
sast, pour le trouble en quoy toute la ville estoit.
Isidore fut incontinent aduertie, & par son ma-
ry, & par le bruit cōmun de la mort de Valen-
tinian: Mais elle luy portoit tant de haine, qu'elle
ne pūt croire mort auant que l'auoit veu:
elle sort donc de son logis, s'en va droit au Pa-
lais: & voyant le corps sans teste, se laue les
mains de son sang, & receut vn si grand conten-
tement de sa mort, que la ioye luy dissipant en-
tierement les forces & les esprits, elle tomba
morte de l'autre costé: quāt à moy i'estois com-
me ie vous ay dit, avec la belle Eudoxe, & ne
voulus la delaisser en vne fortune si estrange. Je
l'accompagnay par tout où elle voulut, trop
heureux de luy pouuoir faire seruiçe, & de luy
tesmoigner & mon affection, & ma fidelité.

Vous pourrois- ie dire amy Siluandre, combien de fois de peur ie la tins esuanouie entre les bras, combien de fois par mes ardans baisers, ie r'appellay son ame à moitié sortie de ce cau corps? Et combien de fois ie luy noyay le visage & le sein de mes larmes? La haste que nous auions eüe de partir, estoit cause que nous estions presque seuls, & que la nuit nous perlant par les chemins, nous fumes contrainsts de nous arrester dans vn bois, où cherchant l'endroit le plus caché, ie fis tout ce que ie pus, pour amoindrir l'incommodité du lieu sauuaige. Elle n'auoit avec elle que ces deux filles, Olymbre & deux ieunes hommes, qui auoient accoustumé de nous suiure ordinairement, & qui furent assez empeschez à garder nos cheuaux: de sorte qu'il n'y eust toute la nuit auprès d'elle que ces deux ieunes Princes, Olymbre & moy. Je me couchay en terre, & elle mit sa teste sur mon estomach, ses filles estoient à ses pieds, qui luy tenoient les iambes, & l'accommodasmes de cette sorte le mieux que nous peusmes. Nous faisons dessein de nous eschapper d'Italie, & d'aller en Constantinople trouuer Marcian, par ce qu'encores que nous sceussions que Maxime eust tué l'Empereur, (ayant fait faire ce meurtre par Thrasile:) si est-ce, que nous auions sceu qu'il auoit pris le titre d'Auguste, & craignons qu'estant Empereur il ne voutut se venger sur elle, de l'iniure receüe

972 LA II. PARTIE D'ASTREE,
en la personne d'Isidore. Quoy que cette nuit
fut penible & pleine-d'alarmes pour la belle
Eudoxe , si auouëray-ie n'auoir iamais passé
vne plus douce nuit, car i'eus continuellement
la main dans son sein , & la bouche iointe a la
sienne. Amour sçait quels furēt mes transports,
& combien de fois ie faillis de perdre tout res-
pect. Elle le recogneut lors que sentant ses
deux filles endormies , ie voulus couler vne
main par la fente de sa robbe , car me prenant
douceement la main, elle ioignit sa bouche con-
tre mon oreille , & me dit le plus bas qu'elle
put telles paroles: Et quoy, mon Cheualier , ne
vous semble-t'il point que Dieu soit assez cour-
roucé contre moy , sans que vous attiriez sur
ma teste par des nouuelles offences , de nou-
ueaux chastimens? à ce mot elle se teust, & re-
mit sa teste où elle la souloit auoir , me donnant
vn baiser, qui me rēdit bien tesmoignage qu'el-
le m'aimoit, & moy , apres cette faueur, ioignāt
de mesme ma bouche contre son oreille , ie luy
dis. Mais, ma belle Princeesse, quelle offence fe-
roit-ce , puis que vous n'estes plus à personne
qu'à vous mesme? Voulez vous, peut estre, que
i'attende que vous soyiez encore à quelqu vn
qui vous possedera deuant mes yeux ? Est-il
possible que vous-vous reseruiiez de cette sorte
pour ceux qui ne vous aimerent iamais : Elle
alors haussant sa bouche contre mon oreille.
Mon Cheualier, me dit-elle , n'offençons point

Dieu, ny mon honneur, & pour vous asseurer
 de la doute où vous estes, receuez le serment
 que ie vous fais. Je vous iure Vrface, par le
 grand Dieu que i'adore, que ie n'espouseray ia-
 mais homme que vous, & si ce que i'ay esté, me
 permettoit de pouuoir disposer librement de
 moy, ie vous prendrois dès à cette heure pour
 mon mary : Mais ie veux croire que vostre
 amitié est telle que vous ne voudriez pas, qu'a-
 yant esté Imperatrice, ie vesquisse d'autre sorte,
 & tinssse vn moindre rang: peut-estre que la for-
 tune disposera de sorte de vous, que ie pour-
 ray vous contenter avec honneur, & lors plai-
 gnez-vous de moy si i'y faux. Cependant vivez
 avec cette satisfaction, que ie n'espouseray ia-
 mais personne si ce n'est vous, & pour asseuran-
 ce de ce que ie vous iure, receuez ce baiser : &
 lors ioignant sa bouche à la mienne, elle dé-
 meura long temps collée dessus. Si cette asseu-
 rance me fut agreable, & si ie receus ce serment
 de bon cœur, iugez le gentil estranger, puis que
 ie n'auois iamais rien désiré avec tant de pas-
 sion. Je luy respondis donc de cette sorte. Ma
 belle Princeesse, ie reçois cette promesse avec
 tant de remerciemens, & d'une si bonne volon-
 té qu'en eschange ie me donne entierement à
 vous, & vous proteste que iamais ie ne contre-
 uiendray à cette donation : Mais permettez-
 moy aussi de iurer par ce grand Dieu, deuant
 lequel vous m'avez fait cette promesse, que si

jamais il aduient que par vostre volonté ou au-
 trement, quelqu'un vous possède en qualité de
 vostre mary, ie le feray mourir avec la mesme
 main que maintenant vous me tenez entre les
 vostres, sans que vous en puissiez estre offen-
 sée contre moy, ny que vous diminuiez l'ami-
 tié que vous m'avez promise. Elle alors s'abou-
 chant à mon oreille: le ne le vous promets pas
 seulement, me dit-elle, mais ie vous croiray
 pour traistre, & deffailly de cœur, si vous ne le
 faites: & à ce mot; elle se remit comme elle
 estoit, & passasmes la nuict comme nous l'auions
 commencee. Mais hélas! ie ne iouis pas long
 temps du contentement d'estre seul auprès
 d'elle, ny mon amy non plus, d'estre auprès de
 Placidie, car le lendemain ce Tyran Maxime
 voyant que Eudoxe & ses deux filles s'estoient
 sauuees, enuoya de tous costez pour nous attrap-
 per, & dépêcha tant de gens, qu'en fin nous
 fusmes rencontrez & ramenez vers luy quel-
 que deffense qu'Olymbre & moy puissions
 faire: qui apres auoir esté blesez en diuers lieux
 mais moy beaucoup plus qu'Olymbre, fusmes
 en fin emportez vers ce Tyran, qui ne se con-
 tentant pas d'auoir tué Valentinian, & usurpé
 l'Empire, voulut encôres pour vne entiere ven-
 geance, ou plustost pour rafermir son vsurpa-
 tion, & luy donner quelque couleur, espouser
 la belle Eudoxe: O Dieux, que ne fit elle point
 pour s'en empescher! mais ô Dieux, que ne

ressentis-ie point! l'estois de sorte blessé que ie ne pouuois sortir du lit, & entre les coups que i'auois, i'estois tres-mal d'une iambe & du bras droit: Si bien que ie ne me pouuois aider ny de l'un ny de l'autre. En fin le Tyran voyant qu'Eudoxe n'y vouloit point consentir de sa volonté, v'sa d'une si grande violence que dix ou douze iours apres la mort de Valentinian, il contraignit Eudoxe d'estre sa femme. Je sceus ces nouuelles par Olymbre, qui estoit desia presque guery, & qui ne bougeoit le plus souuent du cheuet de mort lit. Et lors que nous ne scauions que iuger de cette action, & que nous estions presque en doute qu'il n'y eust du contentement de cette Princeesse, ie receus une de ses lettres, qui fut telle.

L E T T R E

D'EUDOXE A VERSACE.

E I Eudoxe n'est miserable, il n'y en eust iamais au monde: Je suis entre les mains d'un Tyran, qui me force à des iniustes nopces. J'appelle le Dieu qui a ouy les sermens que ie vous ay faits pour tesmoing que ie n'ay consenty ny ne consentiray iamais à sa volonté: Et que ie vous somme de la promesse que vous me fistes en mesme temps, si vous ne voulez que ie me plaigne autant de vous, que vous & moy auons d'occasion de nous

976 LA II. PARTIE D'ASTREE,
devoir de la fortune, qui m'a laissé assez de vie pour
me voir entre les mains de celuy qui me ravit tant
injustement des vostres; & que particulièrement
i'en auray de vous accuser de faute d'affection, si
vous ne me tenez mieux parole que ie ne la vou
tien, puis que le desastre le veut ainsi.

Que n'eusse-je point entrepris si la force eut
esgalé ma volonté? ou seulement si mes ble
seures me l'eussent permis? Mais hélas! i'estois
en estat que mal-aisément eusse-je peu faire mal
à autrui, puis qu'il me fust impossible de m'en
faire à moy-mesme, lors que pour ne voir Eu
doxe possedee par ce Tyran, ie voulus me met
tre les fer dans l'estomach. Et peut-estre en fin
i'y fusse parvenu sans mon cher Olymbre, qui
plus soigneux de moy, que ie ne vous scaurois
dire, s'en prenant garde, m'ostoit toute sorte
de moyen de me pouvoir offenser. Et puis me
representoit tant de raisons pour me divertir
de mon dessein, qu'en fin il me retint en vie, ius
ques à ce que huit ou dix iours apres ces iniu
stes nopces, ie vis entrer dans ma chambre, la
sage & belle Eudoxe: Elle avoit obtenu cette
permission de Maxime, luy disant qu'il estoit
bien raisonnable qu'elle me veid en mon mal,
puis que pour la defendre, i'avois esté blessé de
cette sorte: luy qui la vouloit gagner par la
douceur, s'il luy estoit possible, & qui n'avoit

point de soupçon de moy, tant nous auions
 vécu discretement par le passé, & tant Isidore
 auoit esté discrete & fidelle à sa maistresse. El-
 le vient donc me voir, & feignant qu'il ne fal-
 loit pas que beaucoup de personnes entra-
 ssent dans ma chambre, elle laissa toute sa suit-
 te dans vne antichambre, & ne mena avec el-
 le que Placidie la petite Princeesse, sçachant bien
 qu'Olymbre l'entretiendrait & l'empesche-
 roit de prendre garde à ce que nous dirions:
 Elle s'approche donc de mon lit, & s'assit au
 cheuet, & chacun s'estant retiré, elle voulut
 parler: mais elle demeura long temps sans le
 pouuoir faire. En fin voyant que les larmes
 me sortoient des yeux, & que ie ne pouuois
 proferer vne parole, tournant sa chaire contre
 le iour, parce qu'elle n'auoit voulu passer
 dans la ruelle, elle se couurit & par son om-
 bre me cacha presque entierement, de peur
 que ceux qui me seruoient, ne peussent remar-
 quer nostre desplaisir. Nous demeurasmes
 encor quelque temps de cette sorte sans dire
 mot: Mais ayant repris vn peu de resolution,
 ieluy dis en fin ces paroles. A ce que ie vois,
 Madame, il n'y a personne qui ait perdu en
 cette fortune, que Valentinian, & Vriace. Luy
 se voyant rair la vie, son Empire & sa fem-
 me: & moy, les bonnes graces d'Eudoxe.
 Mais combien est plus douce la perte qu'il a fai-
 te, puis que mourant il a perdu tout le ressenti-

ment de son mal, au lieu que la vie m'est si
 ment demeuree pour ressentir mieux le mal,
 & pour me pouoir dire le plus malheureux de
 tous les hommes qui viuent? Elle me respon-
 dit, promietement avec des larmes qu'elle ne
 peut retenir, & puis avec telles paroles. Vous
 aussi, mon Cheualier, vous-vous aidez à me
 donner de la douleur, & au lieu de soulager, &
 de plaindre mon mal, vous l'augmentez par
 vos reproches. Et bien, puis que vous en auez
 le courage, i'aduotie que ie merite d'estre trait-
 tee de cette sorte, & que le Ciel ny vous, ne
 scauriez augmenter mes ennuis: car tout ce qui
 me reste à souffrir, qui n'est plus que la perte de
 ma vie, ne me peut estre que soulagement, puis
 que ie cognois qu'Vrface ne m'aime plus. O
 Dieu, m'esclaiy-ye tant haut que ie pus! trans-
 porté de l'offence que ces paroles me faisoient,
 & fus bien marry de m'estre escrié si haut, car
 deux ou trois personnes accoururent pour sca-
 uoir que ie voulois, auxquels ie respondis que
 c'estoit vn esclancement que i'auois senty en la
 blessure de mon bras, & que cela estoit passé;
 ils me respondirent qu'il ne falloit point remuer,
 de peur d'offenser le nerf, qui estoit vn peu of-
 fensé, & lors s'estans retirez ie repris ainsi la pa-
 role. Comment, Madame, Vrface ne vous aime
 plus? vous le pouuez dire sans rongir, & vous
 ne craignez point que le Ciel vous punisse de
 l'outrage que vous me faictes? Vrface ne vous
 aime

aime plus, Madame? & depuis quād auez vous recogneu ce changement en luy? Est-ce deuant que Valentinian soit mort? vous m'auez escrit le contraire, & vos lettres en ferōt foy en terre, & l'ame de la sage Isidore aux Cieux. Est-ce depuis sa mort? les promesses que vous m'auez faites, dont vous auez eu si peu de memoire, & celles que vous auez receuës de moy (desquelles ie me souuiens ay bien mieux que vous) vous reprocheront que cela n'est pas. Mais ce sera peut-estre depuis l'outrage que vous m'auez fait, en vous donnant à ce cruel Tyrā. S'il est ainsi, ç'a donc esté pour auoir veu que i'aye peu viure, apres auoir receu de vous vne si grāde offence: mais de cela vous en deuez accuser Olymbre, qui m'en a osté tous les moyens; & qui m'a fait entendre que vous le vouliez & me le commandiez ainsi. Que si la vie qui m'est demeuree, vous a donné cette creance, ie la vous feray perdre, aussi tost que ie seray en estat de recouurer vn fer pour me le planter au cœur: Car aussi bien le veux-ie punir, cēt inconsideré qu'il est, de vous auoir aimée, & d'auoir esperé que vous l'aimeriez aussi constamment que luy. Et si vous me voulez rendre quelque preuue, non pas d'amitié: (car ie n'en espere plus de la femme de Maxime) mais de compassion seulement: Et quelle compassion dois-ie attendre de la femme d'vn Tyrā? quelque recognoissance donc de n'estre pas entiere-

ment ingrate, donnez-moy vous-mesme le fer, que ie ne puis si promptement recouurer, afin, que ie vous fasse voir que c'est la force, non la volonté qui me retient en vie, apres vn si grand outrage. Elle alors vaincuë de ces paroles, & ne pouuant supporter que ie les continuasse, s'approchant d'auantage de moy, me respondit de cette sorte. Quand vous auez dit, qu'il n'y auoit que Valentin, & vous qui eussiez perdu en cette miserable fortune, i'ay creu que ne me mettant point du nombre, vous ne m'aimiez plus, puis que ie suis celle qui y ay fait la plus grande perte: n'ayant pas seulement esté priuë de la personne, & de la vie de mon mary, mais de moy-mesme, qui me vois en la possession de celuy, que ie hay plus que toutes les choses du monde, qui se doiuent le plus hair. Oyant maintenant le contraire par vos paroles; & sçachant bien que vous auez tousiours esté tres-veritable, ie changé d'opinion, & ne me dis plus si miserable, puis que ie sçay que vous m'aimez encores. Je vous en disois d'auantage, si ie ne craignois que l'on prit garde à nos discours, & seulement ie vous veux coniuurer par l'amitié que vous me portez, de croire que comme vous eustes demeuré par force en vie, que de mesme, c'est en despit de moy, que ie vis aupres de Maxime, que ie ne tiens non plus que vous faites pour Empereur: mais pour le plus cruel Tyran, qui fut iamais en Rome. Et si le

désir de vengeance & celuy de vous pouuoir rendre vn iour content de moy, ne me retenoit en vie, foyez certain que dès l'heure que pour ma deffence ie vous vis si cruellement blesser deuant mes yeux, & plus encores depuis la force qui m'a esté faite, ie serois sans doute dans le tombeau: Mais le Ciel qui est iuste, me promet que ie verray la vengeance du sang de Valentinian, & de l'outrage qui a esté faite à Vrtace & à cette miserable Eudoxe. Cependant contraindez-vous, mon Cheualier, & vous guerissez; car il n'y a que ce seul moyen pour paruenir à ce que nous pretendons. Vous scaurois-ie dire quel soulagement fut celuy que ie receus par cette declaration ? Il fut tel que me resoluant de guerir pour faire promptemens cette vengeance, il me sembloit que ie n'auois plus de mal: pour ce coup elle ne m'en voulut dire d'auantage, estant contrainte de s'en aller, pour ne faire soupçonner nostre dessein. Mais deux ou trois iours apres qu'elle me vint reuoir, elle me fit entendre que Maxime auoit tué Valentinian, & que ç'auoit esté pour l'espouser, à ce que luy en auoit dit luy-mesme: dont elle estoit si offensee, qu'elle estoit resoluë de le faire mourir par quelque voye qu'elle peust rencontrer. Il faut, luy dis-je, ma Princeesse, que vous ne fassiez rien imprudemment, parce que si vous failliez vostre entreprise vne fois, il ne faut plus que vous esperiez de l'executer, outre le

982. LA II. PARTIE D'ASTREE,
danger en quoy vous vous mettriez , & puis
vous me feriez vn trop grand outrage , si autre
que moy mettoit la main dans le sang de celuy
qui est parricide de mon Seigneur , & qui par
violence vous a rauie. Mais voicy ce que ie
iuge à propos. Valentinian , quelque temps
auant qu'Attila tourna ses armes contre
l'Italie , auoit fait la paix avec Genferic Roy
des Vandales , & luy laissa l'Afrique , à condi-
tiõ qu'il fut son amy , & confederé. Ce Barbare
a tousiours depuis fait paroistre qu'il aimoit
l'Empereur , & ne s'est voulu alier avec ses
ennemis , faites luy sçauoir la meschanceté de
Maxime , le meurtre de Valentinian , l'vsurpa-
tion de l'Empire , la force qu'il vous a faite ,
& le sommez de l'amitié qu'il a promise à l'Em-
pereur , par laquelle l'Afrique est sienne , & ne
doutez point qu'il ne vous secoure : car en-
core qu'il soit Barbare , si est-il genereux , &
telles nations sont plus d'estat de conseruer
l'amitié aux morts , que non pas à leurs amis
viuants , leur semblant qu'il n'y a rien qui les
y porte ny conuie , que la libre volonté qu'ils
ont de maintenir leur promesse. Et toutesfois ,
afin que vous ne foyez pas deceuë en luy , tous
ces Barbares sont auares de leur naturel : of-
frez luy l'Empire : & afin qu'il l'entreprenne
de meilleure volonté , & avec plus d'assuran-
ce , faites luy entendre les moyens que vous
auez de luy donner l'Italie , & combien vous

y auez de seruiteurs, qui vous sont restez encores apres le parricide commis en la personne de l'Empereur: & quoy qu'il soit bien fascheux de voir vn Barbare estre Seigneur de l'Italie, si est-ce qu'il vaut mieux que cela soit, que demeurer sans vengeance, & mesme que Genseric estoit amy de Valentinian, & l'est de Marcian. Eudoxe ayant quelquetemps consideré ce que ie luy disois, me respondit que toute la doute qu'elle faisoit en cet affaire, c'estoit de traitter avec le Vandale si secretement, & promptement qu'elle le peut voir plustost en Italie que l'on ne sceut qu'il y vint: & qu'elle ne scauroit, veu l'estat où i'estois, qui pourroit estre capable de faire ce voyage, que de retarder, elle aimoit autant mourir pour l'insupportable regret qu'elle auoit de coucher aupres de ce Tyran, que pour quelque temps elle s'en exempteroit, feignant d'estre malade: mais qu'à la longue cela ne pouuoit estre. Je luy conseillay de continuer cette feinte, & que pour tromper les yeux de ceux qui regarderoient son visage, elle vst de la fumee de soulfre tous les matins, la receuant & au visage & aux mains, mais qu'au commencement ce fut fort peu, afin qu'on ne s'estonnast de la voir si-tost changee, que cette fumee luy rendroit le teint si differēt de ce qu'elle l'auoit, qu'il n'y auroit personne qui creut sa maladie tres-grande. Que pour aller en Afrique mon

mal'heur m'en empeschoit pour lors , outre que i'auois fait vœu de ne sortir iamais d'Italie, que ie n'eusse fait mourir le Tyran : mais qu'elle se pouuoit fier de mon cher Olymbre , & que ie l'asseurois qu'il ne failliroit iamais à chose qu'elle luy commandast, & que ie luy respondois de son affection, de sa fidelité , & de sa capacité. Elle qui n'auoit desir semblable que de se venger , & sortir des mains de ce Tyran, s'en remit entierement à moy, & me pria de faire cette dépesche. Ie le fis , Siluandre , & Olymbre s'y monstra si sage, & si diligent qu'estant arriué à Carthage en moins de quinze iours, il disposa de sorte Genseric , fut à la vengeance, fut à l'vsurpation, & au pillage de Rome, que deux mois apres le Roy Vandale print terre en Italie , avec trois cens mille combatans qu'il auoit ramassé des Afriquains , des Mores ou des Vandales, dont toute la ville fut de sorte effroyee, & toute la Prouince, que chacun fuyoit dans les montaignes, & dans les bois & rochers : & parce que nous le sollicitons de venir droit à Rome pour prendre le Tyran, il se hesta tant qu'il pût , sans s'amuser à point de villes le long de son chemin : de quoy Maxime prit vne telle frayeur, que sans faire aucune resistance , il permit à chacun de se retirer dans les montaignes & lieu plus cachez , & luy mesme s'en voulut fuyr comme les autres. I'estois guery en ce temps-là, & ne me ressen-

tois plus de mes blesseures, n'eust esté que
 la belle Eudoxe me defendit de ne point exe-
 cuter mon dessein, que le Vandale ne fut pres
 de Rome, afin d'estre plus asseuré: il n'y a point
 de difficulté que i'eusse desia mis la main sur le
 Tyran. Et à ce coup voyant qu'au lieu de de-
 fendre l'estat qu'il auoit vsuré, il le laissoit en
 proye à ces Barbares, ieus peur qu'il ne se sau-
 uast, & que Genseric ayant quitté l'Italie, il ne
 reuint encores en sa tyrannie. Cela fut cause
 que ie me mis apres luy, avec quelques vns
 de mes amis, & l'atteignis sur le bord du Ti-
 bre, ainsi qu'il remontoit à cheual apres auoir
 repeu, pour faire vne grande traitte, & se iet-
 ter dans les montagnes: encores que ceux qui
 venoient avec moy fussent harassez du che-
 min que nous auions desia fait, & d'un nom-
 bre beaucoup plus petit, si fis-ie resolution de
 le charger, & de ne le laisser point passer plus
 outre: Je le desfie donc sur la meschanceté
 qu'il auoit faite, en la mort de l'Empereur, en
 l'vsurpation de l'Italie, & en la force commise
 contre la belle Eudoxe; & parce qu'il se sentoit
 coupable & de l'un & de l'autre, il refusa de
 venir aux mains avec moy, & voulut prendre
 la fuite, dont les siens mesmes furent tant ani-
 mez, que se ioignant presque tous avec mes
 amis, ils coururent apres, & de fortune mon
 cheual allant plus viste que les autres, ie l'attei-
 gnis le premier, & luy donnay un si grand coup

986 LA II. PARTIE D'ASTREU,
sur la teste, que soit de peur ou autrement, il le
laisa choir en terre, où incontinent ceux qui
venoient apres moy acheuerent de le tuer, tant
chacun estoit animé contre sa perfidie, & con-
tre son peu de courage. Ainsi finit ce Tyran,
tant hay des siens, que quand il fut mort ils
le mirent en pieces, & les ietterent dans la
riuere, comme s'ils eussent voulu effacer son
offence de cette sorte : mais toute l'eau du
Tybre n'eust sceu lauer la moindre de celles
qu'il auoit commises, fut contre l'Empereur,
fut contre la belle Eudoxe, ou contre tout
l'Estat.

Or ie vous ay raconté iusques icy de misera-
bles accidens pour la belle Eudoxe, & pour
moy: Mais ceux que j'ay maintenant à vous
dire, sont bien encore plus fascheux. Car helas !
ce sont ceux qui m'ont reduit en l'estat où vous
m'avez veu, lors que le Ciel tant inopinément
vous a fait arriuer pour me sauuer la vie, &
quoy que ie n'y espere remede quelcōque, que
celuy que vous m'avez empesché, ie veux dire
la mort, si ne laisseray-ie de continuer pour sa-
tisfaire à la priere que vous m'avez faite.

Voila donc Genserik arriué dans la ville, il y
entra sans trouuer resistance, & sans qu'une
seule porte se trouuast fermee. Eudoxe le re-
çoit, l'appellant du nom d'August, & luy dit,
que l'Empire luy doit sa liberté. Bref, luy rend
tous les honneurs, & les remerciemens qui luy

Sont possibles : mais ce courage barbare au lieu de s'amolir par ces faueurs, se rend plus altier & insupportable. D'amy il deuient ennemy, & se porte non pas comme vn Prince appelé pour secourir vne Princesse affligee, mais comme vn conquerant qui a soufmis par armes, & apres vne longue guerre vne prouince ennemie. Il donne donc la ville en pillage, & sans pardonner non plus aux choses sacrees qu'aux prophanes, il despoüille les temples de leurs vases, de leurs threfors, & des raretez dont la deuotion du peuple, & des Empereurs Romains les auoit enrichis par tant de siecles. Et apres que cette cōfution eut duré 15. iours, il courut vne partie de l'Italie, & vint iusques à Parthenopé, où toutesfois il ne fit que perdre son temps, & gaster le plat pays: & se voyant outré, s'il faut dire ainsi, de sorte de despoüille il s'en retourna en Afrique, ayant chargé ses vaisseaux de tout ce qu'il auoit trouué de rare dans la ville: Mais helas! ne se contentant pas des choses inanimees, il rauit encores les personnes qu'il iugea luy pouuoir estre vtils, & entre les autres, ô Dieux! il emmena la belle Eudoxe & ses deux filles Eudoxe, & Placidie: l'estois pour lors pres de cette Princesse desolee, quand il luy manda qu'elle se tint preste pour partir trois iours apres: Elle tomba euanoüye, & peu s'en fallut qu'elle ne perdit la vie, & pleust à Dieu qu'elle & moy fussions morts à l'heure, pour le moins elle n'auroit

288 LA II. PARTIE D'ASTRETE,
point esté captiue, & ne seroit pas demeuré
en Italic, lors que l'on l'emmena en Afrique.
O Dieux, comment puis-ie me ressouuenir
de cet accident sans mourir ! Je fors de Ro-
me avec quelques-vns de mes amis, sans dire
à personne mon dessein, non pas mesme à
mon cher Olymbre, à qui ie ne pûs parler
en partant, parce qu'il estoit auprès de Gen-
seric, qui l'auoit pris en amitié depuis son voya-
ge d'Afrique, & par le commandement d'Eudoxe il ne bougeoit guere d'aupres de luy, afin
de conseruer la ville le plus qu'il luy estoit pos-
sible, d'autant qu'à sa requeste il faisoit plu-
sieurs graces à diuerses personnes. L'enuoyay
depuis vers luy, afin qu'il asscurast Eudoxe que
ie la sortirois des mains de ces Barbares, ou
ie mourrois en la peine. Elle qui auoit vn iuge-
ment fort sain, cognust bien que mon entre-
prise estoit impossible, pour le grand nombre
de soldats que Genseric auoit amené, qui pas-
soient trois cents mille hommes: & si elle eust
sceu en quel lieu i'estois, c'est sans doute qu'elle
m'eust defendu d'exccuter ce dessein: mais
pour n'estre surpris des Vandales, ie ne demeu-
rois iamais vne nuit entiere en vn lieu. Je r'a-
massay enuiron mille cheuaux, & si i'eusse eu
plus de loisir, peut-estre eusse-ie fait vne telle
armee que ces Barbares ne s'en fussent pas tous
allez en Afrique si chargez de nos despoüilles,
sans pour le moins esprouuer combien pesant

les coup des Soldats Romains. Mais ie neus que huiſt iours de loisir, & toutesſois ne pouuant ſouffrir quel'on emmenaſt Eudoxe, ie reſolus de combattre vne ſi grande & eſpouuanteable armee, avec vne ſi petite troupe, faiſant mon conte que ie mourrois les armes en la main, pour vn ſujet ſi honorable, que iamais ma viene ſçauoit eſtre mieux employee. Il aduint toutesſois autrement, car m'eſtant embuſché dans vn bois qui eſt ſur le chemin d'Hoſtie, ie vis paſſer vne partie de l'armee en aſſez mauuais ordre, mais d'autant que ie ne voulois qu'Eudoxe, i'attendis iuſques à ce que ie vis venir quelques chariots, dans leſquels i'apperçeus des Dames, & penſant que ce fuſſent celles que ie demandois, ie donnay courage à ceux qui eſtoient aupres de moy, les aſſeurant que i'auois vne grande intelligence dans l'armee des ennemis par le moyen d'Olymbre, duquel ils ſçauoient la faueur, & que nous ferions au iourd'huy vn acte digne du nom Romain. A ce mot pouſſant mō cheual, & eux me ſuiuās d'un grand courage, nous chargeons ces chariots, à la garde deſquels il y auoit pl⁹ de dix mille barbares: ie ne vous raconteray pas par le menu de quelle ſorte cette charge fuſt faite, car cela n'importe de rien. Tant ya que nous les deſſimes, & que ſi Endoxe euſt eſté où ie penſois qu'elle fuſt, c'eſt ſans doute que ie la deliurois des mains de ces barbares: mais le malheur vou-

lut, qu'elle estoit encore derriere, & que les Dames que i'auois veuës, estoient de celles qui estant prises & dans la ville & par la campagne, estoient emmenees avec le reste du butin en Afrique. O Dieux, quel regret fut le mien quand ie vis mon entreprise faillie! & que i'auois toute l'armee sur les bras: car à cet tumulte l'auantgarde recula, & l'arriere garde s'auançant, se ioinct presque au gros de la bataille qui n'estoit pas encores passée, de sorte que ie fus environné de tous costez d'un si grand nombre d'ennemis, que nous fûmes tous desfaits. Quelques-uns se sauuerent, mais la plus grâde partie y demeura; quant à moy ie demeuray parmy les morts, & fus despoillé comme tel: & cela fut cause de mon bié: Car mes habits estans portez par vn soldat, Eudoxe les reconnut, & les montrant à Olymbre qui ne l'abandonnoit point, tout ce qu'elle pût dire ce fut: Vrsace en fin a trouué le repos que la fortune luy a tousiours refusé. Et à ce mot s'esuanoût dans la liètiere où elle estoit. Olymbre courant apres celui qui portoit mes habits, s'enquist de luy où il les auoit pris, & luy ayant dit l'endroit, il partit incontinent, & chercha tant qu'il me trouua. Quels furent les regrets que son amitié luy fist faire? Il n'y a personne qui les puisse redire. Tāt y a qu'ayant eu permission du Vandale de me rendre les derniers deuoirs, il s'en reuint à Rome où il me fit rapporter, n'ayant osé asseurer

la mort à la belle Eudoxe, qui toutesfois ne
 ny fut cachée par Géséric, à ce que depuis nous
 vions sceu. Tant y a que me faisant porter sur
 des brancards, ie ne sçay si ce fut que le marcher
 es chevaux, qui par le branlement esmeut mes
 sentimens, ou qu'estant couverts de quelques
 habits, la chaleur qui n'estoit point encor estein-
 e du tout en moy, reprit force peu à peu tant
 que ie donnay signe de vie. Olymbre qui
 avoit continuellement l'œil sur moy, s'en
 prit garde incontinent, & plein d'une ioye in-
 croyable, me fit mettre dans la premiere mai-
 son qu'il rencontra; ou il me secourut de sorte,
 qu'en fin. ie reuins de ce long esuanouïsse-
 mēt. Vous pourrez mieux sçavoir de luy, amy
 Syluandre, que ie ne vous sçauois dire, quel
 extreme contentement fut le sien, quand apres
 m'avoir pleuré mort, il me reut en vie. Ceux
 qui le virent en cet estat, iugerent bien que sa
 vie ne luy estoit pas plus chere que la mienne:
 & toutesfois nous eussions esté & l'un & l'au-
 tre beaucoup plus heureux si mes iours eussent
 esté finis en cette rencontre; car ie n'eusse point
 eu les desplaisirs que l'absence & le ravissement
 d'Eudoxe m'ont depuis rapportez, & Olymbre
 ne seroit point separé de sa chere Placidie, ny
 Eudoxe abandonnée d'Olymbre, duquel elle
 eust receu plusieurs services en cette occasion:
 sans cette vie miserable qui ne m'est restée que
 pour un plus grand malheur. Cette conside-

me melle de vous donner vn conseil que vous ne me demandez pas : Mon aage, vostre merite & ce que ie dois au grand Dieu m'y conuient. Prenez-donc en bonne part ce que ie vous vay dire. I'ay recogneu que vous estes saisi d'vne si grande tristesse, que vous desseignez contre vostre vie, ne le faites pas, car le grand Dieu punit tres-rigoureusement, apres leur mort, les homicides d'eux-mesmes, outre que c'est vn defect de courage que de se tuer, pour ne pouuoir supporter les coups du desastre, & tout semblable à celuy qui s'enfuyroit le iour d'vne bataille, de peur des ennemis : car ceux qui se donnent la mort pour quelque desplaisir qu'ils preuoient, ou qu'ils souffrent, s'enfuyent veritablement de ce monde à faulte de courage, & pour n'oser soutenir les coups de la fortune. C'est pas à dire pour cela que les hommes, comme esclaves, soient obligez d'endurer toutes les indignitez que cette fortune leur fait, où leur prepare : Car le grand Dieu les ayme trop pour les auoir soumis à cette misere. Mais il leur a donné le iugement & la prudence pour faire cette election avec vne bonne & sainte raison, Et parce que l'homme preuenu de sa passion ne scauroit ny bien iuger, ny bien eslire, il l'a rendu accompagnable, & luy a donné vn naturel qui ayme la societé, afin que s'eslisant vn ou plusieurs amis, il leur demande conseil

lors qu'il vouldra disposer, non seulement de sa vie & de sa mort, mais de toutes autres affaires d'importance. Et d'autant que les amis sont le plus souuent interessez en ce qui touche le bien ou le mal de la personne qu'ils ayment: Ce grand Dieu ne voulant point laisser encor en cecy l'homme sans vne bonne guide, luy a donné des Iuges & des Rois qui en ordonnent ainsi qu'ils trouuent à propos; pour nos dissensions qui touchent le bien, ou quelque offense receüe.

Le Senat y pouruoit tres-sagement: mais pour les outrages de la fortune, parce qu'elle a tousiours esté tant aymée du peuple & de l'Empire Romain, il n'en a pas voulu estre le iuge, cognoissant bien que cōme les amis sont interessez en la cause de leurs amis, il ne pouoit que iuger fauorablement, & à l'aduantage de la fortune. Toutesfois ce grand Createur des hommes qui les ayme cōme ses enfans, les a voulu pouruoir de tout ce qui estoit necessaire pour viure & mourir en hommes; & pour ce sujet a inspiré ces grands & prudens Massiliens de s'en establir les Iuges, leur semblant que la mort n'estât point vn tort, ny vn outrage, mais vn tribut de nature, c'est faire tres iniustement & tres-laschement de refuser le remede à ceux qui avec raison le demandent; que le temps en fin ne peut nier à leur aage, & pourtant il y a vn lieu public en leur ville, où ils gar-

dent du poison meslé avec de la figuë, qu'ils donnent à boire à celuy qui veut mourir, si toutesfois le Conseil des six cents iuge, que les raisons soient bonnes pour lesquelles il desire la mort.

Le vous donne cet aduis, Seigneur, afin que si le defastre vous poursuit iniustement, vous puissiez iustement sortir de sa Tyrannie, par l'aduis de tant de personnes estimees, sages & prudentes. Et quant à moy, afin que vous ne pensiez pas que ie vous donne vn conseil que ie ne vueille prendre, ie suis resolu de partir dans peu de iours, pour les aller trouuer, afin de clorre heureusement ma vieillesse, y estant toutesfois poussé par vne contraire opinion à la vostre, car ayant vescu vn si long aage qui est de quatre vingts & dix neuf ans, avec toute sorte de felicité, selon ma condition, à sçauoir riche des biens de fortune autant qu'autre de mon estat, heureux en enfans, bien aymé de tous mes voisins, estimé de chacun; ie ne suis pas resolu d'attendre la centiesme annee, pour donner loisir au defastre de me faire mourir malheureux: Ayant appris que si Priam fut mort quelque temps auant la perte de sa ville, il eust esté le plus grand Prince de l'Asie.

Ce bon vieillard met tint ces paroles, qui ne firent pas vn petit effet en moy, car aussi tost m'approchant d'Olymbre, ie luy en fis le recit, & presque en mesme temps nous resolumes

tous trois de venir ensemble en ce lieu, pour de compagnie mettre fin à nos iours. Mais le Ciel ne l'a pas voulu, le faisant mourir lors que vous nous auez secourus; & parce que ces deux femmes que vous auez sauuees, sont deux de ses filles plus aymees, qui estoient venuës pour luy clorre les yeux, si de fortune le Conseil des six cents luy eust accordé le poison; nous auons pensé d'estre obligez de les assister en cet accident, & de ne les point abandonner, iusques à ce qu'elles ayent trouué le corps de leur pere; & rendu ce dernier deuoir à celuy qui n'eut iamais infortune durant sa vie, afin que mesme apres sa mort il soit si heureux, que d'estre enterré par les mains de ses enfans. Et apres nous auons fait dessein de les renuoyer à nos despens, aussi-tost que nous aurons eu nouuelle de Rome. Mais pour ce qui nous concerne, nous sommes resolu d'acheuer nostre dessein, & ne retardons de nous presenter deuant le Conseil, que pour faire paroistre que la perte des biens, ny de naufrage ne nous ont point donné cette volonté estant plus riches, puis que le Ciel le veut, de grandes terres & possessions que de contentement, & pour cette occasion nous auons enuoyé en nos maisons pour faire venir nos esclaves & seruiteurs, avec vne partie de nos biens.

Vrsace finit de cette sorte, me laissant infiniment touché de compassion pour sa fortune, &

998 LA II. PARTIE D'ASTREE,
pour celle d'Eudoxe; & luy ayant respondu que
i'en auois veu plusieurs qui auoient fait la re-
queste du poison au conseil des six cents, aus-
quels on l'auoit accordee, & refusee à d'autres;
il me pria de les tenir secrets, de peur que s'il
y auoit quelques amis de Maxime, ou quelqu'un
outragé de Genferic, il ne les preuint, & leur
empeschast de mourir de leur volonté; Et apres
s'enquirent comment la requeste se deuoit pre-
senter, en quels termes, & quelles ceremonies
il y falloit faire. Je leur respondis que la chose
estoit fort aisee, & qu'il ne falloit s'adresser
qu'au Magistrat particulier, auquel on donnoit
la requeste qu'il rapporteroit au conseil des six
cents, & qu'il ne falloit y nommer personne,
afin que sans esgard des qualitez, ils pus-
sent mieux iuger, & que la requeste deuoit estre
telle.

REQUESTE.

Qui se presente au conseil des six cents,
demandant le poison.

LE souverain Conseil des six cents, est requis
d'accorder au suppliant, le favorable sou-
lagement des miseres humaines en vertu des
sages & genereuses Loix des Massiliens,
ordonnez Ingés en terre entre la fortune & les

hommes. Et pour cet effet luy soit donné vn iour pour deduire ses raisons par deuant eux. Ainsi se conserue & s'augmente leur grandeur.

Ils m'en demanderent copie, afin de n'y point faillir, & la leur ayant promise, ie continuay, Apres, leur dis- ie, on vous assignera le iour, & deuant eux vous deduirez les occasions qui vous conuient à vouloir mourir; sans toutes- fois que vous soyez obligé de dire vostre nom, ny d'autre, que vous alleguiez en vostre discours, qui doit estre fort clair & de peu de mots; & croyez que si c'est chose iuste, ils vous accorderont ce que vous requerez: Je vis bien à ces dernieres paroles qu'Vrsace vouloit mourir, car ie lisois à ses yeux le contentement de son ame; Mais ie cognus bien aussi qu'Olymbre n'y estoit pouffé que de la seule amitié qu'il portoit à son compagnon, duquel il ne se vouloit point separer.

Or quelques iours s'escoulerent de cette sorte, au bout desquels ils eurent nouuelle d'Italie, telle qu'ils attendoient, par vn vaisseau qui leur apporta grande quantité d'esclaves, de seruiteurs & de richesses. Il faut que l'abbrege ce long discours. Toutes choses donc estant prestes, ils me prièrent de les accompagner deuant les Iuges: & leur rendre ce dernier & pitoyable office. Je le fis à regret, car ie les ay-

1000 LA II. PARTIE D'ASTREE,
mois, & voyant la volonté qu'ils auoiēt, ie crai-
gnois que le Conseil trouuast leur demande
iuste. Ils presentēt donc leur requeste, & sont af-
signez au troisiēme iour d'apres, car c'estoit le
termē qu'ils donnoient pour changer d'aduis:
Mais Vrsace constant & ferme en cette opinion
se trouua dès le matin denant eux avec Olym-
bre, tous deux bien vestus & bien accompa-
gnez, & estans appelez dans le conseil, & en-
quis du sujet qu'ils auoient de vouloir mourir:
Vrsace parla briefuement de cette sorte.

DÉMANDE D'VRSACE.

IE Veux mourir, Seigneurs Massiliens, parce
que la vie m'est desagreable, inutile, & honteu-
se: Desagreable, d'autant qu'aymé & Amant d'une
tres-belle, & tres-vertueuse Dame, elle m'a esté
enleuee & emmenee esclauē en pays estranger: Inu-
tile, parce que ce raiſſeur est infiniment puissant
par dessus toutes mes forces: Et honteuse, d'au-
tant qu'ayant mille fois iuré a cette belle Dame de
ne souffrir, tant que ie serois en vie; qu'il l'ay fust
faict outrage; ce m'est une honte extremē de vi-
ure & ne la secourir pas. Or le grand Dieu n'a-
yant donné la vie aux hommes que pour leur bien,
il n'est pas raisonnable qu'elle me demeure seulement
pour mon mal. C'est pourquoy ie me presente de-

nt v^{ous}, sages Seigneurs, pour obtenir le sou-
 rement que vous ne refusez point aux misera-
 es, & croyez que vous ne l'accorderez jamais
 personne plus affligée, ny qui le desire davan-
 ge.

Vrsace parlà de cette sorte, qui fit tourner
 es yeux de chacun sur luy, admirant sa con-
 tance, & la fermeté de sa parole, car iamais il
 ne changea de voix ny de couleur. Et peu après
 Olymbre se descouvrant la teste, dit ainsi.

DÉMANDE D'OLYMBRE.

JE Veux mourir, Seigneurs Messiliens, pour
 les mesmes raisons que mon amy vous a de-
 duittes, par ce que comme luy i'ay perdu celle
 que i'aimois: Et de plus, parce que ie vois qu'il
 veut mourir: Car l'aymant plus que tout ce qui
 est en l'Vniuers, ie ne puis ny ne dois consentir qu'il
 se separe de moy. Je ne puis, d'autant que l'amitié
 n'estant qu'une vnion de deux volontez, ie n'ayme-
 rous point, (& cela est impossible) si ie consentois à
 ceste des-vnion, Et ie ne dois, parce que c'est contre
 le deuoir d'un homme d'honneur, de cesser d'aymer.
 ce qu'auec raison il a commencé d'aymer Or
 toutes raisons m'ont contraint à ceste amitié: car
 il est vertueux, bon amy, & ie luy suis obligé de la

Vie. Ne seroit-ce contreuenir à toutes raisons, si ie defaillais en cette amitié? C'est pourquoy, sages Seigneurs, puis que le Ciel vous a establis pour le soulagement des affliges, ne m'en refusez point le remede, afin de ne contreuenir à vos loix & ordonnances, que par tant de siecles vous auez ingees si iustes & si saintes.

Chacun certes admira la resolution de cet amy, & n'y eust celuy qui ne desirast d'estre le tiers pour participer au bon-heut d'une telle amitié. Le Conseil cependant, apres auoir longuement disputé, demeura en doute si l'on deuoit leur accorder ou refuser ce qu'ils demandoient, iusques à ce que le principal du Conseil par l'aduis de tous, demanda à Vrsace, s'il vouloit permettre à son amy de mourir. A quoy il respondit que non. Et pourquoy? adiousta le sage Massilien. Parce, respondit Vrsace, qu'il doit viure pour soulager, ainsi qu'il se peut, l'infortune de sa Dame, & de la mienne. Et vous, continua-t'il, auez vous permission de celle que vous aymez, de vous oster la vie, ne la pouuât secourir en cette infortune? Je ne l'ay point, dit Vrsace, d'autant que depuis ce malheur ie nel'ay point veüe: mais ie m'assure biē que son cœur genereux y consentira, & que si elle estoit en ma place elle vous feroit la mesme requeste que ie vous ay faite. Les Seigneurs du Conseil alors disputerent entr'eux fort long temps, sans

qu'on les peust entendre. En fin les voix ayant esté recueillies par le principal, & s'estant remis en sa place, il profera d'yne voix graue & assez haute, telles paroles.

I V G E M E N T

du Conseil des six cents,

VEU les Requestes à nous presentees par ces deux supplians, pour obtenir le soulagement des miseres humaines: Le Conseil ordonne anant qu'accorder la premiere, que le suppliant aura permission de la Dame qu'il aime, de pouvoir disposer de sa vie: avec laquelle reuenant, son desir sera contenté. Et pour l'autre, son amy ne voulant consentir à sa mort, il est declare incapable d'obtenir cette grace. Et cela, d'autant que l'un & l'autre sont Amants & aymez, & que l'Amant ne doit pas viure pour soy, mais pour la personne aymee: & par consequent ne peut, ny ne doit disposer de sa vie, sans la permission de celuy à qui elle est.

O Dieu, s'escria Vrface! ayant ouy cette ordonnance, combien ay-ie encores à passer de tristes iours, & de fascheuses nuits? Et faisant yne grande reuerence à ces Seigneurs, il sortit du Conseil, si affligé de n'auoir peu obtenir ce

1004 LA II. PARTIE D'ASTREE,
qu'il demandoit, qu'il faisoit estonner chacun
de sa constance, & ferme resolution à la mort.
Olymbre n'en estoit pas de mesme, qui n'auoit
desiré de mourir, que pour l'accompagner, &
qui estoit bien aise du desny que l'on leur auoit
fait à tous; car il n'eust pas voulu que c'eust esté
à luy seul. Ils se retirerent donc en leur logis
accoustumé. où apres s'estre plaints de la fortune,
qui ostoit la volonté à ces sages Massiliens,
de leur accorder ce qu'ils ne refusoient aux plus
misérables: le bruit s'espancha non seulement
par la ville, mais par toute la contree, que deux
grands personnages Romains, estoient venus
expres pour demander le poison. Cela fut cau-
sé qu'entre les autres, il y eut vn grand Astro-
logue, qui desireux de les cognoistre les vint
visiter. Cet homme estoit vieil, & auoit vescu
pres de trois siècles, ie veux dire des nostres,
s'estant tousiours adonné à cette science, avec
tant d'estude, qu'il estoit reüssi admirable en
ses predictions. Celuy-cy estant donc aduertý
de leur dessein, craignant que leurs courages
fussent tellement disposez à la volonté de
mourir que le poison leur estant refusé, ils ne
recourussent au fer, il desira de les conseiller
selon que sa science le luy pourroit permettre;
Et en ce dessein les vint trouuer vn matin qu'ils
estoyent seuls dans leur chambre. Il voulut y
estre conduit par moy, parce que nous auions
quelque cognoissance à cause de mes estudes:

Je ne vous diray point les discours particuliers qu'ils eurent: car ils seroient trop longs: tant y a qu'ayant sceu le point de leur natiuité, leur ayant long temps considéré le visage & les mains, & ayant necté quelques figures sur vn papier qu'il separa & puis reioignit ensemble, il leur tint telles paroles. Seigneurs, vivez & vous conseruez à vne meilleure saison que le Ciel vous promet; Vous, dit-il, s'adressant à Vrsace, vous recouureréz celle que vous auez perdue; par le moyen de l'homme que vous aimez le plus au monde, & plein de contentement, la possederez à longues annes dans la mesme ville où vostre Amour a pris naissance. Et vous, dit-il, se tournant vers Olymbre, vous espouserez celle que vous aimez, la ramenez en sa patrie avec sa mere, & ne mourrez iamais que fait Empereur, vous n'ayez commandé à l'Empire d'Occident. Ces choses que ie vous dis son infailibles, & rien ne les peut diuertir.

La reputation de cet homme eut vne grâde force sur Vrsace, & plus encores les particularitez de sa vie passée, qu'il luy dit, & qu'il ne pouuoit auoir sceues, que par sa doctrine: de sorte qu'il resolut de le croire, & de suivre le conseil qu'il luy donneroit. Et se descourant à cette occasion entierement à luy, le pria par le grand Dieu qu'il adoroit, de le vouloir assister de son aduis. Et lors il luy proposa la haine de Gense-

1006 LA II, PARTIE D'ASTREE,
ric, & le danger qu'il y auoit pour luy, de s'en
aller en Afrique. Il faut, dit-il, que vous ren-
uoyez en Italie tous vos domestiques, & que
vous fassiez semblant de vous tuer, afin que le
bruit s'en espende par tout: & puis de la à quel-
ques iours, vous vous desguiserez ou en esclaue
ou autrement, & vous mettrez au seruice de
vostre amy, qui vous emmenera en Afrique,
où mesme il le racontera à Genseric: & ne dou-
tez point que de cette sorte demeurant inco-
gnu, vous ne parueniez à ce que vous desirez.
Je vous conseilerois bien d'aller en Constanti-
nople, attendre qu'Olymbre vous y allat trou-
uer avec Eudoxe & Placidie, car ie voy bien
par mes obseruations qu'il les y doit conduire:
Mais trois occasions me font vous dire, que
vous devez aller en Afrique. La premiere, par-
ce que ie preuoy qu'il faut que vous soyiez tenu
pour esclaue, & que vous ne le pouuez euitier:
L'autre, que peut estre le sejour vous seroit biē
ennuyeux d'attendre si long temps sans vostre
amy, & sans voir celle que vous aimez. Et la
derniere, afin que vous assistiez de conseil
Olymbre, qui en aura bien affaire aux occa-
sions qui se presenteront, & desquelles il n'est
pas à propos qu'il se declare à personne: Outre,
qu'il est necessaire pour oster à Genseric tout
suspçon, & toute la mauuaise volonté qu'il
pourroit auoir conceuë contre Olymbre, que
l'on fasse courir le bruit que vous estes mort:

que si vous demeuriez en Grèce ou en Italie, il seroit impossible que quelqu'un ne vous decouvrit. Ainsi les conseilla ce sage, & apres les auoir laissez en la garde de Dieu, se retira en sa maison.

Vrsace ayant longuement debatue en luy-mesme, ce qu'il auoit à faire, se resolut en fin de l'observer de point en point, & pour ce vn soir ayant accommodé le long de son costé vne vessie pleine de sang, il s'alla promener sur le bord de la mer avec la plus-part de ses domestiques, & plusieurs de ceux de la ville, ou apres auoir fait quelques discours de ses miseres, & s'estre plein du dény qu'on luy auoit fait du poison, seignant de ne vouloir plus viure, il se mit vn cousteau dans le costé, d'où le sang sortit en telle abondance, que chacun creut qu'il estoit mort: Mais se démeillant de nous, il se ietta de furie dans la mer, nous laissant sa robe entre les mains, à Olymbre, & à moy, qui faisons semblant de le vouloir retenir. Il estoit entre iour & nuict, & il sçauoit fort bien nager: Desorteque plongeant, & s'en allant fort loing entre deux eaux, nous le perdîmes incontinent. Je ne vous diray point l'estonnement de chacun, ny les plaintes qu'Olymbre faisoit, afin de mieux faire croire la mort de son amy: Tant y a que disant alors son nom, la nouuelle en fut diuulguee par tout. Cependant ie m'en allay où ie sçauois qu'il se deuoit

1008 LA II. PARTIE D'ASTREE,
retirer, & luy portant des habits d'esclaué, le fit
coucher dans vne pauvre maison, où ie l'ac-
commoday de tout ce que ie pûs. Il aduint
qu'Olymbre le lendemain faisant semblant
de chercher le corps de son amy, trouua celuy
du vieil Myre, pere des deux filles qui estoient
retirees avec luy, & leur remettant entre les
mains, elles luy rendirent les derniers devoirs
de la sepulture, comme si le Ciel n'eust pas
mesme voulu que cet heureux vieillard eust
esté priué de quelque heur qui peut arriuer aux
hommes; mesme apres leur mort: Sur son tom-
beau à la requeste de ses sages & honnestes fil-
les, ie fis ces vers.

E P I T A P H E

D'VN HOMME HEUREUX.

E*Nfant chery de tous, nourry de pere, & mere
Jeune sans point de peine, & sans mauuaises
mœurs,*

Puis homme i'ay vescu, sans fortune contraire:

Et vieux sans maladie: à la fin si ie meurs;

C'est que la mort à tous est chose necessaire:

Passant ne trouble point maintenant mon repos:

Et toy Terre, à iamais sois legere à mes os.

Quelques iours apres, Olymbre retuoya en

Italie tous ses domestiques & ceux d'Urface, & mesmes les deux filles du b^e Myre, auxquelles il fit de grands biens : & prenant d'autres eruiteurs, s'en alla avec son amy, déguisé en esclave en Afrique, non pas sans m'y vouloit mener : Mais mon dessein n'estant point de deobéir à celuy qui m'atloit nourry, ie ne voulus disposer de moy sans sa volonte.

Voila, Madame, dit Siluandre, s'adressant à Leonide, ce que i'ay sçeu de la fortune d'Urface, qui à la verité meritoit bien toute sorte de contentement, pour la fidelité qui estoit en luy. Leonide voulut respōdre, lors que Hylas se levant de son siege: Voila, dit-il, le plus vray fol, qui fit iamais profession d'aimer. Comment, continua-t'il? auoir seruy toute sa vie, pour n'en auoir autre contentement, que d'estre appelé son Cheualier, & la nommer ma belle Princesse, ou d'en auoir seulement quelque miserable baiser? Et cependant auoir couru tant de fortune de sa vie, & respandu tant de sang, auoir demandé le poison : & bref s'estre rendu esclave? Je conclus quant à moy, que le Ciel a esté tres-juste de le traiter ainsi, & qu'avec raison il luy a fait prendre l'habit qu'il a porté en Afrique, puisque toute sa vie il en a fait les actions. Adamas & toute la troupe, ne se peuvent empescher de rire, de l'opinion de Hylas, & n'eust esté qu'il estoit heure de souper, croy qu'il ne s'en fut pas allé sans responce.

Mais le Druide se leua prenant Tircis d'une main, & Phocion de l'autre; & attendant que la viande fut portee, il fit quelques tours en la Gallerie, chacun considerant ce qui luy sembloit de plus rare. Et entre autres, Tircis regardant vn grand Roy armé, & tout couuert de pannaches, à longue barbe, & à longue chevelure, & de qui le visage estoit remplý de grauité. Qui est celuy-là: dit-il, mon pere, qui porte vn escu de Gueulles à trois diademes d'or? C'est dit le Druide, Pharamond, le premier Roy des Francs, qui a fait sentir ses armes victorieuses aux Romains en Gaule: & celuy-cy continua Tircis, qui est aupres de luy, qui porte d'azur à vn char d'argēt armé de Gueulles? C'est, dit Adamas, Gondioch, Roy des Bourguignons, qui prist cet animal en signe de liberé. Et cet autre adiousta Tircis, qui porte d'or à trois corbeaux à aïsses estēduës, de pourpre membres de Gueulles? C'est, respondit Adamas, le Roy des Gepides, nommé Ardaric. Quant à celuy-cy, reprit Tircis, qui porte de Gueulles à vn espuier à aïsses estēduës d'or membré & couronné d'argent; ie ne le vous demande pas, car vous m'avez desia dit, qu'il s'appelloit Attila Roy des Huns. Il faut auouer que vous avez esté curieux, non seulement pour les peintures de tant de grands personages: Mais pour auoir encore eu la curiosité de les faire vestir & armer comme ils sou-

loient

oient estre; C'est apprendre à bon marché, que
 e se promener en ce lieu avec vous. Cepen-
 ant Hylas qui tenoit Alexis d'un costé, alloit
 ien discourant sur d'autres suiets : car estant
 euenu passionnément amoureux d'elle, il ne
 pouuoit quitter. Adamas, qui s'en prenoit
 arde, & qui estoit bien aise, qu'il se trompast
 e cette sorte, pour mieux cacher Alexis, lors
 u'il fallut aller à la table, & sortir de la galle-
 ie, se tournant vers Hylas: Et bien, Berger, luy
 lit-il, auoierez vo⁹ la verité, qu'est-ce que vous
 uiez trouué de plus beau en ce lieu? Hylas sans
 y longuement songer respondit, Alexis, Mais
 adiousta le Druyde, ie parle des raretez que
 vous y avez veües, & que j'ay esté curieux d'y
 assembler. Quant à moy, repliqua Hylas, ie
 n'ay point d'yeux, pour regarder autre chose
 qu'Alexis, & si vous voulez sçauoir des nouuel-
 les de ce que vous me demandez, il s'en faut en-
 querir de Tyrcis, parce que ce ne sont que peint-
 ures mortes, & il n'aime que celles qui ne sont
 plus au monde. Je respondray, dit Tyrcis, que
 ie n'y ay rié veü de plus beau qu'Alexis, ny qui
 m'agrec dauantage. Enfin s'escria Hylas, qui
 commençoit d'estre ialoux, Hylas ne sera pas
 le seul inconstant de cette troupe, puis que
 vous vous en meslez. Mais, ma maistresse con-
 tinua-t'il, s'adressant à Alexis, ne vous laissez
 pas mourir pour cela, car il vaut mieux qu'il
 soit inconstant. Et pourquoy dites vous cela?

mon seruiteur , respondit Alexis : Parce, dit-il, qu'il n'a accoustumé que d'aimer la mort. Et ne voyez-vous pas , reprit Tyrcis , que cette belle Alexis doit estre aimée de moy , si l'aime la mort, puis que ses beautez en font plus mourir que la mort mesme? Ah ! dit Hylas , si vous le prenez de cette sorte , ie le quitte : Mais puis qu'il est ainsi, pour nous rendre tous deux contents , il faut qu'elle donne la mort à Tyrcis , & à Hylas la vie. Vous & moy , repliqua Tyrcis, serions trop contents pour des hommes , si nous receuions vne mort ou vne vie si belle. Et à ce mot sortant de la galerie , chacun se mit à table, & le soupé estant finy , & vne partie de la nuict escoulee en diuers discours, ils furent tous conduits en leurs chambres , ou ayant reposé iusques au iour , ils se retirerent dès le matin en leurs hameaux , si satisfaits, & de la courtoisie d'Adamas, & de la beauté & bonne grace d'Alexis, qu'il n'y auoit celuy qui ne les loüast infiniment. Mais sur tous Hylas, qui ne se pouuoit taire des perfections de cette nouuelle Maistresse, & de fortune , ils rencontrèrent Astree, Diane, & Philis, dans le grãd pré avec Madonthe, Laonice, Pallinee, Cyrcené, & Florice, qui les attendoient de compagnie , pour apprendre des nouuelles de la beauté d'Alexis, de laquelle elles auoient desjà ouy parler. Et Philis s'approchant de Licidas : Et bien, Berger, luy dit-elle Qu'est-ce que de cette beauté dont l'on parle

ant? Je ne vous en veux rien dire, respondit
 le Berger, que vous n'ayez parlé a Hylas. Et
 rien mon seruiteur, dit-elle, que nous en rap-
 porterez-vous? Et par ce qu'il ne respondoit
 rien. Et quoy, mon seruiteur, dit-elle, ne par-
 rez-vous point à vostre maistresse? Vous, dit
 Hylas, ma maistresse, & moy, vostre seruiteur?
 Si vous le croyez, il y en a biē detrompees, car
 je n'y pensay iamais moins que ie fais. Et com-
 ment mon seruiteur, dit Philis, feignant d'en-
 tre bien en peine, vous ne me voulez plus
 pour vostre maistresse? Je vous prie Bergere,
 dit-il n'vsōns plus de ces mots de seruiteurs, &
 de maistresse, ils ne sont de saison entre nous.
 Et à quel ieu, dit-elle, vous ay-je perdu Hylas?
 A celuy des plus belles, respōdit-il. Ne sçavez-
 vous pas que j'ay accoustumé de dōner congé
 à celles que j'aime quand j'en trouue de plus
 belles? demandez à Florice, à Cyrcenē, à Palli-
 nice, à Madonthe, & à Leonice. Et si toutes
 elles-là ne le vous veulent dire, vous pouuez
 lés à cette heure vous en enquerir à Philis, qui
 est l'une de vos meilleures amies: car si elle
 vous veut aduouier la verité, elle vous dira que
 je la quitte pour Alexis, qui à la verité est la plus
 belle & la plus aimable que ie vis iamais. Cha-
 cun se mit à rire des discours d'Hylas: Et Philis
 ayant fait comme les autres, en fin reprenant la
 parole. Et quoy, Berger, vous estes donc resolu
 de ne me plus aimer? Est-il possible que vous

1014 LA II. PARTIE D'ASTREE,
mequittiez pour vne Druides ? Pour le moins
ie me console que vous ne iouïrez de long
temps de vos amours: puis qu'Alexis ne peut
estre mariee qu'elle n'ait acheué son siecle avec
les Carnutes. Alors Hylas se soufria, & bran-
lant la teste: Le vous assure, luy dit-il, Bergere,
que vous me dites-là vne chose qui me rëdroit
amoureux de la belle Alexis, si ie ne l'estois pas:
car depuis que i'ay commëcé de voir des fem-
mes, ie n'en ay encor iamais aymé vne seule que
ie ne l'aye aussi tost que i'ay pensé à l'es-
pouser: De sorte que si Alexis ne se contente
d'un siecle, ie luy en donne deux, & que ce-
pendant elle m'aime. Et puis il faut que ie vous
die vne ambition d'amour qui m'est venue. I'ay
aimé des filles, des femmes, & des vefues; i'en
ay cherché des moindres, d'egales à moy, &
de plus grande qualité que ie n'estois: I'en ay
feruy de fortes, de ruzées, & de bonnes; I'en ay
trouué de rigoureuses, de courtoises, & d'in-
sensibles à la haine, & à l'Amour. I'en ay eu
de vieilles, de ieunes & autres qui estoient en-
cores enfans: Le me suis pleu à la blonde, à la
noire, & la claire brune. Le me suis adressé à
des vnes qui n'auoient iamais aimé, & à d'au-
tres qui aimoient, & à de celles qui n'aimoient
plus, à des trompeuses, à des trompees, & à des
innocentes. Bref ie puis dire n'auoir rien laissé
d'intenté en ce qui concerne l'amour de quel-
que condition ou hameur que puisse estre vne

emme, sinon de servir vne Druyde où Vestale: Et i aduouë qu'en cela ie suis encore nouice, ne n'estant iamais rencontré à propos pour en faire l'apprentissage, & pense que les Dieux m'ont enuoyé cette belle Alexis, afin que ie me puisse vanter d'estre le plus parfait & capable Amant qui fut iamais. Tous ceux de la troupe se mirent à rire oyant le dessein d'Hylas; & Florice prenât la parole: Et quoy, Hylas, dit-elle, ne craignez-vous point le foudre de Tharamis recherchant cette fille qui luy est dedice? Et pësez vous respondit-il en haussant la teste, comme par mespris, que tout ce qui est au monde ne soit pas à luy sans qu'il luy soit dédié? Et vous, Florice, qui estes si religieuse enuers les Dieux, n'estes-vous pas à Tharamis? & toutesfois n'auuez-vous pas eu mille fois Theombre entre vos bras, sans qu'une seule il ait esté foudroyé? vous auez raison, dit froidement Florice mais ie pensois que les choses defenduës offensoient plus les Dieux que celles qui estoient indifferentes. Voila, respondit Hylas, vne bonne excuse, & bien trouuee: Et dites moy, ie vous supplie, où auez-vous trouué que les Dieux ayent fait ceste deffence? Si vous auiez quelquefois, dit-elle, veu recevoir vne Druyde où Vestale par leurs anciennes, vous ne me feriez pas cette demande. I'entës bien, dit Hylas, que ces vieux Druydes font les defences que vous dites, mais ils ne sont pas des Dieux: & partant la defence

n'est faite que par des hommes, & des hommes
encores qui estant vieux, sont marris que les
ieunes iouyissent des douceurs, desquelles par
l'impuissance de leur age ils sont priez. Ah,
Berger, dit Tyrcis, ne mellons jamais les cho-
ses sacrees avec les prophanes, & vo^s souuenez
que l'or du Temple d'Apolo qui cousta si cher
à nos Gaulois, luy auoit esté dediee par les hô-
mes. Vrayement, dit Hylas, tu m'auois longue-
ment gardé ceste rémonstrance. Et Tircis, mon
amy, depuis quand es-tu deuenu si amoureux
toy, dis-ie, qui ne te contentant pas des person-
nes viuantes, vas fouiller dans les tombeaux pour
y dérober mesme ce que les Dieux ont voulu
oster d'entre les hommes, pour s'en rendre les
seuls possesseurs? Toy, qui pour te rendre des-
obeissant à leurs ordonnées, aimēt mieux quit-
ter les actions des hommes qui doiuent aymer
les personnes viuantes, & auoir en horreur cel-
les qui sont mortes? Toy, dis-ie, Tircis, tu me
viens parler des Dieux, & du deuoir des hom-
mes? Ah: Hylas, respondit Tircis en souspi-
rant, que tes reproches touchent viuement, &
que c'est à grand tort que tu me le fais! I'aduouē
que i'ayme Cleon, que ie seray plustost sans me
souuenir de moy-mesme, que sans la memoire
deses perfections: Mais en quoy offensē-
ie les Dieux, & en quoy fors-ie du deuoir des
hommes? Puis qu'au contraire ce seroit estre in-
finiment iugrat enuers les Dieux, que de n'ho-

adorer point leur plus parfait ouvrage, & que ce seroit n'estre pas homme, que de n'aymer point, ou d'oublier la chose du monde la plus ligne d'Amour, & de memoire.

Ainsi discourroient ces Bergers, cependant que Licidas racôtoit à Philis & à la belle Astree, de qu'il auoit veu chez Adamas, & quelle estoit la beauté d'Alexis: Et afin, disoit-il, que sans l'offenser, ie vous dise quelle elle est, representez-vous le visage de feu mon frere quand il estoit en sa plus grande beauté, car elle luy ressemble de sorte, que ie ne vis jamais portrait qui ressemblast mieux à vn visage, ou pour mieux dire, jamais miroir ne representa rié plus naïfvement. Est il possible, dit Astree que cela soit? Il n'est rien de si vray, dit il, que i'en y cognois difference qu'en l'habit, & que sans mentir ie trouue Alexis vn peu plus belle ce me semble. O Dieux! dit Astree, me ferez-vous cette grace que ie puisse encor vne fois contenter mes yeux de cette agreable vûe? Et puis se tournant à Diane, & luy parlant à l'aureille: Je vous promets, ma sœur, que si ie puis, j'auray ses bonnes graces, & que ie seray refusée, ou ie m'en iray avec elle pour me rendre Druyde. Mon Dieu, ma sœur, dit Diane, ne parlôs point de cette separation, ou il faut que vous vous resoluiez de nous emmener Phylis & moy. Il n'est pas raisonnable, dit Astree, toute contente de l'esperance qu'elle auoit, vous feriez trop de tort

1018 LA II. PARTIE D'ASTREE,
à Syluandre, & à Lycidas, qui ne peuuent mäs
de ma faute. Diane vouloit respondre, mais
Astree luy fit signe du doigt qu'elle se teust, de
peur qu'elles ne fussent ouïyes. De cette sorte
cette belle troupe se retiroit au petit pas, &
apres chacun se separa en sa cabane, apres auoir
fait resolution d'aller le troisieme iour visi-
ter Adamas & la belle Alexis: Terme qu'A-
stree trouuoit fort long & ennuyeux pour l'ex-
treme desir qu'elle auoit de voir le visage tant
aymé. Cependant que de son costé Celadon
mouroit d'impatience de son retardement;
Amour se mocquant ainsi de tous lès deux, ne
leur laissoit iouyr du bien qui estoit en leur
puissance, s'il leur eust permis de le scauoir re-
cognoistre.

F I N.

*De la deuxiesme partie d'Astree de
Messeire Honoré d'Urfé.*

RIVILEGE DV ROY.



OVIS PAR LA GRACE de Dieu Roy de France & de Nauarre , à nos amez & Feaux Conseillers les Gens nans nos Cours de Parlement, Maistres es Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, & Senechaux, Preuosts, leurs lieutenants, & autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra. Salut, nostre très amé *Augustin Courbé Marchand Libraire en nostre Ville de Paris*, Nous a fait remontrer que depuis quelque temps, il auroit fait faire, *Une tres-grande quantité de des-
sins, & iceux fait grauer en taille douce, sur
cuivre, representans les Principales Histoires
de l'Astree; composée par le feu Sieur Mar-
quis d'Urfé en cinq Volumes, Suiuant l'in-
tention que ledit Sieur d'Urfé en auoit
euë auant son decez, lesquels desseins &
braueure d'iceux luy ont causé vne nota-
ble depence, & n'oseroit les mettre en lu-*

miere, de peur que quelques Imprimeurs
ou autres de nos sujets, ou estrangers ne
les contre fassent, s'il n'a sur ce nos lettres
de Priuilege, lesquelles il nous a tres-hu-
blement supplié de luy accorder. A ces
causes, desirant fauorablement traiter le-
dit exposant, & luy donner moyen de se
rembourser des grands frais qu'il a faits
pour lesdits desseins & figures, Nous luy
auons permis & permettons par les pre-
sentes, d'Imprimer, ou faire Imprimer,
vendre & distribuer en tous les lieux &
terres de nostre obeïssance, *ladite Astree du*
feu Sieur Marquis d'Urfé en cinq volumes &
châque Volume de douze liures, avec les
desseins & figures de taille douce qu'il a
fait faire exprés pour l'ornement d'icelle,
& ce en telle marge & autant de fois qu'il
voudra durant l'espace de vingt ans, à co-
pter du iour que chaque volume sera ache-
ué d'Imprimer pour la premiere fois;
deffendons à toutes personnes de quelque
qualité, & condition qu'elles soient d'Im-
primer, faire Imprimer, vendre ny debiter
en aucun lieu de nos Royaumes, lesdites
ures avec lesdites figures, sans le consen-
tement dudit Courbé, soit en vn ou plu-

eurs Volumes, sous pretexte d'augmentation, correction, changement, ou en quelque sorte & maniere que ce soit à peine de trois mille liures d'amende, applicables, moitié à l'Hostel Dieu de Paris, & autre moitié audit exposant, de confiscation des exemplaires contre-faits & de tous despens, dommages & intersts. *Addition qu'il sera mis deux exemplaires en l'anc dudit liure en nostre Bibliothèque publique, auant que de l'exposer en vante; à l'erte de quoy nous declaron iceluy exposant, décheu du contenu en ces presents, dont en ce faisant nous voulōs & vous mandons que vous le fassiez iouir pleinement & paisiblement, faisant cesser tous troubles & empeschemens, si aucun luy a été donné; & qu'en mettant au commencement ou à la fin de châque volume dudit liure vn bref extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adjoutée comme au present original. CAR tel est nostre plaisir, nonobstant Clameur de Haro, Chartres Normande, & autres lettres à ce contraires. Donnée à Paris le vnzième iour de*


Januier, l'an de Grace mil six
trois, & de nostre regne le
sixiesme.

Par le Roy en son Conseil

Signé CONRART

Et scellée de cire jaune

EXTRAICT DES
Lettres des Requestes ordinaires
de l'Hostel du Roy

 E.V par les maistres
questes ordinaires de
du Roy, Iuges souuerains
cette partie, assemblez au
bre de sept en leur auditoire du Palais
Paris. Les lettres patentes de sa Majesté
donnees à Paris le vnziesme. Ianuier
six cens trente trois, Signees par le Roy
en son Conseil, Conrart, & scellees
grand seel de cire iaune: Par lesquelles
dite Majesté permet à Augustin Courtois
Marchand Libraire à Paris, d'imprimer

u faire imprimer , vendre & distri-
uer par tout ce Rôyaume & terre de
on obeissance , *L'Astrée du feu Sieur*
Marquis d'Urfé en cinq Volumes, enrichies
de figures , representans les suiets dudit li-
ure, pendant le temps & espace de vingt
ans , à compter du iour que chaque volu-
me sera paracheué d'imprimer, pendant
lequel temps, deffenses sont faites à tou-
tes personnes, d'imprimer ou faire impri-
mer ledit liure avec lesdites figures, sans
le consentement dudit Courbé à peine de
trois mil liures d'amãde, applicables moi-
tié à l'hostel Dieu, & l'autre moitié audit
Courbé & de confiscation des exemplai-
res, Requête d'iceluy Courbé, afin d'en-
therinement desdites lettres du xxviii.
Auril mil six cens trente trois , conclu-
sion du Procureur du Roy. Tout consi-
deré, lesdits Maistres des Requestes , ont
ordonné & ordonnent que lesdites let-
tres seront enregistrées au Greffe desdi-
ctes requestes de l'Hostel, pour estre exe-
cutées selon leur forme & teneur , fait à
Paris , esdictes requestes de l'Hostel le
trentiesme iour d'Auril , mil six cens
trente-trois

Signé,

D O N S.

à iij

Les deux exemplaires ont esté fournis
en la Bibliothèque du Roy suivant ledit
Privilege.

L Edit Courbé a associé pour moitié
ladit Privilege Anthoine de Som-
mauille, ainsi qu'il est porté par le con-
tract, à cet effect passé entre-eux par de-
vant les notaires du Chastelet de Paris.

Acheué d'imprimer le trentiesme d'Avril,
mil six cens trente-trois.

